Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Wilkie Collins

LA PIERRE DE LUNE

(1868)

Traduction de
Mme la Comtesse Gédéon de Clermont-Tonnerre

Table des matières

PROLOGUE

L'ASSAUT DE SERINGAPATAM (1799)

(Extrait de papiers de famille).

I

J'adresse ces lignes écrites dans l'Inde à mes parents d'Angleterre.

Mon but est d'exposer le motif qui m'a fait refuser ma main et mon amitié à mon cousin John Herncastle. La réserve que j'ai gardée jusqu'ici sur ce chapitre a été mal interprétée par plusieurs membres de ma famille, à la bonne opinion desquels je tiens. Je les prie de suspendre leur jugement jusqu'à ce qu'ils aient lu ce récit, et je déclare, sur l'honneur, que ce que je vais écrire ne renferme que la plus stricte vérité.

Le différend entre mon cousin et moi s'éleva lors d'un grand événement militaire auquel nous prîmes part tous deux : l'assaut livré à Seringapatam par le général Baird, le 4 mai 1799.

Pour aider à l'intelligence de l'histoire, il faut que je me reporte à l'époque qui précéda l'assaut, et aux bruits qui couraient dans notre camp sur l'or et les joyaux entassés dans le palais de Seringapatam.

II

Une de ces légendes, et la plus bizarre d'entre elles, se rapportait à un diamant jaune, pierre précieuse et célèbre dans les annales de l'Inde. À en croire les plus anciennes traditions connues, ce diamant aurait été enchâssé dans le front de la divinité indienne aux quatre mains qui est l'emblème de la lune. Le nom de *Pierre de Lune*, sous lequel il continue à être désigné jusqu'à ce jour dans l'Inde, lui vient de sa nuance singulière et aussi de la croyance superstitieuse en vertu de laquelle, placé sous l'influence de la déesse dont il était l'ornement, il était censé pâlir et reprendre son éclat suivant la croissance et la décroissance de la lune.

J'ai entendu raconter qu'une semblable croyance existait en Grèce et à Rome ; toutefois, elle n'avait pas pour objet, comme dans l'Inde, un diamant consacré à un dieu, mais une pierre d'un ordre inférieur, dont la transparence et les divisions intérieures rappelant celles de la lune, étaient supposées en suivre les variations ; de là serait venu à cette espèce d'onyx son nom de Pierre de Lune, sous lequel elle reste connue des amateurs modernes.

Les aventures du diamant jaune commencent au XIe siècle de notre ère.

À cette époque, le conquérant mahométan, Mahmoud de Ghizni, arrive dans l'Inde, s'empare de la cité sainte de Somnauth, et dépouille de ses trésors le fameux temple qui avait été depuis des siècles le lieu de pèlerinage des Hindous et la merveille de l'Orient.

De toutes les divinités révérées dans le sanctuaire, le Dieu de la Lune échappa seul à la rapacité mahométane.

Sauvé par trois brahmines, le dieu qui portait le diamant jaune sur son front fut enlevé pendant la nuit et transporté dans la seconde des cités sacrées de l'Inde, la ville de Bénarès.

Là, le dieu placé dans une salle incrustée de pierres précieuses, abrité sous un toit supporté par des pilastres d'or reçut les adorations de ses fidèles.

Dans ce sanctuaire, la nuit même où il fut achevé, Vishnou apparut en songe aux trois brahmines.

Le dieu dirigea son souffle sur le diamant de l'idole sacrée, et les brahmines prosternés se voilèrent la face. Vishnou ordonna que désormais le diamant de la lune serait gardé jour et nuit, alternativement par trois prêtres jusqu'à la fin des siècles. Et les brahmines l'entendirent, et ils s'inclinèrent devant sa volonté suprême.

Le dieu prédit un désastre au mortel assez présomptueux pour porter ses mains sur le joyau sacré, ainsi qu'à tous ceux de sa maison et de son nom, qui hériteraient du fruit de ce sacrilège. Et les brahmines font inscrire l'arrêt divin en lettres d'or sur la porte de l'enceinte consacrée.

Les siècles suivirent les siècles, mais de génération en génération les successeurs des trois brahmines veillèrent nuit et jour sur l'inestimable diamant de la lune.

Nous arrivons ainsi au XVIIIe siècle, dont les premières années virent, le règne d'Aureng-Zeyb, empereur des Mongols ; il donna le signal de nouvelles rapines et de la destruction des temples dédiés au grand Brahma.

Le sanctuaire du dieu aux mains multiples fut souillé par le massacre des animaux sacrés ; les images des divinités furent brisées, et enfin le diamant tomba entre les mains d'un officier supérieur de l'armée du Moghol.

Impuissants à ressaisir leur trésor à main armée, les trois prêtres gardiens se déguisèrent pour le suivre et le surveiller à distance. Les générations se succédèrent, le guerrier sacrilège périt misérablement ; le diamant, portant toujours sa malédiction avec lui, passa d'un Infidèle à un autre ; mais les prêtres ne se départirent jamais de leur mission, guettant patiemment le jour où la volonté de Vishnou les ferait rentrer en possession de leur joyau sacré. Le XVIIIe siècle s'achevait lorsque les pérégrinations du diamant le mirent aux mains de Tippo, sultan de Seringapatam, qui le fit enchâsser au manche d'un poignard, et placer dans son arsenal, comme une de ses armes les plus précieuses.

En ce lieu même, demeure du sultan, les trois brahmines veillèrent sur la Pierre de la Lune. On racontait que trois officiers de la maison de Tippo, étrangers et inconnus, avaient gagné sa confiance, en se conformant aux apparences du rite mahométan, et que ces trois hommes n'étaient autres que les prêtres déguisés.

III

Ainsi chacun se contait dans le camp l'histoire fantastique du diamant ; elle ne fit d'impression sérieuse que sur mon cousin, qui était disposé à y croire par son amour du merveilleux.

La nuit même de l'assaut donné à Seringapatam, il s'emporta ridiculement contre moi et contre d'autres camarades, pour avoir traité le tout de fable ; une dispute fâcheuse s'ensuivit, et l'irascible caractère d'Herncastle lui fit perdre son bon sens.

Il débita mille fanfaronnades, et dit que si l'armée anglaise prenait la ville, nous verrions tous le diamant à son doigt. Un éclat de rire général salua cette déclaration, et l'affaire en resta là, du moins à ce que nous crûmes tous alors.

Arrivons au jour de l'assaut. Dès le commencement de l'action, mon cousin et moi fûmes séparés ; je ne le vis ni au passage de la rivière, ni lorsque le drapeau anglais fut planté sur la brèche, ni enfin au moment où, passant le fossé, nous entrâmes dans la ville, disputant chaque pouce de terrain à nos ennemis.

À la tombée de la nuit seulement, Herncastle et moi nous nous rencontrâmes après que, la place étant conquise par nos troupes, le général Baird eut trouvé lui-même le corps de Tippo sous un amas de morts et de mourants.

Nous faisions partie tous deux d'un détachement chargé par le général d'empêcher le pillage et les scènes de désordre inhérentes à la prise d'une ville ; les traînards du camp se li-

vraient à de déplorables excès ; enfin, les soldats découvrirent malheureusement, par une porte non gardée, le chemin de la salle du Trésor, et, une fois qu'ils y eurent pénétré, s'y gorgèrent de joyaux et d'or.

Herncastle et moi nous nous trouvâmes réunis dans la cour extérieure du Trésor, cherchant à faire respecter la discipline par nos soldats. Je m'aperçus sur l'heure que la violence de mon cousin était encore surexcitée par les scènes de carnage que nous venions de traverser ; à mon avis, il était tout à fait incapable de remplir la mission qui nous avait été confiée.

Il y avait passablement de désordre et de confusion dans la salle du Trésor, toutefois je ne remarquai aucun acte de violence ; on eût pu dire que nos hommes pillaient avec la gaieté d'enfants en vacances. Ils échangeaient des jeux de mots, des plaisanteries, et l'histoire du fameux diamant revenait en scène sous forme de lazzis. « Qui a pu trouver la Pierre de Lune ? » Ce refrain était incessant et ne s'arrêtait parfois que pour redoubler sur d'autres points non encore explorés.

Pendant que j'essayais vainement de remettre un peu d'ordre parmi cette troupe surexcitée, j'entendis des cris effroyables s'élever de l'autre côté de la cour ; j'y courus, redoutant que les soldats n'eussent trouvé sur ce point un nouvel élément de destruction.

Je parvins à une porte ouverte, et vis les corps inanimés de deux Indiens que, à leur costume, je reconnus pour être des officiers du palais.

D'autres cris partant de l'intérieur, je me précipitai dans une pièce qui paraissait être un arsenal. Là, un autre Indien, mortellement blessé, s'affaissait aux pieds d'un homme dont je n'apercevais que le dos. Celui-ci se retourna en entendant mes

pas, et je reconnus John Herncastle, une torche dans une main, et dans l'autre un poignard ruisselant de sang.

Une pierre, disposée en pommeau à l'extrémité de la poignée, étincelait de mille feux à la lueur de la torche. L'Indien mourant se soutint sur les genoux, désigna le poignard tenu par mon cousin, et dit en langue hindoue :

« Le diamant de la lune tirera vengeance de vous et des vôtres. »

En proférant cette dernière menace, l'Indien retomba mort. Les hommes qui m'avaient suivi, en traversant la cour, envahirent l'arsenal. Avant que j'eusse pu prendre un parti, Herncastle s'élança vers eux comme un fou furieux. « Dégagez la porte, me cria-t-il, et mettez-y une garde ! » Les soldats reculèrent devant sa torche et son poignard.

Abasourdi de cette singulière scène, je plaçai pourtant à la porte deux sentinelles éprouvées et prises parmi les soldats de mon propre détachement. Pendant tout le reste de cette terrible nuit, je ne revis plus mon parent.

Dès l'aube, comme le pillage continuait, le général Baird fit annoncer au son du tambour que tout voleur pris sur le fait serait pendu, quel que fût son grade.

Afin de mieux en faire ressortir l'importance, le prévôt de l'armée appuyait de sa présence cet ordre du jour.

Parmi la foule qui écoutait la proclamation, Herncastle et moi nous nous trouvâmes face à face.

Il me tendit la main, comme de coutume, en me disant :

« Bonjour ! »

J'attendis avant de la prendre, et lui dis :

« Donnez-moi donc d'abord quelques détails sur ce qui a causé la mort de l'Indien dans l'arsenal, et sur ce que signifiaient ses dernières paroles lorsqu'il désignait du geste le poignard que vous teniez à la main ?

– Je pense, répondit Herncastle, que la mort de l'Indien est due à une blessure mortelle. Quant à ses dernières paroles, je ne sais rien de plus que vous. »

Je le regardai fixement ; son exaltation de la veille avait disparu. Je voulus lui laisser encore une chance de s'ouvrir à moi. « Est-ce bien tout ce que vous avez à me dire ? » lui demandai-je. « Oui, c'est tout ! » fut sa réponse. Je lui tournai le dos, et jamais depuis nous ne nous sommes parlé.

IV

Il est bien entendu que ce que j’écris ici sur mon cousin n’est destiné qu’à la famille, à moins que les circonstances n’en rendent la publication nécessaire. Herncastle n’a rien laissé échapper qui m’ait autorisé à instruire notre commandant des fortes préventions que j’avais conçues contre lui.

On l’a plaisanté plus d’une fois sur le diamant en lui rappelant ses fanfaronnades à ce sujet la veille de l’assaut ; mais la situation qu’il a vis-à-vis de moi, depuis la scène de l’arsenal, suffit à lui faire garder le silence. On assure qu’il demande à changer de régiment, dans le but avoué par lui de s’éloigner de moi.

Que ce bruit soit fondé ou non, je ne puis me résoudre à devenir son accusateur public, et chacun, je crois, appréciera mes motifs ; je n’ai que des présomptions contre lui ; je ne pourrais même affirmer qu’il a tué les deux premiers Indiens étendus à la porte, ni même le troisième dans l’arsenal, car je n’ai pas vu commettre le meurtre.

Il est trop vrai que j’entendis les paroles du mourant ; mais si mon cousin les attribuait au délire, comment pourrais-je contredire son assertion ? Je laisse donc nos parents communs se former une opinion d’après mon récit ; ils décideront si l’aversion que j’éprouve maintenant pour cet homme est bien ou mal fondée.

Bien que je n’attache aucune espèce d’importance à la fantastique légende du diamant, je dois avouer, avant de finir, que j’éprouve une frayeur superstitieuse à son sujet.

C'est chez moi une conviction ou une illusion, peu importe, que le crime entraîne avec lui son châtiment. Je me sens convaincu de la culpabilité d'Herncastle, et je reste persuadé qu'il regrettera pendant sa vie, s'il conserve le diamant, la part qu'il a prise dans cette mystérieuse transmission, et que d'autres subiront la fatalité attachée à la Pierre de Lune s'ils l'acceptent de sa main. Nous verrons.

L'HISTOIRE DU DIAMANT

PREMIÈRE PÉRIODE

PERTE DU DIAMANT (1848)

Ces événements sont relatés par Gabriel Betteredge, intendant au service de Julia, lady Verinder

CHAPITRE I

Dans la première partie de Robinson Crusoé, page 129, vous trouverez écrit :

« Alors je vis trop tard l'absurdité de tenter une entreprise avant d'en avoir calculé les charges et sans nous être rendu compte des moyens que nous avions de la mener à bonne fin. »

Pas plus tard qu'hier, j'ouvris mon Robinson Crusoé à cette place, et ce matin (21 mai 1850) le neveu de Milady, M. Franklin Blake, vint me trouver et eut avec moi la petite conversation qui suit :

« Betteredge, commença M. Franklin, je suis allé chez l'avocat pour traiter d'affaires de famille, et entre autres choses nous avons parlé de la perte du diamant indien, qui eut lieu dans la maison de ma tante, en Yorkshire, il va y avoir deux ans. M. Bruff pense, comme moi, que toute cette singulière histoire devrait, dans l'intérêt de la vérité, être mise par écrit, et que le plus tôt serait le mieux. »

N'apercevant pas encore son but, et pensant que, dans l'intérêt de la paix, il est toujours désirable de partager l'avis d'un avocat, je dis que je voyais comme lui. M. Franklin continua :

« Vous savez que, grâce à l'affaire du diamant, la réputation de plusieurs innocents a déjà souffert. Celle d'autres personnes peut dans l'avenir être de nouveau soupçonnée, faute d'un exposé des faits qui puisse éclairer l'intelligence de ceux qui viendront après nous. Enfin, Betteredge, je crois que

M. Bruff et moi sommes tombés d'accord sur la meilleure manière de mettre la vérité en évidence. »

Tout cela pouvait les satisfaire infiniment, mais je ne découvrais pas en quoi cela me regardait.

M. Franklin reprit :

« Nous avons une série d'événements à raconter, et quelques-unes des personnes qui s'y trouvent mêlées sont en état d'en faire la narration. En partant de ce principe, nous avons songé que chacun de nous devrait écrire l'histoire de la Pierre de Lune en tant que nous y avons été mêlés, et rien de plus.

« Il faudrait montrer d'abord le diamant tombant entre les mains de mon oncle Herncastle lorsque, il y a cinquante ans, il servait dans l'armée des Indes.

« Je possède déjà une sorte de préface à notre récit : c'est un ancien papier de famille, où la rédaction des faits est certifiée par un témoin oculaire. Puis on raconterait comment le diamant arriva en la possession de ma tante, il y a deux ans, dans sa maison du Yorkshire, et comment il se fit que moins de douze heures après, la Pierre de Lune était perdue. Personne ne connaît aussi bien que vous, Betteredge, ce qui se passa dans la maison à cette époque. Nul n'est donc plus autorisé que vous à prendre la plume et à commencer notre récit. »

C'est ainsi que j'appris ce que j'avais à démêler dans l'affaire du diamant.

Si vous êtes curieux de savoir quel parti je pris à ce moment, je vous annoncerai que je fis ce que probablement vous auriez fait à ma place. Je me déclarai humblement incapable d'entreprendre la tâche requise, bien qu'au fond je fusse per-

suadé que je la remplirais fort bien si je laissais un libre essor à mes facultés personnelles. M. Franklin, j'imagine, dut lire sur mon visage mes sentiments intimes, car il refusa de croire à ma modestie et insista pour que je donnasse un libre cours à mon talent.

Deux heures se sont écoulées depuis que M. Franklin m'a quitté.

À peine a-t-il eu le dos tourné que je me suis assis à mon bureau, afin d'entreprendre ma narration.

Mais j'en suis encore là, bien perplexe, malgré mon intelligence naturelle ; je découvre ce qui apparut aux yeux de Robinson dans les lignes citées plus haut, c'est-à-dire la folie d'entreprendre une tâche avant de nous être bien rendu compte de ses difficultés !

Veuillez remarquer que j'ouvris le livre, par accident, à ce passage, et cela seulement la veille du jour où j'acceptai témérairement la difficile besogne que j'ai devant moi. Qu'est-ce qu'un pressentiment, si cela n'en est pas un ?

Je ne suis pas superstitieux, j'ai lu dans un temps une foule de livres, et je suis savant à ma façon. Bien qu'ayant dépassé soixante-dix ans, je possède une bonne mémoire et des jambes à l'avenant. Donc, ne regardez pas mon opinion comme celle d'un ignorant, lorsque je vous dirai qu'un livre comme celui de Robinson Crusoé est unique dans son genre, et que personne n'en écrira plus jamais un semblable. J'ai eu recours à ce livre depuis nombre d'années, en accompagnant sa lecture de la fumée de ma pipe, et j'y ai trouvé une consolation pour toutes les difficultés de cette existence mortelle. Lorsque mon esprit s'attriste : Robinson Crusoé ; ai-je besoin d'un conseil : encore Robinson. Autrefois, quand ma femme me tourmentait, maintenant, quand j'ai pris un petit verre de trop : toujours Crusoé. Le croi-

riez-vous ? j'ai usé six exemplaires de Robinson ; lors du dernier anniversaire de la naissance de Milady, elle daigna m'en offrir un septième ; prix : quatre shillings et six pence, un bel ouvrage relié en bleu, avec une gravure par-dessus le marché.

Tout ce bavardage n'avance pas l'histoire du diamant, N'est-il pas vrai ? J'ai l'air de divaguer. Allons, prenons une nouvelle feuille de papier, et commençons sérieusement en vous présentant nos respects.

CHAPITRE II

J’ai parlé précédemment de Milady. Le diamant n’eût jamais pu arriver dans notre maison où il fut perdu, si on n’en avait pas fait cadeau à la fille de Milady ; et la fille n’eût pas existé, si sa mère ne l’avait mise au monde, avec l’aide de Dieu, et beaucoup de peines et de soucis. Donc si nous débutons par parler de Milady, nous serons certains de faire remonter notre histoire assez loin, et c’est une rassurante consolation lorsqu’on est chargé d’une besogne comme la mienne.

Si vous avez quelque rapport avec le monde élégant, vous aurez entendu vanter les trois belles misses Herncastle : miss Adélaïde, miss Caroline et miss Julia ; celle-ci, la dernière des trois sœurs, était à mon avis la plus remarquable, et je pus en juger, comme vous le verrez.

J’entrai au service de leur père, le vieux lord ; il n’est pas mêlé à l’histoire du diamant, et Dieu en soit loué, car si son caractère était vif, son bavardage était intarissable au même degré ! J’entrai donc à l’âge de quinze ans dans la maison du vieux lord comme page attaché au service des trois jeunes demoiselles. Là, je vécus jusqu’au mariage de miss Julia avec sir John Verinder, homme excellent, mais demandant à être mené ; cela, soit dit entre nous, ne lui manqua pas ; et, qui plus est, il vécut heureux ainsi, y gagna d’engraisser et mourut satisfait ; cela dura à partir du jour du mariage jusqu’à celui où Milady reçut son dernier soupir et lui ferma les yeux.

J’ai oublié d’ajouter que je suivis la mariée sur les domaines de son époux. « Sir John, lui dit-elle, je ne puis me passer de Gabriel Betteredge. – Milady, repartit sir John, en ce cas,

je ne saurais non plus vivre sans lui. » Ainsi agissait-il toujours avec elle, et c'est alors que j'entrai à son service. Du reste, il m'était indifférent d'être dans un lieu ou dans un autre, tant que je m'y trouvais avec ma maîtresse.

Voyant que Milady prenait intérêt à l'exploitation de ses biens et aux travaux du dehors, je m'y mis avec zèle, et cela d'autant plus aisément que je suis le septième enfant d'un petit fermier.

Lady Verinder me plaça sous les ordres du régisseur. Je fis de mon mieux, on fut content de moi et j'obtins de l'avancement en conséquence. Quelques années plus tard, un lundi, Milady disait : « Sir John, votre régisseur devient un vieil incapable, donnez-lui une bonne pension, et accordez sa place à Gabriel Betteredge. » Le mardi suivant, sir John répondait : « Chère lady Verinder, le régisseur a sa pension, et j'ai donné sa place à Betteredge. » Vous n'entendez que trop souvent parler de gens mariés qui vivent malheureux ensemble : voici un exemple du contraire ; qu'il serve d'avertissement à quelques-uns d'entre vous et d'encouragement aux autres.

Poursuivons notre récit :

On pourra me dire que rien ne manquait à mon existence.

Occupant un poste d'honorable confiance, vivant dans mon petit cottage, parcourant la propriété dans mes matinées, tenant mes comptes l'après-dînée, avec Robinson Crusoé et ma pipe le soir pour me distraire, que pouvais-je désirer de plus ? Qu'il vous plaise vous souvenir de ce qui manquait à Adam, seul dans le paradis terrestre ! et si vous approuvez Adam, ne me blâmez pas d'avoir cherché une compagne.

La femme sur laquelle se fixa mon choix était celle qui tenait mon petit ménage ; elle s'appelait Sélina Goby. D'après

l'opinion de défunt William Cobbett sur les mérites d'une femme, celle-ci remplissait les principales conditions, elle jouissait d'un bon appétit et marchait avec une ferme allure ; mais j'avais, de plus, un motif tout personnel pour l'épouser. Sélina recevait de moi tant par semaine de gages, et je la nourrissais. Une fois devenue ma femme, elle ne me coûtait plus rien, et me rendait ses services gratuitement.

Tel fut le point de vue auquel je me plaçai : la considération de l'économie jointe à une pointe d'amour. Je soumis mon appréciation comme je la sentais à ma maîtresse.

« Je pense depuis un certain temps, lui dis-je, à Sélina Goby et décidément, Milady, je crois qu'il sera moins dispendieux pour moi de l'épouser que de la garder comme femme de ménage. » Lady Verinder éclata de rire, ne sachant ce qui la choquait le plus, ou de mes idées ou de ma manière de m'exprimer ; elle voulut bien me plaisanter comme ne peuvent se le permettre que les personnes de qualité. Je n'y compris qu'une chose, à savoir, que j'étais libre de suivre mon inspiration, et j'allai de ce pas me proposer à Sélina Goby. Que répondit Sélina ? Seigneur, comme vous connaissez peu les femmes si vous doutiez de sa réponse ! Naturellement elle dit oui.

Mais à mesure qu'approchait le moment où je devais me commander un habit neuf pour la cérémonie, le cœur commençait à me manquer ; j'ai du reste fait causer ou eu occasion d'observer bien des hommes sur le point de franchir ce pas, et tous m'ont déclaré que, huit jours avant, ils avaient désiré de se voir rendre leur liberté ! Moi, j'allai plus loin, et je fis un effort pour reprendre mon indépendance ; non pas certes sans compensation pour ma future, car rien n'est plus juste que la prévoyance de la loi anglaise qui offre des dommages-intérêts à la femme dont on veut se débarrasser.

Respectant donc les lois, et après entière réflexion, j'offris à Sélina Goby un lit de plumes et 50 shillings pour rompre le marché. Eh bien, non, elle fit la folie de refuser !

Le sort en était donc jeté ; j'achetai mon habit le meilleur marché possible, et me tirai de tout le reste le moins chèrement que je pus. Nous ne nous rendîmes pas fort malheureux ; mais nous n'étions pas non plus un ménage très-heureux. Tout cela se balançait ; par exemple, nous semblions toujours nous gêner mutuellement ; si l'un de nous montait, il rencontrait l'autre qui descendait, et toujours ainsi avec les meilleures intentions du monde ; c'est l'inconvénient de la vie des gens mariés.

Après cinq années de malentendus perpétuels, il plut à la Providence infinie de nous mettre d'accord en appelant ma femme dans un monde meilleur. Je restai avec ma fille Pénélope comme seule enfant.

Peu après, sir John mourût aussi, ne laissant à lady Verinder que sa fille miss Rachel. Je vous aurais bien mal fait connaître mon excellente maîtresse, si j'avais besoin de vous dire que ma Pénélope fut élevée sous sa surveillance, envoyée à l'école et enfin attachée au service de miss Rachel, lorsque son âge le lui permit.

Quant à moi, je continuai de remplir mon emploi de régisseur, d'année en année, jusqu'en 1847, époque à laquelle il se fit, à la Noël, un grand changement dans ma vie. Ce jour-là, Milady s'invita elle-même à prendre une tasse de thé seule avec moi dans mon cottage. Elle me fit remarquer qu'en calculant depuis l'année où j'avais commencé en qualité de page, du temps du vieux lord, son père, j'avais été plus de cinquante ans à son service, et elle me remit un beau gilet de laine, qu'elle avait tricoté elle-même, pour me tenir chaud pendant les froids piquants de l'hiver.

Je reçus ce présent magnifique, sans savoir comment remercier ma maîtresse de l'honneur qu'elle m'avait fait. À ma grande surprise, il se trouva pourtant que le gilet m'était offert non pour m'honorer, mais pour me séduire. Milady avait découvert que je devenais vieux avant que je l'eusse découvert moi-même, et elle était venue me voir pour m'enjôler, si le terme m'est permis, et me faire échanger mes durs travaux de régisseur qui me retenaient au dehors, contre les douces fonctions d'intendant qui m'assuraient mes aises à l'intérieur de la maison pour le reste de mes jours.

Je résistai aussi bien que je pus à l'indigne tentation de prendre mes invalides[1]. Par malheur, ma maîtresse connaissait mon côté faible ; elle me dit que c'était un service à lui rendre. La discussion se termina là-dessus. Je m'essuyai les yeux, comme une vieille bête, avec mon nouveau gilet de laine, et je dis que j'y réfléchirais.

Mais quand je me mis à y réfléchir, après le départ de Milady, mon esprit devint terriblement perplexe, et j'eus recours alors au remède qui m'a toujours réussi dans les cas douteux et critiques. J'allumai une pipe et j'ouvris mon Robinson Crusoé. Il n'y avait pas cinq minutes que je feuilletais ce livre extraordinaire, quand je tombai sur ce passage consolant (page 158) : « Nous aimons aujourd'hui ce que nous détestons demain. » Ce fut un trait de lumière pour moi. Aujourd'hui je voulais continuer d'être régisseur : demain, s'il fallait en croire le Robinson Crusoé, je serais tout autrement disposé. Je n'avais qu'à me transporter au lendemain, pendant que j'étais disposé à accepter le lendemain, et la chose fut faite. Mon esprit une fois soulagé de cette manière, je m'endormis ce soir-là avec la qualité de régisseur de lady Verinder, et je m'éveillai le lendemain matin

---

1 Recevoir une retraite en récompense de longs services, par analogie avec les militaires. *(Note du correcteur – ELG.)*

avec la qualité d'intendant de lady Verinder. Tout alla à merveille, et cela grâce à Robinson Crusoé.

Ma fille Pénélope vient de regarder par-dessus mon épaule afin de lire ce que j'écris ; elle trouve le tout remarquablement rédigé et très-exact. Mais elle me soumet une observation juste. « On vous a demandé d'écrire l'histoire du Diamant, et c'est le seul point dont vous n'ayez pas parlé, vous n'avez fait encore que raconter votre propre histoire ! » C'est parfaitement vrai, et je ne puis m'expliquer comment je m'y suis pris pour cela. Je me demande si ceux qui font leur métier d'écrire des livres, se trouvent portés ainsi à faire l'histoire de leur vie ! en ce cas, je les plains. Voilà bien du papier de gâté, un début inutile, et qu'y faire pourtant, si ce n'est de vous prier, ami lecteur, de prendre patience, et pour moi d'aborder sérieusement mon sujet, bien que j'en sois à la troisième reprise ?

CHAPITRE III

La difficulté d'entrer en matière m'a amené d'abord et sans résultat à me gratter le front ; puis à consulter ma fille Pénélope ; de cet entretien il a surgi une idée nouvelle.

Pénélope pense que je devrais noter, jour par jour, ce qui s'est passé à la maison depuis le moment où nous apprîmes qu'on attendait une visite de M. Franklin Blake. Une fois que vous avez ainsi fixé votre mémoire avec une date, les événements viennent se grouper à cet appel avec une facilité merveilleuse. Mais comment retrouver toutes ces dates exactes ? Là, Pénélope offre de me les donner à l'aide de son journal qu'elle a appris à tenir régulièrement lorsqu'elle était à l'école. Là-dessus, je me proposais d'écrire l'histoire elle-même comme un extrait dudit journal ; mais elle rougit, prend un air offensé, et m'assure que ses souvenirs ne sont que pour elle seule, et que nul autre qu'elle n'y jettera les yeux ; je lui demande ce que cela signifie, elle me répond : « Bagatelle ! » et je traduis cela par amourettes de jeune fille.

Je commence donc, en suivant les indications de Pénélope ; je dirai que je fus appelé, le matin du 24 mai 1848, dans le boudoir de lady Verinder. – Gabriel, me dit Milady, voici des nouvelles qui vous surprendront : Franklin Blake est de retour de l'étranger. Il vient de passer quelque temps avec son père à Londres, et nous arrive demain pour jusqu'au mois prochain, afin de fêter le jour de naissance de Rachel.

Si j'eusse eu mon chapeau à la main, le respect seul m'eut empêché de le jeter au plafond. Je n'avais pas revu M. Franklin depuis son enfance, qu'il avait passée avec nous dans maison.

Autant que je pouvais m'en souvenir, il était le plus charmant garçon qui eût jamais cassé une vitre, ou fouetté une toupie. Miss Rachel, qui était présente, et à laquelle je soumis ces remarques, me répondit que, quant à elle, il lui avait laissé le souvenir d'un tyran en herbe, qui torturait ses poupées, et n'épargnait ni le harnais ni le fouet aux petites filles devenues victimes de ses jeux.

« Je brûle d'indignation, fit en se résumant miss Rachel, et il me semble que j'ai encore une courbature lorsque je pense à Franklin Blake. »

Ceci admis, vous me demanderez peut-être comment il se fait que M. Blake eût passé toute sa jeunesse à l'étranger. Je vous dirai que son père avait eu le malheur d'être le légitime héritier d'un duché, et de ne pouvoir en fournir les preuves.

En deux mots, voici l'histoire.

La sœur aînée de Milady épousa M. Blake, également célèbre par sa fortune et son grand procès. Je ne pourrais jamais énumérer pendant combien d'années il fatigua les tribunaux anglais de ses tentatives pour déposséder le duc et se mettre en ses lieu et place ; que d'avocats il enrichit, et combien de disputes il occasionna parmi des gens inoffensifs d'ailleurs pour savoir s'il avait tort ou raison ! Sa femme mourut, puis deux de ses enfants sur trois qu'il avait, avant que les tribunaux se fussent décidés à ne plus prendre son argent et à le débouter de ses prétentions.

Enfin le duc alors en possession resta possesseur ! À dater de ce jour, M. Blake trouva que le seul moyen de témoigner son dédain pour un pays qui l'avait traité ainsi, était de le priver de l'honneur de contribuer à l'éducation de son fils. « Quelle confiance puis-je avoir dans les institutions de ma patrie, disait-il, après la manière dont les institutions de ma patrie se sont com-

portées envers moi ? » Ajoutez à cela que M. Blake ne pouvait souffrir la vue d'aucun enfant, y compris le sien, et vous comprendrez que dès lors il n'avait qu'un parti à prendre. M. Franklin nous fut enlevé et on l'envoya en Allemagne, pays dont les institutions et la supériorité intellectuelle offraient toutes garanties à son père ; remarquez que, pendant ce temps, M. Blake restait confortablement en Angleterre, pour augmenter le nombre des lumières du Parlement, et publier un mémoire contre la mise en possession du duc, mémoire qui est resté inachevé jusqu'à ce jour. Dieu merci, nous voilà au courant de l'affaire de M. Blake père, et nous pouvons arriver enfin à celle du Diamant.

Le diamant nous ramènera du reste à M. Franklin, qui fut la cause innocente de l'introduction de ce malheureux joyau dans la maison.

Notre cher garçon ne nous oubliait pas, malgré l'absence. Il écrivait de temps à autre, tantôt à Milady, tantôt à miss Rachel, et enfin à moi.

Nous avions fait ensemble une petite transaction par laquelle il m'avait emprunté une pelote de ficelle, un couteau à quatre lames, et sept shillings six pence, dont je n'ai jamais revu la couleur. Je dois avouer que toute sa correspondance avec moi roulait sur le désir de m'emprunter une somme plus forte. J'apprenais du reste par Milady comment il se conduisait sur le continent, à mesure qu'il prenait de l'âge et des forces.

Lorsque le séjour de l'Allemagne lui eut fourni tout ce qu'il pouvait apprendre, il tourna ses pas vers la France puis, se dirigeant sur l'Italie, il profita si bien de ces divers séjours qu'il devint une véritable merveille.

Il écrivait un peu, faisait un peu de peinture, chantait, jouait de divers instruments, et composait un peu de musique,

je suppose, en empruntant légèrement au talent d'autrui, puisqu'il avait pris l'habitude des emprunts, même vis-à-vis de moi !

Il reçut à sa majorité la fortune de sa mère, sept cents livres de revenu, mais il la dissipa comme par enchantement. Il semblait que les poches de M. Franklin fussent à jour, car l'argent coulait à travers.

Par exemple, cette facilité de manières et de dépenses le faisait bien recevoir partout. Il vivait en tout lieu et nulle part, son adresse semblait être, comme il le disait fort bien : « Poste restante, Europe ; garder la lettre jusqu'à ce qu'on la réclame. » Deux fois, il se prépara à revenir en Angleterre, et les deux fois, des femmes peu recommandables (sauf votre respect) l'arrêtèrent en chemin.

La troisième fois fut la bonne, ainsi que vous l'apprend la conversation que Milady eut avec moi.

Le mardi 25 mai, nous devions enfin revoir notre jeune garçon devenu un homme fait. Il était d'un bon sang, courageux, et âgé, à mon compte, de vingt-cinq ans. Maintenant, je vous ai fait connaître M. Franklin Blake autant qu'il m'était connu à moi-même, avant le moment où il revint chez nous.

Le jeudi, il fit un admirable temps d'été, et Milady n'attendant M. Franklin que pour l'heure du dîner, partit avec miss Rachel pour aller goûter chez des amis du voisinage.

Après leur départ, je donnai un coup d'œil à la chambre qui avait été tenue prête pour notre hôte, et m'assurai que rien n'y manquait ; puis, comme je cumulais chez Milady les fonctions de sommelier avec celles d'intendant, et cela, sur ma demande instante, ne pouvant supporter de voir la cave du défunt sir John en d'autres mains que les miennes, je descendis prendre

une bouteille de notre fameux bordeaux Latour, et la mis au soleil pour la réchauffer jusqu'au dîner. Cela fait, je me traitai comme le vieux bordeaux, et pensai à aller me reposer sur mon fauteuil dans la cour, lorsque mon attention fut attirée par un léger son de tambour, battant sur la terrasse, située devant l'appartement de Milady.

Je me dirigeai vers la terrasse, et j'aperçus trois Indiens reconnaissables à leur costume de mousseline blanche, occupés à examiner la maison. En m'approchant d'eux, je vis que les Indiens portaient à leur ceinture de très-petits tambours. Derrière eux se tenait un enfant délicat, dont les traits paraissaient ceux d'un Anglais, et qui portait un sac à la main.

Je jugeai que ces individus étaient des prestidigitateurs ambulants, et que le gamin tenait les objets du métier.

L'un de ces hommes se détacha du groupe et confirma mon opinion, en m'adressant la parole en anglais et avec les manières les meilleures. Il demanda l'autorisation de déployer son talent d'escamotage devant la maîtresse du logis.

Je suis loin d'être un vieillard morose, ennemi de la distraction ou plein de préjugés contre ceux qui ont le teint plus basané que le mien.

Pourtant, j'avoue ma faiblesse, lorsque toute l'argenterie d'une maison est étalée dans l'office, son souvenir se présente à moi très-vivement, à la vue d'étrangers inconnus, et dont les manières offrent l'apparence d'une si singulière supériorité ! Sous le coup de cette impression, je commençai par prier nos élégants escamoteurs de quitter les jardins, leur assurant que la dame était sortie. L'Indien m'honora d'un superbe salut, et disparut avec ses acolytes.

À mon tour, je regagnai ma chaise, m'assis au soleil, et tombai, sinon dans le sommeil, au moins dans un assoupissement qui y ressemblait fort. Je fus réveillé par ma fille Pénélope, qui accourait précipitamment vers moi comme si le feu était à la maison : devinez ce qui l'amenait ? Elle exigeait que les trois jongleurs indiens fussent immédiatement arrêtés, et cela parce qu'ils savaient de quelle personne nous attendions une visite, et qu'ils avaient l'air de machiner quelque chose contre M. Fr. Blake.

Pour le coup, le nom de M. Franklin acheva de secouer ma torpeur ; j'ouvris les yeux, et dis à ma fille de s'expliquer plus clairement.

Il ressortit ceci de son récit : Pénélope venait de quitter la maison du concierge où elle était à bavarder avec la fille de ce dernier. Ces deux jeunesses virent passer les Indiens suivis du petit garçon, après que je les eus renvoyés. S'étant mis en tête sans motif valable (sauf que l'enfant était joli et délicat) que le gamin était maltraité par ces étrangers, les jeunes filles s'étaient glissées le long de la haie qui nous sépare de la route, et avaient observé de là les allures des Indiens placés de l'autre côté du chemin. Elles avaient vu ces derniers se livrer aux tours les plus étranges.

D'abord, ils explorèrent la route afin de s'assurer qu'ils étaient bien seuls.

Cela fait, ils se retournèrent tous trois vers la maison, puis une sorte de discussion s'engagea entre eux, dans leur langue Ils semblèrent se consulter, hésiter, et enfin se tournèrent vers leur petit guide anglais, comme si lui seul pouvait les tirer d'embarras.

Alors l'Indien chef, qui parlait anglais, dit à l'enfant : « Étends la main. »

Ici, ma fille Pénélope affirma qu'en entendant ces terribles paroles, elle ne sut ce qui empêcha son cœur de bondir hors de sa poitrine ; je pensai à part moi que ce ne pouvait être que son corset ! Pourtant, je lui répliquai simplement : « Vous me faites frissonner. » Notez que toutes les femmes aiment ces petits compliments à sensation. – Eh bien, reprit-elle, lorsque l'Indien eut répété : « Étends la main, »l'enfant recula, secoua la tête, et dit qu'il n'aimait pas cela. Alors le jongleur lui demanda (sans aucune dureté) s'il aimerait mieux retourner à Londres, y être abandonné là où on l'avait recueilli, dormant sur un vieux panier dans le marché, en haillons et mourant de faim. Cela, paraît-il, trancha la difficulté, et le pauvre petit tendit sa main, quoique à regret. L'Indien, tirant une bouteille de ses vêtements, versa une sorte d'encre noire dans le creux de la main de l'enfant ; après quelques passes mystérieuses faites en l'air, il lui dit : « Regarde ; » le garçon devint immobile, et, raide comme une statue, regarda l'encre contenue dans sa main.

Jusqu'à présent, le tout me parut à moi une sorte de jonglerie avec perte de bonne encre, et le sommeil m'envahissait de nouveau, lorsque la suite du récit de Pénélope attira mon attention.

Les Indiens explorèrent encore une fois la route des yeux, puis, s'adressant à l'enfant, leur chef reprit : « Vois-tu le seigneur anglais qui vient de l'étranger ? » L'enfant répondit : « Je le vois. »

L'Indien demanda : « Est-ce sur le chemin de cette maison que voyagera aujourd'hui l'Anglais, et ne voyagera-il sur aucun autre ? »

Le garçon répond : « Oui, sur cette route et sur aucune autre. »

Alors l'Indien, après quelques moments de silence reprend : « Le seigneur anglais l'a-t-il sur lui ? » Après avoir à son tour laissé passer un instant, l'enfant dit : « Oui. »

Enfin le jongleur pose une troisième et dernière question : « Le voyageur anglais viendra-t-il ici aujourd'hui, et vers la chute du jour, comme il l'a promis ? »

L'enfant reprend : « Je ne puis le dire. »

L'Indien demande : « Et pourquoi ? »

Le petit ajoute : « Je suis fatigué, le brouillard s'élève dans ma tête, et me déroute ; je ne puis plus rien voir en ce moment. »

Ainsi finit cet interrogatoire mystérieux.

L'Indien parla à ses compagnons dans leur langue : il désignait le jeune garçon, et indiquait du geste la ville, où, comme nous le découvrîmes plus tard, ils étaient logés. Enfin, après quelques passes, il souffla sur le front de l'enfant, et celui-ci s'éveilla en sursaut. Ils s'acheminèrent ensuite tous ensemble vers la ville, et les jeunes filles ne les virent bientôt plus.

Toute chose contient, dit-on, sa moralité, pour peu qu'on se donne la peine de la chercher. Quelle était la morale de tout cela ?

Je pensai, premièrement, que le jongleur en chef avait entendu parler de l'arrivée de M. Franklin par les serviteurs du dehors, et qu'il cherchait à attraper de lui quelque argent.

Deuxièmement, que dans ce but, lui et ses acolytes, voulaient rôder sur le domaine, guetter le retour de Milady, et lui annoncer l'arrivée de M. Franklin, sous couleur de sorcellerie ;

troisièmement, que Pénélope les avait surpris répétant leurs rôles pour la farce à jouer ; quatrièmement, que je ferais bien de veiller ce soir sur l'argenterie ; cinquièmement, que Pénélope ferait bien, elle aussi, de se calmer et de laisser son père se reposer au soleil.

Ces divers points de vue me semblaient tous rationnels mais si vous connaissez quelque chose à la manière de raisonner des jeunes femmes, vous ne serez pas surpris d'apprendre que Pénélope ne voulut accepter aucune de ces hypothèses. À en croire ma fille, la conclusion à tirer de l'incident était des plus graves.

Elle me ramena à la troisième question de l'Indien : « Le voyageur anglais *l'a-t-il sur lui ?* » Oh, mon père, dit Pénélope, joignant les mains, ne plaisantez pas là-dessus ! Que peut signifier *l'a-t-il ?*

– Ma chère enfant, nous le demanderons à M. Franklin lorsqu'il sera ici, si vous pouvez attendre jusqu'à son arrivée.

Je pris un air moqueur pour lui faire voir que je riais, mais Pénélope ne perdant pas son sérieux, commença à m'agacer les nerfs. – Que voulez-vous que M. Franklin en sache, au nom du bon Dieu, lui demandai-je ?

– Informez-vous-en auprès de lui, poursuivit Pénélope, et nous verrons s'il traitera mon récit de plaisanterie.

Sur ce dernier avertissement, ma fille me laissa à mes réflexions.

Je me proposais de questionner M. Franklin, rien que pour satisfaire Pénélope.

Je dirai plus tard le résultat de notre entretien ; mais comme je ne veux pas jouer avec votre légitime impatience, je vous préviens d'avance que vous ne trouverez pas l'ombre d'une plaisanterie dans la conversation que nous eûmes au sujet des jongleurs. À ma grande surprise, M. Franklin prit la chose comme Pénélope, très-sérieusement ; et vous jugerez jusqu'à quel point lorsque vous saurez que, selon lui, le mot *l'a-t-il sur lui ?* se rapportait à la Pierre de Lune !

CHAPITRE IV

Je regrette vraiment de vous retenir près d'un vieillard assoupi, d'un fauteuil et d'une cour située au soleil, tous objets, je le sais, de mince intérêt ; mais il faut procéder par ordre : résignez-vous donc à me suivre encore un peu jusqu'à l'arrivée de M. Franklin Blake, qui n'eut lieu que dans le courant de la soirée.

Avant que j'eusse eu le temps de reprendre ma sieste interrompue par Pénélope, un bruit de vaisselle dans l'office des domestiques m'avertit que leur dîner était servi. Mangeant à part dans ma chambre, je n'avais qu'à leur souhaiter un bon appétit, et je me disposai encore une fois au repos ; j'étendais mes jambes, lorsqu'une femme se jeta de nouveau sur moi ! Non pas ma fille cette fois, mais Nancy, la fille de cuisine. Elle dut me demander de la laisser passer, car je me trouvais placé sur son chemin ; je remarquai alors son air grognon, chose que, comme chef de la domesticité, j'ai pour principe de ne jamais tolérer sans en demander le motif.

– Qu'y a-t-il donc, Nancy, lui dis-je, et pourquoi tourner le dos au dîner ?

Nancy essaya de passer sans répondre, mais je me levai, et lui pris le bout de l'oreille ; c'est une bonne grosse fille, et j'ai adopté cette petite familiarité pour indiquer que je suis personnellement satisfait d'une des femmes de la maison.

– Qu'y a-t-il ? répétai-je.

– Rosanna est encore en retard, fut la réponse, et il faut que j'aille la chercher pour dîner, Tout le gros de l'ouvrage tombe sur mon dos dans cette maison ; laissez-moi aller, monsieur Betteredge.

La personne en question était notre seconde *housemaid.*

Elle m'inspirait une sorte de pitié (vous saurez tout à l'heure pourquoi) ; aussi voyant à l'air de Nancy que cette fille lui parlerait plus rudement qu'il n'était nécessaire, je pensai que, puisque je n'avais rien à faire moi-même, je pourrais bien aller quérir Rosanna et l'engager à être plus exacte. Je savais que, venant de *moi,* cette petite remontrance serait bien accueillie.

– Où est Rosanna ? demandai-je.

– Sur le sable, comme de coutume, sans doute, dit Nancy, en haussant les épaules.

« Elle a eu encore un de ses évanouissements ce matin, et a demandé à aller prendre l'air. On perd patience avec toutes ses grimaces. – Allez dîner, ma fille, lui dis-je, moi qui me sens de la patience, je vais aller voir après elle. »

Nancy, qui a un bel appétit, parut très-satisfaite. Lorsqu'elle est contente, elle devient vraiment agréable. Aussi la pris-je sous le menton ; ce n'est point un penchant immoral chez moi : affaire d'habitude.

Je pris ma canne et partis pour les bancs de sable.

Eh non, nous ne partons pas encore. Je regrette de vous retenir, mais il faut que vous entendiez l'histoire des sables, et celle de Rosanna, par la raison que l'une et l'autre se lient à celle du diamant.

En vérité, je fais de mon mieux pour avancer dans ma narration, et toujours je suis arrêté en chemin ! Mais les gens et les choses semblent surgir pour vous contrarier, tous veulent être pris en considération ; donc, armez-vous de patience, moi je me hâterai, et je vous promets que vous serez bientôt parvenu au plus épais du mystère.

Vous saurez que Rosanna était la seule servante nouvelle de la maison. Environ quatre mois avant les événements que je raconte, Milady étant à Londres alla visiter une maison de refuge, où l'on s'appliquait à moraliser les femmes sorties de prison, pour les empêcher de retomber dans leurs mauvaises habitudes.

La directrice voyant l'intérêt que Milady prenait à l'établissement, lui désigna une jeune fille du nom de Rosanna Spearman, et lui raconta une triste histoire, que je n'ai pas le courage de répéter ici, car je n'aime pas, ni vous non plus sans doute, à chercher les impressions pénibles sans nécessité.

Bref, Rosanna avait volé, et comme elle n'appartenait pas à cette classe d'escrocs qui montent des compagnies dans la cité pour pratiquer le vol sur une vaste échelle, la loi put l'atteindre, la mettre en prison et ensuite l'abandonner au diable, auquel elle échappa par le moyen du Refuge. Dans l'opinion de la directrice, en dépit de sa faute, cette fille était une nature exceptionnelle, et il ne lui fallait qu'une occasion pour se montrer digne de l'intérêt qu'une femme chrétienne lui témoignerait. Milady, qui était une parfaite chrétienne, dit à la directrice : « Cette occasion, je me charge de la fournir à Rosanna Spearman en l'engageant à mon service. » Une semaine plus tard, Rosanna entra dans notre maison comme seconde housemaid.

Personne ne sut un mot du passé de Rosanna, sauf miss Rachel et moi, Milady me faisant l'honneur de me consulter sur

beaucoup de points, je le fus sur celui-ci. J'avais pris de feu sir John l'habitude d'acquiescer toujours à ce que faisait Milady, aussi n'eus-je pas de peine être de son avis au sujet de Rosanna Spearman.

Jamais personne n'eut une plus belle chance de réformer sa vie passée que cette pauvre fille. Aucun des domestiques ne pouvait la lui reprocher, puisque tous l'ignoraient. Elle touchait ses gages, avait la même liberté que ses compagnes, et souvent un petit mot d'encouragement de Milady, donné en particulier. En retour, je dois dire qu'elle sut reconnaître ces bons traitements. Bien que peu forte, et sujette aux évanouissements qui impatientaient Nancy, elle accomplissait sa tâche modestement et tranquillement, sans jamais se plaindre et avec tout le soin possible.

Malgré tout cela, elle ne put se faire bien voir des autres femmes de la maison, sauf de ma fille Pénélope, qui fut toujours bonne pour elle, quoique sans intimité.

Je ne sais vraiment ce qui offensait de sa part ses compagnes.

Elle n'était certes pas belle, et ne pouvait exciter leur jalousie : outre qu'elle était la plus laide d'entre elles toutes, elle avait une épaule plus forte que l'autre. Je crois que ce qui agaçait tant nos domestiques, c'était son silence et ses goûts de solitude.

Elle lisait et travaillait dans ses heures de loisir, alors que les autres bavardaient, et quand arrivait son tour de sortie, neuf fois sur dix, elle prenait tranquillement son chapeau et allait se promener seule.

Elle ne se disputait ni ne se piquait aisément ; mais elle se tenait à distance, obstinément, bien que sans hauteur. Ajoutez-y que, quoique sa mise fût celle d'une domestique, il y avait dans

sa personne un je ne sais quoi de vraiment distingué ; cela tenait-il à sa voix ou à l'expression de sa figure ? Tout ce que je puis dire, c'est que toutes les femmes tombèrent sur elle dès le premier jour (fort injustement, à mon avis) et déclarèrent que Rosanna Spearman se donnait des airs ridicules.

Maintenant que je vous ai raconté l'histoire de Rosanna, je n'ai plus qu'à signaler une des nombreuses bizarreries de cette étrange fille : j'y viendrai après avoir dit quelques mots des sables.

Notre maison est située sur la côte du Yorkshire et tout près de la mer. Les belles promenades se rencontrent dans tous les sens, sauf dans un, et ce chemin-là, j'en conviens, est abominable. Il vous mène pendant un quart de mille, à travers une chétive plantation de sapins, au bord de la plus triste petite baie de la côte, que longent des rochers bas et solitaires.

Les bancs de sable descendent vers la mer, et se terminent par deux pointes de rochers qui s'avancent vis-à-vis l'une de l'autre, jusqu'à ce que vous les perdiez de vue dans l'eau. L'un de ces rocs se nomme la Pointe du Nord et l'autre la Pointe du Sud.

Entre les deux, changeant d'arrière à avant pendant de certains temps de l'année, se trouvent les plus terribles sables mouvants des rives du Yorkshire. À la marée descendante, il se passe dans ces profondeurs inconnues quelque chose d'étrange qui fait frémir et bouillonner tout le sable mouvant d'une façon curieuse à observer, et qui a donné à ce lieu, parmi les gens du pays, le nom de Sables-Tremblants. Un grand banc, à un demi-mille de distance, près de l'ouverture de la baie, brise la force de l'Océan arrivant du large. Hiver comme été, lorsque le flux couvre les sables mouvants, la mer semble arrêter ses vagues sur le banc, et l'eau envahit silencieusement les Sables-Tremblants, agitée seulement d'un long frémissement. Endroit triste et désert, je vous l'assure ! Aucune barque ne s'aventure

près de là ; les enfants du hameau de pêcheurs, nommé le Cobb's Hole, n'y viennent point jouer, et les oiseaux même du ciel semblent fuir les Sables-Tremblants.

Ce qui passe croyance, c'est qu'une jeune femme, ayant cent promenades agréables à sa disposition, et de la compagnie pour se distraire, préfère ce vilain trou, et vienne là lire et travailler toute seule.

Il n'en est pas moins vrai, expliquez-le comme vous pourrez, que cette jolie retraite était la promenade favorite de Rosanna, sauf lorsqu'elle allait jusqu'à Cobb's Hole, pour y voir la seule amie qu'elle possédât dans le pays, et sur laquelle nous reviendrons plus tard.

Je me mis donc en marche pour rejoindre Rosanna dans le lieu présumé de sa retraite et pour l'envoyer dîner ; nous voici revenus, vous le voyez, au point de départ de mon histoire des Sables.

Je ne vis aucune trace de la jeune fille sous les sapins. Lorsque j'arrivai sur le rivage, je la trouvai couverte d'un grand manteau gris qu'elle portait toujours pour dissimuler, autant que possible, la difformité de son épaule, la tête coiffée de son petit chapeau de paille. Elle était seule, occupée à contempler les sables mouvants et la mer.

Elle tressaillit à mon approche et détourna la tête. Je la retournai de mon côté, n'admettant pas plus cette manière de ne pas me regarder en face, que la mauvaise humeur sans cause, et je vis qu'elle pleurait. Je tirai gracieusement de ma poche mon mouchoir, un des six foulards hors ligne que m'avait donnés Milady, et le tendis à Rosanna, en lui disant : « Asseyez-vous sur le sable près de moi, ma chère, séchez vos yeux d'abord, puis veuillez m'apprendre la cause de vos larmes. »

Quand vous serez arrivé à mon âge, vous verrez que de s'asseoir sur le bord du rivage est un travail plus long que vous ne le croyez maintenant. Pendant le temps que je mis à m'installer, Rosanna avait déjà essuyé ses yeux avec un vulgaire mouchoir de cotonnade ; elle semblait tranquille, mais malheureuse ; elle s'assit pourtant près de moi. Si vous voulez consoler une femme qui pleure, prenez-la sur vos genoux. Ce moyen ne manque presque jamais son effet. Je songeai bien à cette méthode, mais vrai, là, Rosanna n'était pas Nancy ! Je lui dis alors : « Voyons, mon enfant, pourquoi vous désolez-vous ainsi ? – Je pleure les années passées, monsieur Betteredge, repartit doucement Rosanna ; ma vie d'autrefois revient si souvent à ma mémoire ! – Allons, allons, ma bonne fille, repris-je, votre vie passée est effacée : pourquoi vous obstiner à y songer ? »

Elle prit un des revers de mon habit entre ses mains ; je suis un vieillard un peu négligé dans ma mise, et souvent je donne à boire ou à manger à mes vêtements. L'une ou l'autre des femmes nettoie mes taches ; or, justement la veille Rosanna s'était chargée d'enlever une tache de graisse avec une nouvelle composition trop vantée. La graisse avait disparu, mais la tache se voyait, bien que légère. Rosanna me la montra du doigt en secouant la tête. « La tache a été enlevée, dit-elle, mais la trace se voit, monsieur Betteredge ! »

Une remarque si concluante laissait peu de chose à répondre ; d'ailleurs mon silence s'augmentait en voyant l'expression des yeux bruns de Rosanna, le seul de ses traits qui fût réellement agréable ; leur regard me rendait indulgent envers cette pauvre créature, qui semblait se dire que ma vieillesse heureuse et l'estime qu'on m'accordait ne seraient jamais son lot. Me sentant peu habile à la consoler, je pris le parti de l'engager à venir dîner.

« Aidez-moi à me soulever, lui dis-je, vous êtes en retard pour le dîner, et j'étais venu pour vous chercher. – Vous, mon-

sieur Betteredge, répondit-elle ! – On avait envoyé Nancy près de vous, répliquai-je, mais j'ai pensé, ma chère, que vous aimeriez peut-être mieux subir ma remontrance que la sienne. »

Au lieu de m'aider à me lever, la pauvre femme prit timidement ma main, et la pressa ; elle fit de son mieux pour ne pas pleurer, et y réussit, ce dont je lui sus gré. « Vous êtes bien bon, monsieur Betteredge, fit-elle ; je ne me soucie pas de dîner aujourd'hui, laissez-moi rester encore un moment ici. – Qu'est-ce qui vous plaît ici, demandai-je, et que trouvez-vous donc d'attrayant dans cet éternel but de promenade ? – Quelque chose m'attire là, dit Rosanna, désignant les sinuosités des Sables ; je tâche de m'en défendre, et je ne puis. Parfois, ajouta-t-elle à voix basse, et comme effrayée de ses pensées, parfois, monsieur Betteredge, je crois que ma tombe m'attend ici.

– Allez donc dîner, lui dis-je, c'est le rôti de mouton et le pudding qui vous attendent là-bas ; voilà les belles idées, Rosanna, qui sortent d'un estomac vide ! » Je parlais sévèrement, car je m'indignais, à mon âge, qu'une jeune femme de vingt-cinq ans parlât de sa fin comme prochaine !

Elle ne parut pas m'entendre ; sous l'empire d'une sorte de rêverie, Rosanna mit sa main sur mon épaule, et me contraignit à rester assis près d'elle.

« Je crois que ce lieu, poursuivit-elle, a une étrange influence sur moi. J'en rêve toutes les nuits ; j'y pense lorsque je travaille. Vous savez, monsieur Betteredge, si je suis reconnaissante envers Milady et envers vous, si j'ai cherché à me montrer digne de votre estime. Eh bien, je me demande si cette vie n'est pas trop douce, trop unie pour une femme comme moi, après tout ce que j'ai traversé !

« Je me sens plus isolée au milieu des domestiques, me sachant si différente d'eux, que lorsque je suis seule ici. Milady ne

peut le deviner, la directrice du Refuge ne soupçonne pas tout ce que la vue d'honnêtes gens contient de reproches pour une créature tombée. Ne me grondez pas, là, vous serez bien bon. Je fais bien mon ouvrage, n'est-ce pas ? Je vous en prie, ne dites pas à Milady que je me déplais ici ; cela n'est pas. Mon esprit est troublé, voilà tout. »

Tout à coup sa main quitta mon épaule, et elle montra d'un geste rapide le sable mouvant. « Voyez, s'écria-t-elle, n'est-ce pas bien étrange ? J'ai vu cela cent fois, et le spectacle en est aussi nouveau pour moi qu'au premier jour ! »

Je regardai ce qu'elle me désignait.

La marée montait, et le sable commençait à frémir. Sa large et sombre étendue se souleva lentement, puis se rida et enfin se mit à trembler. « Savez-vous ce que cela me représente, dit Rosanna, qui me ressaisit par le bras ? Il me semble voir des milliers d'infortunés, suffoquant sous le sable, cherchant à remonter, et s'enfonçant de plus en plus dans l'abîme ! Jetez-y une pierre, monsieur Betteredge, jetez la et voyons le sable l'attirer, puis la couvrir, et l'étouffer ! »

En voilà un bavardage malsain pour l'esprit ! et tout cela, parce que l'estomac vide excitait le cerveau !

Dans l'intérêt même de cette pauvre enfant, je m'apprêtais à lui répondre d'une façon assez rude, lorsque je fus arrêté net par une voix qui m'appelait par mon nom à travers les Sables : « Betteredge, criait-on, où êtes-vous ? – Ici, » répondis-je, sans soupçonner qui me hélait.

Rosanna sauta sur ses pieds, et se mit à regarder du côté d'où partait l'appel.

Je me disposais à me lever aussi quand je fus frappé du changement soudain qui s'était opéré sur le visage de cette fille.

Son teint devint d'un rouge vif, que je ne lui avais jamais vu auparavant ; sa physionomie s'éclaira en quelque sorte d'une surprise inouïe. « Qui est-ce donc ? » dis-je. Rosanna répéta ma question, se parlant doucement à elle même : « Oh ! qui est-ce ? »

Je me retournai et je regardai derrière moi. J'aperçus, venant à nous à travers les collines, un jeune gentleman, aux yeux brillants, vêtu d'un costume de couleur fauve, une rose à la boutonnière, et avec un sourire qui eût dû désarmer les Sables-Tremblants eux-mêmes. Avant que je pusse me mettre debout, il se jeta sur le sable près de moi, me passa les bras autour du cou, et, selon la mode étrangère, me donna une embrassade à m'étouffer.

« Mon bon vieux Betteredge ! dit-il, je vous dois sept schillings six pence. »

« Savez-vous maintenant qui je suis ? »

Le bon Dieu nous bénisse ! c'était M. Franklin Blake que nous avions sous les yeux quatre heures plus tôt qu'on ne l'attendait !

Avant que j'eusse retrouvé la parole, je vis M. Franklin, avec l'apparence de la surprise, porter ses regards de moi sur Rosanna. Je suivis ses yeux à mon tour, et la considérai. Elle rougissait de plus en plus, sans doute depuis que M. Franklin l'envisageait : puis, tout à coup, elle se retourna et nous laissa là subitement, en proie à une émotion incompréhensible sans même faire la révérence au gentleman, ni m'adresser un mot. Cette manière insolite d'agir était bien extraordinaire chez elle,

car j'ai rarement rencontré une servante plus convenable et plus polie.

« Singulière fille, dit M. Franklin, je ne sais ce qui lui a paru si bizarre en moi ! – Je suppose, monsieur, répliquai-je en faisant allusion à son éducation étrangère, que c'est le vernis des pays lointains ! »

Je note ici la question banale de M. Franklin ; et ma niaise réponse, comme pouvant servir de consolation à tous les gens sans esprit ; car j'ai remarqué qu'il y a une certaine satisfaction pour les gens inférieurs à voir qu'en beaucoup d'occasions leurs supérieurs ne déploient pas plus de finesse qu'eux ; or, ni M. Franklin, avec sa brillante éducation reçue à l'étranger, ni moi avec mon âge, mon expérience et mon esprit naturel, n'eûmes un soupçon de ce que signifiait la singulière attitude de Rosanna Spearman.

Nous ne songions plus à elle, pauvre fille, alors que son manteau gris avait à peine disparu derrière les sables. Que nous importe enfin ? direz-vous avec quelque raison. Continuez à me lire aussi patiemment que possible et peut-être vous plaindrez Rosanna Spearman, comme je la plaignis quand je découvris la vérité.

CHAPITRE V

Mon premier soin, dès que nous nous trouvâmes seuls, fut de chercher pour la troisième fois à me mettre sur mes pieds ; M. Franklin m'arrêta.

« Cet affreux site a au moins un avantage, dit-il, nous y sommes parfaitement seuls ; restez en place, Betteredge, j'ai à vous parler. » Pendant ce temps, je regardais l'homme que j'avais devant mes yeux, et je cherchais à retrouver en lui quelque trace de l'enfant que j'avais connu, mais l'homme fait me déroutait ; j'avais beau le considérer, je ne revoyais, pas plus les joues roses du gamin que sa petite jaquette. Son teint pâle, la barbe et les moustaches brunes qui couvraient la partie inférieure de son visage, excitaient ma surprise. Il avait des manières agréables, dégagées, mais qui ne pouvaient se comparer avec sa franche gaieté d'autrefois. Pour compléter ma déception, il promettait d'être grand, et n'avait pas tenu cet espoir. M. Blake était mince, bien fait, mais à peine au-dessus de la taille moyenne. En somme, les années qui s'étaient écoulées n'avaient rien laissé subsister de lui, sauf des yeux francs et brillants.

Ce trait me rendant notre bon garçon d'autrefois, je m'arrêtai dans mes investigations.

« Vous êtes le bienvenu dans la vieille demeure, monsieur Franklin, dis-je, et d'autant plus le bienvenu, que vous êtes arrivé quelques heures plus tôt que l'on ne vous attendait.

– J'avais une raison pour devancer le moment, reparut M. Franklin : je soupçonne, Betteredge, que j'ai été épié, puis

suivi à Londres pendant trois ou quatre jours ; j'ai donc voyagé le matin au lieu de prendre le train de l'après-midi, parce que je tenais à dépister un certain étranger à la peau bistrée. »

Ces mots me frappèrent de surprise.

Les trois jongleurs, l'opinion émise par Pénélope qu'ils agissaient contre M. Franklin Blake, tous ces souvenirs passèrent devant moi avec la rapidité de l'éclair, et je m'écriai :

« Qui peut vous suivre, monsieur, et dans quel but ?

– Parlez-moi des trois Indiens qui sont venus ici aujourd'hui, dit M. Franklin sans relever ma question, il est plus que probable que mon étranger et vos trois jongleurs ne sont qu'une tête dans un même bonnet.

– Comment avez-vous appris l'existence des Indiens, monsieur ? » insistai-je.

J'entassais question sur question, ce qui est d'un homme mal élevé, mais, vous le savez, on pêche faute de savoir-vivre suffisant : donc, excusez-moi.

« J'ai vu Pénélope à la maison, me dit M. Franklin, et c'est d'elle que je tiens mes informations ; votre fille promettait d'être jolie, Betteredge, et elle a tenu parole ; elle a une charmante oreille et un petit pied. Tient-elle ces avantages extérieurs de Mrs Betteredge ?

– Défunte Mrs Betteredge possédait surtout des défauts, monsieur, répondis-je ; l'un des plus considérables (si vous me permettez de le signaler) était de ne jamais suivre une idée ; elle semblait plus tenir de la mouche que de la femme, et ne pouvait se fixer un seul instant.

– Comme ce caractère m’eût convenu ! repartit M. Franklin ; je ne puis non plus m’arrêter sur quelque point que ce soit ! Betteredge, vos facultés sont plus actives que jamais. Aussi votre fille me disait-elle, lorsque je lui demandais des détails sur les jongleurs : « Mon père vous les donnera, monsieur, car il raconte admirablement, et sa mémoire est surprenante pour son âge. » Ce sont les propres paroles de Pénélope, qui rougissait à ravir. Mon respect pour vous ne m’a pas empêché de..., enfin, passons ; je l’ai connue enfant, et elle ne s’en trouvera pas plus mal pour cela. Voyons, redevenons sérieux ; que faisaient ces Indiens ? »

Je me sentais assez mécontent de ma fille, non parce qu’elle s’était laissée embrasser par M. Franklin, ce n’était pas là une affaire, rien de plus naturel, mais je trouvais ridicule qu’elle se fût avisée de me mettre en demeure de raconter moi-même sa sotte histoire. Je ne pouvais maintenant y échapper. La gaieté de M. Franklin s’éteignit à mesure que mon récit se déroulait. Il fronçait les sourcils et tourmentait ses moustaches. Lorsque j’eus fini, il me fit répéter deux des questions que le chef des jongleurs avait posées au jeune garçon, comme s’il eût voulu les graver dans sa mémoire : « Est-ce sur cette route, et sur aucune autre, que le gentleman anglais doit voyager aujourd’hui ? Le gentleman l’a-t-il sur lui ? »

« Je soupçonne, poursuivit M. Franklin, tirant de sa poche un petit paquet cacheté, que *l’a-t-il* se rapporte à *ceci*, et ceci, Betteredge, signifie le fameux diamant de mon oncle Herncastle.

– Grand Dieu ! monsieur, m’écriai-je, comment vîntes-vous à être chargé du diamant du méchant colonel ?

– Par une clause de son testament, le méchant colonel a légué son diamant comme cadeau de jour de naissance à ma cousine Rachel, répondit M. Franklin, et mon père, en qualité

d'exécuteur testamentaire du colonel, m'a donné la mission de l'apporter ici. »

Si la mer, qui alors caressait doucement les sables mouvants, se fût changée en terre ferme sous mes yeux, je ne crois pas que j'eusse éprouvé plus de surprise qu'en entendant M. Franklin.

« Le diamant du colonel laissé à miss Rachel ! dis-je, et votre père son exécuteur testamentaire ! Mais j'aurais parié qu'il n'eût pas voulu toucher le colonel avec des pincettes !

– L'expression est un peu forte, Betteredge ; qu'y avait-il à dire contre le colonel ? C'était un homme de votre temps et non du mien. Dites-moi ce que vous savez de lui ; moi, je vous conterai comment mon père devint son exécuteur testamentaire, et quelque chose de plus. J'ai fait à Londres des découvertes, au sujet de l'oncle Herncastle et de son diamant, qui ne sont pas belles à mes yeux, mais j'ai besoin de votre témoignage. Vous venez de le nommer « le méchant » colonel. Fouillez un peu votre mémoire, mon vieil ami, et dites-moi pourquoi ? »

Je vis qu'il parlait sérieusement, et je lui racontai ce que je savais.

Ici se place ce que j'ai écrit précédemment pour vous mettre bien au courant de l'histoire du colonel. Veuillez y porter toute votre attention, ou vous ne pourriez suivre le fil de cette aventure ; mettez de côté les préoccupations, quelles qu'elles soient, du dîner, des enfants, ou d'une nouvelle toilette. Voyez si vous pouvez oublier la politique, les chevaux, la bourse et vos discussions de club.

Ne prenez pas ma liberté en mauvaise part, il ne s'agit pour moi que de réveiller mes aimables lecteurs. Seigneur ! est-ce que je ne vous ai pas vu tenant un volume des auteurs les plus cé-

lèbres entre vos mains ? Est-ce que je ne sais pas combien votre attention est mobile quand il s'agit d'un livre et non d'une personne ?

J'ai parlé, en commençant ma narration, du père de milady, le vieux lord à la langue si longue et à la patience si courte. Il eut cinq enfants.

D'abord deux fils, puis longtemps après sa femme lui donna les trois jeunes ladies dont la naissance se suivait de fort près, d'aussi près que la nature le permet.

Ma maîtresse, comme je l'ai déjà dit, était la plus jeune, mais aussi celle qu'on trouvait la plus agréable des trois sœurs.

L'aîné des fils, Arthur, hérita du titre et des terres ; le second, l'honorable John, reçut d'un parent une belle fortune, et entra dans l'armée.

C'est, dit-on, un vilain oiseau que celui qui salit son nid. Je considère la noble famille des Herncastle comme mon nid : aussi je demande la permission de ne pas entrer dans trop de détails au sujet de l'honorable John.

Il était, j'en ai la conviction, un des plus grands coquins qui aient existé, et je ne puis vraiment le juger autrement. Il débuta dans l'armée par entrer dans la garde ; il lui fallut quitter ce corps à vingt-deux ans, peu importe pour quel motif ! il suffira de savoir qu'on est fort sévère dans l'armée, et que cette rigidité ne put convenir à l'honorable John. Il passa dans l'armée des Indes, afin d'essayer du service actif, et aussi afin de savoir si l'on y était plus coulant sur la discipline.

Quant à la bravoure, rendons lui justice, il réunissait l'audace du bouledogue à celle du coq de combat, avec quelque chose de la ruse du sauvage.

Il se trouvait à la prise de Seringapatam. Peu après, il changea de régiment et, par la suite, permuta encore pour un autre. Dans ce dernier, il acquit le grade de lieutenant-colonel, fut frappé en plus d'une fièvre cérébrale, et revint enfin en Angleterre.

Il était précédé d'une réputation qui lui ferma les portes de sa famille ; milady, après avoir pris l'avis de sir John, déclara que son frère ne mettrait jamais le pied chez elle. Plus d'une tache ternissait le caractère du colonel, mais les vilaines actions qu'il commit pour obtenir la possession du diamant sont les seules qui doivent m'occuper ici.

On prétendait qu'il avait acquis ce diamant par des moyens que, si cynique qu'il fût, il n'osait pas avouer lui-même. Il ne chercha jamais à le vendre, car il n'avait point besoin d'argent, et d'ailleurs, disons-le, il n'attachait pas de prix à la fortune. Il ne le donna point non plus et ne le montra jamais à qui que ce soit. Quelques-uns disaient qu'il craignait que ce souvenir ne lui occasionnât des difficultés avec l'autorité militaire ; d'autres, et ceux-là ne le connaissaient guère, que le colonel craignait, s'il le montrait, qu'il lui en coûtât la vie.

Comme toujours, un peu de vérité se mêlait pourtant à ce dernier bruit.

C'eût été se tromper que de l'accuser de peur ; mais un fait exact, c'est que sa vie avait été menacée deux fois dans les Indes, et chacun restait convaincu que la Pierre de Lune était la cause de ces embûches.

Lorsqu'il revint en Angleterre et qu'il se trouva repoussé par toute sa famille, on attribua cette sévérité à l'histoire du diamant. Le mystère de la vie du colonel pesait sur cette exis-

tence, et la rendait celle d'un paria au milieu des siens et du monde.

Les hommes lui fermaient l'entrée des clubs ; parmi les femmes, plus d'une qu'il rechercha en mariage le refusa ; enfin, parents et amis eurent tous la vue basse pour éviter de le reconnaître dans la rue.

Beaucoup d'hommes eussent cherché à sortir de cette impasse ; mais courber la tête, même lorsqu'il était dans son tort, et qu'il avait tout le monde contre lui, cela n'était guère le fait de l'honorable John. Dans l'Inde, il avait conservé le diamant pour braver les assassins ; en Angleterre, il le garda comme un défi à l'opinion publique.

Vous avez ainsi le portrait moral d'un homme dont le caractère défiait tout, et dont la figure, quelque belle qu'elle fût, semblait pourtant possédée du diable.

Bien des bruits sur son compte arrivèrent jusqu'à nous. Parfois on le disait mangeur d'opium et amateur de vieux bouquins ; d'autres fois il passait pour se livrer à d'étranges expériences de chimie, puis on le vit adonné aux plus grossiers plaisirs, dans la plus mauvaise société de Londres. En résumé, la vie du colonel était solitaire, vicieuse et dégradée. Une fois seulement, après son retour en Angleterre, je le vis moi-même face à face.

Environ deux ans avant l'époque que je raconte ici, et dix-huit mois avant sa mort, le colonel arriva inopinément à la maison occupée par milady, à Londres. C'était le soir du jour de naissance de miss Rachel, le 21 juin, et, comme de coutume, une réunion avait lieu en son honneur. Le valet de pied vint me prévenir qu'un gentleman désirait me parler. J'allai dans l'antichambre, et là je trouvai le colonel, vieilli, usé, l'air misérable, mais conservant une expression sauvage et méchante.

« Allez dire à ma sœur, fit-il, que je suis venu pour souhaiter à ma nièce de fréquents retours de ce jour de fête. »

Il avait déjà fait maintes tentatives par lettres pour se réconcilier avec sa sœur, uniquement, j'en suis sûr, dans le but de la contrarier. Mais c'était la première fois qu'il osait venir jusque chez nous. Je fus tenté de lui dire qu'il y avait de la compagnie ce soir, et qu'on ne pouvait le recevoir, mais l'expression diabolique de ses traits me décida à porter son message : je montai, le laissant, à sa demande expresse, dans l'antichambre.

Les domestiques le dévisageaient, mais de loin, comme une arme dangereuse, chargée à mitraille, et qui eût pu, d'un instant à l'autre, éclater au milieu d'eux.

Milady avait gardé dans son caractère quelque chose de la vivacité des Herncastle.

« Dites au colonel Herncastle, me répondit-elle lorsque je lui eus fait part de la commission de son frère, que miss Verinder est occupée, et que, quant à moi, je refuse de le voir. »

Je m'efforçai d'obtenir une réponse plus polie, sachant combien le colonel serait peu retenu par les bornes qu'impose habituellement l'éducation. Mais ce fut absolument en vain ! le caractère de la famille s'attaqua sur-le-champ à moi.

« Quand je désire votre opinion, me dit milady, vous savez que je vous la demande ; je n'en ai pas besoin dans cette occasion. »

Je descendis avec ce message, dont je pris sur moi de faire une édition revue et corrigée de la manière suivante :

« Milady et miss Rachel regrettent de n'être pas libres, et prient le colonel d'agréer leurs excuses ; elles ne peuvent le recevoir. »

Je m'attendais à le voir éclater, même en entendant cette version adoucie.

À ma grande surprise, il n'en fut rien, et je me sentis effrayé du calme avec lequel il accueillit ma réponse. Ses yeux, d'un gris étincelant, s'arrêtèrent un instant sur moi, Il se mit à rire, non pas franchement, mais d'une sorte de ricanement intérieur, peu bruyant et plein d'infernale malice.

« Merci, Betteredge, me dit-il, je me souviendrai du jour de naissance de ma nièce. »

Sur ce, il tourna sur ses talons, et quitta la maison.

Quand revint l'anniversaire, nous apprîmes qu'il était malade et alité. Six mois après, c'est-à-dire six mois avant le moment où j'écris, arriva une lettre adressée par un respectable pasteur à milady.

Il lui mandait deux événements de famille vraiment extraordinaires.

Premièrement, il lui apprenait que le colonel avait pardonné, sur son lit de mort, à sa sœur ; en second lieu, qu'il avait pardonné à tous ses ennemis sans exception, et fait la fin la plus édifiante. J'éprouve personnellement, et cela nonobstant les travers des évêques et du clergé, le plus grand respect pour l'Église ; mais, en même temps, je reste fermement convaincu que le diable était demeuré en possession de l'honorable John, et que le dernier et abominable acte de ce vilain homme a été, passez-moi l'expression, de mettre dedans le vénérable pasteur !

Voilà le résumé de ce que j'eus à conter à M. Franklin. Je remarquai qu'il m'écoutait avec une attention croissante à mesure que j'avançais dans mon récit. J'observai également que l'histoire du renvoi du colonel, le soir du jour de naissance, le frappa singulièrement ; et bien qu'il n'en convînt pas, il était aisé de voir que ce point de mon récit le rendait sérieux et soucieux.

« Vous avez achevé votre récit, Betteredge, me dit-il ; à mon tour maintenant. Pourtant, avant que je vous fasse part de mes découvertes à Londres, et que je vous apprenne comment je fus mêlé à l'affaire du diamant, j'ai besoin de savoir une chose. Vous paraissez, mon vieil ami, ne pas bien saisir le but de cette conversation entre nous. Les apparences seraient-elles trompeuses ?

– Non, monsieur, répondis-je, ma physionomie en ce cas dit vrai.

– En ce cas, reprit M. Franklin, supposons que je vous soumette mon point de vue sur l'affaire avant d'aller plus loin. Je vois, moi, que le don fait par le colonel à ma cousine Rachel soulève trois questions très-sérieuses. Suivez-moi avec soin, Betteredge, et comptez sur vos doigts : cette occupation vous aidera, dit M. Franklin, avec une certaine satisfaction de me montrer la justesse de son esprit, ce qui me rappela tout à coup sa nature d'enfant.

Première question : Un complot a-t-il été formé dans l'Inde contre le diamant du colonel ? Seconde question : Les conjurés ont-ils suivi le diamant en Angleterre ? Troisième question : Le colonel a-t-il su que les conjurés suivaient le diamant ; et, en ce cas, ne l'a-t-il pas légué comme une source de trouble et de danger pour sa sœur, par l'intermédiaire innocent de sa fille ? Voilà où je me proposais d'en arriver, Betteredge ; je ne veux pourtant pas vous effrayer. »

Il était charmant de dire cela, lorsqu'il m'avait parfaitement alarmé.

Ainsi, à l'en croire, notre paisible demeure britannique, envahie soudainement par ce diabolique diamant indien, allait devenir le centre des intrigues d'une bande de coquins actifs, vivants et déchaînés par la vengeance d'un mort ! Voilà quelle serait notre situation, telle que les derniers mots de M. Franklin venaient de me la révéler.

A-t-on jamais entendu parler de rien de pareil, et cela en plein XIX[e] siècle, dans un temps de progrès, et au milieu d'un pays comblé des bienfaits de la législation anglaise !

Non, personne n'a jamais entendu parler de cela, et personne par conséquent n'y croira. Je n'en continue pas moins mon histoire malgré tout.

Lorsque vous éprouvez une émotion subite du genre de celle qui s'était emparée de moi, neuf fois sur dix, c'est à l'estomac que vous la ressentez.

Il s'ensuit que votre attention faiblit et que vous ne tenez plus en place. Je m'agitais donc, assis sur le sable sans mot dire. M. Franklin s'aperçut que je luttais contre le trouble de mon estomac ou de mon esprit (ce qui revient absolument au même) et, s'arrêtant juste au moment où il allait reprendre son histoire, il me dit brusquement :

« Qu'avez-vous donc ? »

Ce qui me manquait et ce que je ne pouvais vraiment lui dire ; c'était une bouffée de ma pipe et le secours de Robinson Crusoé.

CHAPITRE VI

Tout en gardant pour moi mes sentiments intimes, je priai respectueusement M. Franklin de poursuivre. Il me répondit : « Ne vous agitez pas, Betteredge, » et continua.

Ses premiers mots furent pour m'apprendre que l'origine de ses découvertes concernant le colonel et son diamant remontait à une visite qu'avant de venir chez nous il avait faite à l'avocat de la famille à Hampstead.

Un mot que laissa échapper M. Franklin, lorsqu'ils étaient tous deux seuls après le dîner, apprit à l'avocat qu'il était chargé par son père de porter un souvenir de jour de naissance à miss Rachel. Un mot en amène un autre : la conclusion de l'entretien fut que l'avocat lui raconta quel était ce présent et comment avaient pris naissance les rapports entre le colonel et M. Blake père.

Les faits ici sont si extraordinaires que je douterais de mon habileté à les bien présenter ; je préfère donc laisser, autant que ma mémoire me le permettra, la parole à M. Franklin.

« Vous devez bien vous souvenir, Betteredge, du temps où mon père essayait d'établir ses droits à la possession de ce malencontreux duché ? Eh bien ! ce fut aussi l'époque où mon oncle Herncastle revint des Indes. Mon père apprit que son beau-frère avait entre les mains des titres qui pouvaient lui être utiles pour son procès. Il passa chez le colonel, sous prétexte de lui souhaiter la bienvenue en Angleterre. Mais le colonel ne fut point la dupe de son empressement.

« Vous désirez quelque chose, lui dit-il, autrement vous n'auriez jamais risqué votre réputation en venant me faire une visite à *moi !* »

« Mon père vit bien que sa seule chance était de jouer cartes sur table, et il convint qu'il avait besoin de certains papiers.

« Le colonel demanda un jour de réflexion. Sa réponse arriva le lendemain ; elle était consignée dans une lettre des plus étranges que mon ami l'homme de loi me montra.

« Le colonel commençait par prévenir mon père qu'à son tour il avait besoin de M. Blake, et il lui proposait un échange de services mutuels. La fortune de la guerre (telle était son expression) avait, disait-il, fait tomber entre ses mains un des plus gros diamants connus ; il avait de fortes raisons pour croire que ni lui ni son précieux joyau n'étaient en sécurité dans quelque lieu ou quelque point du globe qu'ils occupassent ensemble.

« En présence d'une situation aussi grave ; il était résolu à mettre son diamant sous la sauvegarde d'une tierce personne. Celle-ci ne devait courir aucun risque. Elle pouvait déposer la pierre précieuse dans tout endroit destiné à ces sortes de dépôts, coffre-fort de banquier ou de joaillier, reconnu sûr et approprié à cet usage. La responsabilité de ce tiers serait uniquement d'un ordre passif. Il devait seulement, par lui-même ou par un représentant accrédité, prendre ses mesures pour recevoir à une adresse convenue, et à certains jours fixés chaque année, un mot du colonel, établissant qu'il était encore en vie.

« Dans le cas où l'on ne recevrait pas de lettre à la date indiquée, le silence devrait être considéré comme une preuve de la mort violente du colonel. Alors, et seulement alors, on devait ouvrir, lire et suivre implicitement les instructions jointes au diamant, et qui disposaient du joyau. Si mon père consentait à

accepter ces diverses conditions, le colonel tenait en échange ses papiers à sa disposition.

– Que fit votre père, monsieur ? demandai-je.

– Ce qu'il fit, répondit M. Franklin, vous allez le savoir. Il appela à son aide cette incomparable qualité nommée le bon sens pour peser les termes de la lettre de son beau-frère.

« Tout cela, déclara-t-il, était absurde. Dans ses pérégrinations à travers l'Inde, le colonel était sans doute tombé sur un misérable morceau de cristal qu'il avait pris pour un diamant.

« Quant à ses craintes d'assassinat, à ses précautions pour sauvegarder sa vie et son prétendu joyau, tout homme ayant son bon sens n'avait qu'à s'adresser à la police et à ne pas oublier qu'il vivait en plein XIXe siècle !

« Le colonel avait depuis des années la réputation d'un mangeur d'opium ; son rêve était un des résultats de ce vice, Mais si le seul moyen d'obtenir d'importants papiers était de se prêter à cette fantaisie, mon père en acceptait volontiers le ridicule, d'autant plus que sa responsabilité ne serait vraiment engagée en rien. Le diamant, avec ses instructions bien cachetées, fut donc transporté dans la caisse de son banquier, et les lettres périodiques du colonel furent ouvertes par l'avocat de la famille, M. Bruff, représentant mon père. Il est clair que toute personne sensée eût agi de même dans cette occasion. Rien en ce monde, Betteredge, ne nous semble devoir exister que si notre infime expérience admet le fait, et nous ne croyons à la réalité d'un roman que s'il est imprimé en toutes lettres dans une gazette ! »

Il ressortait évidemment de cette réflexion que M. Franklin trouvait téméraire et faux le jugement porté par son père sur le colonel !

« Quelle opinion vous êtes-vous faite, monsieur, sur cette affaire ? lui dis-je.

– Terminons d'abord l'histoire du colonel, me répondit M. Franklin. L'esprit anglais, mon cher Betteredge, pèche singulièrement par l'absence de système, et votre question, mon ami, en est une nouvelle preuve. Lorsque nous ne construisons pas des machines, nous sommes, intellectuellement parlant, le peuple le moins ordonné de l'univers.

– Voilà, me dis-je intérieurement, le bon résultat d'une éducation étrangère ; c'est sans doute en France qu'on lui aura appris à nous railler ainsi. »

M. Franklin reprit le fil interrompu de sa narration et poursuivit en ces termes :

« Mon père reçut les papiers désirés, et jamais il ne revit son beau-frère depuis ce moment. Chaque année, les lettres arrivaient au jour convenu et étaient ouvertes par M. Bruff.

« J'ai vu le paquet de ces lettres, toutes uniformément de la même teneur et d'un style d'affaires : « Monsieur, celle-ci est pour certifier que je suis encore en vie. Laissez le diamant en paix. JOHN HERNCASTLE. » Il ne variait jamais sa formule, jusqu'au moment où, il y a environ six mois, la lettre contint ces mots : « Monsieur, on me dit que je suis près de mourir. Venez me voir et m'aider à faire mon testament. » M. Bruff alla le trouver dans sa petite villa de la banlieue, entourée d'un jardin, et où il avait vécu seul depuis son retour des Indes. Il avait des chiens, des chats, des oiseaux autour de lui, mais aucun être humain, sauf la femme qui venait chaque jour faire l'ouvrage de la maison ; en ce moment, le docteur se tenait près de son chevet. Son testament fut fort simple. Le colonel avait dissipé la plus grande partie de sa fortune en expériences chimiques ; ses dernières volontés se réduisirent à trois clauses, qu'il dicta de

son lit, dans la plénitude de ses facultés. La première pourvoyait l'entretien de ses divers animaux. La seconde fondait une chaire de chimie expérimentale dans une université du Nord. Enfin la troisième léguait la Pierre de Lune à sa nièce, comme cadeau de jour de naissance, à la condition que mon père serait exécuteur testamentaire. Mon père commença par refuser. Après réflexion, il résolut d'accepter, d'abord parce qu'on lui affirma qu'il n'en subirait aucun ennui ; ensuite parce que M. Bruff lui fit comprendre, qu'au point de vue de l'intérêt de Rachel, ce diamant pouvait après tout avoir une valeur.

– Le colonel donna-t-il une raison, monsieur, pour laisser le diamant à miss Rachel ? demandai-je.

– Non-seulement il donna une raison, mais le motif fut inscrit dans son testament, dit M. Franklin. J'en possède un extrait que vous verrez tout à l'heure. Un peu de méthode, Betteredge ! chaque chose en son temps. Maintenant que vous connaissez le testament, il faut que vous sachiez comment les choses se passèrent après la mort du colonel. Il devint nécessaire de faire légaliser le testament, mais auparavant on dut procéder à l'estimation du diamant. Tous les joailliers que l'on consulta confirmèrent l'assertion du colonel, et dirent qu'il possédait un des plus gros diamants connus. L'estimation exacte présenta plusieurs difficultés sérieuses Par sa taille, il pouvait passer pour un phénomène, mais sa couleur le plaçait dans une catégorie particulière ; et comme pour ajouter à tant de causes d'incertitude, un défaut, une paille, se trouvait au cœur même de la pierre.

« Tout en comptant avec cette dernière cause de déchet, le plus bas mot des évaluations montait pourtant à 20,000 livres.

« Je vous laisse à penser la stupéfaction de mon père ! Il avait été sur le point de refuser sa mission, et eût ainsi laissé sortir de la famille ce joyau hors ligne. L'intérêt qu'il portait dès

lors à cette affaire le décida à décacheter les instructions déposées avec le diamant. M. Bruff me montra ce document, avec les autres papiers, et, à mon avis, cette lecture permet de se faire une idée de la conspiration qui menaçait la vie du colonel.

– Ainsi donc, monsieur, lui dis-je, vous croyez que la conspiration existait ?

– Ne possédant pas l'incomparable bon sens de mon père, reprit M. Franklin, je crois fermement que la vie de mon oncle était en danger, comme lui même l'affirmait. Les instructions que je lus expliquent, à mon avis, comment, malgré cela, il finit par mourir dans son lit.

« Dans l'hypothèse d'une mort violente, signalée par l'interruption des lettres à date régulière, mon père était chargé d'envoyer secrètement la Pierre de Lune à Amsterdam. Elle devait y être remise entre les mains d'un célèbre tailleur de diamants, et coupée par lui en quatre ou six pierres. Ces diamants auraient été vendus au meilleur prix possible et la somme appliquée à fonder la chaire de chimie, que depuis lors le colonel avait dotée par son testament. Maintenant, Betteredge, faites usage de votre perspicacité, et lisez la conclusion qui résulte des instructions du colonel ! »

Je fis appel à mon intelligence. Elle se ressentait du désordre inséparable des esprits anglais, et tout y était confusion, jusqu'à ce que M. Franklin prit la peine de guider mon esprit, et m'amena à voir ce que je ne pouvais découvrir à moi tout seul.

« Remarquez, dit-il, que le colonel a eu l'habileté de protéger ses jours contre toute violence en faisant dépendre de sa propre conservation l'intégrité du diamant.

« Il ne lui suffit pas de dire aux ennemis qu'il redoute : « Tuez-moi, et vous n'en serez pas plus avancés qu'à l'heure

présente, où le diamant est hors d'atteinte dans le coffre-fort d'un banquier. » Au lieu de cela, il leur dit : « Tuez-moi, et le joyau ne sera plus la Pierre de Lune ; son identité sera perdue pour vous à jamais... Que veut dire cette clause ? »

Ici, j'eus, à ce que je crus au moins, un éclair digne de la vivacité étrangère.

« Je comprends, dis-je, c'était un moyen de diminuer la valeur du diamant, et ainsi de tromper les calculs de ces coquins !...

– Rien de tout cela, reprit M. Franklin ; je me suis enquis de cette question. Comme le diamant restant dans son intégrité est déparé par une paille, s'il était coupé en morceaux, il vaudrait plus d'argent, ainsi divisé, que sous sa première forme, et cela par la simple raison que les quatre ou six diamants qu'on en tirerait seraient bien plus parfaits que l'énorme pierre déparée par un défaut.

« Donc, si le vol seul avait été au fond de la conspiration, les instructions du colonel n'eussent servi absolument qu'à rendre le larcin plus tentant. On en eût trouvé une somme plus importante, et il eût été d'une défaite plus facile après l'opération que lui eussent fait subir les ouvriers d'Amsterdam.

– Dieu vous bénisse, monsieur ! m'écriai-je, mais alors, qu'était donc ce complot ?

– Un complot organisé parmi ceux des Indiens qui possédaient primitivement le joyau, répondit M. Franklin, et dont l'origine remonte à une antique superstition hindoue. Telle est mon opinion, corroborée par la lecture d'un papier de famille que j'ai sur moi en ce moment. »

Je compris alors pourquoi l'apparition des trois Indiens avait frappé M. Franklin comme un fait digne de remarque.

« Je ne tiens pas, reprit M. Franklin, à vous imposer mon opinion personnelle.

« L'hypothèse de quelques sectaires hindous profondément dévoués à une croyance religieuse, bravant toutes les difficultés, tous les dangers, et guettant sans se lasser l'occasion de ressaisir leur joyau sacré, m'apparaît à moi comme parfaitement d'accord avec la patiente ténacité des races orientales, et ce que nous savons de l'influence des religions asiatiques ; mais je conviens que je suis un homme d'imagination, et que le boucher, le boulanger et le percepteur des contributions ne sont pas les seules réalités qu'admette mon esprit. Laissons mes conjectures pour ce qu'elles valent, et revenons à la seule question pratique qui nous concerne. La conspiration survit-elle à la mort de mon oncle ? et le colonel avait-il cette conviction, lorsqu'il légua ce souvenir à sa nièce ? »

Je commençai à apercevoir milady et miss Rachel au fond de toute cette diablerie, et dès lors je fus tout oreilles.

« Quand je découvris l'histoire de la Pierre de Lune, dit M. Franklin, je ne me souciais guère de lui servir d'introducteur ici. Mais M. Bruff me rappela qu'il fallait que quelqu'un remît le legs de ma cousine entre ses mains, et qu'autant valait que je fusse cette personne. Après avoir retiré le diamant de la banque, je m'imaginai être suivi dans les rues par un homme misérablement vêtu et à la peau basanée. J'entrai chez mon père pour prendre mes bagages, et y trouvai une lettre qui me retint inopinément à Londres. Je retournai à la banque avec le bijou, et je crus apercevoir de nouveau l'homme au teint sombre. Quand je repris le diamant le lendemain matin, je revis l'individu pour la troisième fois, mais je lui échappai adroitement, et avant qu'il eût pu retrouver mes traces, je pris le train du matin, au lieu de

celui de l'après-midi. Me voici arrivé à destination, avec le diamant sain et sauf ; quelles sont les premières nouvelles qui m'accueillent ? J'apprends que trois vagabonds indiens ont été vus rôdant aux alentours de la maison, que mon arrivée et quelque chose de tout particulier que je dois porter sur moi, sont l'objet d'investigations spéciales pour ces gens, alors qu'ils se croient seuls. Je ne m'arrête pas à la représentation qu'ils donnent de l'encre versée sur la main de l'enfant, ni à leur injonction de regarder si un homme vient au loin, et s'il porte quelque chose dans sa poche ; je dis comme vous, cette jonglerie que j'ai souvent vu pratiquer en Orient ne signifie rien. La question à décider présentement est de savoir si je n'attache pas trop d'importance à ce qui peut n'être qu'un accident, ou bien si nous tenons réellement là une preuve que les Indiens suivent la trace du diamant de la Lune depuis le moment où il a quitté l'abri tutélaire de la banque. »

Ni lui ni moi ne semblions venir à bout de cette partie de notre enquête.

Nous nous regardâmes, puis nous considérâmes la mer, qui, montant doucement, couvrait graduellement les sables mouvants.

« À quoi pensez-vous, dit tout à coup M. Franklin ?

– Je songeais, monsieur, répliquai-je, que j'aimerais à précipiter le diamant dans les sables tremblants, et à mettre fin ainsi à toutes nos préoccupations !

– Si vous avez en poche la valeur de la Pierre de Lune, Betteredge, me répondit M. Franklin, dites-le vite, et ainsi sera-t-il fait ! »

Il est curieux d'observer combien, lorsque l'esprit est trop tendu, la moindre plaisanterie réussit à l'alléger. Nous trou-

vâmes très-divertissante l'idée de disposer ainsi du bien de miss Rachel, et de mettre M. Blake, l'exécuteur testamentaire, dans un si terrible embarras, quoique, à l'heure présente, je me demande encore ce qu'il y avait là de si divertissant !

M. Franklin fut le premier à ramener la conversation à son sujet principal.

Il prit une enveloppe dans sa poche, l'ouvrit, et me tendit le papier qu'elle renfermait.

« Betteredge, dit-il, il faut que nous envisagions nettement, et cela dans l'intérêt de ma tante, la question des motifs secrets qu'eut le colonel pour faire ce legs à sa nièce. Ne perdez pas de vue la façon dont lady Verinder traita son frère depuis le moment de son retour en Angleterre jusqu'à celui où il vous promit de se souvenir du jour de naissance de sa nièce ; puis lisez ceci. » Il me remit l'extrait du testament du colonel : je l'ai sous les yeux pendant que j'écris, et j'en prends copie à votre intention.

« Troisièmement, et finalement, je donne et lègue à ma nièce, Rachel Verinder, fille unique de ma sœur Julia Verinder, veuve, si ladite dame est encore en vie lors du prochain jour de naissance de Rachel Verinder, c'est-à-dire au premier anniversaire qui suivra ma mort, mon diamant jaune, connu en Orient sous le nom de diamant de la Lune, ce legs est soumis à la condition que ladite Julia Verinder sera en vie à cette époque. À cet effet, je désire que mon exécuteur testamentaire remette mon diamant, par ses mains ou par celles d'un intermédiaire digne de sa confiance et désigné par lui, en la possession personnelle de ma nièce Rachel, au prochain jour de sa naissance qui suivra ma mort, et cela, si faire se peut, en présence de ma sœur Julia Verinder. Je désire aussi qu'on informe ma sœur, par une copie légalisée, de cette troisième et dernière clause de mon testament, à savoir, que je donne le diamant à sa fille Rachel, en signe de pardon absolu du tort que ses procédés envers moi ont

causé à ma réputation durant ma vie, et tout particulièrement comme preuve que je pardonne, ainsi qu'il convient à un gentilhomme et à un officier, l'insulte qui me fut faite, lorsque son valet de chambre, agissant par ses ordres, me ferma sa porte le soir du jour de naissance de sa fille... »

D'autres détails suivaient, ordonnant en cas du décès de milady ou de miss Rachel, lors de l'ouverture du testament, l'envoi du diamant en Hollande, où on en disposerait suivant la teneur des instructions cachetées que M. Franklin nous a fait connaître précédemment.

Je rendis le papier à M. Franklin, trop troublé pour exprimer mon opinion. Jusqu'à ce moment je restais convaincu, vous le savez, que le colonel était mort aussi réprouvé qu'il avait vécu. Je ne pourrais dire que cette lecture me convertit complètement ; mais enfin elle m'ébranla, je l'avoue.

« Eh bien, dit M. Franklin, maintenant que vous avez pris connaissance des propres paroles du colonel, qu'en pensez-vous ? En introduisant la Pierre de Lune dans la maison de ma tante, suis-je ici l'instrument inconscient de la vengeance du colonel, ou est-ce que je réhabilite son caractère de chrétien repentant, et pardonnant ?

– Il semble dur, monsieur, répondis-je, d'affirmer qu'il mourut avec une affreuse vengeance dans le cœur et un horrible mensonge sur les lèvres. Dieu seul connaît la vérité ! Ne me la demandez donc pas ! »

M. Franklin continua à tourner l'extrait du testament entre ses doigts, comme s'il eût espéré en voir jaillir la vérité ; pendant ce temps, sa physionomie changeait singulièrement.

De vif et animé qu'il était jusqu'ici, il devint tout à coup réfléchi et solennel.

« La question a deux points de vue, dit-il, le côté objectif et le côté subjectif. Lequel adoptons-nous ? »

Il avait reçu une éducation allemande aussi bien qu'une éducation française.

Cette dernière avait pris possession de lui jusqu'à ce moment, à ce qu'il me sembla, et l'autre influence arrivait maintenant à son tour.

Une de mes règles favorites est de ne jamais m'arrêter à ce que je ne comprends pas. Je pris donc un juste milieu entre l'objectif et le subjectif dont on me parlait ; à vrai dire, j'ouvris mes yeux démesurément et ne dis mot.

« Extrayons de la chose sa signification intérieure, insista M. Franklin ; pourquoi mon oncle laissa-t-il le diamant à Rachel ? pourquoi ne le légua-t-il pas à ma tante ?

– Ceci, monsieur, répondis-je, n'est pas au-dessus de ma pénétration : le colonel Herncastle connaissait assez milady pour savoir qu'elle aurait refusé tout legs venant de lui.

– Comment était-il assuré, que Rachel ne le refuserait pas également ?

– Vit-on jamais une jeune dame, monsieur, capable de résister à la tentation d'accepter un présent semblable à celui du diamant de la Lune !

– Le point de vue rentre dans le subjectif, dit M. Franklin, Il vous fait honneur, Betteredge, et dénote beaucoup d'intelligence de votre part. Mais il plane sur le legs du colonel un autre mystère qui n'est pas encore éclairé ». Comment expli-

querons-nous que ce don ne doive être remis à Rachel que du vivant de sa mère ?

– Je ne voudrais pas calomnier un homme défunt, monsieur ; mais s'il a tant tenu à l'existence de sa sœur dans cette occasion, ne serait-ce pas dans l'espoir que ce devienne une source de trouble et de chagrin pour elle par l'entremise de sa fille, et qu'étant encore en vie elle puisse ressentir toutes ces peines ?

– Oh ! oh ! c'est donc là votre interprétation ? Vous voici derechef dans le mode subjectif ! Avez-vous jamais été en Allemagne, Betteredge ?

– Non, monsieur ; mais quelle serait votre interprétation s'il vous plaît ?

– J'admets, dit M. Franklin, que le but du colonel a pu être, non pas d'avantager sa nièce qu'il n'avait jamais vue, mais de prouver à sa sœur, de la façon la plus gracieuse qu'il lui avait pardonné, en faisant un magnifique présent à son enfant. Voilà une interprétation toute différente de la vôtre, Betteredge, et également admissible au point de vue subjectif. Je crois l'une aussi plausible que l'autre. »

Ayant résolu nos difficultés d'une façon aussi satisfaisante pour chacun, M. Franklin parut croire qu'il n'y avait plus rien à lui demander. Il s'étendit sur le sable, et manifesta le désir de savoir ce qui restait à faire.

Il s'était montré si fin et si intelligent dans toute cette affaire (avant d'adopter le jargon étranger), et il avait si bien pris la haute main dans la direction de notre conversation, que je fus frappé de surprise en le voyant soudain changer de rôle et faire appel à mon aide. Plus tard seulement, j'appris par miss Rachel, qui fut la première à le remarquer, que ces brusques variations

étaient chez M. Franklin une suite de son éducation étrangère. À l'âge où nous recevons nos impressions des autres, où nous sommes plutôt un reflet qu'une personnalité, cet enfant, envoyé à l'étranger, ballotté d'une nation à une autre, n'avait pas eu le temps d'acquérir une manière d'être définitive. Le résultat fut qu'il rapporta du continent un caractère fait de mille nuances diverses et toutes plus ou moins discordantes, si bien qu'il semblait passer sa vie dans un état de perpétuelle contradiction avec lui-même.

Tantôt il était plein d'activité, tantôt la paresse le dominait ; parfois ses idées pouvaient être claires et sûres, parfois elles étaient brumeuses ; il se montrait un modèle de décision, puis il offrait le spectacle de l'impuissance ; bref, il réunissait en lui l'humeur française, l'humeur allemande, l'humeur italienne, et, brochant sur le tout, le fond anglais reparaissait toujours à point nommé comme pour dire : « Me voici étrangement travesti, ainsi que vous le voyez, mais pourtant il reste encore quelque chose de moi. »

Miss Rachel prétendait que c'était le côté italien qui prédominait, dans les moments où il affectait un laisser-aller complet et vous demandait de la façon la plus indolente d'assumer tout le fardeau de la responsabilité sur vos propres épaules. Je pense que nous pouvons dire, sans être taxés d'injustice, qu'en ce moment c'était le côté italien du caractère qui se manifestait.

« N'est-ce pas à vous, monsieur, repris-je, de savoir ce qu'il va falloir faire ? à coup sûr, cela ne me regarde pas. »

M. Franklin était étendu dans une position à ne voir que le ciel, et ne parut pas se soucier de ma question.

« Je ne me soucie pas d'alarmer ma tante sans raison, dit-il ; et je ne veux point non plus la quitter sans la prévenir de ce

qu'il peut lui être utile d'apprendre. Voyons, Betteredge, si vous étiez à ma place, en deux mots, que feriez-vous ? »

Je lui dis sans hésiter :

« J'attendrais.

– De tout mon cœur, répondit M. Franklin, mais pendant combien de temps ? »

Je me mis à expliquer mon opinion.

« Autant que je puis le comprendre, monsieur, il est indispensable que quelqu'un remette ce maudit diamant entre les mains de miss Rachel, à l'occasion de son prochain jour de naissance, et, en ce cas, autant vaut que ce soit vous qui vous en chargiez qu'un autre. Nous voici au 25 de mai, et l'anniversaire tombe le 21 juin ; il reste donc près de quatre semaines devant nous. Attendons, et voyons ce qui surviendra pendant ce laps de temps ; alors nous préviendrons milady ou non, suivant les circonstances.

– Admirable, Betteredge, dit M. Franklin, la position est ainsi sauvegardée ; mais, d'ici là, que ferai-je de la Pierre de Lune ?

– Vous agirez comme votre père le fit ! repartis-je ; votre père l'avait mise en sûreté dans une maison de banque à Londres ; vous la logerez dans le coffre-fort de la banque de Frizinghall. (Frizinghall est la ville la plus voisine de chez nous, et la banque d'Angleterre elle-même n'est pas plus sûre que celle de ce lieu.) Si j'étais de vous, monsieur, ajoutai-je, je monterais à cheval et je me dirigerais incontinent sur Frizinghall avant le retour de ces dames. »

La perspective de faire quelque chose, et de le faire à cheval, remit M. Franklin sur ses pieds avec la rapidité de l'éclair ; bien plus, il me releva sans la moindre cérémonie.

« Vous valez votre pesant d'or, Betteredge ! Allons vite, et faisons seller le meilleur cheval des écuries. »

Il me rappelait le bon vieux temps !

Dieu soit loué ! voici bien le vrai fond anglais, perçant malgré la couche de vernis des civilisations étrangères ! je retrouvais le petit Franklin d'autrefois, transporté d'aise à la pensée d'une promenade à cheval ! Lui faire seller un cheval ! mais j'en aurais fait préparer une douzaine, s'il avait pu les monter tous à la fois !

Nous rentrâmes à la hâte, nous fîmes seller le cheval le plus rapide de l'écurie, et M. Franklin partit au grand galop, pour déposer encore une fois le maudit diamant dans le coffre-fort d'une banque.

Lorsque j'entendis s'éloigner le bruit du cheval, et que je me retrouvai seul dans la cour, je fus tenté de me demander si je ne sortais pas d'un rêve.

CHAPITRE VII

Tandis que, dans le trouble de mon esprit, j'aurais eu besoin d'un peu de repos pour me remettre d'aplomb, ma fille Pénélope se rencontra sur mon chemin exactement comme feu sa mère avait coutume de me croiser sur les escaliers ; et à l'instant même elle me somma de la mettre au courant de ce qui s'était passé entre M. Franklin et moi. Dans la situation présente, ma seule ressource était de mettre fin instantanément à la curiosité de Pénélope. Je lui répondis en conséquence que M. Franklin et moi nous étions entretenus de politique étrangère, jusqu'à ce que, fatigués tous deux, nous nous fussions endormis sous l'ardeur du soleil.

Essayez de ce genre de réponse près de votre fille ou de votre femme la première fois qu'elles vous ennuieront de questions embarrassantes, et il y a dix à parier contre un qu'avec la douceur caressante des femmes, elles s'empresseront de reprendre la même question à la plus prochaine occasion, tout en vous embrassant.

Milady et miss Rachel rentrèrent à la fin de la journée. Inutile de dire leur surprise en apprenant à la fois l'arrivée de M. Franklin et sa course subite à cheval. Bien entendu, elles aussi me posèrent des questions embarrassantes, et là, les discussions politiques et le sommeil nous surprenant sous l'ardeur du soleil, étaient un genre d'explications qui ne pouvait plus servir. À bout d'imagination, je me permis de dire que l'arrivée de M. Franklin par le train du matin ne devait être attribuée qu'à une de ses excentricités habituelles. Alors survint la question de savoir si cette chevauchée intempestive était aussi une

autre de ses excentricités ; je répondis : « Oui » sans hésiter et m'en tirai ainsi fort habilement, à ce que je crois.

Sorti de cette passe difficile, je me trouvai dans un embarras bien plus grand quand je rentrai dans ma chambre. Pénélope, aussi fidèle à la douceur innée des femmes qu'à leur curiosité naturelle, vint m'embrasser et me poser des questions ; mais cette fois-ci, elle désirait seulement, m'interroger sur le compte de notre housemaid Rosanna Spearman.

Il paraît qu'après nous avoir quittés, M. Franklin et moi, aux Sables-Tremblants, Rosanna était revenue dans l'état d'esprit le plus étrange. Elle avait passé, à en croire Pénélope, par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ; gaie sans cause, triste tout à coup, elle faisait cent questions sans désemparer sur M. Franklin Blake, et du même coup se montrait mécontente de Pénélope, parce que celle-ci se permettait de témoigner quelque étonnement du subit intérêt qu'elle prenait à un étranger.

On l'avait surprise occupée à graver en souriant le nom de M. Franklin dans l'intérieur de sa boîte à ouvrage ; elle avait été vue de nouveau pleurant et considérant dans la glace son épaule contrefaite.

M. Franklin et elle se connaissaient-ils avant ce jour ? Cela semblait impossible. Avaient-ils entendu parler l'un de l'autre ? Cela paraissait non moins inadmissible. Je pouvais répondre de la surprise réelle de M. Franklin à la vue des regards que fixait sur lui cette fille. Pénélope affirmait également que les questions de Rosanna sur M. Franklin avaient un tour naturel, bien qu'elles devinssent excessives. Cette consultation fatigante et sans issue se termina brusquement par la plus singulière hypothèse du monde de la part de Pénélope.

« Père, dit Pénélope sérieusement, il n'y a qu'un moyen d'expliquer cela ; Rosanna sera tombée amoureuse de M. Blake à première vue ! »

Vous avez ouï parler de charmantes jeunes ladies qui prennent une passion à première vue, et vous avez trouvé cela admissible. Mais qu'une housemaid sortant d'un refuge, laide et contrefaite, tombe amoureuse dès le premier moment d'un monsieur qui vient en visite dans la maison, essayez donc de trouver dans toute la chrétienté le pendant de cette absurdité ! Je ris jusqu'aux larmes à cette pensée.

Pénélope fut froissée de mon accès de gaieté, et me l'exprima d'une façon inattendue pour moi.

« Père, me dit-elle doucement, je ne vous avais jusqu'ici jamais connu si cruel. » Puis elle sortit.

Ces paroles agirent sur moi comme si je venais de recevoir une douche d'eau froide ; je me sentis furieux contre moi-même dès qu'elle les eut prononcées, mais enfin, il en était ainsi. Changeons donc de sujet ; je regrette d'avoir abordé cette question, et cela non sans cause, comme vous le verrez par la suite.

La soirée arriva, et le premier coup du dîner était sonné, lorsque M. Franklin revint de Frizinghall. Je lui montai son eau chaude moi-même, pensant qu'après un pareil laps de temps j'apprendrais du nouveau. À mon grand désappointement et sans doute au vôtre, ami lecteur, il ne s'était rien passé d'extraordinaire. Il n'avait rencontré d'Indiens ni à l'aller ni au retour. Il avait déposé la Pierre de Lune à la Banque, sans la désigner autrement que comme un objet de grand prix, et il en tenait le reçu dans sa poche. Je descendis, un peu dérouté, car je m'étais attendu à mieux après une journée si pleine d'agitation.

Je ne puis vous dire comment se passa la première entrevue de M. Franklin avec sa tante et sa cousine.

J'aurais volontiers donné quelque chose pour servir à table ce jour-là ; mais sauf à de rares solennités de famille, ma position comme intendant en eût été diminuée aux yeux des domestiques, et milady ne me trouvant déjà que trop disposé à la familiarité n'admettait pas que j'en multipliasse les occasions. J'eus quelques détails par le valet de chambre et par Pénélope.

Ma fille me dit qu'elle n'avait jamais vu miss Rachel si recherchée dans sa coiffure, si jolie et si animée que lorsqu'elle descendit ce soir-là au salon. Le valet de chambre m'assura, lui, qu'il avait eu une peine infinie à réunir dans son service l'attitude d'une respectueuse indifférence et l'attention due à M. Franklin Blake ; plus tard dans la soirée, nous les entendîmes chanter des duos. M. Franklin donnait toute sa voix et miss Rachel la dominait. Milady les accompagnait sur le piano, allant de difficultés en difficultés et leur faisant passer haies et fossés avec une habileté merveilleuse. C'était charmant à entendre le soir sur la terrasse par les fenêtres ouvertes.

Peu après, je montai le soda-water et l'eau-de-vie au fumoir, et je vis que la soirée passée près de miss Rachel avait complètement chassé la pensée du diamant de la tête de M. Franklin.

« C'est la plus ravissante fille que j'aie rencontrée depuis mon retour en Angleterre ! » voilà tout ce que j'en pus tirer quand j'essayai de ramener l'entretien sur des sujets plus sérieux.

Vers minuit, je fis ma ronde de surveillance autour de la maison, accompagné, comme de coutume, par mon second, le valet de pied Samuel. Lorsque toutes les portes furent fermées, sauf celle de côté qui donnait sur la terrasse, j'envoyai Samuel se

coucher, et je pris l'air sur le pas de la porte avant de me mettre moi-même au lit.

La nuit était chaude et calme, et la lune donnait dans son plein ; il y avait un tel silence au dehors que j'entendais parfois vaguement le murmure de la mer lorsqu'elle venait mouiller le banc de sable de la petite baie. D'après l'emplacement de la maison, le côté de la terrasse se trouvait dans l'ombre, mais la lune éclairait entièrement l'allée sablée parallèle à la terrasse. Tandis que je regardais de ce côté, après avoir levé les yeux vers le ciel, je vis distinctement l'ombre d'une personne, projetée par la lune et partant du coin de la maison.

Je suis vieux, mais malin, et je me gardai de crier ; malheureusement l'âge m'a fort alourdi, et le bruit de mes pas sur le gravier me trahit. Avant que je pusse atteindre le coin, des jambes plus alertes que les miennes, et plusieurs paires d'entre elles, à ce qu'il me sembla, décampèrent à la hâte. Quand je gagnai le coin, les rôdeurs, quels qu'ils fussent, s'étaient jetés dans le taillis qui longe l'allée, et se dérobaient à la vue parmi les arbres et les buissons de ce bois ; ils pouvaient aisément arriver à la route, en franchissant notre haie. Si j'avais eu quarante ans de moins, j'aurais eu la chance de les attraper avant qu'ils eussent quitté notre enceinte ; dans la conjoncture actuelle, il ne me restait d'autre ressource que d'aller chercher un renfort plus jeune.

Sans déranger personne, Samuel et moi nous nous munîmes de fusils, et nous fîmes le tour de la maison en passant par le taillis.

Nous nous assurâmes que personne ne rôdait sur le domaine, puis nous revînmes vers la maison. Pendant que je traversais l'allée où j'avais vu une ombre, j'aperçus sur le gravier un petit objet qui brillait au reflet de la lune. Je le ramassai, et je

découvris que c'était un petit flacon, contenant une liqueur épaisse et odorante, aussi noire que de l'encre.

Je ne dis rien à Samuel ; mais me rappelant ce que Pénélope m'avait conté des jongleurs indiens, et de la cérémonie de l'encre versée dans le creux de la main de l'enfant, je soupçonnai sur-le-champ que j'avais dû déranger les trois Indiens dans quelque diabolique manœuvre, dont le but était de découvrit où se trouvait logé cette nuit le diamant.

CHAPITRE VIII

Je dois m'arrêter ici pour un moment. En rassemblant mes propres souvenirs, aidés du journal de Pénélope, je vois que nous pouvons passer rapidement sur l'espace de temps compris entre l'arrivée de M. Franklin et le jour de naissance de miss Rachel. La plupart de ces jours n'ont rien qu'on puisse citer.

Donc, avec votre permission et avec le secours de Pénélope, je noterai seulement quelques dates ainsi que les faits qui s'y rapportent, me réservant de reprendre mon journal quotidien dès que j'arriverai au moment où la Pierre de Lune devint l'occupation principale de tout le monde dans la maison.

Je reprends au lendemain matin (26) de ma trouvaille dans l'allée. Je montrai à M. Franklin cette pièce de conviction, et lui racontai comment j'en étais devenu possesseur. Son opinion fut que non-seulement les Indiens poursuivaient la recherche du diamant, mais encore qu'ils avaient la niaiserie de croire à leurs jongleries, entre autres à celle de l'encre versée sur la main de leur jeune acolyte, dans l'espoir qu'il verrait ainsi les personnes et les objets qui dépassaient la portée de la vision humaine.

À ce que m'apprit M. Franklin, chez nous aussi bien qu'en Orient, il y a des gens qui pratiquent ces momeries, sans addition d'encre magique, toutefois ; ils appellent cela d'un nom français qui signifie quelque chose comme le don de seconde vue.

« Croyez-le bien, ajouta M. Franklin, les Indiens étaient convaincus que le diamant reposait ici, entre nos mains, et ils avaient amené leur jeune voyant afin d'être bien renseignés par

lui sur le lieu précis ou se trouvait le diamant dans le cas où ils seraient parvenus à pénétrer la nuit dernière dans la maison.

– Pensez-vous qu'ils tenteront d'y entrer de nouveau, monsieur ? dis-je.

– Cela dépend, répondit M. Franklin, du degré d'initiation du jeune garçon ; s'il peut apercevoir le diamant enfermé à l'abri de toute atteinte dans la caisse de la banque de Frizinghall, nous ne serons plus, pour le moment, troublés par les visites des Indiens ; s'il ne possède pas le don de seconde vue, nous avons plus d'une chance de les revoir ou de les attraper dans le taillis, et cela avant peu. »

J'attendais donc et avec assez d'intrépidité une nouvelle apparition ; mais, chose étrange, elle n'eut jamais lieu.

Soit que les jongleurs eussent appris en ville la visite de M. Franklin à la Banque, et qu'ils en aient tiré leurs conclusions ; soit que l'enfant eût réellement vu le diamant et ses pérégrinations, ce que pour ma part je ne croirai pas un seul instant ; soit enfin que le hasard seul s'en mêlât, nous n'aperçûmes plus l'ombre d'un Indien pendant les semaines, qui s'écoulèrent jusqu'au jour de naissance de miss Rachel.

Les jongleurs continuèrent à exhiber leurs tours dans la ville ou aux environs ; M. Franklin et moi restâmes dans l'attente, décidés à ne pas mettre les coquins trop sur leurs gardes en dévoilant hâtivement nos soupçons.

Sur cet exposé de nos situations respectives, je finirai tout le récit de ce que j'ai à dire des Indiens pour le moment.

Le 29 de ce mois, M. Franklin et sa cousine découvrirent une manière nouvelle de passer le temps qui eût pu, sans cet amusement, leur sembler un peu long. J'ai des raisons qui se

développeront plus tard de vous faire particulièrement remarquer quel genre d'occupation ils adoptèrent.

Les gens du monde en général ont un grand élément d'ennui dans leur existence : c'est leur paresse.

Leur vie se passe la plupart du temps à la recherche d'une occupation, et il est curieux de les voir souvent se divertir à quelque chose de bizarre, de laid ou de sale. Ceux qui ont ce qu'on appelle des goûts intellectuels semblent surtout atteints de cette manie ; neuf fois sur dix ils tourmentent quelqu'un, ou bien ils abîment quelque chose et restent convaincus qu'ils ajoutent beaucoup à la culture de leur esprit, quand la vérité tout unie est qu'ils ne font que salir et déranger une maison. J'ai vu des dames (je le dis à regret), aussi bien que des messieurs, sortir, les poches pleines de vieilles boîtes à pharmacie, pour aller à la chasse des lézards, des escargots, des araignées et des grenouilles. De retour au logis, on transperce ces pauvres bêtes avec des épingles ou bien on les coupe en petits morceaux sans éprouver le moindre remords.

Vous trouvez l'un de vos jeunes maîtres en extase devant une araignée qu'il contemple au travers d'une loupe ; ou bien vous vous butez contre une malheureuse grenouille qui descend l'escalier sans sa tête ; et lorsque vous vous récriez contre ces inutiles cruautés, on vous répond que votre jeune maître ou votre jeune maîtresse montre ainsi son goût pour l'histoire naturelle.

D'autres fois, ils gâteront une belle fleur en la lardant de vilains instruments sous le prétexte d'apprendre sa structure. Sa couleur en sera-t-elle pourtant plus belle ou son parfum plus doux, lorsque votre stupide curiosité sera satisfaite à ses dépens ? Mais qu'importe ? il faut, entendez-vous, il leur faut tuer le temps ! Enfant, vous tripotiez de la boue, et vous faisiez de franches saletés ; arrivé à l'âge d'homme, vous vous plongez,

croyez-vous, dans la science, en disséquant des fleurs et des insectes ! Cela revient toujours à dire que vous n'avez pas d'idées dans votre pauvre cervelle vide, et rien à faire de vos pauvres mains oisives. Parfois cette agitation stérile aboutit à couvrir une toile de peinture dont l'odeur empeste la maison ; ou bien vous gardez des larves et d'autres horreurs dans des bocaux pleins d'eau sale qui soulèvent le cœur à vos voisins ; puis, vous semez des débris de cailloux en guise d'étude géologique dans tout le logis ; ou bien encore vous vous tachez les doigts avec le collodion, et aucun visage ami ne trouve grâce devant votre appareil photographique.

Il est clair qu'il est souvent dur aux gens qui ont leur vie à gagner, d'être obligés de travailler pour se procurer les vêtements qui les couvrent, le toit qui les abrite et le pain qui les nourrit ; mais comparez le métier du plus pénible à cette existence d'oisiveté qui s'en prend aux animaux et aux fleurs et vous remercierez encore le ciel que votre tête soit forcée de penser et vos mains obligées de se remuer.

Quant à M. Franklin et à miss Rachel, je leur dois la justice de dire qu'ils ne torturaient rien ; ils se bornaient à gâcher, et n'abîmèrent que les panneaux d'une porte. Le génie universel de M. Franklin lui faisant tout entreprendre, il se lança dans ce qu'il nommait la peinture décorative. Il avait inventé, daigna-t-il nous dire, un nouveau procédé de détrempe, et il attribuait à cette composition les qualités d'un agent actif. Quels ingrédients y figuraient, je l'ignore, mais l'effet qu'elle produisait, je puis vous le dire en deux mots, elle infectait.

Miss Rachel n'ayant pas de cesse qu'elle n'eût essayé cette nouvelle merveille, M. Franklin fit venir les matières premières de Londres, opéra le mélange, qui tout d'abord réussit à faire éternuer bêtes et gens ; puis il orna la robe de miss Rachel d'un tablier à bavette, et se mit de concert avec elle à décorer son pe-

tit salon que, faute d'un nom élégant, en anglais, on nommait : « le boudoir. »

Ils commencèrent par l'intérieur des portes. M. Franklin enleva tout le vernis neuf avec de la pierre ponce, et obtint une surface unie pour son travail futur. Miss Rachel alors se mit en demeure de couvrir sous sa direction l'espace libre de devises ingénieuses, griffons, oiseaux, fleurs, amours, et autres gentillesses à l'imitation d'un célèbre peintre italien, dont le nom m'échappe ; je sais seulement que c'est celui qui a rempli l'univers de Vierges Marie et dont la bonne amie était boulangère. Comme occupation, ces décorations étaient un ouvrage peu propre et n'avançaient que lentement. Mais nos jeunes gens n'en semblaient jamais fatigués ; tout le temps qu'ils ne donnaient ni à la promenade, ni aux visites, ni aux repas, ni à leurs duos de chant, ils l'employaient à abîmer cette porte, aussi appliqués à leur besogne que des abeilles dans une ruche.

Pourtant qui a donc écrit que Satan trouve encore le moyen de perdre les gens les plus occupés ? S'il avait été à ma place dans la famille et qu'il eût vu les deux cousins, qui avec sa brosse, qui avec son agent actif, il eût pensé que jamais plus grande vérité ne trouva ici à être appliquée !

La première date digne d'être notée est celle du dimanche 4 juin.

Ce soir-là, dans la salle des gens, nous débattîmes entre nous une question qui, comme, celle de la décoration du petit salon, se rattache à des faits à venir.

Remarquant le plaisir que M. Franklin et sa cousine semblaient trouver dans la société l'un de l'autre, et voyant quel joli couple ils feraient à tout égard, nous discutâmes les nombreuses chances qu'ils avaient d'être réunis pour autre chose que pour l'ornementation d'un salon.

Plusieurs d'entre nous prédirent que la maison verrait un mariage avant la fin de l'été. D'autres, dont je faisais partie, admirent qu'en effet il y avait des probabilités pour que miss Rachel fût mariée ; mais, pour des raisons que la suite vous apprendra, nous doutions que son futur fût M. Franklin Blake.

Ce qui était hors de doute, c'est que M. Franklin était pour sa part fort amoureux. La question était de découvrir les sentiments de miss Rachel ; permettez-moi de vous faire connaître ma jeune maîtresse, et puis vous verrez si vous parvenez à bien comprendre son caractère.

Le dix-huitième anniversaire de miss Rachel devait tomber au 21 de juin prochain. Si par hasard vous aimez les femmes brunes (lesquelles ont cessé depuis peu, m'a-t-on dit, d'être en faveur dans le monde élégant) et que vous ne teniez pas absolument à la taille, je vous réponds de miss Rachel comme d'une des plus jolies personnes que vous eussiez pu voir. Elle était mince et petite, mais parfaitement proportionnée des pieds à la tête. En la voyant s'asseoir, se lever, surtout en la voyant marcher, tout homme de sens aurait été convaincu qu'elle devait le charme de son extérieur à la nature et non à ses vêtements.

Ses yeux et ses cheveux rivalisaient du plus beau noir ; son nez paraissait trop petit, j'en conviens, mais (pour emprunter les paroles de M. Franklin) la bouche et le menton étaient des morceaux de dieux ; toujours selon la même autorité, son teint chaud comme un rayon de soleil avait sur celui-ci l'avantage de ne pas brûler ceux qui le regardaient. Ajoutez-y qu'elle portait la tête haute et d'un air vraiment distingué, qu'elle possédait une voix claire, d'un timbre métallique, et un sourire qui commençait dans les yeux pour arriver aux lèvres ; vous aurez dès lors un portrait complet et aussi frappant que j'ai pu le décrire.

Maintenant, que dirai-je du caractère ? Cette charmante créature avait-elle des défauts ? Mon Dieu, oui ! elle en avait juste autant que vous, madame, ni plus ni moins.

Pour parler sérieusement, ma chère miss Rachel avait, au milieu de tant d'attraits et de qualités, un défaut capital, que la stricte impartialité m'oblige à reconnaître. Elle différait des autres filles de son âge, et en un point surtout, c'est qu'elle avait des idées à elle et toutes faites, et que si ses opinions allaient à l'encontre des usages reçus, elle se moquait des usages ! Pour des bagatelles, ce travers importait peu ; mais dans les circonstances graves, milady trouvait comme moi, que cet esprit de défi allait bien trop loin.

Elle jugeait par elle-même, chose bien rare chez des femmes deux fois plus âgées qu'elle ; jamais elle ne demandait votre avis et ne vous prévenait de ce qu'elle allait décider. Elle ne mettait personne, pas même sa mère, dans la confidence de ses secrets. Dans les moindres choses comme dans les plus grandes, avec ceux qu'elle aimait comme avec ceux qu'elle détestait (sentiments dont elle s'acquittait également bien), miss Rachel suivait un petit système personnel qui suffisait aux peines et aux joies de son existence intime.

Que de fois n'ai-je pas entendu répéter à milady :

« Le meilleur ami et le pire ennemi de Rachel sont tous deux... Rachel elle-même. »

Un mot encore, et j'ai fini.

Avec ce caractère concentré et cette volonté inflexible, il n'y avait pas un atome de fausseté en elle. Je ne me souviens pas de l'avoir vue manquer à sa parole : dire *oui* pour elle ne signifiait jamais qu'elle pensât à faire le contraire. Plus d'une fois dans son enfance, je la vis supporter une réprimande ou un châti-

ment à la place d'une amie plutôt que de l'accuser. Personne ne put jamais lui faire avouer ni nier en ce cas la faute dont elle se laissait accuser à tort ; elle vous regardait bien résolument en face, secouait son petit minois et vous disait nettement :

« Vous ne me ferez pas parler. »

Punie de nouveau pour son obstination, elle voulait bien demander pardon pour avoir dit : « Je ne veux pas parler. » Mais on avait beau la mettre au pain et à l'eau, elle ne répondait rien de plus. Entêtée, volontaire comme un démon, j'en conviens, mais une créature parfaite à travers tout cela. Peut-être voyez-vous ici une certaine contradiction ? eh bien ! je vais vous glisser un mot dans le tuyau de l'oreille. Étudiez votre femme pendant vingt-quatre heures, et si durant ce temps vous ne découvrez chez la bonne dame aucune contradiction, que le Ciel ait pitié de vous ! vous avez épousé un monstre.

En vous faisant le portrait de miss Rachel, j'ai trouvé une transition pour vous parler des intentions matrimoniales de la jeune personne.

Le 12 juin, ma maîtresse adressa à un gentleman de Londres une invitation pour venir passer le jour de naissance de miss Rachel à la maison.

C'est à cet heureux personnage que je croyais le cœur de ma jeune maîtresse attaché ; de même que M. Franklin, il était son cousin et se nommait M. Godfrey Ablewhite.

La seconde sœur de milady (n'ayez pas peur, cette fois nous ne nous étendrons pas trop longtemps sur les affaires de famille) eut un désappointement dans ses affections de jeunesse ; lorsqu'à la suite de ce chagrin, elle prit un mari, elle fit ce qu'on appelle une mésalliance.

Il y eut un grand tapage dans la famille, quand l'honorable Caroline persista à épouser M. Ablewhite, le simple banquier de Frizinghall.

Il était fort riche, respecté et entouré d'une famille bien posée ; le tout parlait en sa faveur. Mais enfin il s'était permis de s'élever à cette position en partant des rangs inférieurs de la société, et on ne pouvait tolérer cette audace.

Toutefois avec le temps, et grâce au progrès des lumières modernes, la mésalliance finit par être acceptée. Nous devenons si libéraux ! Personne ne se soucie guère, pourvu que les droits de chacun soient égaux, de savoir si tel membre, soit du parlement, soit de la société moderne, est un balayeur des rues ou un duc. Voilà le point de vue moderne, et je l'admets. Les Ablewhite demeuraient dans une belle maison entourée d'un parc et située à la porte de Frizinghall ; ils étaient fort respectés dans leur voisinage et dignes de l'être. Ils ne nous occuperont guère par la suite, à l'exception de M. Godfrey, second fils de M. Ablewhite, qui tiendra une place considérable dans mon récit, surtout par rapport à miss Rachel.

Malgré l'esprit, les talents et toutes les qualités de M. Franklin, je lui trouvais peu de chances de l'emporter sur M. Godfrey dans l'estime de ma jeune maîtresse.

En premier lieu, M. Godfrey était, au point de vue de la tournure le plus bel homme des deux ; il mesurait près de six pieds de haut, avait de belles couleurs roses et blanches, la figure bien ronde et rasée, et de superbes cheveux blonds flottant négligemment sur son cou.

Mais pourquoi continuerais-je cette description de sa personne ? Si vous avez jamais souscrit aux œuvres de charité féminine à Londres, vous connaissez M. G. Ablewhite aussi bien que moi.

Sa profession était celle du barreau ; ses goûts le rendaient l'homme des dames, et par choix il vivait en bon Samaritain.

Il était le bras droit de la philanthropie féminine et la providence des femmes malheureuses.

Sociétés maternelles pour les femmes en couches ; refuges destinés aux Madeleines repentantes ; associations d'esprits forts instituées pour donner aux faibles femmes les places appartenant aux hommes, sauf à laisser ceux-ci se débrouiller sans appui, toutes les entreprises philanthropiques l'avaient pour président, pour caissier, ou pour directeur.

N'importe où se réunissait un comité de dames, on était sûr d'y voir M. Godfrey, adoucissant l'humeur des unes et des autres, dirigeant ces chères créatures à travers les épines de la discussion, avec mille formes de politesse. Je soutiens que l'Angleterre ne possédait pas de philanthrope au petit pied plus accompli. Comme orateur dans les meetings de bienfaisance, il n'avait pas son pareil pour vous tirer des larmes et de l'argent ; il était devenu un personnage populaire.

La dernière fois que j'allai à Londres, ma maîtresse me régala de deux divertissements. L'un fut d'aller voir au théâtre une danseuse à la mode ; l'autre d'entendre M. Godfrey parlant à Exeter-Hall. La femme produisit son effet, accompagnée d'un orchestre.

Le gentleman obtint son succès à l'aide d'un mouchoir et d'un verre d'eau ; vous trouviez la même foule aux deux représentations, l'une des jambes, et l'autre de la langue. Malgré tant de succès, M. Godfrey restait l'homme le plus doux, du caractère le plus facile et le plus aisé à satisfaire : il aimait tout le monde, et était aimé de chacun.

Quelle chance restait à M. Franklin, quelle chance avait un homme d'une réputation même supérieure, contre un personnage aussi accompli ?

La réponse de M. Godfrey nous parvint le 14.

Il acceptait l'invitation, à partir du mercredi jusqu'au vendredi soir, jour où ses devoirs de charité l'obligeraient à rentrer eh ville. Il joignait à sa lettre une jolie pièce de vers sur le jour de naissance de miss Rachel ; celle-ci, à ce que j'appris par Pénélope, se réunit à M. Franklin pour les tourner en ridicule, et ma fille, toute portée vers M. Franklin, me demanda triomphalement ce que je pensais de cela. « Miss Rachel vous a mise sur une fausse piste, ma chère, lui dis-je, mais mon nez n'est pas si facile à mystifier ; attendez que M. Ablewhite soit ici pour juger la position. »

Ma fille répliqua que M. Franklin pourrait bien se déclarer avant que les vers fussent suivis du poète ! À cela je ne pouvais rien opposer, car j'avoue que M. Franklin ne perdait aucune occasion de se mettre dans les bonnes grâces de sa cousine.

J'en donnerai pour preuve que, quoique fumeur invétéré, il renonça au cigare, dès qu'elle eut dit qu'elle détestait l'odeur qui en restait dans les habits. Il dormit si mal après cet acte de soumission, par suite de la privation de son narcotique habituel, et il souffrit tellement de ce changement d'habitudes, que miss Rachel fut la première à le prier de reprendre ses cigares. Mais il persista dans sa résolution ; jamais il ne reprendrait rien de ce qui pouvait lui causer un instant d'ennui, et sa volonté l'aiderait à se vaincre, et même à retrouver le sommeil.

Tant de dévouement, ainsi pensait chacun, ne pouvait manquer de faire impression sur miss Rachel, sans compter encore le travail en commun de la décoration du boudoir. Tout cela est très-joli, mais enfin elle avait dans sa chambre à cou-

cher une photographie de M. Godfrey, qui le représentait dans la pose d'un orateur de meeting, ses cheveux jetés en arrière par le feu de son éloquence, et ses beaux yeux forçant l'argent à sortir des poches. Que direz-vous de cela ? Chaque matin, de l'aveu même de Pénélope, l'homme incomparable que toutes les femmes s'arrachaient assistait en effigie à la toilette de miss Rachel, et je persistais à croire qu'ayant peu il aurait le droit de voir en réalité ces beaux cheveux peignés par Pénélope.

Le 16 juin survint un événement qui diminua encore selon moi les chances de M. Franklin.

Un monsieur à l'air assez bizarre, parlant l'anglais avec un accent étranger, vint ce matin-là demander M. Franklin Blake, pour lui parler affaires.

Ces affaires ne pouvaient regarder le diamant pour deux motifs : d'abord, parce que M. Franklin ne m'en parla pas ; secondement, parce qu'il s'en entretint avec milady ; celle-ci en toucha sans doute quelques mots à sa fille. En tout cas, il paraît que miss Rachel, le soir au piano, fit de sévères remontrances à M. Franklin sur la compagnie dans laquelle il avait vécu et les principes relâchés qu'il avait puisés à l'étranger. Le lendemain, pour la première fois, on négligea la décoration de la porte. Je soupçonne qu'il s'agissait pour M. Franklin de liquider quelque imprudence commise sur le continent, dette ou affaire de femme, qui était venue le relancer en Angleterre ; tout ceci n'est qu'une supposition ; car dans cette occasion, chose étrange, milady et M. Franklin me laissèrent dans l'ignorance.

Le 17, les nuages semblèrent se dissiper. Les deux jeunes gens reprirent la décoration de la porte et parurent bien ensemble comme avant. S'il faut en croire Pénélope, M. Franklin aurait saisi l'occasion de la réconciliation pour faire sa demande, et n'aurait été ni repoussé ni agréé. Ma fille affirmait que miss Rachel avait éloigné M. Franklin en affectant de ne pas

le croire assez sérieux, et qu'un instant après elle avait regretté son procédé. Bien que Pénélope, élevée dès son enfance avec sa jeune maîtresse, fût pour cette raison plus familière avec elle que ne le sont d'ordinaire les femmes de chambre, je connaissais trop la réserve de miss Rachel pour admettre qu'elle s'ouvrît ainsi, et je crois que ma fille prenait ses espérances pour des réalités.

Le 19, il survint un autre événement ; le docteur fut appelé pour soigner une personne que vous connaissez ; je veux parler de notre seconde housemaid, Rosanna Spearman.

Cette pauvre fille qui, comme vous le savez, m'avait tant intrigué par sa manière d'être aux Sables-Tremblants, me causa encore plus d'un étonnement jusqu'au moment dont je vous entretiens ici. L'idée de ma fille (et qu'elle garda strictement pour elle, d'après mes ordres), que Rosanna fût tombée amoureuse de M. Franklin me paraissait toujours aussi absurde ; mais je conviens aussi que ce que nous vîmes tous deux de sa conduite commençait à avoir l'air mystérieux, pour ne pas dire plus !

Ainsi, sans faire semblant de rien et de la manière la plus naturelle du monde, elle se plaçait sans cesse sous les pas de M. Franklin. Il y faisait à peu près autant attention qu'au chat de la maison, et il ne pensait jamais à regarder une figure aussi ordinaire. Pendant ce temps, cette pauvre fille, qui n'avait jamais eu beaucoup d'appétit, le perdit tout à fait et se mit à dépérir, tandis que le matin ses yeux indiquaient qu'elle avait passé la nuit à pleurer au lieu de dormir.

Un jour, Pénélope fit une déplaisante découverte que nous tînmes secrète.

Elle surprit Rosanna devant la table de toilette de M. Franklin, enlevant une rose que miss Rachel venait de don-

ner à ce dernier pour mettre à sa boutonnière, et y substituant une rose semblable, cueillie par elle.

Depuis cet incident, elle fut à plusieurs reprises insolente vis-à-vis de moi, lorsque je lui donnai un avis général sur sa conduite ; et, chose plus grave encore, elle se montra peu respectueuse dans plusieurs occasions envers miss Rachel.

Milady remarqua ce changement, et me demanda ce que j'en pensais.

Je cherchai à excuser notre housemaid, en attribuant son aigreur à son état maladif ; le résultat fut qu'on demanda le docteur. Il parla de ses nerfs et dit qu'il la croyait peu propre à continuer un service. Milady offrit de l'envoyer dans une des fermes, afin de changer d'air. Elle supplia les larmes aux yeux qu'on la laissât dans la maison, et moi, bien mal inspiré, j'engageai milady à en essayer encore pendant quelque temps. Les événements se chargèrent de prouver que je n'aurais pu donner un plus mauvais conseil ; car certes, si j'avais pu prévoir l'avenir, j'aurais mis Rosanna Spearman à la porte de la maison séance tenante.

Le 20, on reçut un mot de M. Godfrey, qui devait passer cette nuit chez son père à Frizinghall, où il avait à s'entendre avec lui au sujet de quelques affaires. Dans l'après-midi du lendemain, il viendrait à cheval avec ses deux sœurs et resterait à dîner. Une jolie boîte en porcelaine accompagnait ce billet. C'était un souvenir qu'il priait sa cousine Rachel d'accepter avec son amour et ses meilleurs souhaits. M. Franklin ne lui avait offert qu'un médaillon sans valeur ; malgré tout, et avec l'obstination naturelle aux femmes, Pénélope pariait toujours pour son succès.

Dieu soit loué ! Nous voici à la veille du jour de naissance ! Vous conviendrez, j'espère, que je ne vous ai pas trop fait, lan-

guir cette fois pour y arriver ! Prenez courage, je vous promets un nouveau chapitre plein d'intérêt et qui vous fera pénétrer au cœur même de notre histoire.

CHAPITRE IX

Le 21 juin se leva brumeux et incertain, mais vers midi le temps s'éclaircit. Tous les gens de la maison inaugurèrent cet heureux anniversaire en offrant leurs modestes présents à miss Rachel, avec le discours habituel débité par moi comme chef de la domesticité. Je suis en cela l'usage de notre reine à l'ouverture du Parlement : je répète tous les ans presque les mêmes banalités, et avant que je prononce mon discours, on attend mes paroles avec autant d'impatience (tout comme celles de la reine) que si j'allais dire quelque chose de nouveau. Lorsque j'ai achevé, et qu'on voit qu'il ne s'y trouve rien que de connu, ils grognent un peu, mais commencent déjà à espérer mieux pour l'année prochaine. La morale de ceci, c'est que le Parlement et la Cuisine sont vraiment gens aisés à gouverner !

Après le déjeuner, M. Franklin et moi eûmes une conférence au sujet de la Pierre de Lune, car le temps était venu de la retirer de la Banque, et de la remettre en mains propres à miss Rachel.

Avait-il essuyé une rebuffade en essayant de nouveau de faire la cour à sa cousine, ou bien fallait-il attribuer à ses fréquentes insomnies les incertitudes et les contradictions croissantes de son caractère ? Toujours est-il que M. Franklin ne se montra pas à son avantage dans cette matinée. Il changea d'avis sur le diamant plus, de vingt fois en vingt minutes. Pour ma part, je m'en tins purement et simplement aux faits que nous connaissions.

Rien n'était survenu qui nous autorisât à inquiéter milady au sujet de ce joyau, et rien ne pouvait dispenser M. Franklin de

l'obligation légale de le remettre à sa cousine. Il eut beau retourné mon appréciation dans tous les sens, il était forcé de l'adopter. Nous convînmes qu'après le goûter, il irait à cheval à Frizinghall, et en rapporterait le diamant ; il aurait probablement, pour revenir, la compagnie de M. Godfrey et des deux jeunes dames.

Cela décidé, M. Franklin retourna près de miss Rachel.

Ils passèrent la plus grande partie de la journée à l'interminable œuvre de décoration : Pénélope aidant à préparer les couleurs, milady allant et venant, vers l'heure du goûter, son mouchoir sous le nez, (car l'agent actif avait été ce jour-là fort employé), et cherchant, en vain, il est vrai, à arracher les artistes à leur travail.

Il était trois heures lorsqu'ils ôtèrent leurs sarraux, rendirent la liberté à Pénélope et allèrent se nettoyer, mais ils en étaient venus à leurs fins, et la fameuse porte se trouvait achevée pour le jour de naissance, ce dont ils étaient bien fiers.

Les amours, les griffons et le reste étaient, j'en conviens, fort jolis à voir ; mais tout cela, au milieu des devises et des fleurs, formait un tohu-bohu de figures si nombreuses, si bizarres de gestes et d'attitudes, qu'après avoir eu le plaisir de les contempler, vous en gardiez plusieurs heures durant une impression désagréable dans la tête.

Si j'ajoute à cette critique que Pénélope paya de la migraine sa collaboration à l'œuvre d'art, ce n'est pas en vue de dénigrer l'agent actif que je le dis ; non, car il cessa d'infecter en séchant, et si l'amour de l'art demande quelques sacrifices, eh bien, je consens à ce que ma fille en prenne sa part.

M. Franklin goûta à la hâte, et partit pour Frizinghall, sous le prétexte de se joindre à ses cousins, et en réalité pour en rapporter le diamant.

Cette solennité étant de celles où je prenais ma place comme maître d'hôtel en titre, j'eus assez à faire pour m'absorber pendant l'absence de M. Franklin. Lorsque j'eus monté les vins et passé la revue des domestiques mâles et femelles qui devaient servir le dîner, je me retirai pour prendre un peu de repos avant l'arrivée des invités.

Une bouffée de vous savez quoi et une petite lecture de mon livre favori me reposaient l'esprit et le corps. Un bruit de chevaux me tira de ce que je crois avoir été plutôt une rêverie que de la somnolence ; j'allai à la porte et j'y reçus une cavalcade composée de M. Franklin, et de ses trois cousins accompagnés par un des grooms du vieux M. Ablewhite.

L'aspect de M. Godfrey me frappa ; comme M. Franklin, il n'était pas, lui non plus, dans son assiette ordinaire. Il me donna une bienveillante poignée de main, et, avec beaucoup de politesse, témoigna sa satisfaction de voir son vieil ami Betteredge supportant si bien le poids des années. Mais il semblait que quelque chose pesait sur son esprit, et lorsque je lui demandai comment allait son père, il répondit brièvement : « Comme à l'ordinaire. » Il est vrai que ses deux sœurs avaient de la gaieté pour vingt, et c'était plus qu'il n'en fallait pour rétablir la balance. Ces demoiselles étaient presque de la taille de leur frère ; de grandes filles aux cheveux jaunes, et dont le teint rose et l'exubérance de formes respiraient la santé et l'épanouissement. Les jambes des pauvres chevaux pliaient sous leur poids ; lorsque, sans le secours de personne, elles sautèrent à bas de leur selle, elles rebondirent comme une balle de caoutchouc ! Tout ce qu'elles disaient débutait par un grand *Oh !* tout ce qu'elles faisaient était bruyant, enfin elles s'agitaient et criaient à tout pro-

pos et hors de propos, sous le plus léger prétexte ; bref, je les appellerai des sauteuses, sauf votre respect.

Le tapage des jeunes personnes couvrant ma voix, je pus demander à M Franklin :

« Avez-vous le diamant ? monsieur. »

Il me fit signe que oui, en frappant sur la poche intérieure de sa redingote.

« Avez-vous aperçu les Indiens ?

– Nullement ! » fut sa réponse. Il s'enquit alors de milady, et alla aussitôt la retrouver dans le petit salon. Un instant après, la sonnette manda Pénélope, et elle reçut l'ordre de dire à miss Rachel que M. Franklin Blake désirait lui parler. Traversant le hall une demi-heure plus tard, je fus arrêté net par une explosion de cris qui parlaient du petit salon. Je ne m'alarmai pas une minute, car je reconnus les *Oh !* et les exclamations des misses Ablewhite. Pourtant, sous le prétexte de demander quelques ordres pour le dîner, j'entrai afin de voir ce qui se passait d'extraordinaire.

Je vis miss Rachel près de la table, paraissant fascinée par le diamant du colonel, qu'elle tenait dans sa main. À ses côtés, les deux sauteuses se tenaient agenouillées, dévorant le joyau des yeux, et jetant les hauts cris d'émotion à chaque nouveau reflet de la précieuse pierre. À l'autre bout de la table, M. Godfrey frappait doucement dans ses mains comme un grand enfant, et laissait échapper d'une voix suave : « Parfait, incomparable ! »

Assis sur une chaise près de la bibliothèque, M. Franklin tiraillait sa barbe, et regardait anxieusement vers la fenêtre. À cette fenêtre se tenait l'objet de sa contemplation, milady, qui,

l'extrait du testament à la main, tournait le dos à toute la compagnie.

Elle se retourna lorsque je lui demandai mes instructions ; au froncement de ses sourcils et à la contraction de ses lèvres, je reconnus l'humeur héréditaire des Herncastle.

« Rendez-vous à ma chambre dans une demi-heure, j'aurai à vous parler. » me dit-elle.

Sur ces mots, elle quitta la pièce ; il était clair qu'elle se sentait troublée par la même difficulté qui nous avait arrêtés M. Franklin et moi lors de notre conférence aux Sables.

Le legs de la Pierre de Lune était-il une preuve qu'elle avait traité son frère trop sévèrement ? ou fallait-il y voir l'œuvre d'une nature plus perverse encore qu'elle ne l'avait supposé ?

Franchement, ces questions étaient bien sérieuses à résoudre pour une mère, pendant que sa fille, ignorante de tout ce passé, tenait le présent de son oncle entre ses mains. Avant que je sortisse de la pièce, miss Rachel, toujours pleine d'égards pour le vieux serviteur qui l'avait vue naître, m'arrêta en me disant : « Admirez donc ceci, Gabriel, » et elle plaça la pierre sous mes yeux dans la direction d'un rayon de soleil qui arrivait par la fenêtre entr'ouverte.

Dieu nous bénisse ! certes c'était là un diamant ! et presque aussi gros qu'un œuf de pluvier ! La lumière qui en jaillissait avait la teinte d'une lune d'été. En regardant la pierre, vos yeux étaient attirés par une nuance jaune, dont la profondeur inconcevable n'était pas en rapport avec la grosseur d'un joyau qui, en réalité, pouvait tenir entre vos deux doigts. Nous le plaçâmes d'abord au soleil ; puis après avoir banni, de l'appartement la lumière du jour, nous le vîmes briller d'un éclat incroyable dans l'obscurité de la chambre.

Rien d'étonnant après cela, ni à la fascination qu'il exerçait sur miss Rachel, ni aux exclamations de ses cousines.

Le diamant me causa une telle impression, qu'il m'échappa un *Oh !* aussi emphatique que celui des misses Ablewhite. Le seul d'entre nous dont le sang-froid ne se démentit pas était M. Godfrey. Un bras passé autour de la taille de ses sœurs, il regardait avec une douce compassion tous les assistants, et se penchant vers moi, il murmurait : « Du carbone, Betteredge ! seulement du carbone après tout, mon vieil ami ! »

Je pense que c'était à mon instruction qu'il songeait ! mais il ne réussit qu'à me rappeler le dîner ; je rejoignis donc promptement mon bataillon de serviteurs ; comme je sortais, j'entendis M. Godfrey qui disait : « Bon vieux Betteredge, je me sens une bien réelle estime pour lui ! » Il embrassait au même moment ses sœurs, faisait les yeux doux à miss Rachel et m'honorait de ce témoignage d'affection.

On pouvait avec une pareille nature compter sur une immensité incalculable d'affection ! M. Franklin se montrait un vrai sauvage en comparaison !

Au bout de la demi-heure indiquée, je me rendis auprès de milady.

Entre ma maîtresse et moi se reproduisit la même discussion qui avait eu lieu aux Sables entre M. Franklin et moi ; à cette seule différence près, que je passai les jongleurs sous silence, rien n'étant survenu qui me forçât à causer cette inquiétude à milady.

Lorsque je me relirai, j'étais certain qu'elle envisageait les intentions du colonel sous l'aspect le plus sombre, et qu'elle

chercherait le plus tôt possible à enlever à sa fille la dangereuse possession de la Pierre de Lune.

Je rencontrai M. Franklin sur mon chemin ; il désirait savoir si j'avais vu sa cousine Rachel ; je ne pus le satisfaire. Savais-je où était le cousin Godfrey ? je l'ignorais, mais je soupçonnais qu'il n'était pas éloigné de sa cousine Rachel. La pensée de M. Franklin fut sans doute la même ; car il tourmenta ses moustaches, puis entra dans la bibliothèque, dont il ferma la porte avec une violence significative.

Rien n'interrompit plus mes préparatifs pour la solennité du jour de naissance jusqu'à ce qu'il fût temps de songer à ma toilette : au moment où je venais de passer mon gilet blanc, Pénélope m'arriva sous prétexte de donner un coup de brosse au peu de cheveux qui me restent et de perfectionner mon nœud de cravate.

Ma fille était de la meilleure humeur du monde, et je vis qu'elle avait quelque chose à me confier. Elle embrassa mon vieux crâne chauve et me dit :

« Bonne nouvelle, père, miss Rachel l'a refusé.

– Qui cela ? lui dis-je.

– L'homme des sociétés féminines, père, reprit Pénélope, le vilain sournois ! je le déteste pour avoir cherché à supplanter M. Franklin. »

Si j'avais eu la respiration plus libre, j'aurais certainement protesté contre cette inconvenante manière de traiter un digne philanthrope.

Mais ma fille s'occupait à nouer ma cravate, et la vivacité de ses sentiments avait passé dans ses doigts ; jamais je ne fus plus près d'être étranglé !

« Je l'ai vu l'emmener, dans le parterre aux roses, continua Pénélope ; et j'ai attendu derrière les houx pour les voir revenir. Ils étaient sortis de la maison bras dessus bras dessous en riant tous les deux. Au retour, ils marchaient séparément, aussi sérieux qu'on peut l'être, et il n'y avait pas à se tromper sur l'expression de leurs regards. Je n'ai jamais été plus satisfaite, cher père ! il y aura donc eu au moins une femme capable de résister à M. Godfrey Ablewhite, et, si j'étais une dame, je ferais certes la paire avec elle ! »

Ici, j'eusse protesté de nouveau ; mais cette fois ma fille tenait la brosse à cheveux, et ses impressions se traduisaient encore dans cette opération. Si vous êtes chauve, vous comprendrez le supplice que j'endurais ; si vous ne l'êtes pas, remerciez Dieu d'avoir laissé une défense entre votre tête et une brosse irritée.

« Juste le long des houx, poursuivit Pénélope, M. Godfrey s'arrêta. « Vous préférez, dit-il, que je reste ici comme si « rien ne s'était passé ! » Miss Rachel se retourna, prompte comme un éclair : « Vous avez accepté l'invitation de ma mère, et vous devez vous réunir à nos amis. À moins que vous ne vouliez causer un scandale, il est évident que vous êtes tenu à rester ! » Elle fit encore quelques pas, puis parut se radoucir. « Oublions ce qui s'est passé, Godfrey, dit elle, et restons cousins et amis. » Elle lui donna sa main qu'il baisa, ce que j'eusse trouvé fort ridicule pour ma part, puis elle le quitta. Il demeura encore un instant en place à creuser le sable avec son talon et vous n'avez jamais vu un homme aussi déconfit. « Gauche, très-gauche, » marmottait-il en regagnant la maison. Si c'est lui qu'il qualifiait ainsi, il avait bien raison ! car il est gauche et maladroit. Et la fin de tout cela, père, sera que M. Franklin l'emportera ! »

Dans son enthousiasme, Pénélope m'administra un dernier tour de brosse plus chaud qu'aucun autre.

Je repris le malencontreux objet, et me mis en demeure de reprocher sévèrement à ma fille une liberté de langage et d'opinion des plus déplacées, vous en conviendrez avec moi.

Mais avant que je pusse parler, le bruit des voitures m'arrêta ; les invités arrivaient. Pénélope s'enfuit. Je passai mon habit et me regardai dans la glace. Ma tête était rouge comme la carapace d'un homard ; quant à la mise, je ne pouvais être plus convenablement habillé. J'arrivai dans le hall encore à temps pour annoncer les deux premiers invités qui vous intéresseront peu, car il ne s'agissait que des parents de l'estimable philanthrope, M. et Mrs Ablewhite.

CHAPITRE X

Tout le reste de la compagnie suivit de près les Ablewhite, et le nombre des convives fut bientôt complet. Je vous assure que la table présentait un fort beau coup d'œil, lorsque les vingt-quatre personnes ayant pris leurs places, le recteur de Frizinghall, avec une éloquence rare, se leva et dit les grâces.

Peu vous importe de connaître le nom de tous les invités que vous ne retrouverez plus dans cette histoire, à l'exception pourtant de deux d'entre eux. Ces deux personnages étaient assis près de miss Rachel, qui, comme reine du jour, était le centre de toutes les attentions ; elle attirait encore plus les regards que de coutume, car elle portait sur elle, à la grande contrariété de milady, son merveilleux présent, la Pierre de Lune.

Lorsqu'elle reçut ce diamant, il était sans aucune monture ; mais M. Franklin, ce génie universel, avait trouvé moyen avec un peu de fil de laiton argenté de le fixer en broche sur sa toilette blanche. Chacun s'extasiait comme de raison sur la dimension et la beauté de ce bijou. Mais les deux seules personnes qui dirent là-dessus autre chose que des lieux communs furent les deux invités dont j'ai parlé, et qui étaient assis à la droite et à la gauche de miss Rachel.

À gauche était M. Candy, le docteur de Frizinghall, bon petit homme, serviable, agréable, mais auquel on pouvait reprocher de trop faire durer ses plaisanteries, qu'elles fussent placées bien ou mal à propos, et aussi de causer à tort et à travers avec les étrangers sans tâter préalablement son terrain.

En société, il ne cessait de commettre des bévues, et à son insu semait les querelles parmi les gens. Dans l'exercice de sa profession, il montrait beaucoup plus de prudence, et, bien que, suivant ses ennemis, l'instinct suppléât chez lui au talent, il lui arrivait souvent de réussir là où échouaient des médecins plus savants et plus circonspects.

Ce qu'il dit du diamant avait, comme toujours, l'apparence d'une plaisanterie ou d'une mystification. Il supplia miss Rachel de lui laisser, dans l'intérêt de la science, emporter la pierre et de lui permettre de la brûler. « Nous la chaufferons d'abord, miss Rachel, à tel degré ; puis nous l'exposerons à un courant d'air, ainsi nous ferons évaporer le diamant et nous vous épargnerons toute anxiété future pour la conservation de ce précieux bijou ! » Milady, qui écoutait avec une figure soucieuse, semblait désirer que le docteur parlât sérieusement, et que miss Rachel eût su faire à la science l'héroïque sacrifice de son diamant.

L'autre invité placé à la droite de miss Rachel était le célèbre voyageur dans l'Inde, M. Murthwaite, qui avait au péril de ses jours, et sous un déguisement, pénétré là où aucun autre Européen n'avait encore osé mettre les pieds.

Il était long, maigre, basané et silencieux. L'expression fatiguée de sa physionomie, un regard attentif et fixe le distinguaient tout d'abord. Le bruit courait qu'il était déjà las de la vie méthodique et uniforme de nos contrées, et qu'il songeait à reprendre ses dangereuses pérégrinations vers l'Orient. À l'exception de ce qu'il dit à miss Rachel sur son diamant, je doute qu'il ait prononcé six paroles ou qu'on lui ait vu boire un verre de vin pendant toute la durée du dîner. La Pierre de Lune eut seule le don de réveiller son intérêt. Sa renommée était venue jusqu'à lui lors d'un de ses séjours dans la patrie de ce diamant. Après avoir considéré le joyau si longuement que miss Rachel commençait à se sentir embarrassée, il lui dit de son ton froid et impassible : « Si jamais vous alliez dans l'Inde, miss

Verinder, je ne vous engage pas à y montrer le présent de votre oncle ; un diamant chez les Hindous fait souvent partie intégrante de leur religion, il est telle cité sacrée de ma connaissance, et dans cette cité tel temple où, si vous vous présentiez avec l'ornement que vous portez là, votre existence ne serait pas assurée pendant cinq minutes. » Miss Rachel, se sachant en sûreté en Europe, fut charmée d'entendre parler des dangers qu'elle pourrait courir dans l'Inde. Les deux sauteuses l'étaient encore plus ; elles laissèrent tomber avec fracas leurs fourchettes et leurs couteaux, et s'exclamèrent : « Oh ! combien c'est intéressant ! » Milady s'agitait sur sa chaise et changea le sujet de la conversation.

À mesure que le dîner s'avançait, je sentis qu'il n'aurait pas le même succès que celui des réunions précédentes.

En pensant depuis à cette soirée, je suis tenté de croire que le maudit diamant avait jeté un sort sur toute la compagnie. Je ne laissais jamais les convives manquer de vin, et comme je pouvais tout me permettre, lorsque je remarquais qu'un mets était peu goûté, j'adressais, en guise d'encouragement, à la personne près de laquelle je me trouvais, quelques petits mots tels que : « Prenez-en, le plat est vraiment fort bon ; » ou encore : « Essayez, je suis sûr que cela vous fera du bien. » Neuf fois sur dix on suivait l'avis de ce vieil original de Betteredge, pour lui être agréable, disait-on, mais cela n'arrangeait rien ; le silence s'établissait, et on sentait un malaise régner sur tous les invités. Lorsqu'ils parlaient, il semblait qu'ils eussent juré de le faire maladroitement et hors de propos. M. Candy, par exemple, dit plus de choses malencontreuses que je ne lui en avais jamais entendu prononcer. Vous en aurez ici un échantillon qui vous fera comprendre le sentiment de dépit que j'éprouvais, étant donné mon vif désir de voir notre festin se passer le mieux du monde.

Une des dames présentes était l'honorable Mrs Threadgall, veuve du défunt professeur de ce nom. En parlant de son mari, la bonne dame omettait toujours de parler de son décès.

Elle croyait, je le pense, que toute créature sensée devait en être instruite. Pendant un des temps d'arrêt de la conversation, quelqu'un mit sur le tapis le déplaisant sujet de l'anatomie ; aussitôt la bonne Mrs Threadgall entama le chapitre de son mari, toujours comme s'il s'agissait d'un être vivant, et elle représenta l'anatomie comme le passe-temps favori du professeur dans ses moments de loisir.

Pour notre malheur, M. Candy, assis en face d'elle et ignorant absolument ce qui concernait feu le professeur, l'entendit. Il était le plus poli des hommes ; aussi saisit-il tout de suite l'occasion de venir en aide aux goûts anatomiques de M. Threadgall.

« On vient d'acquérir à l'École de chirurgie des squelettes curieux, dit-il d'une voix claire et enjouée ; je les recommande particulièrement à l'intérêt du professeur, madame ; lorsqu'il aura une heure de loisir, cette visite en vaut la peine. »

Vous auriez entendu une mouche voler ; les invités, par respect pour la mémoire du professeur, restèrent sans voix. Je me trouvais derrière Mrs Threadgall, occupé à lui servir du champagne. Elle baissa la tête et dit d'une voix très-basse :

« Mon mari bien-aimé n'est plus de ce monde. »

L'infortuné M. Candy, qui ne saisissait aucun mot et qui était à cent lieues de la vérité, continua sur un ton plus élevé et avec un redoublement de politesse :

« Le professeur pourrait ignorer, dit-il, que la carte d'un des membres de l'École le fera admettre chaque jour, sauf le dimanche, de dix heures à quatre. »

La tête de Mrs Threadgall s'abaissa sur sa pèlerine, et elle reprit d'une voix encore plus sourde :

« Mon époux bien-aimé n'est plus. »

Je fis des signes à M. Candy ; miss Rachel lui toucha le coude, milady lui jetait des regards irrités ; peine perdue ! son aménité ne connaissait plus de bornes :

« Je serais charmé, ajouta-t-il, d'envoyer ma carte personnelle au professeur ; voudriez-vous me faire l'honneur de me donner son adresse ?

– Son adresse actuelle, monsieur, c'est la tombe, » fulmina Mrs Threadgall, à bout de patience, et parlant avec une exaspération qui fit résonner tous nos cristaux. « Le professeur est mort depuis dix ans !

– Ah ! ciel ! » fit M. Candy.

À l'exception des misses Ablewhite qui éclatèrent de rire, un tel froid tomba sur les invités qu'on aurait dit qu'ils allaient suivre le professeur vers le tombeau !

Voilà pour M. Candy. Tous les autres furent aussi agaçants chacun dans son genre. Lorsque ces gens auraient dû parler, ils se taisaient, ou, s'ils parlaient, ils ne pouvaient s'entendre. M. Godfrey lui-même, si éloquent en public, ne daigna pas faire montre de sa faconde dans cette occasion privée.

Était-il maussade ou mal à l'aise depuis son aventure du jardin ? Je ne sais. Il réserva ses paroles pour sa voisine, une des

parentes de la maison. Elle faisait partie des comités de bienfaisance féminine ; c'était une personne pleine de piété, avec une charpente osseuse et une forte inclination pour le vin de champagne, qu'elle aimait sec et pris à larges doses. Me trouvant près d'elle, je puis assurer que les assistants perdirent fort à ne pas profiter de cette sérieuse conversation.

Je ne pus, occupé que j'étais à découper le mouton et à déboucher le vin, entendre tout ce qu'ils dirent à propos de leurs charités ; lorsque mon attention leur fut rendue, il n'était plus question des femmes en couche et des âmes à racheter ; ils dissertaient sur les sujets les plus élevés. « La religion, disait M. Godfrey, est l'amour, et l'amour signifie la religion. La terre pourrait être un paradis un peu matérialisé ; le ciel serait la vie terrestre renouvelée et idéalisée. On voit certainement sur la terre quelques individus bien réprouvés, mais comme compensation destinée aux âmes pures, toutes les femmes dans le ciel formeront un comité de paix et d'union, où les hommes ne seront que des anges chargés de les servir. » Admirable ! incomparable ! Quel malheur que M. Godfrey n'ait pas fait part au reste de la table de ces éloquentes théories !

Mais enfin M. Franklin, me direz-vous, pouvait secouer toute cette torpeur et rendre le dîner agréable ? Il n'en fit rien ; il était plein d'animation et d'esprit, Pénélope l'ayant, je soupçonne, instruit de l'insuccès de M. Godfrey ; mais il avait beau parler, il tombait toujours sur un sujet fâcheux, ou s'adressait tout de travers ; bref, il ne réussissait qu'à piquer les uns et à abasourdir les autres. Ce mélange d'éducation étrangère, de français, d'allemand, d'italien, se manifesta à cette table hospitalière sous la forme la plus incompréhensible. Que penserez-vous par exemple de ses paradoxes sur le goût qu'une femme mariée peut entretenir pour un autre homme, sans offenser son mari ? Il proposait cette thèse avec une légèreté toute française, à une vieille fille, tante du vicaire de Frizinghall ! Ou bien encore, entraîné par les rêveries allemandes, il répondait au plus

grand propriétaire du pays, autorité reconnue dans la question de l'élevage des bestiaux, que l'expérience, à proprement parler, ne comptait pour rien, et que la meilleure manière d'avoir un taureau parfait, c'était d'en créer le type dans sa tête et de le réaliser.

Que direz-vous encore de la réponse qu'il fit à notre député au parlement ? Au moment du fromage et de la salade, celui-ci s'échauffait à propos des progrès de la démocratie en Angleterre, et il finit par s'écrier : « Une fois que nous aurons perdu nos anciens privilèges, que nous restera-t-il, monsieur Blake, je vous prie ? » M. Franklin, entraîné par la tendance italienne, s'avisa de lui répondre :

« Il nous restera trois choses, monsieur : l'amour, la musique et la salade. »

Non-seulement il stupéfia la compagnie par ces étranges sorties, mais, qui plus est, quand l'éducation anglaise reprit le dessus, il tomba sur le sujet de la médecine, et tourna si crûment les docteurs en ridicule, que le bon M. Candy en suffoquait de colère.

Le point de départ de la dispute fut l'aveu fait, je ne sais à quel propos, par M. Franklin, qu'il dormait très-mal depuis un certain temps. M. Candy lui dit sur-le-champ que ses nerfs étaient en désarroi et qu'il devrait se soigner en conséquence.

M. Franklin lui rétorqua qu'un traitement médical et une promenade à tâtons dans les ténèbres, c'était à ses yeux exactement la même chose. M. Candy, piqué au jeu, lui répliqua que, puisqu'il passait ses nuits à s'agiter dans l'obscurité, il n'y avait que la médecine qui pût remédier à son aveuglement.

M. Franklin répondit qu'il avait souvent entendu parler d'aveugles ayant la prétention de conduire d'autres aveugles et

qu'il voyait le proverbe se réaliser ici. Ils continuèrent à se taquiner ainsi jusqu'à ce que s'échauffant mutuellement, M. Candy, le premier perdit tout sang-froid au service de la défense de ses collègues, et milady dut intervenir pour arrêter net la suite de la discussion ; mais cet acte d'autorité rendu nécessaire acheva de refroidir la gaieté des convives. Vainement, on essaya plusieurs fois de reprendre la conversation ; elle ne cessa de languir et finit par tomber si bien, que ce fut un soulagement pour tout le monde lorsque milady donna le signal de se lever de table et laissa les hommes dégustant leur vin et voués peut-être aussi à la fatalité que le diable sous la forme de ce maudit diamant avait jetée sur eux tous.

Je venais de placer les bouteilles devant M. Ablewhite, qui représentait le maître de la maison, lorsqu'on entendit venir de la terrasse des sons qui à l'instant même me firent oublier tout décorum. M. Franklin et moi nous nous regardâmes ; le son était celui du tambourin des Indiens. Aussi vrai que j'existe, nous étions de nouveau aux prises avec les jongleurs, et cela, dès l'entrée de la Pierre de Lune dans notre maison !

Ils tournaient le coin de la terrasse, lorsque, les apercevant j'allai les rejoindre afin de les renvoyer. Mais, pour mon malheur, les deux sauteuses m'avaient devancé. Elles s'élancèrent sur la terrasse comme des fusées endiablées pour voir les tours exécutés par les Indiens, Tous les autres invités les suivirent, d'abord les dames, puis les messieurs. Avant que vous eussiez pu dire : « Dieu nous bénisse ! », les coquins faisaient leurs salamalecs, et les misses Ablewhite caressaient l'intéressant petit garçon.

M. Franklin se plaça près de miss Rachel, et moi, je me tins derrière elle. Si nos soupçons étaient bien fondés, il était effrayant de la voir là, ignorante du danger réel qu'elle courait, et étalant devant ces Indiens le diamant posé au milieu de son corsage ! Je ne saurais vous dire quels tours ils firent, car j'avais la

tête perdue. Au dépit que me causait l'insuccès du dîner se joignait l'ennui de voir ces drôles arriver juste à point nommé pour contempler de leurs yeux le bijou dont ils poursuivaient la possession : cela suffisait pour m'enlever toute présence d'esprit. Je me souviens pourtant de la soudaine apparition de M. Murthwaite, le voyageur oriental. Tournant autour du cercle des assistants, il arriva sans bruit derrière les jongleurs, et leur adressa inopinément la parole dans l'idiome de leur pays.

Il les aurait piqués avec la pointe d'un poignard, que les Indiens ne se seraient pas redressés plus vivement, avec l'agilité de tigres surpris, en entendant sortir ce langage de sa bouche.

Une minute après, ils le saluaient de leurs courbettes les plus humbles.

Après quelques phrases échangées dans cette langue inconnue, M. Murthwaite s'éloigna aussi tranquillement qu'il s'était approché. L'Indien chef qui servait d'interprète, se tournant alors vers le public, s'inclina devant milady en l'informant que le spectacle était clos. J'avais remarqué que la figure basanée de cet homme était devenue d'une teinte presque cendrée depuis que M. Murthwaite lui avait parlé.

Les sauteuses, on ne peut plus désappointées, lancèrent un O*h !* formidable contre M. Murthwaite, devenu ainsi un trouble-fête. Mais l'Indien mit avec un air d'humilité la main sur sa poitrine, et répéta que ses jongleries étaient terminées. Le petit garçon fit la quête dans son chapeau. Les dames rentrèrent au salon, et les messieurs regagnèrent la salle à manger, à l'exception de M. Franklin et de M. Murthwaite. Le valet de pied et moi, nous nous chargeâmes de voir si les Indiens étaient bien et dûment hors du parc.

Comme je revenais par le taillis, je sentis l'odeur du tabac, et je trouvai se promenant sous les arbres, M. Franklin et

M. Murthwaite, ce dernier un cigare de Manille aux lèvres. M. Franklin me fit signe de les rejoindre.

« Voici, dit-il en me présentant au célèbre voyageur, notre vieil ami et serviteur, Gabriel Betteredge, dont je vous entretenais tout à l'heure. Veuillez prendre la peine de lui répéter ce que vous venez de me dire. »

M. Murthwaite quitta son cigare, et s'appuyant avec son air fatigué contre le tronc d'un arbre :

« Monsieur Betteredge, me dit-il, ces trois Indiens ne sont pas plus des jongleurs que vous et moi. »

C'était là une nouvelle surprise ! Je demandai naturellement si M. Murthwaite avait déjà rencontré ces Indiens précédemment.

« Jamais, répondit-il, mais on ne peut me tromper sur les vrais jongleurs indiens ; toute la représentation de ce soir n'en était qu'une mauvaise imitation. « Il faudrait que ma longue expérience fût bien en défaut pour ne pas dire que ces hommes sont des brahmines de castes supérieures. Je leur ai reproché de s'être déguisés, et malgré l'empire habituel des Indiens sur eux-mêmes, vous avez pu voir que le coup a porté juste. Il y a pourtant dans leur conduite un mystère que je ne m'explique pas. Ils ont doublement sacrifié leur caste, d'abord en passant la mer, puis en se déguisant ainsi. Dans le pays qu'ils habitent, ce sacrifice est effrayant à faire. Il faut qu'il y ait un motif des plus importants au fond de cette détermination, ainsi qu'une justification évidente qui leur permette de recouvrer un jour leur caste lorsqu'ils rentreront dans leur pays natal. »

J'étais muet de surprise. M. Murthwaite reprit son cigare. M. Franklin, après une sorte de petite consultation intérieure entre ses diverses tendances, rompit le silence en ces termes :

« J'éprouve quelque hésitation, monsieur Murthwaite, à vous importuner d'affaires de famille, dont vous n'avez que faire et sur lesquelles j'eusse préféré me taire. Mais après votre appréciation des jongleurs, je me sens forcé, dans l'intérêt de lady Verinder et de sa fille, de vous donner tous les détails qui peuvent éclairer cette mystérieuse affaire. Je vous parlerai sous le sceau du secret, vous me permettrez de vous le rappeler ? »

Après ce préambule nécessaire, il raconta au voyageur tout ce qu'il m'avait dit aux Sables-Tremblants. L'impassible M. Murthwaite lui-même fut si frappé du récit qu'il laissa s'éteindre son cigare.

« Maintenant, fit M. Franklin lorsqu'il eut achevé, qu'en conclut votre expérience ?

– Mon expérience, dit le voyageur, répond que votre existence, monsieur Franklin Blake, a échappé à de plus grands dangers que la mienne, et ce n'est pas peu dire. »

Ce fut au tour de M. Franklin d'être étonné.

« La situation est-elle vraiment aussi sérieuse que cela ? demanda-t-il...

– Telle est mon opinion, dit M. Murthwaite. Je ne puis plus douter, d'après tous les détails, que vous m'avez donnés, que la réintégration de la Pierre de Lune sur le front de l'idole indienne ne soit le mobile et l'explication du sacrifice de caste auquel j'ai fait allusion. Ces gens guetteront l'occasion avec la patience de la race féline, et ils en useront avec la férocité des tigres. Comment vous avez pu leur échapper, répéta l'éminent orientaliste en rallumant son cigare et en regardant attentivement M. Franklin, je ne saurais encore le comprendre. Quoi ! vous aviez le diamant sur vous dans les rues de Londres, vous l'avez

transporté ici, et vous êtes encore en vie ! Cherchons à pénétrer les causes de ce miracle ! C'est en plein jour, je pense, que vous avez retiré le joyau de la banque de Londres ?

– En plein jour, en effet, répondit M. Franklin.

– Les rues étaient pleines de monde ?

– Oui.

– Vous vous étiez arrangé naturellement pour arriver chez lady Verinder à une certaine heure ? le pays, est bien désert d'ici à la station, Êtes-vous arrivé exactement ?

– Non, j'ai pris un train partant quatre heures plus tôt que je ne l'avais annoncé.

– Je ne puis que vous féliciter de cette heureuse inspiration ! À quel moment avez-vous porté le diamant à la banque voisine ?

– Une heure après mon arrivée, et trois heures avant que personne comptât sur moi ici.

– Je vous fais de nouveau mon sincère compliment ! Étiez-vous seul quand vous rapportâtes ici le diamant ?

– Non ; le hasard voulut que je fusse accompagné de mes cousins et d'un groom.

– Troisième sujet de félicitations ! Si jamais vous avez la fantaisie de voyager dans des contrées non civilisées, monsieur Blake, faites-le-moi savoir, et je serai heureux de m'associer à vous. Vous êtes un homme né sous une heureuse étoile. »

Ici, j'intervins, car mes idées anglaises ne pouvaient admettre cette manière de voir.

« Vous ne voulez pas nous faire entendre, n'est-ce pas, monsieur, que ces hommes eussent réellement assassiné M. Franklin, s'ils en avaient eu l'occasion, afin de ressaisir le diamant ?

– Fumez-vous, monsieur Betteredge ? me répondit le voyageur.

– Oui, monsieur.

– Avez-vous grand souci des cendres de votre pipe lorsque vous la videz ?

– Non, monsieur.

– Eh bien, dans le pays d'où viennent ces gens-là, la vie d'un homme importe aussi peu qu'à vous les cendres de votre pipe. Si un millier de vies les gênaient dans l'accomplissement de leur œuvre, et qu'ils pussent les sacrifier sans crainte d'être découverts, ils le feraient sans le plus mince scrupule. Le sacrifice de la caste est immense dans l'Inde, celui de la vie humaine n'est regardé que comme un détail insignifiant. »

Je lui représentai qu'en ce cas ce pays n'était qu'un repaire de voleurs et d'assassins ! M. Murthwaite, lui, m'assura que c'était un peuple admirable, et M. Franklin, n'exprimant aucune opinion, s'occupa de nous ramener à la question principale.

« Maintenant qu'ils ont vu miss Verinder, parée de la Pierre de Lune, dit-il, que reste-t-il à faire ?

– Il reste à réaliser la menace de votre oncle. Le colonel Herncastle connaissait parfaitement ces gens-là. Envoyez dès

demain le diamant à Amsterdam sous la garde de plusieurs personnes sûres, et faites-le tailler en une demi-douzaine de pierres séparées. Ainsi cessera l'identité de la Pierre de Lune ; son caractère sacré sera détruit, et vous verrez la fin de la conjuration fanatique. »

M. Franklin se tourna vers moi.

« Il n'y a plus, à hésiter, dit-il ; il faut que dès demain je parle à lady Verinder.

– Et pour cette nuit, monsieur ? lui demandai-je. Supposons que les Indiens reviennent ? »

M. Murthwaite me répondit avant que M. Franklin eût pris la parole :

« Les Indiens ne se risqueront pas à revenir cette nuit ; les moyens directs ne sont pas ceux de leur choix, même en admettant l'importance qu'ils attachent à faire réussir une affaire aussi délicate et où ils savent que la moindre erreur peut être fatale à leur entreprise.

– Mais ces coquins peuvent être plus hardis que vous ne le supposez, monsieur, insistai-je.

– En ce cas, répliqua M. Murthwaite, lâchez les chiens. Y en a-t-il de solides à la basse-cour ?

– Deux, monsieur, un mâtin, et un lévrier.

– Cela suffira. Dans la circonstance présente, monsieur Betteredge, ces animaux ont un grand mérite, celui de n'avoir aucun de vos scrupules consciencieux sur le respect dû à la vie humaine. »

Le murmure du piano arrivait du salon, pendant qu'il me lançait ce trait.

Il jeta son cigare, prit le bras de M. Franklin, et se dirigea vers la maison.

Je les suivis et je remarquai que le ciel se couvrait ; M. Murthwaite fit la même observation, et me dit en me regardant de son air sarcastique : « Les indiens auront besoin de parapluies pour cette nuit, monsieur Betteredge. »

Mes graves inquiétudes pouvaient ne lui paraître qu'une charmante plaisanterie ; mais moi je n'étais pas un voyageur célèbre, habitué à jouer sa vie et à lutter de ruse avec les coquins dans des contrées sauvages. Je rentrai dans ma petite chambre, je m'assis fort perplexe et me demandai avec effroi ce qu'il fallait faire. Dans l'état d'agitation où j'étais, bien d'autres seraient arrivés à se donner un accès de fièvre ; moi je pris un moyen fort différent, j'allumai ma pipe, et j'ouvris Robinson Crusoé.

Je ne lisais pas depuis cinq minutes que je tombai sur le passage suivant, page 161 :

« La crainte du danger est mille fois plus effrayante que le danger lui-même ; quand il s'offre à nos yeux, nous trouvons le poids de l'anxiété bien plus grand que le malheur que nous redoutons. »

L'homme qui, ne croira pas en Robinson Crusoé après *cela*, sera dépourvu d'intelligence, ou aveuglé par la présomption. Il devient inutile d'argumenter avec lui, et la compassion peut même être réservée pour des gens plus dignes d'intérêt.

J'étais près d'achever ma seconde pipe lorsque encore plein d'admiration pour ce merveilleux livre, je vis entrer Pénélope

qui, après avoir servi le thé, était disposée à me faire son rapport sur la soirée du salon.

Elle avait laissé les Ablewhite chantant un duo qui commençait par d'énormes *Oh ;* elle avait remarqué que milady pour la première fois depuis que nous la connaissions faisait des erreurs au whist ; le voyageur dormait dans un coin. Pendant ce temps, M. Franklin s'égayait aux dépens des œuvres de charité féminines en général ; Pénélope observa que les répliques de M. Godfrey étaient plus aiguisées qu'il ne convenait à ses vertus philanthropiques. Elle vit aussi miss Rachel qui, tout en ayant l'air de montrer des photographies à Mrs Threadgall, échangeait avec M. Franklin des regards parfaitement clairs aux yeux de toute femme de chambre intelligente. Enfin, n'ayant plus vu M. Candy, qui avait disparu mystérieusement et qui était revenu de même, elle le retrouva en conversation avec M. Godfrey. En somme, les choses marchaient mieux que ne pouvait le faire espérer la tristesse du dîner ; pour peu que cela se soutînt encore une heure ainsi, le bonhomme Temps viendrait à notre aide en faisant avancer les voitures, et en nous rendant à tous notre liberté.

Tout s'use en ce monde, et l'influence consolante de Robinson disparut elle-même lorsque Pénélope m'eut quitté. Je me sentis nerveux, je voulus jeter un coup d'œil sur les jardins avant que la pluie tombât. Au lieu du valet de pied, je pris avec moi le lévrier dont le nez m'inspirait plus de confiance que le peu de flair des humains dans la plupart des cas ; lui au moins distinguerait un étranger. Nous parcourûmes les alentours, nous allâmes sur la route, et nous revînmes aussi peu avancés qu'avant, n'ayant pas découvert l'ombre d'un rôdeur. La pluie se mit à tomber dès l'arrivée des voitures ; il pleuvait à flots et sans doute pour toute la nuit. Sauf le pauvre docteur qu'attendait son cabriolet, toute la société était à l'abri dans de bonnes voitures fermées.

Je dis à M. Candy que je craignais qu'il ne se mouillât ; il me répondit qu'arrivé à mon âge, je devrais savoir que la peau d'un médecin est imperméable. Il partit donc par la pluie, riant de sa petite facétie. Ainsi vîmes-nous la fin de notre réunion. Il me reste à raconter l'histoire de la nuit.

CHAPITRE XI

Lorsque le dernier des invités eut disparu, j'allai retrouver Samuel à l'office. Milady et miss Rachel sortaient du salon, suivies des deux cousins. M. Godfrey demanda de l'eau-de-vie et du soda-water, M. Franklin ne prit rien. Il s'assit dans le hall intérieur, paraissant mort de fatigue, je pense que ses efforts de conversation pendant le cours de la soirée y étaient pour beaucoup.

Milady au moment de leur dire bonsoir considéra le legs du colonel, qui brillait de tout son éclat sur la robe de sa fille.

« Rachel, demanda-t-elle, où comptez-vous déposer le diamant pour cette nuit ? »

Miss Rachel fort animée se trouvait justement dans cette situation d'esprit qui vous pousse à dire des sottises, à y persévérer, comme si vous étiez en plein bon sens. On peut souvent observer cette disposition chez les jeunes filles surexcitées par une journée trop agitée. D'abord, elle déclara ne savoir que faire de son diamant. Puis elle dit qu'elle le déposerait tout simplement sur sa toilette parmi ses autres bijoux. Après cela, elle se souvint que le diamant pourrait bien briller de son infernale lumière à travers l'obscurité, et qu'elle aurait peur. Alors elle pensa à un meuble en bois des Indes placé dans son petit salon, et se décida à y mettre le diamant indien, afin, disait-elle, de donner à deux merveilles du même pays le loisir de se contempler. Ayant laissé d'abord s'évaporer son petit babil, sa mère l'arrêta.

« Ma chère, dit milady, votre meuble ne ferme même pas à clef !

– Bon Dieu, maman, reprit miss Rachel, sommes-nous donc dans un hôtel garni ? et y a-t-il des voleurs dans la maison ? »

Sans relever cette manière de parler, milady souhaita le bonsoir à ses neveux, puis se tournant vers miss Rachel, elle l'embrassa. « Pourquoi ne pas me laisser garder votre diamant pour cette nuit ? » lui demanda-t-elle.

Miss Rachel reçut la proposition comme elle eût pu le faire quelques années avant si on lui avait demandé de se séparer d'une poupée favorite. Milady vit qu'il n'y avait pas moyen de raisonner avec elle ce soir-là : « Venez dans ma chambre demain matin, Rachel, j'ai à causer avec vous... » Sur ces derniers mots, elle nous quitta, paraissant absorbée par ses propres pensées, et nullement enchantée des objets qu'elles lui offraient.

Miss Rachel nous souhaita ensuite une bonne nuit ; elle donna une poignée de main à M. Godfrey, qui debout à l'autre extrémité du hall, regardait un tableau. Puis elle se retourna vers M. Franklin, assis dans un coin, fatigué et silencieux.

Je ne puis dire quels mots ils échangèrent. Mais tandis que je me trouvais près de la grande glace, je la vis tirer mystérieusement de son corsage le médaillon qu'il lui avait donné, et le lui montrer avec un sourire qui certainement dénotait une intention, puis elle se dirigea légèrement vers son appartement. Cet incident ébranla un peu la confiance que j'avais eue jusque-là dans mon propre jugement. Je commençai à croire que Pénélope pouvait ne pas s'être trompée sur les préférences de sa jeune maîtresse. Dès que le départ de miss Rachel lui eut rendu l'usage de ses yeux, M. Franklin m'aperçut ; la mobilité de son

esprit qui le faisait passer sans cesse d'une préoccupation à une autre, le ramenait en ce moment sur le chapitre des Indiens.

« Betteredge, me dit-il, je suis tenté de croire que j'ai pris M. Murthwaite ce soir par trop au sérieux. Peut-être a-t-il voulu essayer sur nous l'effet d'un de ses contes de voyageur. Allez-vous vraiment lâcher les chiens ?

– Je vais enlever leurs colliers, monsieur, répondis-je, et une fois libres pendant la nuit, je peux m'en rapporter à eux s'il en est besoin.

– Fort bien, dit M. Franklin ; nous verrons ce qu'il y a à faire demain. Je me sens peu porté à effrayer ma tante, Betteredge, sans qu'une raison péremptoire m'y oblige. Allons, bonsoir. »

Il avait l'air si pâle et si défait que, lorsqu'il prit son bougeoir de mes mains pour monter à sa chambre, je me permis de lui conseiller un peu d'eau-de-vie dans de l'eau avant de s'endormir. M. Godfrey, revenant à nous de l'extrémité du hall, appuya mon avis et engagea M. Franklin de la façon la plus amicale à prendre quelque réconfortant.

Si j'insiste sur ces menus détails, c'est qu'après avoir vu et su tous les incidents de la journée, je fus aise de remarquer que ces messieurs étaient en aussi bonne intelligence qu'auparavant. La discussion entendue par Pénélope et leur rivalité près de miss Rachel semblaient n'avoir laissé aucun souvenir entre eux. Il est vrai que tous deux avaient le caractère bien fait, et que, de plus, ils étaient aussi des gens du monde, et il faut avouer qu'en ce cas l'éducation ne vous rend jamais aussi querelleur que lorsqu'en fait de position, on n'en possède aucune digne d'être ménagée. !

M. Franklin refusa le grog et monta avec M. Godfrey, leurs chambres étant contiguës. Sur le palier, soit que M. Godfrey l'eût persuadé, ou par suite de sa mobilité d'esprit, il changea, d'avis. « Peut-être en aurais-je besoin pendant la nuit, dit-il ; envoyez-moi de l'eau-de-vie dans ma chambre. »

Je la fis monter par Samuel, et je sortis pour lâcher les chiens. Ils ne se connurent plus dans leur surprise de se voir détachés pour la nuit et sautèrent sur moi comme des enfants.

La pluie se chargea de les calmer. Ils humèrent un peu l'eau qui tombait, puis ils rentrèrent dans leurs niches. La pluie tombait sans relâche, la terre était trempée, mais je crus voir que le temps s'améliorerait dans le courant de la nuit.

Samuel et moi nous fermâmes la maison après avoir fait notre ronde habituelle. J'examinai tout par moi-même, et ne voulus point en cette occasion m'en rapporter à mon lieutenant. Tout était dans un ordre parfait lorsque j'allai reposer mes vieux os entre minuit et une heure du matin.

Les fatigues du jour avaient été un peu fortes pour un homme de mon âge. En tout cas, l'agitation me donna un accès de la même maladie que M. Franklin, et il était plein jour lorsque je parvins à m'endormir. Tout le temps que je restai éveillé, la maison fut aussi silencieuse qu'un tombeau ; pas un bruit ne se fit entendre sauf celui de la pluie et du vent qui s'éleva vers le matin à travers les arbres.

Je m'éveillai vers sept heures et demie, et j'ouvris ma fenêtre, par laquelle entra un beau soleil.

Huit heures sonnaient et j'allais rattacher nos chiens, lorsqu'un frou-frou de jupons se fit entendre sur l'escalier, derrière moi. Je me retournai à temps pour voir Pénélope courant après moi comme une folle.

« Père, criait-elle, montez vite, pour l'amour de Dieu, le diamant a disparu !

– Avez-vous perdu l'esprit ? lui demandai-je.

– Disparu, répéta Pénélope, disparu, et personne ne sait comment ! Venez, montez, vous verrez ! »

Elle m'entraîna à sa suite jusque dans le petit salon qui ouvrait sur la chambre de notre jeune lady. Miss Rachel se tenait sur le seuil, presque aussi pâle que le peignoir blanc qui l'enveloppait. Les deux battants du meuble indien étaient tout ouverts. Un des tiroirs intérieurs avait été tiré jusqu'au bord autant qu'on pouvait le tirer.

« Regardez, dit Pénélope, j'ai moi-même vu miss Rachel mettre le diamant dans ce tiroir la nuit dernière. »

Je m'approchai. Le tiroir était vide en effet.

« Est-ce exact, miss ? » lui dis-je.

Avec un regard et un son de voix qui ne lui appartenaient pas, miss Rachel répondit comme ma fille l'avait fait :

« Le diamant a disparu. »

Ayant dit ces mots, elle rentra dans sa chambre et ferma la porte à clef.

Avant que nous eussions repris nos esprits, milady entra. Elle avait entendu le son de ma voix dans l'appartement de sa fille et voulait savoir ce qui se passait. La nouvelle de la perte du diamant la pétrifia.

Elle alla aussitôt vers la chambre de miss Rachel, et insista pour entrer.

Miss Rachel ouvrit sa porte.

L'alarme se répandit dans la maison comme une traînée de poudre, et les deux gentlemen ne tardèrent pas à nous rejoindre.

M. Godfrey fut le premier qui sortit de sa chambre. Tout ce qu'il put faire à l'annonce de cet événement fut de lever les mains au ciel, en proie à une consternation qui ne parlait guère en faveur de sa force morale. M. Franklin, sur le jugement duquel j'avais compté pour nous donner un conseil, sembla aussi inutile et aussi ahuri que son cousin. Chose étonnante, il avait enfin passé une bonne nuit, et ce bienfait, auquel il n'était plus accoutumé, l'avait, nous dit-il, presque engourdi.

Lorsqu'il eut avalé sa tasse de café noir, boisson que, suivant l'usage étranger, il prenait, toujours, plusieurs heures avant son déjeuner, son esprit sembla s'ouvrir ; le côté pratique se réveilla en lui, et il prit l'affaire en main avec netteté et résolution, comme vous l'allez voir.

Il fit d'abord comparaître les domestiques, et leur donna l'ordre de laisser tout l'étage inférieur, à l'exception de la porte d'entrée que j'avais ouverte moi-même, dans l'état où je l'avais mis la veille au soir. Il proposa ensuite à son cousin et à moi qu'avant de prendre d'autres mesures nous nous assurassions si le diamant n'aurait pas glissé accidentellement dans quelque autre tiroir, ou bien derrière le meuble, ou encore sous la table. Nous cherchâmes partout sans rien trouver ; puis, après avoir interrogé Pénélope qui ne put nous en apprendre plus que le peu qu'elle m'en avait déjà, dit, M. Franklin songea à questionner miss Rachel, et envoya Pénélope frapper à sa porte.

Milady répondit, et referma la porte sur elle. Un instant après, nous entendîmes miss Rachel donner un double tour à la clé.

Notre maîtresse était troublée et affligée. « La perte du diamant semble avoir accablé Rachel, répondit-elle aux demandes de M. Franklin ; elle évite d'en parler, même à moi, et cela de la manière la plus étrange. Il lui est impossible de vous voir en ce moment. »

Ces mots ajoutèrent à notre perplexité. Milady, après un instant d'effort, retrouva son sang-froid et agit avec sa décision accoutumée.

« Je pense qu'il n'y a plus d'espoir à conserver, dit-elle tranquillement, et qu'il ne nous reste qu'à faire demander la police ?

– Certes oui, et la première chose que devra faire la police, répondit M. Franklin engageant tout de suite sa tante dans cette voie, sera d'arrêter les trois jongleurs indiens qui sont venus hier soir sur la terrasse. »

Milady et M. Godfrey, qui n'étaient pas au courant de la conspiration autant que nous, tressaillirent de surprise.

« Je ne puis, continua M. Franklin, m'expliquer en ce moment. Je n'ai que le temps de vous dire que le diamant a été certainement volé par les Indiens. Donnez-moi, dit-il en s'adressant à sa tante, une lettre pour un des magistrats de Frizinghall, lui disant seulement que je représente vos intérêts dans cette occasion, et je vais monter à cheval sur l'heure, car notre meilleure chance consiste à ne pas perdre un seul instant. »

Que ce fût le côté français ou le côté anglais qui prédominât en ce moment chez M. Franklin, ce qui est sûr c'est qu'il se montrait alors tout à son avantage. Seulement cela durerait-il ?

Il plaça plume, encre et papier devant sa tante, qui, me sembla-t-il, écrivit la lettre presque à contre-cœur. S'il avait été possible de rester indifférent à la perte d'un joyau qui valait vingt mille livres, je crois qu'avec les mauvais pressentiments qui agitaient milady, et ses doutes sur l'intention attachée au legs de son frère, elle eût vraiment éprouvé une sorte de soulagement à savoir les voleurs et la Pierre de Lune à l'abri des poursuites.

J'accompagnai M. Franklin aux écuries, et j'en pris occasion de lui demander comment les Indiens auraient pu pénétrer dans la maison : mais notez bien que je les soupçonnais au moins aussi vivement que lui !

« L'un d'eux, me répondit-il, pourrait s'être glissé dans le hall pendant le mouvement de la sortie du dîner. Le coquin était peut-être caché sous le canapé, lorsque ma tante et Rachel discutèrent le lieu où il convenait de déposer le diamant. Alors il n'aurait eu qu'à attendre que chacun fût bien endormi, pour enlever le diamant renfermé dans le tiroir du meuble. »

Sur ces mots, il se fit ouvrir la grande porte par le groom et partit au galop.

Cela semblait la seule explication plausible, Mais alors comment le voleur avait-il réussi à s'échapper de la maison ? J'avais trouvé ce matin même la porte d'entrée barricadée comme je l'avais laissée la veille au soir, et cela au moment où j'allais l'ouvrir.

Quant aux autres portes et fenêtres, n'ayant pas été touchées par moi, ni par aucun autre, elles parlaient d'elles-mêmes.

Puis les chiens ? À supposer que le voleur fût sorti par une fenêtre de l'étage supérieur, comment leur aurait-il échappé ? Avait-il prévu le danger de ces sentinelles incommodes et pour le conjurer s'était-il muni d'une viande préparée *ad hoc* ?

Ce doute entrait dans mon esprit, lorsque les animaux en question arrivèrent sur moi se roulant dans la rosée avec de tels accès de gaîté que je pus à peine venir à bout de les calmer et de les remettre à la chaîne. Plus je retournais la chose dans mon esprit, moins l'explication de M. Franklin me paraissait satisfaisante.

Nous déjeunâmes ; car, quoi qu'il arrive dans une maison, vol ou meurtre, vous savez que, peu importe, il faut que chacun prenne ses repas. Quand nous eûmes fini, milady m'envoya demander, et je fus forcé de lui faire le récit complet du petit drame que nous lui avions dissimulé jusqu'alors, avec le détail des menées exercées par les Indiens contre le diamant. C'était une femme d'un courage supérieur à son sexe ; elle surmonta promptement la première sensation d'effroi ; son esprit paraissait bien plus préoccupé de l'état de sa fille que de la conspiration de ces gueux de païens. « Vous savez, me dit milady, combien Rachel est peu semblable aux autres filles de son âge ; mais jamais, depuis que je la connais, je ne l'ai vue si bizarre et si renfermée qu'aujourd'hui ; la perte de son bijou semble lui avoir troublé le cerveau. Qui eût jamais pu croire qu'en si peu de temps ce misérable diamant aurait pris un pareil empire sur elle ? »

Oui, c'était étrange ; car pour ce qui est des bijoux et des frivolités en général, miss Rachel était loin d'en être aussi affolée que bien d'autres jeunes personnes de son âge. Et pourtant elle était là, inconsolable et enfermée dans sa chambre à coucher. Soyons justes, toutefois : elle n'était pas la seule qui ne fût pas dans son état habituel.

M. Godfrey, par exemple, né pour être un consolateur universel, était tout désorienté.

Comme il n'était pas libre d'essayer sur miss Rachel ses moyens de persuasion philanthropique, et que personne ne lui tenait compagnie, il parcourait la maison et les alentours, en proie à une pénible indécision. Son esprit flottait entre deux partis à prendre à la suite du malheur qui nous était arrivé. Devait-il délivrer la famille de sa présence comme invité ? Ou devait-il plutôt rester et lui offrir ses humbles services dans le cas où ils seraient de quelque utilité ? Il jugea en fin de compte que ce dernier parti était peut-être le plus naturel et le plus convenable dans la triste situation où nous nous trouvions. Ce sont les circonstances qui permettent d'apprécier de quel métal un homme est fait. Soumis à cette épreuve, le caractère de M. Godfrey se montra moins bien trempé que je ne l'aurais supposé. Quant aux servantes, à l'exception de Rosanna Spearman qui se tenait à part, elles se mirent à chuchoter ensemble dans tous les coins, et à promener partout des regards défiants, comme le fait toute la gent féminine d'une maison, dès qu'il survient quelque chose d'insolite dans un intérieur.

Je conviens que je fus moi-même agité et de méchante humeur tout le jour ; la maudite Pierre de Lune nous avait tous mis sens dessus dessous.

M. Franklin revint un peu avant onze heures. Le côté résolu de sa nature semblait avoir déjà cédé sous le poids de l'anxiété. Il était parti au galop, il revenait au pas ; il avait débuté par être ferme comme l'acier, et nous le retrouvions mou comme du coton.

« Eh bien, lui dit milady, la police vient-elle ?

– Oui, répondit son neveu ; ils me suivent dans une voiture de louage ; l'inspecteur Seegrave, de votre police locale, amène

deux de ses hommes ; pure formalité, du reste ! l'affaire est sans espoir.

– Quoi, demandai-je, les Indiens ont-ils échappé ?

– Les pauvres Indiens ont été appréhendés bien injustement, fut la réponse. Ils sont aussi innocents qu'un enfant dans le sein de sa mère. Ma pensée que l'un d'eux avait pu se cacher dans la maison a eu le sort de toutes mes autres idées : elle s'est évanouie en fumée. Il a été prouvé, poursuivit M. Franklin qui paraissait insister avec un plaisir extrême sur son incapacité, il a été prouvé que c'était tout simplement impossible. »

Après avoir pu juger de la surprise que nous causait ce nouvel aperçu de l'affaire du diamant, notre jeune gentleman s'assit, à la demande de sa tante, et commença à s'expliquer.

Il paraît que le côté résolu de sa nature tint bon jusqu'à Frizinghall.

Il mit les faits sans commentaires sous les yeux du magistrat et celui-ci fit sur-le-champ demander la police. La première enquête faite au sujet des Indiens démontra clairement qu'ils n'avaient même pas tenté de quitter la ville. De nouvelles questions lui apprirent que la police les avait vus rentrer tous trois avec le jeune garçon, la nuit précédente, entre dix et onze heures ; ce qui, en calculant les distances, prouvait qu'ils étaient revenus tout droit à Frizinghall, après avoir cessé leur représentation sur la terrasse. Plus tard encore, à minuit, la police ayant eu occasion de pénétrer dans le garni où ils logeaient, les avait revus tous trois avec l'enfant. Peu après minuit, j'avais fermé moi-même toutes les portes de la maison ; il ne ressortait donc de tout ceci aucun indice contre les jongleurs. Le magistrat convint qu'il ne pouvait planer même l'ombre d'un soupçon sur eux. Mais comme les recherches ultérieures auxquelles les agents de police allaient se livrer pouvaient amener des décou-

vertes compromettantes pour ces vagabonds, il les ferait arrêter sous prévention, et les tiendrait pendant une huitaine de jours à notre disposition. Ils avaient commis par ignorance je ne sais quel mince délit qui les mettait sous le coup de la loi ; toute institution humaine (y compris la justice) peut devenir élastique dans un intérêt quelconque. Le magistral était un vieil ami de milady, et les Indiens furent arrêtés préventivement le lendemain matin.

Tel fut le récit que nous fit M. Franklin de l'emploi de sa matinée. La clé du mystère n'était plus aux mains des Indiens seuls, et si ces derniers étaient réellement innocents, qui au monde avait pu enlever le diamant de miss Rachel de son tiroir ?

Dix minutes plus tard, à mon grand soulagement, arriva l'inspecteur Seegrave. Il avait, nous apprit-il, rencontré sur la terrasse M. Franklin qui se chauffait au soleil (souvenir du Midi) et qui avait prévenu la police que les recherches seraient vaines, avant même qu'elles eussent commencé.

Pour une famille placée dans notre situation, l'inspecteur de la police de Frizinghall était le choix le plus rassurant qu'on pût souhaiter. Grand, de belle prestance et de tournure militaire, M. Seegrave joignait à une superbe voix de commandement un regard fier et assuré. Il portait une longue redingote sévèrement boutonnée jusqu'au menton.

Tout en lui disait : « Je suis l'homme qu'il vous faut. »

Le ton péremptoire avec lequel il donnait ses ordres à ses deux subordonnés indiquait qu'avec lui il n'y avait pas à plaisanter.

Il commença par visiter les alentours extérieurs et intérieurs : le résultat de ses investigations le convainquit qu'aucun

voleur n'avait pénétré chez nous par effraction, et qu'en conséquence le vol avait dû être commis par quelqu'un de la maison. Je vous laisse à penser l'agitation où furent les domestiques lorsque cette déclaration officielle parvint à leurs oreilles. L'inspecteur décida qu'il visiterait d'abord le petit salon et qu'ensuite il interrogerait les gens. En même temps il posta un de ses hommes sur l'escalier qui menait aux chambres des domestiques, en lui enjoignant de ne laisser monter personne jusqu'à nouvel ordre.

Cette dernière mesure porta au comble l'exaspération du sexe faible ; les femmes s'élancèrent en masse, entraînant Rosanna Spearman avec elles, vers le boudoir de miss Rachel, et sommèrent M. Seegrave, ayant toutes l'air de coupables, de leur dire laquelle d'entre elles il soupçonnait.

M. Seegrave ne faiblit point dans cette occasion et leur imposa par sa voix et sa contenance décidée. « Vous autres femmes, faites-moi maintenant le plaisir de redescendre toutes tant que vous êtes ; je ne veux supporter la présence d'aucune de vous ici ; voyez de quoi déjà vous êtes cause ? » Et il désignait un coin de peinture endommagé situé à la partie extérieure de la porte de miss Rachel, juste sous la serrure. « Voyez ce qu'ont fait vos jupons ! Videz la place. »

Rosanna, qui se trouvait la plus rapprochée de lui, et aussi de l'accident de la porte, donna la première l'exemple de l'obéissance, et partit faire son ouvrage. Les autres la suivirent. L'inspecteur acheva d'examiner la pièce, et n'y découvrant rien de nouveau, me demanda qui avait eu la première connaissance du vol. C'était ma fille. Elle fut mandée devant M. Seegrave.

Le chef de la police se montra un peu trop tranchant d'abord dans ses allures vis-à-vis de Pénélope. « Jeune fille, lui dit-il, veuillez me prêter toute votre attention, et prenez garde de ne dire que la vérité ! »

Pénélope prit feu à cette injonction :

« Je n'ai jamais appris à mentir, monsieur l'inspecteur ! Si mon père est d'humeur à rester là paisiblement pour entendre sa fille soupçonnée de vol et de mensonge, ayant la porte de sa propre chambre fermée à son nez, et sa réputation attaquée, lorsque c'est sa seule et légitime fortune, je ne le reconnais plus pour être le bon père que je croyais ! »

Un mot de conciliation dit à propos par moi mit le chef de la police et Pénélope sur le pied d'une meilleure entente. Les questions et les réponses se suivirent, et s'achevèrent sans amener aucun éclaircissement. Ma fille affirmait avoir vu miss Rachel déposer le diamant, dans le meuble indien un instant avant d'aller se coucher. Elle était venue à huit heures du matin lui apporter son thé, et avait trouvé le tiroir ouvert et vide. Là-dessus, elle avait donné l'alarme, et elle ne pouvait rien dire de plus.

Le chef de police demanda ensuite à voir miss Rachel. Pénélope transmit la demande à travers la porte. La réponse nous parvint de même : « Je n'ai rien à dire à la police, et je ne veux voir personne. » Notre inspecteur parut surpris et offensé dans son importance.

Je lui dis que miss Rachel étant malade, je le priais de prendre patience et de la voir un peu plus tard. Nous redescendîmes après cela, et nous croisâmes M. Godfrey et M. Franklin dans le hall.

Ces deux messieurs, comme habitants de la maison, comparurent devant M. Seegrave, qui espérait tirer d'eux quelque lumière. Ni l'un ni l'autre ne savait rien. Avaient-ils entendu quelque bruit pendant la nuit précédente ? Rien que la pluie

tombant sans relâche. Avais-je, moi, qui m'étais endormi tard, entendu remuer quelqu'un ? Personne !

L'interrogatoire achevé, M. Franklin, qui persistait à croire le cas désespéré, me dit tout bas : « Cet homme est un âne, et ne nous sera bon à rien. » M. Godfrey, à son tour, me murmura à l'oreille : « Betteredge, cet agent entend bien son affaire, il m'inspire beaucoup de confiance ! » Autant de personnes, autant d'opinions, un ancien l'a dit longtemps avant moi.

M. Seegrave retourna ensuite au boudoir, ma fille et moi ne quittant point ses talons. Il tenait, à s'assurer qu'aucun meuble n'avait été déplacé pendant la nuit, sa précédente investigation, paraissait-il, ne lui avait point suffi.

Pendant que nous tournions autour des chaises et des tables, la porte de la chambre s'ouvrit brusquement, et après s'être refusée si peu de temps avant à nous voir, miss Rachel elle-même, à notre grand étonnement, arriva au milieu de nous. Elle prit son chapeau de jardin de dessus une chaise, et s'adressant à Pénélope, lui demanda :

« M. Franklin vous avait chargée ce matin d'un message pour moi ?

– Oui, miss.

– Il désirait me parler, n'est-ce pas ?

– Oui, miss.

– Où est-il maintenant ? »

Un bruit de voix sur la terrasse éveilla mon attention, je regardai par la fenêtre et vis ces deux messieurs qui se promenaient. Je répondis alors pour ma fille :

« M. Franklin est sur la terrasse, miss. »

Sans ajouter un seul mot, sans s’occuper de l’inspecteur de police qui cherchait à lui parler, pâle comme une morte et perdue dans ses pensées, elle quitta la chambre, et alla rejoindre ses cousins sur la terrasse.

Je sentis que je manquais aux convenances, à la bonne éducation, en agissant ainsi, mais je crois qu’au prix de ma vie je n’eusse pu m’empêcher de regarder par la fenêtre quelle allait être l’entrevue de miss Rachel et des gentlemen. Elle s’approcha de M. Franklin sans paraître voir le moins du monde M. Godfrey, qui se retira en conséquence et les laissa à eux-mêmes. Ce qu’elle avait à dire à M. Franklin fut prononcé avec véhémence. Cet entretien ne dura qu’un moment ; mais à en juger par l’expression de la figure de son cousin, il sembla frappé d’un étonnement indicible. Pendant qu’ils étaient encore ensemble, milady parut sur la terrasse. Miss Rachel la vit, adressa un dernier mot à M. Franklin, et regagna vivement la maison, avant que sa mère eût pu la joindre. Surprise elle-même, et remarquant la stupéfaction de M. Franklin, milady alla vers lui. M. Godfrey se rapprocha et tous deux lui parlèrent. M. Franklin fit quelques pas entre eux, leur racontant, je pense, ce qui venait de se passer, car ils s’arrêtèrent court, comme des gens au comble de la stupéfaction. Je regardais toute cette scène, lorsque la porte du boudoir s’ouvrit violemment. Miss Rachel traversa le petit salon à pas précipités pour se rendre à sa chambre ; elle avait les yeux et les joues en feu et paraissait transportée de colère. Le chef de la police tenta encore une fois de lui parler, elle se retourna et s’écria avec rage : « Je ne vous ai pas fait venir, moi, je ne veux pas de vous ! mon diamant est perdu, ni vous, ni personne ne le retrouvera jamais ! » Sur ces mots elle entra et nous ferma la porte au nez. Pénélope, qui se trouvait près de la chambre l’entendit fondre en larmes dès qu’elle se vit seule.

Furieuse tout à l'heure, en larmes maintenant ! que signifiait tout cela ! Je dis à M. Seegrave que cela pouvait s'expliquer par l'exaspération dans laquelle la perte de son bijou avait jeté miss Rachel.

Toujours désireux de sauvegarder l'honneur de la famille, je souffrais de voir ma jeune maîtresse s'oublier ainsi, même devant un officier de police, et je tâchai de l'excuser de mon mieux. Dans mon for intérieur, j'étais plus troublé du langage inouï et de l'attitude de miss Rachel que je ne puis le dire. En la jugeant d'après sa dernière apostrophe, je supposai qu'elle était offensée de l'intervention de la police, et que M. Franklin ayant été l'auteur de cette mesure, ceci pouvait expliquer sa colère contre lui et la surprise qu'il avait dû en éprouver. Pourtant si ma supposition était exacte, pourquoi alors s'opposait-elle à l'emploi du seul moyen qui pût efficacement lui faire retrouver l'objet dont la perte la mettait dans un pareil état ?

Enfin, au nom du ciel, comment pouvait-elle affirmer que jamais on ne reverrait la Pierre de Lune ?

Dans l'état actuel des choses, je ne pouvais espérer recevoir aucune réponse à mes questions.

M. Franklin sembla se faire un point d'honneur de ne pas répéter à un serviteur, même aussi ancien que moi, ce que lui avait dit miss Rachel sur la terrasse. Il s'ouvrit probablement à M. Godfrey qui était un gentleman et un parent, mais celui-ci garda pour lui cette confidence, comme c'était son devoir de le faire. Milady, qui était sans doute aussi dans le secret, et qui seule avait accès auprès de miss Rachel, avouait ouvertement ne rien comprendre à sa fille ! « Vous me rendez folle lorsque vous me parlez du diamant ! » Toute l'influence de sa mère ne put jamais rien obtenir de plus.

Nous restions donc dans l'obscurité relativement au diamant, et sans plus d'éclaircissement au sujet de la conduite de miss Rachel. Sur ce dernier point, milady ne pouvait nous venir en aide. Quant au premier, vous jugerez vous-même que M. Seegrave approchait du moment où il pourrait s'avouer au bout de son latin.

Après avoir bouleversé sans résultat tout l'ameublement du boudoir, cet agent expérimenté me demanda si les domestiques avaient pour la plupart connu le lieu où se trouvait le diamant pendant la nuit.

« À commencer par moi, monsieur, lui dis-je, je le connaissais, ainsi que le valet de pied Samuel, car il était dans le hall pendant qu'on discutait sur l'endroit où déposer le bijou. Ma fille l'y vit mettre également, comme elle vous l'a dit. Elle ou Samuel peut en avoir parlé à l'office ; d'ailleurs, les gens auraient encore pu entendre eux-mêmes cette conversation, si la porte était ouverte sur l'escalier de service. En somme, chacun peut avoir eu l'occasion de savoir où reposait le diamant la nuit dernière. »

Ma réponse ouvrait un large champ aux investigations du chef de police ; il essaya de le limiter en m'interrogeant sur les domestiques et sur leur réputation individuelle.

Je songeai tout de suite à Rosanna Spearman. Mais il ne convenait ni à ma position, ni à mes sentiments personnels, de diriger les soupçons sur une pauvre fille, dont l'honnêteté avait été sans reproche depuis que je la connaissais.

La directrice du refuge l'avait donnée à milady comme étant sincèrement repentante, et parfaitement digne de sa confiance. C'était l'affaire de l'agent de police de trouver des motifs pour la soupçonner, et alors seulement, s'ils paraissaient s'établir, mon devoir serait de lui parler du passé de Rosanna et

de lui dire comment elle était entrée à notre service. « Tous nos gens ont une excellente moralité, et tous méritent la confiance que ma maîtresse leur témoigne. » Telle fut ma réponse, après laquelle il ne restait à M. Seegrave qu'une chose à faire, c'était de sonder lui-même chacun des domestiques.

Il les examina les uns après les autres. Chacun d'eux assura qu'il n'avait rien à dire ; pour ce qui concerne les femmes, ce rien fut détaillé avec force perte de temps, et des plaintes amères de la confiscation momentanée de leurs chambres à coucher. Elles furent toutes renvoyées à leur ouvrage, et alors Pénélope ayant été rappelée, M. Seegrave se remit à l'interroger séparément.

L'impatience que ma fille avait montrée dans le « boudoir » et sa promptitude à se croire l'objet des soupçons parurent avoir produit une impression défavorable sur le chef de police. Il semblait aussi frappé de cette circonstance qu'elle était la dernière personne qui eût vu le diamant.

Lorsque ma chère petite me revint après ce second interrogatoire, elle était parvenue au comble de l'exaspération. Il n'y avait plus à en douter ! l'agent de police l'avait pour ainsi dire accusée du vol ! J'eus peine, même en pensant à l'opinion de M. Franklin, à le croire un âne aussi bâté ! Mais quoiqu'il ne se prononçât pas, le fait est que ses regards n'avaient rien d'agréable pour Pénélope ; je pris le parti d'en rire avec elle, comme d'une aberration par trop ridicule pour être prise au sérieux, ce qui était vrai ; mais au fond je me sentais en colère, et il y avait bien de quoi, lorsque je voyais cette enfant assise dans un coin, le cœur gros, et pleurant sous son tablier ramené sur sa figure. C'est une sotte, direz-vous, elle aurait pu attendre qu'on l'accusât ouvertement. J'en conviens parce que je suis un homme juste et d'humeur égale ; mais aussi M. le chef de police eût pu se rappeler que... enfin, peu importe qu'il se rappelât ou non. Que le diable l'enlève !

La dernière phase de l'instruction amena ce qu'on peut nommer une crise. Le chef de police eut, moi présent, une entrevue avec milady. Après lui avoir appris que le diamant ne *pouvait* avoir été volé que par quelqu'un de la maison, il lui demanda l'autorisation de faire fouiller toutes les malles des gens par lui et ses hommes. Ma bonne maîtresse, en femme généreuse et bien née qu'elle était, se refusa à nous voir traités comme des voleurs. « Je ne consentirai jamais, dit-elle, à payer d'une pareille humiliation les fidèles services que j'ai reçus de mes domestiques. »

M. l'inspecteur s'inclina d'un air qui disait clairement :

« Pourquoi m'employer, si vous devez me lier les mains ainsi ? »

Placé comme je l'étais à la tête de la maison, je sentis aussi tôt que nous nous devions à nous-mêmes de ne pas abuser de la bonté de milady. « Nous remercions milady, et nous lui sommes très-reconnaissants, dis-je ; mais nous lui demandons la permission de faire notre devoir en cette occasion, et d'offrir nos clés. Lorsque Gabriel Betteredge donne l'exemple, ajoutai-je en arrêtant M. Seegrave à la porte, tous les autres domestiques l'imiteront, je vous le promets ; voici mes clés pour commencer. » Milady me prit la main et me remercia les larmes aux yeux. Seigneur ! que n'eussé-je pas donné en ce moment pour avoir le droit d'assommer M. le chef de police !

Comme je l'avais annoncé, les domestiques suivirent tous mon impulsion, la plupart de fort mauvaise grâce, mais tous partagèrent ma manière de voir. C'était un spectacle curieux d'observer les femmes pendant que les agents fourrageaient dans leurs effets, la cuisinière faisait une mine à croire qu'elle eût voulu rôtir M. Seegrave tout vivant dans son four, et toutes

ses camarades le regardaient comme si, en ce cas, elles en eussent volontiers mangé un morceau !

Les recherches achevées, et bien entendu sans qu'on eût retrouvé le moindre atome du diamant, l'inspecteur se retira dans ma chambre pour mieux peser ce qu'il lui restait à faire. Lui et ses hommes venaient de passer des heures dans la maison, sans que l'affaire eût avancé d'un pouce. Ils n'avaient recueilli aucun indice ni sur la manière dont le vol avait été commis, ni sur la personnalité du voleur.

Pendant que l'agent mûrissait ainsi de nouveaux projets, M. Franklin me fit demander dans la bibliothèque.

Au moment où j'ouvrais la porte de cette pièce, quelle ne fut pas ma surprise de la sentir poussée du dedans, et d'en voir sortir Rosanna Spearman !

Lorsqu'on avait balayé et rangé dans la bibliothèque, et cela dès le matin, ni la première ni la seconde housemaid n'avaient quoi que ce soit à y voir à aucune autre heure du jour. J'arrêtai Rosanna et lui fis un reproche de cette dérogation à toutes les coutumes de la maison.

« Qu'est-ce qui peut vous amener dans la bibliothèque à cette heure de la journée, lui demandai-je ?

– M. Franklin Blake avait laissé tomber dans sa chambre une de ses bagues, et je suis entrée dans la bibliothèque pour la lui remettre. »

Elle rougissait tout en me faisant cette réponse, et elle me quitta avec un air de tête et une affectation d'importance que je ne m'expliquai pas. Toutes les servantes avaient été plus ou moins révolutionnées par ce qui s'était passé dans la maison ;

mais aucune n'avait perdu le sens commun, qui paraissait faire défaut à la tête de Rosanna Spearman.

Je trouvai M. Franklin en train d'écrire. Il me demanda tout d'abord un moyen pour se transporter au chemin de fer. Au premier son de sa voix, je me vis en présence du côté résolu et pratique de l'individu, l'homme de coton avait disparu : c'était l'homme de fer qui était maintenant assis devant moi.

« Vous allez à Londres, monsieur ? demandai-je.

– Je vais y télégraphier, me répondit M. Franklin. J'ai fait partager à ma tante la conviction où je suis qu'il nous faut ici une plus forte tête que celle de ce Seegrave, et elle m'a autorisé à envoyer un télégramme à mon père. Il connaît le directeur en chef de la police, et celui-ci peut nous donner l'homme fait pour débrouiller cette mystérieuse aventure. À propos de mystères, ajouta M. Franklin en baissant la voix, j'ai encore un mot à vous dire avant que vous alliez aux écuries. N'en laissez rien échapper devant personne, mais il faut que Rosanna Spearman ait la tête dérangée, ou j'ai grand'peur qu'elle en sache plus long qu'elle ne le doit sur la Pierre de Lune. »

Je ne puis me rendre compte si je fus plus saisi qu'effrayé en l'entendant s'exprimer ainsi. Si j'avais été encore jeune, j'eusse fait cet aveu à M. Franklin ; mais si la vieillesse conserve un avantage, c'est celui de vous apprendre à vous taire dans les occasions où vous ne voyez pas votre route clairement tracée.

« Elle est entrée ici sous le prétexte de me rapporter une bague que j'avais laissée tomber dans ma chambre, continua M. Franklin ; lorsque je l'eus remerciée, je m'attendais naturellement à ce qu'elle s'en irait. Au lieu de cela, elle se place en face de moi de l'autre côté de la table où j'écrivais, et me regarde d'un air moitié familier, moitié effrayé, mais enfin le plus singulier du monde, et auquel je ne comprenais rien.

« – Quelle étrange histoire que celle de ce diamant, n'est-ce pas, monsieur ? » me dit-elle tout à coup, comme une personne qui prendrait son parti tête baissée de dire une folie.

« Je répondis oui, me demandant ce qui allait s'ensuivre.

« Sur ma parole, Betteredge, je suis convaincu que sa tête est détraquée, car elle reprit :

« – Ils ne retrouveront jamais le diamant, monsieur, n'est-il pas vrai ? pas plus qu'ils ne sauront quelle est la personne qui l'a enlevé, j'en réponds bien. »

« En disant cela, elle me souriait et faisait des gestes de tête ! Avant que j'eusse eu le temps de lui demander quelque explication, on entendit vos pas du dehors ; je crois qu'elle avait peur que vous la vissiez ici ; en tout cas, elle changea de couleur, et quitta la pièce. Que diable tout cela peut-il signifier ? »

Je ne pus prendre sur moi, même alors, de lui conter l'histoire de cette fille, car je sentais qu'autant valait la désigner tout de suite comme ayant volé le bijou.

En outre, quand même je me fusse ouvert à lui, et en supposant qu'elle eût commis le vol, il restait à chercher pourquoi elle paraissait vouloir confier son secret à M. Franklin plutôt qu'à tout autre.

« Je ne puis me résoudre à mettre cette fille dans un embarras sérieux, et cela uniquement parce que ses discours et son attitude touchent à l'extravagance, continua M. Franklin, et pourtant si elle s'était adressée au chef de police dans les mêmes termes qu'à moi, j'avoue que, tout sot qu'il est, il n'eût pu... »

Il s'arrêta là, et n'acheva pas sa phrase.

« Le mieux sera, monsieur, d'en dire un mot en particulier à ma maîtresse dès la première occasion. Milady porte un sincère intérêt à Rosanna, et celle-ci peut après tout n'avoir été que sotte et trop hardie.

« Un événement quelconque survient-il dans une maison, les femmes qui en font partie aiment toujours à l'envisager du côté le plus sombre ; il semble que ces pauvres créatures en acquièrent de l'importance à leurs propres yeux...

« Si vous avez un malade à soigner, rapportez-vous-en à elles pour prédire sa mort certaine. Si un bijou vient à être perdu, soyez-en certain, elles prédiront qu'on ne le retrouvera jamais. »

Ces réflexions parurent faire une impression favorable sur M. Franklin. : il plia son télégramme et changea de sujet de conversation.

Je me rendis aux écuries afin de commander le poney-chaise, et en y allant je jetai un coup d'œil sur l'office où les domestiques étaient à déjeuner.

Rosanna Spearman n'était pas parmi eux. Je demandai pourquoi ; on m'apprit qu'elle s'était trouvée subitement souffrante, et qu'elle était montée se coucher dans sa chambre.

« C'est bizarre, observai-je ; elle avait l'air assez bien lorsque je l'ai vue il n'y a qu'un instant ! »

Pénélope me suivit. « Ne parlez pas ainsi devant eux, père, me dit-elle ; vous ne les rendrez que plus acharnés contre elle. La pauvre fille a évidemment le cœur pris par M. Franklin Blake. »

Considérées de la sorte, les allures de Rosanna prenaient une autre signification. Si Pénélope voyait juste dans cette occasion, le langage et la conduite de notre housemaid pouvaient s'expliquer par son désir irrésistible de parler à M. Franklin et d'attirer quand même son attention sur elle. Alors je pouvais aussi comprendre son air agité et satisfait lorsqu'elle me rencontra à la porte de la bibliothèque.

Bien qu'elle n'eût guère prononcé plus de quatre paroles, elle était arrivée à ses fins et M. Franklin lui avait parlé.

Je fis atteler le poney ; dans l'infernal et inextricable gâchis au milieu duquel nous nous agitions, je vous assure que j'éprouvais une satisfaction matérielle à observer combien toutes les parties du harnachement s'accordaient entre elles ! car enfin, le poney bien et dûment attelé, vous aviez sous les yeux un fait avéré, une certitude, et cela devenait une précieuse rareté au milieu des complications qui nous assaillaient. Quand je fus arrivé à la porte d'entrée avec le poney-chaise, j'y trouvai M. Franklin, et en plus M. Godfrey avec l'inspecteur qui m'attendaient sur les marches.

Les réflexions de M. Seegrave, après l'insuccès de ses recherches dans les chambres et les malles des domestiques, l'avaient conduit, paraît-il, à une conclusion toute nouvelle. Tenant toujours à sa première opinion, à savoir que le bijou avait été volé par quelqu'un de la maison, le policier expérimenté exprimait maintenant la pensée que le voleur (il eut le bon goût de ne pas nommer la pauvre Pénélope, quoi qu'il pût penser d'elle intérieurement) avait dû s'entendre avec les trois jongleurs ; il proposait donc de diriger l'enquête sur les Indiens détenus dans la prison de Frizinghall.

À ces mots, M. Franklin offrit de reconduire l'inspecteur à la ville, d'où il expédierait son télégramme aussi bien que de la station. M. Godfrey, toujours plein d'admiration pour

M. Seegrave, et désireux d'assister à l'interrogatoire des Indiens, demanda à accompagner ces messieurs. Un des agents devait se joindre à eux, l'autre restait avec nous en cas de besoin ; ainsi les quatre places de la petite voiture se trouvèrent remplies.

Avant de prendre les rênes, M. Franklin fit quelques pas avec moi, afin d'être hors de la portée des oreilles étrangères.

« Je suspendrai l'envoi de mon télégramme, dit-il, jusqu'à ce que j'aie vu ce qui ressortira de l'interrogatoire des Indiens. Ma conviction, est que cet imbécile d'agent nage en pleine ignorance, et ne cherche qu'à gagner du temps. Supposer qu'un de nos domestiques est en connivence avec ces Indiens, c'est à mon avis le comble de l'absurdité. Veillez sur la maison, Betteredge, jusqu'à mon retour, et voyez si vous pouvez tirer quelque chose de Rosanna Spearman. Je ne vous demande rien qui vous répugne à faire ni qui soit trop dur envers cette fille ; je vous prie seulement d'être plus attentif que jamais, nous traiterons l'affaire légèrement devant ma tante, mais elle est plus sérieuse que vous-même ne le croyez.

– Il s'agit de vingt mille livres sterling, monsieur, dis-je en songeant à la valeur du diamant.

– Il s'agit de calmer l'imagination de Rachel, me répondit gravement M. Franklin ; je suis très-inquiet d'elle. »

Il me quitta aussitôt, comme désireux de couper court à la conversation.

Je pense que je le compris bien, en supposant qu'il craignait de laisser échapper devant moi le secret de l'apostrophe de miss Rachel sur la terrasse.

Ils partirent donc pour Frizinghall ; dans son intérêt même, je cherchai l'occasion de parler à Rosanna en particulier ; mais

la circonstance ne se présenta pas. Elle ne descendit qu'à l'heure du thé, excitée et bizarre ; elle eut une attaque de nerfs, prit une dose de sel volatil par ordre de milady et retourna se coucher.

La journée s'acheva péniblement, et nous parut interminable. Miss Rachel continua à garder la chambre, se disant trop souffrante pour descendre dîner, et milady était si attristée de l'état de sa fille, que je ne pus me résoudre à lui causer un souci de plus, en lui rapportant ce que Rosanna Spearman avait dit à M. Franklin. Quant à Pénélope, elle nourrissait l'agréable conviction qu'elle serait jugée, condamnée et transportée pour vol.

Les autres femmes de la maison se plongèrent dans la lecture de la Bible et de leurs livres de prières, ce qui les rendit plus aigres que du verjus ; j'ai remarqué que, particulièrement dans notre sphère, les démonstrations de piété hors de saison amènent infailliblement ce fâcheux résultat moral. Je n'eus même pas le cœur, pour ma part, d'ouvrir mon Robinson Crusoé. J'allai dans la cour, je plaçai ma chaise près du chenil, et je demandai à la société des quadrupèdes un peu de la gaieté qui manquait absolument à celle des humains.

Une demi-heure avant le dîner, nos deux messieurs revinrent de Frizinghall. Il était convenu que le retour de l'inspecteur aurait lieu le lendemain. Ils avaient été chercher le voyageur. M. Murthwaite à sa maison de campagne, et à la demande particulière de M. Franklin, celui-ci leur avait facilité l'interrogatoire des Indiens, en les questionnant dans la langue hindoue, puisqu'un seul d'entre eux comprenait l'anglais. L'enquête conduite avec tout le soin possible n'aboutit à rien, et on ne put établir la plus légère présomption d'un accord tenté par eux avec un de nos domestiques.

En voyant ce résultat, M. Franklin expédia son télégramme à Londres, et nous dûmes attendre au lendemain pour plus ample informé.

Vous voilà entièrement édifiés sur l'issue négative de cette longue journée de trouble et d'agitation ; deux jours après, un rayon de lumière commença à jeter une faible clarté dans ces ténèbres. Vous allez voir comment.

CHAPITRE XII

La nuit du jeudi se passa sans amener aucun fait nouveau ; mais le vendredi nous apporta deux nouvelles :

En premier lieu, le garçon boulanger dit avoir rencontré dans l'après-midi précédente Rosanna Spearman, couverte d'un voile épais, et se dirigeant vers Frizinghall par le sentier de la lande.

Il aurait été étrange que quelqu'un eût pu se tromper sur la personne de Rosanna que son épaule contrefaite rendait bien reconnaissable, la pauvre fille, et pourtant l'erreur ici était évidente, puisque ce jeudi-là Rosanna était restée malade et enfermée dans sa chambre.

La seconde nouvelle nous fut apportée par le facteur. Le digne M. Candy n'avait pas été plus heureux dans sa plaisanterie sur son propre compte que dans celles qu'il faisait sur le prochain, et lorsqu'il avait comparé la peau d'un docteur à un tissu imperméable, le cher homme était tombé dans l'erreur.

La preuve en était que, mouillé jusqu'aux os, la fièvre l'avait pris, et le facteur nous le dépeignit comme ayant le délire et bavardant autant dans cet état que dans la vie habituelle. Nous fûmes tous affligés pour le docteur, mais M. Franklin parut surtout contrarié de sa maladie à cause de miss Rachel. D'après ce qu'il dit à milady en ma présence au moment du déjeuner, il semblait craindre que sa cousine n'eût besoin de soins très-sérieux, pour peu qu'elle n'eût pas promptement l'esprit mis au repos en ce qui touchait à l'aventure du diamant.

Peu après le déjeuner arriva par dépêche télégraphique la réponse de M. Blake père. Il annonçait à son fils qu'avec l'aide de son ami le directeur en chef de la police, il avait mis la main sur l'homme qu'il nous fallait dans les circonstances présentes. Ils nous envoyaient le sergent Cuff, et nous pouvions compter sur son arrivée chez nous pour le lendemain matin.

En lisant le nom de cet officier de police, M. Franklin fit un brusque mouvement.

Il paraîtrait que l'avocat de son père lui avait déjà raconté, durant son séjour à Londres, de curieuses anecdotes sur le sergent Cuff.

« Je commence à croire que nous verrons la fin de toutes nos incertitudes, dit-il ; si la moitié des bruits qui courent au sujet de Cuff est vraie, il n'a pas son pareil en Angleterre pour débrouiller une affaire. »

Tout cela nous rendit impatients de voir apparaître cette célébrité.

L'inspecteur Seegrave revint à l'heure fixée, et lorsqu'il apprit qu'on attendait l'arrivée du sergent, il s'enferma sur-le champ, armé de plumes, d'encre et de papier, pour se mettre en devoir de rédiger le rapport qui lui serait certainement demandé. J'eusse désiré aller moi-même chercher M. Cuff à la station. Mais le poney-chaise étant requis pour M. Godfrey, il ne pouvait être question des chevaux et de la voiture de milady, même pour ramener une célébrité telle que le sergent. M. Godfrey exprima ses regrets très-affectueux à sa tante de se voir contraint de la quitter dans un pareil moment ; il remit même gracieusement son départ à l'heure du dernier train, afin d'être à même d'entendre l'opinion de l'habile officier de police envoyé de Londres.

Mais il lui fallait d’urgence être rendu à Londres vendredi soir, car samedi matin un comité charitable avait à le consulter pour sortir de graves embarras.

Lorsque le moment de l’arrivée du sergent approcha, j’allai jusqu’à la grille afin de le recevoir.

Un cab du chemin de fer arrivait à la loge en même temps que moi ; il en sortit un homme d’âge mûr, aux cheveux grisonnants, et d’une maigreur telle qu’il ne possédait certes pas une once de chair sur les os. Ses vêtements étaient propres et noirs ; il portait une cravate blanche.

Sa figure en lame de couteau, était recouverte d’une peau jaune et sèche comme les feuilles d’automne, et ses yeux gris d’acier vous fixaient d’une façon gênante, comme s’ils eussent voulu lire dans vos pensées plus avant que vous même.

Sa démarche était silencieuse, sa voix mélancolique, et ses longs doigts maigres vous faisaient penser à des griffes. Il eût pu être un pasteur, un officier des pompes funèbres ou tout autre employé que vous voudrez, sauf ce qu’il était en réalité. Je ne crois pas possible de trouver un contraste plus frappant que celui qui existait entre lui et l’inspecteur Seegrave, et certes, pour une famille affligée, son apparence était peu consolante !

« Suis-je chez lady Verinder, demanda-t-il ?

– Oui, monsieur.

– Je me nomme le sergent Cuff.

– Veuillez me suivre, monsieur. »

Pendant le trajet, je me crus obligé de lui apprendre ma position dans la famille afin de le mettre à l’aise, et pour qu’il pût

s'entretenir avec moi de l'affaire qui allait l'occuper. Mais il n'en souffla pas mot. Il admira les jardins, et observa qu'on sentait le voisinage de la mer à la vivacité de l'air.

Je m'étonnai dans mon for intérieur de la réputation faite à M. Cuff. Nous atteignîmes la maison, dans l'aimable disposition de deux dogues attachés à la même chaîne pour la première fois de leur vie.

Je demandai milady. Sur la réponse qu'on me fit qu'elle était dans les serres, j'envoyai un domestique la prévenir, et nous entrâmes dans les jardins à fleurs. Pendant que nous attendions ma maîtresse, M. Cuff, regardant à travers la voûte de verdure à sa gauche, aperçut notre parterre de rosiers, et se dirigea immédiatement de ce côté avec la première apparence de vivacité que je lui eusse vu. Ce qui étonna beaucoup le jardinier et excita secrètement mon mépris, ce fut que le fameux agent de police se trouva être un puits de science sur l'article ridicule de la culture des roses.

« Ah ! vous avez ici la bonne exposition, sud et sud-ouest, » dit le sergent en balançant sa tête grise et en donnant à sa voix mélancolique une intonation presque joyeuse. « Pour un parterre de rosiers, rien de mieux que cette forme-ci : un cercle contenu dans un carré. Oui, c'est bien cela, des allées entre chaque plate-bande. Mais elles ne devraient pas être sablées comme celles-ci. Du gazon, monsieur le jardinier, des allées de gazon entre vos arbustes ; le gravier est trop sec pour les roses. Voilà un joli carré de roses blanches et de roses aurore. C'est un mélange qui fait toujours bien, n'est-ce pas ? Voici la rose blanche musquée, monsieur Betteredge, notre vieille rose anglaise qui tient bien sa place au milieu de toutes ces jolies nouveautés, la belle petite ! » fit le sergent tournant la rose musquée entre ses doigts, et lui parlant avec câlinerie comme à un enfant.

Voyons, était-ce là l'homme qui ferait rentrer miss Rachel en possession de son diamant, et qui parviendrait à mettre la main sur un voleur ?

« Vous paraissez fort aimer les roses, sergent ? lui dis-je.

– Je n'ai guère le temps d'aimer beaucoup quoi que ce soit, me répondit M. Cuff. Mais quand j'ai un moment à donner à la tendresse, le plus souvent, monsieur Betteredge, ce sont les roses qui en profitent. J'ai commencé la vie au milieu d'elles, chez mon père qui était horticulteur, et j'espère bien finir mes jours en leur compagnie. Un de ces matins, s'il plaît à Dieu, je cesserai de découvrir des voleurs, et j'essayerai d'élever des rosiers. Mais, jardinier, il y aura des sentiers gazonnés entre leurs rangs, reprit le sergent, auquel les allées de gravier de notre parterre laissaient une impression défavorable.

– Cela me semble un assez singulier goût, monsieur, me hasardai-je à lui dire, dans la carrière que vous avez adoptée ?

– Si vous regardez tout autour de vous (ce que la plupart des gens ne font pas), reprit M. Cuff, vous serez convaincu que presque toujours les goûts d'un homme sont en contradiction avec la nature de ses occupations : ainsi en est-il pour moi ; si vous trouvez une opposition plus forte que celle des voleurs et des roses, je tâcherai de modifier mes goûts, bien qu'il soit un peu tard, à mon âge. Vous vous servez de la rose incarnate pour greffer les espèces tendres, n'est-ce pas, monsieur le jardinier ? je le pensais bien. Ah ! voici une dame qui s'avance vers nous ; est-ce lady Verinder ? »

Il l'avait aperçue avant que ni moi ni le jardinier nous fussions doutés de son approche, et cependant nous savions, nous, de quel côté elle pouvait venir, tandis que lui l'ignorait ; je commençai à le croire plus intelligent qu'il ne le paraissait à première vue.

L'aspect du sergent ou la mission qu'il venait remplir – peut-être l'un et l'autre – semblèrent causer à milady quelque embarras. Je la vis pour la première fois depuis que je la connaissais ne sachant que dire à un étranger ; mais M. Cuff sut la mettre à l'aise presque aussitôt.

Il demanda si un autre de ses collègues avait été chargé avant lui d'éclaircir l'affaire du vol ; quand il eut appris qu'un autre personnage avait été mandé et se trouvait encore dans la maison, il exprima le désir de causer avec lui avant de prendre aucune mesure nouvelle.

Milady marcha en avant pour rentrer. Avant de la suivre, le sergent ne put s'empêcher d'adresser une injonction finale au jardinier. « Décidez milady à essayer des sentiers gazonnés, lui dit-il, jetant un regard sévère vers les allées sablées ; pas de gravier ! pas de gravier surtout ! »

Je serais bien en peine d'expliquer le pourquoi, mais toujours est-il que, présenté au sergent Cuff, M. Seegrave parut avoir perdu plusieurs pouces de sa taille naturelle.

Tous deux se retirèrent, et restèrent enfermés ensemble fort longtemps, loin des intrus.

Lorsqu'ils sortirent de la chambre, M. l'inspecteur était très-animé, et le sergent bâillait.

« Le sergent désire visiter le boudoir de miss Rachel, me dit avec solennité M. Seegrave. Le sergent peut avoir des questions à faire, veuillez l'accompagner. »

Pendant qu'on disposait ainsi de moi, je regardais le célèbre Cuff. Le célèbre Cuff examinait, lui, M. l'inspecteur avec ce regard tranquille et expectant dont j'ai déjà parlé. Je ne puis

affirmer qu'il attendit le moment où son collègue se manifesterait sous la forme d'un âne, mais j'ai tout lieu de ne pas croire mes soupçons téméraires.

Je lui montrai le chemin. Le sergent parcourut sans bruit le boudoir et visita le meuble en bois des Indes, questionnant rarement M. Seegrave, s'adressant à moi à tout instant, mais avec une intention que ni l'inspecteur ni moi ne pénétrions. Le cours de ses investigations l'amena devant la porte ornée de la peinture décorative que vous savez.

Il posa un doigt interrogateur sur la petite tache faite sous la serrure, tache que l'inspecteur avait déjà remarquée, lorsqu'il blâma l'attroupement de nos servantes réunies dans la chambre.

« Voici qui est regrettable, fit le sergent ; comment cela s'est-il fait ? »

C'est à moi que la question s'adressait. Je racontai la petite scène de la matinée, ajoutant que le frôlement des jupons des femmes était la cause du dommage.

« L'inspecteur Seegrave les a renvoyées avant que le mal devint plus considérable.

– Exact, fit M. Seegrave d'un air militaire ; je leur donnai l'ordre de sortir. Ce sont les jupes, sergent, les jupes qui ont fait cela.

– Avez-vous remarqué lequel des jupons a causé l'accident ? dit le sergent, sans cesser de s'adresser à moi.

– Non, monsieur. »

Là-dessus, M. Cuff se tourna vers l'officier de police. « *Vous* avez dû le remarquer, je présume ? » lui dit-il.

M. l'inspecteur parut vexé, mais il s'en tira de son mieux. « Je ne saurais répondre de ma mémoire à ce sujet, sergent, répondit-il ; ce n'est qu'une bagatelle, une vraie bagatelle. ».

Le sergent Cuff fixa M. Seegrave avec le même regard dédaigneux qu'il avait eu pour les allées sablées dans le parterre des rosiers, puis d'un ton mélancolique il nous donna le premier échantillon que nous eûmes de ses talents si vantés :

« J'ai fait la semaine dernière, monsieur l'inspecteur, une enquête privée ; le motif de l'enquête était un meurtre, et dans le cours de l'instruction on trouva sur une nappe de table une tache d'encre dont personne ne pouvait expliquer l'origine ; ma longue expérience de la triste vie de ce triste monde, ne m'a jamais encore fait rencontrer une chose qui pût être traitée de bagatelle ; avant de faire un pas de plus dans cette affaire-ci, il faudra examiner celui des jupons qui a causé la tache, et nous assurer avec certitude du moment précis où cette peinture était encore humide. »

L'inspecteur, sous le coup de l'humeur que lui causait la leçon, demanda s'il fallait rappeler toutes les femmes. M. Cuff réfléchit un instant, soupira, et secoua la tête.

« Non, dit-il ; éclaircissons d'abord la question de la peinture ; il n'y a là qu'à répondre par oui ou par non, ce ne pourra être long. Le chapitre des jupons féminins, lui, sera interminable. Quelle heure était-il hier matin, lorsque les femmes se trouvaient réunies ici ? Environ onze heures, n'est-ce pas ? Y a-t-il une personne de la maison qui sache si la peinture était sèche ou humide, hier matin à onze heures ?

– Le neveu de milady, M. Franklin Blake, le sait, répondis-je.

– Ce monsieur est-il dans la maison ? »

M. Franklin était autant à notre portée que nous pouvions le désirer, et il n'attendait que l'occasion de faire connaissance avec l'éminent Cuff. Une minute après, il nous rejoignait, et faisait la déposition suivante :

« Cette porte, sergent, a été peinte par miss Verinder, avec mon aide, et au moyen d'un siccatif de ma composition. Ce siccatif sèche n'importe quelles couleurs dont on se serve, dans l'espace de douze heures.

– Vous rappelez-vous le moment où vous avez exécuté la partie qui est abîmée actuellement ?

– Parfaitement, répondit M. Franklin ; c'est la dernière partie que nous achevâmes. Nous tenions à finir notre travail pour mercredi dernier, et je le terminai moi-même vers trois heures de l'après-midi, ou très-près de cette heure-là.

– Nous sommes aujourd'hui à vendredi, dit le sergent en s'adressant à M. l'inspecteur. Faisons notre compte, monsieur. Mercredi, à trois heures, la peinture se trouvait achevée. Le siccatif la sèche en douze heures, c'est-à-dire qu'elle était séchée vers trois heures du matin, jeudi. Vous faites la visite de cette pièce jeudi à onze heures. Ôtez trois de onze, reste huit. Cette porte était donc parfaitement sèche *depuis huit heures*, monsieur l'inspecteur, quand vous supposiez que le dommage venait d'être causé par les jupons des femmes de la maison. »

Premier coup de grâce porté à M. Seegrave ! S'il n'avait été assez sot pour soupçonner Pénélope, j'eusse pu le plaindre !

La question de la peinture jugée, M. Cuff dès ce moment laissa là son collègue comme un sujet incapable et s'adressa à M. Franklin, lequel parut lui offrir infiniment plus de ressource.

« Vous avez doublé nos chances, monsieur, en nous donnant une indication aussi précieuse. »

Comme il disait ces mots, la porte de miss Rachel s'ouvrit, et celle-ci s'avança au milieu de nous. Elle s'adressa au sergent, sans paraître se souvenir qu'il lui était absolument étranger.

« Ai-je bien entendu ? demanda-t-elle, en désignant M. Franklin, c'est LUI qui a servi à vous fournir des indications ?

– C'est miss Verinder, glissai-je dans l'oreille du sergent.

– Mademoiselle, dit le sergent, – et son œil gris d'acier s'attacha attentivement sur le visage de ma jeune maîtresse, – ce monsieur a peut-être mis dans nos mains le fil conducteur. »

Elle essaya de fixer M. Franklin ; je dis essaya, car elle détourna brusquement les yeux avant qu'ils eussent pu rencontrer les siens. Son esprit semblait étrangement troublé. Elle rougit, puis pâlit affreusement, et sa physionomie prit avec ce dernier changement une expression qui m'alarma.

« Maintenant que j'ai répondu à votre question, miss, dit le sergent, je me permettrai de vous en poser une à mon tour. Voici une partie de la peinture de cette porte qui a été écorchée, savez-vous quand ou par qui cet accident a eu lieu ? »

Au lieu de lui répondre, miss Rachel continua ses questions, comme s'il n'eût pas parlé ou qu'elle ne l'eût pas entendu.

« Êtes-vous encore un officier de police ? demanda-t-elle.

– Je suis le sergent Cuff, du bureau des recherches.

– Croyez-vous que l'avis d'une jeune fille vaille quelque chose ?

– Je serai toujours heureux, miss, de l'entendre.

– Faites votre devoir à vous tout seul, et ne permettez pas à M. Franklin Blake de vous aider en quoi que ce soit ! »

Elle prononça ces mots avec un accent presque sauvage. Il y avait dans sa voix et son regard une animosité si marquée contre M. Franklin, que, quoique j'eusse vu naître miss Rachel et que je l'aimasse presque à l'égal de milady, je me sentis honteux d'elle pour la première fois de ma vie.

Le regard fixe du sergent ne la quittait pas.

« Merci, miss, lui dit-il. Pourriez-vous nous donner quelque éclaircissement au sujet de cette tache ? peut-être l'auriez-vous causée vous-même par inadvertance ?

– Je ne sais rien sur la tache. »

Sur cette réponse, elle nous quitta, et s'enferma dans sa chambre ; cette fois comme les autres, je l'entendis fondre en larmes dès qu'elle fut seule.

Je ne pus me résoudre à regarder le sergent. Je levai les yeux sur M. Franklin, près duquel je me trouvais. Il paraissait encore plus affligé que moi de ce qui se passait.

« Je vous avais bien prévenu que je me sentais inquiet sur son compte, me dit-il ; vous voyez que j'étais dans le vrai.

– Miss Verinder est un peu agacée de la perte de son diamant, observa M. Cuff ; c'est un joyau d'un grand prix, et cela se comprend ; très-naturel, très-naturel ! »

C'était identiquement là l'excuse que j'avais donnée pour elle à l'inspecteur, lorsque le jour précédent elle s'était déjà oubliée devant lui ; et sa conduite se trouvait jugée de même par un étranger qui ne lui portait aucun intérêt ! Une sorte de frisson me saisit, que je ne pus m'expliquer.

Je me rends compte maintenant qu'il faut que j'aie eu alors pour la première fois le pressentiment d'une lumière nouvelle et terrible, qui n'éclairerait que trop tôt l'affaire, et l'intuition que le sergent eut dès lors fut due uniquement à ce qu'il vit et entendit de miss Rachel pendant cette première entrevue.

« Une jeune fille peut se permettre bien des choses, monsieur, dit le sergent à M. Franklin ; donc, oublions ce qui vient d'avoir lieu, et continuons nos affaires. Grâce à vous, nous savons l'heure où la peinture devait être sèche. Le second point à élucider, c'est celui du dernier moment où quelqu'un a eu occasion de voir la porte avant qu'elle fût endommagée. Vous êtes un homme intelligent et vous me comprenez. »

M. Franklin fit un effort pour détacher sa pensée de miss Rachel et pour la ramener à ce qu'on lui demandait.

« Si je saisis bien votre intention, dit-il, plus nous précisons la question de temps, plus nous resserrons aussi le champ des investigations.

– C'est cela même, reprit le sergent. Eûtes-vous occasion de revoir votre œuvre depuis son achèvement dans l'après-midi du mercredi ? »

M. Franklin secoua la tête négativement, et répondit :

« Je ne puis en répondre.

– Et vous ? demanda le sergent en m'interpellant.

– Je n'y ai pas pris garde non plus, monsieur.

– Quelle est la dernière personne qui ait quitté cette chambre le mercredi soir ?

– Miss Rachel, je pense, monsieur. »

M. Franklin m'interrompit :

« Ou peut-être votre fille, Betteredge. »

Il se mit en demeure d'expliquer au sergent la position qu'occupait Pénélope auprès de miss Verinder.

« Monsieur Betteredge, veuillez demander à votre fille de monter – attendez » dit le sergent : il m'emmena à la fenêtre de façon à n'être entendu que de moi et continua à voix basse :

« Votre inspecteur, me dit-il, m'a remis un rapport volumineux de ses faits et gestes dans la présente occasion. Entre autres choses, il a, de son propre aveu, réussi à exaspérer les domestiques. Il est fort important de les calmer. Transmettez-leur à tous, ainsi qu'à votre fille, ce qui suit, avec mes compliments. D'abord, que je n'ai encore aucune preuve même que le diamant ait été volé ; je constate seulement qu'il est perdu. Puis, que je n'ai d'autre mission à remplir ici que de prier les gens de la maison d'aider de tout leur pouvoir les recherches que je fais pour le retrouver. »

Le souvenir du ressentiment des femmes, lorsqu'on mit l'interdit sur leurs chambres, vint promptement à mon secours.

« Puis-je me permettre, sergent, de vous soumettre la teneur d'un troisième message de paix à porter aux femmes ? demandai-je. Sont-elles libres de courir à travers les escaliers, d'entrer dans leurs chambres et d'en sortir lorsque l'idée leur en prendra ?

– Parfaitement libres, fut la réponse.

– *Cela* vous les conciliera toutes depuis la cuisinière jusqu'à la laveuse de vaisselle, dis-je.

– Allez, et ne tardez pas, monsieur Betteredge. »

Tout fut arrangé en cinq minutes. Il ne me resta qu'à user de mon autorité, comme chef de maison, pour empêcher toute la troupe féminine de nous suivre, Pénélope et moi, tant leur ardeur à aider le sergent de leurs dépositions volontaires allait devenir gênante. Le sergent parut apprécier ma Pénélope. Il devint même un tant soit peu moins triste, et la regarda à peu près du même air que je lui avais vu lorsqu'il contemplait la rose musquée au jardin ; voici la déposition de ma fille, reçue par le sergent, et faite à mon avis très-gentiment ; mais, voyez-vous ! elle était ma fille en tout point. Il n'y avait rien de sa mère en elle, elle n'avait rien au monde, Dieu merci, de la mère !

Pénélope répond « qu'elle a pris l'intérêt le plus vif à cette porte, ayant toujours aidé à mélanger les couleurs ; qu'elle a justement remarqué la partie qui était près de la serrure, parce qu'elle a été la dernière achevée ; l'a vue quelques heures après dans un état parfait d'intégrité, et l'a laissée n'ayant aucun dommage vers minuit ; souhaité à cette heure le bonsoir à sa jeune maîtresse dans sa chambre à coucher ; dit avoir entendu l'horloge sonnant minuit lorsqu'elle rentrait dans le boudoir ; qu'elle posait au même moment la main sur la poignée de la porte, savait que la peinture ne pouvait être sèche, puisqu'elle

avait assisté à toutes les préparations ; s'était donc gardée d'y toucher, et pouvait jurer avoir ramassé tous ses jupons, et que *rien* n'était endommagé sur la porte à ce moment-là ; qu'elle ne jurerait pas que sa robe n'eut frôlé la porte ; se souvenait bien de la robe qu'elle portait ce soir-là (parce qu'elle était neuve et lui avait été donnée par miss Rachel), son père s'en souviendrait bien aussi et la reconnaîtrait ; qu'elle pouvait et désirait la montrer ; est allée la chercher, son père reconnaît la robe ; on examine toutes les jupes ; ceci demande du temps, vu leur dimension ; on n'y peut découvrir l'apparence d'une tache de peinture. Fin de la déposition de Pénélope. – Très-naïve et empreinte du caractère de la vérité. Signé : Gabriel Betteredge. »

Le premier soin du sergent fut ensuite de me demander s'il y avait de grands chiens dans la maison, et si l'un d'eux n'aurait pas pu causer l'accident par le frôlement de sa queue.

Apprenant que c'était impossible, il demanda une loupe et essaya de se rendre ainsi compte de la nature de la tache. Cet examen ne révéla aucune trace d'empreinte laissée par des doigts. Tout ce qu'on pouvait distinguer se rapportait au vêtement d'une personne ayant frôlé la porte. Cette personne (d'après l'ensemble des dépositions de M. Franklin et de Pénélope) avait dû se trouver dans la pièce entre minuit et trois heures du matin pendant la nuit de mercredi à jeudi.

Lorsqu'il en fut arrivé là de son enquête, le sergent Cuff parut se douter pour la première fois de la présence de l'inspecteur Seegrave, et résuma ses impressions dans les termes suivants pour l'instruction de son collègue :

« Cette bagatelle, comme vous la qualifiez, monsieur l'inspecteur, dit le sergent en désignant le dégât de la porte, a pris une sensible importance depuis le moment où elle a attiré votre attention. Dans l'état présent de l'enquête, je vois trois recherches à poursuivre en partant de cette tâche. S'assurer

premièrement s'il y a dans la maison un vêtement qui porte une trace de peinture. Découvrir secondement à qui il appartient. En troisième lieu savoir comment le possesseur du vêtement peut expliquer sa présence dans cette pièce et le dégât causé à la porte entre minuit et trois heures du matin. Si l'individu ainsi mis en cause ne peut fournir de réponse satisfaisante à ces deux questions, on n'aura pas loin à aller pour trouver l'auteur du vol. Je me charge par moi-même de cette partie du travail, et ne vous retiens pas plus longtemps. Vous avez ici, à ce que je vois, un de vos agents. Veuillez le laisser à ma disposition, et permettez-moi de vous saluer. »

Le respect de l'inspecteur pour M. Cuff était grand, mais son amour-propre plus considérable encore. Vivement attaqué, il riposta de son mieux avant de quitter la place.

« Je me suis abstenu d'exprimer une opinion qu'on ne me demandait pas, dit l'inspecteur de sa voix de commandement bien timbrée ; mais il me reste une observation à faire avant de remettre la conduite de cette affaire entre vos mains. On a vu des gens ; monsieur le sergent, qui donnaient à une taupinière les proportions d'une montagne. Je vous souhaite le bonjour.

– On a vu aussi des gens qui ne savaient pas distinguer une taupinière parce qu'ils étaient de trop haute taille pour l'apercevoir. »

Ayant ainsi riposté, le sergent Cuff tourna sur lui-même, et marcha vers la fenêtre.

Nous attendîmes, M. Franklin et moi, pour voir ce qui allait se passer. Le sergent se tenait à la fenêtre, les mains dans ses poches, sifflotant doucement l'air de la Dernière Rose d'Été. À mesure que je le connus mieux, je découvris qu'il ne s'oubliait à siffler ainsi que lorsque son esprit travaillait assidûment à débrouiller une difficulté ou à tracer un plan de recherches ; et que

dans ces occasions-là la Dernière Rose d'Été servait évidemment à l'encourager et à l'aider.

Je suppose que cela cadrait avec ses goûts en lui rappelant sans doute ses roses favorites, mais cet air, sifflоté par lui, devenait la romance la plus mélancolique qui pût exister.

Au bout de quelques minutes, le sergent quitta la fenêtre, marcha jusqu'au milieu de la chambre, puis s'arrêta absorbé dans ses réflexions et les yeux fixés sur la porte de miss Rachel. Un instant après, il sembla se réveiller, balança la tête, comme pour dire : « Cela sera bien ainsi ; » et s'adressant à moi, il me pria de demander pour lui un quart d'heure d'entretien à lady Verinder.

En sortant de la pièce, j'entendis M. Franklin qui faisait une question au sergent et je m'arrêtai pour entendre la réponse.

« Commencez-vous à deviner qui a pu voler le diamant ? demandait M. Franklin.

– *Personne n'a volé le diamant*, » répondait M. Cuff.

Nous tressaillîmes tous deux en entendant cette extraordinaire assertion, et le conjurâmes de nous en donner l'explication.

« Attendez un peu, nous répondit le sergent ; les pièces de ce casse-tête ne sont pas encore toutes réunies. »

CHAPITRE XIII

Je trouvai milady dans son petit salon. Elle eut l'air très-contrarié lorsque je lui transmis la demande du sergent.

« Est-il indispensable que je le voie ? demanda-t-elle ; ne pourriez-vous me suppléer, Gabriel ? »

J'étais fort en peine de la comprendre, et ma figure exprimait, je crois, ma surprise.

Milady fut assez bonne pour s'ouvrir à moi. « Je crains que mes nerfs ne soient un peu malades, me dit-elle. Il y a quelque chose dans cet officier de police qui m'éloigne ; j'ai comme un pressentiment qu'il apporte le malheur avec lui dans cette maison. C'est absurde, je ne me reconnais pas moi-même dans cette frayeur pusillanime, mais enfin… cela est. »

Je ne trouvai rien à lui répondre ; car plus je voyais le sergent, plus il me plaisait.

Milady se remit un peu, après s'être ainsi épanchée, car elle était, comme je l'ai déjà dit, douée d'infiniment de courage moral.

« Si je dois subir sa présence, il faut me décider, dit-elle. Mais je ne puis supporter l'idée de le voir en tête-à-tête. Amenez-le-moi, Gabriel, puis restez ici avec nous. »

C'était le premier accès de faiblesse que j'eusse vu chez ma maîtresse, depuis son enfance. Je retournai au boudoir ; M. Franklin alla au jardin rejoindre M. Godfrey, qui allait bien-

tôt nous quitter. Nous nous dirigeâmes, le sergent et moi, vers le petit salon de milady. Ma maîtresse, je le déclare, pâlit en apercevant le sergent ! Elle sut pourtant se maîtriser et lui demanda s'il avait quelque objection à ce que je restasse présent. Elle eut la bonté d'ajouter que j'étais son fidèle conseil plus encore que son vieux serviteur, et que dans nos questions d'intérieur surtout il y avait toujours avantage à me consulter.

Le sergent répondit poliment qu'il se regardait comme honoré par ma présence, d'autant plus qu'ayant à parler à milady de nos domestiques en général, il avait déjà eu l'occasion de profiter de mon expérience à leur sujet. Milady nous désigna deux chaises et la conférence s'établit.

« Je me suis déjà formé une opinion sur l'affaire, dit le sergent Cuff, et je prie milady de me permettre de la garder pour moi, quant à présent. Je ne m'occupe en ce moment que de ce que j'ai découvert dans le boudoir de miss Verinder, et de ce qu'avec votre autorisation je compte faire maintenant. ».

Il détailla alors l'importance de la tache faite sur la porte, et indiqua les conclusions qu'il en tirait ; c'était, sous une forme plus respectueuse, le langage qu'il avait tenu à l'inspecteur Seegrave. « Une chose est certaine, ajouta-t-il. Le diamant a disparu du tiroir où il était enfermé. Un autre fait est également avéré. Les traces du dommage causé à la peinture doivent se retrouver sur un vêtement appartenant à quelqu'un de la maison. Il faut que nous découvrions cet objet de toilette avant de procéder à d'autres recherches.

– Et cette découverte, observa ma maîtresse, entraînera, je le présume, celle du voleur ?

– Je demande pardon à milady, mais je n'ai point dit que le diamant fût volé. Je dis seulement qu'à cette heure le diamant

manque, et que la découverte du vêtement taché de peinture peut nous le faire retrouver. »

Lady Verinder me regarda. « Comprenez-vous ceci ? me dit-elle.

– Le sergent Cuff, lui, le comprend, milady, répondis-je.

– Comment comptez-vous arriver à la découverte de ce vêtement ? demanda ma maîtresse à M. Cuff, mes serviteurs, éprouvés par de longues années de service, ont, je m'en sens honteuse pour eux, déjà subi la vexation des perquisitions dans leurs chambres, dans tous leurs effets. Je ne saurais permettre qu'ils soient soumis de nouveau à la même humiliation. (C'était là une bonne maîtresse, n'est-ce pas ? Sur dix mille femmes, on n'aurait pas trouvé sa pareille !)

– Voilà le point délicat que je voulais poser à milady, reprit le sergent. L'officier de police précédent a fait un mal infini à nos recherches, en laissant voir aux domestiques qu'on les soupçonnait. Si je les traitais ainsi une seconde fois, ils pourraient, les femmes surtout, me susciter mille embarras. Et pourtant, il *faut* que leurs effets soient visités, pour la raison toute simple, que la première recherche ne tendait qu'à trouver le diamant, et que la seconde s'appliquera à trouver le vêtement taché. Je partage entièrement votre désir de ménager les sentiments de vos gens, mais je n'en suis pas moins convaincu qu'il *faut* que leur garde-robe soit visitée. »

Cela ressemblait fort à une impasse ! Milady en jugea ainsi, d'accord avec moi.

« Je crois avoir trouvé un moyen de sortir de cette difficulté, dit le sergent, si milady y consent. Je propose de réunir les domestiques et de leur soumettre la question.

– Les femmes vont encore se croire suspectées, l'interrompis-je.

– Non, M. Betteredge, me répondit-il, elles ne jugeront pas ainsi, si je puis leur dire que je vais examiner les effets de *tout le monde*, même ceux de milady, enfin de toute personne ayant couché ici dans la nuit du mercredi. C'est une pure formalité, ajouta-t-il en jetant un regard de côté à ma maîtresse, mais les domestiques l'accepteront, placés ainsi sur un pied d'égalité avec leurs supérieurs, et au lieu de s'opposer aux recherches, ils se feront un point d'honneur de m'y aider. »

Je convins de la justesse de cette appréciation. Milady, le premier moment de surprise passé, se rangea aussi de cet avis.

« Vous affirmez que l'investigation est nécessaire ? dit-elle.

– C'est le moyen le plus rapide d'atteindre le but que nous nous proposons. »

Milady se leva pour sonner sa femme de chambre. « Vous vous adresserez aux domestiques, dit-elle, avec les clés de mes armoires dans vos mains. » M. Cuff l'arrêta par une question inattendue.

« Ne vaudrait-il pas mieux, lui dit-il, nous assurer d'abord pour cette visite du consentement des dames et des gentlemen habitant la maison ?

– La seule dame de la maison après moi est miss Verinder répondit ma maîtresse avec l'accent de la surprise ; quant aux gentlemen, il n'y a ici que mes deux neveux, M. Blake et M. Ablewhite ; il ne saurait donc y avoir de refus à redouter d'aucun d'eux trois ! »

Ici, je rappelai à milady que M. Godfrey était sur le point de partir. Au même moment, il frappait à la porte pour venir lui faire ses adieux, suivi de M. Blake qui l'accompagnait jusqu'au chemin de fer. Milady les mit au courant de la situation, que M. Godfrey contribua tout de suite à faciliter.

Il appela Samuel par la fenêtre et lui dit de remonter sa malle, dont il remit la clé au sergent Cuff.

« Mes bagages me suivront à Londres, dit-il, lorsque la perquisition sera achevée. » Le sergent reçut la clé, non sans s'excuser, comme il convenait : « Je regrette, monsieur de vous causer cet ennui, et cela pour une simple formalité, mais l'exemple donné par vous et les autres, sera d'un effet excellent sur l'esprit des domestiques. »

M. Godfrey prit congé de milady dans des termes très-affectueux, et lui laissa pour miss Rachel un message dont le sens m'indiquait clairement qu'il n'acceptait pas le refus comme définitif, et qu'il comptait lui poser une seconde fois la question du mariage.

M. Franklin, avant de nous quitter, prévint le sergent que tous ses effets étaient à sa disposition, et que rien de ce qui lui appartenait n'était sous clé.

Le sergent le remercia. Vous voyez que ses désirs avaient été secondés avec la meilleure volonté du monde par milady et nos deux gentlemen. Il ne restait que miss Rachel qui eût à suivre leur exemple, avant qu'on assemblât les gens pour commencer les recherches.

L'aversion incompréhensible de milady pour le sergent sembla s'accroître lorsque nous nous retrouvâmes tous les trois seuls. « Si je vous envoie les clés de miss Verinder, dit-elle, je

suppose que j'aurai fait tout ce que vous me demandez actuellement ?

« Je prie milady de m'excuser, fut la réponse. Avant tout je voudrais, s'il est possible, examiner le livre du blanchissage Le vêtement taché peut être un article de lingerie. Si la recherche n'aboutit à rien, je veux pouvoir relever tout le linge de la maison, et tous les objets qui ont été envoyés au blanchissage. Si un seul manque à l'appel, il y aura au moins une forte présomption pour que ce soit celui qui est taché de peinture, et pour que le possesseur l'ait fait disparaître exprès hier ou avant-hier.

« L'inspecteur Seegrave, ajouta le sergent en se tournant vers moi a attiré l'attention des femmes sur l'accident de la peinture dès jeudi matin. Il se pourrait que ce fût encore là une de ses nombreuses bévues, monsieur Betteredge. »

Milady me pria de sonner, et de demander le livre du blanchissage. Elle resta avec nous pour le cas où le sergent désirerait lui faire quelque question après l'avoir parcouru.

Le livre fut apporté par Rosanna Spearman. Cette fille était venue le matin au déjeuner, pâle et défaite à faire pitié, mais assez remise de son indisposition pour pouvoir reprendre son travail Le sergent examina attentivement notre housemaid, sa figure lorsqu'elle entra, et son épaule à sa sortie.

« Avez-vous encore besoin de moi ? » demanda milady, plus impatiente que jamais d'être délivrée de la société du sergent.

Le célèbre Cuff ouvrit le livre, en comprit l'arrangement en un instant, et le referma.

« J'oserai vous importuner, milady, d'une dernière question. La jeune femme qui nous a apporté ce livre est-elle à votre service depuis aussi longtemps que les autres domestiques ?

– Pourquoi me le demandez-vous ? dit milady.

– Parce que la dernière fois que je la vis, répondit le sergent, elle était en prison pour vol. »

Après cela, il ne nous restait qu'à lui dire la vérité. Ma maîtresse insista fortement sur la bonne conduite de Rosanna depuis son entrée à notre service, et sur l'excellente opinion qu'en avait la directrice du refuge.

« Vous ne la soupçonnez pas, j'espère ? dit très-sérieusement lady Verinder, en achevant son récit.

– J'ai déjà eu l'honneur de dire à milady que jusqu'à présent je ne soupçonnais du vol aucune personne de la maison. »

Après cette réponse, milady se leva pour monter demander ses clés à miss Rachel.

Le sergent me devança pour lui ouvrir la porte, et la salua profondément. Je vis milady frissonner en passant près de lui. Nous attendîmes, et attendîmes encore : pas de clés. M. Cuff ne fit aucune réflexion. Il tourna son mélancolique visage vers la fenêtre, mit ses longues mains dans ses poches, et sifflota à mi-voix la Dernière Rose d'Été.

Samuel entra enfin, mais au lieu des clés, il m'apportait un bout de papier.

Je cherchai mes lunettes, et cela tout de travers, car je sentais les yeux du sergent braqués sur moi. Le papier contenait deux ou trois lignes écrites au crayon par milady.

Elle me faisait savoir que miss Rachel avait refusé net de laisser visiter sa garde-robe. Interrogée sur les motifs de ce nouveau caprice, elle s'était mise à sangloter.

Sa mère ayant insisté de nouveau, elle avait répondu :

« Je ne veux pas, parce que je ne veux pas. Je ne céderai qu'à la force si vous m'y contraignez. »

Je compris que milady se souciât peu de communiquer elle-même cette réponse de sa fille au sergent Cuff. Si je n'avais dépassé l'époque de la jeunesse, je crois vraiment que j'eusse eu la faiblesse de rougir au moment de m'adresser à lui.

« Y a-t-il là quelque nouvelle des clés de miss Verinder ? demanda-t-il.

– Miss Rachel refuse de laisser visiter ses effets.

– Ah ! » fit le sergent.

Il n'était pas tout à fait aussi maître de sa voix que de sa physionomie. Lorsqu'il dit « Ah ! », il prononça ce mot du ton d'un homme qui entend annoncer un fait auquel il s'attendait. Il m'effraya et me mit en colère ; pourquoi, je ne pourrais le dire, mais il en fut ainsi.

« Faut-il renoncer à l'investigation ? dis-je.

– Oui, répondit le sergent, elle doit être abandonnée, parce que votre jeune dame refuse d'agir comme tout le reste de la maison. Nous devons examiner *tous* les effets ou n'en examiner *aucun*. Renvoyez la malle de M. Ablewhite par le premier train, et veuillez rendre le livre du blanchissage avec mes remercîments à la personne qui nous l'a apporté ici. »

Il posa le registre sur la table, et sortant un canif de sa poche, se mit à se gratter les ongles.

« Vous ne paraissez pas très-surpris, lui dis-je.

– Non, répondit le sergent, je suis peu surpris. »

Je cherchai à en tirer une explication.

« Pourquoi miss Rachel met-elle donc une entrave à votre action ? dis-je ; son intérêt ne serait-il pas de nous aider ?

– Attendez un peu, monsieur Betteredge, attendez donc. »

Des esprits plus sagaces que le mien eussent saisi son intention. Peut-être aussi eût-elle été comprise d'une personne moins attachée à miss Rachel que je ne l'étais. L'aversion de milady pour le sergent (comme j'y ai pensé plus tard) aurait dû m'avertir qu'elle voyait son but comme s'il se reflétait dans un miroir. Moi, je ne découvris rien encore et je l'avoue à ma honte.

« Qu'allons-nous faire ? » demandai-je.

Le sergent acheva la toilette de l'ongle sur lequel il opérait, le considéra un instant avec un mélancolique intérêt, puis rentra son canif dans sa poche.

« Venez au jardin, dit-il, et faisons une petite visite aux rosiers. »

CHAPITRE XIV

Le chemin le plus court pour aller au jardin à fleurs en quittant le salon, était de prendre par le petit taillis que vous connaissez déjà. Pour l'intelligence de ce qui va suivre, il faut que vous sachiez que ce sentier était la promenade favorite de M. Franklin. Lorsqu'il restait aux alentours de la maison, c'était là que nous étions presque toujours sûrs de le trouver.

Il faut que je m'accuse d'être un vieil entêté. Plus le sergent s'obstinait à me cacher sa pensée, plus j'étais décidé à essayer de la pénétrer. Comme nous entrions dans le taillis, je cherchai à le circonvenir d'une autre manière.

« Dans l'état où les choses paraissent être à l'heure qu'il est, dis-je, je me sentirais, à votre place, au bout de mon latin !

– Si vous étiez à ma place, repartit le sergent, vous vous seriez déjà formé une opinion, et dans l'état actuel des choses, les doutes que vous auriez pu concevoir seraient levés. Ne vous inquiétez pas du résultat possible de mes réflexions, monsieur Betteredge. Je ne vous ai pas amené pour que vous cherchiez à me faire parler, mais bien dans le but de tirer de vous quelques informations. Vous auriez pu, sans doute, me les fournir dans la maison tout aussi bien qu'ici, mais les portes ont souvent des oreilles et, dans notre profession, nous avons un goût décidé pour le grand air. »

Qui aurait pu circonvenir ce diable d'homme ? J'y renonçai et me préparai à l'écouter aussi patiemment que je le pourrais.

« Nous ne discuterons pas les motifs de votre jeune dame, continua le sergent ; nous dirons seulement que c'est grand dommage qu'elle refuse de m'aider, parce qu'en agissant ainsi, elle augmente de beaucoup les difficultés de l'investigation. Il s'agit maintenant de pénétrer de quelque autre manière le mystère de l'accident de la porte, mystère qui, croyez-en ma parole, renferme celui de la disparition du diamant. Je suis décidé à parler aux domestiques et, à faire en sorte de pénétrer leurs pensées et leurs actions, au lieu de fouiller leurs effets. Pourtant, avant de commencer, j'ai besoin de vous adresser quelques questions. Vous êtes un esprit observateur ; avez-vous remarqué quelque chose d'insolite chez un des domestiques (en faisant bien entendu la part de la frayeur et de l'agitation) depuis la perte du diamant ? s'est-il élevé des disputes entre eux ? l'un d'eux a-t-il changé ses habitudes ? auriez-vous, par exemple, été frappé de la mauvaise humeur sans motif, ou de la maladie soudaine d'un de vos subordonnés ? »

Je songeais justement à l'indisposition subite de Rosanna Spearman hier à dîner, mais je n'avais pas eu le temps de répondre, lorsque je vis les yeux du sergent Cuff se diriger vers le taillis et je l'entendis se dire à voix basse :

« Tiens, tiens !

– Qu'y a-t-il ? demandai-je.

– Une de mes maudites douleurs de rhumatisme qui me prend dans le dos, répondit le sergent à haute voix, comme s'il parlait à l'intention d'un troisième interlocuteur. Nous aurons sous peu un changement de temps. »

Nous fîmes quelques pas de plus qui nous amenèrent au coin de la maison. Tournant vers la droite, nous entrâmes sur la terrasse, et descendîmes, par les marches du milieu, au jardin

situé en dessous. Là, M. Cuff s'arrêta ; les alentours étaient découverts et l'on voyait autour de soi de tous côtés.

« Il s'agit de cette jeune fille, Rosanna Spearman, dit-il ; il est peu probable qu'avec son extérieur, elle ait trouvé un amoureux. Mais dans son intérêt, il est nécessaire que vous me disiez si *elle* est parvenue, comme beaucoup d'autres, à avoir un amant ? »

Quelle pouvait être son intention en me posant une pareille question, et dans un semblable moment ? Je le dévisageai au lieu de lui répondre.

« Je viens de voir Rosanna qui se cachait dans le taillis, au moment où nous y passions, dit le sergent.

– Lorsque vous fîtes une exclamation ?

– Oui, lorsque je dis : Tiens, tiens. S'il y a une amourette sous jeu, ce que j'ai vu ne signifie pas grand'chose. S'il n'en existe pas, au point où en sont les choses dans votre maison, cette cachotterie serait des plus suspectes, et mon devoir me forcerait à agir en conséquence. »

Au nom du ciel, que devais-je faire ? Je savais que le taillis était la promenade favorite de M. Franklin ; je savais que ce serait son chemin le plus court pour revenir par là de la station ; Pénélope avait surpris mainte et mainte fois sa camarade rôdant de ce côté, et m'avait toujours affirmé que le but de Rosanna était d'attirer l'attention de M. Franklin, à tout prix. Si ma fille ne s'abusait pas, elle guettait sans doute le retour de M. Franklin lorsque le sergent l'avait aperçue. J'étais placé dans le dilemme, soit de communiquer au sergent la bizarre supposition de Pénélope comme étant mienne, soit de laisser une malheureuse créature sous le coup de soupçons qui pouvaient entraîner de graves conséquences.

Je me décidai donc, sur mon âme et conscience, par pure pitié pour cette fille, à donner au sergent les éclaircissements nécessaires, et je lui dis que Rosanna avait été assez extravagante pour tomber amoureuse de M. F. Blake.

Le sergent Cuff ne riait jamais. Dans les rares occasions où il s'égayait, les coins de sa bouche se retroussaient un peu, rien de plus ; ici, je le vis donc se dérider à sa façon.

« Ne serait-il pas plus juste de dire qu'elle est assez folle pour être une fille laide et une servante ? demanda-t-il. Le fait d'être éprise d'un homme aussi agréable que M. Blake ne me paraît pas, à moi, le côté le plus extravagant de sa conduite. En tout cas, je suis aise que l'affaire soit éclaircie : c'est un repos d'esprit. Oui, monsieur Betteredge, je garderai le secret de cette pauvre fille. J'aime à pouvoir me laisser aller à l'indulgence envers les faiblesses humaines, bien que j'aie peu l'occasion de pratiquer cette vertu dans l'exercice de ma profession !

« Vous croyez que M. Franklin n'a aucun soupçon de la passion qu'il inspire ? Ah ! il l'aurait bien vite devinée si la femme avait été jolie ! Les femmes laides ont vraiment une triste destinée ici-bas ; espérons qu'on leur en réserve une meilleure dans un autre monde !

« Vous avez là un joli jardin et des mieux tenus, continua le sergent, mais jugez vous-même combien les fleurs gagnent en agrément à être entourées de gazon au lieu de sable. Non, merci, je ne veux pas que vous cueilliez de roses pour moi ; cela me va au cœur de voir briser leur tige, exactement comme vous vous sentez attristé lorsque les choses vont de travers dans votre domaine intérieur.

« N'avez-vous rien vu qui fût digne d'être remarqué parmi les domestiques, lorsqu'ils apprirent la perte du diamant ? »

Je m'arrangeais très-bien du sergent jusqu'alors. Mais l'astuce avec laquelle il insinua cette dernière question, me mit sur mes gardes. Pour dire le mot, je ne goûtai nullement l'idée de seconder son inquisition contre mes camarades, menée avec l'insidieuse allure d'un serpent.

« Je n'ai rien observé, dis-je, sauf que nous perdîmes tous la tête, et moi tout le premier.

– Oh ! dit le sergent, c'est là tout ce que vous avez à me dire ? » Je répondis sans broncher, je m'en flatte : « C'est tout. »

Le sergent leva ses yeux étranges sur moi et me considéra attentivement.

« Monsieur Betteredge, me dit-il, auriez-vous quelque objection à me donner une poignée de main ? je me sens singulièrement attiré vers vous. »

(Il me sembla incompréhensible qu'il choisît le moment précis où je le trompais de mon mieux, pour m'offrir un témoignage de son estime ! mais je me sentis fier, très-fier, dirai-je, d'avoir été plus fin que le célèbre Cuff !)

Nous rentrâmes ; le sergent me demanda de lui ouvrir une chambre, et d'y envoyer ensuite tous les domestiques les uns après les autres, dans l'ordre de leurs positions respectives, depuis le premier jusqu'au dernier.

Je cédai au sergent ma propre chambre, puis je réunis les gens dans le hall.

Rosanna Spearman s'y rendit avec eux. Elle était presque aussi fine à sa manière que le sergent l'était à la sienne, et je soupçonne qu'elle l'avait entendu me questionner sur nos do-

mestiques en général, avant qu'il l'eût aperçue dans le taillis. En tout cas, elle était là, ne paraissant pas se douter qu'il existât une promenade de ce côté-là !

J'envoyai nos gens un par un, comme on me le demandait. La cuisinière fut la première à passer devant la cour de justice, autrement dit, ma chambre. Rapport fait en sortant : « Le sergent Cuff a une tendance aux idées noires, mais c'est un parfait gentleman. » La femme de chambre de milady suivit, et resta beaucoup plus longtemps ; impression de ladite personne : « Si le sergent Cuff n'a pas confiance dans la parole d'une honnête femme, il pourrait au moins garder son opinion pour lui ! » Pénélope vint après ; rapport : « Le sergent est bien à plaindre, père ; il a dû dans sa jeunesse souffrir d'un amour contrarié. »

La première housemaid succéda à Pénélope, elle sortit après une longue entrevue en m'apostrophant ainsi : « Je ne suis pas entrée au service de milady, monsieur Betteredge, pour m'entendre donner un démenti en face par un homme qui n'est qu'un officier de police, après tout ! » Ce fut le tour de Rosanna Spearman. Celle-ci demeura plus longtemps avec lui qu'aucune autre, elle ne dit pas un mot lorsqu'elle revint, mais elle avait les lèvres pâles comme celles d'une morte.

Samuel le valet de pied entra après elle, et fut retenu une ou deux minutes ; il communiqua ses impressions en ces termes : « Qui que ce soit qui cire les bottes de M. Cuff, il devrait avoir honte de lui-même. »

La dernière à passer au tribunal fut Nancy la fille de cuisine ; elle ne resta qu'une minute ; rapport : « Le sergent Cuff montre du cœur ; ce n'est pas *lui*, monsieur Betteredge, qui ferait des plaisanteries déplacées sur une pauvre fille surmenée d'ouvrage. »

Quand ce défilé eut cessé, j'entrai à mon tour dans la cour de justice pour savoir si je pouvais rendre quelque service. Je trouvai le sergent tout à ses manies, regardant par la fenêtre et chantonnant la Dernière Rose d'Été.

« Avez-vous fait quelques découvertes, monsieur ? demandai-je.

– Si Rosanna Spearman demande à sortir, dit le sergent, laissez-la faire, mais que j'en sois instruit. »

J'aurais aussi bien fait de retenir ma langue sur le compte de Rosanna et de M. Franklin ! Il était clair que cette pauvre fille était devenue victime de la méfiance du sergent, malgré tous mes efforts pour l'en garantir.

Je m'aventurai à dire : « j'espère que vous ne croyez pas Rosanna mêlée à l'affaire du diamant ? »

Les coins de la bouche du sergent se retroussèrent, et il me regarda bien en face, justement comme il l'avait fait au jardin.

« Je crois que je ferai mieux de me taire là-dessus, monsieur Betteredge, dit-il, vous n'auriez, vous savez, qu'à perdre la tête pour la seconde fois ! »

Il me vint à l'esprit que je n'avais peut-être pas aussi bien dupé le célèbre Cuff, que je m'en étais flatté ! et je me sentis aise lorsque nous fûmes interrompus par un coup frappé à la porte et par un message de la cuisinière. Rosanna demandait à sortir, sous le prétexte habituel d'un mal de tête et du besoin de prendre l'air.

Sur un signe du sergent, je dis « oui. »

« De quel côté est la sortie des domestiques ? » demanda-t-il dès que nous fûmes seuls. Je la lui montrai. « Fermez la porte de votre chambre, et si quelqu'un me demande, répondez que je suis ici à me reposer. » Sa bouche exécuta son mouvement d'ascension et il quitta la chambre.

Une dévorante curiosité me poussa, dès que je fus seul, à tenter quelques découvertes pour mon compte.

Il était clair que les soupçons du sergent au sujet de Rosanna avaient été éveillés par des indices recueillis pendant l'interrogatoire des domestiques.

Or, les deux seuls (Rosanna exceptée) qui eussent été retenus pendant un certain temps, étaient la femme de chambre de milady et la première housemaid. Ces deux personnes étaient aussi celles qui n'avaient cessé de persécuter leur infortunée compagne ; mes conclusions furent prises en conséquence. Je les rejoignis comme par le fait du hasard dans l'office où elles prenaient le thé et je m'invitai à en prendre une tasse avec elles. (*Nota bene*, une goutte de thé est pour la langue d'une femme ce qu'est une goutte d'huile pour une lampe qui s'éteint !)

L'espoir que j'avais de trouver une alliée dans la théière ne fut pas déçu ; en moins d'une demi-heure, j'en sus aussi long que le sergent lui-même.

Les deux femmes en question n'avaient, paraît-il, pas cru un mot de la maladie subite de Rosanna, la veille. Ces deux diablesses (passez-moi l'expression, car laquelle employer pour qualifier une paire d'esprits haineux comme les leurs !) étaient montées sans bruit et à plusieurs reprises dans l'après-dînée de jeudi ; elles avaient essayé d'ouvrir la porte de la chambre de Rosanna et l'avaient trouvée fermée à clé ; elles s'étaient mises à frapper ; pas de réponse ; puis à écouler, mais sans entendre le moindre bruit.

Lorsque Rosanna descendit, nerveuse et hors d'elle-même, et qu'elle fut forcée de retourner se coucher, nos deux démons avaient recommencé leur manège à la porte sans plus de succès ; alors elles regardèrent par le trou de la serrure et la trouvèrent bouchée ; puis à minuit, elles virent une lueur qui se projetait par-dessous la porte, et entendirent les craquements de la flamme vers quatre heures du matin. (Je laisse à vos réflexions ce que vous penserez d'un feu à cette heure-là, dans le mois de juin et chez une servante !)

Elles avaient communiqué tout cela au sergent, qui, en retour de leur empressement à l'éclairer, les avait regardées de travers, et ne leur avait pas dissimulé qu'il ne les croyait ni l'une ni l'autre.

C'était là la cause des impressions hostiles que ces deux femmes avaient manifestées à leur sortie de l'interrogatoire ; et je devais à leur colère, aidée de l'influence du thé, la promptitude avec laquelle elles m'apprirent tous leurs griefs contre M. Cuff.

Ayant acquis quelque expérience des habitudes cauteleuses du célèbre Cuff, et voyant son empressement à suivre à lui seul et en secret les promenades de Rosanna, je ne mis pas en doute qu'il jugeât inutile de laisser deviner aux deux femmes combien elles l'avaient secondé par leur bavardage.

Et bien lui en prenait ! car elles étaient précisément d'une espèce capable de se rengorger et de se vanter de l'importance donnée à leur témoignage, si le sergent s'y était prêté ; ce qui n'eût pas manqué de mettre Rosanna sur ses gardes. J'allai prendre l'air par ce beau temps d'été, attristé pour notre pauvre housemaid, et inquiet de la tournure que les choses avaient prise.

Un peu plus tard, comme je me dirigeais vers le taillis, j'y rencontrai M. Franklin, qui, après avoir vu partir son cousin, venait d'avoir un long entretien avec milady.

Elle lui avait raconté l'inconcevable refus de miss Rachel, et l'avait tellement attristé en lui parlant de sa cousine, qu'il paraissait redouter d'aborder ce sujet. L'humeur de la famille se manifestait chez lui pour la première fois à ma connaissance.

« Eh bien, Betteredge, me demanda-t-il, comment vous plaisez-vous dans l'atmosphère de mystère et de suspicion qui nous enveloppe maintenant ? Vous souvient-il du matin où j'arrivai porteur de la Pierre de Lune ? Plût à Dieu que nous l'eussions jetée dans les Sables-Tremblants ! »

Après cette échappée, il s'abstint de parler, jusqu'à ce qu'il se sentit plus calme. Nous marchâmes en silence pendant quelques instants, puis il me demanda ce que devenait le sergent Cuff. Il était oiseux d'essayer de le tromper en répondant que M. Cuff rassemblait ses facultés intellectuelles dans la solitude de ma chambre. Je le mis donc franchement au courant, et j'insistai particulièrement sur ce que la femme de chambre et la housemaid avaient surpris à la porte de Rosanna Spearman.

L'esprit si net de M. Franklin saisit en un clin d'œil la direction qu'avaient prise les soupçons du sergent.

« Ne me disiez-vous pas ce matin, me demanda-t-il, qu'un des fournisseurs assurait avoir rencontré Rosanna hier dans le sentier menant à Frizinghall, alors qu'on la croyait malade et dans sa chambre ?

– Oui, monsieur.

– Si les femmes ont dit vrai, vous pouvez être certain que le garçon boulanger l'a en effet rencontrée. L'indisposition de cette

fille était simulée pour nous mieux tromper, et elle avait quelque raison grave de cacher sa course en ville. Soyez sûr que le vêtement taché de peinture est à elle, et que le feu dont on a entendu la crépitation chez elle pendant la nuit, a dû servir à le détruire. Rosanna Spearman est l'auteur du vol du diamant. Je vais rentrer tout de suite, et prévenir ma tante de la tournure que prend l'affaire en question.

– Pas encore, monsieur, je vous prie. » fit une voix plaintive derrière nous.

Je me retournai, et j'aperçus alors le sergent Cuff.

« Pourquoi pas tout de suite ? demanda M. Franklin.

– Parce que, monsieur, si vous prévenez lady Verinder, elle en parlera à sa fille.

– Eh bien, quand elle le ferait, quel mal y aurait-il à cela ? »

M. Franklin prononça ces mots avec une chaleur excessive et un emportement subit, comme si le sergent venait de l'offenser mortellement.

« Croyez-vous prudent, monsieur, reprit le sergent avec calme, de me poser cette question ici et en ce moment ? »

Il y eut un silence ; puis M. Franklin s'avança vers le sergent, et les deux hommes se regardèrent face à face. M. Franklin reprit la parole le premier, d'une voix aussi contenue qu'il l'avait élevée tout à l'heure.

« Je suppose, monsieur Cuff, que vous savez jusqu'à quel point vous abordez un sujet délicat ?

– Ce ne serait pas la première fois sur mille peut-être que je marcherais sur un terrain aussi délicat, répondit l'autre, toujours impassible.

– Je dois entendre alors que vous me défendez de parler à ma tante de ce qui se passe ?

– Vous avez à entendre, monsieur, je vous prie, que je refuse de continuer à m'occuper de l'affaire, si vous parlez à lady Verinder ou à qui que ce soit, de l'état de l'affaire sans que je vous y aie autorisé. »

Il ne restait plus rien à dire, et M. Franklin sentit qu'il n'avait qu'à se soumettre.

Il se détourna avec colère et nous quitta.

J'avais assisté à ce colloque, en proie à une vive perplexité, sans savoir ni qui on soupçonnait ni ce qui allait s'ensuivre. Au milieu de mon trouble, deux points pourtant ressortaient clairement pour mon esprit. Le premier, c'est que ma jeune maîtresse était, d'une façon incompréhensible, au fond des phrases aigres qui venaient de s'échanger. Le second, que les interlocuteurs se comprenaient parfaitement, sans qu'aucune explication préalable fût nécessaire entre eux.

« Monsieur Betteredge, me dit le sergent, vous avez agi sottement en mon absence, car vous avez voulu faire un peu de police pour votre compte particulier. À l'avenir, vous voudrez bien avoir l'obligeance de ne toucher à ce métier qu'en ma compagnie. »

Je méritais cette verte remontrance, je le sais ; mais, n'importe, je savais aussi que je ne l'aiderais pas à tendre des pièges à Rosanna ; voleuse ou non, qu'elle fût dans une situation

légale ou illégale, cela m'était indifférent, je la plaignais. M. Cuff me prit le bras, et m'emmena du côté de la route qu'il quittait.

« Que me voulez-vous ? lui dis-je, me dégageant et m'arrêtant au milieu du chemin.

– Je désire seulement vous demander quelques renseignements sur les environs. »

Je ne pouvais guère me refuser à contribuer à l'instruction géographique du sergent.

« Y a-t-il quelque sentier, dans cette direction, allant de la maison au rivage ? » demanda le sergent. Il désignait du doigt, comme il parlait, la sapinière qui menait jusqu'aux Sables-Tremblants.

« Oui, dis-je, il y a un chemin.

– Montrez-le-moi. »

Nous partîmes, côte à côte, par le crépuscule de cette soirée d'été, pour les Sables-Tremblants.

CHAPITRE XV

Le sergent garda le silence, absorbé dans ses réflexions, jusqu'à ce que nous nous trouvassions dans le bois de sapins. Là, il se secoua, comme un homme qui a pris un parti, et il m'adressa de nouveau la parole.

« Monsieur Betteredge, dit-il, puisque vous m'avez fait l'honneur de vous embarquer sous mes ordres, et dans ma barque, et que votre concours peut m'être précieux, je ne vois aucune raison pour continuer à nous tromper mutuellement ; je vais donc vous donner pour ma part l'exemple de la franchise... Vous êtes décidé à ne me donner aucune information contre Rosanna Spearman, parce qu'elle s'est montrée bonne fille vis-à-vis de vous, et que vous la plaignez sincèrement. Ces considérations pleines d'humanité vous font infiniment d'honneur, mais, dans les circonstances actuelles, elles se trouvent perdre de leur valeur.

« Rosanna Spearman ne court aucun danger, non, aucun, quand même j'acquerrais la preuve de sa complicité dans la disparition du diamant, et cela aussi clairement que je vois votre nez au milieu de votre visage !

– Entendez-vous par là que milady ne poursuivrait pas sa mise en accusation ? demandai-je.

– Je veux dire que milady ne *pourra* pas poursuivre, répondit-il ; Rosanna n'est qu'un instrument passif entre les mains d'une autre personne, et on l'épargnera en faveur de cette même personne. »

Il parlait avec le plus grand sérieux, on ne pouvait le nier, et je sentis quelque chose en moi qui bouillonnait en l'écoutant. « Ne pouvez-vous donc mettre un nom sur cette personne ? insistai-je.

– Ne le pouvez-vous pas vous-même, monsieur Betteredge ?

– Non. »

Le sergent resta immobile, et me considéra de la tête aux pieds avec un mélancolique intérêt.

« C'est toujours avec plaisir que je pratique l'indulgence envers les faiblesses de notre nature humaine, dit-il ; j'éprouve une indulgence toute particulière pour les vôtres, surtout en ce moment, monsieur Betteredge, c'est sans doute par des motifs tout aussi louables, que vous vous sentez porté vers Rosanna Spearman, n'est-il pas vrai ? Sauriez-vous par hasard si cette fille vient de renouveler une partie de son linge ? »

Je ne pus deviner pourquoi il arrivait ainsi, sans transition, à cette bizarre question.

Ne voyant aucun mal pour Rosanna à répondre la vérité, je dis qu'elle était arrivée chez nous avec une garde-robe très-mal pourvue, et que milady, comme récompense de sa bonne conduite (j'appuyai là-dessus), venait de lui donner un trousseau, il n'y avait pas plus de quinze jours.

« Comme tout va de travers dans ce bas monde ! fit le sergent ; la vie humaine semble une cible sur laquelle la mauvaise fortune frappe incessamment ! sans l'affaire du trousseau, nous aurions trouvé un jupon ou une robe de nuit toute neuve dans le linge de Rosanna, et elle eût été découverte ainsi. Vous suivez aisément ma pensée, n'est-il pas vrai ? Puisque vous avez ques-

tionné les femmes vous-même, vous êtes au courant des incidents bizarres que deux d'entre elles ont appris à la porte de Rosanna, et vous devinez sûrement à quelle occupation se livrait cette fille lorsqu'elle se disait malade ? Comment, vous ne vous en doutez point ? C'est pourtant aussi clair que le rayon de soleil qui brille là-bas autour des arbres ! Jeudi à onze heures du matin, l'inspecteur Seegrave, lequel réunit en lui toutes les infirmités de l'esprit, attire l'attention des femmes sur la tache de la porte. Rosanna a des raisons à elle connues pour se méfier de ses vêtements ; elle prend un prétexte pour regagner sa chambre, trouve la trace de la peinture sur sa robe de nuit ou sur un vêtement quel qu'il soit, voit que la tache reparaîtra toujours ; elle part subrepticement pour la ville afin d'y acheter l'étoffe semblable à celle de l'objet endommagé. Elle le confectionne seule dans sa chambre pendant la nuit du jeudi, allume un feu pour sécher et repasser le nouveau vêtement après l'avoir lavé (car elle se serait gardée de détruire l'autre : en effet, elle savait deux de ses camarades en train de l'espionner, elle pouvait aussi craindre d'être trahie par l'odeur du brûlé et par le bois qu'il lui faudrait monter chez elle) ; elle conserve donc l'objet taché, peut-être sur elle, et cherche en ce moment à s'en débarrasser dans quelque endroit sûr et commode, le long de ce rivage désert que vous connaissez.

« Je l'ai suivie ce soir jusqu'au hameau de pêcheurs, et jusqu'à un des cottages que nous allons sans doute visiter avant de nous en retourner. Elle est restée un certain temps dans cette maison, et en est sortie, dissimulant, à ce qu'il m'a semblé, un paquet sous son manteau. Un manteau sur des épaules féminines est un emblème de la charité, il couvre bien des fautes ! Je l'ai vue ensuite se diriger le long de la côte vers le nord.

« Vos côtes sont-elles considérées comme un des jolis paysages maritimes, monsieur Betteredge ? »

Un « Oui » assez sec fut ma réponse.

« Comme les goûts diffèrent ! dit le sergent ; en jugeant ce rivage à mon point de vue, je n'en ai jamais trouvé que j'admirerais moins : si vous avez à suivre quelqu'un dans cette direction, et que cette personne se retourne par hasard, vous ne rencontrez pas un seul endroit abrité où vous puissiez vous dissimuler. J'avais le choix d'arrêter Rosanna sous prévention ou de la laisser poursuivre en liberté son petit manège. Pour des raisons dont je vous épargne l'exposé, je me décidai à ne reculer devant aucun sacrifice afin d'éviter de donner trop tôt l'éveil à une autre personne dont nous tairons le nom entre nous. Je suis donc revenu à la maison vous prier de me conduire au nord du rivage par un autre chemin.

« Le sable est, par rapport aux empreintes de pas, un des meilleurs agents de police que je connaisse. Si nous ne joignons pas Rosanna Spearman en allant ainsi à sa rencontre, le sable nous mettra au courant de ce qu'elle a fait pour peu que le jour ne baisse pas trop rapidement. Voici le sable. Permettez-moi de vous engager à vous taire d'abord et à me laisser faire. »

S'il existe une maladie, une fièvre qu'on puisse nommer la fièvre de délation, celle-ci avait envahi votre très-humble serviteur. Le sergent passa à travers les monticules de sable, et gagna le rivage. Je le suivis, tout agité, et j'attendis un peu à l'écart ce qui surviendrait.

Le hasard fit que je me trouvais arrêté à la même place où je me souvenais d'avoir causé avec Rosanna, lorsque M. Franklin nous apparut soudain, arrivant de Londres. Pendant que mes yeux suivaient le sergent, ma pensée se reportait à ce qui m'avait été dit par Rosanna dans cette occasion-là. Je crus encore sentir cette pauvre enfant glissant sa main dans la mienne, et la serrant amicalement avec un élan de reconnaissance pour l'intérêt que je lui montrais. Il me semblait encore entendre sa voix, lorsqu'elle me disait que les Sables-

Tremblants l'attiraient malgré elle ; enfin, je vis passer devant moi le rayonnement de sa figure lorsqu'elle aperçut M. Franklin arrivant gaiement vers nous à travers les monticules de sable.

À mesure que j'évoquais ces souvenirs, la tristesse m'envahissait de plus en plus, et, lorsque je levais les yeux pour secouer ces pensées, la vue de cette petite baie solitaire ne servait guère à me réconforter.

Le jour achevait de baisser, et un calme presque sinistre régnait sur cette plage déserte. Le mouvement de la mer s'élevant et s'abaissant au large sur le banc s'opérait sans bruit ; et dans l'espace qui était le plus rapproché de nous, l'eau gisait silencieuse, obscure, et sans un souffle de vent pour l'animer, des masses de varech à l'aspect verdâtre flottaient à la surface des flaques d'eau ; l'écume stagnante apparaissait de loin en loin, éclairée par les dernières lueurs du jour, qui s'éteignaient sur les grandes pointes de rochers, sortant hors de l'eau, au nord et au sud.

Nous étions à l'heure de la marée ; pendant que je regardais ainsi vaguement et dans l'attente, la face roussâtre des affreux Sables-Tremblants commença à frissonner et à s'agiter, seul et lugubre indice du mouvement dans ce lieu désolé.

Je vis le sergent tressaillir lorsqu'il aperçut le frémissement du sable : il l'observa en silence pendant quelques instants, puis revint vers moi.

« Voilà un endroit traître et déplaisant, monsieur Betteredge, me dit-il ; on ne distingue aucune trace de Rosanna Spearman sur le rivage, à quelque place que vous regardiez. »

Il m'emmena un peu plus bas, et je m'assurai moi-même que ses pas et les miens étaient les seuls dont l'empreinte fût visible.

« Dans quelle direction est le hameau de pêcheurs par rapport à l'endroit où nous sommes ?

– Cobb's Hole, dis-je (c'est le nom du hameau), se trouve près de nous au sud.

– J'ai vu cette fille ce soir, reprit M. Cuff, marchant le long du sable vers le nord ; donc, elle devait se diriger vers cet endroit-ci. Cobb's Hole est-il derrière cette pointe de terrain et pouvons-nous y arriver, maintenant que la marée est basse, par le rivage ? »

Je répondis affirmativement aux deux questions.

« Veuillez m'excuser, dit le sergent, si je vous demande de nous acheminer vivement : je désire, avant que la nuit soit close, découvrir l'endroit où elle a quitté la berge. »

Nous avions parcouru environ deux cents mètres, lorsque le sergent tomba sur ses genoux comme saisi du désir de faire sa prière.

« Je reviens un peu sur le compte de votre paysage marin, dit-il, voici les pas d'une femme ! appelons-les ceux de Rosanna jusqu'à preuve contraire.

« Ce sont des pas bien embrouillés, veuillez le remarquer, mais embrouillés à dessein. Ah ! la pauvre créature, elle se rend compte aussi bien que moi de la délation du sable ! Mais elle paraît avoir été trop pressée pour effacer ses pas avec un complet succès...

« Voici une empreinte qui vient de Cobb's Hole, et l'autre qui y retourne.

« Ne voyez-vous pas la pointe de son soulier allant droit vers l'eau, et plus bas deux talons tournés dans la direction opposée ? Je ne voudrais pas vous blesser dans vos sentiments, mais je crains que Rosanna ne soit fort rusée. Il semble qu'elle ait été décidée à gagner le lieu que nous venons de quitter, sans laisser aucune trace de sa marche sur le sable. En conclurons-nous qu'elle s'est mise dans l'eau d'ici à la pointe de rochers qui se trouve derrière nous, qu'elle est revenue par le même chemin, et a repris le rivage là où l'empreinte de deux talons est marquée ? Oui, c'est bien cela. Cela correspond à la pensée que j'avais qu'elle cachait quelque chose sous son manteau en quittant le cottage. Non pas un objet à détruire ! car, en ce cas, de quelle utilité seraient toutes ces précautions pour m'empêcher de connaître le but final de sa promenade ? Non, il faut plutôt supposer qu'elle avait quelque chose à cacher pour le conserver. Peut-être en nous rendant au cottage découvrirons-nous quelle était cette chose. »

Devant cette proposition, ma fièvre de recherches se calma soudain.

« Vous n'avez nul besoin de moi, dis-je, à quoi puis je vous servir ?

– Plus je cultive votre connaissance, monsieur Betteredge, repartit le sergent, plus vos vertus me frappent. De la modestie ? quelle rare qualité en ce monde ! et à quel degré vous la possédez ! Mais, en admettant que j'entre seul au cottage, la langue de ces bonnes gens ne se déliera jamais pour répondre à mes questions ; tandis que, présenté par vous, si justement estimé ici, la conversation marchera comme par enchantement. Cela saute aux yeux, qu'en dites-vous ? »

Ne trouvant à faire aucune réponse aussi piquante que je l'eusse désirée, j'essayai de gagner du temps en lui demandant dans quel cottage il voulait aller.

À la description du sergent, je reconnus qu'il s'agissait d'un cottage habité par un pêcheur du nom de Yolland avec sa femme et sa famille composée d'un fils et d'une fille déjà sortis de l'enfance.

Si vous voulez jeter un coup d'œil en arrière, vous verrez que, lorsque je vous fis connaître pour la première fois Rosanna Spearman, je vous dis qu'elle ne variait sa promenade vers les Sables-Tremblants que pour aller voir des amis à Cobb's Hole. Ces amis étaient les Yolland, dignes gens, respectés et considérés de leur voisinage. Rosanna les avait connus d'abord par leur fille qui avait un pied estropié et qu'on désignait de nos côtés sous le nom de Lucy la Boiteuse. Ces deux filles avaient peut-être puisé dans leur difformité un penchant mutuel. En tout cas, les Yolland et Rosanna étaient au mieux ensemble.

La découverte du sergent touchant le but de promenade de cette fille me mit beaucoup plus à l'aise pour répondre à ses questions. Rosanna n'avait fait que se rendre là où elle avait l'habitude d'aller : prouver que son temps s'était passé avec la famille du pêcheur, équivalait à établir l'innocence de ses occupations.

Donc, bien loin de lui faire tort, c'était lui rendre service que de m'avouer persuadé par la logique du sergent ; j'usai de ce moyen.

Nous partîmes pour Cobb's Hole, en suivant les pas de Rosanna sur le sable, tant que le jour dura. Quand nous arrivâmes au cottage, le pêcheur et son fils se trouvèrent être sortis en bateau, et Lucy la Boiteuse, toujours faible et fatiguée, se reposait sur son lit. La bonne Mrs Yolland nous reçut seule dans sa cuisine ; lorsqu'elle apprit que le sergent Cuff était une célébrité de Londres, elle étala une bouteille de gin hollandais avec des pipes

neuves sur la table, et se mit à contempler M. Cuff comme si elle ne pouvait se rassasier de le voir.

Je m'assis tranquillement dans un coin, curieux de savoir comment le sergent s'y prendrait pour aborder le sujet de Rosanna Spearman. Ses manières détournées devinrent encore plus rusées dans cette occasion.

Je ne saurais me rappeler par quel chemin il s'approcha de son but. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il commença par la famille royale, continua par les méthodistes, puis vint le prix du poisson, de là, il arriva, sans paraître y toucher, à la perte du diamant, à la méchanceté de notre première housemaid et à la dureté générale des servantes de la maison envers Rosanna.

Parvenu à ce point de son discours, il raconta qu'il s'occupait de la recherche de la Pierre de Lune, en partie pour la retrouver, et aussi dans le but charitable de disculper Rosanna des injustes soupçons que faisaient peser sur elle ses ennemies.

Un quart d'heure après notre entrée, la bonne Mrs Yolland était persuadée qu'elle parlait au meilleur ami de Rosanna, et elle pressait le sergent de soutenir son moral et de réconforter son estomac par un verre de la liqueur hollandaise.

Dans la conviction où j'étais que le sergent perdait son temps auprès de Mrs Yolland, je m'amusai de leur conversation, exactement comme si j'eusse assisté à une comédie. Le grand Cuff fit preuve d'une patience surprenante, tirant un coup de feu de temps à autre au hasard, et courant après la chance de tomber une fois juste. Quoi qu'il fît, il ne ressortit de la conversation de Mrs Yolland que des faits à l'avantage de Rosanna, et aucun à son préjudice ; le tout était débité avec une volubilité à en perdre haleine par Mrs Yolland, qui mettait toujours toute sa confiance en M. Cuff. Il tenta son dernier effort lorsque nous

regardâmes nos montres, et que nous nous préparâmes au départ.

« Je vais vous souhaiter le bonsoir, madame, dit le sergent, et je dirai seulement en parlant que Rosanna Spearman a en votre serviteur quelqu'un qui lui veut sincèrement du bien. Mais là, croyez-moi, elle ne pourra jamais rester dans sa place actuelle, et mon avis serait qu'elle la quittât.

– Que Dieu vous bénisse ! mais elle va la quitter, » s'écria Mrs Yolland.

Rosanna Spearman songeait à quitter la maison ! À ce mot, mes oreilles se dressèrent ; il semblait étrange, pour ne rien dire de plus, qu'elle n'en eût prévenu ni milady ni moi. J'eus la pensée que le dernier effort de M. Cuff pourrait bien avoir atteint son but, et que ma participation à son entreprise n'était pas inoffensive comme je m'en flattais.

Ce pouvait être l'affaire du sergent de tromper une honnête mère de famille en l'enlaçant dans un réseau de mensonges ; mais, quant à moi, mon devoir m'ordonnait comme bon protestant de me souvenir que le père du mensonge est le démon, et que le mal et le diable vivent toujours de compagnie. Aussi, pressentant de nouvelles noirceurs, j'essayai d'emmener le sergent.

À l'instant même il se rassit et demanda un verre du réconfortant hollandais.

Mrs Yolland s'assit en face de lui et lui offrit sa petite goutte. J'allai vers la porte, de fort mauvaise humeur, en disant que je pensais qu'il était temps de leur souhaiter le bonsoir. Pourtant je ne m'en allai point.

« Alors, vraiment elle compte quitter sa place ? reprit, le sergent ; mais que fera-t-elle après cela ? C'est triste, bien triste, car cette pauvre fille n'a pas un ami en ce monde, sauf vous et moi !

– Ah mais, si pourtant, elle en a, repartit Mrs Yolland, car elle est venue ce soir ici comme je vous l'ai dit, et, après un bout de conversation avec ma fille Lucy et moi, elle nous a demandé à monter dans la chambre de celle-ci : il faut vous dire que c'est le seul endroit où il y ait des plumes et de l'encre, « J'ai besoin d'écrire une lettre à une amie, me dit-elle, et je ne puis jamais le faire à la maison par suite de l'espionnage des domestiques. » À qui la lettre était-elle adressée, je ne saurais vous le dire, mais il faut qu'elle ait été d'une fameuse longueur, à en juger par le temps qu'elle a passé en haut. Je lui ai offert un timbre, mais en redescendant elle n'avait pas sa lettre à la main, et n'a pas accepté le timbre.

« Elle est un peu trop réservée, cette pauvre créature, comme vous le savez, sur son compte même et sur ses affaires ; mais il est certain qu'elle a des amis quelque part et c'est chez eux, n'en doutez pas, qu'elle doit aller.

– Sera-ce bientôt ? demanda le sergent.

– Aussitôt qu'elle le pourra, » dit Mrs Yolland.

Ici, je quittai de nouveau la porte : moi qui étais à la tête de la maison de milady, je ne pouvais permettre sans le relever la continuation de ce bavardage sur un de nos domestiques.

« Vous devez vous tromper sur le compte de Rosanna Spearman, dis-je ; si elle avait dû quitter sa place, je pense qu'elle se serait adressée d'abord à *moi*.

– Me tromper, cria Mrs Yolland ! quand il n'y a pas une heure, elle achetait chez moi des articles de voyage ! Oui, monsieur Betteredge, chez moi, et dans cette même chambre. Tiens, ceci me rappelle autre chose, continua cette insupportable femme, qui se mit à fouiller dans ses poches, quelque chose que j'ai à vous dire à propos de Rosanna et de son argent. Y a-t-il des chances pour que l'un de vous la voie en rentrant à la maison ?

– Je me chargerai de votre commission pour elle avec le plus grand plaisir, » dit M. Cuff, avant que je pusse placer un mot.

Mrs Yolland sortit de sa poche quelques pièces de menue monnaie qu'elle se mit à compter dans sa main, avec la plus exaspérante lenteur ; puis elle tendit l'argent au sergent, non sans paraître désolée de s'en séparer.

« Puis-je vous prier de remettre ceci avec toutes mes amitiés à Rosanna ? dit Mrs Yolland ; elle a tenu à me payer le peu d'objets dont elle a eu la fantaisie ici ce soir, et certes l'argent est le bienvenu dans cette pauvre maison !

« Pourtant, je me reproche presque d'avoir accepté les maigres épargnes de cette fille ; et, à vous dire la vérité, je ne crois pas que mon mari soit content, quand il reviendra demain de son ouvrage, d'apprendre que je me suis laissé rembourser par elle. Dites-lui donc, je vous prie, que je lui fais cadeau de ce qu'elle m'a acheté ; mais, voyons, ne laissez pas cet argent traîner ainsi sur la table, fit Mrs Yolland avec insistance en remettant la somme devant le sergent comme si les pièces lui eussent brûlé les doigts. Non vraiment ; soyez donc un brave homme ! car les temps sont durs, et la chair est faible ! et je *pourrais* bien être tentée de le réintégrer dans ma poche !

– Allons, parlons, dis-je, je ne puis attendre davantage, il faut que je rentre.

– Je vous suis immédiatement, » dit le sergent.

Pour la troisième fois, je gagnai la porte, et je ne pus cette fois encore en passer le seuil.

« C'est une affaire très-délicate, entendis-je dire au sergent, que de lui faire reprendre l'argent, car vous lui aviez sans doute vendu ces objets bon marché ?

– Bon marché ! s'exclama Mrs Yolland, tenez, et jugez-en plutôt par vous-même ! »

Elle prit sa chandelle et mena le sergent vers un coin de la cuisine. Se fût-il agi de sauver ma vie, je n'eusse pu m'empêcher de les suivre. Là, gisait à terre dans un coin, un amas de vieilles ferrailles et de débris que le pêcheur avait dû ramasser à la suite des naufrages assez fréquents sur ces côtes, et dont il n'avait pu encore se défaire. Mrs Yolland plongea dans ce capharnaüm et en sortit serrant une vieille boîte en étain laqué, avec son couvercle, et une patte servant à l'accrocher : c'était justement le genre de coffres dont se servent les marins pour protéger contre l'humidité leurs cartes et leurs papiers à bord du navire.

« Là, reprit-elle, Rosanna m'a acheté ce soir le pendant de celle-ci : « Elle fera très-bien, disait-elle, pour y mettre mes cols et manches et leur éviter d'être écrasés dans ma malle. » – Un shilling neuf pence, monsieur Cuff ; pas un demi-sou de plus, aussi vrai que je suis en vie !

– C'est donné. » soupira le sergent.

Il se mit à soupeser la boîte, et je crus en même temps saisir quelques notes de la Dernière Rose d'Été. Plus de doute maintenant il venait d'acquérir une nouvelle preuve de la culpabilité de Rosanna, et cela dans le lieu même où je croyais sa ré-

putation le plus à l'abri, et cela encore par mon intermédiaire ! Je vous laisse à penser ce que j'éprouvai, combien je pus regretter d'avoir servi d'introducteur au sergent Cuff auprès de Mrs Yolland.

« En voilà pourtant assez, dis-je, nous ne pouvons plus tarder. »

Sans faire la moindre attention à moi, Mrs Yolland courut de nouveau vers le capharnaüm, et en ressortit, cette fois, une chaîne à chien à la main.

« Pesez donc un peu ceci, monsieur, dit-elle au sergent ; nous en avons trois, et Rosanna en a emporté deux. « Que pourrez-vous faire, ma chère, d'une paire de chaînes pareilles ? lui ai-je demandé. – En les réunissant, me répondit-elle, elles entoureront bien mon coffre. – La corde est moins chère. – Oui, dit Rosanna, mais la chaîne est plus sûre. – Enfin qui a jamais vu une boîte ficelée avec du fer ? – Oh, mistress Yolland, ne faites pas tant d'objections, et laissez-moi prendre ces chaînes ! » Singulière fille, monsieur Cuff, solide comme l'or, et aussi dévouée qu'une sœur à ma Lucy ; mais vraiment étrange. Bref, j'en ai passé par sa fantaisie ! Trois shillings six pence, foi d'honnête femme, trois shillings six pence, monsieur Cuff !

– Chacune ? demanda le sergent.

– Toutes les deux, fit Mrs Yolland, toutes les deux.

– C'est pour rien, répondit le sergent, hochant la tête, c'est vraiment pour rien !

– Voici l'argent, reprit cette bavarde, en regagnant le côté de la table où le petit tas était déposé, comme s'il exerçait sur elle une attraction irrésistible ; le coffre et les chaînes sont tout ce qu'elle a acheté et emporté. Total, cinq shillings trois pence.

Dites-lui, avec bien des amitiés de ma part, que ma conscience me défend d'accepter les épargnes d'une pauvre fille qui peut en avoir grand besoin.

– Eh bien, *ma* conscience à moi ne me permet pas de reporter cet argent, repartit le sergent ; le marché conclu avec elle est presque un cadeau que vous lui avez fait ; cela est évident.

– Est-ce votre opinion sincère, monsieur ? dit Mrs Yolland, dont le visage se rasséréna à ces paroles.

– Il ne peut y avoir un doute là-dessus, dit le sergent, demandez plutôt à M. Betteredge. »

C'était peine perdue que de s'adresser à moi, dont ils ne purent tirer rien autre chose que « Bien le bonsoir. »

« La peste soit de cet argent ! » dit Mrs Yolland ; sur ces mots elle parut abandonner tout respect humain, et saisissant d'un seul coup la pile tout entière, elle la jeta sans plus de façon dans sa poche. « Cela vous fait mal au cœur de voir cette somme rester là sans que personne veuille la prendre ! » cria cette déraisonnable créature ; après quoi elle s'assit brusquement, et regardant le sergent comme pour dire : « La somme est dans ma poche, tâchez donc un peu de la ravoir. »

Cette fois, non-seulement je pris la porte, mais je gagnai la route et marchai vers la maison. Expliquez ceci comme vous pourrez : je me sentais mortellement offensé par les deux êtres que je quittais. Je n'avais pas fait dix pas que le sergent me rejoignait.

« Merci de votre présentation, monsieur Betteredge, me dit-il ; grâce à vous, je connais une sensation nouvelle ; Mrs Yolland m'a parfaitement dérouté. »

Je fus sur le point de lui lancer une réponse impertinente, et cela par l'unique raison que, me sentant de si méchante humeur, je la déversais sur tout le monde. Mais lorsqu'il me fit cet aveu, j'éprouvai une sorte de satisfaction et je me demandai si le mal n'était pas moins grave que je ne le craignais. Je gardai un silence prudent tant que je n'étais pas mieux mis au courant.

« Oui, reprit le sergent qui semblait lire mes pensées à travers l'obscurité, votre intérêt pour Rosanna vous fera apprendre avec plaisir qu'au lieu de me mettre sur la piste vous avez servi à me la faire perdre entièrement. Ce que cette fille a fait ce soir est assez clair : elle a réuni les deux chaînes, les a attachées à la hampe de la boîte, et a plongé celle-ci dans l'eau de la baie ou dans le sable mouvant, puis elle aura fixé le bout de la chaîne à quelque rocher connu d'elle seule. Elle laissera cette caisse ainsi amarrée et soustraite aux regards, jusqu'à ce que l'affaire du diamant soit apaisée ; alors elle pourra la retirer à son aise et quand il lui plaira ; tout ceci apparaît nettement. Mais, poursuivit le sergent sur un ton d'impatience que je ne connaissais pas encore à sa voix, le mystère à pénétrer est de savoir que diable elle a pu cacher dans cette boîte. »

Je pensai intérieurement : la Pierre de Lune ! mais je me bornai à dire au sergent :

« Ne sauriez-vous le deviner ?

– Ce n'est pas le diamant, dit M. Cuff ; l'expérience de toute ma vie est en défaut, si Rosanna Spearman possède le diamant. »

À ces mots, la maudite fièvre d'enquête me ressaisit de nouveau, et je m'oubliai, dans mon ardent désir de deviner cette nouvelle énigme ; aussi m'écriai-je inconsidérément : « Le vêtement taché ! »

Le sergent fit halte dans l'obscurité, et posa sa main sur mon bras.

« Un objet jeté dans les sables mouvants reparaît-il jamais à la surface ? demanda-t-il.

– Jamais, lui répondis-je ; pesant ou léger, ce qui descend dans les sables y est englouti et on ne le revoit plus.

– Rosanna Spearman connaît-elle cette particularité ?

– Elle le sait aussi bien que moi.

– Alors, dit M. Cuff, que ne se bornait-elle à placer une pierre dans ce vêtement, et à jeter le tout dans le gouffre ? On ne voit même pas l'ombre d'une raison pour l'avoir caché, et pourtant elle n'a voulu manifestement que le cacher et non le perdre ! Voilà une énigme à deviner ! continua le Sergent, marchant toujours. Le vêtement sali par la peinture était-il un jupon ou une robe de chambre ? ou bien est-ce quelque autre objet qu'il faille conserver à tout prix ? Monsieur Betteredge, s'il ne survient pas d'empêchement, il faut que je me rende demain à Frizinghall, et que je découvre ce qu'elle a acheté en ville lorsqu'elle y est allée furtivement et a rapporté l'étoffe nécessaire pour faire le vêtement qu'il devenait urgent de remplacer. Il y a quelque inconvénient à quitter la maison dans les circonstances présentes, mais celui d'agir dans l'obscurité, sans avoir de nouveaux renseignements, est encore plus grave. Pardonnez-moi d'être aussi agacé, mais je me sens amoindri à mes propres yeux, car Rosanna Spearman est parvenue à m'embarrasser sérieusement. »

Lorsque nous revînmes, les domestiques soupaient. La première personne que nous aperçûmes fut l'agent de police que l'inspecteur Seegrave avait laissé à notre disposition. Le sergent lui demanda si Rosanna était rentrée. Oui. Quand cela ? Depuis

une heure environ. Qu'avait-elle fait ? Elle était montée ôter son manteau et son chapeau, et soupait maintenant tranquillement avec les autres domestiques. Sans faire de réflexions, le sergent Cuff, qui tombait de plus en plus bas dans sa propre estime, s'éloigna et gagna le revers de la maison. Les ténèbres l'empêchèrent de voir l'entrée de ce côté et, j'eus beau l'appeler, il continua sa marche jusqu'à ce qu'il fût arrêté par une petite porte donnant accès au jardin. Lorsque je le rejoignis pour lui montrer la véritable entrée, je le surpris en contemplation devant une des fenêtres de l'étage occupé par les chambres à coucher, sur la façade de derrière la maison.

Je levai les yeux à mon tour, et je vis que ce qu'il considérait si attentivement était la fenêtre de la chambre de miss Rachel où des lumières allaient et venaient comme s'il s'y passait quelque chose d'inusité.

« N'est-ce pas là la chambre de miss Verinder ? » demanda M. Cuff.

Je répondis que oui, et je l'engageai à rentrer souper avec moi. Le sergent ne bougea pas, sous prétexte qu'il éprouvait du plaisir à humer pendant la nuit les senteurs du jardin. Je le laissai tout à ses plaisirs ; au moment où je rentrais, j'entendis près de la petite porte treillagée siffloter la Dernière Rose d'été. Le sergent venait de faire une nouvelle découverte ! Et la fenêtre de ma jeune maîtresse lui servait cette fois d'auxiliaire !

Cette dernière pensée me ramena près du sergent, avec une phrase polie sur le regret que j'aurais à le laisser seul.

« Y a-t-il là quelque chose que vous ne compreniez point ? » lui dis-je en désignant la fenêtre de miss Rachel.

À en juger par le son de sa voix, le sergent avait sensiblement regagné dans sa propre estime, « Vous êtes de forts parieurs en Yorkshire, n'est-il pas vrai ? demanda-t-il.

– Eh bien, à supposer qu'il en soit ainsi ? répondis-je.

– Si j'étais un Yorkshireman, fit le sergent, en posant sa main sur mon bras, je parierais avec vous un joli souverain que votre jeune dame vient de se décider subitement à quitter la maison ; et si je gagnais là-dessus, j'en offrirais encore un pour soutenir que l'idée ne lui en est venue que depuis une heure. »

La première supposition du sergent me fit tressaillir de surprise ; la seconde se mêla dans ma tête avec le rapport du policeman, d'après lequel Rosanna était rentrée depuis environ une heure. Ces deux idées réunies produisirent un singulier effet sur moi. Je quittai le bras du sergent, et, oubliant les usages, je le poussai afin de passer le premier, et de prendre moi-même mes informations.

Le valet de pied, Samuel, fut la première personne que je trouvai dans le passage. « Milady vous attend ainsi que M. le sergent, » me dit-il, avant que je pusse lui poser aucune question.

– Depuis combien de temps nous a-t-elle fait demander ? dit la voix du sergent derrière moi.

– Depuis environ une heure, monsieur. »

Encore la même coïncidence ! Rosanna était revenue, miss Rachel avait formé quelque projet extraordinaire, milady nous avait mandés ; et tout cela dans la dernière heure. Il n'était pas agréable de voir tant d'éléments divers se réunissant ainsi à point nommé. Je montai sans regarder le sergent, et sans lui

parler, et ma main fut prise d'un tremblement quand je frappai à la porte de ma maîtresse.

« Je serais peu surpris, me dit tout bas le sergent, s'il survenait quelque esclandre cette nuit dans la maison. Ne vous effrayez pas ! j'ai mis une sourdine à bien d'autres esclandres de famille dans le temps ! »

Sur ces consolantes paroles, j'entendis la voix de lady Verinder, qui nous disait d'entrer.

CHAPITRE XVI

Nous trouvâmes milady sans autre lumière que celle de sa lampe à lire, dont l'abat-jour était baissé de façon à cacher sa figure.

Au lieu de nous regarder en face selon sa coutume, elle ne quitta pas la table, et tint ses yeux fixés sur un livre ouvert devant elle.

« Sergent, dit-elle, est-il important pour la perquisition que vous faites, d'être prévenu à l'avance qu'une personne habitant la maison désire la quitter ?

– C'est très-important, milady, répondit-il.

– Je dois alors vous dire que miss Verinder a l'intention d'aller passer quelque temps chez sa tante, Mrs Ablewhite, de Frizinghall. Elle compte nous quitter de très-bonne heure demain matin. »

M. Cuff me regarda. Je fis un pas en avant pour parler à ma maîtresse, mais le cœur me manqua, je l'avoue, et je reculai sans rien dire.

Le sergent poursuivit : « Puis-je me permettre de demander à milady quand miss Verinder lui a communiqué ses résolutions ?

– Il y a à peu près une heure, » répondit milady.

Le sergent Cuff me regarda derechef. On dit que le cœur des vieillards ne s'émeut pas facilement. *Mon* cœur n'aurait pourtant guère pu battre plus fort à l'âge de vingt-cinq ans !

« Je n'ai aucun droit, milady, reprit le sergent, de contrôler les actions de miss Verinder. Tout ce que je puis vous prier de faire, c'est de remettre son départ, s'il y a moyen, à une heure de la journée un peu plus avancée. Je suis forcé d'aller moi-même à Frizinghall demain matin, et je serai de retour à deux heures au plus tard. Si vous pouviez empêcher miss Verinder de quitter la maison avant cette heure-là, je désirerais lui dire deux mots, et cela à l'improviste, avant son départ. »

Milady me chargea de transmettre au cocher l'ordre de ne point faire avancer la voiture pour miss Rachel avant deux heures.

« Avez-vous quelque chose à ajouter, dit-elle ensuite au sergent.

– Un mot encore, milady. Si miss Verinder éprouvait quelque surprise de cette modification à ses projets, veuillez bien ne pas me nommer *moi* comme étant la cause de ce changement. »

Ma maîtresse leva la tête vivement de dessus son livre, comme si elle allait parler ; mais elle se contint par un effort de volonté, baissa de nouveau les yeux, et nous congédia d'un geste de la main.

« Voilà une femme bien remarquable, me dit le sergent, lorsque nous fûmes revenus dans le hall ; sans son empire sur elle-même, le mystère qui vous intrigue tant, monsieur Betteredge, eût été dévoilé ce soir. »

À ces mots, la vérité pénétra tout d'un coup dans mon vieil esprit obtus ; je crois que j'eus un moment d'égarement absolu. Je saisis le sergent par le collet de son habit, et le jetai contre la muraille.

« Dieu vous damne ! criai-je, il y a dans cette affaire des soupçons fâcheux contre miss Rachel, et pendant tout ce temps-là vous avez osé me le cacher ! »

Le sergent Cuff, que je tenais toujours aplati contre le mur, me regarda sans qu'aucun muscle de son mélancolique visage tressaillît, sans bouger d'une ligne.

« Ah ! fit-il, vous avez enfin pu deviner. »

Ma main lâcha son collet, et ma tête retomba sur ma poitrine. Pour expliquer mon emportement, veuillez-vous souvenir que j'étais de la famille depuis cinquante ans ; miss Rachel avait été élevée à grimper sur mes genoux, à tirer mes favoris, enfin elle était presque mon enfant. Avec tous ses défauts, miss Rachel me semblait le type de la plus aimable et de la plus charmante jeune fille qu'eût aimée et choyée son vieux serviteur, Je fis mes excuses au sergent, je le crains, peu convenablement et avec les yeux humides.

« Ne vous affligez pas, monsieur Betteredge, me dit le sergent, plus affectueusement que je n'étais en droit de m'y attendre. Si dans notre carrière nous étions prompts à prendre la mouche, nous ne vaudrions pas deux grains de blé ! Si même cela vous soulage, colletez-moi de nouveau. Il est vrai de dire que vous ne savez nullement vous y prendre ; mais je passerai sur votre maladresse en faveur de la vivacité de vos sentiments. »

Il releva les coins de sa bouche, et crut à sa manière avoir accouché d'une excellente plaisanterie.

Je l’emmenai dans mon petit bureau, dont je fermai la porte. « Dites-moi toute la vérité, sergent, il n’y aurait aucun avantage maintenant à me la dissimuler. Que soupçonnez-vous ?

– Je ne soupçonne pas, dit le sergent, je sais. »

Pour la seconde fois, je ne pus maîtriser la violence de mon caractère.

« Entendez-vous me dire, en bon anglais, que miss Rachel a volé elle-même son diamant. – Oui, répondit le sergent, c’est ce que je veux dire en deux mots. Dès le début, miss Verinder est restée secrètement en possession de son diamant, et elle a fait de Rosanna Spearman sa confidente, parce qu’elle a prévu que cette fille serait soupçonnée du vol ; voilà l’affaire dans toute sa simplicité Prenez-moi de nouveau au collet, monsieur Betteredge ; si votre indignation y trouve quelque soulagement, ne vous en privez pas ! »

Dieu me vienne en aide ! mon chagrin ne pouvait être adouci de cette manière. « Donnez-moi vos motifs, » fut tout ce que je trouvai à lui dire.

« Vous connaîtrez demain mes raisons, me répondit le sergent. Si miss Verinder refuse (et vous verrez qu’il en sera ainsi) de renoncer à aller chez sa tante, je serai contraint d’exposer toute la situation à lady Verinder. De plus, comme je ne puis prévoir ce qui résultera de cet entretien, je vous demanderai d’y assister, afin de juger les deux côtés de la question. Laissons ceci en paix pour cette nuit ; non, monsieur Betteredge, vous n’obtiendrez plus un seul mot de moi ce soir au sujet de la Pierre de Lune. Notre souper est là qui nous attend, et c’est une des faiblesses humaines que je traite avec le plus de respect. Si vous voulez sonner, je dirai les grâces.

– Je vous souhaite un bon appétit, sergent, dis-je, mais le mien a disparu. Je vais attendre pour m'assurer qu'on vous serve bien, puis je vous demanderai la permission de vous laisser, afin de tâcher de reprendre mon calme à moi tout seul. » Je veillai à ce qu'il fût bien pourvu de toute chose, mais je n'aurais pas été fâché que le souper l'eût étouffé. Le jardinier en chef (M. Begbie) entra à ce moment avec son compte de semaine ; aussitôt le sergent l'entreprit sur les gazons et les mérites des roses diverses. Je les laissai ensemble, et sortis le cœur serré. Je me trouvais pour la première fois, depuis bien des années aux prises avec un chagrin que ma pipe ne pouvait dissiper, et qui était même rebelle aux consolations de Robinson Crusoé.

Dans cet état d'agitation fébrile, ne possédant même pas une chambre que je pusse me réserver entièrement, je fis un tour sur la terrasse, et je réfléchis à fond. Mes pensées seraient de peu d'intérêt à faire connaître, mais je me trouvai vieux, cassé, peu propre à mon emploi, et me demandai, pour la première fois de ma vie, s'il ne plairait pas à la Providence de me rappeler à elle. Et pourtant, malgré tout, je conservais ma foi en miss Rachel. Si le sergent Cuff eût été Salomon en personne, et qu'il eût accusé ma jeune maîtresse d'être mêlée à cette basse et vile intrigue, je n'aurais eu qu'une réponse au service de Salomon, tout sage qu'il était : « Vous ne la connaissez pas, tandis que moi je la connais. »

Mes réflexions furent interrompues par Samuel, qui m'apportait un message écrit de la part de ma maîtresse.

Comme je rentrais dans la maison pour le lire à la lumière, Samuel observa que le temps allait changer, ce que mon esprit troublé m'avait empêché de remarquer plus tôt. Maintenant que mon attention était attirée là-dessus, j'entendis bien les chiens se démener, et le vent sifflant déjà ; je regardai le ciel, il était chargé de nuages noirs, qui couraient avec une vitesse crois-

sante sur une lune mouillée : Samuel avait raison, un orage menaçait.

J'appris par le billet de lady Verinder que le magistrat de Frizinghall lui avait écrit pour rappeler à son attention les trois Indiens. Ces coquins devaient être relâchés au commencement de la semaine, et laissés libres de suivre leurs mauvaises inspirations. Si nous avions à les interroger de nouveau, il ne restait pas de temps à perdre. Ma maîtresse avait oublié de parler de cet incident au sergent, et elle me priait de réparer son omission. Les Indiens étaient complètement sortis de ma mémoire, et sans doute de la vôtre. Je ne voyais guère d'utilité à m'occuper d'eux ; pourtant, je suivis sur-le-champ mes instructions.

Je trouvai le sergent et notre jardinier en face d'une bouteille de whiskey écossais, et absorbés par une discussion sur les roses ; le sergent y mettait un tel feu que, quand j'entrai, il me fit signe de ne pas l'interrompre. Autant que je pus le comprendre, le débat roulait sur la question de savoir si la rose mousseuse blanche a besoin, pour bien réussir, d'être greffée sur églantier. M. Begbie disait oui, le sergent disait non. Ils en appelèrent à moi avec une vivacité juvénile.

Dans mon ignorance absolue du point en litige, je pris un terme moyen, ainsi que le font les juges de Sa Majesté, lorsque l'arrêt à rendre les embarrasse et que leur jugement tient à un fil ; je répondis ; « Messieurs, il y a beaucoup à dire pour et contre. » À la faveur de l'apaisement momentané qui suivit une sentence aussi impartiale, je plaçai le message de milady sous les yeux du sergent.

J'en étais arrivé à prendre ce dernier en aversion, et presque à le haïr ; mais la vérité m'oblige à reconnaître qu'en fait de présence d'esprit, cet homme était merveilleux.

Une demi-minute après qu'il eut lu le message, sa mémoire avait retrouvé le rapport de l'inspecteur, se fixait sur ce qui concernait les Indiens, et sa réponse était prête. Un voyageur célèbre, qui entendait, et parlait la langue hindoue, ne figurait-il pas dans ce rapport ? Très-bien. Savais-je le nom et l'adresse de ce monsieur ? Parfait. Prière de l'écrire sur le dos du billet de milady. Bien obligé. Le sergent Cuff verrait ce gentleman en allant le lendemain matin à Frizinghall. :

« Croyez-vous que cette démarche aboutira à quelque chose ? demandai-je. M. Seegrave a déclaré les Indiens aussi innocents que l'enfant dans le sein de sa mère.

– L'inspecteur Seegrave a prouvé qu'il s'était trompé d'un bout à l'autre dans son appréciation de l'affaire, articula le sergent ; et il pourra être intéressant, de voir s'il a fait fausse route aussi par rapport aux Indiens. » Sur ce, il se tourna vers M. Begbie, et reprit la discussion juste au point où il l'avait laissée. « La question entre nous, monsieur le jardinier chef, est toute de sol, de saisons et de patience ; maintenant, laissez-moi la placer à un autre point de vue. Vous prenez votre rose mousseuse blanche... »

Mais, cette fois, j'avais refermé la porte, et je n'entendis pas la suite de la dispute.

Je trouvai Pénélope dans le passage, et je lui demandai ce qu'elle attendait là.

Elle attendait que la sonnette de sa jeune maîtresse la rappelât pour continuer les emballages.

Mes questions m'apprirent que miss Rachel avait motivé son désir d'aller chez sa tante, sur ce que la maison n'était plus tenable pour elle mise sous la surveillance de cet odieux officier de police. En apprenant que son départ était retardé jusqu'à

deux heures, elle était entrée dans la plus violente colère. Milady, présente à cet éclat, l'avait sévèrement réprimandée, puis, ayant sans doute à lui parler en particulier, elle avait renvoyé Pénélope de la chambre. Ma fille était au désespoir de tous ces bouleversements de la maison. « Rien ne va bien, père, disait-elle, rien ne marche comme par le passé ; j'ai comme le pressentiment qu'un grand malheur plane sur nous tous. »

J'éprouvais la même impression, mais devant ma fille je fis contre fortune bon cœur. Pénélope monta par l'escalier de service reprendre son ouvrage, et moi j'allai vers le hall voir ce qu'annonçait le baromètre comme changement de temps. Au moment où j'approchais de la porte battante qui menait du hall aux offices des domestiques, on l'ouvrit violemment de l'autre côté, et Rosanna passa près de moi, la figure altérée par la souffrance et une de ses mains pressée contre son cœur, comme si son mal venait de là. « Qu'avez-vous donc, ma fille ? lui demandai-je en l'arrêtant ; êtes vous malade ? – Pour l'amour de Dieu, ne me parlez pas, » répondit-elle. À ces mots elle se dégagea de mes mains et courut vers l'escalier des gens. J'appelai la cuisinière et lui dis de prendre soin d'elle. Deux autres personnes se trouvèrent à portée de nous entendre. Le sergent Cuff s'élança prestement de ma chambre et demanda ce qui se passait. Je répondis : « Rien. » M. Franklin, d'un autre côté, tira la porte battante, me fit signe d'entrer dans le hall, et me demanda si j'avais vu Rosanna Spearman.

« Elle vient de me croiser, monsieur, et dans un état d'agitation mentale bien extraordinaire.

– J'ai peur d'être la cause innocente de ce désordre, Betteredge.

– Vous, monsieur ?

– Je ne puis me l’expliquer, dit M. Franklin ; mais si cette fille est inculpée dans la disparition du diamant, je crois vraiment qu’elle était sur le point de s’en ouvrir à moi qui, de toutes les personnes imaginables, ai le moins de droit à ses confidences, et cela il n’y a pas deux minutes. »

Pendant qu’il achevait de parler, je regardai du côté de la porte battante et crus la voir s’entrouvrir légèrement.

Quelqu’un était-il là aux écoutes ? la porte se referma avant que je pusse m’en assurer ; mais quand je l’ouvris un instant après, il me sembla voir disparaître au coin du passage les basques de l’habit noir du respectable Cuff.

Il savait aussi bien que moi qu’il n’avait maintenant aucune aide à espérer de ma part depuis que j’avais découvert de quel côté ses soupçons s’étaient portés.

Dans ces circonstances, son caractère le portait à s’aider lui-même et à le faire par des moyens tortueux.

Toutefois, comme je n’étais pas absolument sûr d’avoir vu le sergent, et que je ne voulais pas amener inutilement un scandale (il n’y en avait eu, hélas ! que trop déjà), je dis à M. Franklin que j’avais cru entendre un des chiens pénétrer dans la maison ; puis je le priai de me donner quelques détails sur ce qui s’était passé entre Rosanna et lui.

« Passiez-vous par le hall, monsieur ? lui demandai-je, et votre rencontre était-elle accidentelle lorsqu’elle vous adressa la parole ? »

M. Franklin montra le billard.

« Je m’amusais à pousser des billes, dit-il, et j’essayais de chasser de ma tête cette misérable aventure du diamant. Le ha-

sard me fit lever les yeux, et quelle ne fut pas ma surprise en voyant Rosanna Spearman tout debout devant moi comme un spectre ! La façon silencieuse dont elle était arrêtée là, semblait si étrange, qu'au premier moment je ne sus que dire. Voyant une expression d'anxiété peinte sur sa figure, je lui demandai si elle désirait me parler. Elle répondit : « Oui, si je l'osais. » Comme je connaissais les soupçons dirigés contre elle, je ne pus attacher qu'un seul sens à un pareil langage, et j'avoue que je me sentis fort gêné. Je ne désirais nullement provoquer les confidences de cette fille ; d'autre part, dans les difficultés qui nous environnent, je n'avais guère non plus le droit de refuser cette ouverture, si elle était dans l'intention de me la faire. Ma situation était assez fausse, et j'en sortis maladroitement, en lui disant : « Je ne vous comprends pas bien ; désirez-vous que je fasse quelque chose pour vous ? » Remarquez, Betteredge, que je ne lui parlais pas avec dureté ! ce n'est pas de la faute de cette fille si elle est si laide, et tout en lui répondant, je m'en rendais compte. La queue de billard était encore entre mes mains, et je continuais à heurter les billes pour me donner une contenance. Je ne réussis par là qu'à gâter la position et je crains de l'avoir mortifiée sans le vouloir.

« Elle se détourna soudain, et je l'entendis murmurer à voix basse : « Il regarde les billes de billard ; tout lui est bon plutôt que de me regarder ! » Avant que je pusse l'arrêter, elle avait quitté la pièce.

« Ce malentendu me trouble assez, Betteredge.

« Pourriez-vous dire à Rosanna que je ne voulais nullement me montrer désobligeant vis-à-vis d'elle ? j'ai peut-être été rude à son égard dans le fond de ma pensée, car j'ai presque souhaité qu'on pût lui imputer la disparition du diamant. Ce n'était certes pas par un sentiment de malveillance à l'endroit de cette fille, mais… »

Il s'arrêta là, et se tournant vers le billard, recommença à pousser les billes.

Après ce qui s'était passé entre le sergent et moi, il ne me fut pas difficile de comprendre la signification de cette phrase inachevée.

Rien ne pouvait innocenter miss Rachel dans l'esprit du maudit sergent, si on ne parvenait pas à acquérir la certitude que la Pierre de Lune fût entre les mains de notre housemaid. Il n'était plus question de calmer l'état nerveux de ma jeune maîtresse ; il fallait avant tout prouver la fausseté des allégations de M. Cuff. Si Rosanna ne s'était compromise par aucun de ses actes, le fait seul du souhait de M. Franklin eût ressemblé à un jugement téméraire et calomnieux ; mais il n'en était pas ainsi. Elle avait simulé une indisposition, elle allait pendant ce temps en secret à Frizinghall et elle était restée debout toute la nuit, faisant ou détruisant quelque chose en cachette. Puis sa course le soir même aux Sables-Tremblants, dans des conditions aussi suspectes, prêtait à bien des soupçons. Quelque regret que j'en éprouvasse pour Rosanna, je ne pouvais, en réunissant toutes ces raisons, m'empêcher de trouver que la manière de voir de M. Franklin n'était ni déraisonnable ni sans motifs plausibles, et je lui répondis dans ce sens.

« Oui, oui, reprit-il ; il ne reste qu'une chance, quoique bien faible, pour que la conduite de Rosanna puisse se prêter à quelque autre explication que nous ne découvrons pas en ce moment. J'évite toujours de blesser une femme, dans quelque position qu'elle soit, Betteredge. Répétez donc à cette pauvre créature ce que je vous ai prié de lui dire, et si elle désire me parler, peu m'importe de me créer quelque nouvel embarras, envoyez-la-moi dans la bibliothèque. » Il déposa la queue de billard, et me quitta, me laissant sous l'impression des paroles que lui suggérait son bon cœur.

Les questions que je fis aux autres domestiques m'apprirent que Rosanna était dans sa chambre. Elle avait refusé leurs soins, tout en en témoignant sa reconnaissance, et elle demandait seulement à se reposer en paix. S'il y avait une confession de sa part à faire, elle ne pouvait plus être provoquée pour cette nuit. Je rendis compte de la position à M. Franklin qui, après m'avoir entendu, quitta la bibliothèque et monta se coucher.

Je faisais éteindre les lumières et fermer les fenêtres, lorsque Samuel vint me donner des nouvelles des deux hôtes qui occupaient ma chambre.

La dispute sur la rose mousse blanche avait apparemment pris fin, car le jardinier était retourné chez lui, mais on ne trouvait le sergent à aucun des appartements inférieurs de la maison.

Je regardai dans ma chambre ; on n'y pouvait découvrir que deux verres vides et une forte odeur de grog chaud. Peut-être le sergent s'était-il retiré dans la chambre qu'on lui avait préparée ; je m'y rendis.

Lorsque j'atteignis le second étage, je crus entendre à ma gauche le bruit d'une respiration régulière et paisible. Le côté gauche menait à un corridor communiquant avec la chambre de miss Rachel. Je regardai, j'y entrai, et que vis-je ? Couché sur trois chaises placées juste en travers du passage, un foulard rouge noué autour de sa tête grise, et sa respectable redingote noire roulée en guise d'oreiller, le sergent Cuff reposait et dormait ! Il s'éveilla à l'instant où j'approchai, et aussi tranquillement que l'eût fait un gros chien. « Bonne nuit, monsieur Betteredge, me dit-il. N'oubliez pas, si jamais la passion des rosiers vous saisit, que la rose mousse blanche ne s'en trouvera que mieux pour n'être pas greffée sur églantier, quoi que le jardinier affirme sur cet article-là !

– Que faites-vous donc ici ? lui dis-je ; pourquoi n'êtes-vous pas dans votre lit qui vous attend ?

– Je ne suis pas dans mon lit, répliqua le sergent, parce que je fais partie de la foule trop nombreuse qui ne saurait gagner son pain à la fois honnêtement et aisément. Il y a eu ce soir une coïncidence entre le moment du retour de Rosanna, revenant des Sables, et celui où miss Verinder a annoncé sa résolution de quitter la maison. Quelque chose que Rosanna soit allée cacher, il est clair pour moi que votre jeune maîtresse ne pouvait s'absenter avant d'avoir appris que cela était fait. Ces deux personnes doivent par suite avoir déjà communiqué ce soir ensemble ; si elles tentent de reprendre l'entretien, je désire me trouver à même de les en empêcher. Ne me blâmez donc pas de déranger vos combinaisons d'intérieur, monsieur Betteredge, prenez-vous-en au diamant. » Il m'échappa de dire : « Je voudrais pour l'amour de Dieu que le diamant ne fût jamais entré dans la maison ! »

Le sergent Cuff contempla tristement les trois chaises sur lesquelles il se condamnait à passer la nuit, et me dit d'un ton grave :

« Je le souhaiterais aussi. »

CHAPITRE XVII

La nuit se passa sans incident nouveau, et je suis heureux d'avoir à dire qu'aucune tentative de communication entre Rosanna et miss Rachel ne vint récompenser la vigilance du sergent.

Je pensais que ce dernier n'aurait rien eu de plus pressé que de se rendre dès le matin à Frizinghall. Il tarda pourtant, comme s'il eût eu à vaquer avant cela à quelque autre soin.

Je le laissai à ses occupations et j'entrai peu après dans les jardins où je rencontrai M. Franklin, près de sa promenade favorite du taillis.

Avant que nous eussions échangé deux mots, le sergent nous rejoignit inopinément.

Il s'approcha de M. Franklin qui l'accueillit, j'en conviens, d'une manière très-hautaine.

« Avez-vous quelque chose à me dire ? fut la seule réponse qu'il reçut en échange du bonjour très-poli qu'il adressait à M. Franklin.

– Oui, monsieur, j'ai à vous parler, répondit le sergent, au sujet de l'enquête que je dirige ici ; vous avez pressenti hier la voie dans laquelle entrait cette enquête ; vous vous en êtes senti tout naturellement blessé et mécontent. Naturellement encore votre colère devant la menace d'un scandale de famille se porte contre moi.

– Enfin, où voulez-vous en venir ? interrompit brusquement M. Franklin.

– Je voudrais vous rappeler, monsieur, qu'en tous cas, vous ne pourriez, jusqu'à présent, me *prouver* que j'ai eu tort ; cela posé, veuillez bien vous souvenir également que je suis un officier public agissant ici avec la sanction de la maîtresse de la maison. Dans ces conditions, est-ce ou n'est-ce pas votre devoir de bon citoyen de seconder mon mandat, en me communiquant telle information particulière dont vous pourriez être en possession ?

– Je ne possède aucune information particulière, » dit M. Franklin.

Le sergent tint cette réponse pour non avenue et continua :

« Vous pourriez, monsieur, m'épargner la perte de temps qui va être dévolue à une enquête lointaine, si vous vouliez me comprendre et vous expliquer.

– Je ne vous comprends pas, repartit M. Franklin, et n'ai rien à vous dire.

– Une des servantes de la maison (je ne veux nommer personne) vous a parlé hier soir en particulier, monsieur. »

Une fois de plus M. Franklin coupa court aux questions en répondant : « Je n'ai rien à dire. »

Pendant que je les écoutais en silence, je me rappelai tout à coup le mouvement de la porte battante et les basques d'habit que j'avais vues disparaître dans le corridor. Avant que j'eusse interrompu son occupation, le sergent en avait sans doute entendu assez pour s'assurer que Rosanna avait été près de dé-

charger sa conscience en faisant quelque aveu à M. Franklin Blake.

Cette idée venait d'entrer dans ma cervelle quand j'aperçus Rosanna en personne au bout du taillis. Elle était suivie de Pénélope qui cherchait évidemment à la faire rentrer dans la maison. Lorsqu'elle vit que M. Franklin n'était plus seul, elle s'arrêta sur place, comme embarrassée du parti qu'elle avait à prendre. Pénélope resta près d'elle. M. Franklin les aperçut aussi promptement que moi, mais le sergent, avec son infernale ruse, feignit de ne les avoir pas remarquées. Tout ceci se passa en un clin d'œil, et avant que M. Franklin et moi eussions pu ouvrir la bouche ; le sergent reprit la conversation de l'air d'un homme qui continue un entretien simplement interrompu.

« Ne craignez pas, monsieur, de nuire à cette fille, dit-il à haute voix de façon à être entendu de Rosanna ; au contraire, je vous engage à m'honorer de votre confiance si vous portez de l'intérêt à Rosanna Spearman. »

M. Franklin fit alors, lui aussi, semblant de n'avoir pas aperçu les deux jeunes filles, et répondit sur le même ton élevé :

« Je ne m'intéresse en rien à Rosanna Spearman. »

Je regardai vers l'extrémité de l'allée. Tout ce que je pus voir de si loin fut que Rosanna se retourna subitement dès que M. Franklin eut cessé de parler. Au lieu de résister à Pénélope comme elle l'avait fait jusqu'à présent, elle laissa ma fille la prendre par le bras et la ramener vers la maison.

La cloche du déjeuner sonnait lorsque les deux amies disparurent, et le sergent fut forcé d'abandonner son jeu. Il me dit tranquillement : « Je vais aller à Frizinghall, monsieur Betteredge, et je serai de retour avant deux heures. » Il nous quitta

sans ajouter un mot de plus et nous fûmes délivrés de lui pendant quelques heures.

« Il est indispensable que vous me raccommodiez avec Rosanna, me dit M. Franklin quand nous fûmes seuls. La fatalité veut que je dise ou fasse toujours quelque maladresse devant cette malheureuse fille. Vous aurez bien compris que le sergent Cuff nous avait tendu un piège de sa façon. S'il avait pu *me* troubler ou l'exaspérer, *elle*, peut-être l'un de nous eût-il laissé échapper quelque parole utile à ses desseins. Sous le coup du moment je n'ai rien vu de mieux à faire que ce que j'ai l'ait ; j'ai réussi en ce sens que Rosanna s'est tue et que le sergent a vu que je le pénétrais. Il devait écouter hier, Betteredge, lorsque nous causions ensemble. »

Il avait fait, selon moi, bien pis que d'écouter, car il s'était rappelé ce que je lui avais raconté de la passion de Rosanna pour M. Franklin, et il comptait là-dessus lorsqu'il lançait son insidieux appel à l'intérêt de M. Franklin pour Rosanna, de façon à être entendu de celle-ci.

Je gardai cette réflexion pour moi.

« Quant à écouter, monsieur, lui dis-je, nous arriverons à user tous des mêmes moyens si nous continuons encore longtemps cette existence-là. Espionner, prêter l'oreille, c'est l'occupation naturelle de personnes embarquées sur une pareille galère. Sous peu de jours, voyez-vous, nous serons tous frappés de mutisme, par la bonne raison que nous tâcherons d'épier mutuellement nos secrets, et que nous nous en rendrons tous compte mutuellement. Pardonnez-moi cette sortie, monsieur ; l'odieux mystère qui règne sur cette maison me met dans un état d'exaspération, mais je n'oublierai pas ce dont vous me chargez, et je chercherai la première occasion pour m'expliquer avec Rosanna.

– Vous ne lui avez pas encore parlé au sujet de la soirée d'hier, dites-moi ?

– Non, monsieur.

– Alors, n'en faites rien. Il est peut-être préférable que je ne provoque pas les confidences de cette fille avec la surveillance qu'exerce le sergent sur nous. Ma conduite doit vous paraître dépourvue de logique, Betteredge ? C'est que, pour sortir de cette triste histoire du diamant, je ne vois aucun moyen qui ne soit vraiment désastreux, à moins que l'on ne puisse prouver la culpabilité de Rosanna ; et pourtant je ne puis ni ne veux aider M. Cuff dans ses recherches contre elle. »

C'était insensé sans doute, mais je ne sympathisais que trop bien avec M. Franklin, puisque j'éprouvais les mêmes sentiments que lui. Si dans votre vie vous avez eu occasion de vous conduire comme un simple mortel, peut-être nous comprendrez-vous tous deux !

Voici, en résumé, comment les choses se passèrent chez nous, pendant l'absence du sergent Cuff :

Miss Rachel attendit, obstinément renfermée dans sa chambre, le moment où la voiture la conduirait chez sa tante. Milady et son neveu déjeunèrent ensemble ; aussitôt après, M. Franklin, avec cette soudaineté de résolution qu'on lui voyait quelquefois, sortit afin de calmer ses nerfs par une longue promenade.

Je fus la seule personne qui le vît partir, et il me dit qu'il rentrerait avant le retour du sergent. Le changement de temps prévu avait eu lieu ; après une nuit pluvieuse, le vent s'était élevé, et augmentait pendant la matinée ; pourtant, bien que les nuages menaçassent, la pluie ne tombait pas ; en somme, la

journée rendait la promenade tolérable pour quelqu'un de jeune et de robuste, qui pût braver les raffales[2] du vent de mer.

Je suivis milady après le déjeuner, et l'aidai à régler les comptes de la maison. Elle ne fit allusion qu'une fois à la Pierre de Lune, et cela pour défendre qu'il en fût question entre nous.

« Attendons le retour de cet homme, me dit-elle, entendant par là M. Cuff ; lorsqu'il reviendra, il faudra bien en parler, maintenant rien ne nous y oblige. »

Après avoir quitté milady, je trouvai Pénélope qui m'attendait dans ma chambre.

« Je voudrais bien, père, que vous vinssiez parler à Rosanna ; je suis très-tourmentée à son sujet. »

Je devinais aisément ce que cela pouvait signifier. Mais j'ai pour système que les hommes, étant supérieurs aux femmes, ont le devoir de travailler à améliorer celles-ci, lorsqu'ils le peuvent. Quand une femme (que ce soit ma fille ou toute autre) veut me faire faire quelque chose, j'insiste toujours pour savoir le pourquoi. Plus vous forcerez une femme à fouiller dans sa tête pour trouver une raison, plus vous la trouverez aisée à diriger dans toutes les occasions de sa vie. Ce n'est par leur faute, pauvres créatures, si elles agissent d'abord et ne pensent qu'après. C'est la faute des imbéciles qui leur passent toutes leurs fantaisies.

Les raisons de Pénélope furent données en ces termes :

« Je crains, père, que M. Franklin n'ait à son insu cruellement blessé Rosanna.

---

2 Orthographe existante au 19e siècle. *(Note du correcteur – ELG.)*

– Qu'est-ce qui a pu conduire Rosanna vers la promenade du taillis, demandai-je ?

– Sa propre folie, pas autre chose, me répondit ma fille. Elle était décidée, coûte que coûte, à parler ce matin à M. Franklin. Je fis de mon mieux pour l'arrêter, vous avez pu le voir. Plût au ciel que j'eusse réussi à l'emmener avant qu'elle eût entendu ces vilaines paroles !

– Là, là, l'interrompis-je, ne nous montons pas la tête ! je ne vois vraiment rien qui ait pu agiter Rosanna à ce point.

– Comment, rien qui ait pu l'agiter, père ! Quand M. Franklin dit qu'il ne lui porte pas le *moindre* intérêt, et cela prononcé d'une voix si cruelle !

– Il a parlé ainsi pour arrêter net le sergent.

– C'est ce que je lui ai dit, reprit Pénélope ; mais, père, vous savez bien que, quoique M. Franklin n'y soit pour rien, il n'a cessé malencontreusement de la blesser, de la fuir depuis des semaines, et voici maintenant qu'il comble la mesure ! Elle n'a aucun droit, il est clair, de s'attendre à des preuves d'intérêt de sa part, et c'est choquant au dernier point de la voir pousser jusque-là l'oubli d'elle-même et de sa position. Mais elle semble avoir perdu tout sentiment de fierté, de dignité, je ne la comprends plus, et elle m'a effrayée, père, lorsque M. Franklin a prononcé cette malheureuse phrase ; elle a eu l'air d'être pétrifiée. Un calme soudain s'est emparé d'elle, et elle continue son ouvrage depuis lors comme si elle suivait un rêve. »

Je commençai à être inquiet. Ce que me racontait Pénélope faisait taire mes raisonnements ; je récapitulai mentalement, maintenant que mon attention était éveillée, tout ce qui s'était passé entre Rosanna et M. Franklin, pendant la soirée précé-

dente. Elle avait paru blessée au cœur dans cette occasion, et le malheur voulait que derechef elle fût frappée par la même main ! Triste histoire, et d'autant plus triste, que la pauvre fille n'avait aucune bonne raison à alléguer, et n'avait même pas le droit de sentir ainsi ! J'avais promis à M. Franklin de parler à Rosanna, et le moment me semblait opportun.

Nous la trouvâmes balayant le corridor des chambres, pâle, très-calme, et mise proprement comme toujours avec sa modeste robe d'indienne. Je remarquai une singulière expression dans ses yeux. On y voyait une fatigue qui n'était pas celle des larmes, mais ils avaient de la lourdeur, comme si elle eût fixé quelque chose trop longtemps de suite ; l'objet de sa contemplation était sans doute quelque évocation de son esprit, car parmi les choses qui l'entouraient, il n'y avait rien, qu'elle n'eût vu mille fois et qui ne fût dénué de tout intérêt.

« Remettez-vous, Rosanna, lui dis-je ; ne vous rendez pas malheureuse ainsi par votre propre imagination. J'ai quelque chose à vous dire de la part de M. Franklin. »

Je lui exposai alors mon message dans les termes les plus conciliants et les plus affectueux ; car, voyez-vous, mes principes sont très-sévères vis-à-vis du sexe féminin, mais, je ne sais comment cela se fait, au moment même d'appliquer, mes théories, la présence d'une femme suffit pour m'en démontrer l'impossibilité pratique.

« M. Franklin est bien bon et a beaucoup d'égards pour moi ; veuillez prendre la peine de le remercier. »

Ce fut toute la réponse qu'elle me fit.

Ma fille avait déjà observé que Rosanna agissait comme sous l'influence d'un rêve, et j'ajouterai qu'elle écoutait et parlait

comme une somnambule. Je me pris à douter si son intelligence la mettait en état de me comprendre.

« Êtes-vous bien sûre de m'entendre, Rosanna ? lui demandai-je.

– Parfaitement sûre. »

Ces mots qui faisaient écho à mes paroles semblaient proférés moins par une personne vivante que par un automate. Pendant tout ce temps, elle continuait à balayer le corridor. Je lui enlevai le balai des mains aussi doucement et affectueusement que je le pus.

« Voyons, voyons, mon enfant, dis-je. Je ne vous reconnais point là. Vous avez quelque chose sur le cœur, je suis votre vieil ami, et je le resterai, quand même vous auriez mal fait. Ouvrez-moi votre âme, Rosanna, confiez-vous à moi ! »

Naguère encore de semblables encouragements de ma part l'eussent fait fondre en larmes. Aucun changement ne se manifesta chez elle.

« Oui, dit-elle, j'avouerai tout.

– À milady ? dis-je.

– Non.

– À M. Franklin ?

– Oui, à M. Franklin. »

Je ne sus que répondre à cela ; elle n'était pas en état de comprendre la recommandation de ne pas lui parler en particulier, que M. Franklin m'avait chargé de lui faire. Tâtant mon

terrain, petit à petit, j'en vins à lui dire que M. Franklin était parti se promener.

« Cela ne fait rien, répondit-elle, je n'ennuierai pas M. Franklin de moi aujourd'hui.

– Pourquoi ne pas vous ouvrir à milady ? repris-je avec insistance ; rien ne vous ferait plus de bien que de vous confier à la maîtresse si chrétienne et si charitable qui vous a toujours témoigné tant de bonté. »

Elle me regarda avec une attention soutenue, comme si elle eût voulu graver mes paroles dans sa tête ; puis elle reprit le balai de mes mains, et se dirigea lentement vers une autre partie du corridor.

« Non, dit-elle, en continuant à balayer, et se parlant à elle-même, je sais un moyen plus sûr de me mettre l'esprit en repos.

– Quel est-il, ce moyen ?

– Ayez la bonté de me laisser continuer mon ouvrage. »

Pénélope la suivit, et lui offrit de l'aider.

Elle répondit :

« Non, je préfère travailler ; merci bien, Pénélope. »

Et se tournant vers moi :

« Je vous suis bien reconnaissante, monsieur Betteredge. »

Rien ne pouvait l'émouvoir, et il ne me restait guère autre chose à lui dire. Je fis signe à Pénélope ; elle me suivit, et nous

la laissâmes, comme nous l'avions trouvée, balayant avec l'air d'une personne qui rêve.

« Cet état demande les soins d'un médecin, dis-je ; il dépasse mes connaissances. »

Ma fille me rappela alors la maladie de M. Candy, due, si vous vous en souvenez, au froid qu'il avait pris lors de la soirée de notre grand dîner. Nous avions son aide, un certain M. Ezra Jennings, à notre disposition ; mais on ne le connaissait guère ; M. Candy l'avait pris sous d'assez singuliers auspices, et, à tort ou à raison, il ne possédait ni la sympathie ni la confiance d'aucun de nous. Il y avait bien d'autres médecins à Frizinghall, mais tous nous étaient étrangers, et Pénélope doutait avec raison que des étrangers pussent soigner Rosanna avec efficacité.

Je pensai à m'adresser à milady ; mais en songeant à la part d'anxiété et de chagrin qu'elle portait déjà, j'hésitai à venir y ajouter mes propres soucis.

Pourtant il était urgent de faire quelque chose ; je jugeais l'état de Rosanna des plus alarmants, et, en ce cas, mon devoir voulait que j'en informasse ma maîtresse. Quoique à contrecœur, je m'acheminai vers son salon, mais il était vide. J'appris que milady était enfermée avec miss Rachel, et que je ne pourrais la voir que lorsqu'elle sortirait de la chambre.

J'attendis en vain jusqu'à ce que l'horloge de l'escalier sonnât le quart avant deux heures. Cinq minutes après, je m'entendis appeler du dehors, et je reconnus tout de suite la voix du sergent qui arrivait de Frizinghall.

CHAPITRE XVIII

Je descendis et rencontrai le sergent sur le perron. Il est bien peu croyable qu'avec les sentiments que j'entretenais contre lui, je prisse encore quelque intérêt au résultat de ses démarches ; et pourtant, en dépit de moi-même, je grillais d'apprendre ce qui s'était passé. Aussi fis-je abstraction de toute dignité, et mes premiers mots furent :

« Eh bien ! quelles nouvelles de Frizinghall ?

– J'ai vu les Indiens, répondit le sergent, et j'ai fini par découvrir ce que Rosanna a été acheter jeudi dernier en ville. Les Indiens seront mis en liberté mercredi prochain. Je suis persuadé, comme M. Murthwaite, qu'ils sont venus ici dans le seul but de voler la Pierre de Lune. Tous leurs calculs ont été déjoués par l'événement de la nuit de mercredi dernier, et ils n'ont pas plus de part à la perte du joyau que nous n'en avons vous ou moi. Mais ce que je puis vous affirmer, monsieur Betteredge, est ceci : si *nous* ne parvenons pas à rentrer en possession de la Pierre de Lune, soyez certain *qu'eux* la retrouveront. Vous n'en avez pas fini encore avec les trois jongleurs ! »

M. Franklin rentrait de sa promenade au moment où j'entendais cette consolante prédiction. Plus maître de sa curiosité que je ne l'avais été de la mienne, il passa près de nous sans dire un mot et il entra dans la maison.

Quant à moi, comme j'avais déjà fait abandon de ma dignité, je résolus d'en avoir au moins le plein bénéfice.

« Voilà pour les Indiens, dis-je ; après cela venons à Rosanna. »

Le sergent Cuff hocha la tête.

« De ce côté, le mystère est plus épais que jamais. J'ai suivi sa trace jusqu'à la boutique d'un nommé Maltby, marchand de linge à Frizinghall. Elle n'y a acheté qu'un aunage de toile, et n'a pris quoi que ce soit d'autre chez les tailleurs, modistes ou autres fournisseurs. Elle a fort insisté pour rassortir une certaine qualité de toile, et quant à la quantité on lui en a vendu ce qu'il en faut pour une robe de chambre.

– Une robe de chambre pour qui ? demandai-je.

– Mais pour elle sans doute. Il est probable que le jeudi entre minuit et trois heures du matin, elle se sera glissée chez votre jeune maîtresse pendant que vous dormiez tous, afin de discuter le lieu où elle cacherait le diamant. Lorsqu'elle est retournée à sa chambre, sa robe de nuit aura frôlé la peinture humide. Elle n'aura pu enlever la tache, ni détruire avec sécurité le vêtement avant d'en avoir substitué un tout semblable, afin que la liste de son linge restât complète.

– Qu'est-ce qui prouve que ce fût une robe de nuit appartenant justement à Rosanna ? objectai-je.

– L'étoffe qu'elle a achetée pour aviser à la substitution, répondit le sergent, S'il s'était agi d'un vêtement de miss Verinder, il eût fallu y ajouter l'achat de dentelles, de garnitures, enfin Dieu sait quoi en plus ; elle n'eût pas eu non plus le temps de le confectionner en une nuit ; tandis que de la toile unie constitue le vêtement très-modeste d'une simple servante. Non, non, monsieur Betteredge, rien n'est plus clair. La difficulté qui subsiste toujours est de découvrir pourquoi, après avoir remplacé le vêtement, elle a caché et conservé celui qui était taché, au lieu

de le détruire. Si cette fille ne veut absolument pas s'expliquer, il reste un moyen, et il faudra l'employer. La cachette des Sables-Tremblants devra être fouillée, et là nous trouverons la solution du mystère.

– Et comment connaîtrez-vous la place ? demandai-je.

– Je suis fâché de ne pouvoir vous satisfaire, dit le sergent, mais ceci est un secret que je compte me réserver. »

Afin de ne pas irriter votre curiosité autant que la mienne était piquée, vous saurez qu'il était revenu de Frizinghall muni d'un mandat de perquisition ; son expérience lui disait que Rosanna portait sur elle, selon toute probabilité, un plan de l'endroit, pour se guider, dans le cas où elle voudrait retourner à la cachette. Mis en possession de ce guide, le sergent serait armé de tous les renseignements nécessaires.

« Maintenant, monsieur Betteredge, si nous mettions de côté les suppositions, continua le sergent, et si nous faisions nos affaires ? J'ai donné l'ordre à Joyce de surveiller Rosanna. Où est Joyce ? »

Joyce était l'agent de police de Frizinghall laissé à la disposition du sergent Cuff. Comme il faisait cette question, deux heures sonnèrent, et la voiture arriva ponctuellement au perron, pour emmener miss Rachel.

« Une seule chose à la fois, dit le sergent, qui m'arrêta au moment où je me mettais en quête de Joyce ; il faut que je m'occupe d'abord de miss Verinder. »

La pluie menaçait toujours, aussi avait-on attelé la voiture fermée. Le sergent Cuff fit signe à Samuel de descendre du siège de derrière.

« Vous verrez un de mes amis, lui dit-il, en observation parmi les arbres, près de la loge d'entrée ; sans arrêter la voiture, mon ami montera sur le siège près de vous. Vous n'avez rien à faire qu'à tenir votre langue et fermer les yeux ; sinon, vous en aurez des ennuis. »

Une fois cet avis donné, il fit remonter Samuel sur son siège. Je ne sais ce que celui-ci dut penser, mais il sautait aux yeux que miss Rachel allait être soumise à une surveillance secrète, dès qu'elle quitterait notre maison – si elle la quittait.

L'idée d'un espion attaché aux pas de miss Verinder, d'un espion assis sur le siège de la voiture de sa mère, me révoltait, et je me serais volontiers coupé la langue pour m'être oublié jusqu'à causer avec un M. Cuff.

Milady fut la première qui sortit de la maison ; elle se mit de côté, placée sur la marche du haut, afin de bien voir ce qui se passerait. Elle ne dit pas un mot au sergent ni à moi. Les lèvres serrées, les bras croisés sous son manteau de jardin, elle attendait immobile comme une statue que sa fille parût.

Un instant après, miss Rachel descendit l'escalier ; sa mise était très-soignée. Elle portait une robe serrée à la taille et dont la nuance d'un jaune tendre s'harmoniait parfaitement avec son teint brun. Sur sa tête un petit chapeau de paille autour duquel s'enroulait un voile blanc ; à ses mains des gants couleur de primevère qui en faisaient valoir l'exquise finesse. Ses beaux cheveux noirs s'échappant de dessous son chapeau semblaient avoir la douceur du satin. Quant à ses oreilles, on les eût prises pour deux coquillages aux teintes rosées avec la perle qui ornait l'extrémité de chacune d'elles. Elle vint lestement vers nous, droite comme la tige d'un lis ; chacun de ses mouvements respirait la souplesse d'un jeune chat. Rien n'était altéré dans sa figure, sauf l'expression de ses yeux et de sa bouche. Ses yeux brillaient d'un éclat dur qui me fit mal à voir, et j'eus peine à

reconnaître ses lèvres décolorées et dépourvues de sourire. Elle embrassa sa mère sur la joue d'une manière précipitée, en lui disant : « Tâchez de me pardonner, maman ! » puis elle ramena son voile sur sa figure, et cela si brusquement qu'il se déchira.

Une seconde après, elle descendait les marches en courant, et s'élançait dans la voiture comme vers un lieu de refuge. Le sergent Cuff fut aussi alerte qu'elle ; il poussa Samuel de côté, et se trouva près de miss Rachel, la main sur la portière ouverte, au moment où elle se plaçait dans le coin de la voiture.

« Que voulez-vous ? dit miss Rachel sous son voile.

– Je désire vous dire un mot, miss, avant votre départ. Je ne puis me flatter d'empêcher votre visite chez votre tante ; je dois seulement vous prévenir que votre départ, dans les circonstances actuelles, mettra un obstacle de plus à nos efforts pour retrouver le diamant ! Soyez-en bien persuadée, et décidez ensuite ce qu'il vous convient de faire. »

Miss Rachel affecta de ne l'avoir même pas entendu. « Partez, James, » cria-t-elle au cocher. Sans ajouter un mot, le sergent referma la portière. Juste à ce moment, M. Franklin arriva rapidement au bas des marches.

« Adieu, Rachel, dit-il, en lui tendant la main.

– Partez donc ! » cria miss Rachel sur un ton plus haut que la première fois, et sans prêter plus d'attention à M. Franklin qu'elle n'en avait accordé au sergent.

M. Franklin fit un pas en arrière, abasourdi et à bon droit. Le cocher, ne sachant quel parti prendre, regarda du côté de milady, toujours immobile sur la première marche. Celle-ci laissait voir sur son visage un mélange de peine, de honte et de colère ; elle fit signe à l'automédon de laisser aller les chevaux, et

rentra précipitamment dans l'intérieur de la maison. M. Franklin, après avoir recouvré l'usage de la parole, rappela sa tante dès que la voiture fut partie et lui dit :

« Chère tante, vous aviez raison. Agréez mes remerciements pour toutes vos bontés, et laissez moi partir. »

Milady tourna la tête, fut sur le point de lui parler ; puis, comme si elle eût redouté sa propre émotion, lui fit un signe affectueux de la main.

« Ne partez pas sans que je vous aie revu, Franklin, » dit-elle d'une voix tremblante, puis elle regagna sa chambre.

« Rendez-moi un dernier service, Betteredge, me dit M. Franklin les larmes aux yeux, faites-moi mener au chemin de fer aussitôt que vous le pourrez. »

Lui aussi entra dans la maison ; il était en ce moment absolument anéanti, et par l'émotion qu'il ressentait de la conduite de miss Rachel envers lui, je pus juger de la force de son amour pour elle.

Le sergent et moi restâmes face à face au bas des marches ; le sergent fixait une éclaircie entre les arbres, par laquelle on distinguait les tournants du chemin d'arrivée de la maison ; il tenait ses mains dans ses poches et sifflotait, pour son plaisir particulier, la Dernière Rose d'été.

« Il y a temps pour tout, dis-je brutalement ; et ce moment-ci n'est pas bien choisi pour siffler ! »

On apercevait alors la voiture près de la loge du concierge ; un homme était assis près de Samuel sur le siège de derrière.

« Tout va bien, » dit le sergent entre ses dents.

Il se tourna vers moi :

« Vous dites, monsieur Betteredge, que ce n'est pas le moment de siffler ? Non, mais le moment est venu d'accomplir son devoir sans plus ménager personne. Nous allons commencer par Rosanna Spearman. Où est Joyce ? »

Nous l'appelâmes tous deux, personne ne répondit. J'envoyai un des palefreniers le chercher.

« Vous avez entendu ce que je disais à miss Verinder ? observa le sergent, pendant que nous attendions ; et vous avez vu comment elle l'a reçu ? Je la préviens que son départ entravera nos recherches, et elle nous quitte, au mépris de cet avertissement ! Votre jeune dame a un compagnon de route dans la voiture de sa mère, monsieur Betteredge, et ce compagnon se nomme : la Pierre de Lune ! »

Je ne répondis rien, mais je conservais ma ferme croyance en miss Rachel.

Le palefrenier revint, suivi, fort à contre-cœur nous sembla-t-il, par Joyce.

« Où est Rosanna Spearman ? demanda le sergent.

– Je ne puis vous le dire, monsieur, commença par dire Joyce. Mais d'une façon ou d'une autre... »

Le sergent l'interrompit brusquement :

« Avant mon départ pour Frizinghall, je vous ai chargé d'avoir l'œil sur Rosanna Spearman, sans lui laisser voir qu'elle fût surveillée. Auriez-vous à me dire que vous lui avez permis de vous échapper ?

– Je crains, monsieur, dit Joyce peu rassuré, je crains d'avoir peut-être pris *trop* de précautions pour qu'elle ne se doutât pas de ma surveillance. Et il y a tant d'entrées et de sorties dans le bas de cette maison, que…

– Depuis combien de temps ne l'avez-vous pas revue ?

– Il y a près d'une heure, monsieur.

– Vous pouvez aller reprendre vos occupations habituelles à Frizinghall, dit le sergent, de son même ton calme et monotone. Je vois que la mesure de vos talents ne peut nous convenir, monsieur Joyce ; ce que nous demandons se trouve être un peu trop au-dessus de vos facultés. Bonjour. »

L'homme s'éloigna piteusement. Il me serait difficile de rendre compte du sentiment que me fit éprouver la disparition de Rosanna ; je changeai cinquante fois d'opinion en un instant ; dans cet état je ne cessais de dévisager le sergent, et j'avais complètement perdu l'usage de la parole.

« Non, monsieur Betteredge, me dit le sergent, comme si ce diable d'homme lisait précisément ma pensée intime et y répondait, non, votre jeune protégée, Rosanna, ne glissera pas si aisément entre mes mains. Tant que je saurai où est miss Verinder, je serai en mesure de retrouver son associée. Je les ai empêchées de se rejoindre la nuit dernière, cela est, pour le mieux ; mais elles se verront à Frizinghall au lieu de communiquer ensemble ici. Il faudra donc, un peu plus tôt que je ne le pensais, transporter l'enquête de cette maison à celle où séjournera miss Verinder. En attendant, je vais vous donner l'ennui de réunir de nouveau les domestiques. »

Je l'accompagnai au hall des domestiques. Il est honteux d'avoir à en convenir, mais il n'en est pas moins vrai que j'étais

repris de la fièvre d'enquête ! J'oubliai que je détestais le sergent, car je le pris amicalement par le bras, en lui disant :

« Pour l'amour de Dieu, qu'allez-vous encore faire avec les gens ? »

Le célèbre Cuff s'arrêta court, et s'écria en aparté avec un mélancolique enthousiasme :

« Si cet homme (l'homme signifiait ma personne, je suppose) entendait seulement la culture des roses, il offrirait un des types les plus accomplis de la création ! »

Après cette manifestation de sentiment, il soupira et passa son bras sous le mien ; puis revenant au côté pratique il me dit :

« Voici où nous en sommes, Rosanna a pris un des deux partis suivants ; ou bien elle sera à Frizinghall avant que je puisse l'y devancer, ou bien elle est allée visiter sa cachette des Sables. Le premier point à vérifier est donc celui de savoir lequel des domestiques l'a vue en dernier, avant sa sortie. »

Nos questions nous apprirent que la dernière personne qui eût aperçu Rosanna était Nancy, la fille de cuisine.

Nancy l'avait vue se glisser dehors et remettre une lettre aux mains du garçon boucher qui venait d'apporter la viande par la porte de derrière.

Nancy l'avait également entendue demander à cet homme de mettre sa lettre à la poste à Frizinghall ; celui-ci regarda l'adresse, et dit qu'il était bizarre de mettre à la poste de Frizinghall une lettre destinée à un voisinage comme celui de Cobb's Hole, et cela surtout un samedi, puisqu'elle ne serait ainsi distribuée que le lundi. Rosanna avait répondu que cela lui

était indifférent ; elle tenait seulement à être assurée que sa lettre serait mise à la poste.

Le boucher le lui promit et partit. Nancy avait été rappelée à la cuisine, et personne depuis n'avait revu Rosanna Spearman.

– Eh bien ? dis-je, quand nous fûmes seuls.

– Eh bien, il faudra que j'aille à Frizinghall.

– Au sujet de cette lettre, monsieur ?

– Oui, l'indication de la cachette doit se trouver dans cette lettre, et il faut que je voie son adresse à la poste. Si elle est telle que je la soupçonne, je rendrai dès lundi une visite à notre amie, Mrs Yolland. »

J'allai avec le sergent commander la chaise à poney ; mais aux écuries nous apprîmes un fait qui jetait un nouveau jour sur la disparition de cette fille.

CHAPITRE XIX

La nouvelle de la disparition de Rosanna s'était déjà, paraît-il, répandue parmi les domestiques du dehors. Eux aussi prenaient leurs informations ; ils avaient mis la main sur un petit gamin vif et malicieux connu sous le sobriquet de Duffy ; on l'employait parfois à sarcler le jardin ; cet enfant avait vu Rosanna Spearman pendant la dernière demi-heure qui venait de s'écouler. Duffy affirmait qu'elle avait passé par la plantation de sapins ; elle courait, disait-il, plutôt qu'elle ne marchait, dans la direction du rivage.

– Ce garçon connaît-il bien la côte des environs ? demanda le sergent.

– Il est né et a été élevé sur les côtes, répondis-je.

– Duffy, dit le sergent, voulez-vous gagner un shilling ? En ce cas, venez avec moi.

– Tenez toujours la chaise toute prête, monsieur Betteredge, jusqu'à ce que je revienne. »

Il partit pour les Sables-Tremblants, et se mit à marcher si vite que mes jambes (quoique encore lestes pour mon âge) ne pouvaient tenter de le suivre.

Duffy, selon l'usage des petits sauvages de nos contrées, lorsqu'ils sont excités, jeta en partant une sorte de hurlement dans l'air, et ne quitta plus les talons du sergent.

Ici encore je ne saurais décrire l'état d'esprit dans lequel me laissa M. Cuff.

Je fus pris d'une agitation sans but, qui me portait à faire vingt choses inutiles tant dans l'intérieur de la maison qu'au dehors, et dont je ne saurais me rappeler une seule.

Je ne puis même pas dire combien de temps s'était écoulé depuis le départ du sergent lorsque Duffy arriva tout courant, et porteur d'un message pour moi. M. Cuff avait donné à l'enfant un feuillet déchiré de son agenda, sur lequel il avait écrit au crayon : « Envoyez-moi un brodequin de Rosanna Spearman, et ne perdez pas de temps. »

J'appelai la première femme que je rencontrai, pour chercher des brodequins dans la chambre de Rosanna, et je dis au garçon de partir en avant et d'annoncer que je le suivais moi-même avec l'objet demandé.

Ce n'était pas, il faut l'avouer, le moyen le plus prompt de remplir les intentions du sergent ; mais j'étais décidé à juger par moi-même, avant délivrer la chaussure, quel était le nouveau piège tendu à Rosanna. Ma manie de garantir cette fille, autant que je le pourrais, me ressaisit, j'en conviens, assez mal à propos : ce sentiment, joint, je le crains, à la fièvre de curiosité, me donna des ailes, si tant est qu'on puisse trouver bien agile la marche d'un homme de plus de soixante-dix ans. Comme j'approchais du rivage, les nuages s'amoncelèrent, et la pluie, chassée par le vent, commença à tomber.

On entendait le grondement de la mer sur les bancs de sable à l'entrée de la baie, un peu plus loin je rencontrai notre petit messager qui cherchait un abri sous l'avance des collines de sables de la côte. Enfin m'apparut la mer en fureur ; je vis les vagues se briser sur les bancs de sable ; la pluie, fouettée par l'ouragan, volait au-dessus de l'eau et de la morne solitude de la

plage ; une seule figure se détachait dans ce lugubre tableau, et je reconnus, debout sur le rivage, le sergent Cuff.

Il agita sa main dans la direction du nord en m'apercevant.

« Appuyez de ce côté, cria-t-il, et venez ensuite vers moi. »

Je le joignis, la respiration haletante et sentant mon cœur qui battait à se rompre.

Je ne parvenais pas à parler ; cent questions arrivaient à mes lèvres et je ne pouvais articuler un son. La figure du sergent m'effraya, car je lus dans ses yeux une sensation d'horreur. Il m'arracha le brodequin des mains, le plaça dans une empreinte du sable venant du sud par rapport à nous, et poussant droit vers la chaîne de rochers nommée l'Aiguille du Sud. L'empreinte n'était pas encore effacée par la pluie, et la chaussure de la jeune fille s'y adaptait complètement.

Le sergent montra le brodequin placé sur le sable, sans ajouter un seul mot.

Je m'accrochai à son bras, et fis un effort pour parler ; je ne pus y réussir. Il suivit les pas sur le sable l'un après l'autre jusqu'au point où le sable et les rochers se rejoignaient. Le flot montant battait l'Aiguille du Sud, et l'eau se soulevait au-dessus du gouffre.

Le sergent Cuff gardait un silence glacial au milieu de ses recherches obstinées qui le faisaient se porter tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Il plaça le brodequin dans toutes les empreintes, et les trouva toutes invariablement dirigées vers un seul point, celui qui aboutissait aux rochers et à l'abîme ; il eut beau regarder, chercher avec toute sa pénétration, il ne put découvrir une seule empreinte, en *revenant !*

Il s'arrêta vaincu, me regarda en silence, puis contempla les flots qui couvraient d'instant en instant les sables mouvants. Mes regards se portèrent du même côté, et je lus sa pensée dans la pitié empreinte sur sa figure. Un tremblement affreux s'empara de tout mon être, et je tombai agenouillé sur la plage.

« Elle aura voulu revenir à la cachette, entendis-je le sergent se dire à lui-même, et la pauvre fille aura été victime de quelque terrible accident. »

L'expression étrange que j'avais vue à Rosanna, l'altération de son regard, de sa voix, la façon automatique dont elle avait répondu à mes avances affectueuses, cette scène du corridor peu d'heures auparavant, tout cela se retraça à ma pensée avec la promptitude de l'éclair, et j'eus, pendant que le sergent parlait encore, l'intuition qu'il était loin de l'affreuse vérité. J'essayai de lui faire part de l'effroi qui me glaçait. J'essayai de dire :

« Sergent, elle a été chercher la mort volontairement. »

Non, je ne pus ; ma langue était devenue muette, et un frisson agitait tous mes membres. Je ne sentais pas la pluie, je ne distinguais plus les flots ; cette pauvre créature se dressait devant moi comme à travers un rêve. Je la revis dans le passé, au jour où je la fis entrer chez nous ; je crus l'entendre encore quand elle me disait que les Sables-Tremblants l'attiraient malgré elle, et qu'elle se demandait si sa tombe ne serait pas *là*. L'horreur de cette mort me pénétra par le souvenir de mon enfant ; ma fille et elle étaient du même âge ; soumise à d'aussi dures épreuves, ma fille eût pu mener cette triste existence, et périr de cette affreuse mort !

Le sergent me souleva obligeamment, et eut l'attention de me tourner du côté où je ne pouvais voir la place qui avait dû engloutir Rosanna.

Un peu remis, grâce à ces soins, je pus reprendre ma respiration, et voir les choses telles qu'elles étaient réellement. Je portai mes yeux vers les collines de sable, et j'aperçus les domestiques et le pêcheur Yolland qui couraient vers nous, tous saisis d'alarme, et nous demandaient si nous avions trouvé Rosanna. En très-peu de mots, le sergent les mit au courant par le témoignage des pas empreints sur le sable, et leur dit qu'un malheur avait dû avoir lieu. Ensuite il prit le pêcheur à part et lui posa une question, en faisant face de nouveau à la mer.

« Dites-moi, lui demanda-t-il, si un bateau a pu, par un temps comme celui-ci, ramener une personne venant de ces rochers jusqu'à l'endroit où s'arrêtent les empreintes de pas ?

Le pêcheur montra le roulis causé par l'amoncellement de l'eau qui se pressait sur le grand banc de sable, ainsi que les vagues formidables dont l'écume venait blanchir les rochers environnants, puis il répondit :

« Jamais on n'a construit de bateau qui ait pu traverser *cela*. »

Le sergent contempla une dernière fois les marques de pas que la pluie effaçait rapidement.

– Voilà, reprit-il, la preuve irrécusable qu'elle n'a pu revenir par la voie de terre, et là, dit-il en désignant le pêcheur, nous avons l'affirmation de M. Yolland que le retour n'était pas possible par eau. »

Il s'arrêta, et réfléchit en silence.

« On l'a vue courir vers cet endroit-ci environ une demi-heure avant que je quittasse la maison, dit-il à Yolland ; un peu de temps s'est écoulé depuis lors ; mettons une heure en tout. À

quelle hauteur pouvait alors être l'eau de ce côté-ci des rochers ? »

Il désignait le côté du sud, celui que n'occupaient pas les sables mouvants.

« Telle qu'est la marée d'aujourd'hui, répondit Yolland, il ne pouvait pas il y a une heure y avoir la profondeur nécessaire pour noyer un chat de ce côté-ci de l'Aiguille. »

Le sergent se tourna du côté du nord et des Sables-Tremblants.

« Et par là ? demanda-t-il.

– Encore moins, dit l'homme ; les Sables-Tremblants pouvaient être baignés par l'eau, rien de plus. »

Le sergent revint vers moi, et me dit que l'accident avait dû avoir lieu sur le bord des Sables-Tremblants. À ce moment ma langue se délia :

« Ce n'est pas un accident, m'écriai-je ; elle est venue ici, lasse de l'existence ; elle désirait mettre fin aux misères de sa vie ! »

« Qu'en savez-vous ? » demanda-t-il.

Les assistants m'environnèrent aussitôt. Le sergent retrouva son sang-froid, et les éloigna.

« C'est un vieillard, leur dit-il ; ce tragique événement l'a bouleversé, laissez-le seul un instant. »

Puis il se tourna vers Yolland, et lui demanda :

« Avons-nous quelque chance de la retrouver à l'heure où la marée descendra ?

– Non, aucune, fut la réponse du pécheur ; ce que le sable dévore, il le garde. »

Après cet arrêt, Yolland se rapprocha ; et s'adressant à moi :

« Monsieur Betteredge, dit-il, j'ai une réflexion à vous communiquer au sujet de la mort de cette jeune fille. Environ à quatre pieds de l'Aiguille du Sud gît un pan de rocher placé dans sa largeur, précédant les sables, et sortant à moitié de l'eau ; ma question est celle-ci : pourquoi ne s'y serait-elle pas raccrochée ? Si par accident elle a glissé et est tombée du haut de l'Aiguille, sa chute a eu lieu dans un endroit où elle n'aurait eu de l'eau que jusqu'à la taille, et dont le fond vous permet de prendre pied. Il faut donc en ce cas qu'elle soit ressortie de là, et ait été se rejeter dans l'abîme mouvant ; sans quoi elle se fût aisément sauvée, et nous la retrouverions en vie. Il n'y a pas eu là *d'accident*, monsieur ! les profondeurs du gouffre l'ont reçue, et elle s'y est jetée volontairement ! »

Après une pareille affirmation, émanée d'un homme compétent, le sergent se tut. Nous imitâmes tous son silence ; et d'un commun accord, nous nous mîmes en marche pour regagner la berge de sable.

Arrivé aux dunes, je fus rejoint par un des garçons d'écurie, qui courait de la maison vers nous. Ce garçon est un honnête enfant et plein de déférence pour moi : il me présenta un petit billet, tandis que sa figure exprimait un chagrin sincère.

« Pénélope m'a chargé de vous donner ceci, monsieur Betteredge, dit-il ; elle l'a trouvé dans la chambre de Rosanna. »

C'était un dernier adieu adressé au vieillard qui avait toujours fait de son mieux, grâces en soient rendues à Dieu ! pour se montrer son ami et son appui !

« Vous avez eu souvent besoin de me pardonner dans le passé, monsieur Betteredge, Lorsque vous reverrez les Sables-Tremblants, essayez de me pardonner encore une fois. J'ai trouvé mon tombeau là où je sentais qu'il m'attendait. J'ai vécu et je meurs, monsieur, bien pénétrée de vos bontés. »

Le billet ne contenait rien d'autre.

Si peu que ce fût, cela suffit pour m'enlever tout courage. Les pleurs vous gagnent aisément, dans la première jeunesse, alors que la vie s'ouvre devant vous ; les larmes viennent aisément aussi dans la vieillesse, lorsque vous êtes faible et près de quitter cette vie ; je fondis en larmes.

Le sergent se rapprocha de moi, dans une intention affectueuse, je l'ai compris depuis ; mais en ce moment je reculai à son contact.

« Ne me touchez pas, m'écriai-je, c'est la terreur que vous lui causiez qui l'a menée là.

– Vous avez tort, monsieur Betteredge, me dit-il avec douceur ; il sera temps de vous en convaincre quand nous serons sortis d'ici. »

Je le suivis soutenu par le groom ; nous rentrâmes sous une pluie battante à la maison, où nous attendaient le trouble et la terreur.

CHAPITRE XX

Ceux qui nous précédaient avaient répandu la lamentable nouvelle ; aussi toute la maison était-elle bouleversée.

Quand nous passâmes devant l'appartement de milady, sa porte s'ouvrit violemment. Ma maîtresse sortit de sa chambre, la tête perdue, bien que M. Franklin qui la suivait essayât de la calmer.

« Vous êtes responsable de ce malheur ! s'écria-t-elle en menaçant le sergent de la main. Gabriel, donnez à cet homme son argent, et délivrez-nous de sa vue ! »

Le sergent était le seul d'entre nous en état de lui tenir tête, car il était le seul qui fût resté en possession de lui-même.

« Je ne suis pas plus responsable de ce funeste événement que vous ne l'êtes, milady, dit-il. Si dans une demi-heure d'ici, vous insistez encore pour que je quitte la maison, je subirai votre renvoi, mais je n'accepterai pas le payement. »

Ces paroles, prononcées d'un ton aussi respectueux que ferme, produisirent leur effet tant sur ma maîtresse que sur moi. Elle permit à M. Franklin de la ramener chez elle. Comme la porte se refermait sur eux, M. Cuff, dont le regard observateur s'était promené sur les femmes de la maison, remarqua que pendant que toutes les autres ne manifestaient que du saisissement, Pénélope seule pleurait.

« Quand votre père aura quitté ses vêtements mouillés, lui dit-il, venez nous parler dans la chambre de M. Betteredge. »

Avant que la demi-heure fût écoulée, j'avais changé d'habits et prêté au sergent les vêtements dont il avait également besoin. Pénélope vint alors nous retrouver. Je crois que je n'avais jamais autant senti qu'en ce moment le bonheur de posséder une fille respectueuse et aimante comme la mienne ; je l'assis sur mes genoux, et demandai à Dieu de la bénir. Sa tête se posa sur ma poitrine ; elle jeta ses bras autour de mon cou, et nous restâmes ainsi en silence. Il est probable que la pauvre Rosanna était de moitié entre nous pendant cet intervalle de recueillement. Le sergent alla à la fenêtre et regarda au dehors ; je fus touché de sa délicatesse, et je crus devoir l'en remercier.

Les gens du monde ont toutes les jouissances, celle, entre autres, de pouvoir donner un libre cours à leurs sentiments. Le peuple ne connaît point ce privilège. La nécessité qui épargne nos supérieurs est sans pitié pour *nous*. Nous apprenons à refouler nos émotions au dedans de nous-mêmes, pour qu'elles ne contrarient point l'accomplissement de nos travaux journaliers. Je ne m'en plains pas, je me borne à le constater. Par l'effet de cette habitude, Pénélope et moi nous nous mîmes à la disposition du sergent aussitôt qu'il le désira.

Il demanda à ma fille si elle savait ce qui avait pu pousser sa compagne au suicide.

Pénélope répondit, comme je devais m'y attendre, qu'elle s'était tuée par amour pour M. Franklin Blake. À la demande suivante, si elle avait fait part de son opinion à d'autres personnes qu'à nous, Pénélope répondit :

« Non, je me suis tue dans l'intérêt de Rosanna. »

Ici, je crus utile d'ajouter :

« Et dans l'intérêt aussi de M. Franklin, mon enfant ; car si Rosanna a perdu la tête pour lui, il ne l'a pas su et en est tout à fait innocent. S'il quitte la maison aujourd'hui, laissons-le du moins partir sans emporter le chagrin de connaître la cruelle vérité. »

M. Cuff ajouta : « C'est parfaitement juste, »puis retomba dans le silence ; Il comparait intérieurement (à ce que je crus) l'opinion de Pénélope avec d'autres données qu'il gardait pour lui seul.

Au bout de la demi-heure, ma maîtresse me sonna. En me rendant chez elle, je rencontrai M. Franklin qui sortait du salon de sa tante. Il me prévint qu'elle désirait voir le sergent Cuff (en ma présence), et il ajouta qu'il avait lui-même deux mots à lui dire auparavant. Nous retournâmes à ma chambre, mais à mi-chemin il s'arrêta pour regarder un indicateur de chemins de fer placé dans le hall.

« Est-ce que vous songez vraiment à nous quitter, monsieur ? demandai-je ; miss Rachel reviendra à la raison, donnez-lui seulement du temps.

– Elle rentrera dans son bon sens, répondit M. Franklin, lorsqu'elle saura que je suis parti et qu'elle ne me verra plus. »

Je crus qu'il parlait ainsi par un ressentiment assez légitime des procédés de miss Rachel, mais j'étais dans l'erreur. Ma maîtresse avait remarqué dès le premier moment de l'arrivée des agents de police dans la maison, que le seul nom de M. Franklin suffisait pour exaspérer l'humeur de miss Rachel. Il aimait trop sa cousine pour n'avoir point cherché à se le dissimuler, mais il dut se rendre à l'évidence le jour où elle partit pour aller s'établir chez sa tante. Une fois ses yeux dessillés par la dureté de miss Rachel, il avait pris le seul parti qui convînt à un homme de cœur, celui de quitter la maison.

Ce qu'il avait à dire au sergent fut dit en ma présence, il lui fit savoir que lady Verinder était prête à reconnaître qu'elle s'était exprimée trop vivement ; qu'elle demandait si, après cette excuse offerte au sergent Cuff, celui-ci voudrait consentir à accepter ses honoraires et à abandonner l'affaire du diamant en la laissant dans son état actuel. M. Cuff répondit :

« Non, monsieur. Je reçois un salaire pour remplir mon devoir ; et je me refuse à le toucher avant que ma tâche soit accomplie.

– Je ne vous comprends pas, dit M. Franklin.

– Je vais alors m'expliquer, monsieur. Lorsque je fus appelé ici, j'entrepris de jeter quelque lumière sur la mystérieuse perte du diamant. Je suis prêt à dégager ma parole, mais seulement lorsque j'aurai soumis à lady Verinder la position telle qu'elle est actuellement, et que je lui aurai dit nettement les moyens à prendre pour assurer la réussite de nos recherches ; je serai alors déchargé de ma responsabilité. Lady Verinder décidera d'après cela ce qu'elle veut faire, et si elle m'autorise ou non à aller de l'avant ; alors seulement j'aurai rempli la mission que j'ai acceptée, et je recevrai mes honoraires. »

Le sergent Cuff nous fit souvenir ainsi en peu de mots que même un officier de police peut avoir une réputation à conserver ou à perdre ; son appréciation était d'ailleurs si juste qu'elle coupait court à toute discussion. Je me levai pour le conduire chez milady ; il demanda à M. Franklin s'il voulait assister à l'entrevue ; celui-ci répondit que non, à moins que lady Verinder n'en exprimât le désir. Puis se tournant vers moi, il me dit à l'oreille, pendant que le sergent me précédait :

« Je sais ce que cet homme va dire à ma tante au sujet de Rachel, et mon attachement pour elle me rend incapable à la

fois de l'entendre et de rester maître de moi ; je préfère donc être seul. »

Je le laissai accoudé à ma fenêtre, le visage caché dans ses mains, malheureux et troublé, tandis que Pénélope guettait à la porte, toute prête à aller le consoler. À la place de M. Franklin je l'eusse fait entrer. Quand une femme vous a fait de la peine, il y a une certaine satisfaction à ouvrir votre cœur à une autre femme parce que neuf fois sur dix, celle-ci prendra parti pour vous. Après cela, peut-être appela-t-il ma fille lorsque je ne fus plus là ! et il faut rendre à Pénélope la justice de dire, qu'en ce cas, elle n'aura rien épargné pour arriver à consoler M. Franklin.

Pendant ce temps, le sergent Cuff et moi, nous arrivions chez milady.

À notre dernière conférence, elle était restée les yeux obstinément baissés sur un livre placé devant elle. Maintenant un changement heureux se manifestait dans son attitude. Le regard qu'elle dirigea sur le sergent ne le cédait pas en fermeté à celui de M. Cuff lui-même. Le caractère de la famille perçait dans toute sa physionomie : bref, je vis que le sergent allait avoir à faire à forte partie, du moment que ma maîtresse était résolue à affronter cette dure épreuve.

CHAPITRE XXI

Ce fut milady qui ouvrit la conversation après que nous nous fûmes assis.

« Sergent, dit-elle, j'ai peut-être bien des excuses à invoquer pour la manière inconsidérée dont je vous ai parlé il y a une demi-heure ; je ne désire pourtant pas diminuer mes torts, et je vous assure que, si je vous ai blessé, je le regrette. »

La bonne grâce de ces paroles et l'intention qu'y mettait ma maîtresse firent impression sur le sergent. Il demanda comme un acte de respect dû à lady Verinder la permission de se justifier. Il n'était pas admissible, dit-il, qu'on pût le rendre responsable de la catastrophe qui nous frappait tous, par la raison péremptoire qu'il avait le plus grand intérêt, pour son enquête, à ne rien dire ni faire qui pût inquiéter Rosanna Spearman. Il fit appel à cet égard à mon impartialité, et je ne pus que corroborer son affirmation. Là eût dû raisonnablement se terminer cette discussion.

Mais le sergent se décida à aller de l'avant avec la volonté, bien arrêtée, comme vous en pourrez juger, de forcer milady à subir l'explication la plus pénible qu'il pût lui donner.

« J'ai entendu, continua-t-il, attribuer le suicide de la pauvre fille à un motif plausible et qui pourrait être le vrai. Ce motif n'a aucun rapport avec l'affaire qui me concerne ici, mais je dois avouer que mon opinion penche d'un autre côté. Je persiste à croire qu'une inquiétude trop lourde pour son esprit, et relative au diamant, a seule poussé Rosanna au suicide. Je ne prétends pas connaître toute l'étendue et le détail de ces préoc-

cupations, mais je crois qu'avec votre permission, milady, je puis vous indiquer la personne seule en état de décider si je me trompe ou non.

– Cette personne est-elle actuellement à la maison ? dit lady Verinder au bout d'un instant.

– Elle a quitté la maison, milady. »

On ne pouvait désigner plus clairement miss Rachel ; et il s'ensuivit un silence dont je crus ne jamais voir la fin.

Seigneur ! comme le vent et la pluie faisaient rage, pendant que j'attendais que l'un d'eux reprît la parole !

« Soyez assez bon pour vous exprimer plus clairement, dit lady Verinder. Faites-vous allusion à ma fille ?

– Oui, milady, » répondit le sergent brièvement.

Ma maîtresse avait son livre de chèques posé sur la table devant elle, lorsque nous étions entrés, sans doute pour s'acquitter envers le sergent. Elle le repoussa dans un tiroir. J'eus le cœur serré lorsque cette main, qui avait comblé son vieux serviteur de ses bienfaits, cette main que je demande à Dieu de tenir dans la mienne quand mon heure sera venue, je la vis trembler d'émotion !

« J'avais espéré, reprit doucement milady, que je pourrais récompenser vos services, et que vous nous auriez quittés en évitant que le nom de miss Verinder fût prononcé aussi ouvertement entre nous qu'en ce moment. Mon neveu vous a probablement parlé de mes intentions avant que vous vinssiez dans ma chambre ?

– M. Blake m'a transmis votre message, milady, et j'ai donné ma réponse à M. Blake.

– Je ne désire pas connaître les motifs de votre insistance ; après ce que vous venez de me dire, vous comprenez aussi bien que moi que vous avez été trop loin pour ne pas achever cette explication entre vous et moi. Je dois à ma fille, je me dois à moi-même, d'exiger que vous parliez, et cela ici même. »

Le sergent regarda l'heure à sa montre.

« Si j'avais eu le temps nécessaire, milady, j'eusse préféré vous communiquer ma pensée par écrit et non de vive voix. Mais si l'enquête doit se poursuivre, le temps est trop précieux pour le perdre à écrire. Je suis prêt à parler ; néanmoins le sujet sera pénible à traiter pour moi et il sera dur pour vous de m'entendre. »

Ici, ma maîtresse l'interrompit encore une fois.

« Je rendrai cette tâche moins pénible à vous et à mon fidèle serviteur et ami, dit-elle en me désignant, si je vous donne l'exemple de parler sans détour. Vous soupçonnez miss Verinder de nous tromper tous, en dissimulant la possession de son diamant, et cela dans quelque dessein tout personnel et secret. Est-ce vrai ?

– Parfaitement vrai, milady.

– Fort bien. Maintenant, avant que vous parliez, je puis affirmer, moi qui suis la mère de miss Verinder, qu'elle est *absolument incapable* de faire ce dont vous l'accusez. Vous ne la connaissez que depuis un jour ou deux ; moi je la connais depuis sa naissance. Établissez aussi fortement que vous le voudrez votre opinion sur elle, il vous sera impossible de m'offenser. Je suis sûre d'avance que, malgré toute votre habile-

té, vous avez été fatalement trompé par des circonstances qui ont égaré votre jugement. Remarquez-le bien, je ne possède aucune donnée particulière ; je suis aussi exclue que vous pouvez l'être de la confiance de ma fille. La seule raison que j'aie pour m'exprimer aussi positivement est celle que je viens de donner : « Je connais mon enfant. »

Elle se retourna vers moi, et me tendit sa main, que je baisai en silence. Puis :

« Vous pouvez continuer. » dit-elle au sergent avec un regard aussi assuré que jamais.

M. Cuff s'inclina. Les paroles de ma maîtresse n'avaient eu d'autre effet que d'adoucir l'expression de ses traits anguleux où semblait peinte maintenant une sorte de commisération. Quant à ébranler sa conviction, on voyait aisément que c'était peine perdue. Il s'établit dans son fauteuil, et commença son odieuse attaque contre la réputation de miss Rachel en ces termes :

« Il faut, milady, que je vous demande de bien vouloir envisager la question à mon point de vue en même temps qu'au vôtre. Pouvez-vous vous mettre pour un instant en mon lieu et place, moi qui me sens fort de mon expérience ? et voulez-vous me permettre de vous faire connaître en très-peu de mots ce que cette même expérience m'a appris ? »

Ma maîtresse fit un signe d'assentiment. Le sergent continua :

« Depuis vingt ans, j'ai eu à m'occuper de bien des cas de scandales domestiques, et cela sur un pied de confidence intime. Un des résultats de la connaissance du cœur humain que j'y ai acquise, et qui touche à ce qui nous occupe actuellement, peut se traduire en deux mots. Il n'est pas rare de voir des jeunes filles du rang le plus élevé avoir des dettes qu'elles

n'osent avouer à leurs parents ou amis. Parfois le bijoutier et la marchande de modes en sont la cause. Souvent aussi, l'argent dont elles ont besoin a une destination que je ne veux pas spécifier par égard pour vos oreilles, et que d'ailleurs rien ne m'autorise à soupçonner ici. Veuillez ne pas perdre de vue ce que je viens de dire, et voyons si les événements auxquels j'ai assisté dans cette maison n'ont pas dû, de gré ou de force, réveiller ces souvenirs de ma longue expérience. »

M. Cuff sembla se recueillir un instant, puis il poursuivit sa démonstration avec une infernale clarté qui vous forçait à le comprendre, et une odieuse impartialité qui ne faisait grâce à personne.

« Mes premières informations relatives à la perte du diamant m'ont été fournies par l'inspecteur Seegrave. Il ne me laissa aucun doute sur son incapacité à mener l'affaire Une seule chose me frappa dans son rapport, c'était que miss Verinder eût refusé de se laisser interroger par lui, et lui eût parlé avec tant de dédain et de dureté. Ceci me parut assez étrange, mais je l'attribuai au manque de tact dont l'inspecteur avait dû faire preuve vis-à-vis de miss Verinder. Je mis cet incident dans un des coins de ma mémoire, et je commençai seul mon instruction de l'affaire.

« Elle se termina, s'il vous en souvient, par la découverte de la tache faite à la peinture de la porte, et par les renseignements que me fournit M. Franklin, lesquels me prouvèrent que la tache et la perte du joyau tenaient au même problème. Jusqu'alors je soupçonnais seulement que la Pierre de Lune avait été volée et qu'un des domestiques pouvait être l'auteur de ce vol. Fort bien ! mais arrivés à ce point, que se produit-il ? Miss Verinder sort à l'improviste de sa chambre et m'adresse la parole ; je remarque alors trois choses d'apparence suspecte contre cette jeune personne. Sa violente agitation, bien que vingt-quatre heures se soient écoulées depuis la disparition du diamant. Elle

me traite comme elle avait traité déjà l'inspecteur Seegrave, et se montre mortellement irritée contre M. Franklin Blake. Je fais mentalement la réflexion suivante : Voici une jeune dame qui perd un joyau de grand prix, dont le caractère, ainsi que j'en puis juger moi-même, est impétueux et violent. Avec sa nature, et dans cette circonstance, que fait-elle ? elle manifeste la plus forte aversion contre M. Blake, contre l'inspecteur et contre moi, autrement dit contre les trois personnes qui toutes font de leur mieux pour lui faire retrouver son diamant ! Mon enquête arrivée là, ce n'est qu'*alors*, milady, que les leçons de mon expérience me reviennent ; car elle seule peut m'aider à comprendre l'inexplicable attitude de miss Rachel, et je la rapproche de celle de diverses autres jeunes dames auxquelles j'ai eu affaire. J'en conclus qu'elle a des dettes qu'elle n'ose avouer, et qu'il faut payer ; il s'ensuit que je me demande si la perte du diamant ne signifierait pas qu'il est secrètement mis en gage comme moyen de les acquitter. Qu'oppose milady à ces conclusions qui me sont suggérées par les souvenirs de ma carrière et d'une longue expérience ?

– Je répète ce que j'ai déjà dit, répondit ma maîtresse ; toutes ces circonstances vous ont bien naturellement induit en erreur. ».

Je ne disais rien de mon côté ; je ne sais par quel bizarre association d'idées Robinson Crusoé m'était revenu à l'esprit ; si le sergent Cuff avait pu en ce moment se trouver transporté dans une île déserte, et sans avoir même un Vendredi pour lui tenir compagnie, ni surtout un vaisseau pour le ramener, il se serait trouvé dans l'exacte situation où je souhaitais de le voir alors ! Remarquez que je suis pourtant un parfait chrétien, lorsque vous ne me demandez pas de pousser la pratique de mes vertus par trop loin ! mais ce qui me console, c'est que sous ce rapport beaucoup d'entre vous font absolument comme moi.

Le sergent reprit en ces termes :

« À tort ou à raison, milady, mon opinion une fois formée, la première chose à faire était de justifier cette opinion. Je demandai donc à examiner toutes les garde-robes de la maison ; c'était un moyen de découvrir le vêtement qui, selon toute probabilité, avait reçu la tache ; c'était aussi un moyen de vérifier l'hypothèse à laquelle j'étais arrivé. À quoi cela a-t-il abouti ? Ma proposition avait obtenu votre assentiment, celui de M. Blake et celui de M. Ablewhite. Miss Verinder seule a tout arrêté par son refus obstiné de suivre l'exemple général. Ce résultat me confirma dans mon jugement ; et il faut avouer que si M. Betteredge et vous, milady, refusez de vous ranger à mon opinion, c'est que vous restez singulièrement aveugles à ce qui s'est passé aujourd'hui même sous vos yeux. Comme vous l'avez entendu, j'ai dit à la jeune dame que son départ de la maison, dans les circonstances actuelles, mettrait un obstacle au succès de notre enquête. En dépit de cet avertissement, elle a persisté dans son étrange résolution. Chacun a pu voir également qu'au lieu de pardonner à M. Blake son active intervention pour faciliter mes recherches, elle l'a offensé publiquement sur le seuil de la maison de sa mère ! Quelle conclusion tirerons-nous de ces faits ? Si miss Verinder n'est pas impliquée dans la perte de la Pierre de Lune, que veut dire tout ce que je rappelle ici ? »

Cette fois, il regarda de mon côté. J'étais réellement effrayé de l'entendre accumuler ainsi preuve sur preuve contre miss Rachel, lorsque je sentais que, malgré mon ardent désir de la défendre, il m'était impossible de contester l'exactitude de ses assertions. Je me mets, Dieu merci, au-dessus des raisonnements, lorsque mes affections sont en cause ; cette bonne habitude m'aida à conserver ma croyance et à partager les convictions de milady qui étaient aussi les miennes ; j'y puisai une énergie nouvelle et je pris un air assuré vis-à-vis du sergent.

Profitez de mon exemple, je vous en conjure, mes bons amis ; vous surmonterez ainsi bien des menues vexations et

bien des épreuves dans la vie. Placez-vous au-dessus des lois ordinaires de la raison pure, et vous verrez que vous parerez les coups de griffe de tous ces gens sensés qui vous égratignent sans merci, tout en vous assurant que c'est pour votre bien !

Ma maîtresse et moi, nous restions silencieux ; le sergent poursuivit. Seigneur Dieu ! quel agacement j'éprouvai en voyant le peu d'impression que lui faisait notre silence !

« Voilà les faits, milady, tels qu'ils se présentent contre miss Verinder seule. Il s'agit maintenant d'établir ceux qui s'élèvent à la fois et contre miss Verinder et contre la pauvre Rosanna Spearman. Revenons, si vous le voulez bien, au refus que fit votre fille de laisser examiner ses effets personnels ; après cet incident qui fixa mes soupçons, j'eus à me demander d'abord comment je dirigerais l'enquête, puis si miss Verinder n'avait pas quelque complice parmi les servantes de la maison. Après de longues réflexions, je me décidai à mener l'affaire d'une façon contraire aux traditions accoutumées de la police, et cela par le motif suivant : j'étais en présence d'un scandale domestique, et je me devais à moi-même de le circonscrire dans le cercle de la famille. Faire le moins de bruit possible, et y mêler le moins d'étrangers que je le pourrais, c'était le mieux. Quant à la marche habituelle qui consiste à arrêter les gens préventivement, à les traduire devant les magistrats, et le reste, il ne fallait pas y songer, du moment que, comme je le croyais, la fille de lady Verinder était au fond de toute cette affaire. Dans cet état de choses, je pensai qu'avec sa position dans la maison, sa profonde connaissance des domestiques, son zèle pour les intérêts de la famille, M. Betteredge serait l'agent le plus sûr et le plus convenable dont je pusse me servir.

« J'avais songé d'abord à M. Blake, mais là je rencontrai un obstacle imprévu. Il découvrit, lui, presque dès le début la portée de mes soupçons, et son attachement pour miss Verinder rendit impossible notre entente mutuelle. Si je vous fatigue, mi-

lady, par tant de détails, c'est afin de bien vous prouver combien je tenais à ce que l'affaire ne sortît pas du cercle de votre famille ; je suis le seul étranger initié à ces particularités, et ma carrière tout entière dépend de ma discrétion. »

Ici, je sentis que ma carrière demandait au contraire que je ne gardasse pas le silence. À l'âge où j'étais parvenu, être représenté à ma maîtresse comme une sorte d'agent de police subalterne, encore une fois, c'était plus que ma charité chrétienne n'en pouvait supporter.

« Je désire affirmer devant milady, dis-je, que je n'ai jamais à ma connaissance trempé un seul moment dans ces abominables manœuvres de police, et cela en aucune façon ! Je défie le sergent Cuff de me contredire ! »

Ayant donné ainsi un libre cours à mon indignation, je me sentis plus satisfait. Milady m'honora d'une petite tape amicale sur l'épaule ; je dirigeai sur le sergent le regard de l'honnêteté indignée, curieux de juger de l'effet que lui ferait enfin une pareille déclaration ! M. Cuff me regarda avec la douceur d'un agneau, et parut m'apprécier mieux que jamais !

Milady l'engagea à poursuivre son maudit informé.

« Je vois que vous avez fait de votre mieux, dit-elle, et dans le sens de ce qui vous semblait être mon intérêt évident. Je suis prête à entendre ce qu'il vous reste à dire.

– Le point que j'aborderai maintenant, reprit le sergent, concerne Rosanna Spearman. Milady peut se rappeler que je reconnus tout de suite cette jeune fille, lorsqu'elle nous apporta le livre de blanchissage. Jusqu'alors, je doutais que miss Verinder se fût confiée à quelqu'un de la maison ; je changeai d'avis en voyant Rosanna, et je soupçonnai cette dernière d'être mêlée à la disparition de la Pierre de Lune. La pauvre créature a péri

misérablement, et, maintenant qu'elle n'est plus, je désire vous convaincre que je n'ai pas usé envers elle d'une sévérité excessive. S'il s'était agi d'un vol ordinaire, je n'en aurais pas, dans ma pensée, accusé Rosanna plus qu'aucun autre des domestiques de la maison, car notre expérience des femmes sorties des refuges nous, apprend que, mises à l'épreuve dans un service régulier, bien traitées par leurs maîtres, elles se conduisent pour la plupart honnêtement, ont un repentir sincère et se rendent dignes de l'intérêt qu'on leur témoigne.

« Mais ici il y avait, selon moi, une fraude préméditée au fond par le détenteur du diamant. Je fis donc, en suivant toujours mon point de vue, cette réflexion-ci par rapport à Rosanna : miss Verinder se bornerait-elle (milady m'excusera) à nous laisser croire à la perte du diamant ? ou bien pousserait-elle la duplicité plus loin et ferait-elle naître en nous la conviction que le joyau avait été volé ? Dans ce dernier cas, le passé de Rosanna la désignait entre tous à nos soupçons ; vous, milady, et moi, nous nous trouvions ainsi amenés sur une fausse piste. »

Était-il possible, me demandai-je à moi-même, de présenter les choses sous un aspect plus affreux contre miss Rachel et Rosanna ? Oui, c'était possible, comme vous allez le voir.

« J'avais, continua-t-il, une raison plus forte encore pour suspecter Rosanna. Qui eût pu faciliter à miss Verinder le moyen d'emprunter de l'argent sur la garantie de la Pierre de Lune ? Rosanna Spearman. Aucune jeune fille du rang de miss Verinder ne pouvait se risquer dans une pareille entreprise, et il lui fallait absolument un intermédiaire. Personne dès lors n'était plus propre à cet emploi que cette fille, car votre housemaid, lorsqu'elle était voleuse de profession, était une voleuse de haut parage ; je la savais en relations avec un des rares usuriers de Londres qui fussent en mesure d'avancer une somme importante sur un joyau aussi remarquable que l'était la Pierre de Lune, et cela sans faire de questions gênantes et sans impo-

ser des conditions trop incommodes. Retenez bien cette particularité, milady, et laissez-moi vous démontrer jusqu'à quel degré les actes de Rosanna et les conséquences toutes simples à en tirer ont dû fortifier ma conviction. »

Le sergent passa alors en revue tout ce que vous connaissez déjà de la manière d'agir de Rosanna, et vous comprendrez aisément combien cette partie de son rapport était logiquement accablante pour la mémoire de la pauvre fille. Ma maîtresse elle-même fut réduite au silence, et ne trouva aucune réponse à lui opposer lorsqu'il eut fini. Cela parut importer fort peu à M. Cuff ; il continua à parler aussi tranquillement qu'avant. Le diable l'emporte avec son calme !

« Vous possédez maintenant, milady, tous les détails de l'affaire aussi bien que moi ; il me reste à vous soumettre ce que je compte faire ; je ne vois que deux moyens de conduire l'enquête à bonne fin. L'un d'eux me paraît certain ; l'autre, j'en conviens, n'est qu'une expérience hardie à tenter. Milady décidera ; faut-il parler d'abord du moyen le plus sûr ? »

Ma maîtresse lui laissa le choix.

« Merci, dit le sergent, milady me laissant libre de choisir, je commence par indiquer celui des deux procédés que je juge infaillible. Que miss Verinder séjourne à Frizinghall ou qu'elle revienne ici, je me propose de surveiller soigneusement tout ce qu'elle fera, les personnes qu'elle verra, ses promenades et les lettres qu'elle écrira et recevra.

– Après ? dit ma maîtresse.

– Je demanderai à milady la permission d'introduire ici, pour remplacer la défunte housemaid, une femme dont je puis garantir la discrétion, et qui est accoutumée à cette sorte d'enquêtes secrètes.

– Ensuite ? fit ma maîtresse.

– Enfin et pour finir, je compte charger un de mes collègues de faire quelques conventions avec le prêteur sur gages dont je vous ai parlé tout à l'heure, et dont l'adresse a dû être donnée par Rosanna à miss Verinder. Je ne nie pas que cette manière d'agir ne prenne du temps et ne demande de l'argent, mais le résultat en est certain ; nous formons un cercle autour de la Pierre de Lune, et le resserrons Jusqu'à ce que nous trouvions la Pierre de Lune entre les mains de miss Verinder, à supposer qu'elle ne s'en soit point dessaisie. Si, pressée par ses dettes, elle se décide à envoyer son diamant à l'usurier, alors nous avons un agent tout prêt, et le joyau n'est pas plus tôt arrivé à Londres qu'il s'en saisit. »

Blessée d'entendre parler de sa fille dans de pareils termes, ma maîtresse s'exprima pour la première fois avec colère.

« Regardez cette proposition comme absolument écartée, dit-elle ; et veuillez nous faire connaître votre second moyen de poursuivre l'enquête.

– L'autre moyen, répondit le sergent avec le même calme, c'est de tenter une épreuve assez hardie. Je crois me rendre compte de la nature de miss Verinder ; je la juge parfaitement capable de commettre un acte d'audacieuse dissimulation ; mais son caractère est trop vif (selon moi) et encore trop peu habitué à tromper, pour qu'elle soutienne son rôle dans de petites choses, et sache se contenir toujours et quand même. Dans l'affaire qui nous occupe, elle a, à plusieurs reprises, laissé éclater ses sentiments ? alors même qu'il était de son intérêt évident de les dissimuler. C'est sur cette particularité de son caractère que je compte agir ; je désire lui causer une violente émotion, et dans des circonstances qui soient de nature à la toucher au vif ; pour parler franchement, je veux apprendre à miss Verinder,

sans qu'elle y soit préparée, la mort de Rosanna ; j'aurai peut-être la chance de voir ses bons sentiments se réveiller soudain et la pousser à un aveu spontané. Milady, acceptez-vous ma proposition ? »

À mon infinie surprise, ma maîtresse répondit sur-le-champ :

« Oui, je l'accepte.

– La chaise est attelée, dit le sergent ; j'ai bien l'honneur de saluer milady. »

Celle-ci l'arrêta d'un signe.

« On fera appel aux meilleurs sentiments de ma fille, comme vous le désirez, dit-elle ; mais je réclame le droit, moi sa mère, de la soumettre personnellement à cette épreuve. Vous voudrez bien rester ici ; moi je pars pour Frizinghall. »

Le célèbre Cuff resta pour la première fois de sa vie muet d'étonnement comme un simple mortel.

Ma maîtresse sonna et fit demander son waterproof. La pluie tombait toujours à flots, la voiture fermée était partie avec miss Rachel ; j'essayai donc de dissuader milady de braver un pareil temps, mais ce fut peine perdue ! Elle ne voulut même pas accepter l'offre que je lui fis de l'accompagner afin de la garantir avec un parapluie ; la chaise avança avec le groom.

« Vous pouvez compter, dit-elle en parlant au sergent, sur deux choses. Je tenterai l'épreuve sur miss Verinder aussi hardiment que vous pourriez le faire vous-même, et je vous en ferai connaître le résultat de vive voix ou par lettre, dès ce soir, avant que le dernier train parte pour Londres. »

Elle monta dans la voiture, prit les rênes en main, et se rendit à Frizinghall.

CHAPITRE XXII

J'eus le loisir après le départ de ma maîtresse de m'occuper du sergent Cuff. Je le trouvai assis bien à l'aise dans un coin du hall, consultant son agenda et retroussant malicieusement les coins de sa bouche.

« Vous prenez quelques notes sur l'affaire ? dis-je.

– Non, répondit-il ; je regarde quel est mon plus prochain engagement.

– Oh ! fis-je, vous regardez donc le vôtre ici comme terminé ?

– Je crois lady Verinder, répondit le sergent, une des femmes les plus habiles de l'Angleterre. Je crois aussi qu'une rose est plus agréable à contempler qu'un diamant. Où est le jardinier, monsieur Betteredge ? »

Il n'y eut pas moyen d'en tirer un seul mot de plus à propos de la Pierre de Lune ; il semblait ne plus porter le moindre intérêt à l'enquête, et il persista à ne s'occuper que du jardinier. Une heure après, je les entendis derechef disputer à haute voix dans la serre, et sur l'éternel sujet de l'églantier.

J'eus ensuite à demander à M. Franklin s'il comptait toujours nous quitter par le train de l'après-midi ; après qu'il eut appris les détails et le résultat de la conférence tenue chez milady, il se décida à attendre les nouvelles de Frizinghall. Ce changement de projet, si simple et sans importance, pour tout autre, tourna tout différemment pour M. Franklin. Il eut pour effet de

le laisser incertain, inoccupé, et avec tout le loisir imaginable pour aider ses billevesées étrangères à ressortir de son cerveau comme feraient des rats cherchant à s'échapper d'un sac.

Tour à tour Anglo-Italien, Anglo-Allemand et Anglo-Français, il ne fit qu'entrer dans chaque pièce et en sortir, sans parler d'autre chose que des procédés de miss Rachel envers lui et sans avoir personne autre que moi à qui il pût s'adresser. C'est ainsi, par exemple, que je le trouvai dans la bibliothèque : il était assis sous une carte de l'Italie moderne, et s'étendait sur le détail de ses chagrins, seul moyen qu'il eût imaginé d'y remédier.

« Je me sens plein d'aspirations généreuses, Betteredge ; mais qu'en ferai-je maintenant ? Bien des qualités dorment au fond de moi que Rachel m'eût aidé à mettre en lumière. »

Il devint si éloquent sur le chapitre de ses facultés perdues, et de ses regrets à leur sujet, que je ne sus où trouver dans mon imagination de quoi le consoler, jusqu'au moment où j'eus l'heureuse inspiration de recourir à l'infaillible Robinson Crusoé. Je trottinai jusqu'à ma chambre ; quand j'en revins avec ce livre incomparable, plus personne dans la bibliothèque ! Je dus me contenter d'un tête-à-tête avec la carte de l'Italie moderne.

Je cherchai M. Franklin au salon. Son mouchoir de poche oublié sur le parquet témoignait de son passage, et la pièce vide, de sa sortie ; de là, j'en vins à la salle à manger ; je m'y rencontrai avec Samuel, armé de biscuits et d'un verre de Xérès, en arrêt dans le vide. Un instant auparavant, M. Franklin avait sonné à tout rompre, pour demander quelques rafraîchissements, et dès qu'ils parurent grâce à l'entremise empressée de Samuel, M. Franklin s'était éclipsé, pendant que la sonnette résonnait encore.

Je le trouvai enfin dans le petit salon du matin. Il était à la fenêtre, et traçait avec le doigt des hiéroglyphes sur les carreaux humides.

« Votre xérès vous attend, monsieur, lui dis-je. »

J'aurais aussi bien pu m'adresser aux quatre murs de la chambre ; il était plongé dans ses méditations, à ne pouvoir l'en faire sortir.

« Comment vous expliquez-vous la conduite de Rachel, Betteredge ? fut toute la réponse que j'en reçus.

Ne sachant que répondre à une pareille question, je tirai de ma poche Robinson Crusoé. J'étais convaincu que, si nous nous en donnions la peine, nous y trouverions l'explication demandée ; mais M. Franklin referma le livre, et se lança sur-le-champ dans son galimatias anglo-allemand.

« Pourquoi n'y pas jeter un coup d'œil ? disait-il, comme si je m'y fusse opposé ! Pourquoi diable perdre patience, Betteredge, quand la patience seule nous fera parvenir à la vérité ? Ne m'interrompez donc pas. La conduite de Rachel est très-facile à comprendre, si nous lui donnons le bénéfice du point de vue objectif d'abord, du subjectif ensuite, et de l'objectif-subjectif pour conclure. Que savons-nous ? Que la perte du diamant a eu lieu jeudi matin, et l'a jetée dans un état d'excitation nerveuse, dont elle n'est pas encore remise.

« Vous ne nierez pas le point de vue objectif jusque-là ! Très-bien, alors cessez de m'interrompre. L'état nerveux admis, comment espérer qu'elle eût agi différemment ? En argumentant de la sorte, c'est-à-dire en induisant des causes intérieures les effets extérieurs, où arrivons nous ? Nous arrivons au point de vue subjectif. Je vous défie de combattre le subjectif. Très-bien ; alors que s'ensuit-il ? Mon Dieu ! une chose bien simple,

l'aperçu objectif-subjectif ! Rachel, à le bien prendre, n'est plus Rachel, mais une personne autre. Est-ce que je m'inquiète d'être maltraité par une autre personne ? Vous êtes assez peu raisonnable, Betteredge, cependant c'est une chose dont il vous sera difficile de m'accuser.

« Enfin à quoi aboutissent mes considérations ? À me rendre parfaitement heureux et satisfait, malgré votre maudite étroitesse d'esprit anglaise et vos préjugés. Où est mon xérès ? »

Une telle confusion s'était faite dans mon cerveau que je n'étais pas bien sûr de n'avoir pas sur mes épaules la tête de M. Franklin au lieu de la mienne. Sous cette déplorable influence, je me décidai pourtant à faire trois choses qui durent rentrer dans l'ordre objectif. Je donnai à M. Franklin son xérès ; je me retirai chez moi, et je demandai des consolations à la pipe de tabac la plus réconfortante que j'aie souvenir d'avoir fumée.

N'allez pas croire toutefois que je fus quitte à si bon marché de M. Franklin, Pendant qu'il continuait son manège d'allées et venues du salon au hall, il fut attiré du côté des offices par l'odeur du tabac. Alors il se rappela soudain qu'il avait été assez simple pour renoncer à fumer afin de complaire à miss Rachel, En un clin d'œil, il fit invasion chez moi avec son étui à cigares et repartit sur son inépuisable texte qu'il traita cette fois dans le goût français, c'est-à-dire d'une façon légère, piquante et sceptique.

« Donnez-moi du feu, Betteredge. Est-il croyable qu'un aussi vieux fumeur que moi n'ait pas su découvrir qu'un étui à cigares contient un spécifique infaillible contre tous les mauvais traitements des femmes ! Suivez mon raisonnement, je vous le prouverai en deux mots. Vous choisissez un cigare, vous l'essayez, et vous le trouvez mauvais. Que faire en ce cas ? Le jeter et en allumer un autre ; maintenant voici l'application du système ! vous choisissez une femme, vous l'essayez et elle vous

brise le cœur. Imbécile, traitez-la comme vous avez traité votre mauvais cigare. Mettez-la de côté, et recommencez l'épreuve avec une autre ! »

Je hochai la tête ; tout cela était très-spirituel sans nul doute, mais mon expérience ne m'avait rien appris de semblable.

« Du temps de feu Mrs Betteredge, dis-je, je fus tenté plus d'une fois d'essayer de votre philosophie, monsieur Franklin ; mais la loi est formelle, elle vous oblige à fumer tout votre cigare, monsieur, une fois que vous l'avez choisi ! »

Je soulignai mon observation d'un clignement d'yeux ; M. Franklin éclata de rire, et nous fûmes aussi gais que des pinsons, jusqu'à ce qu'un nouveau côté de son caractère vint à surgir. Nous passâmes ainsi notre temps, pendant que le sergent et le jardinier disputaient sur les roses, et jusqu'à l'arrivée des nouvelles de Frizinghall.

La chaise revint une bonne demi-heure plus tôt que je ne l'attendais. Milady s'était décidée à rester quant à présent chez sa sœur. Le groom rapportait deux lettres de ma maîtresse, l'une adressée à M. Franklin et l'autre à moi. J'envoyai sa lettre à M. Franklin que ses pérégrinations venaient de conduire pour la seconde fois dans la bibliothèque, et j'allai lire la mienne chez moi. Un chèque qui en tomba m'apprit, avant de l'avoir lue, que la cessation de l'enquête relative à la Pierre de Lune était chose décidée.

Je fis prier le sergent de venir me trouver. Il arriva, l'esprit encore plein du jardinier et des églantiers, déclarant que jamais on ne tomberait sur une créature aussi entêtée que M. Begbie ; je dus le prier de mettre ces niaiseries de côté pour un moment, et de donner son attention à des affaires plus sérieuses. Sur ce, il fit un effort qui lui permit d'apercevoir la lettre que je tenais.

« Ah ! fit-il de son air indolent, vous avez eu des nouvelles de milady ; me concernent-elles, monsieur Betteredge ?

– Vous en jugerez par vous-même, sergent. »

Je lui lus donc la lettre suivante en l'accentuant de mon mieux :

« Mon bon Gabriel, je vous prie de faire connaître au sergent Cuff que j'ai tenu ma promesse vis-à-vis de lui, en ce qui touche Rosanna Spearman. Miss Verinder déclare sur l'honneur qu'elle n'a jamais dit un mot en particulier à Rosanna depuis que cette infortunée était entrée à mon service. Elles ne se sont pas rencontrées, même accidentellement, pendant la nuit où le diamant fut perdu, et aucune communication n'a eu lieu entre elles depuis le jeudi matin, où l'alarme fut donnée dans la maison, jusqu'au samedi, jour où miss Verinder nous quitta. Voilà donc l'affirmation qui a suivi la brusque annonce que j'ai faite à ma fille du suicide de Rosanna Spearman. »

Arrivé à ce point de ma lecture, je levai les yeux, et je demandai au sergent Cuff ce qu'il pensait de cette partie de la lettre.

« Je ne ferais que vous offenser si j'exprimais mon opinion, répondit le sergent ; continuez, monsieur Betteredge, dit-il avec la plus exaspérante résignation ; continuez. »

Quand je pense que cet homme avait l'audace de se plaindre de l'obstination de notre jardinier, la langue me démangeait pour *continuer* en d'autres termes que ceux employés par ma maîtresse. Cette fois-ci pourtant, mes sentiments chrétiens prirent le dessus. Je poursuivis la lecture de la lettre :

« Après avoir suivi le conseil de l'officier de police dans cette première tentative faite auprès de miss Verinder, je lui parlai ensuite de la façon que je crus la plus propre à l'émouvoir.

« En deux occasions différentes, avant que ma fille quittât mon toit, je l'avais avertie qu'elle s'exposait à des soupçons de la nature la plus fâcheuse. Je lui ai dit à cette heure que mes craintes ne s'étaient que trop réalisées. Sa réponse, conçue en termes aussi nets et aussi catégoriques que possible, a été celle-ci : d'abord elle ne doit d'argent à aucune créature humaine ; en second lieu, le diamant n'est pas entre ses mains et n'y a pas été un seul instant, depuis qu'elle l'a serré mercredi soir dans le tiroir du meuble indien. La confiance que ma fille m'a témoignée s'est arrêtée là. Elle se renferme dans un mutisme absolu lorsqu'on lui demande de s'expliquer sur le fait de la disparition du diamant ; elle refuse avec larmes, bien que je la conjure de parler par égard pour moi, « Un jour viendra où vous saurez pourquoi je reste indifférente aux soupçons, et pourquoi, même avec vous, je ne me départs point de mon silence. J'ai largement mérité la pitié de ma mère, je n'ai rien fait pour mériter son mépris. »

« Ce sont là les propres paroles de ma fille.

« Après ce qui s'est passé entre M. Cuff et moi, je crois, convenable que, bien qu'il nous soit étranger, vous l'instruisiez du langage tenu par miss Verinder. Lisez-lui donc ma lettre et remettez-lui le chèque ci-inclus.

« En renonçant à ses services, j'ajoute que je suis pleinement convaincue de son honnêteté et de son intelligence, mais j'ai la persuasion aussi que les circonstances l'ont induit en erreur. »

La lettre finissait là. Avant de tendre le chèque au sergent, je lui demandai s'il avait quelque observation à faire.

« Mon devoir ne me force pas, monsieur Betteredge, répondit-il, à faire des remarques sur une affaire qui ne me regarde plus. »

Je lui jetai le chèque à travers la table.

« Admettez-vous au moins cette partie de la lettre de milady ? » demandai-je avec indignation.

Le sergent lut le montant du papier, et ses sourcils s'élevèrent sous l'impression qu'il reçut de la libéralité de milady.

« Le prix attaché à mon labeur est estimé ici trop généreusement pour que je ne cherche pas à m'acquitter. Je m'en souviendrai, monsieur Betteredge, lorsque l'occasion se présentera de ne pas l'oublier.

– Que voulez-vous dire ? demandai-je.

– Milady a fort habilement étouffé l'affaire pour le moment, dit le sergent. Mais un scandale de famille comme celui-ci est de ceux qui éclatent de nouveau, alors qu'on s'y attend le moins. Nous aurons plus de besogne sur les bras, monsieur, que vous ne vous en doutez, et cela avant que la Pierre de Lune soit de plusieurs mois plus vieille. »

Si ces paroles et la manière dont il les prononça avaient un sens, voici évidemment ce qu'il voulait dire. La lettre de ma maîtresse n'avait fait que lui prouver que miss Rachel était assez endurcie pour résister à l'appel le plus pressant qui pût lui être fait, et qu'elle trompait sa mère dans une circonstance aussi solennelle, par une série d'abominables mensonges. Je ne sais comment d'autres à ma place eussent répondu au sergent ; pour moi, je lui dis sans plus de détours :

« Sergent Cuff, je considère votre dernière observation comme une insulte faite à lady Verinder et à sa fille !

– Monsieur Betteredge, veuillez la considérer plutôt comme un avertissement pour vous-même, et vous serez ainsi plus près de la vérité. »

Si animé de colère que je fusse, l'infernale assurance avec laquelle il s'exprimait me ferma la bouche.

J'allai vers la fenêtre pour me calmer ; la pluie avait cessé, et qui vis-je dans la cour ? Le jardinier, M. Begbie, qui attendait là le moment de reprendre sa controverse avec le sergent.

« Mes compliments à M. Cuff, dit le jardinier dès qu'il m'aperçut. S'il compte aller à pied à la station, je me ferai un plaisir de l'accompagner.

– Quoi, s'écria le sergent, derrière moi, n'êtes-vous donc pas encore convaincu ?

– Du diable si je le suis le moins du monde ! répondit M. Begbie.

– Alors j'irai avec vous à la station !

– En ce cas, nous nous rencontrerons à la grille. »

J'étais, comme vous le savez, fort irrité, mais quelle colère tiendrait contre une interruption aussi comique ? Le sergent s'aperçut de mon changement d'humeur, et en profita pour placer un mot opportun.

« Allons, allons, dit-il, pourquoi ne pas porter sur mon opinion le même jugement que milady ? pourquoi ne pas dire que les circonstances ont servi à me tromper ? »

Partager sur un point quelconque le sentiment de milady, c'était une satisfaction à laquelle je ne pouvais rester indifférent, alors même qu'elle m'était offerte par un homme comme le sergent.

Je repris donc mon calme ordinaire, et traitai toute autre opinion que celle de milady et la mienne, sur miss Rachel, avec un souverain dédain. La seule chose que je ne pus faire fut de chasser de mon esprit la préoccupation de la Pierre de Lune ! Mon bon sens eût dû m'avertir de laisser dormir en paix ce sujet, mais non. Les vertus qui distinguent la présente génération n'étaient pas encore inventées de mon temps !

Le sergent m'avait piqué au vif, et bien que je le contemplasse avec mépris, je n'en sentais pas moins la blessure ; aussi je ne pus avoir ni cesse ni repos que je n'eusse ramené sur le tapis la lettre de milady.

« Ma conviction est pleinement formée, sergent, lui dis-je, mais n'y faites pas attention ; allez, allez, comme s'il s'agissait de me convertir. Vous trouvez que miss Rachel ne doit pas être crue sur sa parole, et vous dites que nous entendrons parler de nouveau de la Pierre de Lune. Développez votre opinion, sergent, fis-je en concluant de l'air le plus léger, développez-la. »

Au lieu de s'offenser, M. Cuff saisit ma main et la serra à me la briser.

« Je prends le ciel à témoin, dit sérieusement cet étrange personnage, que j'entrerais dès demain en maison, monsieur Betteredge, si j'étais assez heureux pour y vivre avec vous ! Dire que vous êtes aussi naïf qu'un enfant, c'est faire à ceux-ci un

compliment que neuf sur dix ne mériteraient guère ! Là, là, ne nous disputons plus. Vous viendrez à bout de moi plus aisément que vous ne le croyez ; je ne dirai plus un seul mot sur lady Verinder ni sur sa fille. Je me ferai seulement prophète, et cela pour une fois et dans votre intérêt. Je vous ai prévenu que vous n'en aviez pas fini avec la Pierre de Lune : bien ; maintenant je vous ferai en partant trois prédictions qui se réaliseront dans l'avenir et qui, je crois, s'imposeront à votre attention, que vous le vouliez ou non. »

Sans me laisser émouvoir : « Continuez, » lui dis-je du même ton léger que j'avais pris auparavant.

« Premièrement, reprit le sergent, vous apprendrez quelque chose par le fait des Yolland, lorsque la poste aura distribué la lettre de Rosanna à Cobb's Hole lundi prochain. »

Ces mots produisirent sur moi l'effet d'une douche d'eau froide. La justification de miss Rachel n'avait éclairci en rien la conduite de Rosanna ; la confection du nouveau vêtement, la disparition de celui qui avait été taché, enfin tout l'ensemble des faits suspects subsistait dans son entier.

Et dire que je n'y avais plus songé, jusqu'au moment où le sergent me le rappelait ainsi !

« En second lieu, reprit ce dernier, vous entendrez parler des trois Indiens ; et cela dans le voisinage, si miss Rachel y reste ; à Londres, si elle s'y rend. »

Comme je ne me souciais plus aucunement des trois jongleurs et que j'étais profondément convaincu de l'innocence de ma jeune maîtresse, je pris aisément mon parti de cette seconde prophétie.

« Nous voici édifiés sur deux des choses qui doivent arriver, dis-je ; voyons maintenant la troisième.

– En troisième et dernier lieu, dit M. Cuff, vous entendrez parler tôt ou tard du prêteur sur gages dont j'ai pris deux fois déjà la liberté de vous entretenir. Donnez-moi votre agenda, et j'y inscrirai son nom et son adresse, de façon qu'il ne puisse y avoir aucune erreur si ma prévision se réalise. »

Il écrivit en effet sur une feuille : « M. Septimus Luker, Middlesex-Place, Lambeth, Londres. »

« Voilà, dit-il en me montrant cette adresse, les derniers mots avec lesquels je vous importunerai au sujet de la Pierre de Lune. Le temps nous apprendra si j'ai tort ou raison. J'emporte, monsieur, un attachement sincère pour vous, et je crois que ce sentiment nous fait honneur à tous deux. Si nous n'avons pas l'occasion de nous rencontrer avant que je prenne ma retraite, j'espère qu'alors vous viendrez me voir dans une petite maison près de Londres, sur laquelle j'ai jeté mon dévolu. Il se trouvera des allées gazonnées dans *mon* jardin, vous pouvez bien y compter, monsieur Betteredge ; et quant à la rose mousseuse blanche…

– Le diable lui-même ne ferait pas pousser la rose mousseuse blanche, si vous ne la greffez pas d'abord sur l'églantier, » cria une voix sous la fenêtre.

Nous nous retournâmes tous deux, et nous vîmes l'éternel M. Begbie qui, dans son ardeur de controverse, n'avait pas eu la patience d'attendre plus longtemps à la grille.

Le sergent me serra la main, et s'élança dans la cour plus ardent que jamais, de son côté, à la discussion.

« Questionnez-le au sujet de la rose mousse, lorsqu'il sera revenu, et voyez si je lui aurai laissé un seul bon argument sur lequel s'appuyer, » me cria le célèbre Cuff, m'interpellant par la fenêtre ouverte.

Je voulus les calmer à l'aide du procédé qui m'avait déjà réussi une fois :

« Messieurs, fis-je, en ce qui concerne les roses mousseuses, il y a beaucoup à dire pour et contre. »

Bah ! autant eût valu se mettre à « siffler pour faire danser des pierres, » selon le proverbe irlandais !

Ils partirent ensemble, argumentant sans se rien céder ; au moment où je les perdis de vue, M. Begbie secouait sa tête obstinée et le sergent le tenait par le bras comme un prisonnier remis à sa garde.

Eh bien ! je ne pouvais me défendre d'aimer le sergent, quoique je l'eusse en grippe pendant tout ce temps-là.

Expliquez-vous un peu cela ! Vous allez au reste, ami lecteur, être bientôt à l'abri de mes contradictions. Une fois que je vous aurai narré le départ de M. Franklin, l'histoire de cet étrange samedi sera complète.

Il me restera à vous faire connaître certains événements qui survinrent dans le courant de la semaine suivante ; alors ma part contributive dans l'histoire du diamant sera achevée, et je passerai la plume à la personne désignée pour continuer mon travail.

Si vous êtes las de me lire autant que je le suis d'écrire, quelle joie ce sera pour vous et pour moi, Seigneur, de voir arriver la fin de ce récit !

CHAPITRE XXIII

J'avais fait tenir prête la chaise à poney pour le cas où M. Franklin persisterait à nous quitter cette nuit ; la vue de ses bagages, qui le précédaient lui-même, m'apprit qu'il avait su pour une fois prendre, puis tenir une résolution.

« Vous êtes donc bien décidé, monsieur ? lui dis-je, quand je le rencontrai dans le hall ; pourquoi ne pas laisser à miss Rachel le bénéfice de quelques jours de plus ? pourquoi ne pas attendre ici ? »

M. Franklin avait dépouillé tout vernis artificiel au moment de nous dire adieu.

Au lieu de me répondre, il mit entre mes mains la lettre que milady m'avait adressée pour lui ; elle ne contenait en grande partie qu'une répétition de ce que me disait la mienne ; mais quelques lignes relatives à miss Rachel la terminaient ; si elles n'éclaircissaient rien de plus, elles expliquaient au moins la persistance de M. Franklin dans sa détermination.

« Vous serez surpris, je n'en doute pas, disait sa tante, que je permette à ma fille de me tenir ainsi dans l'ignorance. Un diamant d'une valeur de vingt mille livres a été perdu, et j'ai lieu de supposer que le secret de sa disparition n'en est pas un pour Rachel, mais que l'obligation de se taire lui a été mystérieusement imposée par une ou plusieurs personnes à moi inconnues, et dans un but que je ne puis même deviner. Peut-on concevoir que je me laisse ainsi mystifier ? Oui, si l'on tient compte de l'état actuel de Rachel. Elle est en proie à une agitation nerveuse qui fait peine à voir, et je n'ose aborder le sujet de la Pierre de

Lune avant que le temps ait eu le pouvoir de la calmer ; pour atteindre ce but, je n'ai pas hésité à renvoyer l'officier de police ; son habileté reconnue a été impuissante à pénétrer le mystère qui nous enveloppe ; un étranger ne peut plus rien pour nous, sa présence ajoute à mes souffrances morales, et Rachel est prise vertige à la seule mention de son nom.

« Mes projets sont fixés ; je compte en ce moment mener Rachel à Londres afin d'essayer ce que pourra sur elle un changement complet d'air et de vie, et aussi pour y consulter un médecin expérimenté. Puis-je espérer le plaisir de vous revoir en ville ? Mon cher Franklin, vous devez, de votre côté, imiter ma patience et attendre, comme je le fais, une occasion plus propice. Dans la triste situation d'esprit où elle se trouve, Rachel regarde encore comme une offense inouïe le concours précieux que vous nous avez prêté dans l'enquête du diamant. Involontairement, dans cette obscure affaire, vos démarches ont ajouté à ses anxiétés, car peu s'en est fallu, grâce à vous, que son secret ne fût découvert.

« Je ne saurais trouver une excuse pour la persistance malveillante avec laquelle elle s'ingénie à vous rendre responsable de circonstances qu'aucun de nous ne pouvait prévoir ; tout ce que je vous répète ici, c'est qu'il faut la plaindre ; on ne peut la raisonner, et il m'en coûte de le dire, pour un certain temps il est préférable que Rachel ne vous voie pas ; mon dernier conseil sera celui-ci : donnez-lui le temps de se remettre. »

Je rendis la lettre à M. Franklin ; j'étais sincèrement affligé, car je voyais la mesure de son affection pour sa cousine ; et les nouvelles que lui donnait lady Verinder l'avaient atteint au cœur.

« Vous connaissez le proverbe, monsieur, fut tout ce que je pus lui dire : « quand les choses vont par trop mal, il faut alors

qu'elles s'améliorent, et certes, monsieur Franklin, elles ne peuvent guère aller plus mal que maintenant ! »

M. Franklin plia sa lettre et parut peu réconforté par le conseil que je me permettais de lui donner.

« Lorsque j'arrivai ici avec cet abominable diamant, dit-il, on eut trouvé peu d'intérieurs plus heureux que celui-ci. Regardez-le actuellement ! dispersé, désuni ; l'air même qu'on respire dans cette maison semble empoisonné par le soupçon et le mystère ! Vous souvient-il de cette matinée aux Sables-Tremblants, lorsque nous causâmes de oncle Herncastle et de son don à Rachel ? La Pierre de Lune a bien servi la vengeance du colonel et par des moyens qu'il ne prévoyait guère ! »

Là-dessus il me serra la main et se dirigea vers la voiture. Je le suivis ; il était triste de lui voir quitter ainsi la vieille demeure où les années les plus heureuses de sa vie s'étaient écoulées. Pénélope, toute bouleversée des événements, qui se succédaient, vint, lui dire adieu en pleurant. M. Franklin l'embrassa, et je lui fis signe qu'il avait mon assentiment. Les autres servantes de la maison se montraient, dans tous les coins, car il était un de ces hommes qui ont le don d'être aimés de toutes les femmes. J'arrêtai la chaise au dernier moment pour le prier de nous donner de ses nouvelles par une lettre ; il ne paraissait pas m'entendre, et promenait ses regards tout autour de lui comme pour dire un dernier « au revoir » à la maison et aux alentours.

« Faites-nous savoir où vous irez, monsieur, » répétai-je, m'appuyant sur la voiture et tâchant de pénétrer ainsi un peu ses projets.

M. Franklin enfonça brusquement son chapeau sur ses yeux.

« Où j'irai, dit-il comme un écho ; j'irai au diable ! »

Le poney fit un bond comme s'il avait horreur de ce langage peu chrétien.

« Dieu vous bénisse, monsieur, partout où vous serez. » fut tout ce que j'eus le temps de dire avant qu'il disparût.

Un aimable garçon, malgré ses défauts et ses excentricités, un aimable gentleman ! il nous laissa un grand vide en quittant la maison de milady !

Tout nous sembla triste et désert lorsque la nuit vint clore cette longue soirée d'été.

Je ne soutins mon moral qu'à l'aide de ma pipe et de Robinson Crusoé ; les femmes, à l'exception de Pénélope, passèrent leur soirée à discuter le suicide de Rosanna ; elles étaient toutes entêtées à maintenir qu'elle avait volé le joyau, et que la crainte d'être découverte l'avait poussée à se détruire. Naturellement, ma fille garda dans son for intérieur l'opinion qu'elle s'était formée. Chose bizarre, la version de Pénélope et la justification de miss Rachel étaient contredites par les mêmes faits. Si l'on admettait le point de vue romanesque de ma fille, on ne pouvait s'expliquer ni le voyage secret de Rosanna à Frizinghall, ni l'affaire des vêtements. Mais il n'y avait pas moyen de raisonner avec elle ; les objections glissaient sur son esprit comme des gouttes de pluie sur un manteau imperméable ; la vérité est que ma fille a hérité de mon heureuse disposition à me mettre au-dessus du raisonnement ; toutefois il faut convenir qu'en cela elle m'a fort dépassé !

Le lendemain, qui était un dimanche, la voiture fermée revint de chez M. Ablewhite. Le cocher rapportait un message pour moi, et des ordres par écrit à remettre à la femme de chambre et à Pénélope.

Le message était pour me prévenir que milady emmenait miss Rachel à sa maison de Londres le lendemain lundi ; elle envoyait aux femmes la liste des effets nécessaires à emporter et l'heure à laquelle elles retrouveraient leurs maîtresses en ville ; plusieurs autres domestiques devaient suivre. Milady avait rencontré chez miss Rachel une telle répugnance à rentrer dans la maison après tout ce, qui s'y était passé, qu'elle avait pris le parti d'aller directement de Frizinghall à Londres ; quant à moi, je devais rester à la campagne jusqu'à nouvel ordre, et m'occuper de divers travaux tant au dehors qu'à l'intérieur ; les domestiques restant avec moi se nourriraient eux de leur côté. Tout cela ne me rappelait que trop ce que M. Franklin me disait de notre intérieur dispersé, et servit à ramener ma pensée vers lui ; plus j'y songeais, plus je me sentais inquiet de ses projets. Aussi finis-je par écrire au valet de chambre de son père, M. Jeffco, que j'avais connu autrefois, pour le prier de me faire savoir ce que M. Franklin comptait faire en arrivant à Londres.

La soirée du dimanche fut, s'il est possible, encore plus lourde à passer que celle du samedi. Nous la terminâmes de la façon louable dont des milliers de personnes l'achèvent dans nos Îles Britanniques, c'est-à-dire que nous sanctifiâmes le jour du repos en nous endormant d'ennui sur nos chaises.

Comment le reste de la maison passa la journée du lundi, je n'en sais rien, mais je reçus pour mon compte une rude secousse. La première des prédictions du sergent se réalisa, et j'entendis parler des Yolland ce jour-là. J'avais embarqué Pénélope et la femme de chambre avec les bagages pour le chemin de fer, et je piétinais dans les jardins, lorsque je m'entendis appeler par mon nom.

En me retournant, je me trouvai face à face avec Lucy la Boiteuse, la fille du pêcheur.

Si on avait pu oublier sa claudication et son extrême maigreur (qui me paraît un terrible inconvénient chez une femme), cette fille possédait quelques avantages extérieurs pour des yeux masculins. Une figure brune et intelligente, la voix claire et belle, et une superbe chevelure châtain complétaient un ensemble qui n'était pas sans mérite ; quant au caractère, par exemple, il pouvait compter pour une forte part dans le côté défectueux de sa personne !

« Eh bien, ma chère, lui dis-je, que me voulez-vous ?

– Où est l'homme que vous nommez Franklin Blake ? » demanda Lucy. Cette question fut accompagnée d'un regard méchant qu'elle me lança, tout en s'appuyant sur sa béquille.

« Vous vous exprimez peu respectueusement sur le compte d'un gentleman, lui dis-je ; si c'est du neveu de milady que vous parlez, vous voudrez bien l'appeler M. Franklin Blake. »

Elle se rapprocha d'un pas, et me regarda comme si elle eût voulu me dévorer.

« *Monsieur* Franklin Blake ? répéta-t-elle en me parodiant ; le meurtrier Blake serait plutôt son vrai nom. »

Mon expérience de feu Mrs Betteredge vint ici à mon aide ; lorsqu'une femme cherche à vous faire perdre patience, tournez la position et tâchez de l'exaspérer ; elles sont en général préparées à vous voir vous défendre, mais non à être attaquées. Pour arriver à ce résultat, un mot peut suffire. Je me bornai donc à regarder gracieusement Lucy la Boiteuse, et je lui dis seulement :

« Ah bah ! »

Son aimable caractère prit feu sur l'heure. Elle s'établit sur sa bonne jambe, saisit son bâton, et en frappa la terre à plusieurs reprises avec fureur.

« C'est un meurtrier, un meurtrier ! Il a causé la mort de Rosanna Spearman ! »

Et elle proférait ces cris de sa voix la plus aiguë.

Quelques ouvriers qui travaillaient dans le jardin, non loin de nous, levèrent la tête ; mais à la vue de Lucy, ils surent à quoi s'en tenir de sa part, et reprirent leur ouvrage.

« Il est la cause de la mort de Rosanna ? répétai-je. Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

– Que vous importe ? quel homme se souciait d'elle ? Ah ! si elle les avait seulement tous jugés comme je le fais, elle serait encore en vie !

– Elle m'a toujours jugé son ami, pauvre fille, repris-je, et dans la mesure de mes moyens je n'ai cessé de lui montrer de l'affection. »

Je prononçai ces paroles d'un ton aussi conciliant que possible, car la vérité est que je n'avais plus le cœur d'irriter cette fille par une réplique piquante. Je n'avais remarqué d'abord que son mauvais caractère ; je vis maintenant qu'elle était malheureuse, et le chagrin dans les classes inférieures rend souvent insolent. Ma réponse toucha notre boiteuse ; elle haussa la tête et l'appuya sur le haut de sa béquille.

« Je l'aimais, dit-elle doucement, et elle a passé une vie misérable. Monsieur Betteredge, de vilaines gens l'avaient d'abord maltraitée, puis menée à mal, et rien n'avait pu gâter son aimable caractère ; c'était celui d'un ange. Elle eût pu être heu-

reuse avec moi. J'avais formé le projet d'aller nous établir à Londres, et d'y vivre du produit de notre aiguille, en restant unies comme deux sœurs. Cet homme est survenu, qui a tout gâté ! Il l'avait ensorcelée ; ne me dites pas qu'il n'y était pour rien et qu'il l'ignorait. Il eût dû la deviner et prendre pitié d'elle. « Je ne puis vivre sans lui, Lucy, et jamais il ne me donne seulement un regard ; » voilà ce qu'elle me disait. Cet homme a été cruel, très-cruel. J'avais beau lui répéter : « Aucun homme ne vaut le chagrin, que vous vous faites. » Elle répondait : « Il y en a de dignes qu'on meure pour eux, et il est de ceux-là ! » J'avais quelques épargnes ; mes arrangements étaient pris avec mes parents, je voulais l'emmener pour faire cesser les humiliations qu'elle endurait ici. Nous aurions loué un petit logement à Londres et nous aurions vécu ensemble comme deux sœurs. Elle écrivait bien, et vous savez, monsieur, qu'elle avait reçu une bonne éducation, et qu'elle était adroite pour la couture. Moi aussi, j'ai été bien élevée, je n'écris pas mal, et quoique je manie l'aiguille moins adroitement qu'elle, nous nous serions tirées d'affaire. Hélas ! que m'a-t-on remis ce matin ? Une lettre d'elle me disant qu'elle s'est lassée du poids de la vie ; cette lettre m'apporte son éternel adieu ! Où est-il ? s'écria de nouveau Lucy, la figure enflammée à travers ses larmes. Où est-il, ce gentleman dont je ne dois parler qu'avec respect ? Ah ! monsieur Betteredge, le jour n'est pas éloigné où les pauvres se lèveront contre les riches ! Je prie Dieu qu'ils commencent leur œuvre de justice par *lui*, oui, par *lui !* »

J'avais encore là un frappant exemple de ces personnes très-chrétiennes qui oublient absolument leurs principes chrétiens dès que les circonstances en rendent l'application trop difficile ! Le pasteur lui-même, et ce n'est pas peu dire ! n'eût pu sermonner cette fille dans l'état où elle était. Tout ce que je me hasardai à faire fut de la ramener à son sujet, dans l'espoir que je recueillerais de sa bouche quelque renseignement intéressant.

« Enfin que désirez-vous de M. Franklin Blake ? dis-je.

– Je veux le voir.

– Est-ce pour quelque chose de particulier ?

– J'ai une lettre à lui remettre.

– De Rosanna Spearman ?

– Oui.

– Que vous avez reçue dans la vôtre ?

– Oui. »

Le mystère allait-il enfin s'éclaircir ? Tout ce que je brûlais de découvrir venait-il s'offrir à moi par le fait du hasard ? Ce n'était pas impunément que j'avais vécu en contact avec le sergent Cuff. Certains symptômes me permirent de constater chez moi un nouvel accès de la fièvre de délation.

« Vous ne pouvez voir M. Franklin, lui dis-je.

– Il le faut, je veux le voir.

– Il est parti pour Londres la nuit dernière. »

Lucy me regarda entre les deux yeux, et vit que je lui disais la vérité. Sans un mot de plus, elle tourna du côté de Cobb's Hole.

« Arrêtez lui dis-je ; j'attends demain des nouvelles de M. Franklin Blake. Remettez-moi cette lettre, et je la lui ferai parvenir aussitôt par la poste. »

Lucy s'affermit sur sa béquille, et me regarda par-dessus l'épaule.

« Je dois la lui remettre en mains propres, et ne la confierai à nul autre.

– Dois-je lui écrire et lui répéter ce que vous venez de dire ?

– Dites-lui que je le hais, et vous ne répéterez que la vérité.

– C'est bon, c'est bon ; mais la lettre ?

– S'il veut sa lettre, il faudra qu'il revienne ici, et qu'il me la demande, à moi personnellement. »

Sur ces mots, elle partit pour Cobb's Hole. La fièvre de découverte m'ôta toute dignité ; je la suivis et j'essayai de la faire parler ; tout fut inutile ; j'avais le malheur d'appartenir au sexe qu'elle détestait, et cette boiteuse était ravie de me vexer. Dans le courant de la journée, je m'adressai à Mrs Yolland ; la bonne femme ne sut que pleurer, puis me recommander d'user des consolations de la bouteille hollandaise.

Je trouvai le pêcheur sur la berge, mais il répondit « que c'était une méchante affaire, » et continua à raccommoder ses filets. Il ne me resta donc que la chance d'écrire dès que je le pourrais à M. Franklin Blake.

Je vous laisse à penser si j'attendis avec impatience la poste du jeudi matin ; elle m'apporta deux lettres. L'une, de Pénélope, que j'eus à peine la patience de lire, m'annonçait que milady et miss Rachel étaient arrivées à Londres en bonne santé. L'autre, de M. Jeffco, m'informait que son jeune maître avait déjà quitté l'Angleterre.

M. Franklin, une fois à Londres, avait, paraît-il, été droit à la demeure de son père ; il arriva assez mal à propos. M. Blake père était absorbé par les affaires de la chambre des Communes, et la visite de son fils le surprit au milieu de ce passe-temps favori que l'on appelle en termes parlementaires « la lecture d'un bill. »

M. Jeffco fit entrer M. Franklin dans le cabinet de son père.

« Mon cher Franklin, pourquoi venez-vous me déranger ainsi ? Il y a donc quelque chose qui va mal ?

– Oui, et cela concerne Rachel ; j'éprouve une sérieuse inquiétude à son sujet.

– J'en suis désolé, mais il m'est impossible de vous entendre en ce moment.

– Quand pourrez-vous m'écouter ?

– Mon cher garçon, je ne veux point vous tromper. Je ne serai libre de mon temps qu'à la fin de la session, pas avant ; bonne nuit.

– Bonne nuit, mon père, merci. »

Telle fut leur conversation ; et M. Jeffco me l'écrivit textuellement. Celle qui eut lieu en dehors de la bibliothèque fut plus courte encore.

« Jeffco, voyez à quelle heure part le train correspondant à la marée de demain matin.

– À six heures quarante, monsieur.

– Qu'on m'éveille à cinq heures.

– Vous repartez pour l'étranger, monsieur ?

– Je pars, Jeffco, pour tel lieu où le chemin de fer voudra me conduire.

– Faut-il prévenir monsieur votre père ?

– Vous le lui direz à la fin de la session ! »

Le lendemain matin, M. Franklin était reparti pour l'étranger ; le pays dans lequel il se rendait, personne, à commencer par lui, ne pouvait le deviner. Nous pouvions aussi bien apprendre qu'il était en Europe, en Asie, ou dans toute autre partie du monde ; les chances en faveur de chacune d'elles étaient égales, d'après M. Jeffco.

Ces nouvelles m'interdirent l'espoir de faire d'autres découvertes, puisqu'elles rendaient impossible la rencontre de Lucy la Boiteuse et de M. Franklin. Un seul point restait acquis : Pénélope ne s'était pas trompée en prétendant qu'un amour malheureux avait poussé sa compagne au suicide. Quant à la lettre que Rosanna avait laissée pour M. Franklin, contenait-elle la confession qui avait paru plus d'une fois sur le point de s'échapper des lèvres de la pauvre fille, cela demeurait un secret impénétrable pour le moment. Cet écrit pouvait n'être qu'un adieu, confidence suprême de l'étrange passion que notre housemaid éprouvait pour une personne placée au-dessus d'elle. C'était peut-être aussi un aveu où l'on eût trouvé l'explication de la conduite mystérieuse de Rosanna depuis la disparition du diamant jusqu'au jour où elle était allée chercher la mort aux Sables-Tremblants.

La lettre avait été mise cachetée entre les mains de Lucy, et cachetée elle resterait pour chacun de nous, même pour les parents de cette fille. Nous savions qu'elle avait été la confidente

de Rosanna ; j'essayai donc de la faire parler, mais mes efforts et ceux de bien d'autres échouèrent devant son obstination. Tantôt l'un, tantôt l'autre des domestiques, poussé par la conviction que Rosanna avait volé le diamant et l'avait caché, fouilla et refouilla tous les recoins des rochers vers lesquels on l'avait vue se diriger, mais leurs recherches restèrent vaines. Les marées montèrent et descendirent, l'été suivit son cours et l'automne vint, mais les sables qui avaient reçu la pauvre enfant gardèrent fidèlement son secret.

Les deux lettres que je reçus, celle concernant M. Franklin et celle qui m'annonçait l'arrivée de milady et de miss Rachel à Londres, m'étaient parvenues le mardi ; rien ne survint le mercredi, mais le jeudi m'apporta une seconde lettre de ma fille.

Elle m'apprenait qu'un célèbre docteur de la capitale, consulté au sujet de miss Rachel, avait gagné sa guinée en déclarant qu'elle avait besoin de distractions. On arrangeait donc pour elle une série de plaisirs tels qu'expositions d'horticulture, spectacles, bals, et à la grande surprise de milady, miss Rachel s'y prêtait avec empressement : M. Godfrey était venu les voir, il était toujours aussi aimable pour sa cousine, malgré la façon décourageante dont ses intentions matrimoniales avaient été accueillies le jour anniversaire de la naissance de miss Rachel.

Pénélope était désolée de la gracieuse réception qui lui avait été faite, et de l'autorisation donnée par sa jeune maîtresse d'ajouter son nom à la liste des Dames de charité patronnées par M. Godfrey. Elle me disait aussi que lady Verinder paraissait triste, et avait de longs entretiens avec son avoué. Suivaient quelques réflexions sur une parente pauvre, une certaine miss Clack, dont je vous ai déjà parlé comme étant la voisine de table de M. Godfrey le soir du grand dîner, et comme goûtant fort le vin de Champagne sec.

Pénélope se demandait comment miss Clack n'avait pas encore apparu, mais il ne pouvait se passer longtemps sans qu'elle s'accrochât à milady, comme c'était sa coutume ; ma fille continuait à bavarder ainsi, à la manière des femmes qui n'ont rien de plus à cœur que de se dauber l'une l'autre. Je ne vous aurais pas fait part de ces commérages insignifiants si je n'étais informé que vous êtes destinés à lire la prose de miss Clack à la suite de la mienne. En ce cas, faites-moi la grâce de ne pas croire un mot de ce qu'elle vous dira, si elle vous parle de votre serviteur.

Le vendredi s'écoula sans incident, sauf qu'un des chiens donna des signes de maladie. Je lui administrai une dose de sirop de nerprun[3] et je le mis au régime d'une soupe aux légumes jusqu'à nouvel ordre ; excusez-moi de vous entretenir de si peu de chose, je ne sais comment j'ai fait, veuillez donc l'oublier. Je n'en ai plus pour longtemps à commettre des écarts de plume qui offensent le goût éclairé du jour. Après tout, cette bête était un brave chien qui méritait d'être bien soigné ; les soins ne lui ont pas manqué.

Le samedi, dernier jour de la semaine, sera aussi celui qui clora ma narration.

La poste du matin m'apporta une surprise sous la forme d'un journal de Londres ; qui avait écrit l'adresse ? Après examen, je la reconnus pour être de la même main qui avait noté sur mon agenda le nom du prêteur sur gages, c'est-à-dire de la main du sergent Cuff. Cette découverte piqua ma curiosité et je parcourais la gazette avec assez d'impatience, quand un rapport de police marqué à l'encre attira mes yeux. Je le transcris ci-dessous ; lisez-le attentivement et vous apprécierez à sa valeur la gracieuseté que le sergent m'avait faite en m'envoyant ce journal :

---

3 Sirop purgatif. *(Note du correcteur – ELG.)*

« *Lambeth.* Un peu avant la fin de la séance de la cour, M. Septimus Luker, commerçant bien connu en pierres précieuses, camées, gravures sur pierre, etc., vint demander conseil au magistrat présidant la séance. Le plaignant disait avoir été ennuyé pendant toute la journée précédente par les allures de quelques-uns de ces Indiens qui vagabondent dans les rues de Londres. Les gens dont il se plaignait étaient au nombre de trois. Après avoir été renvoyés par la police, ils étaient obstinément revenus, et avaient essayé de pénétrer dans la maison sous le prétexte de demander la charité. Expulsés de la maison, on les avait retrouvés rôdant dans les dépendances. Outre l'ennui qu'ils lui causaient, M. Luker avait des raisons pour craindre qu'un vol ne fût prémédité à ses dépens. Sa collection contient plusieurs joyaux uniques, tant de l'art grec que de provenance orientale. La veille même, il avait été obligé de renvoyer un de ses ouvriers, sculpteur sur ivoire des plus habiles dans son métier, qu'il soupçonnait d'une tentative de vol. Cet homme a été reconnu pour être natif de l'Inde, et M. Luker était persuadé que des intelligences existaient entre lui et les jongleurs. Le but de ceux-ci pouvait être de créer un rassemblement dans la rue et de profiter de la confusion qui en résulterait pour s'introduire dans la maison.

« En réponse à une question du magistrat, M. Luker déclare n'avoir à fournir que des présomptions morales quant à l'intention de vol, mais il ajoute que les importunités des Indiens et leurs tentatives pour pénétrer chez lui sont des faits positifs. Le magistrat répond que si les Indiens reviennent à la charge, M. Luker a le droit de les traduire devant la cour qui leur appliquera les peines portées par la loi. Quant aux valeurs dont la garde inquiète le plaignant, c'est à lui de veiller de son mieux à leur sûreté ; il serait peut-être prudent de sa part de s'entendre avec la police, dont l'expérience lui suggérerait quelques moyens de précaution, à prendre ; M. Luker remercie Sa Grâce et se retire. »

Un ancien dont j'ai oublié le nom recommande à ses semblables « de considérer en toutes choses la fin. » En me plaçant à ce point de vue, je serais bien embarrassé de mettre une conclusion au bout des pages que je viens d'écrire, si le simple énoncé des faits ne me dispensait de ce soin. Nous avons passé ensemble de surprise en surprise dans cette affaire de la Pierre de Lune, et nous finissons par quelque chose de plus inattendu que tout le reste, savoir, l'accomplissement des trois prédictions du sergent Cuff moins d'une semaine après qu'il me les eut faites.

J'avais entendu parler le lundi des Yolland, ensuite des trois Indiens, enfin le journal m'entretenait du prêteur sur gages, et remarquez encore que, pendant ce temps, miss Rachel était à Londres ; vous voyez que je déduis rigoureusement les faits, même lorsqu'ils sont contraires à mes désirs. Si vous désertez ma cause pour prendre le parti du sergent, si de toutes ces coïncidences vous concluez que miss Rachel s'entend avec M. Luker, et que la Pierre de Lune est en gage chez ce dernier, je ne pourrai vraiment vous donner tort. Je vous ai amenés à ce point de ma narration à travers une parfaite obscurité, et je regrette d'être obligé de vous abandonner ici avec mes meilleurs compliments en vous laissant dans cette même obscurité.

Qu'est-ce qui m'y oblige ? me dira-t-on, et pourquoi ne pas, conduire vos lecteurs qui vous ont accompagné jusqu'ici, vers les régions lumineuses qui se sont ouvertes à vous-même depuis lors ?

Je répondrai que j'agis en vertu d'ordres reçus, et que ces mêmes ordres m'ont été donnés dans l'intérêt de la vérité ; il m'est défendu de poursuivre ma narration au delà de ce que j'avais appris par moi-même à l'époque où je termine mon récit ; je ne dois donc pas vous instruire de ce que d'autres personnes m'ont appris, et je me borne à transcrire ici mes souvenirs personnels, les nouveaux narrateurs étant chargés à leur

tour de vous mettre au courant de première main. Dans cette histoire de la Pierre de Lune, il s'agit avant tout de vous présenter la déposition de témoins oculaires. Je m'imagine voir un membre de la famille, lisant ces pages dans cinquante ans d'ici. Dieu ! combien il se sentira flatté de ne rien apprendre par ouï-dire et d'être traité sous ce rapport absolument comme un juge sur son banc !

Nous nous séparons donc, au moins dans le présent, après avoir voyagé longtemps ensemble, et je l'espère avec un sentiment de bienveillance mutuelle. C'est maintenant à Londres que ce diable de diamant indien fait des siennes ; il faut donc que vous l'y suiviez et que vous me laissiez dans la solitude de la campagne.

Veuillez excuser les défauts de mon récit : celui d'abord de vous avoir trop souvent parlé de moi, puis, je le crains, de m'être montré trop familier. Je n'ai jamais eu que de bonnes intentions, et, comme je viens justement de finir mon dîner, je bois avec respect à votre santé et à votre bonheur un verre de l'ale fabriquée chez milady. Puissiez-vous trouver dans ces pages le souvenir que Robinson Crusoé conserva de son séjour dans l'île déserte : « quelque chose qui vous y ait plu et qui fasse pencher la balance de vos sentiments en ma faveur, dans l'appréciation que vous ferez de mes mérites et de mes défauts. »

SECONDE PÉRIODE

LA DÉCOUVERTE DE LA VÉRITÉ (1848-1849)

Les événements racontés par divers narrateurs

PREMIÈRE NARRATION

Fournie par Miss Clack, nièce de feu sir John Verinder

CHAPITRE I

Je dois à mes chers parents (tous deux à cette heure dans le ciel) des habitudes d'ordre et de précoce régularité qui m'ont été inculquées dès mon bas âge.

Dans ces temps heureux, on m'apprenait à avoir mes cheveux bien lisses à toutes les heures du jour et de la nuit, et à plier soigneusement chacun de mes vêtements, dans le même ordre, sur la même chaise au pied de mon lit, avant de me livrer au repos.

Je ne me couchais qu'après avoir régulièrement noté dans mon petit journal les faits de la journée ; je répétais ensuite invariablement dans mon lit l'hymne du soir à laquelle succédait, toujours aussi uniformément, le doux sommeil de l'enfance.

Plus tard, hélas ! de tristes et amères méditations ont remplacé l'hymne du soir ; au lieu du doux sommeil, j'ai connu les veilles qui accompagnent les soucis.

Mais, d'un autre côté, j'ai continué à bien ranger mes vêtements et à tenir mon petit journal. La première de ces habitudes me rappelle le temps de mon heureuse enfance, avant que mon père fût ruiné ; la seconde, qui ne m'avait servi, jusqu'à

présent surtout, qu'à discipliner la nature déchue que nous héritons tous d'Adam, vient d'acquérir subitement de l'importance pour mes humbles intérêts personnels. J'ai été mise par là en mesure de servir le caprice d'un membre opulent de notre famille, et j'ai eu le bonheur de me rendre utile (dans le sens mondain du mot) à M. Franklin Blake.

Depuis longtemps je suis laissée sans nouvelles de ceux de mes parents qui sont riches. Lorsque nous sommes pauvres et isolés, il arrive trop souvent qu'on nous néglige. Je vis maintenant par économie, dans une petite ville de la Bretagne, entourée d'un cercle d'amis anglais, qui sont des personnes graves. À l'avantage de la vie à bon marché, la localité joint celui de posséder un pasteur protestant.

Dans cette retraite (une île de Patmos au milieu du papisme déchaîné qui nous environne) une lettre d'Angleterre me parvient enfin, et je vois que M. Franklin se souvient tout à coup de ma chétive existence. Mon riche parent (que ne puis-je dire riche en biens spirituels !) m'écrit sans essayer même de déguiser qu'il a besoin de moi. Il lui a pris la fantaisie de réveiller le déplorable scandale de la Pierre de Lune, et je suis requise par lui pour écrire tout ce que j'ai vu et su par moi-même à ce sujet pendant que j'étais à Londres chez ma tante Verinder. Avec l'absence de délicatesse de tous les gens riches, on m'offre une rémunération pécuniaire.

Il me faudra rouvrir des blessures que le temps a à peine fermées ; je devrai raviver mes souvenirs les plus pénibles, et tous ces sacrifices on veut que je les considère comme suffisamment compensés par l'humiliation que m'impose le chèque de M. Blake ; ma nature est faible ; l'humilité chrétienne et l'orgueil coupable se sont livré en moi un rude combat ; enfin l'abnégation de moi-même a pris le dessus et m'a fait accepter mon payement. Sans mon journal, je doute, laissez-moi, je vous en prie, le dire en termes aussi crus que possible, que j'eusse pu

consciencieusement gagner mon salaire. À l'aide de mon journal, la pauvre créature mercenaire (qui pardonne à M. Fr. Blake de l'avoir insultée) méritera son payement. Rien ne m'a échappé quand j'allais chez ma tante ; tout était noté (grâce à mes habitudes d'enfance) jour par jour, et les moindres incidents pourront être consignés ici. Mon respect sacré pour la vérité est, Dieu merci ! au-dessus des considérations personnelles ; il sera facile à M. Blake de retrancher de ces pages tout ce qui ne lui semblera pas assez flatteur pour la personne qui y est le plus souvent en question. Il a acheté mon temps, mais sa fortune même ne saurait me faire vendre ma conscience ![4]

Mon journal me rappelle que, le lundi 3 août 1848, je passais par hasard devant la demeure de ma tante Verinder, dans Montagu-Square. Les volets étaient ouverts ; je crus faire acte de déférence polie en frappant et en demandant des nouvelles. La personne qui répondit à mon appel m'apprit que ma tante et sa fille (je ne puis prendre sur moi de la nommer ma cousine !) étaient arrivées depuis une semaine de la campagne, et pensaient faire un séjour à Londres. Je leur envoyai dire que je ne voulais pas les déranger, mais que je serais heureuse de savoir si je pouvais leur être utile.

---

4 *Note ajoutée par Franklin Blake.* – Miss Clack peut se tranquilliser sur ce point. Aucune addition, modification ou suppression ne sera faite à son manuscrit, pas plus qu'aux autres qui sont remis entre mes mains Quelles que puissent être les opinions exprimées par les rédacteurs, pas un mot ne sera changé aux récits que je collectionne. Ces narrations me sont adressées comme des documents authentiques, et comme tels, signées des témoins oculaires : aussi les conserverai je sans leur faire subir la moindre altération. Je n'ajoute qu'un mot : « la personne le plus souvent en question » à laquelle miss Clack fait allusion, non-seulement a le bonheur de pouvoir actuellement braver les jugements les plus acerbes de miss Clack, mais de plus elle est heureuse de certifier l'incontestable valeur qu'a celui-ci pour faire connaître le caractère de miss Clack.

La personne qui m'avait ouvert reçut mon message avec une insolence muette, et me laissa tout debout dans le hall. C'était la fille d'un vieux mécréant nommé Betteredge, toléré depuis trop longtemps dans l'intérieur de ma tante. Je m'assis dans le hall en attendant la réponse ; puis, comme mon sac est toujours rempli de pieuses brochures, j'en choisis une qui se trouva providentiellement applicable à cette jeune personne. L'antichambre était sale, la chaise n'avait rien de moelleux, mais l'idée consolante que j'étais à même de rendre le bien pour le mal m'éleva au-dessus de ces mesquines considérations. Ce petit écrit faisait partie d'une série destinée à éclairer les jeunes femmes sur le péché de coquetterie ; le style en était d'une pieuse familiarité, et le titre était ainsi conçu : *Un Mot sur vos rubans du bonnets. !*

« Milady vous remercie infiniment, et vous demande de venir goûter avec elle demain à deux heures. »

Je passai sur la façon dont elle remplit son message et l'effrayante hardiesse de son regard, et je remerciai cette malheureuse fille ; puis je lui dis avec un intérêt tout évangélique :

« Voulez-vous bien me faire le plaisir d'accepter cette brochure ? »

Elle regarda le titre.

« Est-elle écrite par un homme ou par une femme, miss ? Si c'est par une femme, je préfère ne pas la lire à cause de cela même ; si c'est un homme, je me ferai le plaisir de lui dire qu'il n'y connaît rien. »

Elle me rendit le traité et ouvrit la porte. Il faut pourtant semer le bon grain quelque part ; j'attendis que la porte se fût refermée sur moi, et je le glissai dans la boite aux lettres. Lorsque j'en eus fait passer un autre à travers les barreaux de la

grille d'entrée, je me sentis déchargée jusqu'à un certain point d'une lourde responsabilité vis-à-vis du prochain.

Nous avions ce soir-là une réunion du comité choisi par la Société maternelle pour la transformation des vêtements. Le but de cette excellente œuvre de charité est, comme le savent toutes les personnes sérieuses, de retirer de chez les prêteurs les pantalons des pères de famille et d'empêcher le renouvellement de l'engagement de la part d'incorrigibles parents en les raccourcissant aussitôt pour les adapter à la taille de leurs innocents enfants. Je faisais partie alors du comité choisi, et je mentionne ici la Société parce que mon précieux et excellent ami M. Godfrey Ablewhite était associé à notre œuvre d'utilité morale et matérielle.

J'avais espéré le voir à la réunion du conseil le lundi soir dont je parle, et le prévenir de l'arrivée de ma tante Verinder, mais j'eus le regret de constater son absence. Lorsque j'exprimai ma surprise à son sujet, mes chères sœurs du comité levèrent toutes la tête de dessus les pantalons (nous avions ce soir-là une grande presse d'ouvrage) et me demandèrent avec étonnement si j'ignorais les nouvelles. J'avouai mon ignorance, et j'appris alors pour la première fois un événement qui forme pour ainsi dire le point de départ de ma narration.

Le vendredi précédent, deux gentlemen qui occupaient des positions très-différentes, avaient été victimes d'un affront dont toute la ville s'entretenait. Un de ces messieurs était M. Septimus Luker, commerçant de Lambeth ; l'autre M. Godfrey Ablewhite.

Dans mon isolement actuel, je n'ai aucun journal d'où je puisse tirer le compte-rendu de cette attaque, et à l'époque où la chose se passa, il ne me fut pas donné d'entendre la bouche éloquente de M. Ablewhite en faire le récit. Je ne pourrai donc que rappeler les faits tels qu'ils me furent contés ce lundi soir, et je

procéderai comme dans mon enfance, alors qu'on m'apprenait à plier mes vêtements avec ordre. Tout sera mis à sa place. Ces pages sont écrites par une pauvre et faible femme ! Qui serait en droit d'exiger davantage d'une si chétive créature ?

La date (grâce à mes bons parents, aucun almanach ne pourrait être plus exact que je ne le suis pour les dates) était celle du vendredi, 30 juin 1848.

Dans la matinée de ce jour mémorable, il advint que M. Godfrey alla encaisser une traite dans une maison de banque de Lombard-Street. Le nom de cette maison se trouve effacé dans mon journal, et mon respect sacré pour la vérité m'empêche de hasarder la moindre conjecture en pareille matière. L'important d'ailleurs est de savoir ce qui arriva à M. Godfrey pendant qu'il faisait ses affaires. Près de la porte il rencontra un gentleman qu'il ne connaissait nullement et qui sortait du bureau en même temps que lui. Une contestation polie s'éleva entre ces deux messieurs pour savoir qui passerait le premier ; l'étranger insista pour donner le pas à M. Godfrey, et celui-ci, après avoir échangé un salut avec l'inconnu, le quitta dans la rue.

Quelle absurdité, diront peut-être les gens légers et superficiels, que de rapporter avec tant de détails un fait bien insignifiant ! Oh ! mes jeunes amis, pécheurs comme moi, gardez-vous de faire usage de votre pauvre et orgueilleuse raison ! Soyez bien en ordre au moral ! que vos bas soient aussi purs de taches que votre foi, et que votre foi resplendisse comme vos bas ! que celle-là comme ceux ci soit irréprochable et en mesure de se montrer à toute heure !

Mille pardons, je me suis laissé entraîner à parler selon le style de mon École du dimanche, ce qui est ici hors de saison. Tâchons de redevenir mondaine, et disons que, dans cette affaire ainsi que dans bien d'autres, des bagatelles ont amené de

terribles conséquences. Après avoir ajouté que l'étranger si poli était M. Luker, de Lambeth, nous suivrons M. Godfrey chez lui à Kilburn.

Un petit garçon l'y attendait, pauvrement vêtu, mais d'une physionomie intéressante et d'une apparence délicate. L'enfant tendit une lettre à M. Godfrey, ajoutant qu'elle lui avait été remise par une vieille dame qu'il ne connaissait pas et qui ne lui avait pas dit d'attendre une réponse.

Ces incidents étaient fréquents dans l'existence de M. Godfrey, toute consacrée à la charité. Il laissa partir l'enfant, et ouvrit sa lettre.

L'écriture lui était absolument inconnue. On le priait de se rendre dans une heure à une maison de Northumberland-Street, où il n'avait encore jamais eu occasion d'entrer. Le motif invoqué était de demander quelques détails à l'honorable directeur au sujet de la Société des petits vêtements, et ces renseignements étaient sollicités par une dame âgée qui comptait contribuer largement à cette œuvre de charité, si elle se trouvait satisfaite des réponses qu'on lui ferait. Elle donnait son nom, ajoutant que la courte durée de son séjour à Londres l'empêchait d'accorder un terme plus long pour la visite qu'elle attendait de l'éminent philanthrope.

Beaucoup de gens eussent hésité à se déranger pour se mettre à la disposition d'une personne étrangère ; mais un héros chrétien n'hésite jamais là où il s'agit de faire du bien. M. Godfrey tourna donc sur-le-champ ses pas vers la maison indiquée. Un homme de bonne mine, quoique un peu gros, vint ouvrir la porte, et en entendant le nom de M. Godfrey le fit entrer dans un appartement vide, situé à l'étage des salons, mais sur le derrière de la maison ; deux particularités curieuses le frappèrent dès qu'il eut pénétré dans la chambre. Une vague odeur de musc et de camphre remplissait la pièce ; d'autre part,

un ancien manuscrit, oriental, richement enluminé de figures et d'ornements indiens, restait exposé aux regards sur une table.

Il admirait le livre, et dans cette position tournait le dos aux portes battantes qui communiquaient avec le devant de la maison ; tout à coup, sans que le plus léger bruit l'eût prévenu, il se sentit saisi en arrière par le cou ; il avait eu juste le temps de voir que le bras qui l'entourait était nu et de couleur basanée, lorsque ses yeux furent bandés, sa bouche bâillonnée, et il se trouva étendu sur le tapis sans aucune défense, entre les mains de deux hommes, à ce qu'il crut deviner. Un troisième visita ses poches, et, si une dame peut employer cette expression, on fouilla toute sa personne, jusqu'à sa peau.

Ici, je placerais volontiers quelques mots sur la pieuse confiance qui a pu seule soutenir M. Godfrey dans cette alarmante situation. Mais mon estimable ami se trouvait à ce moment critique dans une de ces positions sur lesquelles la pudeur ne permet guère aux femmes d'insister.

Je passerai donc ces cruels moments sous silence, et je reviens à M. Godfrey une fois cette odieuse recherche terminée ; l'outrage avait été consommé au milieu d'un profond silence. À la fin, quelques mots s'échangèrent entre ces misérables dans une langue qu'il ne pouvait comprendre, mais leur accent exprimait clairement, pour une oreille aussi délicate, la déception et la fureur. On le souleva brusquement pour le placer sur une chaise, ayant toujours les pieds et les mains liés ; un instant après, il sentit de l'air qui venait de la porte, il écouta, et se convainquit qu'il était seul dans la pièce.

Au bout de quelque temps, il entendit venir d'en bas un bruit semblable à celui que fait le frôlement d'une robe ; un cri de femme traversa cette atmosphère de crime ; un homme y répondit par une exclamation et monta l'escalier.

M. Godfrey sentit que des doigts chrétiens détachaient ses liens. Débarrassé de son bandeau, il leva les yeux et découvrit avec stupéfaction devant lui deux personnes à l'air respectable qui lui étaient inconnues.

« Que veut dire tout cela ? » murmura-t-il faiblement.

Les deux étrangers le considérèrent à leur tour et répondirent :

« C'est exactement la question que nous allions *vous* adresser. »

Une explication s'ensuivit. Mais je tiens à n'omettre aucune circonstance. De l'éther et de l'eau furent apportés pour calmer les nerfs de l'excellent M. Godfrey ; on ne s'expliqua qu'ensuite.

Il paraît, d'après le récit des propriétaires de la maison, gens de bonne réputation, que leurs appartements du premier et du second étage avaient été loués par un gentleman d'apparence fort comme il faut, celui-là même qui ouvrit la porte à M. Godfrey. Il paya le loyer d'avance, disant que les appartements étaient destinés à trois de ses amis, grands seigneurs orientaux, qui visitaient l'Angleterre pour la première fois. Le jour où se passa la scène racontée plus haut, deux de ces Asiatiques, accompagnés de leur ami, vinrent de grand matin s'établir dans l'appartement ; le troisième devait les rejoindre, et ils annoncèrent que leur bagage, fort volumineux, les suivrait dans la journée, après la visite de la douane.

Le troisième étranger n'était arrivé qu'un quart d'heure avant l'entrée de M. Godfrey. Il ne se passa rien d'insolite, à la connaissance des propriétaires, jusqu'à ce que dans les dernières cinq minutes ils eussent vu les trois Orientaux avec leur estimable ami anglais quitter la maison tous ensemble, et se diriger tranquillement vers le Strand.

Se souvenant alors qu'ils avaient reçu un visiteur, et n'ayant pas vu sortir celui-ci, la femme avait trouvé étrange que ce gentleman eût été laissé seul ; après un court colloque avec son mari, elle avait cru nécessaire de s'assurer que rien d'extraordinaire ne s'était passé ; nous avons vu ce qui en était résulté, et ainsi se termina l'explication des propriétaires.

On fit à la suite de cela une investigation dans la chambre ; on y trouva les effets de M. Godfrey dispersés dans tous les sens ; lorsqu'on rassembla les objets, il n'en manquait pourtant aucun ; sa montre, sa chaîne, l'argent, les clefs, le mouchoir, l'agenda et les papiers divers avaient été minutieusement examinés, mais gisaient là sans que rien fût endommagé, à la disposition de leur possesseur ; rien d'appartenant à la maison n'avait non plus été soustrait. Les seigneurs orientaux n'avaient déménagé que leur manuscrit.

Que pouvait signifier cette aventure ? En se plaçant au point de vue mondain, il semble que M. Godfrey ait été la victime de quelque malentendu incompréhensible, commis par des gens inconnus. Une ténébreuse conspiration existait au milieu de nous ; notre cher et innocent ami avait été pris dans son réseau. Lorsque le héros chrétien, vainqueur de tant de luttes spirituelles, tombé dans le piège qu'une méprise lui a tendu, quel avertissement pour chacun de nous de veiller sans cesse et de prier ! que de raisons de craindre que nos mauvais instincts, semblables à ces Orientaux, ne viennent à fondre sur nous !

Je pourrais écrire des pages sur ce seul thème ! mais, hélas ! il ne m'est pas permis de travailler à l'amélioration de mes lecteurs : je suis condamnée à poursuivre ma narration. La traite de mon riche parent, qui joue désormais dans mon existence le rôle de l'épée de Damoclès, est sous mes yeux pour me dire de continuer ma tâche. Nous laisserons M. Godfrey dans

Northumberland-Street, et nous suivrons M. Luker pendant le reste de la journée.

Après avoir quitté la banque, M. Luker s'était rendu dans divers quartiers de Londres pour ses affaires. En rentrant chez lui, il trouva organisée la même manœuvre qui avait réussi avec M. Godfrey : l'enfant, la lettre d'une écriture inconnue, mais à la seule différence près, que le nom indiqué était celui d'un des clients de M. Luker. Son correspondant, écrivant à la troisième personne, sans doute par la main d'un secrétaire, lui annonçait qu'il était arrivé inopinément à Londres. Il venait, disait-il, de s'installer dans un logement d'Alfred-Place, Tottenham Court Road, et il désirait voir tout de suite M. Luker au sujet d'une importante acquisition qu'il voulait faire. Ce gentleman, amateur passionné d'antiquités orientales, contribuait largement depuis plusieurs années à la prospérité de l'établissement de Lambeth. Ah ! quand renoncerons-nous au culte de Mammon ? M. Luker prit un cab et se rendit chez son riche client.

Ce qui s'était passé à Northumberland-Street pour M. Godfrey se répéta exactement à Alfred-Place pour M. Luker. Même domestique respectable introduisant le visiteur dans le salon situé sur le derrière de la maison, même manuscrit indien exposé aux regards ; bref, rien ne manqua à cette nouvelle scène pour ressembler à la première : ni l'apparition des inconnus à la peau bistrée, ni le bandeau, ni le bâillon, ni enfin les perquisitions minutieuses pratiquées sur la personne du patient. M. Luker, il est vrai, ne fut pas délivré aussi vite que l'avait été M. Godfrey, mais les gens de la maison qui vinrent le dégager de ses liens lui firent un récit parfaitement identique à celui qu'avaient fait les propriétaires de Northumberland-Street. Les deux guets-apens avaient été conçus et perpétrés absolument de la même façon, sauf un point. Lorsque M. Luker passa en revue les objets à lui appartenant dont le tapis était jonché, il constata que sa montre et sa bourse étaient intactes, mais, moins heureux que M. Godfrey, il ne retrouva point un des papiers qu'il

portait sur lui. Ce papier était le reçu d'un objet de grand prix qu'il avait déposé peu de jours auparavant chez ses banquiers.

Du reste, l'écrit en question devenait inutile au voleur, car les termes spécifiaient que l'objet ne serait remis qu'en mains propres à son possesseur. Sitôt qu'il se fut vêtu, M. Luker courut à la banque, espérant peut-être que les voleurs, peu au fait de cette clause, se seraient présentés pour essayer d'obtenir la remise de l'objet ; personne ne les avait vus, et on n'en entendit jamais parler depuis. Les banquiers furent d'avis que l'ami anglais avait sans, doute pris connaissance de l'écrit, et les avait prévenus de l'inutilité de leur démarche.

La police fut mise au courant de ces deux actes incroyables, et déploya la plus grande activité dans ses recherches ; son opinion fut qu'un vol avait été organisé avec des données que l'événement prouva être incomplètes. Sans doute les voleurs soupçonnaient que M. Luker avait confié son précieux joyau à une tierce personne, et la politesse de M. Godfrey lui avait été fatale, car la mésaventure de notre ami venait de ce qu'on l'avait vu parler au prêteur sur gages à la sortie de la banque. S'il n'assistait pas à notre réunion du lundi soir, c'est que sa présence était exigée ailleurs par une consultation des magistrats. Maintenant que j'ai donné ces explications, je puis commencer le récit moins romanesque de ce que j'ai observé personnellement dans la maison de Montagu-Street.

Je me rendis ponctuellement le mardi à l'heure du goûter.

En me reportant à mon journal, je vois que cette journée a été remplie d'incidents heureux et malheureux. Il y a là matière à beaucoup de pieux regrets, comme à beaucoup de dévotes actions de grâces.

Ma chère tante Verinder me reçut avec son affabilité et sa bienveillance habituelles, mais je remarquai presque immédia-

tement que quelque chose allait mal dans la maison. Des regards inquiets échappaient à ma tante et se dirigeaient vers sa fille.

Je ne puis jamais voir Rachel sans être surprise qu'une personne aussi insignifiante soit la fille de gens aussi distingués que sir John et lady Verinder. Cette fois, non-seulement j'éprouvai le même désappointement, mais elle me choqua.

L'absence de toute retenue, de toute réserve dans son langage et ses manières était pénible à voir. Une excitation fiévreuse rendait son rire bruyant à l'excès ; et son appétit se ressentait de cette fâcheuse disposition, au point de gaspiller tout le luncheon de la façon la plus coupable. Je plaignis profondément sa pauvre mère, même avant qu'elle m'eût avoué en confidence toutes les tristesses de sa situation.

Le goûter achevé, ma tante dit :

« Rappelez-vous, Rachel, que le docteur vous a recommandé de prendre un peu de repos après vos repas.

– Je vais aller dans la bibliothèque, maman, répondit-elle ; mais si Godfrey vient, n'oubliez pas de me le faire dire. Je meurs d'envie d'apprendre par lui les détails de son aventure. »

Elle baisa sa mère sur le front, et me jeta négligemment un « Adieu, Clack. » Son insolence n'éveilla aucun sentiment de colère chez moi ; je me bornai à en prendre note afin de prier pour elle.

Lorsqu'on nous eut laissées seules, ma tante me raconta toute l'affreuse histoire du diamant indien, que je suis heureuse de n'avoir pas à répéter ici. Elle ne me cacha pas qu'elle eut préféré garder le silence à ce sujet ; mais ses domestiques savaient tous la perte de la Pierre de Lune ; quelques détails avaient déjà

été mis dans les journaux, enfin les étrangers se demandaient s'il n'y avait pas quelque rapport entre les événements survenus à la maison de campagne de lady Verinder et ceux qui avaient eu pour théâtre Northumberland-Street et Alfred-Place. Le silence était donc impossible, et la franchise devenait une nécessité encore plus qu'une vertu.

Plusieurs, à ce récit, eussent été confondus de surprise. Pour ma part, connaissant de longue date l'esprit rebelle de Rachel, j'étais préparée à tout ce que ma tante eût pu m'apprendre sur sa fille. Elle serait partie de là pour arriver jusqu'au meurtre, que je me serais toujours répété : « Résultat naturel, hélas ! résultat tout naturel ! » Ce qui me froissait le plus, c'était l'attitude prise par ma tante dans cette occasion. Certes, c'était le cas ou jamais de recourir à un ministre de Dieu ! et lady Verinder n'avait songé qu'à un médecin ! Toute la jeunesse de ma tante s'était passée dans la maison d'un père impie ! Encore une conséquence inévitable !

« Les médecins recommandent à Rachel beaucoup d'exercice et de distraction, et m'engagent surtout à ne pas laisser son imagination revenir sur ce pénible passé, me dit lady Verinder.

– Oh ! quel conseil de païens ! pensai-je. Donner des avis aussi impies, et cela dans une contrée chrétienne !... Hélas ! hélas ! »

Ma tante poursuivit :

« Je fais de mon mieux pour exécuter l'ordonnance ; mais cette étrange aventure de Godfrey survient on ne peut plus mal à propos. Rachel a été agitée, surexcitée depuis que nous en avons reçu la première nouvelle. Elle ne m'a laissé ni cesse ni repos jusqu'à ce que j'aie écrit à mon neveu de venir nous voir ici. Elle s'intéresse même à l'autre personne qui a été maltraitée

de la même façon, M. Luker, je crois, bien que cet homme lui soit naturellement étranger.

– Votre expérience du monde, chère tante, est supérieure à la mienne, objectai-je timidement. Mais il faut évidemment un motif bien puissant pour amener une pareille conduite de la part de Rachel. Elle cache à vous et aux autres un mystère coupable. N'y aurait-il rien dans cette récente aventure qui pût menacer son secret d'être découvert ?

– Découvert ? répéta ma tante ; qu'entendez-vous donc par là ? découvert par M. Luker ? par mon neveu ? par qui enfin ? »

Comme elle achevait ces mots, la Providence voulait que la porte s'ouvrît pour laisser entrer M. Godfrey Ablewhite.

CHAPITRE II

M. Godfrey suivit de près l'annonce de son nom faite par le domestique ; il agit ainsi du reste en toute chose, il arrive toujours juste à temps !

Il ne marchait pas sur les talons du domestique, ce qui nous eût désagréablement surpris ; il n'était pas assez éloigné pour donner l'ennui d'une porte ouverte et d'un arrêt dans la conversation. C'est dans la stricte observation des devoirs de la vie journalière que se montre le parfait chrétien ; cet excellent homme était vraiment complet.

« Allez prévenir miss Verinder, dit ma tante au domestique, que M. Ablewhite est ici. »

Nous demandâmes toutes deux à M. Godfrey s'il se sentait un peu remis, et si sa santé ne souffrait pas trop de la terrible secousse qu'il venait de subir ; avec son tact exquis, il trouva moyen de nous répondre simultanément ; il adressa ses paroles à lady Verinder, et à moi son aimable sourire.

« Comment ai-je pu mériter tant d'intérêt, s'écria-t-il affectueusement, ma bonne tante, ma chère miss Clack ! J'ai été simplement victime d'une méprise. On s'est borné à me bander les yeux, à m'étrangler et à me jeter sur un méchant tapis qui recouvrait mal un plancher fort dur. Jugez combien j'eusse pu être plus maltraité ! j'aurais pu être volé ou bien assassiné. En fin de compte, qu'ai-je perdu ? Rien que ma force nerveuse, valeur que la loi ne reconnaît pas. Donc, à proprement parler, je n'ai rien perdu du tout. S'il m'avait été loisible d'agir à mon gré, je me serais tu sur cette aventure ; j'ai horreur du bruit et de la publicité. Mais M. Luker a crié, lui, son accident sur les toits, et il en est résulté naturellement que le mien a été rendu public à son tour. J'appartiens aux journaux jusqu'à ce que l'aimable lecteur se lasse de moi. Je suis bien dégoûté de l'importance que les reporters me donnent : puisse-t-il bientôt en être de même des autres ! Mais comment va notre chère Rachel ? se plaît-elle toujours à Londres ? Combien je suis aise de l'apprendre ! Miss Clack, je réclame toute votre indulgence ; je suis bien en retard vis-à-vis du comité et de mes chères coopératrices ; mais j'espère m'occuper la semaine prochaine de la Société des petits vêtements. Avez-vous eu du succès à la réunion de lundi ? Le Conseil avait-il bon espoir pour notre avenir ? et nos pantalons ? sont-ils en bonne voie ? »

Son sourire angélique rendait ses excuses irrésistibles, et l'ampleur de la voix ajoutait un charme extrême à l'intéressante question pratique dont il m'entretenait. À la vérité, nous n'allions que trop bien ; quant aux pantalons, nous en étions littéralement accablés. J'allais le lui dire lorsque, la porte

s'ouvrant, nous fûmes dérangés par l'invasion de l'élément mondain, personnifié dans miss Verinder.

Elle s'avança vers M. Godfrey avec une précipitation indécente chez une femme. Ses cheveux étaient dans un désordre choquant et une rougeur excessive empourprait son visage.

« Je suis charmée de vous voir, Godfrey, dit-elle en s'adressant à lui, je regrette de le dire, sur ce ton de familiarité qu'un jeune homme prend vis-à-vis d'un camarade. J'aurais souhaité que vous eussiez M. Luker avec vous ; car vous êtes, vous et lui (tant que la curiosité actuelle durera), les deux lions de Londres. Il est déplacé, même inconvenant de vous dire cela ; un esprit admirablement ordonné comme celui de miss Clack frémit en m'entendant ; n'y prenez pas garde, et dites-moi bien vite toute l'histoire de Northumberland-Street. Je sais que les gazettes ont supprimé quelques détails. »

Notre cher M. Godfrey lui-même avait sa part, part bien faible, j'en conviens, mais enfin il l'avait, dans notre triste héritage d'Adam !

J'avoue que cela me fit peine de le voir tenir la main de Rachel entre les deux siennes, la serrer et la poser sur le côté gauche de son gilet ; il semblait ainsi donner raison à sa malheureuse liberté de langage et à l'impertinente allusion qu'elle m'avait décochée.

« Ma bien chère Rachel, dit-il de cette voix qui nous pénétrait lorsqu'il parlait de l'avenir des pantalons, les journaux vous ont tout appris et mille fois mieux que je ne saurais le faire moi-même.

– Godfrey trouve, observa ma tante, que nous donnons tous trop d'importance à l'affaire ; il me disait qu'il préférait n'en plus parler.

– Pourquoi donc ? »

Elle fit cette question avec une vivacité extrême dans la physionomie, et ses yeux se levèrent soudainement sur M. Godfrey. De son côté, il la couvrit d'un regard rempli d'une indulgence si déplacée et si peu méritée, que je crus devoir intervenir.

« Rachel, ma chérie, objectai-je avec douceur, le vrai courage et la grandeur d'âme sont toujours modestes.

– Vous êtes un excellent garçon à votre manière, Godfrey, reprit-elle sans m'accorder, veuillez le remarquer, la moindre attention, et en s'adressant toujours à son cousin avec la familiarité d'un camarade ; mais je suis sûre que vous ne possédez ni un courage exceptionnel ni tant de grandeur, et j'ai des raisons de croire que, si jamais vous avez eu la modestie en partage, vos admiratrices se seront chargées depuis nombre d'années de vous délivrer de cette rare vertu. Vous avez quelque motif particulier pour vous taire sur l'aventure de Northumberland-Street, et moi, je désire la connaître dans ses détails.

– Ma raison est la plus simple de toutes à comprendre, répondit son cousin, dont la patience envers elle ne se démentait pas ; je suis fatigué de parler de cela.

– Vous êtes fatigué d'en parler ? Mon cher Godfrey, je vais vous faire une observation.

– Laquelle ?

– Vous vivez beaucoup trop dans la compagnie des femmes, et vous y avez pris deux bien mauvaises habitudes. Vous y avez appris à débiter gravement des niaiseries et à faire des contes pour le seul plaisir d'en faire. Vous ne pouvez être

franc et net avec vos adoratrices, mais j'entends que vous le soyez avec moi. Allons, asseyez-vous, j'ai une foule de questions sérieuses à vous poser, et j'espère que vous y répondrez sérieusement. »

Elle eut l'aplomb d'emmener M. Godfrey jusqu'à une chaise, près de la fenêtre, où il avait la lumière en pleine figure. Je déplore qu'on m'ait forcée à relater cette conduite et ce langage. Mais enserrée comme je le suis entre l'obligation pécuniaire vis-à-vis de M. Franklin et mon respect pour la vérité, que puis-je faire ? je regardai ma tante. Elle restait immobile, et ne paraissait pas vouloir intervenir ; je ne l'avais jamais vue dans cette sorte de torpeur ; c'était peut-être une réaction naturelle à la suite de la période d'agitation qu'elle venait de traverser. En tout cas, ce symptôme n'était guère rassurant à l'âge de lady Verinder et avec son exubérance de formes.

Pendant ce temps, Rachel s'était établie dans l'embrasure de la fenêtre avec notre aimable, mais trop patient ami. Elle commença la série de questions dont elle l'avait menacé, sans faire plus d'attention à sa mère et à moi que si nous n'avions pas été dans la pièce. »

« La police a-t-elle découvert quelque chose, Godfrey ?

– Rien au monde.

– Il est certain, n'est-ce pas, que les trois hommes qui vous ont tendu ce piège sont les mêmes que ceux qui ont surpris M. Luker ?

– Humainement parlant, chère Rachel, il ne peut y avoir aucun doute.

– Et l'on n'a retrouvé aucune trace de ces gens ?

– Aucune.

– On croit généralement, n'est-il pas vrai, que ces hommes sont les trois Indiens que nous avons vus chez nous à la campagne ?

– Beaucoup de personnes le pensent.

– Et vous ?

– Ma chère Rachel, ils m'ont aveuglé avant que je pusse reconnaître leurs figures ; je ne sais rien de plus que le public. Comment voulez-vous que je me forme une opinion ? »

Vous voyez par cette dernière réponse que même la douceur angélique de M. Godfrey commençait à se lasser de cette persécution intolérable ; je ne me permettrais pas de décider si la curiosité indomptable de miss Verinder, ou son appréhension dont elle n'était pas maîtresse, lui dictait ses questions ; je noterai seulement qu'à la première tentative faite par M. Godfrey pour se lever, elle le saisit, par les épaules et le força à se rasseoir !

Oh ! de grâce ! ne dites pas que ces manières sont immodestes ! n'insinuez pas qu'une terreur folle et coupable pouvait seule expliquer une conduite pareille ! mes amis en Dieu, nous ne devons juger personne ! Non, non, ne jugeons pas !

Elle poursuivit ses questions, sans vergogne. Ceux qui ont étudié la Bible à fond songeront peut-être, comme moi, aux enfants aveugles du démon, qui continuaient sans honte leurs orgies à la veille du déluge...

« Parlez-moi un peu de M. Luker, Godfrey.

– J'aurai de nouveau le regret de ne pouvoir vous renseigner, Rachel. Nul ne connaît moins M. Luker que moi.

– Vous ne l'aviez jamais vu avant de vous rencontrer ensemble à la banque ?

– Jamais.

– L'avez-vous revu depuis ?

– Oui. Nous avons été interrogés ensemble, puis séparément, afin de répondre à la police.

– On a dépouillé M. Luker d'un reçu qu'il tenait de ses banquiers, n'est-ce pas ? Que portait ce reçu ?

– C'était celui d'une pierre de grande valeur qu'il avait mise en dépôt à la banque.

– C'est ce que racontent les journaux. Cela peut satisfaire le commun des lecteurs. Mais pour moi, cela ne me suffit point. Le reçu du banquier devait spécifier de quelle nature était cette pierre précieuse.

– Le reçu, m'a-t-on dit, chère Rachel, ne mentionnait aucun détail. Une pierre de valeur, déposée par M. Luker, cachetée de son cachet et ne devant être remise qu'au seul M. Luker. Tels étaient les termes de cet écrit, et je ne sais rien de plus. »

Elle attendit un instant après cela, puis regarda sa mère et soupira ; enfin, fixant de nouveau son regard sur M. Godfrey, elle reprit :

« Il paraît que nos affaires particulières ont occupé les journaux ?

– C’est vrai, et je le regrette.

– De plus, les propos des oisifs et des indifférents tendent à établir une corrélation entre ce qui a eu lieu dans le Yorkshire et les récents événements de Londres.

– Je crains que la curiosité publique ne prenne en effet cette direction.

– Les personnes qui disent que les trois inconnus qui vous ont assailli ne sont autres que les trois Indiens, ajoutent aussi que la pierre précieuse... »

Ici elle s’arrêta tout d’un coup ; elle était devenue de plus en plus pâle depuis un instant. La couleur foncée de ses cheveux rendait cette pâleur plus frappante par le contraste, et si effrayante à voir, que nous crûmes tous qu’elle allait s’évanouir au moment où elle suspendit sa question. Le cher M. Godfrey tenta de nouveau de se lever ; ma tante pria sa fille de ne plus parler, et moi je suivis ma tante avec l’offre modeste d’un flacon de sels. Aucun de nous n’eut la moindre influence sur cette nature rebelle.

« Godfrey, restez où vous êtes ; maman, il n’y a aucune raison pour vous effrayer ainsi. Clack, vous mourez d’envie d’entendre la fin de l’histoire, et je ne m’évanouirai pas, rien que pour vous être agréable. »

Ce sont là les paroles textuelles qu’elle prononça, et que je consignai dans mon journal aussitôt que je fus rentrée. Mais pourtant ne jugeons pas ; âmes chrétiennes, ne condamnez point.

Elle se retourna encore vers M. Godfrey avec une obstination pénible à voir, revint au même point où elle s’était arrêtée, et acheva ainsi sa question :

« Je vous entretenais il y a un instant des on-dit de certaines personnes. Répondez-moi franchement, Godfrey. Ces mêmes gens insinuent-ils que le joyau de M. Luker n'est autre que la Pierre de Lune ? »

Lorsque le nom du diamant vint à être prononcé, je vis mon estimable ami changer de couleur ; il rougit et perdit cette exquise aménité qui est un de ses plus grands charmes. Une noble indignation dicta sa réplique.

« On le dit, en effet, répondit-il, il y a même des gens qui n'hésitent point à accuser M. Luker d'avoir commis un mensonge pour servir ses intérêts privés. Il a juré mille et mille fois que, jusqu'à cette tentative de violence, il n'avait jamais même entendu parler de la Pierre de Lune. Mais ces odieux diffamateurs répondent, quoique sans donner l'ombre d'une preuve : « Il a ses raisons pour mentir, et nous ne croirions même pas à son serment. C'est honteux, honteux ! »

Pendant qu'il parlait, Rachel le regardait d'une façon étrange que je ne saurais définir. Lorsqu'il eut achevé, elle dit :

« M. Luker n'étant même pas une connaissance pour vous, Godfrey, vous prenez sa cause bien vivement ! »

Mon digne ami lui fit une des réponses les plus évangéliques qu'il m'ait jamais été donné d'entendre :

« J'espère, Rachel, que je prends vivement la cause de tous les opprimés. »

Le ton dont il fit cette réponse eût attendri un rocher ; mais, hélas ! qu'est-ce que la dureté de la pierre, comparée à la sécheresse d'un cœur que la grâce n'a pas régénéré ? Rien ! Elle ricana, oui, je rougis de le répéter, elle lui rit au nez.

« Gardez vos nobles sentiments pour vos comités de dames, mon cher Godfrey. Je suis certaine que la calomnie qui attaque M. Luker ne vous aura pas épargné. »

Ces mots tirèrent enfin ma tante de sa torpeur.

« Ma chère Rachel, fit-elle, vous n'avez aucun droit de parler ainsi.

– Je ne veux de mal à personne, maman ; j'ai même une bonne intention. Accordez-moi un moment de patience, vous le verrez. »

Elle leva sur M. Godfrey des yeux où se lisait une sorte de pitié soudaine, et poussa l'oubli de toute retenue jusqu'à lui prendre la main :

« Je suis sûre d'avoir trouvé la vraie raison de votre répugnance à parler de cette affaire devant ma mère et moi. Un hasard malheureux a réuni votre nom et celui de M. Luker ; vous m'avez appris ce que les mauvaises langues disent de *lui,* apprenez-moi ce qu'elles racontent de *vous. »*

Toujours prêt à rendre le bien pour le mal, le bon M. Godfrey essaya jusqu'au dernier moment de lui épargner le coup.

« Ne me le demandez pas, dit-il ; il vaut mieux l'oublier, Rachel ; c'est préférable.

– Et moi, je *veux* l'entendre, cria-t-elle avec violence.

– Répondez-lui, Godfrey, fit ma tante ; rien ne peut lui faire plus de mal que votre silence. »

Les beaux yeux de son neveu se remplirent de larmes ; il lui jeta un dernier regard suppliant, puis prononça ces fatales paroles :

« Puisque vous le voulez absolument, Rachel, la médisance publique va jusqu'à dire que la Pierre de Lune est en gage chez M. Luker, et que c'est moi qui l'ai engagée. »

Elle sauta sur ses pieds en poussant un cri ; puis regarda alternativement M. Godfrey et sa mère avec une agitation si frénétique que je crus vraiment qu'elle était devenue folle.

« Ne me parlez pas, ne m'approchez pas, » criait-elle, tandis qu'elle s'éloignait de chacun de nous comme l'eût fait une bête pourchassée, et se réfugiait dans un coin du la pièce. « C'est ma faute ! il faut que je répare le mal. Je me suis sacrifiée, j'en avais le droit ; mais je ne puis laisser souffrir un innocent et détruire sa réputation pour la satisfaction de garder mon secret. Mon Dieu, mon Dieu, c'est trop affreux, je ne puis plus le supporter ! »

Ma tante se souleva à moitié, et retomba sur sa chaise. Elle m'appela d'une voix faible et me désigna une petite fiole qui se trouvait dans sa boîte à ouvrage.

« Vite, murmura-t-elle, six gouttes dans de l'eau ; que Rachel ne voie rien. »

En toute autre occasion, cela m'eût paru bien étrange ; mais le temps n'était pas aux réflexions ; je ne songeai qu'à lui donner cette drogue. M. Godfrey m'aida sans s'en douter à cacher ce qui se passait à Rachel, en lui parlant à l'autre bout de la pièce.

« Vraiment, en conscience, vous exagérez ! l'entendis-je lui dire ; ma réputation est trop bien assise pour être à la merci

d'une misérable calomnie sans lendemain. Dans huit jours on aura cessé d'y songer ; n'en parlons donc plus. »

Tant de grandeur d'âme la laissa insensible ; sa folie ne fit que s'accroître.

« Il le faut, je veux arrêter tout cela, dit-elle. Maman ! écoutez-moi. Miss Clack, entendez ce que j'ai à dire ! Je connais la main qui a pris la Pierre de Lune. Je *sais*, et elle appuya extrêmement sur ce mot, *je sais que Godfrey Ablewhite est innocent !* Menez-moi devant le magistrat, et j'en ferai le serment. »

Ma tante me serra la main et me dit à l'oreille :

« Placez-vous entre Rachel et moi, qu'elle ne puisse me voir. »

J'aperçus sur son visage une teinte bleuâtre qui m'effraya ; elle vit que j'étais saisie.

« Quelques gouttes de cette potion me remettront dans une minute ou deux, » dit-elle, en fermant les yeux et s'arrêtant un peu.

Sur ces entrefaites, j'entendis l'excellent M. Godfrey qui raisonnait toujours sa cousine :

« Il ne faut pas que vous soyez compromise dans une affaire semblable ; votre réputation, chère Rachel, est trop précieuse pour la risquer ainsi ; elle doit conserver toute sa pureté. »

Rachel éclata de rire.

« Ma réputation ! s'écria-t-elle ; mais je suis accusée, Godfrey, aussi bien que vous ! Le plus habile officier de police de

l'Angleterre affirme que j'ai volé *mon* diamant. Demandez-lui son opinion, il vous dira que j'ai mis la Pierre de Lune en gage afin de payer mes dettes secrètes. »

Elle s'arrêta, et courut à travers la chambre se jeter aux pieds de sa mère.

« Oh ! maman, maman ! il faut que je sois folle, n'est-ce pas, pour ne pas avouer la vérité après cela ! »

Elle était trop emportée pour s'apercevoir de l'état de sa mère ; elle se releva presque aussitôt, et revint à M. Godfrey :

« Je ne vous laisserai jamais accuser et déshonorer par ma faute, ni vous ni aucun innocent. Si vous ne voulez pas *me* conduire chez le magistrat, préparez une déclaration constatant votre innocence et je la signerai. Faites comme je vous le dis, Godfrey, ou je l'enverrai aux journaux, j'irai plutôt la crier dans les rues ! »

Je craindrais d'affirmer que ce langage fût celui du remords : il vaut mieux supposer qu'elle avait une attaque de nerfs. Le trop indulgent M. Godfrey, pour la calmer, prit une feuille de papier et dressa la déclaration. Elle la signa avec une ardeur fiévreuse.

« Montrez-la partout, ne songez pas à *moi*, je vous en supplie, disait-elle en la lui rendant. Je crains, Godfrey, de ne vous avoir pas rendu justice jusqu'à présent ; vous êtes plus généreux, plus désintéressé, enfin meilleur que je ne le croyais. Venez me voir aussi souvent que vous le pourrez, et j'agirai de mon mieux pour réparer le tort que je vous ai fait. »

Elle lui donna la main. Ô faiblesse de notre nature déchue ! non-seulement M. Godfrey s'oublia jusqu'à lui baiser la main,

mais il prit en lui répondant un ton de douceur qui, dans un cas pareil, était bien un compromis avec le péché !

« Je viendrai, ma chérie, dit-il, à la seule condition que nous n'aborderons plus ce triste sujet. »

Jamais, que je sache, notre héros chrétien ne s'était montré si peu à son avantage.

En ce moment, un coup violent retentit à la porte de la rue. Je regardai par la fenêtre, et je vis arrêtés devant la maison le Diable, le Monde et la Chair, sous la forme d'une voiture, d'un valet de pied poudré et de trois femmes les plus éhontées dans leur mise que j'aie jamais rencontrées de ma vie.

Rachel tressaillit, chercha à se remettre et traversa la pièce pour se rapprocher de sa mère.

« On vient me chercher pour l'exposition d'horticulture, dit-elle ; un mot, maman, avant que je sorte ; j'espère ne pas vous avoir fait de peine ? »

Faut-il blâmer ou plaindre l'absence de sens moral qui peut amener une question pareille, après tout ce qui venait de se passer ? mes penchants miséricordieux m'inclinent vers la pitié. Les gouttes avaient réussi à rendre des couleurs à ma pauvre tante.

« Non, non, ma chère enfant, répondit-elle. Allez avec nos amies, et amusez-vous. »

Sa fille l'embrassa ; j'avais quitté la fenêtre, et je me trouvais près de la porte lorsque Rachel passa. Un autre changement avait eu lieu chez elle ; elle était en larmes. Je la regardai avec intérêt, et voulus lui dire quelques mots, puisque son endurcis-

sement cédait enfin. Hélas ! ma sympathie reçut un triste accueil.

« Pourquoi me plaignez-vous ? me dit-elle avec amertume ! ne voyez-vous donc pas combien je suis heureuse ? je vais à une charmante exposition, Clack, et j'ai le plus joli chapeau qui existe à Londres ! »

Elle acheva cette sortie dérisoire en m'envoyant un baiser avant de nous quitter.

Je sens que les mots sont insuffisants pour faire comprendre quelle pitié m'inspirait cette pauvre créature égarée ! Mais les expressions manquent presque autant sous ma plume que l'argent dans ma bourse ! Je dirai pourtant que mon cœur saignait pour elle !

En revenant vers la chaise de ma tante, je vis notre cher M. Godfrey en train de chercher quelque chose dans tous les coins de la chambre. Avant que je pusse lui offrir mes services, il avait trouvé ce qu'il voulait. Il retourna vers nous, la déclaration écrite dans une main et une boîte d'allumettes dans l'autre :

« Chère tante, entrez dans ma petite conspiration ! Chère miss Clack, il s'agit d'une pieuse fraude que votre droiture morale elle-même approuvera. Voulez-vous laisser supposer à Rachel que j'accepte le dévouement généreux qui lui a fait signer ce papier ? Et voulez-vous bien être témoins que je le brûle ici en votre présence ? »

Il mit le feu au papier et le laissa consumer.

« Tous les inconvénients qui peuvent résulter pour moi de cet acte ne sont rien, dit-il, en regard de l'importance qu'il y a à soustraire son nom aux commentaires du public ! Là, nous n'avons plus qu'un inoffensif petit tas de cendres, et notre chère

et impétueuse Rachel ne saura jamais ce que nous venons de faire ! Comment vous trouvez-vous, mes excellentes amies ? Pour ma part, je me sens joyeux comme un écolier. »

Son charmant sourire rayonnait ; il tendit les mains à ma tante et à moi. J'étais trop émue par la noblesse de sa conduite pour parler ; je fermai les yeux, et, dans une sorte d'ivresse surnaturelle qui m'enlevait au sentiment de moi-même, je portai sa main à mes lèvres ; il me gronda doucement. Ah ! quelle pure et céleste extase ! J'étais perdue dans mes pensées, et lorsque je rouvris les yeux et que je redescendis sur la terre, il avait disparu ; ma tante restait seule dans la pièce.

J'aimerais à m'arrêter ici et à clore ma narration avec ce récit de la belle conduite de M. Godfrey. Malheureusement il me reste encore beaucoup de choses à raconter, et mes engagements vis-à-vis de M. Blake pèsent sans relâche sur moi. Je n'étais pas au bout des pénibles révélations que je devais entendre ce mardi-là durant ma visite à Montagu-Square.

Quand je me trouvai seule avec lady Verinder, j'amenai naturellement, la conversation sur sa santé. Je pris un détour pour lui parler du désir étrange qu'elle avait témoigné de cacher son indisposition à sa fille.

La réponse de ma tante me surprit au dernier point.

« Drusilla, dit-elle (si je ne vous ai pas encore appris mon nom de baptême, permettez-moi de vous le faire connaître ici), vous touchez, sans le savoir, à un sujet très-pénible. »

Je me levai sur-le-champ ; la délicatesse voulait qu'après avoir fait mes excuses, je prisse congé. Lady Verinder m'arrêta et insista pour me faire rasseoir.

« Vous avez surpris par hasard un secret que je n'avais confié qu'à ma sœur, Mrs Ablewhite, et à M. Bruff, l'avoué de la famille. Je puis compter sur leur discrétion, et je suis persuadée également de la vôtre quand vous connaîtrez la position. Avez-vous quelque affaire pressante, Drusilla ? Ou votre temps est-il libre cette après-midi ? »

Il est inutile de dire que je me mis à la disposition de ma tante.

« Restez en ce cas une heure avec moi, dit-elle ; j'ai quelque chose à vous dire qui, je le crois, vous affligera à entendre, et j'aurai ensuite un service à vous demander, si vous n'y avez pas d'objection. »

Il est encore superflu d'ajouter que, loin de là, j'étais tout animée du désir de me rendre utile.

« Vous pourrez attendre ici, continua-t-elle, la visite de M. Bruff qui doit venir à cinq heures, et vous nous servirez de témoin, Drusilla, pour la signature de mon testament. »

Son testament ! Je pensai à la fiole qui se trouvait dans sa boîte à ouvrage et à la teinte livide qui s'était répandue sur ses traits. Une sorte d'intuition prophétique illumina mon esprit et me montra une tombe qui n'étais pas encore creusée ; le secret de ma pauvre tante n'en était plus un pour moi.

CHAPITRE III

Mon respect pour lady Verinder m'empêcha de lui laisser soupçonner ce que j'avais deviné avant qu'il lui convînt de m'en

parler. J'attendis en silence, et je préparai intérieurement les paroles de pieux encouragement que je comptais placer dans l'occasion. Je me sentis dès lors en mesure d'accomplir mon devoir, quelque douloureux qu'il pût être.

« J'ai été gravement malade, Drusilla, commença par dire ma tante, et ce qui semblera étrange, sans le savoir moi-même. »

Je me souvins des milliers de créatures humaines qui à toute heure sont en danger de mort spirituelle sans s'en rendre compte. Et je craignis fort que ma pauvre tante ne fût de ce nombre !

« Oui, dis-je tristement, oui, chère.

– J'ai amené Rachel à Londres, comme vous le savez, poursuivit-elle, afin de consulter deux docteurs. »

– Deux docteurs ! pensai-je ; comment, dans l'état d'esprit de Rachel, ne pas donner la préférence à un ministre de Dieu ?

« Oui, chère, repris-je, oui. »

– Un de ces deux médecins m'était étranger ; l'autre, ancien ami de mon mari, m'avait toujours porté un sincère intérêt. Après avoir ordonné un traitement pour Rachel, il me dit qu'il désirait me parler en particulier. Je pensai qu'il s'agissait de la santé de ma fille, À ma grande surprise, il me prit gravement la main et dit : « Je viens de vous observer, lady Verinder, avec l'intérêt d'un ami et celui d'un médecin, et je crains que vous n'ayez bien plus besoin de soins que « votre fille. » Il me posa ensuite quelques questions auxquelles je répondis assez légèrement jusqu'à ce que je visse que je l'affligeais, et il finit par obtenir de moi la promesse de le recevoir accompagné d'un autre docteur de ses amis, le jour suivant, à l'heure où Rachel serait

sortie. Les deux médecins, à la suite de cette visite, me firent connaître, avec d'affectueux ménagements, ce qu'ils pensaient de mon état. Ils me dirent qu'un temps précieux avait été perdu, qu'on ne pourrait jamais le regagner, et que leur art était désormais impuissant contre mon mal. Depuis plus de deux ans, je souffrais d'une affection du cœur qui peu à peu avait détruit ma santé sans qu'aucun symptôme, eût pu éveiller mon inquiétude. Il y a des chances pour que je vive encore plusieurs mois, mais la mort peut aussi me surprendre d'un instant à l'autre ; les docteurs n'osent se prononcer en termes plus précis. Il serait inutile de dire, ma chère, que depuis cet arrêt je n'ai pas traversé des moments douloureux, mais je suis plus résignée que je ne l'étais d'abord, et je m'occupe à régler mes affaires en ce monde. Mon désir le plus vif est que Rachel reste dans l'ignorance de mon état : si elle le connaissait, elle attribuerait la destruction de ma santé aux soucis de l'affaire du diamant, et se reprocherait amèrement, pauvre enfant, ce qui n'est en rien de sa faute, puisque les médecins sont d'accord qu'il y a plus de deux ans, si ce n'est trois, que le mal a débuté. J'espère que vous me garderez le secret, Drusilla, car je vois que vous ressentez de l'intérêt et de la pitié pour moi. »

Intérêt ! pitié ! Oh ! comment éprouver ces sentiments païens ; lorsqu'on est une Anglaise solidement attachée à ses croyances chrétiennes ?

Ma pauvre tante ne se doutait guère qu'un flot de sainte reconnaissance inondait mon âme à mesure que son triste récit approchait de sa fin. Quelle carrière d'utilité ouverte devant moi ! Une parente bien-aimée, une créature mortelle comme moi, à la veille de faire le grand voyage sans être aucunement préparée à cette épreuve, était amenée par un hasard providentiel à s'ouvrir à *moi !* Avec quelle satisfaction je me rappelais que les amis ecclésiastiques sur lesquels je pouvais compter étaient au nombre non d'un ou deux, mais de vingt ou trente !

Je pris ma tante dans mes bras, car ma tendresse avait besoin en ce moment d'une pareille démonstration.

« Oh ! lui dis-je avec ferveur, quel intérêt inimaginable vous m'inspirez ! Quel bien j'espère pouvoir vous faire avant la grande séparation ! »

Après quelques mots d'encouragement sérieux, je lui donnai le choix entre trois de mes amis les plus chers, qui tous s'occupaient sans relâche d'œuvres de miséricorde dans notre voisinage ; tous également inépuisables dans leurs exhortations, et prêts à entreprendre cette sainte tâche au moindre signal de ma part. Hélas ! mon zèle fut loin d'être récompensé. La pauvre lady Verinder parut surprise et effrayée. À tout ce que je pus lui dire, elle se contenta d'opposer la banale objection des mondains, à savoir, qu'elle n'était pas assez forte pour voir des étrangers.

Je cédai, quoique, bien entendu, pour le moment seulement.

Ma grande expérience (je suis, comme lectrice et visiteuse, sous la direction d'au moins quatorze amis ecclésiastiques !) m'apprenait que ce cas-ci demandait également une préparation à l'aide de lectures. Je possédais une petite bibliothèque d'ouvrages, tous applicables à la circonstance actuelle, et tous capables d'éveiller, d'animer, de préparer, d'éclairer et de fortifier ma tante.

« Vous lirez au moins, chère âme, n'est-ce pas ? dis-je de mon ton le plus persuasif ; vous lirez si je vous apporte mes précieux livres ? Les feuillets sont pliés à tous les passages remarquables, ma tante, et marqués au crayon partout où vous devrez vous arrêter en vous demandant : « Cela s'applique-t-il à moi ? »

Telle est l'influence païenne du monde que même ce simple appel parut troubler ma tante. Elle me dit :

« Je ferai ce que je pourrai, Drusilla, afin de vous être agréable, » mais cela sur un ton de surprise bien instructif et effrayant pour qui l'entendait.

Il n'y avait pas un moment à perdre ; l'horloge m'avertissait que j'avais juste le temps de courir chez moi, de me munir d'un choix de lectures, disons seulement d'une douzaine de livres, et de revenir à point pour l'arrivée de l'avoué et la signature du testament de lady Verinder. Je promis d'être ponctuellement de retour à cinq heures, et je partis tout entière à mon œuvre de charité.

Lorsque je n'ai en vue que mes modestes intérêts privés, je me contente de me servir de l'omnibus ; permettez-moi de vous faire observer à quel point l'amitié pour ma tante me dominait, puisque j'allai jusqu'à prendre un cab !

J'arrivai chez moi, je choisis et j'annotai la première série de lectures, puis je revins à Montagu-Square avec mon sac rempli d'une douzaine d'ouvrages dont, j'en suis fermement convaincue, on ne trouverait l'équivalent dans aucune autre littérature d'Europe. Je payai au cocher du cab exactement sa course, et il reçut son argent avec un jurement ; sur quoi je lui tendis immédiatement un traité ; si j'eusse braqué un pistolet chargé sur ce misérable, il n'eût pu avoir l'air plus consterné ; il remonta sur son siège avec une exclamation de fureur et fouetta son cheval. Tout cela se passa en pure perte, je suis heureuse de le dire ! En dépit de lui, le bon grain avait été semé ; j'avais jeté un second traité dans l'intérieur de son cab.

À ma grande satisfaction, le domestique qui m'ouvrit la porte ne se trouva pas être la personne aux bonnets enrubannés : ce fut le valet de pied ; il m'apprit que le docteur était en-

core auprès de lady Verinder. M. Bruff, lui, venait d'arriver et attendait dans la bibliothèque. On m'y fit entrer aussi.

M. Bruff parut étonné de me voir. C'est l'avoué de la famille, et nous nous étions rencontrés plus d'une fois chez lady Verinder. Je regrette de dire que cet homme avait vieilli et blanchi au service du monde ; dans ses heures de travail, il se montrait le prophète de la Loi et de Mammon, et il eût été aussi capable pendant ses heures de loisir de lire un roman que de déchirer un traité.

« Êtes-vous à demeure ici, miss Clack ? » me demanda-t-il en jetant un coup d'œil sur mon sac de nuit.

Révéler à un pareil homme le précieux contenu de mon sac n'eût été rien moins que provoquer une de ses sorties profanes. Je m'abaissai à son niveau et je lui expliquai ce qui m'appelait dans cette maison.

« Ma tante m'a appris qu'elle désirait signer son testament et elle a eu la bonté de me demander d'être un de ses témoins.

– Ah ! vraiment, eh bien, miss Clack, vous pouvez accepter, vous avez bien plus de vingt-et-un ans, et je ne vous vois pas le moindre intérêt pécuniaire dans le testament de lady Verinder. »

Pas le moindre intérêt pécuniaire ! Oh ! que je fus reconnaissante en l'entendant parler ainsi ! Si ma tante (elle qui possédait des millions) avait songé à une pauvre femme pour qui cinq livres sont une affaire, si mon nom avait paru dans cet acte avec un petit legs y joint, mes ennemis eussent pu incriminer les motifs si purs qui m'avaient fait dépouiller ma bibliothèque et prélever sur mes maigres ressources l'extravagante dépense d'un cab ; mais le sceptique le plus endurci ne pourrait plus de-

vant cette déclaration conserver même un doute. Oh ! certes, il valait mille fois mieux qu'il en fût ainsi.

Je fus tirée de ces consolantes réflexions par la voix de M. Bruff ; mes méditations semblaient peser à ce mondain, et le forcèrent presque malgré lui à m'adresser la parole :

« Miss Clack, quelles sont les dernières nouvelles qui se débitent dans les réunions de charité ? comment va votre ami M. Godfrey Ablewhite, depuis son aventure de Northumberland-Street ? On en raconte de belles à mon club sur le compte de ce pieux gentleman. »

J'avais négligé la manière dont cet individu avait parlé de mon âge et de la situation désintéressée que me faisait le testament de ma tante ; mais le ton qu'il se permit de prendre en parlant du digne M. Godfrey dépassa la mesure de ma patience. Après ce que j'avais vu et entendu ce jour-là même, je croyais de mon devoir d'affirmer l'innocence de mon incomparable ami quand l'occasion s'en présenterait. À cette obligation se joignait, je l'avoue, dans le cas présent, le désir d'infliger un châtiment sévère à M. Bruff.

« Je vis fort en dehors du monde, dis-je, et je ne possède pas l'avantage comme vous, monsieur, de faire partie d'un club. Mais je me trouve connaître parfaitement l'histoire dont vous voulez parler ici, et je sais aussi que jamais plus vile calomnie ne fut inventée.

– Oui, oui, miss Clack, vous avez foi en votre ami, c'est tout simple ; mais M. Ablewhite ne trouvera pas le monde aussi facile à convaincre que des dames de charité. Les apparences sont toutes contre lui ; il était dans la maison lorsque le diamant fut perdu, et il est la première personne qui part pour Londres aussitôt après. Vilaines circonstances, miss Clack, lorsqu'on les rapproche des derniers événements. »

J'eusse dû, je le sais, lui donner des éclaircissements avant de le laisser continuer ; j'aurais pu lui dire qu'il parlait dans l'ignorance du témoignage favorable apporté par la personne la plus en mesure d'établir l'innocence de M. Godfrey ; mais, hélas ! la tentation de faire tomber l'avoué dans son propre piège fut trop forte pour moi ! Je lui demandai de l'air le plus naïf ce qu'il voulait dire par « les derniers événements. »

« J'entends par là, miss Clack, les événements auxquels les Indiens sont mêlés, continua M. Bruff, abusant de plus en plus des avantages qu'il croyait avoir sur moi. Que font les Indiens dès qu'ils sont sortis de prison ? ils vont droit à Londres et droit à M. Luker. Que s'ensuit-il ? M. Luker conçoit des inquiétudes pour la sûreté « d'un joyau de prix » que sa maison recèle, et il le met en dépôt chez ses banquiers sous une dénomination vague. Cela est fort habile, mais les Indiens le sont au moins autant de leur côté. Ils soupçonnent que « le joyau de prix » a changé de cachette, et pour éclaircir leurs soupçons ils s'arrêtent à un moyen singulièrement hardi, mais décisif. Qui saisissent-ils ? qui fouillent-ils ! Non-seulement M. Luker, ce qui serait assez plausible, mais encore M. Godfrey Ablewhite, Pourquoi ? L'explication donnée par M. Luker est qu'ils ont agi sur des données fausses, après l'avoir vu parler accidentellement à M. Godfrey. C'est absurde ! Une demi-douzaine de gens a parlé ce matin-là à M. Luker ; pourquoi ne les a-t-on pas suivis aussi, pour les faire tomber dans un piège préparé ? Non, non, la conclusion à tirer de là ne peut être autre que celle-ci : le joyau intéressait particulièrement M. Ablewhite aussi bien que M. Luker, et les Indiens ne sachant lequel des deux en disposait n'avaient dans le doute d'autre parti à prendre que de les fouiller tous deux. L'opinion publique, miss Clack, raisonne ainsi, et l'opinion publique dans cette occasion-ci ne sera pas aisément réfutée. »

En prononçant ces derniers mots, il avait l'air si pénétré de son infaillibilité mondaine, que je ne pus résister (je l'avoue à ma honte) à la tentation de le laisser s'enfoncer un peu plus avant de le confondre.

« Je n'ai pas la prétention d'argumenter avec un homme de loi aussi habile que vous, monsieur, lui dis-je. Mais n'est-ce pas être injuste envers M. Ablewhite que de passer sur l'opinion du célèbre agent de police qui a conduit l'enquête ? Dans l'esprit du sergent Cuff, il n'est pas resté l'ombre d'un soupçon contre personne, sauf contre miss Verinder.

– Est-ce que vous voudriez me faire comprendre, miss Clack, que vous partagez l'opinion du sergent ?

– Je ne juge personne, monsieur, et n'exprime pas d'opinion.

– Et moi, madame, je me rends coupable de ces deux énormités. Je juge que le sergent est entièrement dans l'erreur, et j'exprime l'opinion que, s'il avait connu le caractère de Rachel comme je le connais, il eût accusé la maison tout entière, sauf *elle*. J'admets ses défauts ; elle est concentrée et volontaire, bizarre, sauvage ; elle ne ressemble pas aux autres filles de son âge. Mais avec cela, vraie comme l'or, et pleine d'élévation, de caractère et de générosité. Si une chose m'était garantie par les témoignages les plus évidents, et que la parole d'honneur de Rachel en affirmât une autre, je m'engagerais sur sa parole, tout vieil avoué que je suis ; c'est beaucoup dire, miss Clack, mais je pense tout ce que je vous dis là.

– Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, monsieur Bruff, lui dis-je, ne pourriez-vous me rendre votre pensée plus sensible par un exemple ? Supposez que miss Verinder s'intéresse d'une façon inouïe à l'aventure de MM. Ablewhite et Luker, supposez encore qu'elle ait fait les questions les plus étranges à propos de

ce scandale, et qu'elle ait montré l'agitation la plus inexplicable lorsqu'elle a vu la tournure que prenait cette mystérieuse affaire ?

– Supposez tout ce qu'il vous plaira, miss Clack, rien n'ébranlera ma confiance en Rachel Verinder.

– Doit-on réellement la croire autant que cela ?

– Tout autant que cela.

– Alors, permettez-moi de vous apprendre, monsieur Bruff, que M. Godfrey Ablewhite était ici il n'y a pas deux heures, et que miss Verinder a affirmé l'innocence de son cousin par rapport à la Pierre de Lune, dans les termes les plus énergiques que j'aie jamais entendu employer par une jeune fille. »

Je savourai mon triomphe avec une satisfaction trop profane, je le crains, en voyant la confusion et la stupeur dans lesquelles ce peu de mots venait de plonger M. Bruff. Il se leva soudain comme mû par un ressort et me regarda sans parler. Quant à moi, impassible, je restai assise et je lui décrivis toute la scène qui s'était passée sous mes yeux.

« Et *maintenant*, que direz-vous de M. Ablewhite ? demandai-je du ton le plus doux, lorsque j'eus terminé mon récit, – Si Rachel a protesté de l'innocence de M. Godfrey, je n'hésite pas à dire que j'y crois aussi fermement que vous le faites. J'aurai été trompé par les apparences comme le public, et je réparerai mon erreur de mon mieux en réfutant la calomnie partout où elle frappera mes oreilles. Permettez-moi en même temps de vous complimenter sur le talent supérieur avec lequel vous m'avez accablé du feu de toutes vos batteries au moment où je m'y attendais le moins. Vous auriez réussi à souhait dans ma profession, madame, si vous aviez été un homme. »

Après ce compliment, il s'éloigna de moi et se mit à arpenter le salon avec irritation. Je voyais bien que l'aspect nouveau sous lequel je venais de lui faire envisager la question l'avait grandement surpris et mécontenté. Quelques expressions, échappées de ses lèvres au fur et à mesure qu'il s'absorbait dans ses réflexions, me démontrèrent quelle opinion injurieuse il s'était formée du bon M. Godfrey. Il avait été jusqu'à le soupçonner de s'être approprié le diamant, et la conduite de Rachel s'expliquait à ses yeux par la généreuse intention de cacher le crime de son cousin. Maintenant le témoignage de miss Verinder (autorité irréfragable, selon M. Bruff) faisait crouler cet édifice de suppositions injustes. L'habile légiste était en proie à une perplexité intérieure qu'il ne put me dérober.

« Quel cas singulier ! l'entendis-je se dire à lui-même, en battant la marche sur les vitres des fenêtres ; non-seulement on ne peut y trouver d'explication, mais les conjectures elles-mêmes viennent échouer devant ce problème. »

Aucune de ces paroles ne nécessitait de réplique de ma part, et pourtant j'y répondis ! Il semblera absurde que je ne pusse laisser M. Bruff en paix, et d'une singulière perversité que, dans ce qu'il venait de dire, j'eusse découvert une nouvelle occasion de lui être désagréable. Ah ! mes amis ! rien n'est impossible à la nature corrompue, lorsque nous lui permettons de prendre le dessus !

« Veuillez me pardonner si je trouble vos réflexions, dis-je à M. Bruff, mais il y a certainement une conjecture que vous n'avez pas faite encore ?

– Cela se peut, miss Clack ; j'avoue ne pas la connaître.

– Avant que j'eusse le bonheur, monsieur, de vous convaincre de l'innocence de M. Ablewhite, vous citiez comme une des preuves à l'appui de sa culpabilité sa présence dans la mai-

son lors de la perte du diamant. Permettez moi de vous rappeler que M. Franklin Blake s'y trouvait également pendant ces événements. »

Le vieux mécréant quitta la fenêtre, prit une chaise vis-à-vis de la mienne, et me regarda avec un sourire dur et mauvais :

« Vous n'êtes pas un homme de loi aussi remarquable que je le supposais, miss Clack ; vous ignorez l'art de laisser les gens en repos.

– Je crains de ne pouvoir jamais vous égaler, monsieur Bruff, dis-je modestement.

– Vraiment, miss Clack, vous ne réussirez pas une seconde fois. Vous savez parfaitement l'amitié que j'éprouve pour Franklin Blake, mais peu importe. Je vais accepter votre point de vue avant que vous puissiez vous retourner contre moi. Vous avez raison, madame : j'ai soupçonné M. Ablewhite sur des apparences qui jusqu'à un certain point pourraient également s'élever contre M. Blake. Très-bien ; accusons-le de concert. Disons même qu'il est tout à fait digne de lui de voler la Pierre de Lune. La seule question qui reste à examiner, c'est s'il avait un intérêt à le faire.

– Les dettes de M. Franklin, remarquai-je, sont connues de toute la famille.

– Et celles de M. Ablewhite n'en sont pas encore là, cela est vrai. Mais il existe deux petites difficultés à votre théorie, miss Clack. Je m'occupe des affaires de Franklin Blake, et je suis charmé de vous apprendre que la grande majorité de ses créanciers, connaissant la fortune de son père, se contentent de toucher l'intérêt de leur argent et d'attendre leur payement futur ; voilà une première objection assez sérieuse en elle-même. Reste la seconde, plus forte encore à détruire. Je tiens de lady Verin-

der elle-même que sa fille était décidée à épouser Franklin Blake avant la disparition de cet infernal diamant indien. Bien qu'elle l'eût alternativement, attiré et repoussé avec la coquetterie d'une jeune fille, elle avait avoué à sa mère qu'elle aimait son cousin, et la mère avait confié le secret à Franklin. Le voilà donc, miss Clack, avec ses créanciers tous disposés à attendre, et la certitude d'épouser une héritière. Amusez-vous à le regarder comme un coquin, mais dites-moi pourtant quel intérêt il aurait eu à voler la Pierre de Lune ?

– Le cœur humain est un abîme, répondis-je doucement, qui pourrait le sonder ?

– En d'autres termes, madame, bien que n'ayant pas l'ombre d'un motif pour voler le diamant, il peut bien l'avoir pris en dépit de tout, par un effet de sa dépravation naturelle. Très-bien ; mettons qu'il l'a fait ; mais au nom de tous les diables...

– Pardon, monsieur Bruff : si j'entends encore nommer le démon de cette manière, je me verrai forcée de quitter la place.

– C'est moi qui vous prie de m'excuser, miss Clack ; je veillerai désormais avec plus de soin sur mes expressions. Tout ce que je vous demanderai est ceci : pourquoi, toujours en supposant Franklin Blake l'auteur du vol, ne quitte-t-il pas la maison, et est-il le promoteur le plus actif des recherches faites dans le but de retrouver le joyau ? Vous me répondrez que le rusé coquin cherchait ainsi à détourner les soupçons ; moi, je dis que cette précaution était inutile, puisque personne ne songeait à le soupçonner. Il vole donc d'abord, sans la moindre nécessité, par suite de sa perversité naturelle ; puis, quand la Pierre de Lune a disparu, il prend dans cette affaire un rôle parfaitement inutile et qui le conduit, toujours sans la moindre nécessité, à offenser mortellement la jeune personne que sans cela il allait épouser. Voilà à quelles conséquences insensées vous aboutissez forcé-

ment si vous persistez à imputer le vol du diamant ! Franklin Blake. Non, non, miss Clack, après ce qui s'est passé ici aujourd'hui, le mot de l'énigme reste plus introuvable que jamais. L'innocence de Rachel, sa mère et moi en sommes convaincus, est hors de doute ; celle de M. Ablewhite l'est également, puisque Rachel en répond, et l'innocence de Franklin se prouve d'elle-même ; d'un côté, nous sommes certains de ces trois points ; de l'autre, nous sommes également sûrs que quelqu'un a apporté le diamant à Londres, et que M. Luker ou son banquier en est actuellement le détenteur. Que servent mon expérience et celle d'autrui dans un dilemme pareil ? Il vous déconcerte, il confond tout le monde ! »

Non, pas tout le monde ; le sergent Cuff lui ne s'était pas laissé déconcerter ; j'allais le rappeler à M. Bruff avec tous les ménagements nécessaires, et en protestant bien que je ne songeais nullement à entacher la réputation de Rachel, lorsque le valet de pied vint nous prévenir que le docteur était parti et que ma tante nous attendait. Cela coupa court à la discussion. M. Bruff réunit ses papiers : il avait l'air un peu fatigué de ses efforts de conversation ; je repris mon sac de précieuses brochures, et il me semblait que j'aurais pu parler encore pendant des heures. Nous nous dirigeâmes en silence vers la chambre de lady Verinder.

Permettez-moi d'ajouter ici qu'en rapportant les choses telles qu'elles se sont passées entre l'avoué et moi, j'ai eu un but en vue. Aux termes de mes instructions, la part de narration qui me revient dans la scandaleuse histoire de la Pierre de Lune m'oblige non-seulement à dire dans quelle voie étaient entrés les soupçons, mais encore à nommer les personnes que ces soupçons atteignaient, à l'époque où l'on croyait que le diamant était à Londres.

Un compte-rendu fidèle de ma conversation avec M. Bruff m'a paru réunir ces conditions essentielles ; il possède en même

temps l'avantage de me forcer à un sacrifice d'amour-propre personnel et coupable. J'ai dû avouer que ma nature pécheresse avait pris le dessus ; en faisant cet humiliant aveu, je remporte une victoire sur ma nature déchue, l'équilibre moral se rétablit, mon milieu spirituel s'éclaircit ; mes chers amis ; je respire, nous pouvons poursuivre.

CHAPITRE IV

La signature du testament prit beaucoup moins de temps que je ne l'avais supposé ; je trouvai qu'on y apportait une hâte indécente. Samuel, le valet de pied, servit de second témoin, et la plume fut placée entre les mains de ma tante. J'avais grande envie de dire quelques mots appropriés à cette solennelle circonstance. Mais les manières de M. Bruff me convainquirent qu'il était plus sage de me contenir tant qu'il serait là. En moins de deux minutes tout fut terminé, et Samuel redescendit sans avoir eu le bénéfice de la petite allocution que j'aurais pu faire.

M. Bruff plia le testament, et regarda de mon côté, s'étonnant sans doute que je ne le laissasse pas seul avec ma tante ; mais j'avais ma mission charitable à remplir, et mon sac de précieux traités reposait sur mes genoux. Autant eût valu essayer de remuer la cathédrale de Saint-Paul qu'entreprendre de m'éloigner de la chambre. Il avait un mérite, dû à son éducation mondaine, mais que je ne nie pourtant pas, il voyait tout de suite l'état des choses. Je parus lui faire la même impression qu'au cocher du cab ; *lui* aussi murmura une expression profane, mais il se retira en toute hâte, et me laissa maîtresse du terrain.

Dès que nous fûmes seules, ma tante s'étendit sur le canapé, puis revint avec quelque embarras sur le sujet de son testament.

« J'espère, ma chère Drusilla, me dit-elle, que vous ne vous croyez pas oubliée ; je compte vous remettre personnellement mon petit legs. »

Je vis là une occasion unique et la saisis sur l'heure. J'ouvris mon sac, et je pris la publication qui se trouvait sur le dessus ; c'était une des premières éditions (la vingt-cinquième seulement) du célèbre livre anonyme qu'on croit pouvoir attribuer à l'incomparable miss Bellows, et qui est intitulé : *Le serpent dans la maison.* Comme les lecteurs mondains ignorent peut-être le plan de ce livre, je leur dirai qu'il a pour but de nous montrer comment l'esprit du mal nous guette dans toutes les actions en apparence les plus innocentes de notre vie quotidienne. Les chapitres les mieux appropriés aux besoins des femmes sont : « Satan dans votre brosse ; Satan derrière la glace ; Satan sous la table à thé ; Satan à la fenêtre » et beaucoup d'autres aussi heureusement choisis.

« Veuillez prêter quelque attention à ce précieux livre, ma bonne tante, et vous m'aurez donné tout ce que je puis désirer le plus. »

En parlant ainsi, je lui tendis le livre tout ouvert à un passage d'une éloquence brûlante que j'avais souligné et qui avait pour sujet : « Satan sous les coussins de votre canapé. »

La pauvre lady Verinder, paresseusement étendue sur son sofa, donna un coup d'œil au livre et me le rendit d'un air plus embarrassé que jamais.

« J'ai peur, Drusilla, dit-elle, qu'il me faille attendre d'être mieux pour lire cela. Le docteur… »

Du moment où elle nommait le docteur, je compris ce qui allait suivre ; que de fois dans mon expérience des malades n'avais-je pas vu des membres du corps médical, trop connu pour son impiété, s'opposer à ma mission auprès de ceux de mes semblables qui étaient sur le point de périr, sous le misérable prétexte que le malade avait besoin de repos, et que l'émotion qu'ils redoutaient le plus pour lui était celle que pouvaient causer miss Clack et ses livres !

Je voyais de nouveau le matérialisme aveugle, cherchant à la dérobée à m'enlever le seul droit de propriété que ma pauvreté pût revendiquer, le droit de la propriété spirituelle sur l'âme de ma tante.

« Le docteur me dit, continua cette pauvre créature égarée, que je suis moins bien ce soir. Il m'a défendu de voir des étrangers, et il désire, si je lis, que je ne fasse que des lectures faciles ou amusantes. « Abstenez-vous, lady Verinder, de tout ce qui pourrait fatiguer votre tête ou activer votre pouls. » Telles ont été ses dernières paroles, Drusilla, lorsqu'il m'a quittée tout à l'heure. »

Il ne me restait qu'à céder pour le moment. Toute tentative pour démontrer la supériorité de mon ministère sur celui des médecins n'eût servi qu'à pousser le docteur à profiter de la faiblesse humaine pour menacer sa malade, en cas de désobéissance, de lui retirer ses soins. Il existe heureusement plus d'un moyen de faire le bien, et peu de personnes sont plus versées que moi dans l'art de semer le bon grain.

« Vous pourrez vous sentir plus forte dans une heure ou deux, chère ; ou demain matin peut-être vous éveillerez-vous sentant que quelque chose vous manque, et alors ce modeste volume se trouvera à votre portée. Vous me permettrez de vous

laisser ce livre, n'est-il pas vrai ? (Le docteur ne saurait s'y opposer. »

Je le glissai sous les coussins, visible à moitié, près de son mouchoir et de son flacon ; de cette façon, chaque fois que sa main chercherait un de ces objets, elle toucherait le livre, et tôt ou tard le livre *la* toucherait. Cette précaution prise, je pensai à me retirer.

« Je vais vous quitter, chère tante ; reposez-vous bien, et je viendrai demain. »

En disant cela, je regardai par hasard du côté de la fenêtre qui était remplie de fleurs dans des jardinières. Lady Verinder avait la passion de ces trésors périssables et se levait souvent pour aller les voir ou les respirer. Une nouvelle idée traversa mon esprit.

« Puis-je prendre une fleur ? » dis-je, et je me dirigeai vers la fenêtre.

Au lieu de cueillir une fleur, j'en ajoutai une, en ce sens que je plaçai un autre livre de ma collection entre les roses et les géraniums pour y attendre ma tante. Une heureuse inspiration me vint ensuite :

« Pourquoi ne pas faire de même pour elle, pauvre âme, partout où elle entrera ? »

Je lui fis donc mes adieux aussitôt ; et traversant l'antichambre, je me glissai vers la bibliothèque. Samuel qui venait m'ouvrir supposa que j'étais sortie et redescendit. Je remarquai sur la table deux de ces *livres amusants* recommandés par l'impie docteur. Je les couvris à l'instant de deux de mes précieuses brochures ; dans le parloir du déjeuner se trouvait le serin favori de ma tante ; elle avait l'habitude de lui donner à

manger elle-même, et le séneçon l'attendait placé sur une table sous la cage ; sur-le-champ je mis un livre au milieu du séneçon. Dans le salon j'eus l'occasion de loger plus convenablement le précieux contenu de mon sac. Les morceaux de musique que ma tante aimait le plus étaient amoncelés sur le piano. Je glissai deux de mes brochures au milieu des partitions. J'en déposai une autre dans le salon du fond sous une broderie inachevée et que je savais être l'ouvrage de lady Verinder. Une petite pièce ouvrait sur le second salon et n'en était séparée que par des portières ; le vieil éventail de ma tante se voyait sur la cheminée ; j'ouvris mon neuvième volume à un endroit tout à fait bien choisi, et j'y posai l'éventail en guise de signet.

Je me demandai ensuite si je risquerais de monter à l'étage des chambres à coucher, et de me faire peut-être insulter par la personne aux rubans extravagants, si elle me surprenait dans ces parages. Mais qu'était-ce que cela pour une chrétienne ! Je montai, préparée à tout. Tout y était silencieux et solitaire : les domestiques prenaient sans doute le thé à ce moment-là. La chambre de ma tante était sur le devant, et l'on y voyait, suspendue au mur en face du lit, la miniature de mon excellent oncle feu sir John ; il semblait me sourire et me dire :

« Drusilla, déposez encore un livre. »

Des tables entouraient le lit, couvertes d'objets que ma tante, qui dormait mal, croyait lui être nécessaires. Je plaçai un livre sous la boite à allumettes et un autre sous une boîte de pastilles de chocolat ; ainsi, qu'elle eût besoin de lumière ou d'une nourriture légère, elle rencontrerait sous ses yeux ou sous sa main une pieuse lecture dont l'éloquence muette lui dirait :

« Essayez de moi, essayez de moi. »

Il ne restait plus qu'un seul livre au fond de mon sac, et une seule pièce à explorer. C'était la salle de bain, sur laquelle ou-

vrait la chambre à coucher. Je m'y hasardai, et la sainte voix intérieure qui ne trompe jamais me cria :

« Vous l'aurez suivie partout, Drusilla ; qu'elle vous rencontre encore ici, et votre œuvre sera achevée. »

Je remarquai une robe de chambre jetée sur la chaise ; elle avait une poche, et dans cette poche je mis mon dernier livre. Les paroles seraient impuissantes à rendre l'exquise satisfaction que me fit goûter le sentiment du devoir accompli, quand je me fus glissée furtivement hors de la maison et que je me retrouvai dans la rue, mon sac vide à la main ! Oh ! mes amis mondains, vous qui poursuivez le fantôme du plaisir, à travers les dangers de la dissipation, qu'il est aisé d'être heureux, si vous voulez être bons !

Lorsque je pliai mes vêtements pour la nuit, et que je réfléchis sur les vraies richesses que je venais de semer d'une main si prodigue du haut en bas de la demeure de mon opulente parente, je vous assure que je me sentis aussi légère que si j'étais revenue aux jours de mon enfance. J'avais le cœur si gai que je chantai un verset de l'Hymne du soir ; mon ravissement était tel que je m'endormis avant de pouvoir finir le second : je vous le dis, la satisfaction de l'enfance, une enfant ! Ainsi se passa cette heureuse nuit. En me levant le lendemain matin, combien je me sentis pleine de jeunesse ! Je pourrais ajouter : combien j'avais l'air jeune ! si j'étais capable de m'arrêter sur ce qui concerne mon corps périssable ; mais je ne commettrai pas cette énormité, je n'ajouterai rien. Vers l'heure du luncheon, je mis mon chapeau pour me rendre à Montagu-Square. Je choisis ce moment parce que c'était celui où j'étais le plus certaine de trouver ma tante, et nullement parce qu'il me permettait de satisfaire ma sensualité. Pendant que je m'apprêtais, la servante du logement que j'occupais entra et me dit :

« Le domestique de lady Verinder désire voir miss Clack. »

Je vivais à cette époque à un rez-de-chaussée ; et le parloir de la façade me servait de petit salon, bien petit, bien bas de plafond, très-pauvrement meublé, mais si propre, et si bien rangé ! J'allai dans le passage voir ce que désirait le messager de lady Verinder. Elle m'envoyait le valet de pied Samuel. Ce jeune homme avait des manières polies et obligeantes, une figure fraîche et des yeux dont l'expression laissait voir qu'il eût été apte à recevoir une pieuse instruction. Je m'étais toujours senti de l'intérêt pour l'âme de Samuel et je désirais essayer sur lui l'effet de quelques paroles sérieuses ; Je profitai de l'occasion pour l'engager à entrer dans mon salon. Il entra, un gros paquet sous le bras ? lorsqu'il le déposa, il parut effrayé :

« Les compliments de milady, miss ; on m'a chargé de vous dire que vous trouveriez une lettre dans l'intérieur du paquet. »

Une fois sa commission faite, je fus surprise de voir ce jeune homme disposé à s'enfuir au plus vite.

Je le retins et je lui fis quelques questions amicales : Pourrais-je voir ma tante, si j'allais chez elle ? Non, elle était sortie en voiture, avec miss Rachel, et M. Ablewhite les accompagnait. Sachant combien le labeur charitable de M. Godfrey souffrait de ses retards, je déplorai qu'il allât se promener comme un oisif. J'arrêtai Samuel près de la porte et lui adressai encore quelques questions empreintes de bienveillance ; miss Rachel devait aller le soir au bal et M. Ablewhite l'accompagnerait, après avoir pris le café à Montagu-Square. On annonçait un concert très-couru pour le lendemain ; Samuel avait l'ordre de prendre des places pour une nombreuse compagnie, y compris un billet pour M. G. Ablewhite.

« Tous les billets risquent d'être pris, miss, dit l'innocent jeune homme, si je ne me hâte pas d'y courir. »

Il sortit précipitamment, me laissant en proie à une foule de pensées inquiètes.

Nous avions convoqué ce soir-là une réunion spéciale de la Société de transformation des vêtements, dans le but d'obtenir l'avis et l'aide de M. Godfrey. Au lieu de soutenir notre association réellement débordée par un flot de pantalons, il s'arrangeait pour passer sa soirée à Montagu-Square, et pour la terminer par un bal ! L'après-midi du lendemain appartenait à la séance du festival de la Société des Dames britanniques pour la répression des amoureux du dimanche ; au lieu d'y assister, lui, l'âme et la vie de cette institution militante, il préférait aller à un concert en compagnie d'une société de mondains ! Je cherchais l'explication de tout cela ; hélas ! cela signifiait que notre héros chrétien se montrait sous un nouvel aspect, et qu'il allait représenter une des erreurs trop communes dans ces temps de tiédeur moderne !

Je reviens au récit de la journée ; en me retrouvant seule dans ma chambre, mon attention fut attirée par le paquet qui avait paru si fort intimider le jeune valet de pied. Ma tante m'aurait-elle envoyé le legs qu'elle m'avait promis ? M'aurait-elle constituée héritière de vieux vêtements démodés, de cuillers d'argent bosselées, de bijouterie mise au rebut, ou d'autres objets de ce genre ? J'étais préparée à tout accepter sans en être blessée ; j'ouvris donc le paquet, et qu'y trouvai-je ? Les douze précieuses publications que j'avais semées la veille dans la maison de Montagu-Square et qu'on me renvoyait sur l'ordre du médecin ! Je m'expliquai alors l'embarras de Samuel chargé de cette triste commission et le désir qu'il éprouvait d'en être quitte au plus tôt. Quant à la lettre de ma tante, elle se bornait, pauvre âme, à me dire qu'elle n'osait contrevenir aux ordonnances médicales.

Que restait-il à faire ? Avec mes principes et mon mode, d'éducation, je ne pouvais hésiter un instant.

Le vrai chrétien qui se sent soutenu par sa conscience, une fois engagé dans une carrière de dévouement, ne cède jamais. Ni influence privée ni intérêt public ne nous font la moindre impression, en regard de la mission que nous avons assumée ; des malheurs peuvent résulter de cette mission, des émeutes, des guerres même en être la conséquence ; mais nous poursuivons notre œuvre, entièrement indifférents à toutes les considérations humaines qui peuvent diriger le monde en dehors de nous. Nous sommes au-dessus de la raison, nous bravons le ridicule ; nous ne voyons, ne sentons, n'entendons qu'avec nos yeux, nos cœurs, nos oreilles, jamais avec ceux de l'humanité. Glorieux privilège ! Et comment l'acquiert-on ? Ah, mes amis, épargnez-vous une question inutile ; nous sommes le seul troupeau qui y parvienne, car nous sommes les seuls élus qui ne peuvent jamais se tromper.

Dans le cas de cette pauvre brebis égarée, la voie que devait suivre ma pieuse persévérance se présentait nettement devant moi.

La préparation par le clergé avait échoué contre les répugnances personnelles de lady Verinder, la préparation par les lectures avait rencontré un obstacle dans l'obstination de l'impie docteur ! Ainsi soit-il ! Ce qui restait maintenant à tenter était la préparation par... les petits papiers. En d'autres termes, les livres eux-mêmes ayant été refusés, des extraits choisis de ces mêmes livres, copiés par différentes mains et adressés sous forme de lettres à ma tante, seraient les uns envoyés par la poste, les autres disséminés dans la maison selon le plan suivi hier par moi.

Le déguisement épistolaire les ferait recevoir sans défiance : ces missives seraient ouvertes, et sans doute lues. J'en écrivis quelques-unes moi-même : « Chère tante, puis-je attirer votre attention sur quelques lignes ? etc. » – « Chère tante, la

nuit dernière je lisais, et je tombai sur l'admirable passage suivant, etc., etc. » D'autres lettres furent écrites pour moi par mes dignes sœurs et compagnes de labeur de la Société des petits vêtements : « Veuillez excuser, madame, l'intérêt que vous porte, une humble, mais sincère amie. » – « Chère madame, permettrez-vous à une personne sérieuse de venir vous offrir quelques paroles de consolation ? » En multipliant ces appels polis et affectueux, nous ramenions l'attention sur tous les passages importants de mes précieux livres, et notre procédé échappait à la surveillance du docteur matérialiste. Avant que les ombres de la nuit fussent tombées, je possédais une douzaine de lettres d'un effet saisissant, toutes appropriées aux besoins spirituels de ma tante. J'en expédiai aussitôt six par la poste, et j'en gardai six autres dans ma poche pour les distribuer moi même le lendemain.

Dès que deux heures sonnèrent, je m'établis sur le champ de bataille ; je trouvai Samuel à la porte de lady Verinder et lui adressai quelques questions tout affectueuses.

Ma tante avait passé une mauvaise nuit, me fut-il répondu ; elle était couchée sur le sofa dans la pièce où on avait lu le testament, et elle cherchait à dormir un peu.

Je dis que j'attendrais dans la bibliothèque le moment de la voir ; la ferveur de mon zèle me fit oublier de demander des nouvelles de Rachel ! La maison était silencieuse, et le concert devait être commencé depuis longtemps ; je pensai donc qu'elle et ses compagnons de plaisir, y compris, hélas ! M. Godfrey, y étaient tous. Je me dévouai à ma bonne œuvre pendant que j'en avais le loisir et l'occasion.

La correspondance de ma tante, augmentée de mes six lettres, était posée sur la table de la bibliothèque ; elle ne s'était évidemment pas sentie assez forte pour décacheter un courrier si volumineux. Cette pile de missives à ouvrir avait de quoi

l'effrayer, pour peu que l'accablement où elle se trouvait durât pendant le reste de la journée. Je posai donc une de mes lettres sur la cheminée, bien en vue et ne pouvant manquer ainsi d'attirer sa curiosité. Je jetai la seconde sur le parquet de la petite salle à manger ; le domestique qui y entrerait croirait que ma tante l'avait laissée tomber et ne manquerait pas de la lui remettre ; le grain semé ainsi au premier étage, je courus en haut pour accomplir mes pieux desseins dans les salons.

Comme j'entrais dans la pièce de devant, j'entendis frapper à la porte de la rue un coup mesuré, discret, aussi peu bruyant que possible. Avant que je pusse rentrer dans la bibliothèque où on me croyait, l'actif jeune valet de pied descendait à l'antichambre et répondait au visiteur. Du reste, peu m'importait, car dans l'état de santé de ma tante, on n'admettrait pas, pensai-je, de visites. À mon grand étonnement, celui qui s'était annoncé par ce léger coup de marteau à la porte parut faire exception à la règle. La voix de Samuel répondit à quelques questions que je ne pus entendre : « En haut, si vous voulez bien, monsieur. » Au même moment, j'entendis des pas d'homme qui montaient l'escalier et s'approchaient du salon. Quel pouvait être ce visiteur privilégié ? Presque à l'instant où je me faisais cette question, il me vint à l'esprit que ce ne pouvait être que le docteur.

Pour tout autre visiteur, je n'aurais vu aucun inconvénient à ce qu'on me trouvât dans le salon, car n'était-il pas naturel que, fatiguée d'attendre dans la bibliothèque, je fusse montée pour me distraire un peu ? Mais ma dignité personnelle me défendait de me rencontrer seule avec l'homme qui m'avait si gravement insultée par le renvoi de mes livres. Je me glissai dans la dernière petite pièce que j'ai indiquée comme communiquant par des portières avec le salon du fond, et je les laissai retomber ; je n'avais qu'à attendre là quelques minutes ; il était évident qu'on viendrait bientôt chercher le docteur pour le conduire chez sa malade.

J'attendis, mais bien plus que quelques minutes ; on entendait le visiteur aller et venir d'un pas agité, et se parler à lui-même. Je crus reconnaître cette voix ; me serais-je trompée, et, au lieu du docteur comme je le supposais, quelle personne y avait-il là ? M. Bruff peut-être ? Non, un pressentiment m'avertit que ce n'était pas M. Bruff. Quel que fût ce visiteur, il continuait son monologue ; j'écartai un tant soit peu les rideaux, et j'écoutai.

J'entendis :

« Je m'y déciderai aujourd'hui même. »

Et la voix qui prononçait ces paroles était celle de M. Godfrey Ablewhite.

CHAPITRE V

Ma main laissa retomber le rideau. Mais ne supposez pas, de grâce, que le terrible embarras de ma situation m'occupât uniquement en ce moment.

Je portais un intérêt si fraternel à M. Godfrey que je ne me demandai même pas comment il se faisait qu'il ne fût pas au concert. Non, je pensais seulement aux mots saisissants qui venaient de lui échapper : *Je le ferai aujourd'hui même.* Il les avait prononcés sur un ton de résolution alarmante. Qu'était-ce donc que ce qu'il allait faire ? Serait-ce quelque chose de plus déplorable encore, de plus indigne de lui que ce qu'il avait fait déjà ? Allait-il apostasier ? Abandonnerait-il la Société maternelle des petits vêtements ? Aurions-nous vu pour la dernière

fois son angélique sourire dans le comité ? Fallait-il renoncer à admirer désormais son incomparable éloquence à Exeter-Hall ? La seule idée de conjectures aussi graves s'appliquant à un homme comme lui me causait un tel effroi, que j'allais, je crois, m'élancer de ma cachette et le supplier de s'expliquer, au nom de tous les comités des Dames de Londres, lorsque j'entendis tout à coup une autre voix dans la chambre ; cette voix pénétrait à travers les épais rideaux avec un son dur, hardi, dépourvu de tout charme féminin ; vous l'aurez déjà reconnue, c'était celle de Rachel Verinder.

« Pourquoi êtes-vous monté ici, Godfrey, dit-elle, au lieu d'entrer dans la bibliothèque ? »

Il rit doucement, et répondit :

« Miss Clack est dans la bibliothèque.

– Clack dans la bibliothèque ! » elle s'assit immédiatement sur le canapé ; « vous avez bien raison, Godfrey, nous sommes beaucoup mieux ici. »

Un moment auparavant, j'étais en proie à une véritable fièvre, et ne savais à quoi me résoudre. Tout mon sang-froid me revint alors, et il ne me resta aucune hésitation. Me montrer après ce que j'avais entendu devenait impossible ; me retirer – à moins que ce ne fût dans la cheminée – était une autre impossibilité. Je n'avais que le martyre devant moi ! et je me dus à moi-même d'arranger sans bruit les rideaux, de façon au moins à voir et à entendre ; puis je subis mon martyre en m'inspirant de l'esprit des premiers chrétiens.

« Ne vous mettez pas sur le divan, poursuivit la jeune personne ; approchez une chaise, mon cher Godfrey ; j'aime que les gens auxquels je parle soient placés en face de moi. »

Il prit la chaise voisine, qui était un siège bas, trop petit pour lui, dont la taille était si élevée que jamais je ne vis des jambes paraître autant à leur désavantage.

« Eh bien, fit-elle, que leur avez-vous dit ?

– Exactement ce que vous m'aviez écrit, chère Rachel.

– Que maman n'allait pas bien du tout aujourd'hui, et que je n'aimais pas à la laisser seule pour aller à un concert ?

– Ce sont là les mots mêmes dont je me suis servi ; chacun a été désolé de votre absence, mais a compris parfaitement vos motifs. Ces dames m'ont chargé de leurs amitiés, et de leurs vœux pour que l'indisposition de lady Verinder ne soit que passagère.

– *Vous* ne croyez pas que son état soit sérieux, n'est-ce-pas, Godfrey ?

– Bien loin de là ! je suis certain que dans peu de jours, elle ira bien.

– Je le pense aussi, je me suis un peu effrayée d'abord, mais je vois comme vous. Vous avez été bien aimable d'aller porter mes excuses à des personnes qui vous sont presque inconnues. Mais pourquoi n'êtes-vous pas au concert ? Vous avez fait là un sacrifice bien dur.

– Ne dites pas cela, Rachel ! si vous saviez seulement combien je suis heureux ici, et avec vous ! »

Il joignit les mains et la regarda. Dans la position qu'il occupait, il me faisait face ; je ne puis rendre le malaise que j'éprouvai en voyant sur sa figure exactement la même expression pathétique qui me charmait lorsque, sur la plateforme

d'Exeter-Hall, il faisait appel à la charité en faveur de ses semblables malheureux !

« On a de la peine à se défaire de ses mauvaises habitudes, Godfrey ! Mais là, vrai, tâchez donc, pour me faire plaisir, d'abandonner celle de me faire des compliments.

– Je ne *vous* ai jamais fait de compliments, Rachel, de ma vie. Un amour heureux peut quelquefois parler le langage de la flatterie, mais une passion sans espoir, mon amie, ne dit que la vérité. »

Il approcha sa chaise, et en prononçant les mots : « une passion sans espoir, » il lui prit la main. Il y eut un moment de silence, et sans doute *lui,* qui pénétrait dans tous les cœurs, avait réussi à toucher le sien. Je commençai à comprendre les mots : « Je me déciderai aujourd'hui même. » Hélas, les esprits habitués aux convenances rigides ne pouvaient manquer de s'expliquer maintenant « ce qu'il ferait ! »

« Avez-vous oublié, Godfrey, nos conventions, lorsqu'à la campagne, vous vous êtes déclaré à moi ? Nous nous promîmes d'être cousins, mais rien de plus.

– Je manque à cet engagement, Rachel, chaque fois que je vous vois.

– Alors, ne me voyez pas !

– C'est parfaitement inutile ! car je manque également à ma promesse toutes les fois que je pense à vous. Oh ! Rachel, vous m'avez dit affectueusement, l'autre jour, que vous m'estimiez plus qu'auparavant ! Suis-je un fou de bâtir quelque espoir sur cette chère parole ? Me traiterez-vous d'extravagant parce que je rêve un jour lointain où vous sentirez quelque tendresse pour moi ? Ne me le dites pas, si cela est ! Laissez-moi

mon illusion, ma chérie ! Il me la faut absolument pour me soutenir, me consoler. Je veux la garder si je ne puis jamais obtenir mieux ! »

Sa voix tremblait, et il porta son mouchoir à ses yeux. Encore la scène d'Exeter-Hall ! Il ne manquait rien au parallèle que le public, les applaudissements et le verre d'eau !

Même la nature endurcie de Rachel fut touchée. Je la vis se pencher un peu vers lui, et ce fut avec une douceur inaccoutumée dans la voix qu'elle reprit :

« Êtes-vous donc certain, Godfrey, que vous m'aimiez tant que cela ?

– Certain ! Vous savez ce que j'étais, Rachel, laissez-moi vous dire ce que je suis maintenant ; la vie a perdu tout intérêt pour moi, en dehors de celui que je vous porte. Il s'est opéré en moi une transformation que je ne puis expliquer. Le croirez-vous ? mes occupations de charité me sont devenues insupportables, et lorsque je vois un comité de dames, je voudrais être aux antipodes ! »

Si les annales de l'apostasie offrent un exemple comparable à celui-là, j'avoue, pour mon compte, n'avoir jamais rien rencontré de pareil dans mes lectures. Je songeai à la Société des petits vêtements, je vis passer devant mes yeux la Réunion de surveillance des Amis du dimanche, je me représentai enfin toutes les sociétés de charité trop nombreuses pour les nommer, et dont cet homme était en quelque sorte la clé de voûte. Je plaignis les conseils d'administration féminins, qui ne vivaient et ne respiraient que par M. Godfrey, ce même Godfrey qui vilipendait nos œuvres comme étant *un insupportable ennui*, et qui avait l'audace de venir déclarer qu'il nous souhaitait aux antipodes ! Mes jeunes amies trouveront un grand encouragement pour elles à persévérer dans la bonne voie, quand elles sauront

que, nonobstant mon sévère esprit de discipline, j'eus peine à dévorer en silence ma juste indignation. Je me rends du reste la justice de dire qui je ne perdis pas une syllabe de la conversation. Rachel reprit la parole.

« Vous venez de me faire votre confession, dit-elle ; je voudrais savoir si la mienne pourrait vous guérir de votre malencontreux attachement pour moi. »

Il tressaillit, j'avoue que j'en fis autant ; il pensait sans doute comme moi qu'elle allait dévoiler le mystère de la disparition de la Pierre de Lune.

« Croiriez-vous, à me voir, continua-t-elle, que je suis la personne la plus malheureuse qui soit au monde ? Ce n'est pourtant que l'exacte vérité, Godfrey. Quelle plus grande souffrance peut-il y avoir que de vivre dégradée dans sa propre estime ? Telle est ma vie actuelle.

– Ma bien chère Rachel, il est impossible que vous ayez aucun motif de parler ainsi de vous-même !

– Qu'en savez-vous ?

– Pouvez-vous me faire une pareille question ! Je le *sais*, parce que je *vous* connais. Votre silence ne vous a jamais diminuée dans l'estime de vos vrais amis ; la disparition de votre précieux joyau a pu sembler un fait très-étrange ; on a pu s'étonner de vous voir mêlée mystérieusement à cette affaire, mais...

– Parlez-vous de la Pierre de Lune. Godfrey ?

– Je croyais que vous y faisiez allusion, lorsque...

– Je ne faisais allusion à rien de ce genre ; je puis entendre parler du diamant par n'importe qui, sans me sentir humiliée à mes propres yeux. Si jamais la lumière se fait sur l'histoire de la Pierre de Lune, on apprendra que j'ai assumé une terrible responsabilité, on saura que je me suis engagée à garder un cruel secret, mais il sera clair comme le jour que je n'ai rien de bas sur la conscience. Vous m'avez mal comprise, Godfrey, et c'est de ma faute, parce que je ne me suis pas clairement expliquée ; coûte que coûte, je vais parler plus nettement. Supposez que vous n'êtes pas amoureux de moi : supposez que vous aimez une autre personne.

– Oui.

– Supposez que cette femme se rende entièrement indigne de votre amour ; que vous la découvriez, et que vous acquériez la preuve qu'il est honteux pour vous de songer encore à elle. Supposez que le rouge vous monte au visage à la seule pensée de la revoir.

– Oui.

– Et supposez encore qu'en dépit de tout cela vous ne puissiez l'arracher de votre cœur ; que le sentiment qu'elle vous a inspiré, alors que vous croyiez en elle, ne puisse s'anéantir ; que l'amour conçu pour cet être… je ne sais plus comment m'exprimer !… Non ! jamais je ne réussirai à faire comprendre à un *homme* qu'un sentiment qui me fait horreur à moi-même, me fascine en même temps ; c'est tout à la fois ce qui me fait vivre et ce qui me tue. Laissez-moi, Godfrey ! Il faut que j'aie perdu l'esprit pour parler ainsi. Mais non ! il ne faut pas que vous me quittiez sur une aussi mauvaise impression ; je dois ajouter au moins ce qui peut servir à ma justification. Sachez-le bien ! *Il* ne sait pas, il ne saura jamais rien de ce que je viens de vous dire. Je ne le reverrai plus, peu m'importe ce qui arrivera ; mais je ne le reverrai jamais, jamais, non, jamais ! Ne me de-

mandez pas son nom ! ne cherchez pas à en savoir davantage ; quittons ce sujet. Êtes-vous assez savant, Godfrey, pour me dire ce qui peut causer chez moi des étouffements comme si je manquais d'air ? Existe-il une espèce de maladie nerveuse qui se caractérise par un flux de paroles au lieu de se manifester par des larmes ? Mais je suis folle, de quelle importance est tout cela pour vous ? Votre sens droit surmontera aisément l'émotion que j'ai pu vous causer. Je pense que vous me jugez maintenant pour ce que je vaux ? Ne faites pas attention à moi, pour l'amour de Dieu ! Ne me plaignez pas ; laissez-moi seule ! »

Elle se détourna soudainement et frappa de ses mains avec emportement le dos du canapé. Sa tête tomba sur les coussins ; elle se mit à sangloter. Avant que j'eusse eu le temps d'être choquée par cette nouvelle inconvenance, je restai stupéfaite de la conduite inattendue de M. Godfrey. Le croira-t-on ? il tomba à genoux devant elle, oui, sur ses deux genoux, je vous le déclare. Ma modestie ose à peine ajouter qu'il passa ses bras autour d'elle ! Néanmoins mon admiration involontaire me force d'avouer aussi qu'il la magnétisa par ces deux seuls mots :

« Noble créature ! »

Il ne dit que cela, mais il le dit avec un de ces élans pathétiques qui ont fait sa célébrité comme orateur. Elle resta abasourdie ou subjuguée, je ne sais lequel des deux, sans faire même un effort pour se dégager de ses bras et le remettre à sa place ! Quant à moi, mon sentiment des convenances était bouleversé, et je ne savais si mon devoir voulait que je fermasse d'abord les yeux, ou si je devais clore mes oreilles ; ma douloureuse incertitude resta telle que je ne fis ni l'un ni l'autre. Si j'ai eu la faculté de rester debout et de maintenir le rideau dans la position voulue pour bien voir et pour bien entendre, je ne puis l'attribuer qu'à une attaque de nerfs comprimée ; il est reconnu du reste par tous les médecins que, dans les attaques nerveuses

qu'on arrive à surmonter, il faut absolument tenir quelque chose serré dans les mains.

« Oui, dit-il avec tout le charme évangélique qu'il possédait dans la voix et les manières, vous êtes une noble créature ! La femme qui dit vrai pour l'amour de la vérité, la femme qui consent à sacrifier son orgueil plutôt que de sacrifier l'honnête homme qui l'adore, cette femme est un trésor inestimable ; et lorsqu'elle se marie, si son époux parvient à lui inspirer de l'estime et de l'affection, il reçoit en elle une compagne qui embellira toute son existence. Vous parlez, ma chérie, de la place que vous avez dans mon opinion ! Jugez de celle que je vous garde, lorsque je vous supplie à genoux de me laisser le soin de guérir et de consoler votre pauvre cœur blessé ! Rachel ! voulez-vous me rendre bien fier, bien heureux, en acceptant de devenir ma femme ? »

Cette fois, j'étais résolue à me boucher les oreilles, mais Rachel m'encouragea à les conserver bien ouvertes, en lui répliquant les premiers mots sensés qu'elle eût prononcés :

« Godfrey, dit-elle, en vérité il faut que vous *soyez* fou !

– Non, très-chère, je n'ai jamais parlé plus raisonnablement au point de vue de vos intérêts et des miens. Devez-vous sacrifier votre part de bonheur en ce monde à un homme qui n'a jamais connu l'attachement que vous lui portez et que vous êtes résolue à ne point revoir ? Vous devez, ce me semble, vous efforcer d'oublier cette affection malheureuse. Et cet oubli, vous ne le trouverez pas dans l'existence que vous menez actuellement. Vous avez essayé d'une vie de dissipation et déjà elle vous lasse ; réfugiez-vous dans un cercle d'intérêts plus élevés que ceux qui composent ce triste monde. Un mari qui vous aimera et vous honorera, un intérieur dont les douces exigences et les paisibles devoirs prendront peu à peu de l'empire sur vous, voilà, Rachel, la consolation à laquelle il faut recourir ! Je ne demande

pas votre amour, je me contenterai de votre affection et de votre estime. Reposez-vous hardiment du reste sur le dévouement de votre époux et sur le temps qui guérit les blessures même aussi profondes que la vôtre. »

Déjà, elle commençait à céder. Oh ! quelle éducation elle avait dû recevoir ! et qu'à sa place j'eusse agi différemment !

« Ne me tentez pas, Godfrey, je suis déjà bien assez malheureuse et prête à tout braver, ne me poussez pas davantage !...

– Laissez-moi seulement vous poser une question, Rachel ; avez-vous quelque objection personnelle contre moi ?

– Pourquoi ? mais j'ai toujours eu de l'amitié pour vous, et après la proposition que vous venez de me faire, il faudrait que je fusse dépourvue de tout sentiment élevé pour ne pas vous honorer et vous admirer.

– Connaissez-vous beaucoup de femmes, ma chère Rachel, qui puissent en offrir autant à leurs maris ? Et pourtant ces ménages s'entendent fort bien. Y a-t-il beaucoup de fiancées allant à l'autel dont le cœur supporterait un examen minutieux de la part de leur mari ? Et néanmoins ces unions ne sont pas malheureuses, et le lien conjugal se soutient sans être mis à des épreuves trop rudes. À dire le vrai, les femmes prennent le mariage comme pis-aller bien plus souvent qu'on ne serait tenté de le croire et, qui plus est, elles n'ont pas lieu de s'en repentir. Maintenant, examinez votre situation personnelle ; à votre âge, douée comme vous l'êtes, pourriez-vous vous condamner à vivre seule ? Non ! Fiez-vous-en à mon expérience de la vie, rien n'est plus impraticable ! Ce n'est qu'une question de temps, et vous ferez tel ou tel mariage d'ici à quelques années. Pourquoi alors ne pas accepter l'homme qui est à vos pieds, ma chérie, et qui attache à votre affection, à votre estime, plus de prix qu'à l'amour d'aucune autre femme en ce monde !

– Prenez garde, Godfrey ! vous m'ouvrez une perspective qui ne m'était jamais apparue. Vous me tentez en me montrant un nouvel horizon quand tous les autres me sont fermés. Je vous le répète, pour peu que vous insistiez, je suis assez malheureuse, assez désespérée pour vous prendre au mot et vous épouser. Faites votre profit de cet avertissement et laissez-moi.

– Je ne me relèverai pas que vous ne m'ayez dit oui !

– Si je dis oui, vous vous en repentirez, et moi je le regretterai, lorsqu'il sera trop tard.

– Non, tous deux nous bénirons le jour, ma bien-aimée, où je vous aurai implorée ici et où vous m'aurez cédé.

– Êtes-vous bien convaincu de ce que vous dites ?

– Jugez en vous même ; je vous parle par l'expérience de ma propre famille. Dites-moi ce que vous pensez de notre l'intérieur à Frizinghall ? Mon père et ma mère semblent-ils vivre mal ensemble ?

– Bien au contraire, au moins d'après ce que j'ai pu voir.

– Lorsque ma mère était jeune fille, Rachel (ce n'est pas un secret pour notre famille), comme vous elle avait aimé un jeune homme qui se montra indigne d'elle. Elle épousa mon père, pour qui elle éprouvait du respect, de l'affection, mais rien de plus. Vous avez pu juger du résultat par vos yeux. Ne trouvez-vous là aucun encouragement pour vous[5] ?

– Vous ne me presserez pas, Godfrey ?

---

5 Voir la narration de Betteredge, T. I, chap. VIII.

– Votre décision sera la mienne.

– Vous ne me demanderez pas plus que je ne puis vous donner ?

– Mon cher ange, je ne vous demande que de vous donner vous-même !

– Alors… prenez-moi ! »

Avec ces deux mots, elle l'accepta !

Il se laissa aller à un nouvel attendrissement, bien profane celui-là. Il l'attira de plus en plus contre lui, jusqu'à ce que sa figure touchât celle de Rachel, et alors… non, en vérité, je ne puis *me* résoudre à retracer la suite de cette scène scandaleuse. Laissez-moi seulement vous dire que je voulus fermer les yeux avant d'en être témoin et que je m'y pris une minute trop tard. Il est évident que j'avais calculé sur un certain temps de résistance, mais non, elle se soumit sur-le-champ ! Un volume n'en ferait pas comprendre davantage aux personnes de mon sexe qui possèdent la moindre délicatesse de sentiment !

Malgré toute mon innocence, je commençais à me rendre compte de la façon dont cette entrevue allait se terminer ; ils se comprenaient tellement bien à partir de ce moment, que je m'attendis à les voir se mettre en route bras dessus bras dessous pour l'autel. Les premiers mots de M. Godfrey m'apprirent pourtant qu'il restait quelques formalités indispensables à remplir.

Il s'assit à côté d'elle sur le divan, sans qu'on le lui défendît cette fois.

« Parlerai-je à votre chère mère ? lui dit-il, ou vous en chargez-vous ? »

Elle se refusa aux deux propositions.

« Je désire que ma mère n'apprenne rien par aucun de nous, jusqu'à ce qu'elle soit remise ; et je préfère que notre engagement reste secret pour le moment, Godfrey. Allez maintenant, et revenez-nous ce soir ; il me semble que nous avons été assez longtemps seuls ensemble ici. »

Elle se leva, et dans ce mouvement regarda pour la première fois du côté de la petite pièce où s'accomplissait mon martyre !

« Qui donc a tiré ces portières ? s'écria-t-elle ; la chambre est déjà bien assez étouffée sans qu'on intercepte ainsi le peu d'air qui reste. »

Elle s'avança vers les rideaux. Au moment où elle les touchait, au moment où, selon toute apparence, j'allais être découverte, la voix du jeune valet de pied suspendit subitement toute action de sa part ou de la mienne. Il appelait Rachel, évidemment, sous le coup d'une vive frayeur.

« Miss Rachel, où êtes-vous, miss Rachel ? »

Elle s'élança vers la porte, laissant les rideaux en place. Le valet de pied entrait au même instant. Ses fraîches couleurs avaient entièrement disparu.

« Veuillez, dit-il, descendre bien vite, miss ; milady s'est évanouie, et nous ne pouvons la faire revenir à elle. »

Je me trouvai seule aussitôt, et libre de descendre à mon tour inaperçue. M. Godfrey se croisa avec moi dans le hall, comme il sortait en toute hâte pour aller chercher le docteur.

« Entrez et venez à leur secours ! »me cria-t-il en désignant la porte.

Je trouvai Rachel agenouillée devant le canapé, avec la tête de sa mère appuyée sur son sein. Sachant ce que je savais, je n'eus besoin que de jeter un regard sur ma pauvre tante pour connaître l'affreuse vérité, mais je me tus jusqu'à l'arrivée du docteur. Celui-ci commença par faire sortir Rachel de la chambre, puis il annonça aux autres personnes présentes que lady Verinder n'existait plus.

Les âmes pieuses qui désireraient savoir jusqu'où peut aller l'endurcissement dans le scepticisme, apprendront avec intérêt que ce docteur ne manifesta pas le moindre remords en me regardant.

Un peu plus tard, je visitai le parloir et la bibliothèque. Ma tante était morte sans avoir ouvert une seule de mes lettres. Je fus si frappée de ce malheur, que je ne me souvins que plusieurs jours après qu'elle était morte également sans me remettre mon petit legs.

CHAPITRE VI

(1) « Miss Clack présente ses compliments à M. Franklin Blake ; en lui adressant le cinquième chapitre de son humble narration, elle lui fait savoir qu'elle se sent incapable de s'étendre autant qu'elle le désirerait sur un événement aussi lamentable que celui de la mort de lady Verinder, à raison des circonstances qui l'ont accompagné. Elle a, par conséquent, joint à son manuscrit de nombreux extraits de ses précieux livres qui tous se rapportent à ce terrible sujet. Miss Clack es-

père ardemment que ces extraits retentiront comme une trompette d'avertissement aux oreilles de son respectable parent M. Franklin Blake. »

(2) « M. Franklin Blake offre ses hommages à miss Clack, et la remercie de l'envoi du cinquième chapitre de son manuscrit. En lui rendant les extraits y joints, il évitera de s'étendre sur l'aversion personnelle qu'il éprouve pour ce genre de littératures et se bornera à remarquer qu'il n'a que faire de ces papiers pour atteindre le but qu'il a en vue. »

(3) « Miss Clack accuse réception de ses extraits. Elle rappelle affectueusement à M. Blake qu'elle est chrétienne, et qu'en conséquence il est impossible d'arriver à l'offenser. Miss Clack continue d'éprouver l'intérêt le plus sincère pour M. Franklin Blake, et s'engage, sitôt qu'il tombera malade, à lui offrir de nouveau le bénéfice de ses extraits. En attendant ce moment, elle serait bien aise de savoir, avant de commencer les derniers chapitres de son récit, s'il lui est permis de compléter sa modeste part contributive, à l'aide des lumières que de récentes découvertes ont jetées sur le mystère de la Pierre de Lune ? »

(4) « M. Franklin Blake regrette de ne pouvoir accéder au désir de miss Clack. Il se voit obligé de répéter ce qu'il a déjà eu l'honneur de lui dire lorsqu'elle a commencé sa narration. On lui demande exclusivement de rédiger, d'après son journal quotidien, le compte-rendu de ce qui est venu à sa connaissance personnelle tant au sujet des événements que des individus. Elle voudra bien se renfermer dans ces limites et laisser le soin de raconter les découvertes ultérieures à ceux qui en ont été les témoins oculaires. »

(5) « Miss Clack regrette infiniment d'importuner M Blake d'une nouvelle lettre. Ses extraits lui ont été renvoyés, et il lui est interdit d'exprimer son opinion sur l'affaire du diamant. Miss Clack ne comprend que trop qu'en se plaçant à un point de

vue mondain, elle doit s'avouer vaincue. Mais non, miss Clack a appris la persévérance à l'école de l'adversité. Son but en insistant ici est de savoir si M. Blake, qui défend toute autre insertion, se refuse aussi à la reproduction de la correspondance actuelle dans la narration de miss Clack. Il semble de toute justice qu'on lui permette de s'expliquer sur la position où M. Blake l'a placée comme auteur, et de plus, miss Clack est fort désireuse que la publication de ses lettres parle pour elle-même. »

(6) « M. Franklin Blake acquiesce à la proposition de miss Clack, à la condition qu'il sera bien entendu que toute correspondance ultérieure cessera entre eux. »

(7) « Miss Clack considère comme une obligation chrétienne (avant la cessation de la correspondance entre eux) de prévenir M. Blake que sa dernière lettre, évidemment destinée à l'offenser, n'a pas atteint le but qu'il s'était proposé. Elle conjure affectueusement M. Blake de se retirer dans le secret de son appartement, et d'examiner en son âme et conscience si les principes qui élèvent une faible femme au-dessus des insultes ne méritent pas plus d'admiration qu'il ne semble disposé à leur en accorder. Si on l'honore d'une réponse à ce sujet, miss Clack prend l'engagement solennel de rendre à M. Blake la série complète de ses extraits. »

(Aucune réponse n'a été faite à cette lettre ; les commentaires seraient superflus.)

Signé : Drusilla CLACK

CHAPITRE VII

Comme on l’a vu par la correspondance qui précède, il ne me restait qu’à passer sur la mort de lady Verinder, en me bornant au simple énoncé du fait qui termine mon cinquième chapitre.

Obligée de me renfermer pour l’avenir dans les limites de mon expérience personnelle, je dirai qu’un mois s’écoula après la mort de ma tante avant que je revisse Rachel ; notre entrevue fut l’occasion pour moi de passer quelques jours sous le même toit qu’elle. Pendant mon séjour auprès de ma cousine, son engagement matrimonial vis-à-vis de M. Godfrey Ablewhite donna lieu à un incident assez important pour que j’en prenne note ici. Ce sera le dernier des pénibles événements de famille, dont ma plume a entrepris le récit. Quand je l’aurai fait connaître, ma tâche sera achevée et j’aurai relaté tout ce dont j’ai été témoin (quoique bien à contre-cœur !).

Les restes mortels de ma tante furent portés dans le petit cimetière tenant à l’église du parc de son château. J’étais invitée aux funérailles ainsi que les autres membres de la famille : mais avec mes opinions religieuses, il m’était impossible de me remettre aussi promptement du coup que m’avait porté cette mort. On m’apprit que le recteur de Frizinghall devait lire le service ; comme j’avais vu mainte fois cet ecclésiastique, indigne de ce nom, faire le quatrième au whist de lady Verinder, je doute que ma conscience m’eût permis d’assister à la cérémonie, lors même que j’eusse été en état de voyager.

La mort de lady Verinder plaça sa fille sous la protection de son beau-frère, M. Ablewhite père. Il était nommé tuteur, par le testament, jusqu’au mariage de sa nièce ou jusqu’à sa majorité. Cela étant, M. Godfrey dut instruire son père de la position nouvelle où il se trouvait par rapport à Rachel. En tout cas, dix jours

après la mort de ma tante, le secret de la promesse de mariage n'en était plus un pour toute la famille, et la grande question pour M. Ablewhite père (autre infidèle endurci !) n'était plus que de savoir comment rendre sa personne et son autorité agréables à la riche héritière qui devait épouser son fils.

Rachel lui causa quelque embarras au début, lorsqu'il s'agit de la décider à choisir une résidence à sa convenance. La maison de Montagu-Square, où sa mère était morte, ne lui offrait que des souvenirs douloureux. La demeure du Yorkshire lui rappelait la triste affaire de la Pierre de Lune. L'habitation de son tuteur à Frizinghall n'offrait aucun de ces inconvénients, mais la présence de Rachel en deuil eût coupé court aux gaietés bruyantes des misses Ablewhite, et leur cousine demanda d'elle-même à remettre sa visite à un temps plus opportun. Enfin le vieux M. Ablewhite leva toutes les difficultés en proposant de prendre une maison à Brighton. Sa femme, une de leurs filles infirme et Rachel pourraient s'y réunir, et ne rejoindre le reste de la famille qu'à la fin de l'automne. Elles ne verraient là que quelques vieux amis, et M. Godfrey pourrait aller et venir de Londres, et se trouver toujours à leur disposition.

Si je décris cette stérile ardeur de déplacement, cette perpétuelle agitation du corps et cette effrayante torpeur de l'âme, c'est afin d'en faire mieux ressortir les funestes conséquences. La location de la maison de Brighton fut l'événement, dont la Providence se servit pour ménager une rencontre entre Rachel et moi.

Ma tante Ablewhite est une femme grasse, fraîche et toujours silencieuse, mais son caractère offre une particularité remarquable. Depuis l'heure de sa naissance, personne ne pouvait se vanter de l'avoir vue faire quoi que ce soit par elle-même ; elle traversait la vie en acceptant l'aide de tout le monde et l'opinion de chacun. Je n'ai jamais rencontré une personne plus désespérante au point de vue spirituel. Il est d'autant plus diffi-

cile d'agir sur son esprit, qu'on ne trouve en elle aucune résistance. La tante Ablewhite écouterait aussi bien le grand Lama qu'elle m'écoute *moi, et* elle se ferait le reflet de quelque opinion que ce pût être. Son procédé pour chercher une maison garnie à Brighton consista à s'arrêter dans un hôtel de Londres, à se reposer sur un canapé et à faire demander son fils. Comment s'y prit-elle pour se procurer les domestiques indispensables ? Elle déjeuna tranquillement dans son lit (toujours à l'hôtel) et donna *campo* à sa femme de chambre, à condition que cette fille commencerait par aller chercher miss Clack.

Je la trouvai en robe de chambre, s'éventant, et cela à onze heures du matin.

« Drusilla, ma chère, me dit-elle, j'ai besoin de quelques domestiques ; vous qui êtes si habile, tâchez donc de me les trouver. »

Je parcourus des yeux cette chambre en désordre ; les cloches sonnaient alors aux églises pour un service de semaine ; elles m'inspirèrent un mot d'affectueuse remontrance.

« Oh ! tante, m'écriai-je tristement, est-ce là une conduite digne d'une Anglaise et d'une chrétienne ? Notre passage de la vie à l'éternité doit-il s'accomplir ainsi ? »

Ma tante me répondit :

« Je vais passer ma robe. Drusilla, si vous avez l'obligeance de m'aider. »

Que dire après cela ! J'ai fait des merveilles auprès de femmes coupables de meurtre, je n'ai jamais pu avancer d'une ligne avec ma tante Ablewhite.

« Où est la liste des domestiques qu'il vous faut ? » demandai-je.

Ma tante secoua la tête ; conserver ce papier eût trop coûté à son indolence.

« C'est Rachel qui l'a, ma chère, dit-elle, et vous la trouverez dans la pièce d'à côté. »

J'y entrai, et je revis Rachel pour la première fois depuis que j'avais quitté Montagu-Square.

Dans ses vêtements de grand deuil, elle paraissait avoir perdu la plupart de ses avantages physiques. Si j'attachais de l'importance au don périssable de la beauté, je dirais qu'elle a un de ces teints malheureux qui ont absolument besoin d'être relevés par une toilette de couleur tendre. Mais qu'est-ce que le teint, que sont les agréments extérieurs ? Un piège, un obstacle dans la voie de la perfection, mes chères jeunes amies ? À ma grande surprise, Rachel se leva lorsque j'entrai, et vint à ma rencontre en me tendant la main.

« Je suis bien aise de vous revoir, dit-elle ; Drusilla, j'ai eu le tort de vous parler trop souvent d'une façon sotte et impolie ; je vous en fais mes excuses, et j'espère que vous me le pardonnerez. »

Ma figure trahit sans doute l'étonnement que j'éprouvais ; elle rougit alors, puis s'expliqua :

« Du vivant de ma pauvre mère, ses amis n'étaient pas toujours les miens ; maintenant que je l'ai perdue, mon cœur se tourne vers les personnes qu'elle aimait ; vous lui plaisiez, Drusilla, tâchez de devenir mon amie, si vous le pouvez. »

Pour tout esprit bien réglé, le motif qu'elle invoquait n'était rien moins que scandaleux. Quoi ! en Angleterre, en pays chrétien, une jeune personne éprouvée par une perte semblable était si ignorante des véritables consolations, qu'elle imaginait d'en chercher parmi les amis de sa mère ! Une de mes parentes était amenée à reconnaître ses torts envers autrui, non sous l'impulsion de sa conscience, mais par l'élan aveugle de la sensibilité ! Toutefois, si déplorable que fût cet état moral, il m'autorisait à concevoir quelques espérances, étant donnée ma grande habitude des œuvres de charité. Je pensai qu'il ne pouvait pas y avoir d'inconvénient à m'assurer jusqu'à quel point la mort de sa mère avait changé le caractère de Rachel. Je me résolus donc, pour tenter l'épreuve, à la sonder au sujet de son engagement de mariage avec M. Godfrey Ablewhite.

J'accueillis ses avances avec cordialité, et je m'assis près d'elle sur le canapé, à sa demande. Nous discutâmes les affaires de famille et ses plans d'avenir, toujours à l'exception de celui de ses projets qui devait finir par amener la conclusion de son mariage.

J'eus beau essayer de mettre la conversation sur ce sujet, elle se refusa résolument à me suivre dans cette voie. Toute allusion de ma part eût donc été prématurée, au point où en était notre réconciliation. J'appris du reste tout ce que je voulus savoir ; elle avait cessé d'être la créature hardie, insouciante de l'opinion, que j'avais connue pendant la durée de mon martyre à Montagu-Square, et c'en était assez pour m'engager à entreprendre sa conversion.

Je comptais débuter par quelques mots bien sentis destinés à la mettre en garde contre les mariages trop hâtifs, et je passerais de là à des objets plus élevés. L'intérêt nouveau que je portais à Rachel et le souvenir de l'imprudente promptitude avec laquelle elle avait accepté son cousin me firent considérer comme un devoir de me mêler de ses affaires, et de m'en mêler

avec un zèle qui devait m'assurer un succès peu commun. Il fallait, je crois, agir rapidement dans cette occasion ; j'abordai sans tarder la question des domestiques requis pour la maison garnie :

« Où est la liste, ma bonne amie ? »

Rachel me là remit. Je lus : « Cuisinière, fille de cuisine, housemaid et valet de pied. »

« Ma chère Rachel, vous ne voulez engager ces domestiques que pour un temps très-court, le temps pendant lequel vous habiterez la maison louée par votre tuteur. Dans de pareilles conditions, nous aurons beaucoup de peine à trouver à Londres des domestiques qui puissent fournir de bons répondants. A-t-on déjà arrêté la maison de Brighton ?

– Oui, Godfrey l'a prise et les personnes qui l'habitent ont offert d'entrer à notre service ; mais ils ne pouvaient nous convenir, et mon cousin est revenu sans rien conclure.

– Vous n'avez aucune habitude de ce genre de recherches, ma chère Rachel ?

– Pas la moindre.

– Et notre tante Ablewhite ne veut s'occuper de rien ?

– Non ; pauvre femme, ne la blâmons pas, Drusilla ; je crois qu'elle est réellement la seule créature parfaitement heureuse que j'aie rencontrée.

– Il y a bien des degrés dans le bonheur, ma chérie ; nous aurons un de ces jours une petite conversation sur ce point ; en attendant, je vais tâcher de vous tirer d'embarras ; il faudra que votre tante écrive aux personnes de la maison.

– Elle signera une lettre, si je l'écris pour elle, ce qui reviendra au même.

– C'est vrai ; je prendrai la lettre et j'irai demain à Brighton.

– Vous êtes vraiment trop bonne ! Nous vous rejoindrons dès que vous aurez terminé nos arrangements, et vous nous resterez, je l'espère, comme *mon* invitée ; Brighton est si animé que vous ne pourrez manquer de vous y plaire. »

Je reçus mon invitation dans les termes que je rapporte ici ; mon intervention charitable était dès lors en beau chemin.

Nous étions au milieu de la semaine ; le dimanche suivant, la maison était prête pour les recevoir ; dans ce court intervalle, je m'étais renseignée, non-seulement sur les antécédents, mais encore sur les idées religieuses de tous les domestiques qu'on m'avait adressés, et j'avais réussi à ne faire que des choix approuvés par ma conscience. Je découvris aussi deux de mes respectables amis, qui résidaient à Brighton ; je me rendis chez eux, et je pus m'ouvrir à eux sur le dessein qui m'amenait. L'un d'eux, ministre de l'Église, m'aida affectueusement à fixer des places pour tout notre monde dans la chapelle où il prêchait lui-même. L'autre était comme moi une dame non mariée ; elle mit à ma disposition les ressources de sa bibliothèque composée de précieuses publications ; je lui empruntai une demi-douzaine d'ouvrages, tous soigneusement appropriés aux besoins spirituels de Rachel.

Lorsque ces livres eurent été placés dans toutes les pièces qu'elle devait occuper, je regardai mes arrangements comme terminés. Saine doctrine chez les domestiques qui la serviraient, saine doctrine chez le ministre qu'elle entendrait, saine doctrine dans les livres qu'elle lirait, voilà ce que la pauvre orpheline de-

vait rencontrer dans la maison que mon zèle pieux avait préparée pour la recevoir ! Un calme céleste remplissait mon âme pendant cette après-midi du samedi où, assise à la fenêtre, j'attendais l'arrivée des miens. Une foule oisive passait et repassait sous mes yeux. Hélas ! parmi cette multitude, combien en était-il qui ressentissent comme moi l'exquise satisfaction du devoir accompli ? Grave question ; ne la débattons pas en ce moment. Les voyageurs arrivèrent entre six et sept heures du soir. À ma grande surprise, M. Godfrey ne les accompagnait pas, comme je le croyais ; il était remplacé par l'avoué, M. Bruff.

« Comment va votre santé, miss Clack ? me dit-il ; je compte rester ici cette fois. »

Cette allusion à la circonstance dans laquelle il avait été obligé de faire céder ses affaires devant les miennes, me convainquit que le vieux mécréant avait son idée en venant à Brighton. J'avais donc préparé un vrai petit paradis pour ma chère Rachel, et déjà le serpent y pénétrait !

« Godfrey a été bien contrarié, Drusilla, de ne pouvoir se joindre à nous, me dit ma tante. Il a eu un empêchement qui l'a retenu en ville. M. Bruff a bien voulu le remplacer et prendre une vacance jusqu'à lundi matin. À propos, monsieur Bruff, on me recommande de faire de l'exercice, et cela m'est insupportable... Voilà, continua Mrs Ablewhite, en montrant par la fenêtre un malade traîné dans une chaise à roulettes, voilà pour moi l'idéal du mouvement ; si vous avez besoin d'air, vous en recevez dans cette petite voiture, et si la fatigue vous est ordonnée, vous en prenez certes assez rien qu'à regarder celui qui vous traîne ! »

Rachel se taisait ; accoudée à une fenêtre, elle regardait fixement la mer.

« Vous sentez-vous fatiguée, mon amie ? lui demandai-je.

– Non, mais attristée ; j'ai souvent vu sur nos côtes du Yorkshire ce genre de reflet sur la mer, et je songeais, Drusilla, aux jours qui ne reviendront jamais. »

M. Bruff resta à dîner, et passa la soirée chez nous. Plus je le voyais, plus j'étais persuadée qu'il avait une raison secrète pour venir à Brighton. Je l'observai attentivement ; il semblait parfaitement à l'aise, et ne tarit point de bavardages irréligieux jusqu'au moment de nous quitter. Lorsqu'il pressa la main de Rachel, je remarquai que ses yeux durs et malicieux s'arrêtaient sur elle avec l'expression d'un intérêt tout particulier ; évidemment, elle n'était pas étrangère à l'objet de ses préoccupations. Il ne lui dit rien de plus qu'à personne en partant, s'invita à goûter pour le lendemain, et gagna son hôtel.

Il fut impossible le dimanche matin de faire quitter sa robe de chambre à ma tante Ablewhite à temps pour aller à l'office religieux. Sa fille impotente (dont la seule infirmité, selon moi, est l'incurable paresse qu'elle a héritée de sa mère) annonça qu'elle garderait le lit toute la journée ; Rachel et moi partîmes donc seules pour l'église. Mon incomparable ami nous fit un magnifique sermon sur l'indifférence coupable du monde à l'égard des péchés véniels. Pendant plus d'une heure, son éloquence, servie par un admirable organe, ébranla les voûtes de l'édifice sacré. Je dis à Rachel en sortant :

« A-t-il trouvé l'accès de votre cœur, ma chérie ? »

Et elle me répondit :

« Non, il n'a réussi qu'à me donner un violent mal de tête. »

Cette réponse eût pu décourager bien des personnes ; mais une fois que j'ai entrepris une œuvre d'évidente utilité, rien ne

me rebute. Nous trouvâmes ma tante Ablewhite et M. Bruff à goûter ; Rachel refusa de manger, en disant qu'elle soufrait de la tête ; le rusé homme de loi la comprit immédiatement et saisit le joint qu'elle venait de lui offrir.

« Il n'y a à cela qu'un remède, dit cet odieux vieillard ; une promenade, miss Rachel, vous guérira ; je suis tout à votre service si vous voulez me faire l'honneur d'accepter mon bras.

– Avec le plus grand plaisir, car je ne désire rien tant que de prendre l'air.

– Il est plus de deux heures objectai-je doucement, et le service de l'après-midi, Rachel, a lieu à trois heures.

– Comment vous imaginez-vous que je vais retourner à l'église, reprit-elle avec humeur, lorsque j'y ai gagné une pareille migraine ! »

M. Bruff s'empressa d'ouvrir la porte, et une minute après ils sortaient tous deux.

Je n'avais jamais senti plus vivement qu'à ce moment la nécessité de m'interposer. Mais que pouvais-je faire ? Rien que d'intervenir à la première occasion qui s'offrirait à moi avant la fin de la journée.

À mon retour du service, je trouvai qu'ils venaient de rentrer, et un coup d'œil me suffit pour voir que l'avoué avait parlé ; Rachel était silencieuse et toute à ses réflexions, et M. Bruff l'entourait des attentions les plus marquées, tout en la regardant avec un respect particulier. Il avait, ou prétendit avoir, un engagement à dîner pour ce jour-là, et il nous quitta de bonne heure, avec l'intention de retourner à Londres par le premier train du matin.

« Êtes-vous assurée de votre résolution ? l'entendis-je dire à Rachel à la porte.

– Parfaitement, » répondit-elle.

Et ils se séparèrent ainsi.

Aussitôt après son départ, Rachel se retira dans sa chambre et ne parut pas à dîner. La personne au bonnet enrubanné (sa femme de chambre) vint dire que son mal de tête lui était revenu. Je courus en haut et lui fis à travers sa porte, mille offres aussi affectueuses que celles d'une sœur ; mais elle refusa de m'ouvrir.

Que d'obstacles je rencontrais ! Toutefois, loin de refroidir mon zèle, la difficulté ne fit que le stimuler davantage.

Lorsqu'on lui monta son thé le lendemain matin, j'entrai à la suite de sa femme de chambre, je m'assis près de son lit et je lui adressai quelques paroles sérieuses. Elle les écouta d'un air poli, mais quelque peu distrait. J'aperçus les précieux livres de mon amie tous empilés dans un coin. Avait-elle eu l'heureuse inspiration de les feuilleter ? Je le lui demandai. Elle les avait parcourus en effet, et ils n'avaient pas réussi à l'intéresser. Me permettrait-elle de lui en lire quelques passages du plus haut intérêt et qui lui avaient sans doute échappé ? Non, pas maintenant, elle avait d'autres préoccupations. Elle me fit ces réponses tout en chiffonnant la garniture de sa chemise de nuit ; il devenait urgent de la faire sortir de cette apathie par quelque allusion aux intérêts mondains qui lui tenaient au cœur.

« Savez-vous, ma chérie, dis-je, que j'ai eu une singulière idée hier au sujet de M. Bruff ? J'ai pensé, en vous revoyant après votre promenade avec lui, qu'il vous avait apporté quelque mauvaise nouvelle.

Ses doigts laissèrent échapper la broderie, et un éclair jaillit de ses yeux noirs si durs.

« Tout au contraire ! me répondit-elle ; ce sont des nouvelles qui m'ont infiniment intéressée, et je suis très-reconnaissante à M. Bruff de me les avoir communiquées.

– Vraiment ? » fis-je sur le ton d'un tendre intérêt.

Sa main revint à la garniture, et elle détourna maussadement la tête. J'avais rencontré ce genre de résistance plus de cent fois dans le cours de mes travaux de miséricorde. Je n'y vis donc qu'un nouveau motif de persévérer dans mon entreprise charitable, et, animée par l'indomptable intérêt que je lui portais, je jouai mon va-tout : j'abordai la question de son prochain mariage.

« Des nouvelles qui vous ont intéressée ? répétai-je : je suppose alors, ma chère Rachel, qu'il ne pouvait s'agir que de M. Godfrey Ablewhite ? »

Elle se dressa sur son séant et devint affreusement pâle... Je vis le moment où elle allait me répondre par une de ces insolences dont elle avait autrefois l'habitude ; pourtant elle se contint, laissa retomber sa tête sur l'oreiller, puis, après un instant de réflexion, prononça cette phrase incroyable :

« Je n'épouserai jamais M. Godfrey Ablewhite. »

Ce fut à mon tour de tressaillir, et je m'écriai :

« Que voulez-vous dire par là ? Mais ce mariage est regardé par toute la famille comme une chose arrêtée...

– M. Godfrey Ablewhite doit nous faire une visite aujourd'hui, répondit-elle d'un air sombre ; attendez qu'il vienne et vous verrez.

– Mais, ma chère Rachel… »

Elle sonna ; la femme de chambre enrubannée apparut.

« Pénélope, mon bain. »

Je veux lui rendre justice : au point où en était arrivée mon ardeur, il ne lui restait plus que ce seul moyen de me forcer à quitter sa chambre.

Remarquez que, pour les mondains, ma position vis-à-vis de Rachel semblait présenter de rares difficultés. J'avais espéré l'amener à un niveau moral plus élevé en prenant prétexte de son futur mariage pour lui adresser de sérieuses exhortations, et maintenant, à l'en croire, il n'était plus question pour elle de se marier ! Ah ! mes amis ! une chrétienne aussi versée que moi dans la carrière évangélique n'est jamais prise au dépourvu !

À supposer que Rachel revint sur une promesse qui avait aux yeux des Ablewhite père et fils la valeur d'un engagement formel, qu'arriverait-il ? Cela aboutirait, si elle tenait ferme, à un échange de paroles blessantes et de récriminations amères de part et d'autre. Et dans quelle situation se trouverait Rachel, une fois cette orageuse explication terminée ? Il en résulterait pour elle une salutaire prostration morale. Après qu'elle aurait épuisé dans la lutte toutes ses facultés de résistance, il ne lui resterait plus ni orgueil, ni entêtement. Elle éprouverait le besoin de rencontrer quelque part des consolations et des sympathies. C'est alors que je m'offrirais à elle, le cœur débordant d'une affectueuse charité, prête à la consoler, à lui donner les conseils les plus opportuns et les plus solides. Jamais plus belle

occasion de remplir ma mission évangélique ne s'était présentée à moi.

Rachel descendit déjeuner, mais elle mangea à peine et ne prononça pas deux mots.

Après le repas, elle erra d'une pièce à une autre sans savoir que faire, puis elle parut soudain se réveiller de sa torpeur intellectuelle, ouvrit son piano et se mit à faire de la musique. Celle qu'elle choisit était du genre le plus scandaleusement profane : un morceau d'opéra dont le seul souvenir me glace le sang. Il eût été imprudent de risquer en ce moment une observation. Je m'enquis de l'heure où M. Godfrey était attendu, et j'échappai à cette musique en quittant la maison.

Je saisis cette occasion pour me rendre auprès de mes respectables amis, et l'on ne saurait croire la satisfaction que je trouvai à m'entretenir enfin avec des personnes pieuses et d'un commerce sérieux. Je me sentis consolée, remontée, et je retournai vers la maison pour attendre l'arrivée de notre visiteur ; j'entrai dans la salle à manger, et quoiqu'elle fût toujours vide à cette heure de la journée, je m'y rencontrai face à face avec M. Godfrey Ablewhite.

Il n'essaya pas de s'enfuir ; tout au contraire, il s'avança vers moi avec empressement :

« Chère miss Clack, je n'attendais ici que pour avoir le plaisir de *vous* voir ! J'ai eu la chance de pouvoir quitter Londres plus tôt que je ne l'espérais, ce qui m'a fait arriver de meilleure heure ici. »

Il me donna cette explication sans témoigner le moindre embarras, bien que ce fût notre première rencontre depuis la scène de Montagu-Square. À la vérité, il ignorait que j'en eusse été témoin ; mais d'un autre côté il savait que, par mes occupa-

tions dans la Société des petits vêtements et mes rapports avec toutes les associations charitables, je devais être instruite de la manière scandaleuse dont il avait abandonné ses comités et ses pauvres. Néanmoins, il était là devant moi, maître de sa charmante voix et de son irrésistible sourire ! c'était incompréhensible, vraiment !

« Avez-vous vu Rachel ? » lui demandai-je.

Il soupira et me prit la main ; je la lui eusse certes arrachée, si sa réponse ne m'avait paralysée d'étonnement.

« Oui, j'ai vu Rachel, dit-il avec le plus grand calme : vous aviez appris, ma pieuse amie, qu'elle s'était engagée à m'épouser ? Eh bien ! elle s'est décidée tout à coup à rompre sa promesse ; la réflexion lui a prouvé que son bonheur et le mien étaient intéressés à la rupture d'un engagement trop précipité ; elle me laisse donc libre de faire un choix plus heureux. C'est la seule raison qu'elle veuille me donner et l'unique réponse que je puisse obtenir à toutes mes questions.

– Qu'avez-vous fait de votre côté ? demandai-je ; Vous êtes-vous soumis ?

– Oui, répondit-il avec la même tranquillité, je me suis soumis à son désir. »

Sa conduite dans cette occasion était si absolument inexplicable, que je restai stupéfaite et oubliai de retirer ma main qu'il tenait toujours dans la sienne. Dévisager quelqu'un est un manque d'usage qui devient une inconvenance quand, ce quelqu'un est un homme. Je commis cette double faute et dis comme si je sortais d'un rêve :

« Que peut signifier tout cela ?

– Permettez-moi de vous le dire, répliqua M. Godfrey. Si nous nous asseyions ? »

Il me conduisit à une chaise ; j'ai une vague impression qu'il se montra bien affectueux, et je ne suis pas sûre qu'il ne m'ait pas soutenue en passant son bras autour de ma taille. J'étais sans force, et ses manières avec les dames sont extrêmement engageantes ; en tout cas, nous nous assîmes, et je réponds de ce détail, si je ne suis certaine de rien autre chose.

CHAPITRE VIII

« Une charmante fille, une position exceptionnelle et une fortune superbe m'échappent tout à la fois, commença M. Godfrey, et pourtant je m'incline sans murmurer. Quel motif peut-on assigner à une conduite aussi singulière ? Eh bien, mon incomparable amie, justement je n'ai pas de raison pour agir ainsi !

– Pas de raison ? répétai-je.

– Permettez-moi, ma chère miss Clack, de faire appel à votre expérience des enfants ; un enfant suit une certaine ligne de conduite : vous en êtes frappée, et vous vous efforcez d'en pénétrer le motif. La chère petite créature est incapable de vous donner une raison ; autant vaudrait demander au gazon pourquoi il pousse ou aux oiseaux pourquoi ils chantent. Or, dans cette affaire-ci, je suis comme le cher petit enfant, comme le gazon, comme les oiseaux. Je ne sais vraiment pourquoi j'ai fait une proposition de mariage à miss Verinder ; j'ignore comment j'ai pu indignement négliger mes dames de charité et pourquoi j'ai renié la Société des petits vêtements. Vous dites à l'enfant :

« Pourquoi avez-vous été méchant ? » Le petit ange met son doigt dans sa bouche, et ne sait pas. Exactement comme moi, miss Clack. Je n'oserais l'avouer à d'autres, mais je me sens forcé de me confesser à *vous !* »

Je commençais à me remettre ; il y avait là un problème moral ; ces problèmes ont le don de m'intéresser infiniment, et on me reconnaît quelque habileté pour les résoudre.

Il continua en ces termes :

« Vous, la meilleure de mes amies, appliquez ici l'effort de votre intelligence, et venez à mon aide. Dites comment se fait-il que par moments mes projets de mariage m'apparaissent comme dans un rêve ? Pourquoi sens-je alors que mon vrai bonheur consiste à secourir de mes conseils nos chères dames, à poursuivre humblement le cours de mes utiles travaux et à prononcer quelques paroles émues, lorsque j'y suis appelé ? Qu'ai-je besoin d'une position, puisque j'en possède une ? Pourquoi désirer une fortune ? J'ai de quoi subvenir à ma modeste nourriture, payer mon petit loyer et acheter deux vêtements par an. Qu'avais-je donc affaire de miss Verinder ? Elle m'a dit de sa propre bouche (mais cela entre nous) qu'elle en aimait un autre et que son seul espoir en m'épousant était de bannir cette affection de sa pensée. Quelle affreuse union je me préparais là ! Telles ont été mes réflexions, miss Clack, pendant que je faisais la route de Brighton ; je m'approchais de Rachel avec la crainte d'un criminel qui va entendre prononcer sa sentence. J'apprends qu'elle a aussi changé d'avis ; elle me propose de rompre notre engagement, et j'éprouve alors (je n'en puis plus douter) un immense soulagement. Il y a un mois, je la tenais avec délices dans mes bras ; tout à l'heure, en apprenant que je ne la serrerais plus jamais sur mon cœur, j'éprouvais un enivrement plus grand encore. Certes la chose paraît impossible, et pourtant elle est ! Les faits sont là pour affirmer tout ce que je viens de vous confier et ce que je vous disais lorsque nous nous

assîmes : j’ai perdu une charmante femme, une excellente position et une belle fortune ; et pourtant je m’y résigne sans effort. Pouvez-*vous* m’éclairer sur cette bizarrerie, mon amie ? Elle dépasse les limites de ma compréhension naturelle. »

Sa belle tête s’inclina sur sa poitrine, comme s’il désespérait de déchiffrer cette énigme.

J’étais profondément touchée. Le cas, pour m’exprimer comme le ferait un médecin du corps, me semblait parfaitement clair. Il n’est pas rare – et nous avons tous pu le constater – que les gens doués de facultés exceptionnelles soient abaissés au niveau des personnes les plus dénuées de ces dons. Sans doute la Providence l’ordonne ainsi, dans ses sages desseins, afin de confondre l’orgueil humain en lui montrant que sa main peut retirer ce qu’elle a accordé. C’était une de ces salutaires humiliations qu’il fallait voir, selon moi, dans les déplorables fautes de M. Godfrey, dont j’avais été l’invisible témoin. D’autre part, l’horreur que témoignait maintenant notre ami à l’idée d’épouser Rachel, l’empressement aimable avec lequel il revenait à ses comités et à ses pauvres, indiquaient clairement que sa nature supérieure avait repris le dessus.

Je lui soumis mes vues en quelques mots simples et empreints d’une affection fraternelle ; sa joie fut admirable à contempler.

Il se comparait, en m’écoutant, à un homme égaré dans l’obscurité, et qui revenait à la lumière. Lorsque je répondis de l’accueil attendri qu’il recevrait au comité de la Société des petits vêtements, son cœur reconnaissant déborda. Il pressait chacune de mes mains tour à tour contre ses lèvres ; pour moi, ce triomphe d’avoir ramené à nous le héros chrétien était plus que je ne pouvais supporter. Vaincue par l’excès de mon bonheur, je le laissai disposer de mes mains, et je fermai les yeux. Je sentis ma tête, dans une extase d’oubli spirituel, s’affaisser sur son

épaule, un peu plus et j'allais m'évanouir dans ses bras, si une interruption venue du monde extérieur ne m'avait rappelée à moi-même.

Un affreux tapage d'assiettes et de couverts se fit entendre du dehors, et le valet de pied entra préparer le luncheon.

M. Godfrey se leva et regarda la pendule.

« Seigneur, comme le temps s'envole avec *vous* ! dit-il ; je pourrai à peine arriver pour le train. »

Je me permis de lui demander pourquoi il était si pressé de rentrer à Londres ; sa réponse me rappela les difficultés de famille qui lui restaient à affronter.

« J'ai eu des nouvelles de mon père, me dit-il : ses affaires l'obligent à quitter Frizinghall pour Londres aujourd'hui, et il compte être ici ce soir ou demain ; il faut que je l'instruise de ce qui s'est passé entre Rachel et moi, car il tenait à ce mariage, et je crains qu'il ne soit fort difficile de lui faire entendre raison au sujet de notre rupture ; il est donc essentiel, dans notre intérêt commun que je l'empêche de venir ici avant qu'il ait pris son parti de ce déboire. Chère et fidèle amie, nous nous reverrons ! »

Là-dessus, il sortit précipitamment. Tout aussi émue moi-même, je courus m'enfermer dans ma chambre afin de reprendre du calme, avant d'aller retrouver ma tante et Rachel à la table du goûter.

Je m'arrête encore un instant sur ce qui concerne M. Godfrey ; je sais fort bien que le monde, qui ne respecte rien, l'a accusé d'avoir eu ses raisons secrètes pour rendre à Rachel sa parole dès la première occasion ; il m'est aussi revenu que ses efforts pour regagner mon estime ont été attribués au désir inté-

ressé de faire sa paix par mon intermédiaire avec une vénérable amie de notre Comité des petits vêtements, pourvue des biens de la fortune et fort liée avec moi. Je ne relève ces odieuses calomnies que dans le but de déclarer ici que je n'y ai jamais attaché la moindre importance ; afin d'obéir à mes instructions, j'ai fidèlement transcrit d'après mon journal toutes les fluctuations qu'a subies mon opinion sur notre héros chrétien. Je me rends également la justice d'ajouter qu'une fois que mon excellent ami eut reconquis sa place dans mon estime, il ne l'a plus jamais reperdue ; j'écris les larmes aux yeux, brûlant du désir d'en dire davantage. Mais non, je dois m'en tenir à ce que j'ai vu et entendu moi-même. Moins d'un mois après les événements que je consigne ici, des catastrophes survenues dans le monde des affaires diminuèrent mon pauvre petit revenu et me forcèrent à m'exiler, ne me laissant que le souvenir le plus tendre de M. Godfrey ; la calomnie l'a attaqué, mais elle ne saurait l'atteindre.

Laissez-moi sécher mes yeux et reprendre ma narration.

Je descendis goûter, assez curieuse de voir dans quelle disposition d'esprit se trouvait Rachel, maintenant qu'elle était libre de tout engagement. Bien que je sois une médiocre autorité en ces matières, il me sembla que le premier effet de sa liberté reconquise avait été de ramener sa pensée vers cet autre homme qu'elle aimait. Je crus reconnaître aussi qu'elle était furieuse contre elle-même de ne pouvoir surmonter un sentiment dont elle rougissait dans son for intérieur. Quel était l'objet de cet amour ? J'avais mes idées à cet égard. Mais il était inutile de perdre mon temps en suppositions. Lorsque je l'aurais convertie, il s'ensuivrait qu'elle n'aurait plus de secrets pour moi ; je saurais tout ce qui concernait cet homme, toute l'histoire de la Pierre de Lune, etc. Si je n'avais eu des motifs plus élevés de réveiller chez elle les dons spirituels, celui d'arriver à débarrasser son cœur de ses coupables secrets eût été suffisant pour m'encourager à persévérer.

La tante Ablewhite prenait de l'exercice dans une chaise de malade, et Rachel l'accompagnait.

« Je voudrais pouvoir traîner cette chaise, s'écria-t-elle, et me fatiguer jusqu'à en tomber. »

Elle fut de la même humeur pendant la soirée. Je découvris, dans un des précieux opuscules de mon amie (*la Vie, les Lettres et les Travaux de miss Jane Ann Stamper, 44e édition*), des passages singulièrement appropriés à l'état actuel de Rachel ; je proposai de les lui lire, mais elle se dirigea vers son piano. Se figure-t-on qu'elle connaissait assez peu les personnes sérieuses pour supposer que ma patience pût être si vite épuisée ! Je m'assis, gardant miss J. A. Stamper près de moi, et attendant les événements avec une inaltérable confiance dans l'avenir.

M. Ablewhite père ne parut pas ce soir-là ; mais je connaissais trop l'importance que son avidité temporelle devait attacher au mariage de son fils, et j'étais convaincue que tous les efforts de M. Godfrey ne l'empêcheraient pas de nous arriver dès le lendemain. Son intervention amènerait infailliblement la scène violente que je prévoyais et dans laquelle Rachel dépenserait toutes ses facultés de résistance. Je n'ignore pas que le vieux M. Ablewhite passe généralement (surtout parmi ses inférieurs) pour un homme d'un caractère très-facile. D'après ce que j'ai observé, il ne justifie sa réputation qu'autant que sa volonté ne rencontre aucun obstacle.

Le lendemain, comme je m'y attendais, ma tante fut aussi, étonnée qu'elle était capable de l'être, en voyant arriver subitement son mari.

À peine venait-il d'entrer dans la maison que je fus surprise à mon tour de le voir suivi de M. Bruff : ce qui compliquait la situation.

Je n'avais jamais trouvé la présence de l'avoué plus inopportune qu'en ce moment ; il semblait préparé à tout, même à maintenir la paix, et cela avec Rachel au nombre des combattants !

« Quelle heureuse surprise, monsieur ! dit M. Ablewhite, s'adressant avec sa menteuse politesse à M. Bruff. Lorsque j'ai quitté hier votre bureau, je n'espérais pas avoir l'honneur de vous voir aujourd'hui à Brighton.

– J'ai réfléchi sur notre conversation depuis lors, répondit M. Bruff, et il m'est venu la pensée que je pourrais être utile dans l'occasion présente. Je n'ai eu juste que le temps de prendre le train, et n'ai jamais pu découvrir celui des wagons dans lequel vous voyagiez. »

Cette explication donnée, il s'assit auprès de Rachel. Je m'effaçai modestement dans un coin, avec miss Jane Stamper posée sur mes genoux, en cas de besoin ; ma tante resta à la fenêtre, s'éventant tranquillement comme toujours. M. Ablewhite se tint au milieu de la pièce ; son crâne chauve avait une teinte plus rose que de coutume. Il s'adressa à sa nièce du ton le plus affectueux.

« Rachel, ma chère, dit-il, j'ai appris par Godfrey des nouvelles bien étranges, et je viens ici vous en demander quelque explication. Vous avez un petit salon particulier dans la maison, vous plairait-il que nous nous y rendions ? »

Rachel ne bougea pas. Soit qu'elle fût décidée à provoquer un éclat, soit qu'elle obéit à certains signes de M. Bruff, toujours

est-il qu'elle refusa à M. Ablewhite le plaisir de la conduire dans son petit salon.

« Tout ce que vous avez à me dire, répondit-elle, vous pouvez le dire ici en présence de ma famille et, ajouta-t-elle en désignant M. Bruff, du plus ancien comme du plus fidèle ami de ma mère.

– Comme il vous plaira, ma chère ! » fit l'aimable M. Ablewhite.

Il prit une chaise ; chacun regarda sa figure, comme si l'on pouvait lire la vérité sur le visage d'un homme qui a passé soixante-dix ans à l'école du monde ! Moi, je regardai le sommet de son crâne chauve, ayant remarqué en d'autres occasions que son humeur se manifestait à cette place.

« Il y a quelques semaines, continua-t-il, mon fils m'apprit que miss Verinder lui avait fait l'honneur de lui promettre sa main. Serait-il possible, Rachel, qu'il se fût fait illusion, ou qu'il eût mal compris votre pensée ?

– Nullement, répondit-elle ; je m'étais engagée à l'épouser.

– Vous répondez franchement au moins ! et tout cela est fort satisfaisant, ma chère, jusqu'à présent ; donc, par rapport à ce qui a eu lieu il y a quelques semaines, Godfrey n'a commis aucune erreur ; alors l'erreur est manifeste dans ce qu'il m'a dit hier. Je commence à le voir : vous et lui avez eu une querelle d'amoureux, et mon cher fils a eu la sottise de la prendre au sérieux. Ah ! j'aurais été moins maladroit à son âge ! »

À ces paroles, la nature déchue, la mère Ève commença à s'irriter chez Rachel.

« Je désire, monsieur Ablewhite, que nous nous comprenions parfaitement, dit-elle. Il n'y a pas eu la moindre querelle, hier, entre votre fils et moi. S'il vous a appris que je lui avais annoncé l'intention de rompre mon engagement et qu'il y avait consenti de son côté, il vous a dit la vérité. »

Le thermomètre indicateur, ou le crâne de M. Ablewhite, commença à marquer une élévation de température. Sa figure resta plus aimable que jamais, mais le rouge gagnait son crâne et fonçait déjà !

« Allons, allons, ma chère enfant, dit-il de sa voix la plus douce, ne soyez pas si dure pour mon pauvre Godfrey ! Il aura évidemment commis quelque bévue ! Dès son enfance, il manquait d'adresse, mais il a les meilleures intentions du monde, Rachel ; il désire toujours bien faire.

– Monsieur Ablewhite, il faut que je me sois fort mal exprimée, ou bien vous affectez de ne pas me comprendre ; une fois pour toutes, il est parfaitement convenu entre votre fils et moi que nous resterons, tant que nous vivrons, cousins, mais rien de plus. Est-ce assez clair ? »

Le ton dont elle prononça ces mots rendait impossible, même pour M. Ablewhite, de s'y méprendre plus longtemps. Son thermomètre monta encore de quelques degrés, et sa voix cessa d'être celle qu'on attribue en général à un homme doux et bien élevé.

« Je dois donc entendre, dit-il, que votre promesse de mariage est rompue ?

– Veuillez le comprendre ainsi, monsieur Ablewhite.

– Je dois aussi admettre que cette rupture a été proposée par *vous* ?

– C’est en effet *moi* qui l’ai demandée, et j’ai rencontré, comme je vous l’ai dit, le consentement et l’approbation de votre fils. »

Le thermomètre marqua le maximum : le rose était devenu ponceau.

« Mon fils n’a pas de sang dans les veines ! cria ce vieux disciple du monde, arrivé au comble de la fureur. Je me dois à moi-même comme père, si ce n’est pour mon fils, de vous demander quel grief vous avez contre M. Godfrey Ablewhite ? »

Ici M. Bruff intervint pour la première fois.

« Vous n’êtes point forcée de répondre à cette question, » dit-il à Rachel.

Le vieil Ablewhite se retourna immédiatement contre lui :

« N’oubliez pas, monsieur, que vous vous êtes invité vous-même ici ; votre ingérence aurait eu meilleure grâce si vous aviez attendu qu’on vous la demandât. »

M. Bruff ne releva pas cette attaque, et le vernis qui recouvrait sa vieille figure ne broncha pas. Rachel le remercia de l’avis qu’il lui donnait, puis elle se retourna vers M. Ablewhite. Le sang-froid dont elle ne se départait pas était vraiment effrayant à voir dans une personne de son âge et de son sexe.

« Votre fils m’a fait la même question que vous me posez là, dit-elle ; je n’ai qu’une réponse à faire pour lui comme pour vous ; je lui ai proposé de nous dégager mutuellement, parce que la réflexion m’a prouvé que j’agissais dans l’intérêt de notre bonheur mutuel en revenant sur une promesse précipitée et en le laissant libre de faire un meilleur choix ailleurs.

– Mais enfin, de quoi mon fils est-il coupable ? insista M. Ablewhite. J'ai bien le droit de le savoir. Qu'a-t-il fait ? »

Elle persista tout aussi obstinément de son côté.

« Vous avez eu de moi la seule explication que je juge nécessaire de vous donner, répondit-elle.

– Bref, votre bon plaisir, miss Verinder, est de vous moquer de mon fils ? »

Rachel resta un instant silencieuse ; j'étais assise derrière elle, et je l'entendis soupirer. M. Bruff lui serra doucement la main ; elle se remit pourtant, et répondit à M. Ablewhite sans rien perdre de son assurance.

« Je me suis exposée à des soupçons plus graves que celui-là, dit-elle, et je les ai supportés patiemment ; le temps est passé où vous pouviez me mortifier en m'appelant une coquette. »

Elle parlait avec une amertume qui me prouvait que le souvenir de la Pierre de Lune venait de traverser son esprit.

« Je n'ai rien de plus à dire, » ajouta-t-elle d'un air de lassitude.

Ces mots n'étaient adressés à personne en particulier. Elle avait détourné ses yeux de nous tous et regardait par la fenêtre voisine.

M. Ablewhite se leva et repoussa sa chaise si violemment qu'elle bascula et tomba à terre.

« Il me reste quelque chose à dire de mon côté, annonça-t-il en frappant fortement sur la table. J'ai à dire que, si mon fils ne sent pas cette insulte, je la ressens pour lui. »

Rachel tressaillit, et le regarda avec surprise :

« Insulte ? que voulez-vous donc dire par là ?

– Insulte, répéta M. Ablewhite ; je connais votre motif, miss Verinder, pour rompre avec mon fils ! Je le sais aussi bien que si vous me l'aviez avoué. Votre satané orgueil de famille insulte Godfrey, comme il m'insulta moi-même lorsque j'épousai votre tante. Sa famille, famille de mendiants ! lui tourna le dos parce qu'elle épousait un honnête homme, qui avait fait son chemin et sa fortune à lui tout seul. Je n'avais pas d'ancêtres, je ne descendais pas d'une horde de bandits, de coupe-jarrets, qui avaient vécu de meurtre et de rapine : Je ne pouvais remonter au temps où les Ablewhite n'avaient pas de chemise sur le dos et étaient incapables de signer leur nom. Ah ! ah ! je n'étais pas digne d'épouser une Herncastle ! Et maintenant c'est mon fils qui n'est pas assez bien né pour vous ! Je m'en doutais, du reste. Vous avez le sang des Herncastle dans les veines, jeune fille ; je le voyais bien !

– Voilà des soupçons fort gratuits, fit M. Bruff ; je m'étonne que vous osiez les énoncer. »

Avant que M. Ablewhite eût pu répondre, Rachel prit la parole d'un ton de mépris exaspérant.

« À coup sûr, dit-elle à l'avoué, cela ne mérite pas qu'on s'y arrête ; s'il pense ainsi, laissons-le penser comme bon lui semble. »

De ponceau, M. Ablewhite devenait maintenant violacé. Il respirait à grand'peine, et regardait alternativement Rachel et

M. Bruff avec une fureur telle, que chacun se demandait à qui il allait s'attaquer d'abord. Sa femme, qui était restée à s'éventer imperturbablement jusqu'alors, commença à paraître réellement alarmée ; elle tenta, mais en vain, de le calmer. Pendant cette triste discussion, je m'étais sentie plus d'une fois appelée intérieurement à intervenir par quelques paroles graves, et il n'avait rien moins fallu pour me contenir que la crainte d'un scandale possible, crainte, je le confesse, bien indigne d'une chrétienne, qui doit agir non pas avec prudence, mais selon ce que le bien exige d'elle. Au point où en étaient arrivées les choses, je mis sous mes pieds toutes les considérations humaines ; si j'avais dû intervenir munie de mes seules ressources personnelles, j'eusse encore pu hésiter, mais les déplorables dissensions domestiques dont j'étais témoin étaient admirablement prévues dans la correspondance de miss Jane Ann Stamper. – Lettre mille et unième : « *De la paix dans les familles.* » – Je me levai donc dans mon modeste coin, et j'ouvris ce précieux livre.

« Cher monsieur Ablewhite, dis-je, permettez-moi de dire un mot, je vous en prie ! »

Lorsque j'attirai l'attention générale en me levant, je vis qu'il était sur le point de me rudoyer ; mais la forme affectueuse de ma phrase l'arrêta ; il me dévisagea avec un étonnement tout païen.

« En qualité d'amie sincère et dévouée, commençai-je, accoutumée de longue date à éveiller, convaincre, préparer, éclairer et fortifier mon prochain, permettez-moi de prendre la liberté la plus excusable, celle de calmer votre esprit. »

Il commençait à reprendre son sang-froid et eût éclaté, pourtant avec tout autre qu'avec moi ; mais ma voix, si douce de coutume, possède quelques notes très-élevées en cas de besoin ; dans cette occurrence, je me sentis appelée à parler haut.

Je mis mon cher opuscule devant lui et lui montrai du doigt la page ouverte.

« Ce ne sont pas mes paroles, m'écriai-je avec l'ardeur du missionnaire. Oh ! ne supposez pas que je sollicite votre attention pour mes humbles paroles ! Non ! Mais voici la manne dans le désert, la rosée sur une terre desséchée, des paroles de consolation, de sagesse, d'amour, les paroles mille fois bénies de miss Jane Ann Stamper ! »

Je ne fus arrêtée que par l'absence momentanée de souffle. Avant que j'eusse pu reprendre haleine, ce monstre à face humaine hurla avec rage :

« Que miss Jane Ann Stamper aille au... »

Il m'est impossible d'écrire ce mot impie, que je remplace par des points. Je jetai les hauts cris en l'entendant, je courus à mon petit sac posé sur une table ; je saisis tous les traités, et trouvai celui sur les jurements impies, intitulé : *Taisez-vous, pour l'amour de Dieu !* Je le lui tendis avec l'expression de la plus instante supplication ; il le déchira en mille pièces, et me le lança à travers la table ; tout le monde se leva, rempli d'effroi et ne sachant ce qui allait s'ensuivre. Moi je me rassis dans mon coin. Miss Jane Ann Stamper, dans une circonstance à peu près semblable, avait été saisie par les épaules et jetée à la porte. Je m'inspirai de son esprit pour affronter le même martyre.

Mais non, il n'en devait pas être ainsi. Sa femme fut la première à laquelle il s'adressa.

« Qui, qui, dit-il en bégayant de colère, a introduit cette impudente fanatique dans ma maison ? est-ce vous ? »

Avant que ma tante eût pu placer un mot, Rachel répondit pour elle :

« Miss Clack est ici invitée par moi. »

Ces mots firent une singulière impression sur M. Ablewhite. À sa rage succéda tout à coup un dédain glacial.

Il fut clair pour chacun que, quelque nette et courte qu'eût été la réponse de Rachel, elle donnait enfin à ce vilain homme l'avantage sur elle.

« Oh ! dit-il, miss Clack est *votre* hôte et dans *ma* maison ? »

Ce fut au tour de Rachel de perdre patience. Elle rougit, et ses yeux devinrent de feu. Elle se retourna vers l'avoué, et désignant M. Ablewhite, demanda avec hauteur :

« Qu'entend-il par là ? »

M. Bruff intervint de nouveau.

« Vous paraissez oublier, dit-il à M. Ablewhite, que cette maison a été louée par vous, comme tuteur de miss Verinder, pour son usage particulier.

– N'allons pas si vite, riposta M. Ablewhite, j'ai un dernier mot à dire, et que j'aurais dit depuis longtemps, si cette, – il regarda de mon côté, cherchant de quel abominable nom il pouvait me gratifier, – si cette vieille béguine ne m'avait interrompu. Je désire vous dire, monsieur, que si mon fils n'est pas digne d'être le mari de miss Verinder, je ne puis trouver son père digne de rester le tuteur de miss Verinder. Veuillez donc entendre que je refuse d'accepter le mandat que m'a légué le testament de lady Verinder. En termes de droit, je refuse ma coo-

pération à la tutelle. Cette maison a été naturellement louée en mon nom, j'en prends toute la charge, elle est mienne, et comme telle, je la garde ou la rends à mon choix. Je ne veux nullement presser miss Verinder ; je la prie au contraire de ne la quitter, elle, son invitée et leur bagage, qu'à son entière convenance. »

Il fit un profond salut et sortit du salon.

Telle fut la vengeance que M. Ablewhite tira du refus de Rachel d'épouser son fils !

Dès que la porte fut refermée, la tante Ablewhite fit une merveille qui nous confondit tous ! elle trouva assez d'énergie pour traverser la pièce !

« Ma chère amie, dit-elle en prenant Rachel par la main, je serais honteuse de mon mari, si je ne savais que ce n'est pas lui qui vient de vous parler, mais son mauvais caractère. Quant à vous, continua ma tante en se tournant vers mon coin avec un redoublement d'énergie, vous êtes la perverse créature qui l'a mis en colère. Je compte bien ne jamais revoir ni vous ni vos brochures. » Elle revint à Rachel et l'embrassa : « Je vous demande pardon, mon enfant, au nom de mon mari. Que puis-je faire pour vous ? »

Bizarre, capricieuse, déraisonnable dans toutes les actions de sa vie, Rachel fondit en larmes à ces paroles banales et rendit ses caresses à sa tante en silence.

« Si je puis me permettre de répondre pour miss Verinder, dit M. Bruff, oserais-je vous prier, mistress Ablewhite, d'envoyer ici Pénélope avec le chapeau et le châle de sa maîtresse ? Laissez-nous dix minutes ensemble, ajouta-t-il d'un ton plus bas, et vous pouvez compter sur moi pour arranger les choses à votre satisfaction et à celle de Rachel. »

La confiance de toute la famille dans cet homme était vraiment ridicule. Sans dire un mot de plus, ma tante quitta la chambre.

« Ah ! dit M. Bruff en la suivant des yeux, le sang des Herncastle a ses inconvénients, je l'admets. Mais après tout c'est quelque chose que d'être de bonne naissance ! »

Ayant fait cette remarque purement mondaine, il jeta un coup d'œil vers mon coin, comme s'il se fût attendu à me voir partir ; l'intérêt que je portais à Rachel, intérêt d'un ordre bien autrement élevé que le sien, me cloua sur ma chaise.

Ici encore, comme autrefois chez ma tante Verinder à Montagu-Square, M. Bruff renonça à me faire déloger ; il mena Rachel à la fenêtre et se mit à causer avec elle.

« Ma chère Rachel, lui dit-il, la conduite de M. Ablewhite vous a naturellement choquée et surprise. Si ce n'était pas perdre son temps que de discuter avec un pareil homme, nous pourrions aisément le mettre dans son tort ; mais cela n'en vaut pas la peine. Vous aviez parfaitement raison lorsque vous le disiez tout à l'heure. »

Il s'arrêta et regarda encore de mon côté ; je me tenais immobile, mes traités à portée de la main, et miss Jane Ann Stamper posée sur mes genoux.

« Vous savez, reprit-il, que la nature généreuse de votre excellente mère la portait à toujours voir les gens par leurs bons côtés plutôt que par leurs défauts. Elle nomma son beau-frère votre tuteur parce qu'elle avait confiance en lui, et dans le but d'être agréable à sa sœur. Personnellement, je n'ai jamais aimé M. Ablewhite, et j'ai réussi à faire mettre dans le testament une clause donnant à ses exécuteurs le pouvoir, en certains cas, de

s'entendre avec moi, pour nommer un autre tuteur. L'occasion s'en présente aujourd'hui ; j'espère mettre fin à cette pénible besogne et je me suis chargé près de vous d'un message de la part de ma femme. Voulez-vous bien faire à Mrs Bruff l'honneur de devenir notre hôte, et en demeurant sous notre toit, d'y vivre comme un membre de la famille, jusqu'à ce que les êtes sages se soient consultées et aient décidé ce qu'il convient de faire ? »

À ces mots, je me levai pour intervenir. M. Bruff justifiait toutes les craintes que j'avais conçues, lorsque je l'avais entendu demander le chapeau et le châle de Rachel.

Avant que j'eusse pu ouvrir la bouche, Rachel avait accepté l'invitation dans les termes les plus chaleureux. Si je laissais cet arrangement se conclure, si elle passait une fois le seuil de la porte de M. Bruff, adieu l'espoir le plus cher de ma vie, mon rêve de ramener au bercail la brebis égarée ! La seule pensée d'un pareil malheur m'accabla. Je m'affranchis des misérables liens des convenances mondaines, et avec une ferveur qui ne me permettait pas de choisir mes paroles :

« Arrêtez, dis-je, arrêtez ! il faut qu'on m'entende. Monsieur Bruff, vous n'êtes pas son parent, moi, je représente sa famille. Je l'invite à venir chez moi, et je somme les exécuteurs testamentaires de me nommer sa tutrice. Rachel, ma chère Rachel, je vous offre mon modeste logis ; venez à Londres par le premier train, ma chérie, et réunissez votre existence à la mienne ! »

M. Bruff ne dit rien. Rachel me regardait avec un étonnement blessant et qu'elle ne faisait aucun effort pour dissimuler.

« Vous êtes bien bonne, Drusilla, dit-elle enfin ; j'espère vous voir souvent quand je serai à Londres ; mais j'ai accepté l'invitation de M. Bruff, et je crois préférable de rester, pour le moment, confiée aux soins de Mrs Bruff.

– Oh ! ne dites pas cela, insistai-je… Je ne puis me séparer de vous, Rachel ; en vérité, je ne saurais vous quitter ! »

J'essayai de la prendre dans mes bras, mais ma tendresse n'était pas partagée ; elle se recula et parut effrayée.

« En vérité, voici une manifestation bien inutile ! dit-elle, je n'y comprends rien.

– Ni moi non plus, » fit M. Bruff.

Leur aveuglement, cet endurcissement horrible et mondain me révolta.

« Rachel ! oh ! Rachel ! m'écriai-je, n'avez-vous donc pas encore vu que mon cœur brûle de faire de vous une chrétienne ? aucune voix intérieure ne vous a-t-elle donc prévenue que je m'efforçais de *vous* rendre le service que je voulais rendre à votre chère mère, lorsque la cruelle mort l'arracha à mes soins ! »

Rachel avança d'un pas et me regarda d'un air étrange.

« Je ne comprends pas votre allusion à ma mère, miss Clack ; voulez-vous avoir la bonté de vous expliquer ? »

Je ne pus répondre. M. Bruff s'approcha de Rachel, et lui offrant son bras tenta de l'emmener.

« Vous ferez bien le laisser tomber cette conversation, ma chère, lui dit-il, et miss Clack fera bien de ne pas s'expliquer. »

J'aurais été une bûche ou une pierre que, devant cette ingérence de l'avoué, je n'eusse pu m'empêcher de déclarer la vérité. Je repoussai M. Bruff de la main avec indignation, puis dans un

langage solennel approprié à l'importance du sujet, j'établis le point de vue sous lequel la saine doctrine n'hésite pas à envisager l'affreux malheur de mourir sans préparation suffisante.

Rachel s'éloigna brusquement de moi et (je rougis pour elle de l'écrire) poussa un cri d'horreur.

« Emmenez-moi ! dit-elle à M. Bruff, allons-nous-en, pour l'amour de Dieu ! avant que cette femme puisse en dire davantage ! Pensez à la vie honnête, irréprochable, pleine de bonnes actions qu'a menée ma pauvre mère ! Vous étiez à ses funérailles, monsieur Bruff ; vous avez vu combien chacun l'aimait, vous avez vu les malheureux pleurer sur sa tombe leur meilleure amie. Et cette misérable est là, essayant de me faire croire que ma mère, qui fut un ange sur la terre, n'est pas parmi les anges au ciel ! Ne me parlez pas ! je veux m'en aller ! j'étouffe à respirer le même air qu'elle ! je suis effrayée de penser que je suis encore si près d'elle ! »

Sourde à toute remontrance, elle courut vers la porte.

Au même moment, sa femme de chambre entrait. Elle mit précipitamment son châle et son chapeau.

« Emballez mes affaires, dit-elle, et faites-les porter chez M. Bruff. »

J'essayai de m'approcher d'elle. J'étais saisie, affligée ; il est inutile d'ajouter que je ne pouvais être offensée. Je voulais seulement lui dire :

« Puisse votre cœur endurci se fondre ! je vous pardonne sincèrement ! »

Mais elle abaissa son voile, arracha son châle de mes mains et se hâta de gagner la porte qu'elle me ferma au nez. Je subis

son impertinence avec mon courage habituel, et le souvenir que j'en conserve est exempt de toute rancune. Avant de quitter la pièce, M. Bruff me décocha un dernier sarcasme.

« Vous eussiez mieux fait de ne pas vous expliquer, miss Clack, dit-il.

Il salua et sortit. La créature aux bonnets enrubannés suivit son exemple.

« Il est aisé de voir qui les a tous excités, dit-elle ; je ne suis qu'une pauvre domestique, mais je serais honteuse de me conduire ainsi. »

Elle sortit à son tour en tirant bruyamment la porte après elle.

Je restai seule dans la chambre, conspuée, abandonnée par eux tous.

Peut-on ajouter quelque chose à ce simple énoncé des faits, à cette touchante peinture d'une chrétienne persécutée par le monde ? Non, mon journal m'avertit qu'un chapitre de plus de ma vie accidentée se termine ici. À partir de ce jour, je ne revis jamais Rachel Verinder. Je lui ai pardonné ses insultes dans l'instant qui les a suivies ; depuis lors je n'ai pas cessé de prier ardemment pour elle. Et lorsque je mourrai, en témoignage de mon désir de rendre le bien pour le mal, elle recevra comme legs dans mon testament, « la Vie, les Lettres et les Travaux de miss Jane Ann Stamper. »

SECONDE NARRATION

Fournie par Mathieu Bruff, avoué de Gray's Inn Square

CHAPITRE I

Mon aimable amie, miss Clack, ayant déposé la plume, je la reprends à mon tour pour deux raisons.

En premier lieu, je suis en position d'éclaircir certains points fort intéressants, qui sont restés jusqu'à présent dans l'obscurité. Miss Verinder avait ses raisons particulières pour rompre son engagement de mariage, et j'étais l'auteur de sa résolution. M. Godfrey Ablewhite avait aussi ses motifs privés pour renoncer à ses droits sur sa charmante cousine, et je découvris ces motifs.

En second lieu, ce fut ma bonne ou ma mauvaise fortune de me trouver mêlé personnellement au mystère du diamant indien. J'eus l'honneur de recevoir à mon bureau la visite d'un personnage oriental, aux manières fort distinguées, qui n'était autre à coup sûr que le chef des trois Indiens. Ajoutez à cela que je rencontrai le lendemain le célèbre voyageur M. Murthwaite, et que j'eus avec lui au sujet de la Pierre de Lune une conversation qui influa grandement sur les événements ultérieurs.

Vous connaissez ainsi mes droits à occuper votre attention dans les pages qui vont suivre. L'histoire véritable de la rupture

du mariage vient la première par ordre de date et doit par conséquent être racontée en premier lieu ; mais, pour bien suivre la chaîne des événements, je crois nécessaire, si bizarre que cela vous paraisse, de vous ramener auprès du lit de mon excellent client et ami feu sir Verinder. Sir John avait sa part – une part assez large peut-être – des faiblesses de l'humanité, celles du moins qui sont les plus innocentes et les plus aimables. J'en mentionnerai une parce qu'elle se rapporte directement au sujet qui nous occupe. Tant qu'il jouissait d'une bonne santé, il éprouvait une répugnance invincible à faire son testament. Lady Verinder usa de son influence pour réveiller en lui le sentiment du devoir qu'il avait à remplir, et j'y joignis mes exhortations. Il admettait la justesse de nos observations, mais en restait là, jusqu'à ce qu'il fût atteint de la maladie qui devait le conduire au tombeau. Alors enfin je fus mandé pour recevoir les instructions de mon client relativement à son testament ; elles furent les plus simples qui m'eussent jamais été données dans le cours de ma carrière d'homme de loi.

Sir John sommeillait lorsque j'entrai ; ma présence le ranima un peu.

« Comment vous portez-vous, monsieur Bruff ? dit-il ; je ne vous retiendrai pas très-longtemps sur le sujet qui vous amène ici ; puis je me rendormirai. »

Il me suivit des yeux avec intérêt pendant que je préparais plume et papier.

« Êtes-vous prêt ? » demanda-t-il.

Je m'inclinai, trempai ma plume et attendis mes instructions.

« Je laisse tout à ma femme ; voilà tout ! « dit-il ; puis il se retourna sur son oreiller et se mit en mesure de se rendormir.

Je fus obligé de le déranger.

« Dois-je entendre, demandai-je, que vous laissez la totalité de vos propriétés de toute nature entièrement à lady Verinder ?

– Oui, dit sir John ; seulement, *moi*, j'exprime cela en moins de mots ; pourquoi ne faites-vous pas de même et ne me laissez-vous pas dormir ? Tout à ma femme, c'est là mon testament ? »

Il avait l'entière disposition de sa fortune qui se composait de biens-fonds et de valeurs mobilières. Dans la grande majorité des cas, je me fusse cru obligé de prier mon client de réfléchir de nouveau, mais dans la circonstance présente, je savais lady Verinder non-seulement digne de la confiance illimitée que son mari plaçait en elle (toutes les honnêtes femmes méritent pareille confiance), mais capable en outre de bien conduire ses affaires, ce qui pour le coup est une rareté qui se voit une fois entre mille. Le testament de sir John fut donc, en moins de dix minutes, rédigé et signé, et sir John put reprendre son somme interrompu.

Lady Verinder justifia de tout point la confiance que son mari lui avait témoignée ; dans les premiers temps de son veuvage, elle m'appela auprès d'elle et fit son testament. Elle envisagea sa position avec un tel bon sens que je n'eus aucun besoin de la conseiller, et ma responsabilité se borna à traduire ses instructions en langue juridique. Quinze jours après le décès de sir John, l'avenir de sa fille était sauvegardé de la façon la plus affectueuse et la plus sage.

Le testament reposa dans mon coffre-fort pendant un nombre d'années que je ne supputerai pas ; ce ne fut que vers l'été de 1848 que j'eus l'occasion de l'y reprendre, et cela dans de tristes circonstances.

À cette époque, les docteurs prononcèrent sur l'état de lady Verinder une sentence qui était un véritable arrêt de mort ; je fus la première personne qu'elle instruisit de sa situation, et elle se montra désireuse de revoir son testament avec moi.

On ne pouvait y rien ajouter de mieux pour sa fille ; mais depuis tant d'années, ses intentions relatives à divers legs s'étaient quelque peu modifiées, et il devint nécessaire d'introduire dans l'acte plusieurs codicilles. Tous ces points arrêtés entre nous, j'obtins de lady Verinder la permission d'en former un second testament, afin d'éviter quelques confusions et répétitions qui défiguraient le premier document et ne s'accordaient pas avec mon sentiment professionnel sur la netteté d'un acte public.

Miss Clack a parlé de la signature de ce second testament, auquel elle servit de témoin.

En ce qui concernait les intérêts pécuniaires de Rachel Verinder, ce testament était la reproduction textuelle du premier. Les seuls changements apportés furent dans le choix du tuteur et dans quelques clauses relatives à ce choix, rédigées sous mon inspiration. Après la mort de lady Verinder, le testament fut placé entre les mains de mon procureur pour être *prouvé*, selon le terme légal usité en pareil cas.

Environ trois semaines après, je reçus un premier avertissement qu'il se passait sous main quelque chose d'insolite. J'entrais par hasard chez mon ami le procureur, et je remarquai qu'il me reçut avec un intérêt plus vif que coutume.

« J'ai du nouveau à vous apprendre, me dit-il. Que pensez-vous que j'aie su ce matin aux Doctor's-Commons ? On a demandé le testament de lady Verinder, et il a déjà été examiné. »

C'était en effet une singulière nouvelle ! Il n'y avait rien au monde qui pût être contesté dans le testament, et je ne m'imaginais pas qui pouvait avoir un intérêt à l'examiner. (Je ferai remarquer, pour l'édification de ceux qui l'ignoreraient, que la loi permet à quiconque le demande de prendre communication des testaments aux Doctor's-Commons, moyennant une rétribution d'un shilling.)

« Avez-vous su qui a fait cette demande ? dis-je.

– Oui ; le clerc n'a pas hésité à m'en instruire. C'est M. Smalley, de la maison Skipp et Smalley, qui a fait la demande. Le testament n'a pas encore été copié sur les grands registres, il ne restait donc d'autre alternative que de se départir de l'usage habituel et de lui laisser voir le document original. Il l'a parcouru attentivement, puis a pris des notes sur son agenda. Avez-vous quelque idée de ses intentions ? »

Je fis un signe négatif.

« Je viendrai à bout de le découvrir, répondis-je, avant vingt-quatre heures d'ici. »

Sur ce, je retournai à mes bureaux. Si toute autre maison d'avoué avait été mêlée à cette affaire, j'eusse rencontré des difficultés dans mes recherches. Mais je savais par quel bout tenir Skipp et Smalley, ce qui rendait ma ligne de conduite, plus aisée à suivre. Mon premier clerc, digne et habile homme, était frère de M. Smalley. De là, entre ces messieurs et moi, des rapports indirects dont ils bénéficiaient, Skipp et Smalley ramassaient depuis plusieurs années les miettes qui tombaient de ma table ; en d'autres termes, je leur renvoyais toutes les causes dont, pour des raisons diverses, il ne me convenait pas de me charger.

Ils avaient donc tout intérêt à conserver mon patronage. Je comptais les en faire souvenir dans la présente occasion.

Dès mon retour, je racontai à mon clerc ce qui se passait, et l'envoyai chez son frère, avec « les compliments de M. Bruff, qui serait bien aise de savoir pourquoi MM. Skipp et Smalley ont trouvé nécessaire d'examiner le testament de lady Verinder. »

Ce message amena M. Smalley chez moi ; il convint qu'il avait agi d'après les instructions d'un client, puis il me demanda si ce ne serait pas de sa part une violation du secret professionnel que d'en dire davantage. Nous eûmes une discussion serrée à ce sujet ; au fond, il avait raison et j'étais dans mon tort. Mais la vérité est que j'avais mes soupçons, que je me sentais en colère, et que j'insistai pour en savoir plus long. J'allai plus loin, je refusai même de recevoir de plus amples informations à titre confidentiel, et entendis maintenir mon droit d'en user à ma discrétion ; je fis encore pis, car je profitai de la position où ils étaient vis-à-vis de moi pour exercer sur eux une pression que rien ne peut justifier.

« Choisissez, monsieur, dis-je à M. Smalley, entre le risque de perdre la pratique de votre client, ou bien de ne plus avoir la *mienne.* »

Je conviens que mes procédés sont indéfendables ; je commettais, ni plus ni moins, un acte de tyrannie ; mais comme tant d'autres tyrans, j'arrivai à mes fins ; M. Smalley fit son choix sans hésiter une seconde. Il sourit et se résigna à me livrer le nom de son client : « M. Godfrey Ablewhite. » C'en était assez pour moi, je n'en demandais pas davantage.

L'intelligence de ce qui va suivre n'étant possible qu'à la condition de connaître certaines clauses du testament de lady Verinder, il convient d'en instruire le lecteur.

Je dirai donc en peu de mots que Rachel Verinder n'était qu'usufruitière de la fortune laissée par sa mère. Le bon sens de

cette dernière, joint à mon expérience, en avait décidé ainsi, afin de dégager la jeune fille de toute responsabilité, et pour empêcher qu'elle ne devînt dans l'avenir la victime de quelque coureur de dot. Ni elle ni son futur mari ne pouvaient emprunter un liard sur les propriétés, de quelque nature qu'elles fussent, mobilières et immobilières ; ils auraient de beaux revenus, la jouissance de la maison de Londres et de celle du Yorkshire, mais rien de plus.

Lorsque j'eus appris ce que je voulais savoir, je fus fort embarrassé pour agir.

Depuis huit jours à peine, j'avais été informé des projets d'union de miss Verinder, et cette nouvelle m'avait causé une surprise mêlée de tristesse. Mon amitié et mon estime pour elle m'avaient fait éprouver un chagrin sérieux en la voyant tomber aux mains de M. Godfrey Ablewhite. Eh quoi ! maintenant, cet homme, que j'avais toujours considéré comme un mielleux hypocrite, justifiait la pire opinion que je pusse concevoir de lui et dévoilait le but intéressé de son mariage ! Quand ce serait vrai, me direz-vous, cela ne se voit-il pas tous les jours ? Je vous l'accorde, mon cher lecteur. Mais prendriez-vous la chose aussi légèrement, s'il s'agissait, laissez-moi le supposer, de votre fille ou de votre sœur ?

La première considération à examiner pour moi fut celle de savoir si M. Godfrey Ablewhite tiendrait son engagement, en apprenant ce que son avoué avait découvert pour lui.

Cela dépendait entièrement de sa position pécuniaire, qui m'était inconnue. S'il ne se trouvait pas dans une situation tout à fait désespérée, miss Verinder avec son revenu seul était encore un fort beau parti pour lui. Si, au contraire, il avait absolument besoin de réaliser une somme importante dans un délai donné, alors le testament de lady Verinder atteignait son but et préservait sa fille de devenir la femme d'un gredin pareil.

Cette dernière possibilité admise, il était inutile d'affliger miss Rachel dès les premiers temps de son deuil, en lui apprenant une triste vérité. Mais si ma première prévision venait à se vérifier, je risquais par mon silence de laisser s'accomplir un mariage qui pouvait faire le malheur de toute sa vie.

Dans le doute, je me rendis à l'hôtel où demeuraient Mrs Ablewhite et miss Verinder. Ces dames m'apprirent qu'elles partaient le lendemain pour Brighton et qu'un obstacle imprévu empêchait M. Godfrey de les accompagner ; je résolus aussitôt de prendre sa place. Tant que je n'avais fait que penser à Rachel Verinder, j'avais pu hésiter ; mais quand je me trouvai en sa présence, mon parti fut pris sur-le-champ, et je me décidai, quoi qu'il pût en résulter, à dire la vérité.

L'occasion que je cherchais s'offrit le lendemain de mon arrivée, comme je me promenais avec elle.

« Puis-je m'entretenir avec vous, lui dis-je, de votre projet de mariage ?

– Oui, fit-elle avec indifférence, si vous n'avez rien de plus intéressant à me dire.

– Pardonnerez-vous à l'ancien ami et serviteur de votre famille, miss Rachel, si je vous demande jusqu'à quel point votre cœur est engagé dans la réalisation de ce projet ?

– Je me marie en désespoir de cause, monsieur Bruff. Je ne vois dans le mariage qu'une sorte de bonheur plat qui puisse me réconcilier avec la vie. »

Cette réponse empreinte d'amertume semblait trahir l'existence de quelque roman intime.

Mais je poursuivais mon but et me gardai d'entrer dans aucune digression superflue.

« M. Godfrey Ablewhite ne saurait être de votre avis, dis-je. Son cœur à lui est intéressé dans cette union ?

– Il le dit, et je suppose que je dois le croire. Il ne m'épouserait pas, après tout ce que je lui ai avoué, s'il n'avait de l'affection pour moi. »

Pauvre jeune fille ! la pensée qu'un homme pouvait rechercher sa main dans des vues purement égoïstes et mercenaires ne lui était jamais entrée dans la tête.

Ma tâche était décidément plus difficile à remplir que je ne l'avais prévu.

« Avec mes préjugés d'un autre temps, poursuivis je, je trouve étrange...

– Qu'est-ce qui vous semble étrange ? demanda-t-elle.

– De vous entendre parler de votre futur comme si vous n'étiez pas absolument certaine de son attachement. Croyez-vous avoir quelque raison pour concevoir ce doute ? »

Sa pénétration peu commune saisit un changement dans ma voix ou dans mes manières, lorsque je lui fis cette question, et l'avertit que j'avais une intention en causant avec elle. Elle s'arrêta, retira son bras de dessous le mien, et me sonda du regard.

« Monsieur Bruff, dit-elle, vous avez quelque chose à m'apprendre relativement à Godfrey Ablewhite. Parlez ! »

Je la connaissais trop bien pour ne pas lui obéir, et je lui contai tout.

Elle prit mon bras et se remit à marcher. Je sentis sa main se crisper sur mon bras, et je la vis pâlir de plus en plus pendant que je parlais, mais elle ne me dit rien. Lorsque j'eus fini, elle garda encore le silence, sa tête s'inclina, et elle continua à marcher, sans faire attention à moi, oublieuse de tout, et comme perdue et abîmée dans ses propres pensées. Je me gardai de la troubler, mon expérience à son sujet m'avait appris, dans cette occasion comme dans d'autres, qu'il fallait la laisser prendre son temps. Le premier mouvement des jeunes filles est en général, lorsqu'elles ont appris quelque chose qui les intéresse, de multiplier les questions, puis de courir s'en entretenir avec quelque amie. Rachel, au contraire, dans les mêmes circonstances, commençait par se renfermer en elle-même et par faire ses réflexions à elle toute seule. Cette force de caractère est un rare mérite chez un homme ; chez une femme elle a l'inconvénient grave de la séparer de son sexe et de prêter à des interprétations erronées de la part du grand nombre ; je crois que je partagerais l'opinion générale, sauf à l'égard de Rachel Verinder. Cette indépendance morale constituait à mes yeux une de ses principales qualités ; je jugeais ainsi, en partie sans doute parce que je l'aimais et l'admirais, puis parce que mon opinion au sujet de la situation prise par elle dans l'affaire de la Pierre de Lune, reposait sur la connaissance que j'avais de ce trait distinctif de sa nature. Quelque fortes que fussent les apparences contre elle par rapport au mystère du diamant, quelque choquante que parût être sa connivence présumée avec le voleur inconnu, je me sentais assuré qu'elle n'avait commis aucune action indigne d'elle, sachant qu'elle n'avait dû prendre aucun parti avant de l'avoir sérieusement examiné à elle toute seule.

Nous avions marché depuis assez longtemps, lorsque Rachel secoua le fardeau de ses préoccupations. Elle me regarda

soudain avec une vague réminiscence de son sourire d'autrefois, le plus séduisant sourire de femme que j'aie jamais vu.

« Je dois déjà beaucoup à vos soins, me dit-elle, et je me sens plus que jamais votre obligée. Si vous entendez parler de mon mariage lors de votre retour à Londres, je vous prie de le démentir en mon nom.

– Êtes-vous donc résolue à rompre votre engagement ? demandai-je.

– Pouvez-vous en douter, fît elle avec fierté, après ce que vous venez de m'apprendre !

– Ma chère miss Rachel, vous êtes bien jeune, et vous pouvez rencontrer plus de difficultés que vous ne le prévoyez à sortir de la position actuelle. N'avez-vous pas une amie que vous puissiez consulter ?

– Je n'ai personne, » répondit-elle.

Je fus peiné, bien peiné de l'entendre faire cet aveu. Elle était si jeune et si isolée, et elle supportait si courageusement sa situation ! Dans mon désir de lui être utile, et bien que je me sentisse peu apte à me mêler d'une affaire aussi délicate, je lui fis part des pensées qui me vinrent à l'esprit, telles qu'elles se présentèrent. J'ai eu l'occasion de servir de conseil à un nombre infini de personnes, et dans les circonstances les plus difficiles, mais il ne m'était jamais arrivé de devoir aviser avec une jeune personne au moyen de rompre une promesse de mariage. Je lui suggérai ceci : dire à M. Godfrey Ablewhite, dans une entrevue privée, qu'elle avait connaissance des motifs intéressés dont il s'était inspiré en demandant sa main ; que cette union devenait par suite impossible, et qu'elle lui proposait d'entrer dans ses vues en paraissant rompre d'un commun accord avec elle ; sinon, il la forcerait, en lui faisant opposition, de faire connaître

au public les motifs qui la déterminaient. S'il tentait de nier ou d'atténuer les faits, elle n'avait qu'à *me* l'adresser. Miss Verinder m'écouta avec attention. Puis elle me remercia gracieusement, tout en me disant qu'elle ne pouvait suivre mon conseil.

« Puis-je vous demander, répondis-je, ce qui vous en empêche ? »

Elle hésita, et enfin me posa à son tour une question :

« Supposez qu'on vous demande d'exprimer votre opinion sur la conduite de M. Godfrey Ablewhite ?

– Oui.

– Comment la qualifieriez vous ?

– Je dirais que c'est la conduite d'un homme faux et bas.

– Eh bien, monsieur Bruff, j'ai cru en cet homme, et j'ai promis de l'épouser. Comment puis-je après cela lui dire qu'il est bas, qu'il m'a trompée ? Comment puis-je le déshonorer aux yeux du monde ? Je me suis dégradée moi-même en songeant à faire de lui mon époux. Si je lui dis en face ce que vous me conseillez de lui dire, ce sera avouer que j'ai commis une triste erreur, et cela m'est impossible après ce qui s'est passé entre nous. Je ne puis en vérité agir ainsi ! Cette honte ne serait rien pour *lui*, mais l'humiliation serait insupportable pour *moi !* »

Elle me dévoilait là encore une des bizarreries de sa nature ; son horreur de ce qui était bas la rendait sourde à toute autre considération, et elle aimait mieux encourir le risque d'un jugement sévère de la part de ses amis que de se placer en face d'une bassesse dont il lui fallait accepter le contact même momentané ! Jusqu'à ce moment, je n'étais pas entièrement rassuré sur la valeur du conseil que je lui avais donné, mais en la

voyant entrer dans cette voie, je ne pus qu'insister fortement auprès d'elle pour la prier de se rendre à mon avis.

Elle secoua la tête et répéta son objection en d'autres termes :

« Il est entré assez avant dans mon intimité pour me demander de devenir sa femme, et je l'ai placé assez haut dans mon estime pour lui donner mon consentement. Je ne puis après cela lui jeter à la figure qu'il est un méprisable personnage !

– Mais, ma chère miss Rachel, objectai-je, vous ne pouvez pas non plus vous dégager sans lui donner quelque raison plausible.

– Je lui répondrai qu'après y avoir mûrement réfléchi, je reste convaincue que, pour chacun de nous, il est préférable d'agir ainsi.

– Rien de plus que cela ?

– Non, rien de plus.

– Avez-vous pesé tout ce qu'il pourra dire de son côté ?

– Il dira ce qu'il lui plaira. »

Je ne pouvais qu'admirer sa fermeté et sa délicatesse, et pourtant je sentais qu'elle se mettait dans son tort ; je la suppliai de considérer sa position ; je lui rappelai qu'elle exposait sa conduite aux plus fâcheuses interprétations.

« Vous ne devez pas, lui dis-je, braver l'opinion publique pour obéir à un sentiment privé.

– Je le ferai, me répondit-elle, et je l'ai déjà prouvé.

– Que voulez-vous dire ?

– Vous avez oublié la Pierre de Lune, monsieur Bruff. N'ai-je pas alors affronté l'opinion publique, pour des raisons qui m'étaient personnelles ? »

Sa réponse me réduisit au silence ; je fus conduit à rechercher, après cet étrange aveu, l'explication de son attitude à l'époque de la perte de son diamant. Plus jeune, j'eusse peut-être réussi à en pénétrer le motif ; je n'y pus parvenir alors.

J'essayai encore d'insister pour la dernière fois, avant la fin de notre promenade : elle resta inébranlable. Mon esprit était étrangement bouleversé lorsque je partis. Elle était obstinée et avait tort ; elle m'intéressait, je lui reconnaissais des qualités admirables, et elle m'inspirait une profonde compassion ! Je lui fis promettre de m'écrire dès qu'elle aurait des nouvelles à donner ; puis je retournai à mes affaires à Londres, le cœur rempli d'inquiétude.

Le soir de mon retour, et avant que je pusse recevoir aucune lettre d'elle, je fus surpris par une visite de M. Ablewhite père, qui venait m'apprendre que son fils avait reçu son congé, *et l'avait accepté,* ce même jour.

Avec l'opinion personnelle que je m'étais faite sur l'affaire, la seule annonce du résultat de l'entrevue des cousins me suffit pour comprendre le motif de la soumission de M. Godfrey, et cela aussi clairement que s'il me l'eût expliqué lui-même. Il était en quête d'une somme importante et en avait besoin à jour fixe. Les revenus de Rachel, qu'il eût été heureux de trouver en toute autre circonstance, ne pouvaient ici lui venir en aide ; Rachel avait donc pu reprendre sa liberté sans rencontrer de ce côté d'obstacles sérieux. Si on m'accuse de jugement téméraire, je

demanderai à mon tour quel autre motif pourrait expliquer la facilité de M. Godfrey à renoncer à un mariage qui l'eût mis dans une position superbe jusqu'à la fin de ses jours.

La suite de mon entrevue avec M. Ablewhite père atténua sensiblement la joie que j'aurais été tenté d'éprouver en voyant l'heureuse issue de l'affaire.

Naturellement il venait me demander si je pourrais lui donner quelque éclaircissement sur la conduite incompréhensible de miss Verinder. Inutile de dire que je me trouvai hors d'état de lui fournir les renseignements qu'il désirait. Ma réponse ne fit qu'accroître la mauvaise humeur dans laquelle l'avait mis sa dernière conversation avec son fils, et sous l'empire de l'irritation M. Ablewhite perdit sa prudence accoutumée. Ses regards et son langage me convainquirent que miss Verinder trouverait en lui un homme exaspéré, lorsqu'il la rejoindrait le jour suivant à Brighton.

Je ne dormis pas de la nuit et passai ce temps à méditer sur ce qu'il convenait de faire. Comment finirent mes réflexions et comment M. Ablewhite se chargea de donner raison à mes craintes, point n'est besoin de vous l'apprendre ; cela, m'a-t-on dit, a déjà été indiqué en son lieu et place par la vertueuse miss Clack. Je dirai donc seulement, afin de compléter ce récit, que miss Verinder trouva enfin, la pauvre enfant, dans ma maison de Hampstead la tranquillité et le repos qui lui étaient si nécessaires. Elle nous fit l'honneur d'un long séjour ; ma femme et mes filles étaient charmées de la posséder au milieu d'elles, et quand les exécuteurs testamentaires eurent désigné un nouveau tuteur, miss Rachel, je suis fier et heureux de le constater, se sépara de ma famille comme on se sépare de vieux amis.

CHAPITRE II

Je dois maintenant faire connaître les détails que j'appris relativement à la Pierre de Lune, ou plutôt relativement au complot ourdi par les Indiens pour s'en assurer la possession. Ces incidents ne sont pas sans intérêt, à raison de leurs conséquences ultérieures.

Huit ou dix jours après que miss Verinder nous eut quittés, un de mes clercs entra dans mon bureau particulier et me remit une carte, en me disant qu'un gentleman demandait à me parler.

Je regardai la carte ; elle portait un nom étranger que j'ai oublié : puis, dans le bas, une ligne écrite en anglais, dont je me souviens fort bien : « Recommandé par M. Septimus Luker. » L'audace d'un individu qui, dans la situation de M. Luker, osait me recommander quelqu'un, m'abasourdit à tel point, que je restai un instant muet, me demandant si je ne rêvais pas. Le clerc remarqua ma stupéfaction et voulut bien me faire part de ses réflexions sur l'étranger qui m'attendait en bas :

« C'est un personnage d'une singulière physionomie, monsieur. Il est si brun que nous l'avons tous pris pour un Indien ou quelque chose de pareil. »

En associant l'impression du clerc avec l'impertinente inscription de la carte, je soupçonnai sur l'heure que la Pierre de Lune était au fond de la recommandation de M. Luker et de la visite de cet étranger. Au grand étonnement de mon clerc, je me décidai à accorder un entretien au susdit gentleman.

Pour me justifier d'avoir ainsi sacrifié ma dignité professionnelle à une pure curiosité, permettez-moi de vous rappeler qu'il n'y avait personne – du moins en Angleterre – qui fût plus

au courant que moi de l'histoire du diamant indien. J'avais reçu la confidence du plan formé par le colonel Herncastle pour échapper à ses assassins. J'avais reçu les lettres périodiques du colonel ; j'avais dressé son testament par lequel il léguait la Pierre de Lune à miss Verinder ; j'avais persuadé à son exécuteur d'accepter la charge résultant de cette clause, dans la pensée qu'un joyau de cette valeur serait une précieuse acquisition pour la famille. Enfin c'était moi qui avais combattu les scrupules de M. Franklin Blake et qui l'avais décidé à transporter la Pierre de Lune dans la maison de lady Verinder. Si donc quelqu'un avait le droit de s'intéresser à cette mystérieuse affaire, vous avouerez que c'était bien moi !

Dès l'instant que mon client improvisé parut devant moi, je me sentis intimement persuadé que j'étais en présence d'un des trois Indiens, et sans doute de leur chef. Il était mis avec soin ; mais malgré ses vêtements européens, son teint bistré, sa tournure souple et déliée, enfin ses manières graves et polies, suffisaient pour trahir son origine orientale à tous les yeux intelligents.

Je lui montrai un siège et le priai de m'instruire de l'affaire qui l'amenait auprès de moi.

Il commença par m'exprimer, dans l'anglais le plus choisi, ses regrets de la liberté qu'il prenait de me déranger ; ensuite il tira de sa poche un petit paquet recouvert de drap d'or. Enlevant une première, puis une seconde enveloppe en étoffe de soie, il plaça sur ma table une petite cassette, admirablement incrustée de pierres précieuses, sur un fond d'ébène.

« Je suis venu, monsieur, commença-t-il, pour vous demander de me prêter une somme d'argent, et je déposerai ceci comme gage de l'exactitude du remboursement. »

Je lui montrai sa carte.

« C’est à la recommandation de M. Luker que vous vous adressez pour cela à moi ? » répondis-je.

L’Indien s’inclina.

« Pourrais-je vous demander pourquoi M. Luker lui-même ne vous a pas avancé cette somme ?

– M. Luker m’a dit, monsieur, n’avoir en ce moment aucun argent disponible.

– C’est alors qu’il vous a engagé à venir me trouver ? »

L’Indien à son tour montra la carte.

« Il l’a écrit là-dessus, » me dit-il.

Les réponses étaient nettes et allaient au but ! Si la Pierre de Lune avait été en ma possession, je ne fais aucun doute que ce gentleman oriental ne m’eût assassiné sans une seconde d’hésitation. À part ce petit inconvénient, je puis affirmer qu’il était un client modèle ! Il eût pu ne pas respecter ma vie, mais il faisait ce qu’aucun de mes compatriotes n’avait jamais fait dans le cours de ma longue carrière professionnelle : il respectait la valeur de mon temps.

« Je regrette, dis-je, que vous ayez pris la peine de venir jusqu’ici. M. Luker s’est entièrement mépris en vous adressant à moi. On me confie, comme à d’autres membres de ma profession, des sommes à placer à titre de prêts, mais je ne les prête jamais à des étrangers, et je ne puis accepter le genre de garanties que vous m’offrez. »

Loin de chercher, comme tant d’autres importuns, à me faire me départir de ma règle, l’Indien me salua et remit sa cas-

sette dans ses enveloppes sans un mot de protestation. Il se leva, et cet admirable assassin se disposa à me quitter aussitôt que je lui eus répondu.

« Votre condescendance envers un étranger m'excusera-t-elle de vous poser une seule question avant de prendre congé de vous ? » me demanda-t-il.

Je saluai à mon tour. Une seule question en partant ! la moyenne en comportait au moins cinquante dans les souvenirs que je gardais de mes clients.

« À supposer, monsieur, qu'il *vous* eût été possible de me prêter cet argent, quel est le délai d'usage dans lequel j'aurais dû vous le rembourser ?

– Suivant la coutume de notre pays, répondis-je, vous auriez pu, si ce terme vous convenait, vous libérer une année après l'époque où vous eussiez touché le prêt. »

L'Indien me fit un dernier et très-profond salut ; puis, d'un mouvement prompt et souple, il se glissa sans bruit hors de la chambre.

Cette sortie effectuée en un clin d'œil avec une légèreté féline me causa, je l'avoue, un moment de stupeur. Aussitôt que je pus réfléchir à l'aise, mon raisonnement m'expliqua le but de cette incompréhensible visite.

Durant son entretien avec moi, l'étranger avait été tellement maître de lui que sa physionomie, sa voix et ses manières défiaient tout examen. Mais il m'avait pourtant donné une chance de pénétrer malgré lui sous cette surface impassible. *Il* n'avait pas paru faire le moindre effort pour fixer dans sa mémoire rien de ce que je lui avais dit, jusqu'à ce que j'en vinsse à désigner l'époque à laquelle un débiteur pouvait commencer à

se libérer d'un emprunt contracté par lui. Lorsque je lui donnai ce renseignement, il me regarda droit en face, pour la première fois, pendant que je parlais. La conclusion que j'en tirai fut qu'il avait eu un but particulier eu me faisant cette question et que ma réponse avait été pour lui d'un intérêt considérable. Plus je réfléchis à cette entrevue, plus je soupçonnai qu'en réalité l'exhibition de la cassette et la demande d'emprunt, n'avaient été que des formalités oiseuses, destinées à amener la question qu'on m'avait posée en partant.

Après m'être arrêté à cette conclusion, je m'efforçais de pousser un peu plus avant mes recherches et de découvrir les motifs de l'Indien, lorsqu'on m'apporta une lettre dont le signataire n'était rien moins que M. Septimus Luker lui-même. Il me faisait les plus plates excuses et promettait de me donner tout apaisement au sujet de cette affaire, si je voulais lui faire l'honneur de lui accorder une entrevue.

Poussé par la curiosité, je transigeai encore avec ma dignité professionnelle et donnai rendez-vous à ce monsieur pour le lendemain à mon bureau.

M. Luker était de tout point si inférieur à mon Indien, il se montra tellement lourd, vulgaire, laid, rampant, qu'il ne mérite pas de nous occuper longtemps, et je résumerai ainsi le résultat de mon entrevue avec lui :

La veille du jour où je vis l'Indien, celui-ci avait favorisé M. Luker de sa visite. En dépit de son déguisement européen, M. Luker n'hésita pas à reconnaître le chef des trois Indiens qui, quelque temps auparavant, l'avaient inquiété par leurs allées et venues autour de sa maison, et l'avaient mis dans la nécessité de faire sa déclaration au magistrat. De cette première découverte, il conclut, assez naturellement à vrai dire, qu'il se trouvait en présence d'un des trois coquins qui l'avaient bâillonné, aveuglé, fouillé et dépouillé du reçu de son banquier. Aussi fut-il en proie

à un accès de terreur folle, et, paralysé par l'effroi, il crut toucher à sa dernière heure.

De son côté, l'Indien s'était maintenu dans le rôle d'un étranger. Il exhiba sa cassette et fit identiquement la même demande qu'il devait reproduire le lendemain chez moi ; espérant s'en débarrasser promptement, M. Luker répondit n'avoir pas d'argent de disponible ; là-dessus, l'Indien avait demandé quelle autre personne sûre pourrait lui faire cette avance sur gage, et M. Luker lui répondit qu'un avoué bien posé offrait, d'ordinaire, les garanties les plus sérieuses en pareil cas. Prié de désigner une personne qui fût dans cette situation, M. Luker avait alors donné mon adresse uniquement parce qu'au milieu de sa frayeur, mon nom fut le premier qui lui vint à la pensée.

« Une sueur froide m'inondait, monsieur, ajouta ce pauvre misérable ; je ne savais plus ce que je disais, et j'espère, monsieur Bruff, que vous me pardonnerez en considérant que j'avais absolument perdu l'esprit. »

J'acceptai ses excuses avec assez de facilité. D'abord, c'était le moyen le plus prompt de me délivrer de sa présence, mais avant qu'il me quittât, je lui demandai si, au moment de se retirer, l'Indien n'avait pas fait quelque question digne de remarque.

Oui ! l'Indien avait en partant fait exactement la même question à M. Luker qu'à moi, et en avait reçu naturellement la même réponse que celle que je lui fis.

Que signifiait tout cela ? M. Luker ne put m'aider à déchiffrer cette énigme et je n'y réussis pas davantage par mes propres efforts. J'avais pour le soir une invitation à dîner en ville. L'esprit assez mal disposé, je remontai afin de procéder à ma toilette. Qui m'eût dit que ce dîner allait me fournir l'occasion de découvrir ce qui m'intriguait tant ?

CHAPITRE III

À ce repas, le personnage important se trouva être M. Murthwaite.

Lorsqu'il revint en Angleterre à la suite de ses lointaines pérégrinations, toute la société s'intéressa à ce voyageur. On voulut recueillir de sa bouche le récit des nombreux dangers auxquels il avait échappé. Il annonçait l'intention de retourner sur le théâtre de ses exploits et de pénétrer dans des régions encore inexplorées. Ce magnifique mépris de la mort qui lui faisait exposer une seconde fois sa vie réchauffait l'enthousiasme de ses admirateurs, car assurément toutes les probabilités humaines étaient contre lui. Nous n'avons pas tous les jours la chance de nous rencontrer à table avec un héros d'aventures, dont, selon toute apparence, nous n'entendrons plus parler désormais que pour apprendre qu'il a péri assassiné.

Lorsque les hommes restèrent seuls dans la salle à manger, je me trouvai assis près de M. Murthwaite. Tous les invités étant Anglais, il est presque inutile de dire qu'aussitôt affranchis de la salutaire contrainte due à la présence des dames, ces messieurs se mirent à causer politique.

Pour ce qui est de cet éternel et national sujet d'entretien, j'avoue être l'Anglais le moins Anglais de la Grande Bretagne. En thèse générale, de toutes les conversations, celles qui roulent sur la politique me paraissent les plus inutiles et les plus monotones. Quand les bouteilles eurent circulé pour la première fois autour de la table, je regardai M. Murthwaite et je remarquai qu'il semblait partager ma manière de voir ; car, sans en avoir

l'air et avec des précautions infinies pour ne blesser aucune convenance ; il s'apprêtait à dormir un petit somme. L'idée me vint aussitôt d'essayer si une allusion opportune à l'affaire du diamant aurait le pouvoir de la tenir éveillé ; en ce cas, je m'efforcerais de connaître son opinion sur la tournure nouvelle que prenaient les agissements des Indiens.

« Si je ne me trompe, monsieur Murthwaite, dis-je, vous connaissiez feu lady Verinder et vous vous intéressiez à l'étrange série des événements qui ont fini par la disparition de la Pierre de Lune ? »

L'éminent orientaliste me fit l'honneur de se réveiller et de me demander qui j'étais.

Je le mis au courant de mes relations avec la famille Herncastle, et n'oubliai pas de lui apprendre la singulière position que j'avais occupée autrefois vis-à-vis du colonel et de son diamant.

M. Murthwaite déplaça sa chaise de façon à tourner le dos à toute la compagnie des conservateurs et des libéraux, et concentra son attention sur le simple mortel M. Bruff, de Gray's Inn Square.

« Avez-vous su dernièrement quelque chose des Indiens ? demanda-t-il.

– J'ai tout lieu de croire, répondis-je, que j'ai eu une entrevue avec l'un d'eux, hier, dans mon cabinet. »

M. Murthwaite n'était pas homme à s'étonner aisément, pourtant ma réponse eut le don de le surprendre. Je lui contai ce qui était arrivé à M. Luker et à moi-même.

« Il est clair, ajoutai-je, que la dernière demande de l'Indien avait un but. Pourquoi tenait-il si fort à savoir l'époque à laquelle un emprunteur peut en général commencer à se libérer de sa dette ?

– Comment ! ne devinez-vous pas son motif, monsieur Bruff ?

– Je rougis de mon défaut de perspicacité, monsieur Murthwaite, mais, vraiment, je ne devine pas. »

Le célèbre voyageur parut prendre grand plaisir à sonder la profondeur de ma stupidité.

« Laissez-moi vous faire une question, dit-il ; où en est maintenant le complot ourdi contre la Pierre de Lune ?

– Je ne saurais le dire, répondis-je, cette conspiration indienne est toujours restée un mystère pour moi.

– Cela tient, monsieur Bruff, à ce que vous n'avez jamais pris la peine de l'examiner à fond. Voulez-vous que nous y jetions un coup d'œil, depuis le moment où vous dressâtes le testament du colonel Herncastle jusqu'à celui où l'Indien s'est présenté chez vous ? Dans notre position, et avec l'intérêt que vous inspire miss Verinder, il est d'une sérieuse importance que vous puissiez vous former une opinion bien nette en cas de besoin. Ceci admis, vous convient-il mieux d'arriver à pénétrer à vous tout seul le motif de l'Indien, ou désirez-vous que je vous épargne la peine de cette enquête ? »

Il serait superflu d'expliquer que je choisis cette dernière alternative, bien persuadé à l'avance que le point de vue pratique serait celui auquel allait se placer M. Murthwaite.

« Très-bien, dit ce dernier ; nous allons aborder en premier lieu la question de l'âge des trois Indiens. Je puis certifier qu'ils paraissent tous trois être du même âge ; et vous pouvez décider vous-même si l'homme que vous avez vu était jeune ou vieux. Vous croyez qu'il n'avait pas quarante ans ? moi aussi je le pense ; disons donc, pas quarante ans, Maintenant, reportons-nous au temps où le colonel Herncastle revint en Angleterre, et où vous fûtes mêlé au plan qu'il adopta pour préserver son existence ; ne comptez pas les années, tout ce que je veux vous faire remarquer est ceci : les indiens d'aujourd'hui ne sont évidemment, vu leur âge, que les successeurs des trois autres Indiens qui suivirent le colonel jusqu'à nos rivages, observez, monsieur Bruff, que tous trois étaient des Brahmines de haute caste lorsqu'ils quittèrent leur pays ! Nos Indiens actuels ont donc remplacé ceux qui les avaient précédés en Angleterre. S'ils n'avaient fait que cela, peu importerait ; mais ils ont fait bien plus ! ils ont succédé à l'organisation établie par leurs devanciers ; ne tressaillez donc pas ainsi ! Cette organisation paraît presque dérisoire, je le sais, pour nos idées anglaises ; moi, je la considère comme une association pouvant lever de l'argent sur ses affiliés et requérir au besoin les services de cette classe d'Anglais interlopes qui frayent à Londres avec une certaine espèce d'étrangers. Enfin les associés ont pour eux les sympathies cachées d'un petit nombre de leurs compatriotes et coreligionnaires employés dans quelques-unes des industries de cette grande ville. Tout cela, vous le voyez, ne paraît pas bien redoutable, et pourtant cette modeste petite organisation indienne est digne d'attention, parce que nous *pourrons* être forcés de compter avec elle. Le terrain ainsi déblayé, je vais vous poser une question, à laquelle je suis sûr que votre expérience va répondre. Quel est l'événement qui ouvrit aux Indiens leur première chance de ressaisir le diamant ? »

Je compris l'allusion faite à mon expérience.

« Leur première chance se présenta clairement, dis-je, à la mort du colonel. Ils furent instruits de son décès, à ce que je suppose ?

– Tout naturellement, et comme vous le dites, cet événement décida de leur première chance. Jusque-là, le diamant était en sûreté dans la caisse d'une banque. Vous dressâtes le testament par lequel le colonel laissait la Pierre de Lune à sa nièce ; le testament fut légalisé dans les formes habituelles. Vous, homme de loi, vous n'êtes pas en peine de savoir la voie que devaient dès lors suivre les Indiens, après s'être pourvus d'un conseil compétent et anglais ?

– Ils ont dû se procurer une copie de cet acte aux Doctor's-Commons, répliquai je.

– Justement. Un de ces Anglais interlopes dont j'ai déjà parlé la leur aura fournie. La copie du testament leur apprenait que la Pierre de Lune passait à la fille de lady Verinder, et que M. Blake père, ou un mandataire désigné par lui, devait la remettre entre ses mains. Il ne leur était pas difficile, vous en conviendrez, d'obtenir des renseignements sur des personnes aussi connues que lady Verinder et, M. Blake. La seule question à résoudre pour les Indiens aura été celle-ci : fallait-il essayer de s'emparer de la Pierre de Lune lorsqu'on la retirerait de la banque, ou bien devaient-ils attendre qu'elle fût arrivée chez lady Verinder dans le Yorkshire ? Ce second parti était évidemment le meilleur, et vous trouverez là l'explication de la présence des trois Indiens à Frizinghall, déguisés en jongleurs et guettant l'opportunité. Il va de soi que, pendant ce temps, leurs complices de Londres ne leur laissaient rien ignorer des événements. Deux hommes y auront été employés : l'un pour suivre quiconque irait de chez M. Blake à la banque ; l'autre pour payer de la bière aux domestiques de la maison et savoir par eux ce qui s'y passait. Ces moyens vulgaires leur auront appris promptement que M. Franklin Blake avait été à la banque, et qu'il était

la personne qui allait partir pour se rendre chez lady Verinder. Ce qui suivit cette découverte, vous vous le rappelez sans doute aussi bien que moi. »

Je me souvins que Franklin Blake avait en effet remarqué un de ces espions dans la rue, et qu'il avança en conséquence de quelques heures son arrivée dans le Yorkshire ; puis que, grâce au bon conseil du vieux Betteredge, il déposa le diamant à la banque de Frizinghall, avant que les Indiens le crussent même arrivé chez sa tante. Tout cela paraît fort clair jusqu'alors ; mais les Indiens, ignorant qu'on eût pris cette mesure de sûreté, devaient croire la Pierre de Lune dans la maison de lady Verinder pendant tout l'intervalle qui s'était écoulé avant l'anniversaire de la naissance de Rachel, et, en ce cas, comment ne firent-ils aucune tentative pour s'en emparer ? En soumettant cette difficulté à M. Murthwaite, je crus devoir ajouter ce qu'on m'avait conté du jeune garçon, de l'encre mystérieuse, et autres jongleries des Indiens.

« Quelle que soit, continuai-je, l'explication du fait dont je cherche à me rendre compte, je ne puis admettre qu'elle repose sur la théorie de la seconde vue.

– Ni moi non plus, répondit M. Murthwaite ; ces pratiques tiennent à l'un des côtés romanesques du caractère hindou. Quelque invraisemblable que la chose paraisse aux natures du Nord, il y a pour ces gens, au milieu des soucis et des labeurs de leur exil, une sorte de consolation à s'entourer d'un certain prestige merveilleux. Leur jeune compagnon est sans contredit un sujet lucide. Sous l'influence du somnambulisme, il a incontestablement reproduit ce qui était déjà dans l'esprit de la personne qui l'avait magnétisé. J'ai approfondi la théorie de la clairvoyance, et c'est dans cette limite que j'ai toujours vu se renfermer les phénomènes de magnétisme animal. Mais les Indiens pensent différemment ; ils sont persuadés que l'enfant voit des choses invisibles à leurs yeux, et, je le répète, ils trou-

vent dans cette conviction un encouragement à poursuivre leur tâche. Je suis entré dans ces détails uniquement parce qu'ils montrent le caractère humain sous un aspect curieux et sans doute tout nouveau pour vous. Mais dans notre enquête nous n'avons à nous préoccuper ni du magnétisme, ni de la clairvoyance, ni d'aucune autre chose qu'un esprit sensé ait peine à admettre. Mon but est de suivre pas à pas la conspiration indienne, afin d'en ramener les résultats à des causes naturelles à l'aide d'explications raisonnables. Ai-je réussi à votre satisfaction jusqu'ici ?

– Il n'y a aucun doute, monsieur Murthwaite ; pourtant j'attends encore, et avec quelque anxiété, une explication rationnelle de la difficulté que je viens de vous poser. »

M. Murthwaite sourit.

« Le problème, reprit-il, est on ne peut plus aisé à résoudre. Laissez-moi d'abord vous dire que vous appréciez fort bien la situation. Les Indiens ignoraient certainement ce que M. Franklin Blake avait fait du diamant, car nous les voyons commettre leur première erreur le soir même de l'arrivée de M. Blake chez sa tante.

– Leur première erreur ? répétai-je.

– Sans doute ! l'erreur de se laisser surprendre par Betteredge en rôdant autour de la terrasse. Ils eurent, au surplus, le mérite de reconnaître promptement leur fausse manœuvre, car, bien qu'ils en eussent tout le loisir, ils ne revinrent à la maison que plusieurs semaines après. »

– Mais pourquoi, monsieur Murthwaite ? C'est là ce que je désire savoir.

– Parce que jamais l'Indien, monsieur Bruff, ne s'expose à un risque inutile. Ils ont pu lire dans le testament du colonel, n'est-il pas vrai ? que la Pierre de Lune deviendrait la propriété absolue de miss Verinder à partir du jour anniversaire de sa naissance. Très-bien. Quel était alors le plan le plus simple et le plus sûr à suivre ? Tenter de s'emparer du diamant pendant qu'il restait entre les mains de M Blake, qui s'était déjà montré capable de deviner leurs projets et de les déjouer ? Ne valait-il pas mieux attendre que la Pierre fût remise à une jeune fille qui jouirait naïvement du plaisir d'étaler ce joyau à tous les regards et dans chaque occasion ? Voyez si la conduite des Indiens ne vient pas à l'appui de ce que je dis là. Ils apparaissent après une longue et patiente attente, le soir même du jour de naissance, et la justesse de leur calcul est récompensée par la vue du bijou déployant ses mille feux sur le corsage de miss Verinder ! Lorsque, dans le courant de la soirée, j'entendis l'histoire du colonel et du diamant, j'eus une telle conviction de la gravité du péril auquel M. Blake avait échappé (car soyez sûr que les Indiens l'eussent attaqué si le hasard ne l'avait pas fait revenir de la ville en compagnie de ses cousins) et je pressentis de tels dangers dans l'avenir pour miss Verinder, que je conseillai fortement d'adopter le plan du colonel, et de détruire l'identité de la Pierre de Lune en la faisant tailler en plusieurs pierres séparées. Vous savez comme moi que mon conseil fut rendu inutile par suite de l'inconcevable disparition du diamant pendant cette même nuit ; vous savez encore que cet événement, qui déconcerta le complot hindou, eut pour conséquence l'arrestation momentanée des jongleurs sous prévention de vol et de vagabondage. La première partie de la conspiration se termine ainsi. Avant que nous abordions la seconde, puis-je vous demander si j'ai répondu à votre objection de façon à satisfaire un homme de bon sens ? »

Il n'était pas possible de nier que, grâce à sa connaissance intime du caractère indien, il n'eût résolu parfaitement mes doutes ; il faut bien avouer aussi qu'il n'était pas tenu comme

moi de se souvenir des termes de plus de cent testaments rédigés par mes soins depuis celui du colonel Herncastle !

« Donc, résumons-nous, dit M. Murthwaite ; la première chance de ressaisir le diamant échappe aux Indiens le jour où ils sont conduits en prison. Quand rencontrent-ils leur seconde chance ? Je suis en mesure de prouver qu'elle se présenta pendant leur emprisonnement. »

Avant de poursuivre, il ouvrit son portefeuille à une certaine marque :

« Je demeurais à ce moment chez des amis à Frizinghall un jour ou deux avant la mise en liberté des Indiens, le directeur de la prison vint me trouver avec une lettre, qui avait été apportée pour eux par une Mrs Macann, propriétaire du logement où ils avaient demeuré ; cette dame l'avait reçue le matin par la poste. L'administration de la prison remarqua que le timbre était celui de « Lambeth », et l'adresse, bien qu'écrite correctement en anglais, différait pourtant singulièrement de la manière habituelle d'adresser une lettre. En l'ouvrant, on en avait trouvé le contenu écrit dans un idiome étranger, que l'on supposa, avec raison, devoir être de l'hindoustani. On vint me demander de traduire cet écrit ; je copiai l'original sur mon portefeuille, ainsi que la traduction que j'en fis, et les voici tous deux à votre service. »

Il me tendit son portefeuille ouvert. L'adresse de la lettre venait en premier, écrite tout d'un trait, sans ponctuation, comme il suit :

« Aux trois hommes indiens vivant chez la dame appelée Macann, à Frizinghall, dans le Yorkshire. »

Puis venait le texte hindou traduit ainsi en anglais :

« Au nom du Régent de la Nuit, dont le siège est sur l'Antilope, et dont les bras embrassent les quatre coins de la terre : Frères, tournez vos visages vers le sud, et venez me trouver dans la rue si bruyante, qui conduit à la rivière bourbeuse. La raison est celle-ci : je l'ai vu de mes propres yeux. »

La lettre finissait là, sans date ni signature ; je la rendis à M. Murthwaite, en avouant que ce singulier spécimen de la correspondance hindoue me déroutait.

« Je vais vous expliquer la première sentence, dit-il ; et l'attitude des Indiens vous dira le reste. Le Dieu de la Lune est représenté dans la mythologie hindoue comme une divinité à quatre bras, assise sur une antilope, et l'un de ses noms est celui de Régent de la Nuit. Donc, pour commencer, il y a là une allusion bien directe à la Pierre de Lune. Maintenant, voyons ce que firent les Indiens après que le directeur eut autorisé la remise de leur lettre. Le jour même où ils sont mis en liberté, ils vont à la station du chemin de fer et prennent des places pour Londres. Nous pensâmes tous à Frizinghall qu'on avait eu grand tort de ne pas les faire filer par un agent ; mais, lady Verinder ayant renvoyé l'officier de police et arrêté toute enquête relative au diamant, nul ne pouvait se permettre d'agir en cette occasion. Les Indiens étaient donc libres d'aller à Londres, et ils y allèrent. Qu'apprîmes-nous ensuite sur leur compte, monsieur Bruff ?

– Nous sûmes, répondis-je, qu'ils causaient de l'ennui à M. Luker en rôdant tout autour de sa maison à Lambeth.

– Avez-vous lu la déclaration faite par M. Luker au magistrat ?

– Oui.

– Si vous vous en souvenez, il y est question d'un ouvrier étranger employé chez le plaignant et que celui-ci venait de renvoyer, tant parce qu'il le soupçonnait d'une tentative de vol qu'à cause de sa connivence présumée avec ces Indiens si importuns. Ne devinez-vous pas maintenant, monsieur Bruff, quel est l'auteur de la lettre orientale qui vous intriguait tout à l'heure, et aussi quel est celui des trésors de M. Luker dont l'ouvrier cherchait à s'emparer ? »

La corrélation était trop claire pour que je ne me hâtasse pas d'en convenir. Je n'avais jamais mis en doute qu'à l'époque indiquée par M. Murthwaite, la Pierre de Lune n'eût passé entre les mains de M. Luker ; mais comment les Indiens en avaient-ils été instruits ? Voilà ce que je n'avais pas réussi à découvrir. Cette question, la plus obscure de toutes, à mon sens, venait d'être élucidée comme toutes les autres. Quelque retors que m'eût rendu ma profession, je commençai à comprendre que je pouvais me reposer aveuglément sur M. Murthwaite du soin de me conduire à travers les derniers méandres de ce labyrinthe où il m'avait si bien guidé jusqu'ici. Je lui fis l'amabilité de le reconnaître et il en parut flatté.

« Vous allez à votre tour me donner un renseignement avant que nous poursuivions, dit-il ; il faut que quelqu'un ait porté la Pierre de Lune du Yorkshire à Londres ; et il faut que cette personne ait emprunté dessus une somme importante, sans quoi le diamant n'eût jamais été en la possession de M. Luker. A-t-on découvert qui était cet individu ?

– Pas que je sache.

– N'y a-t-il pas eu une histoire sur M. Godfrey Ablewhite ? on m'assure que c'est un éminent philanthrope, et cela, à mon avis, parle bien haut contre lui ! »

Je tombai d'accord de grand cœur avec M. Murthwaite, mais je me crus obligé en même temps de lui dire, sans nommer miss Verinder, que M. Godfrey Ablewhite avait été déclaré innocent de ce fait, par un témoignage que je ne pouvais révoquer en doute.

« Très-bien, dit tranquillement M. Murthwaite ; laissons au temps le soin de tirer cette affaire au clair ; et revenons aux Indiens. Leur voyage à Londres ne fut que l'occasion d'une nouvelle déception ; je crois qu'on peut attribuer en grande partie leur second échec à la finesse et à la prévoyance de M. Luker, qui n'est pas pour rien le premier usurier d'Angleterre. En renvoyant promptement l'ouvrier suspect, il priva les Indiens d'un complice qui les eût aidés à s'introduire chez lui ; en transportant sans délai la Pierre de Lune chez son banquier, il prit les conjurés par surprise avant qu'ils eussent pu concerter un nouveau plan de vol. Les soupçons que conçurent les Indiens, les moyens qu'ils imaginèrent pour se mettre en possession du reçu de la banque, sont des faits trop récents pour qu'il soit besoin d'y insister. Disons seulement qu'ils savent le diamant hors de leur atteinte et déposé dans la caisse d'un banquier sous la désignation de « joyau de grand prix. » Maintenant, monsieur Bruff, quelle est leur troisième chance de ressaisir la Pierre de Lune, et quand se présentera-t-elle ? »

À peine m'avait-il adressé cette question, que je compris enfin l'objet de la visite que l'Indien m'avait faite à mon bureau.

« Je comprends ! m'écriai-je. Les Indiens sont convaincus comme nous que la Pierre de Lune est mise en gage, et ils veulent s'enquérir avec certitude du terme le plus prochain auquel elle peut être dégagée, parce que c'est au moment où le diamant sortira de la banque qu'il leur sera possible de s'en emparer !

– Je vous avais bien dit que vous trouveriez à vous tout seul, monsieur Bruff, si seulement je vous préparais le terrain.

Dans un an à partir de l'époque où la Pierre de Lune a été remise à M. Luker, les Indiens guetteront l'occasion que les paroles mêmes de M. Luker, corroborées de votre témoignage, leur ont permis d'espérer. Quand pouvons-nous supposer approximativement que le diamant a été mis en gage ?

– Vers la fin de juin, répondis-je, si je calcule bien.

– Et nous sommes en l'année 48. Fort bien. Si la personne inconnue qui a engagé le diamant peut le retirer dans un an, le joyau rentrera de nouveau en la possession de ladite personne à la fin de juin 49. Je serai sans doute alors à mille lieues de l'Angleterre et des nouvelles ; mais vous ferez peut-être bien d'en prendre note et de vous arranger pour être à Londres pour cette époque.

– Vous croyez donc qu'il se passera quelque chose de sérieux ? dis-je.

– J'aimerais mieux pour ma sûreté, répondit M. Murthwaite, me trouver parmi les fanatiques les plus exaltés de l'Asie centrale que de franchir le seuil de la banque avec la Pierre de Lune dans ma poche. Les Indiens ont été joués à deux reprises, monsieur Bruff, mais j'ai la ferme persuasion qu'ils ne le seront pas une troisième fois. »

Ce furent là ses derniers mots à ce sujet. On apporta le café, chacun se leva, les groupes se dispersèrent et nous allâmes rejoindre les dames au salon.

Je pris note de la date ; la reproduction de cette ligne inscrite sur mon agenda terminera mon récit :

Pour juin 49, Attendez-vous à entendre parler des Indiens, vers la fin de ce mois.

Maintenant, je passe la plume, dont je n'ai plus que faire, à l'écrivain qui doit me succéder.

TROISIÈME NARRATION

Écrite par Franklin Blake

CHAPITRE I

Je parcourais l'Orient pendant le printemps de l'année 1849 ; mes projets de voyage subirent à ce moment une modification non prévue dans l'itinéraire que j'avais laissé entre les mains de mon banquier et de mon homme d'affaires, avant de quitter Londres.

Ce changement nécessita l'envoi d'un de mes domestiques chez le consul anglais d'une des villes comprises dans l'itinéraire que j'abandonnais ; cet homme était chargé de me rapporter les lettres et l'argent qui devaient s'y trouver pour moi ; il devait me rejoindre ensuite dans un lieu convenu et à une époque fixée. Un accident indépendant de sa volonté retarda sa mission, et je l'attendis avec mon monde, campé pendant une semaine sur les limites du désert ; au bout de ce temps, je le vis entrer dans ma tente, nanti de tout ce qui lui avait été remis à mon intention, lettres et valeurs.

« Je crains bien, monsieur, que vous ne receviez là de tristes nouvelles. » me dit-il en me montrant une des lettres, bordée de noir et dont l'adresse était de la main de M. Bruff.

En pareil cas, les moments paraissent des siècles ; j'ouvris donc sur-le-champ la lettre de deuil.

M. Bruff m'apprenait que mon père était mort et que j'héritais de ses grands biens. Cette fortune faisait peser sur moi d'inévitables responsabilités ; aussi l'avoué me priait de revenir promptement en Angleterre. Le lendemain matin, je quittais l'Orient pour rentrer dans mon pays.

Le portrait que mon vieil ami Betteredge a fait de moi, avant que je quittasse l'Angleterre, est, je le crois, légèrement chargé. Avec son tour d'esprit original, il a pris au sérieux un des traits piquants que sa jeune maîtresse se plaisait à me décocher à propos de mon éducation étrangère. Il s'est imaginé reconnaître dans mon caractère ces côtés français, allemands, italiens que la causticité de ma cousine affectait d'y découvrir et qui, au fond, n'ont jamais été que des visions de notre bon Betteredge. À part cela, je conviens qu'il n'a dit que la vérité lorsqu'il m'a représenté comme blessé au cœur par les procédés de Rachel, et m'expatriant sous l'impression de la souffrance que me causait cette amère déception.

Je m'éloignai résolu, si l'absence et le temps m'y aidaient, à l'oublier. Il faut, à mon avis, ne pas connaître la nature humaine pour nier que le temps et le changement de lieu exercent leur salutaire influence sur les chagrins. Je n'oubliai jamais Rachel, mais mon attention fut détournée de l'objet exclusif de mes pensées ; le souvenir perdit de son amertume, et peu à peu la nouveauté de ma vie, la distance, le temps, contribuèrent à affaiblir mes impressions.

Il n'en est pas moins vrai qu'à peine en route pour le pays où elle vivait, je sentis décroître peu à peu l'efficacité du remède qui m'avait réussi jusque-là. À mesure que je me rapprochais d'elle et que j'avais plus de chances de la revoir, l'influence de son souvenir reprenait un irrésistible empire sur moi. Lorsque

je quittai l'Angleterre, son nom était le dernier que j'eusse voulu prononcer ; lorsque j'y revins, elle fut la première personne dont je demandai des nouvelles à M. Bruff.

On m'apprit naturellement tout ce qui s'était passé en mon absence, et j'entendis le récit entier qui vient de vous être fait à la suite de la narration de Betteredge, à l'exception toutefois d'un seul point. M. Bruff ne crut pas pouvoir à cette époque m'informer des raisons particulières qui avaient déterminé Rachel et Godfrey Ablewhite à renoncer, d'un commun accord, à leur projet d'union.

Je ne le pressai pas de questions sur ce sujet délicat. Après le sentiment de jalousie et de dépit dont je n'avais pas été maître en apprenant qu'elle avait agréé les vœux de Godfrey, ce fut un soulagement pour moi de savoir que ses réflexions l'avaient décidée à rompre un engagement contracté à la légère.

Une fois que je fus instruit du passé, je voulus connaître le présent, toujours en ce qui concernait Rachel. Aux soins de qui avait-elle été confiée depuis qu'elle avait quitté la maison de M. Bruff ? Où habitait-elle maintenant ?

Elle demeurait, me fut-il répondu, avec une dame veuve Mrs Merridew, sœur de feu sir John Verinder, que les exécuteurs testamentaires avaient investie de la tutelle et qui l'avait acceptée. On m'assura qu'elles s'entendaient admirablement ensemble, elles étaient établies pour la saison dans la maison de Mrs Merridew, à Portland-Place.

Une demi-heure après que j'eus reçu ces renseignements, je m'acheminai vers Portland-Place, sans avoir osé faire part de mon projet à M. Bruff. Le domestique qui m'ouvrit la porte n'était pas certain que miss Verinder y fût ou non ; je lui remis ma carte et l'envoyai s'en informer à l'étage supérieur. L'homme

redescendit avec une physionomie impassible, et me dit que miss Verinder était sortie.

J'eusse pu soupçonner d'autres personnes de me consigner à leur porte, ce n'était pas possible pour Rachel ; je laissai un mot pour prévenir que je reviendrais à six heures du soir.

À six heures, on me répondit pour la seconde fois que miss Rachel était sortie. Avait-elle laissé quelque écrit pour moi ? Non, aucun message ne m'était destiné. Ma carte avait-elle été remise à miss Verinder ? Le domestique m'affirma qu'elle l'avait reçue.

La conclusion à tirer était assez claire : Rachel refusait de me voir.

De mon côté, je me refusais à me laisser traiter ainsi, sans tenter au moins d'en découvrir la raison. J'envoyai mon nom à Mrs Merridew, et sollicitai l'honneur de l'entretenir quelques instants, au jour et à l'heure qu'il lui plairait de fixer. Elle ne fit aucune difficulté pour me recevoir aussitôt ; j'entrai dans un petit salon fort confortable et me trouvai en présence d'une vieille petite dame à l'aspect également confortable. Elle eut la bonté de témoigner une grande surprise et un regret infini du procédé dont je me plaignais, mais elle ajouta qu'elle n'était pas en position de me donner la moindre explication à cet égard, ou d'en exiger une de Rachel sur un point qui paraissait tenir à des sentiments de l'ordre le plus intime. Tout cela fut dit et répété avec une patience et une politesse inépuisables, et ce fut tout ce que je gagnai à mon entrevue avec Mrs Merridew.

Ma dernière ressource était d'écrire à Rachel ; mon domestique lui porta le lendemain une lettre de ma part, avec l'injonction formelle d'attendre la réponse.

Celle-ci me parvint ; elle ne contenait qu'une phrase :

« Miss Verinder refuse de donner suite à aucune correspondance avec M. Franklin Blake. »

Quelque tendresse que j'eusse conservée pour elle, je ressentis vivement un pareil affront. M. Bruff vint pour me parler d'affaires avant que j'eusse recouvré mon calme ; je laissai là les affaires et le rendis juge de la situation. Il se déclara aussi incapable de m'éclairer que Mrs Merridew elle-même. Je lui demandai si quelque bruit outrageant pour mon honneur était venu aux oreilles de Rachel ; M. Bruff m'assura n'en avoir jamais eu connaissance. Avait-elle parlé de moi d'une façon ou d'une autre alors qu'elle vivait chez M. Bruff ? Non, jamais. Mais n'avait-elle pas au moins, durant le cours de ma longue absence, cherché à savoir si j'étais mort ou vivant ? Aucune question de ce genre ne s'était échappée de ses lèvres. Je pris dans mon portefeuille la lettre que ma pauvre tante m'avait écrite de Frizinghall avant mon départ du Yorkshire, et j'attirai l'attention de M. Bruff sur le passage suivant :

« Dans l'inquiétant état d'esprit où se trouve Rachel, elle regarde toujours comme une offense impardonnable les soins que vous avez donnés à l'enquête relative à la perte du diamant. Par vos démarches dans cette affaire, vous avez involontairement et à votre insu aggravé le fardeau de ses inquiétudes en lui faisant craindre de voir, grâce à vos efforts, son bizarre secret découvert. »

« Est-il possible, demandai-je, que l'impression dont on m'entretient dans ces lignes subsiste encore aujourd'hui aussi violente que jamais ? »

M. Bruff parut réellement malheureux.

« Si vous tenez absolument à avoir ma réponse, reprit-il, j'avoue que je ne puis trouver d'autre explication à sa conduite. »

Je sonnai mon domestique et lui ordonnai de me procurer un livret de chemin de fer, puis de faire ma malle. M. Bruff me demanda avec étonnement ce que j'allais faire.

« Je pars pour le Yorkshire, lui répondis-je, par le premier train.

– Puis-je vous demander à quel propos ?

– Monsieur Bruff, l'offense dont je me suis rendu innocemment coupable vis-à-vis de Rachel, il y a près d'un an, est un grief qu'elle ne peut encore pardonner. Je n'accepterai pas cette position, due selon toute apparence à mon zèle pour la faire rentrer en possession de son joyau perdu ! Je suis résolu à découvrir le secret de sa haine contre *moi* et de son silence vis-à-vis de sa mère. Je n'épargnerai rien, ni le temps, ni les peines, ni l'argent, pour arriver à mettre la main sur l'auteur du vol. »

L'excellent homme essaya de me raisonner ; il me démontra de son mieux toute l'absurdité de mon projet et chercha enfin à me faire entendre raison, mais tout fut inutile ; j'étais sourd à son éloquence, et aucune considération humaine ne m'eût fait renoncer à ma détermination.

« Je reprendrai l'enquête, dis-je, au point où on l'a abandonnée ; et je la suivrai pas à pas jusqu'à ce moment-ci. Dans l'instruction de cette affaire, telle que *moi* je l'ai laissée, il y a des lacunes que Gabriel Betteredge peut combler. Donc je vais trouver Betteredge. »

Le soir du même jour, je revoyais la vieille demeure paisible et je me trouvais sur cette terrasse, bien présente à mes

souvenirs. Le jardinier fut la première personne que je rencontrai dans les jardins déserts ; il me dit avoir laissé Betteredge une heure auparavant, assis au soleil dans son coin favori de la cour intérieure. Je connaissais bien cette place, et j'allai l'y chercher ; je suivis donc les sentiers qui m'étaient si familiers et me mis à regarder par la grille ouverte de la cour.

Il était là, l'ami fidèle des jours heureux qui ne devaient plus revenir ; il était là sur sa vieille chaise massive, se chauffant dans l'angle accoutumé, sa pipe à la bouche, son Robinson Crusoé sur les genoux, et les chiens, ses bons compagnons, dormant à ses côtés ! De la place que j'occupais, les derniers rayons du soleil projetaient mon ombre en avant, soit que les chiens aperçussent mon approche ou que leur odorat si développé l'eût flairée, ils se levèrent en grognant. Le vieillard se redressa à son tour, les apaisa d'un mot et, se faisant un garde-vue de sa main, fixa avec curiosité la personne qui se montrait à la grille.

Mes yeux se remplirent de larmes, et il s'écoula un instant avant que j'eusse repris assez de calme pour lui adresser la parole.

CHAPITRE II

« Betteredge, dis-je en désignant du geste le livre bien connu qui reposait sur ses genoux, Robinson Crusoé vous a-t-il appris ce soir que vous pouviez compter sur la visite de Franklin Blake ?

– Par le Seigneur, monsieur Franklin, s'écria le vieillard, c'est là justement ce que Robinson Crusoé vient de faire ! »

Il se mit sur pied avec mon aide, et demeura un instant, à regarder alternativement Crusoé et moi, sans savoir évidemment lequel de nous deux lui causait le plus d'étonnement. Son incertitude se termina en faveur du livre. Le tenant ouvert dans ses mains, il contempla avec une indicible stupéfaction le merveilleux volume comme s'il se fût attendu à en voir sortir Robinson Crusoé lui-même désireux de nous accorder l'honneur d'une entrevue personnelle.

« Voici le passage, monsieur Franklin ! dit-il aussitôt qu'il put recouvrer l'usage de la voix. Aussi vrai que j'existe, voici ce que je lisais un instant avant votre arrivée ! Page cent cinquante-six, ainsi qu'il suit : « Je restai comme frappé de la foudre, ou comme si j'eusse vu une apparition. » Si cela ne veut pas dire : « Attendez-vous à l'arrivée subite de M. Franklin Blake », je ne sais plus ce que signifie la langue anglaise ! » dit Betteredge, qui ferma le livre avec force et dégagea enfin une de ses mains pour prendre celle que je lui offrais.

Je m'étais attendu, tout naturellement, à ce que, dans les circonstances actuelles, il m'accable de questions. Mais non, le vieux serviteur ne songeait tout d'abord qu'à exercer l'hospitalité dès le moment où un membre de la famille arrivait dans la vieille demeure.

« Entrez, monsieur Franklin, » me dit-il.

Il ouvrit la porte qui était derrière lui et me fit une de ces révérences du temps passé, dont il gardait la tradition.

« Croyez bien, continua-t-il, que je vous demanderai ce qui vous amène ici ; mais il faut d'abord que je veille à votre confort. Quels tristes changements depuis que je ne vous ai vu ! la maison est fermée, les domestiques sont renvoyés ; mais peu importe, je ferai votre dîner, la femme du jardinier s'occupera de votre chambre, et s'il reste une bouteille de notre fameux bor-

deaux Latour dans la cave, c’est vous qui la boirez, monsieur Franklin. Je vous offre la bienvenue, monsieur, je vous l’offre de tout mon cœur. »

Pauvre vieux ! il faisait son possible pour réagir contre la tristesse de cette maison déserte, et me recevait avec la cordialité de l’ancien temps.

Il m’en coûtait de le désappointer. Mais la maison appartenait maintenant à Rachel. Pouvais-je y manger, y coucher, après ce qui s’était passé à Londres ? Le plus vulgaire sentiment de dignité personnelle me défendait d’en franchir le seuil.

Je pris Betteredge par le bras et l’emmenai dans le jardin, où je lui fis l’aveu pénible de la vérité. Entre son attachement pour Rachel et son affection pour moi, il était bien embarrassé ; la tournure que les choses avaient prise le désolait. Son opinion, quand il me la donna, fut exprimée comme toujours en termes nets et francs ; elle respirait la philosophie pratique qui lui était propre et que j’appellerai la philosophie de l’école Betteredge.

« Miss Rachel a ses défauts, je ne l’ai jamais nié, dit-il ; elle a entre autres celui de monter sur ses grands chevaux en mainte occasion. Elle a essayé d’en monter un vis-à-vis de *vous*, monsieur, Franklin, et vous l’avez prise au sérieux. Seigneur ! connaissez-vous donc les femmes si peu que cela ? ne m’avez-vous jamais entendu parler de feu Mrs Betteredge ? »

Je l’avais entendu discourir sur sa femme, Dieu merci, assez souvent ; il la citait toujours comme un exemple frappant de la malice et de la fragilité native de l’autre sexe. Ce fut encore à ce propos qu’il la remit sur le tapis.

« Très-bien, monsieur Franklin ; maintenant écoutez-moi. Chaque femme a un dada différent ; feu Mrs Betteredge montait cet animal favori toutes les fois qu’il m’arrivait de répondre par

un refus à une de ses fantaisies. En pareil cas, dès que je revenais de mon ouvrage, ma femme ne manquait pas de m'appeler au bas de l'escalier de la cuisine pour me dire qu'après la brutalité de ma conduite envers elle, elle ne se sentait pas le courage de faire mon dîner. Pendant quelque temps, j'endurai la chose, justement comme vous supportez les lubies de miss Rachel, mais à la fin je perdis patience. Un jour je descendis, je saisis Mrs Betteredge dans mes bras – très-affectueusement, vous pensez – et je l'emportai comme un paquet jusqu'en haut où je la déposai dans le meilleur parloir, celui de réception. Là, je lui dis : « Je crois que vous êtes ici à votre place, ma chère amie. » Puis je retournai à la cuisine, m'y enfermai à clé, ôtai ma redingote, retroussai mes manches de chemise, et fis cuire mon dîner. Lorsqu'il fut prêt, je le servis de mon mieux et me régalai de bon cœur ; je pris ensuite ma pipe, mon grog, nettoyai la table et la vaisselle, rangeai la pièce et balayai le plancher. Quand tout fut propre et brillant à ne pouvoir l'être davantage, j'ouvris la porte et laissai rentrer Mrs Betteredge. « J'ai eu mon dîner, ma chère, lui dis-je, et je crois que vous trouverez la cuisine remise dans l'état où vous pouviez le désirer. » Tant que vécut ma femme, monsieur Franklin, je vous réponds que je n'eus plus jamais à faire ma cuisine ! Morale : vous avez supporté les dadas de miss Rachel à Londres, ne faites pas de même en Yorkshire. Revenez à la maison. »

Je n'avais rien à répondre, mais il me fallut pourtant assurer mon vieil ami que même son talent de persuasion n'aurait pas prise en cette occasion sur moi.

« La soirée est charmante, dis-je ; je vais retourner à Frizinghall et y prendre une chambre à l'hôtel ; mais il faut que vous me promettiez d'y venir déjeuner demain avec moi ; j'ai quelque chose à vous demander. »

Betteredge hocha gravement la tête.

« Je suis vraiment peiné, dit-il ; j'avais espéré apprendre que tout allait bien entre vous et miss Rachel. S'il faut que vous fassiez à votre tête, monsieur, ajouta-t-il après un instant de réflexion, il n'est pas nécessaire d'aller chercher un lit à Frizinghall ; on le trouvera plus près que cela, à Hotherstone's Farm, à deux milles d'ici. Vous ne pouvez pas m'objecter que là vous serez chez miss Rachel, ajouta malicieusement Betteredge, car Hotherstone fait valoir pour son compte, monsieur Franklin. »

Je me souvenais de cette ferme, située au fond d'une vallée, sur les bords d'un des plus jolis cours d'eau qu'il y ait dans cette partie du Yorkshire ; le fermier louait habituellement une chambre à coucher et un petit parloir aux touristes, pêcheurs à la ligne ou artistes, qui parcouraient le comté. Il m'aurait été impossible de trouver un gîte plus agréable pour la durée de mon séjour dans les environs.

« Les chambres sont-elles libres ? dis-je.

– Oui, monsieur, car Mrs Hotherstone est venue me demander hier de les recommander.

– Je les prendrai donc, Betteredge, avec grand plaisir. »

Nous rentrâmes dans la cour, où j'avais laissé mon sac de voyage. Après l'avoir chargé sur son épaule. Betteredge parut de nouveau en proie à la stupéfaction dans laquelle mon apparition l'avait plongé, lorsque je le surpris établi sur sa chaise curule. Il regarda la maison d'abord, puis me considéra de l'air d'un homme qui n'ose en croire ses yeux.

« Il y a bien longtemps que je suis au monde, dit ce modèle des serviteurs, mais je ne me serais jamais attendu à quelque chose de semblable ! Voilà la maison, et voici M. Franklin Blake, et, Dieu me pardonne, si l'un des deux n'est pas en train de

tourner le dos à l'autre et ne s'avise pas d'aller coucher dans un garni ! »

Il me montra le chemin, secouant la tête et grognant sans relâche.

« Il ne reste plus qu'une chose inimaginable à voir, me dit-il par-dessus son épaule. Votre premier soin, monsieur Franklin, va être certainement de me rembourser les sept shillings six pence que vous m'empruntâtes dans votre enfance. »

Cette petite pointe sarcastique le remit de meilleure humeur. Nous quittâmes la maison et passâmes devant la loge du concierge. Une fois hors du parc, aux termes du code de Betteredge, les devoirs de l'hospitalité cessaient pour faire place aux droits de la curiosité. Il ralentît son pas, de façon à me permettre de le rejoindre.

« Belle soirée pour la promenade, monsieur Franklin, dit-il ; à supposer que vous fussiez allé loger à Frizinghall…

– Oui, eh bien ?

– J'aurais eu l'honneur de déjeuner demain matin avec vous.

– Venez déjeuner demain avec moi à la ferme.

– Je vous remercie infiniment, monsieur Franklin, mais ce n'est pas au déjeuner que je songeais précisément, je croyais que vous aviez quelque chose à me conter ?… Si ce n'est pas un secret, fit alors Betteredge, qui sans plus de détours alla droit au fait, je meurs d'envie de savoir ce qui peut vous amener ici aussi soudainement.

– Qu'est-ce qui m'y amena la première fois ? demandai-je.

– La Pierre de Lune, monsieur ; mais actuellement ?

– Encore une fois la Pierre de Lune, Betteredge. »

Le vieillard s'arrêta et me regarda attentivement à travers les ombres du soir, comme s'il n'était pas sûr d'avoir bien entendu.

– Si vous voulez faire une plaisanterie, monsieur, dit-il, je crains que l'âge ne m'empêche d'en saisir le sens.

– Je ne plaisante point, répondis-je ; je suis venu ici pour reprendre l'enquête qui a été abandonnée lors de mon départ pour l'étranger. Je viens afin de faire ce à quoi personne n'a réussi jusqu'à présent ; mon but est de découvrir enfin qui a pris la Pierre de Lune.

– Laissez donc le diamant en paix, monsieur Franklin ; croyez-m'en, ne revenez pas là-dessus. Ce maudit joyau indien a mené à mal tous ceux qui s'en sont occupés ! Ne gaspillez pas votre argent et les plus belles années de votre vie, en vous mêlant de cette affaire. En vérité, comment pouvez-vous vous flatter de réussir là où le sergent Cuff lui-même a échoué ? le sergent Cuff, répéta Betteredge, en appuyant sur ce nom avec une pantomime expressive, le plus célèbre officier de police de l'Angleterre !

– Mon parti est pris, mon vieil ami ; le sergent Cuff lui-même ne suffirait pas pour m'arrêter. À ce propos, je puis d'un moment à l'autre avoir besoin de lui parler ; avez-vous eu de ses nouvelles depuis peu ?

– Le sergent ne vous servira à rien, monsieur Franklin.

– Pourquoi cela ?

– Il s’est passé de grands événements dans les régions de la police depuis votre départ, monsieur. Le célèbre Cuff a pris sa retraite ; il vit dans un petit cottage qu’il a à Dorking, et s’est consacré tout entier à la culture des roses ; c’est lui-même qui me l’a écrit. Il est parvenu à avoir la rose mousse blanche sans la greffer sur églantier, et il veut que notre jardinier, M. Begbie, aille voir cette merveille et s’avoue battu !

– Peu importe, dis-je, je me passerai du sergent et me contenterai de vous, Betteredge, pour commencer. »

Il n’y avait aucune intention blessante dans ces paroles ; quoi qu’il en soit, ma réponse parut piquer Betteredge.

« Vous pourriez tomber plus mal, monsieur, je vous l’assure, me dit-il d’un ton un peu aigre.

Cette sèche repartie, et une certaine agitation que je remarquai dans sa personne après qu’il eut répliqué, me laissèrent supposer qu’il possédait quelque renseignement dont il hésitait à me donner communication.

« Je compte sur vous, dis-je, pour rassembler les débris de l’instruction que le sergent a été contraint d’abandonner ; cela va tout seul ; mais ne pourriez-vous m’aider à trouver mieux ?

– Que pouvez-vous attendre de mieux de moi ? fit Betteredge avec une feinte humilité.

– J’attends davantage, d’après ce que vous venez vous-même de dire.

– Pure forfanterie, monsieur, fit l’obstiné vieillard ; il y a des gens qui sont nés et mourront vantards : je suis de ce nombre. »

Il n’y avait qu’un moyen de venir à bout de lui : j’invoquai l’intérêt qu’il portait à Rachel et à moi.

« Betteredge, seriez-vous aise d’apprendre que Rachel et moi sommes redevenus bons amis comme auparavant ?

– J’aurais bien mal servi votre famille, monsieur, si vous pouviez en douter !

– Vous souvient-il de la façon dont Rachel m’a traité avant mon départ d’Angleterre ?

– Aussi bien que si c’était hier ! Milady vous écrivit même à ce sujet une lettre que vous eûtes la bonté de me communiquer. Elle vous disait que miss Rachel vous en voulait mortellement pour la part que vous aviez prise à la recherche de son bijou ; mais, ni vous, ni milady, ni personne, ne pûtes deviner le pourquoi.

– Parfaitement exact. Betteredge ! et je suis revenu de mes voyages pour la trouver toujours aussi offensée. Je savais que le diamant en était la cause il y a un an, et je constate que le diamant est encore au fond de sa rancune aujourd’hui. J’ai tenté de lui parler, elle refuse de me voir ; je lui ai écrit, elle ne me répond pas. Comment, au nom du ciel ! puis-je éclaircir ce singulier mystère ? Rachel ne m’a laissé d’autre ressource que de recommencer l’enquête de la Pierre de Lune. »

Il parut envisager la question sous le point de vue que je lui présentais, et ses premiers mots me prouvèrent que je l’avais ébranlé.

« Vous ne lui en voulez pas de votre côté, n’est-ce pas, monsieur Franklin ?

– J’éprouvais de la colère, répondis-je, lorsque je quittai Londres ; mais elle s’est calmée, et maintenant je ne désire plus que rétablir la bonne intelligence entre Rachel et moi ; je ne demande que cela.

– À supposer que vous réussissiez dans vos recherches, monsieur, vous ne craignez point de faire quelque découverte pénible au sujet de miss Rachel ? »

Je compris qu’un attachement jaloux pour sa jeune maîtresse lui dictait cette question.

« Je me sens aussi sûr d’elle que vous l’êtes, répondis-je ; la révélation de son secret ne pourra altérer l’estime dans laquelle nous la tenons. »

Les derniers scrupules de Betteredge s’évanouirent enfin.

« Si je fais mal en vous venant en aide, monsieur Franklin, s’écria-t-il, tout ce que je saurais dire, c’est que je suis aussi ignorant du fond des choses que l’enfant qui vient de naître ; je ne puis que vous mettre sur la voie : le reste vous regarde. Vous rappelez-vous cette pauvre fille que nous avions ici, Rosanna Spearman ?

– Sans doute.

– Vous avez toujours cru qu’elle désirait vous faire une sorte de confession au sujet de la Pierre de Lune ?

– Je ne pouvais certes m’expliquer autrement son étrange manière d’être.

– Vous pouvez éclaircir ce point quand il vous plaira, monsieur Franklin. »

Ce fut à mon tour de m'arrêter ; je m'efforçai malgré l'obscurité de voir sa figure, et, sous le coup de la première surprise, je lui demandai assez impatiemment ce qu'il voulait dire par là.

« Tout doucement, monsieur, poursuivit Betteredge ; je sais ce que je dis ; Rosanna a laissé à une amie une lettre cachetée et qui vous est adressée.

– Où est cette lettre ?

– Elle est entre les mains de cette amie, à Cobb's Hole. Lorsque vous étiez chez nous, monsieur, vous avez dû entendre parler de Lucy la Boiteuse, cette fille qui s'appuie sur une béquille ?

– La fille du pêcheur ?

– Elle-même.

– Comment ne m'a-t-on pas fait parvenir la lettre ?

– Lucy a une tête à elle ; elle ne veut pas la remettre en d'autres mains que les vôtres, et vous avez quitté l'Angleterre avant que j'aie pu vous écrire.

– Retournons donc sur nos pas, Betteredge, et allons tout de suite chercher cette lettre.

– Impossible, monsieur, on épargne fort la chandelle sur nos côtes ; il est trop tard, et tout le monde serait couché à Cobb's Hole.

– Bah, nous pouvons y être en une demi-heure.

– *Vous* pourriez y être, monsieur Franklin ; et quand vous seriez arrivé, vous trouveriez la porte fermée. »

Il me montra une lumière qui brillait devant nous, et j'en tendis en même temps le murmure d'un ruisseau :

« Voici la ferme, monsieur Franklin ; reposez-vous bien cette nuit, puis soyez assez bon pour venir me trouver demain matin.

– Vous irez avec moi chez le pêcheur ?

– Oui, monsieur.

– De bonne heure ?

– Aussitôt qu'il vous plaira. »

Nous prîmes le sentier qui conduisait à la ferme.

CHAPITRE III

Je n'ai qu'un souvenir confus de ce qui se passa à Hotherstone's Farm.

Je me rappelle que je trouvai un accueil cordial, un souper monstre qui eût suffi pour nourrir un village entier en Orient, enfin une chambre d'une exquise propreté où tout était à souhait sauf un amollissant lit de plume, reste de la barbarie de nos pères. Je passai une nuit fort agitée, avec consommation incessante d'allumettes. J'éprouvai une immense sensation de bien-être lorsque le jour parut et que je pus me lever.

Il avait été convenu entre Betteredge et moi que j'irais le prendre pour nous rendre ensemble à Cobb's Hole d'aussi bonne heure que je le voudrais, ce que mon impatience interpréta en allant le trouver dès que je le pus. Sans attendre mon déjeuner à la ferme, je pris une croûte de pain et me mis en route au risque de trouver le bon Betteredge encore au lit. À ma vive satisfaction, je constatai chez lui une impatience égale à la mienne ; il était prêt et m'attendait, sa canne à la main.

« Comment vous portez-vous ce matin, Betteredge ?

– Pas bien, monsieur.

– Je le regrette, et de quoi souffrez-vous donc ?

– Je ressens les atteintes d'une maladie nouvelle, monsieur Franklin, et toute de mon fait personnel ; je ne veux pas vous inquiéter, mais vous êtes sûr de l'attraper avant la fin de la matinée.

– Du diable si j'y consens !

– Voyons, monsieur, ne sentez-vous pas une chaleur inaccoutumée au creux de l'estomac et des battements insupportables au sommet de la tête ? Pas encore ? Cela vous prendra à Cobb's Hole ; j'appelle ce malaise la fièvre d'enquête, et moi je la gagnai en compagnie du sergent Cuff.

– Aïe ! aïe ! Alors le remède ne gît que dans la lecture de la lettre de Rosanna Spearman, je suppose ! Allons, partons, afin de l'avoir. »

Malgré l'heure matinale, nous trouvâmes la femme du pêcheur en train de travailler dans sa cuisine. Lorsque Betteredge m'eut présenté, la bonne Mrs Yolland s'acquitta du cérémonial

strictement réservé (à ce que j'appris plus tard) aux étrangers de distinction. Elle déposa sur la table une bouteille de gin hollandais avec une couple de pipes neuves, et entama la conversation par ces mots.

« Quelles nouvelles de Londres, monsieur ? »

Avant que je pusse formuler une réponse à cette question infiniment complexe, une apparition sortit d'un coin obscur de la cuisine et s'avança vers moi. S'appuyant sur une béquille, une fille pâle, l'air hagard, avec d'admirables cheveux noirs et des yeux durs et perçants, s'approcha clopin-clopant de la table près de laquelle j'étais assis. Là, elle me contempla comme si j'étais pour elle un objet à la fois de curiosité et d'horreur dont la vue exerçait une sorte de fascination sur son esprit.

« Monsieur Betteredge, dit-elle sans lever les yeux de dessus ma personne, veuillez répéter son nom encore une fois.

– Le nom de ce gentleman, répondit Betteredge, qui appuya fortement sur le mot *gentleman*, est M. Franklin Blake. »

La fille me tourna le dos et quitta sur-le-champ la cuisine. Je crois que Mrs Yolland me fit des excuses à sa façon sur la bizarre conduite de sa fille, et que Betteredge me les transmit en langage plus civilisé. Mais je parle sans la moindre certitude, car je n'avais d'oreilles que pour écouter le son *[mot illisible]* des coups frappés par la béquille de Lucy ; elle résonna d'abord sur l'escalier de bois, puis on l'entendit au-dessus de nos têtes ; enfin le bruit revint sur l'escalier, quelques secondes après, la boiteuse se montrait à la porte, une lettre à la main, et me faisait signe de sortir de la pièce.

Je laissai Mrs Yolland au beau milieu de ses excuses, et je suivis cette étrange créature, qui me mena jusqu'à la berge en trottinant toujours devant moi de plus en plus vite. Elle me

conduisit derrière les bateaux, dans un endroit où les gens du hameau ne pouvaient ni nous voir ni nous entendre ; enfin elle s'arrêta et se tourna vers moi.

« Tenez-vous là, me dit-elle, je veux vous regarder. »

Il n'y avait pas à se tromper sur l'expression de sa physionomie ; je lui inspirais l'horreur et le dégoût les plus violents. N'accusez pas ma vanité si je dis qu'aucune femme ne m'avait encore regardé ainsi ; je me permettrai seulement d'affirmer modestement que pas une ne me l'avait laisser voir. Un homme finit par perdre patience quand il est soumis à une pareille inspection. Puisque la vue de ma personne révoltait Lucy la Boiteuse, j'essayai d'attirer son attention sur un objet moins odieux.

« Je crois que vous avez une lettre à me remettre, dis-je, est-ce celle que je vois dans votre main ?

– Répétez donc cela ! » fut la seule réponse que je reçus.

Je répétai ces mots, comme un enfant bien sage récite une leçon.

« Non, dit cette fille, se parlant à elle-même, mais sans cesser de diriger sur moi son implacable regard, je ne puis voir ce qu'elle trouvait dans ce visage, je ne découvre rien de ce qui lui plaisait dans cette voix ! »

Tout à coup elle se détourna et appuya sa tête d'un air de lassitude sur le sommet de sa béquille.

« Oh ! ma pauvre amie, fit elle d'un ton ému qui adoucissait la dureté de son organe. Oh ! mon trésor perdu ! que pouviez-vous donc trouver de séduisant dans cet homme ! »

Elle releva la tête d'un air farouche et me regarda de nouveau.

« Pouvez-vous boire et manger ? » me dit-elle.

Je fis de mon mieux pour garder mon sérieux et je répondis :

« Mais oui !

– Pouvez-vous dormir ?

– Oui.

– Quand vous voyez une pauvre fille en service, ne sentez-vous aucun remords ?

– Certainement non, pourquoi en aurais-je ? »

Elle me jeta brusquement, comme on dit, la lettre au nez.

« Prenez-là ! cria-t-elle en fureur ; je ne vous ai jamais vu avant ce moment, et j'espère, Dieu aidant, ne plus vous revoir désormais. »

Sur ce gracieux adieu, elle me quitta et s'enfuit à toutes béquilles. La seule façon dont je pusse m'expliquer sa conduite est celle qui sans doute s'est déjà présentée à l'esprit de chacun ; je dus supposer qu'elle était folle.

Après avoir adopté cette conviction, je m'occupai des recherches plus intéressantes dont la lettre de Rosanna Spearman m'offrait la matière.

L'adresse était écrite ainsi qu'il suit : « Pour Franklin Blake, Esquire. Pour être remise en ses mains, et n'être confiée à personne d'autre, par Lucy Yolland. »

Je brisai le cachet ; l'enveloppe contenait une lettre, et celle-ci, à son tour, renfermait un morceau de papier. Je lus d'abord la lettre :

« Monsieur, si vous êtes curieux de connaître la raison de mon attitude vis-à-vis de vous pendant que vous étiez chez lady Verinder, faites ce qui vous est indiqué dans le mémorandum ci-joint, et faites-le en l'absence de tout témoin. Votre très-humble servante,

Rosanna Spearman. »

Je pris ensuite le bout de papier, dont voici la copie textuelle :

« Mémorandum. – Aller aux Sables-Tremblants à l'heure de la marée basse ; marcher vers la Broche du Sud, jusqu'à ce que la balise des rocs Sud et la hampe du drapeau placés au-dessus de Cobb's Hole soient sur une même ligne. Placer le long des rochers un bâton ou quelque chose de droit qui puisse guider la main, juste dans la ligne de la pointe et du drapeau ; prendre garde en faisant cela qu'un bout du bâton soit au coin de celui des rochers qui surplombe les sables mouvants. Tâter le long du bâton parmi les herbes marines pour trouver une chaîne. Glisser la main qui tiendra la chaîne jusqu'à ce qu'elle arrive à la partie qui s'étend sur les pointes de rochers allant vers les sables mouvants, *et alors tirer fortement la chaîne.* »

Comme je lisais ces derniers mots, soulignés dans la lettre, j'entendis la voix de Betteredge derrière moi. L'inventeur de la fièvre de découverte succombait à un accès de cette impitoyable maladie.

« Je n'y puis tenir plus longtemps, monsieur Franklin. Que dit sa lettre ? Pour l'amour de Dieu, monsieur, dites-moi ce qu'elle contient. »

Je lui tendis la lettre et le mémorandum. Il lut la première sans y attacher grand intérêt, mais le second produisit une vive impression sur lui.

« Le sergent l'avait dit ! cria Betteredge. Dès le début, il n'a cessé de croire que Rosanna possédait un mémorandum de sa cachette. Et le voici ! Dieu nous garde, monsieur, le secret qui a tant intrigué tout le monde, et jusqu'au célèbre Cuff lui-même, il est là, prêt à se dévoiler à vous ! Le flot est monté maintenant, chacun peut le voir ; quand la marée sera-t-elle basse ? Il leva les yeux et, voyant un garçon qui raccommodait un filet à peu de distance de nous :

« Tammie Bright ! cria-t-il de toutes ses forces.

– Je vous entends, répliqua le gamin.

– Quand la marée descend-elle ?

– Dans une heure. »

Nous regardâmes tous deux nos montres.

« Nous pouvons passer par la côte, monsieur Franklin, dit Betteredge, et arriver ainsi aux Sables tout à loisir. Qu'en dites-vous ?

– Partons. »

Pendant la route, je fis appel à la mémoire de Betteredge pour me retracer le rôle qu'avait joué Rosanna à l'époque de

l'enquête du sergent Cuff. Avec son aide, j'établis clairement la suite des faits dans ma tête. Le voyage secret de la housemaid à Frizinghall, le mystérieux travail nocturne pour lequel elle s'était enfermée à clef dans sa chambre et avait gardé de la lumière jusqu'au matin, l'achat suspect de cette caisse de plomb et des deux chaînes à chien, la conviction arrêtée du sergent que Rosanna avait caché quelque chose aux Sables, et son ignorance absolue de ce que cela pouvait être : toutes ces circonstances me revinrent nettement à l'esprit, pendant que nous nous dirigions tous deux le long de ces rochers bas qu'on nomme la Broche du Sud.

Avec l'aide encore de Betteredge, je trouvai bientôt la place d'où je pouvais voir la balise de la pointe et le drapeau de la côte sur une même ligne. Dociles aux indications du mémorandum, nous posâmes ma canne dans la direction voulue aussi fermement que nous le pûmes, eu égard aux inégalités que présentait la surface des roches, puis nous regardâmes nos montres et attendîmes.

Il s'en fallait environ de vingt minutes que la marée commençait à descendre. Je proposai d'attendre sur la berge de sable au lieu de rester sur ces roches mouillées et glissantes. Arrivés au sable sec, je m'apprêtai à m'asseoir et je pensais que Betteredge en ferait autant, lorsqu'à ma grande surprise je le vis se préparer à me quitter.

« Pourquoi vous éloignez-vous ? lui dis-je.

– Relisez la lettre, monsieur, et vous le saurez. »

Un coup d'œil jeté sur ce papier me rappela en effet qu'on me recommandait d'opérer mes recherches à moi tout seul.

« Il est un peu dur pour moi de vous quitter en ce moment ; dit Betteredge ; mais cette malheureuse fille a eu une cruelle

mort, et je me crois tenu à respecter son dernier caprice. D'ailleurs, ajouta-t-il confidentiellement, rien dans cette lettre ne vous oblige à m'en faire un secret ensuite. Je vais rester dans le bois de sapins jusqu'à ce que vous me rejoigniez. Seulement ne tardez pas plus longtemps qu'il ne le faudra, monsieur ; la fièvre d'enquête est une maladie difficile à gouverner dans des circonstances comme celles-ci. »

Là-dessus, il me quitta.

Si court que fût le temps que j'avais à attendre, l'impatience me le fit paraître horriblement long. Dans des cas semblables, l'habitude de fumer est une précieuse ressource. J'allumai un cigare et je m'assis sur la berge.

Le soleil répandait son éclat sur tous les points environnants, et rien qu'à respirer la délicieuse fraîcheur de l'air, on se sentait heureux de vivre. La solitaire petite baie elle-même saluait le matin avec gaieté. Il n'était pas jusqu'au sable mouvant qui, brillant comme un mirage doré, ne dissimulât ses sombres abîmes sous un sourire trompeur.

Je n'avais vu aucune journée aussi belle depuis mon retour en Angleterre.

La marée descendit avant que j'eusse achevé mon cigare. Le sable commença à onduler, puis je vis sa surface frémir d'une façon sinistre, comme si quelque esprit de ténèbres eût vécu et se fût agité dans ses profondeurs. Je jetai mon cigare et revins aux roches.

Les instructions écrites m'enjoignaient de suivre la ligne de ma canne couchée à terre, en commençant par le côté qui touchait à la balise.

J’avançai de cette manière jusqu’à moitié du bâton, sans rencontrer autre chose que les pointes des rochers. Mais à un pouce ou deux plus loin, ma patience fut récompensée. Dans une étroite fissure, je rencontrai la chaîne ; j’essayai de la suivre avec ma main dans la direction du sable mouvant. Mais je me sentis arrêté par les herbes marines, qui recouvraient la fissure et y avaient sans doute poussé depuis que Rosanna avait choisi cette fente pour y déposer la chaîne. Il était également impossible d’arracher le varech et de passer ma main à travers. Je marquai donc la place où commençait la chaîne, et j’entrepris d’après une idée à moi d’en retrouver l’autre partie, là où elle devait entrer dans le sable. Mon plan était de *sonder* sous les roches, en cherchant à retrouver ainsi le passage de la chaîne ; je pris mon bâton à la main et m’agenouillai sur le bord de la Broche du Sud.

Dans cette position, ma figure se trouvait rapprochée de la surface du sable mouvant. Ce contact ébranla mes nerfs, et, l’affreux frémissement périodique du sable fit passer devant mes yeux la vision d’une femme morte revenant sur la scène de son suicide et m’aidant dans mes investigations ; je fus saisi d’une terreur inexprimable à l’idée de la voir sortir des profondeurs du gouffre et me désigner l’endroit que je cherchais. Malgré les rayons brûlants du soleil, un frisson glacial parcourut mes membres. J’avoue même que je fermai les yeux, lorsque le bout de ma canne s’enfonça dans le sable.

Pourtant, à peine le bâton fut-il entré de quelques pouces, que je me sentis délivré de ma frayeur superstitieuse et que je fus tout entier au succès de mon entreprise. Sondant en aveugle, dès ma première tentative je tombai juste ! la canne frappa la chaîne.

De la main gauche, je saisis fortement une poignée d’herbes marines, je me couchai sur le bord des rochers et tâtai tout le long avec ma main droite, qui rencontra la chaîne.

Je la tirai sans difficulté, et je vis apparaître au bout la boite de fer blanc laqué. L'action de l'eau avait tellement rouillé la chaîne, qu'il me fut impossible de la détacher du crochet qui retenait la boîte ; je plaçai celle-ci entre mes genoux, et au prix des plus grands efforts je parvins à enlever le couvercle ; l'intérieur était rempli d'une matière blanchâtre que je reconnus pour être du linge dès que je l'eus touchée.

En vidant la boite, j'y trouvai aussi une lettre chiffonnée ; je vis qu'elle portait mon nom, je la mis dans ma poche, et j'achevai d'enlever le linge ; il en sortit un gros paquet, qui avait naturellement pris la forme de son contenant, mais que l'humidité n'avait nullement détérioré.

Je portai le linge, sur le sable sec, et là je le déroulai et l'étendis ; on ne pouvait se méprendre sur cet objet de toilette ; c'était une robe de nuit.

La partie du dessus ne présentait que d'innombrables plis et replis ; mais en retournant l'objet, qu'y vis-je ? La tache de peinture provenant de la porte du boudoir de Rachel !

Mes yeux restèrent fixés sur cette tache, et la mémoire me ramena violemment en arrière. Les mots du sergent Cuff me revinrent à l'esprit comme si cet homme eût été de nouveau près de moi ; il me sembla l'entendre indiquer la conclusion irréfutable qu'il fallait tirer de la tache faite sur la porte :

« Découvrir s'il y a dans la maison un vêtement qui porte une tache de peinture. S'assurer à qui il appartient. Savoir comment le possesseur de cet objet peut expliquer qu'il était dans la chambre et qu'il a frôlé la peinture entre minuit et trois heures du matin. Si ses explications ne sont pas satisfaisantes, vous n'aurez pas loin à chercher pour trouver celui qui a volé le diamant ! »

Les uns après les autres, ces mots passèrent à travers ma tête et se répétèrent comme un refrain mécanique. Cette situation durait depuis plusieurs minutes qui m'avaient paru des siècles, quand j'entendis quelqu'un m'appeler. Je levai les yeux et vis que Betteredge était à bout de patience ; il se dirigeait vers le rivage.

La vue du vieillard me rappela à moi-même, et je sentis que l'enquête commencée était encore incomplète, j'avais bien découvert la tache sur la robe de nuit, mais à qui appartenait cet objet de toilette ?

Mon premier mouvement fut de consulter la lettre que j'avais trouvée dans le coffre et que j'avais dans ma poche ; mais au moment où je la prenais, je pensai que le moyen de plus court était de demander la solution de l'énigme au vêtement lui-même, car selon toute apparence il devait être marqué du nom de son possesseur.

Je le pris entre mes mains et cherchai la marque.

Je la trouvai, et lus :

Mon propre nom !

J'avais sous les yeux la marque bien connue qui m'assurait que le vêtement m'appartenait ; je regardai tout autour de moi ; c'était bien le soleil qui brillait sur ma tête et faisait miroiter les eaux de la baie ; je voyais Betteredge se rapprocher de moi ; j'examinai de nouveau les lettres ; mon nom, mon propre nom me sautait aux yeux.

« Je n'épargnerai rien, ni le temps, ni les peines, ni l'argent, pour mettre la main sur l'auteur du vol. »

J'avais quitté Londres ces mots sur les lèvres, j'avais pénétré le secret que le sable avait caché à toute créature vivante ; et le témoignage irrécusable de la tache de peinture venait me convaincre que le voleur... c'était *moi !*

CHAPITRE IV

Je ne saurais décrire les sensations que j'éprouvais ; je crois que le choc fut si violent qu'il suspendit un instant toutes mes facultés. Je ne savais certainement pas ce que je faisais quand Betteredge me rejoignit, car il me dit qu'il m'avait trouvé riant, qu'il m'avait demandé pourquoi, et que je lui avais mis la robe de nuit dans les mains en lui disant de résoudre l'énigme lui-même.

Je n'ai pas le plus léger souvenir de ce qui se passa entre nous ; la première chose que je me rappelle ensuite est la plantation de pins. Betteredge se dirigea avec moi vers la maison et m'assura que nous saurions regarder la question en face, quand nous aurions pris un verre de grog. La scène change ensuite et nous sommes dans le petit parloir de Betteredge ; j'ai oublié ma résolution de ne pas entrer dans la maison de Rachel ; je savoure avec délices la fraîcheur et la tranquillité de la chambre ; je bois le grog, ce qui est contre toutes mes habitudes à cette heure de la journée. En tout autre cas, ce breuvage inusité, que mon vieil ami a préparé avec de l'eau presque glacée, ne réussirait qu'à m'alourdir ; mais dans l'état où je me trouve, il donne du ton à mes nerfs. Je commence à « regarder la question en face, » comme Betteredge me l'a prédit, et Betteredge, de son côté, ne me le cède pas sous ce rapport.

Ma conduite, dans cette occasion, paraîtra, je le crains, fort étrange, pour ne pas dire plus. Placé dans une situation presque sans exemple, quel est mon premier mouvement ? Est-ce que je me retire à l'écart pour analyser dans la solitude le fait monstrueux que je ne puis comprendre et que pourtant l'évidence me force à admettre ? Est ce que je songe à retourner sur l'heure à Londres afin de consulter les gens les plus compétents et de soulever une enquête immédiate ? Non. J'accepte l'abri d'une maison où je m'étais juré de ne jamais rentrer, et je me mets à boire un mélange de brandy et d'eau, en compagnie d'un vieux serviteur, à dix heures du matin. Pouvait-on s'attendre à cette conduite de la part d'un homme aussi cruellement atteint que je l'étais ? Je n'ai à cela qu'une réponse à faire, c'est *que* j'éprouvais un soulagement inexprimable à voir la bonne vieille figure de Betteredge et que son grog m'aida, mieux que toute autre chose, à sortir de l'état de prostration physique et morale où j'étais tombé. Voilà ma seule excuse ; du reste, je ne puis qu'admirer la dignité imperturbable et le constant respect de la logique, qui distinguent sans doute mes lecteurs et lectrices dans toutes les circonstances de leur vie, depuis le berceau jusqu'à la tombe.

« Maintenant, monsieur Franklin, une chose est en tout cas certaine, dit Betteredge en jetant la robe de nuit sur la table placée entre nous et en parlant comme il l'eût fait d'une créature vivante ; *elle* ment, pour commencer. »

Ce point de vue consolant n'était pas celui qui se présentait à mon esprit.

« J'ai aussi peu conscience d'avoir pris le diamant que vous-même, lui dis-je ; mais voici un témoin accablant contre moi ! La tache sur le vêtement et ma marque personnelle sont bien des réalités ! »

Betteredge souleva mon verre et le plaça d'une façon persuasive dans ma main.

« Des réalités ? reprit-il, prenez encore un peu de grog, monsieur Franklin, et vous n'aurez plus la faiblesse de croire aux réalités, monsieur, poursuivit-il à voix plus basse. Voici ma manière de déchiffrer cette énigme : nous avons à faire à une lâche calomnie, il faut que vous et moi en découvrions l'origine. N'y avait-il rien autre chose dans la boîte lorsque vous y mîtes la main ? »

La question me rappela immédiatement la lettre que j'avais dans ma poche, je la sortis et l'ouvris. Elle contenait plusieurs pages d'une écriture très-fine ; je cherchai impatiemment la signature, qui portait : « Rosanna Spearman. »

Comme je lisais ce nom, un souvenir soudain traversa mon cerveau, et je conçus un soupçon nouveau.

« Un instant ! m'écriai-je ; Rosanna avait été donnée à ma tante par une maison de correction ; Rosanna Spearman avait été une voleuse ?

– Ceci, on ne peut le nier, monsieur Franklin. Mais qu'en résulte-t-il ?

– Qu'en résulte-t-il ? Comment pouvons-nous savoir si ce n'est pas elle qui a volé le diamant ? N'a-t-elle pas pu tacher volontairement ma robe de nuit avec de la peinture...

Betteredge posa sa main sur mon bras et m'arrêta avant que j'eusse pu poursuivre :

« Vous prouverez votre innocence, monsieur Franklin, ceci ne peut faire l'ombre d'un doute ; mais j'espère que ce ne sera

pas de cette façon ; lisez d'abord la lettre : par respect pour la mémoire de cette pauvre fille, voyons d'abord la lettre. »

Je fus frappé du sérieux avec lequel il me parlait, et le ressentis presque comme un reproche.

« Vous vous formerez une opinion d'après sa lettre, dis-je ; je vais vous la lire. »

Je commençai par les lignes suivantes :

« Monsieur, j'ai un aveu à vous faire ; une confession qui renferme bien des souffrances peut parfois être contenue en quelques lignes ; la mienne se composera de trois mots : je vous aime. »

Le papier me tomba des mains ; je regardai Betteredge.

« Au nom du ciel, dis-je, que signifie cela ? »

Il parut craindre de répondre à ma question.

« Vous et Lucy la Boiteuse avez été seuls ensemble ce matin ; ne vous a-t-elle rien dit sur Rosanna Spearman ?

– Elle ne l'a même pas nommée.

– Veuillez reprendre la lettre, monsieur Franklin. Je vous le dis franchement, je n'ai pas le cœur de vous affliger après tout ce que vous avez déjà eu à supporter. Laissez la parler pour elle-même, monsieur, et continuez votre grog. Croyez-moi, dans votre intérêt, achevez votre grog. ».

Je repris la lecture de la lettre :

« Il serait honteux à moi de venir vous faire cet aveu si, lorsque vous le lirez, j'étais encore en vie ; je serai morte et disparue quand vous trouverez ma lettre, et c'est là ce qui m'inspire de la hardiesse. Il ne restera pas même de moi une tombe pour rappeler mon souvenir ; je puis donc dire la vérité, sachant que les Sables m'attendent pour me recevoir, lorsque mon triste récit sera achevé.

« De plus, vous trouverez votre robe de nuit dans la cachette, avec sa tache de peinture sur elle ; vous aurez le désir de savoir comment il se fait qu'elle ait été mise là par moi, et pourquoi je ne vous en ai pas instruit de mon vivant. Je ne puis vous donner qu'une seule raison. J'ai fait toutes ces choses étranges parce que je vous aimais.

« Je ne vous ennuierai pas en vous racontant la vie que je menais avant votre arrivée chez milady. Lady Verinder me prit dans un refuge, et je sortais de prison ; j'y avais été mise parce que je volais : j'étais devenue une voleuse parce que ma mère descendait, elle, dans la rue, alors que j'étais une toute petite fille. Ma mère était tombée si bas parce que le gentleman qui était mon père l'avait abandonnée. Il est inutile de s'étendre sur une histoire tellement banale ; on en trouve tous les jours de pareilles dans les journaux.

« Lady Verinder et aussi M. Betteredge furent bien bons pour moi ; ces deux personnes, ainsi que la Directrice du refuge, sont les seules créatures bonnes et honnêtes que j'aie jamais connues dans ma vie. J'eusse pu me maintenir, non avec bonheur, mais enfin me maintenir dans ma place sans votre arrivée dans la maison. Je ne *vous* blâme pas, monsieur ; ce fut ma faute, et bien ma faute.

« Vous souvenez-vous du matin où vous êtes arrivé par les Sables près de M. Betteredge ? Vous m'apparûtes comme le prince des contes de fées, comme un amoureux dans un songe,

et vous réalisiez ce que j'avais pu rêver de plus parfait parmi les créatures humaines. Une révélation de la vie heureuse que je devais toujours ignorer surgit devant moi dès que je vous vis. Ah ! ne riez pas de ma folie, si vous le pouvez ! Que ne donnerais-je pas pour vous faire comprendre combien elle était sérieuse pour moi !

« Je rentrai à la maison, j'écrivis votre nom et le mien dans ma boîte à ouvrage, avec un lacs d'amour au-dessous. Alors le diable, ou plutôt quelque bon ange me souffla : « Va te regarder dans la glace. » Le miroir me dit… mais peu importe ; je fus trop sotte pour accepter l'avertissement. Je continuai à devenir de plus en plus éprise de vous, comme si j'étais une dame de votre rang ou une belle créature sur laquelle vos yeux se reposeraient. J'essayai, Dieu sait combien de fois, d'obtenir un regard de vous. Si vous aviez pu deviner les larmes de douleur que me faisait verser toutes les nuits votre dédain, vous m'eussiez peut-être plainte, et l'aumône d'un de vos regards m'eût aidée à vivre.

« Vos yeux n'auraient du reste pas été fort tendres si vous aviez su combien je haïssais miss Rachel. Je crois que je découvris votre amour pour elle avant que vous en eussiez conscience vous-même. Elle avait l'habitude de vous donner des roses à mettre à votre boutonnière. Ah ! monsieur Franklin, vous portiez mes roses plus souvent que ni elle ni vous ne vous en doutiez ! La seule petite satisfaction que j'avais à cette époque était de substituer ma rose à la sienne dans votre verre d'eau, puis de jeter celle de miss Verinder.

« Si elle avait été aussi jolie que vous la trouviez, j'aurais mieux supporté votre inclination ; mais non, je l'aurais encore plus détestée. Supposez que miss Rachel soit mise comme une servante privée de toute parure ! Je ne sais à quoi sert que j'écrive cela ! On ne peut nier qu'elle ait une vilaine taille ; elle est trop maigre. Mais qui peut dire ce qui plaît aux hommes ? Les jeunes ladies peuvent se permettre mille manières qui nous

feraient perdre notre place ; ceci n'est pas mon affaire, et je ne puis espérer que vous lirez ma lettre si je continue ainsi. Pourtant il est enrageant d'entendre vanter la beauté de miss Rachel lorsqu'on sait que c'est à sa toilette et à son assurance qu'elle doit sa réputation.

« Tâchez de ne pas perdre patience, monsieur ; je vais arriver aussi vite que je le pourrai au moment, qui ne peut manquer de vous intéresser, c'est-à-dire à celui de la perte du diamant. Mais j'ai une chose sur le cœur dont il faut que je vous parle d'abord.

« Ma vie n'était pas lourde à supporter à l'époque où je volais. Ce ne fut que lorsqu'au refuge on m'eut appris à sentir ma dégradation, et que j'essayai de bien faire, que les jours devinrent longs et monotones. La pensée de l'avenir m'assaillit. Tous les honnêtes gens, même ceux qui me témoignaient de la bonté, devinrent un reproche vivant pour moi. Quoi que je fisse, où que j'allasse, avec quelques personnes que je vécusse, le sentiment pénible de mon isolement me suivait. Mon devoir était, je le sentais, de me lier avec mes camarades dans ma nouvelle place, et pourtant je ne pus jamais me rapprocher d'elles. Elles paraissaient, ou plutôt je me le figurais, soupçonner quel était mon passé ; je ne regrette pas, loin de là, les efforts faits pour me réformer ; mais néanmoins, mon Dieu ! que la vie était devenue sombre ! Vous l'aviez traversée comme un rayon de soleil, et vous aussi, vous veniez à me manquer. Je fus assez folle pour vous aimer, et je ne pouvais même attirer votre attention ! Il y avait bien des peines, bien des amertumes dans mon existence.

« J'arrive maintenant à ce que je voulais vous dire. Dans ces jours de tristesse, j'allai deux ou trois fois à ma place favorite, la berge située au-dessus des Sables-Tremblants. Je me disais à moi-même : « Tout finira ici, lorsque je ne pourrai plus supporter la vie ; je pense que tout finira ici. » Il faut que vous compreniez, monsieur, que ce lieu exerçait une sorte de fascina-

tion sur moi dès avant votre arrivée ; j'avais toujours eu le pressentiment que les Sables seraient pour quelque chose dans ma destinée. Mais je n'y avais jamais songé comme au moyen de me débarrasser de l'existence jusqu'au temps dont je vous entretiens ici. Alors je pensai que là était le lieu qui terminerait toutes mes peines et me cacherait ensuite à jamais.

« Voilà tout ce que j'ai à vous apprendre à mon sujet, à partir du moment où je vous vis pour la première fois jusqu'à celui où l'alarme fut donnée dans la maison par la perte du diamant. Je fus choquée des sottes conjectures que les femmes de la maison émettaient relativement au vol, et, ignorant alors ce que je sus plus tard, je me sentis si irritée contre vous par suite de votre empressement à faire intervenir la police, que je me tins autant que possible en dehors de mes compagnes jusqu'à ce que l'officier de police arriva vers la fin de la journée. M. Seegrave commença, si vous vous en souvenez, par établir une surveillance à la porte de nos chambres, et toutes les femmes coururent après lui pour lui demander ce qui leur valait cette insulte ; je les suivis afin de ne pas me singulariser, car avec un homme comme M. Seegrave mon absence m'eût fait soupçonner tout de suite. Nous le trouvâmes dans la chambre de miss Rachel ; il nous dit qu'il n'avait pas besoin d'un tas de femmes dans la pièce ; puis, montrant sur la porte une partie de la peinture qui était abîmée, il accusa nos jupes d'en être cause et nous renvoya toutes en bas.

« Après être sortie de la chambre, je m'arrêtai sur le palier afin de voir si par hasard la tache de peinture ne se trouvait pas sur ma robe. Pénélope Betteredge (la seule des filles de service avec laquelle je fusse dans des termes d'amitié) vint à passer et remarqua ce que je faisais.

« – Vous n'avez pas besoin de chercher, Rosanna, me dit-elle ; la peinture en question est sèche depuis des heures. Si M. Seegrave ne vous avait pas fait espionner ainsi, je le lui eusse

appris ; je ne sais ce que vous pensez de son impertinence ; mais quant à moi, personne ne m'a jamais insultée de la sorte ! »

Pénélope s'emportait aisément ; je la calmai et la ramenai à ce qu'elle venait de me conter de l'état de la peinture.

« – Comment savez-vous cela ? lui demandai-je.

« – J'ai passé ma matinée d'hier, reprit-elle, avec miss Rachel et M. Franklin, à mélanger les couleurs pendant qu'ils finissaient cette porte. J'ai entendu miss Rachel demander si elle serait sèche le soir de façon qu'on pût la montrer aux invités réunis pour fêter l'anniversaire de sa naissance. M. Franklin fit un signe de tête négatif et dit qu'il lui fallait douze heures pour sécher. Ceci était bien après le luncheon ; ils n'ont terminé qu'à trois heures de l'après-midi. Faites maintenant appel à vos connaissances arithmétiques, Rosanna ; moi, mes calculs établissent que la porte était sèche à trois heures du matin.

« – Quelques-unes de ces dames sont-elles montées la voir dans la soirée ? demandai-je ; il me semble avoir entendu miss Rachel les prier de ne pas s'approcher de la porte.

« – Aucune de ces dames n'a pu enlever cette partie de la peinture ; car j'ai quitté miss Rachel après l'avoir couchée, vers minuit, et la porte était alors en parfait état.

« – Ne devriez-vous pas dire tout cela à M. Seegrave, Pénélope ?

« – Pour tout l'or du monde, je ne dirai pas un mot qui puisse aider M. Seegrave. »

« Elle retourna à ses occupations et moi aux miennes.

« J’étais chargée, monsieur, de faire votre lit et de mettre votre chambre en ordre ; j’y passais l’heure la plus heureuse de ma journée. Je déposais un baiser sur l’oreiller où votre tête avait reposé ; qui que ce soit qui ait fait votre service depuis lors, je le défie d’avoir aussi bien rangé vos effets que moi ; jamais un grain de poussière ne déparait aucun des petits objets qui garnissaient votre nécessaire de toilette ; vous n’y prîtes pas plus garde que vous ne faisiez attention à ma personne ; mais excusez-moi, je m’oublie ; je vais continuer et, me hâter.

« Ce même matin, j’allai faire mon ouvrage chez vous, votre robe de nuit était jetée sur le lit, comme lorsque vous l’aviez ôtée ; et qu’y vis-je ? La tache de peinture provenant de la porte de miss Rachel !

« Je fus si effrayée de cette découverte, que je sortis, le vêtement à la main, et que je courus m’enfermer dans ma chambre ; il me tardait d’être dans un lieu où personne ne viendrait me déranger. Aussitôt que j’eus repris mes esprits, la conversation que j’avais eue avec Pénélope revint à ma mémoire.

« – Voici la preuve, me dis-je, qu’il était dans le boudoir de miss Rachel entre minuit et trois heures du matin ! »

« Je n’ose vous dire en propres termes quel fut mon premier soupçon, lorsque j’eus fait cette observation. Vous vous fâcheriez contre moi et vous déchireriez ma lettre sans la lire.

« Laissons donc cela ; d’ailleurs, après y avoir bien songé, je trouvai peu probable qu’il en fût ainsi par la raison que je vais vous donner. Si vous aviez été auprès de miss Rachel à cette heure-là, du consentement de miss Rachel, et que vous eussiez été assez imprudent pour oublier la peinture de la porte, *elle* vous l’eût rappelée, et, en tous cas, ne vous eût pas laissé emporter étourdiment un témoignage aussi accablant contre elle ! Toutefois, j’avouerai en même temps que la fausseté de mes

soupçons ne m'était pas absolument démontrée ! Veuillez vous rappeler qu'il faut faire dans tout ceci la part de mon aversion pour miss Rachel. En fin de compte, je me décidai à conserver la robe de nuit et à attendre pour voir l'usage que j'en pourrais faire ; notez bien qu'à ce moment-là j'étais à mille lieues de supposer que vous ayez pu voler le diamant. »

J'interrompis ici ma lecture pour la seconde fois.

J'avais lu avec une surprise mêlée de chagrin tout ce qui, dans la confession de cette malheureuse femme, se rapportait à ma personne. Je déplorais la suspicion dont j'avais entaché sa mémoire avant d'avoir ouvert sa lettre. Mais lorsque j'arrivai au passage ci-dessus mentionné, j'avoue que je me sentis plein d'amertume contre Rosanna Spearman.

« Lisez la suite vous-même, dis-je à Betteredge en lui tendant la lettre ; si elle renferme quelque chose que j'aie intérêt à connaître, vous pourrez me le dire.

– Je vous comprends bien, monsieur Franklin, fit-il ; votre irritation est toute naturelle, monsieur. Et, Dieu me pardonne, ajouta-t-il tout bas, son sentiment n'est pas moins naturel chez elle. »

Je copie la suite de la lettre d'après l'original que j'ai là sous les yeux :

« Décidée comme je l'étais à garder la robe et à en tirer parti dans l'avenir au profit de ma tendresse ou de ma vengeance, je devais d'abord songer au moyen de la garder sans crainte d'être découverte.

« Pour cela, mon unique ressource était d'en refaire une autre absolument semblable avant le samedi, jour où la lingère venait ramasser le linge. Je n'osai remettre mon entreprise au

lendemain vendredi, de peur qu'il ne survînt quelque accident dans l'intervalle. Je résolus de confectionner ce vêtement le même jour jeudi, où, en m'y prenant bien, je pouvais m'assurer la libre disposition de mon temps. Aussitôt que j'eus serré votre robe de nuit dans mon tiroir, je retournai à votre chambre, moins pour finir d'y ranger (Pénélope l'aurait fait à ma place si je l'en avais priée) qu'afin de savoir si vous n'aviez pas mis accidentellement de la peinture sur vos draps ou sur un objet quelconque.

« J'examinai le tout en détail, et je trouvai en effet quelques traces de couleur sur la doublure intérieure de votre robe de chambre, non de celle de la saison, mais sur une en flanelle, et je supposai qu'ayant senti du froid avec le vêtement léger que je cachais, vous aviez mis celui-ci par dessus l'autre. En tout cas, les taches étaient bien visibles, mais je les effaçai aisément, et, cela fait, il ne restait d'autre preuve contre vous que la robe renfermée dans mon tiroir.

« Je finissais de ranger votre chambre lorsqu'on m'envoya chercher pour être, comme tout le reste de la maison, questionnée par M. Seegrave ; puis on examina nos malles. Enfin survint l'événement le plus étrange pour *moi* de la journée depuis la découverte de votre robe de chambre : ce fut le second interrogatoire de Pénélope par M. Seegrave.

« Pénélope revint vers nous exaspérée des procédés de l'inspecteur vis-à-vis d'elle. Il lui avait laissé clairement entendre qu'il la soupçonnait d'être l'auteur du vol. Nous fûmes toutes si étonnées de cette belle invention de l'officier de police, que la première question fut :

« – Mais pourquoi ?

« – Parce que le diamant était dans le boudoir de miss Rachel, et que je suis la dernière personne qui ait quitté cette nuit ladite pièce. »

« Avant qu'elle eût achevé sa réponse, je pensai qu'une autre personne s'était trouvée plus tard encore qu'elle dans le boudoir, et cette personne c'était vous. Toutes mes idées se confondirent dans mon cerveau ; mais au milieu du désordre de mes pensées, quelque chose me disait que les taches de votre vêtement pouvaient avoir une signification bien différente de celle que je leur avais attribuée jusque-là.

« – Si on doit arrêter ses soupçons sur la dernière personne qui a quitté le boudoir, pensais-je, le voleur n'est point Pénélope, mais bien M. Franklin Blake ! »

« S'il s'était agi de tout autre gentleman, ce soupçon ne se serait pas plus tôt formulé à mon esprit que j'en aurais eu honte. Mais la pensée que *vous,* mon idéal, vous aviez pu descendre à mon niveau, et qu'en me mettant en possession de la preuve accusatrice, je tenais entre mes mains le moyen de vous sauver d'un éternel déshonneur, cette pensée, dis-je, m'ouvrit une telle espérance de gagner vos bonnes grâces que je passai aveuglément du soupçon à la conviction. Je compris que vous vous étiez montré le plus actif de tous dans les démarches et les recherches, afin de mieux nous dérouter, et j'en conclus que la main qui avait volé le joyau était bien décidément la vôtre.

« L'exaltation dans laquelle me jeta cette nouvelle façon d'envisager les choses me fit, je crois, tourner la tête. Je fus dévorée d'un désir insensé de vous voir, de vous mettre à l'épreuve par quelques mots au sujet du diamant, d'attirer, de forcer votre attention ; je me coiffai et m'ajustai de mon mieux ; puis j'allai hardiment vous trouver dans la bibliothèque où vous écriviez.

« Vous aviez oublié une de vos bagues dans votre chambre, et c'était une excuse suffisante pour justifier ma démarche auprès de vous. Mais, oh ! monsieur, si jamais vous avez aimé, vous comprendrez comment tout mon courage s'évanouit lorsque j'entrai dans la pièce et que je me trouvai en votre présence. Et puis vous me regardâtes d'un air si froid, et vos remerciements, quand je vous rendis la bague, furent exprimés avec tant d'indifférence, que je sentis mes genoux fléchir sous moi comme si j'allais tomber. Après m'avoir remerciée, vous vous remîtes à écrire. L'humiliation que j'éprouvai d'être traitée de la sorte fut telle qu'elle me donna la force de reprendre la parole.

« – C'est une étrange affaire, monsieur, dis-je, que celle de ce diamant. »

« Je vous vis lever les yeux, et me répondre :

« – Oui, en effet. »

« Vous étiez poli, je ne puis le nier, mais quelle cruelle distance vous mainteniez entre nous ! Croyant, comme je le faisais, que vous portiez le diamant caché sur vous, votre sang-froid m'exaspéra tellement, que, sous l'impression du moment, je m'enhardis à procéder par allusion directe, et je dis :

« – Ils ne retrouveront jamais le diamant, n'est-ce pas, monsieur ? non, ni la personne qui l'a pris, cela, j'en réponds bien. »

« Je souris, et vous fis un petit signe d'intelligence, comme pour dire :

« – Je sais tout. »

« Cette fois, vous me regardâtes avec quelque intérêt, et je sentis que deux mots de plus échangés entre nous feraient jaillir

la vérité. Juste à ce moment, pour mon malheur, M. Betteredge gâta tout en s'approchant de la pièce, je connaissais son pas, et je savais aussi que ma présence dans la bibliothèque à cette heure de la journée était contraire au règlement établi par lui, sans compter que je m'y trouvais seule avec vous. Je n'eus que le temps de me sauver avant de m'exposer à en recevoir l'ordre.

« J'étais contrariée, désappointée, mais je conservais néanmoins de l'espoir, car la glace était rompue entre nous et je me promis qu'une autre fois je m'arrangerais de façon que M. Betteredge ne vînt pas me surprendre.

« Lorsque je retournai au hall des domestiques, la cloche de notre dîner sonnait. Déjà cette heure-là ! et rien de ce qu'il fallait pour refaire le vêtement n'était même acheté ! Il ne me restait qu'une chance de m'en tirer : c'était de me dire malade ; je pus ainsi m'assurer la libre disposition de mon temps jusqu'à l'heure du thé. Il est inutile de vous rappeler ici ce que je faisais pendant qu'on me croyait alitée dans ma chambre, et à quoi je passai ma nuit, après avoir feint d'être plus souffrante au moment du thé. À défaut d'autre découverte, le sergent Cuff a su découvrir cela, et je devine comment. Bien que j'eusse mon voile baissé, je fus reconnue dans la boutique du marchand de toile à Frizinghall. Il y avait une glace devant moi au comptoir ; pendant que je choisissais mes achats, je vis dans cette glace qu'un des commis faisait remarquer à son camarade mon épaule contrefaite. La nuit, tandis que je m'étais enfermée à clé dans ma chambre pour vaquer à ma besogne clandestine, j'entendis aussi le chuchotement des femmes de la maison qui m'espionnaient à ma porte.

« Tout cela importe peu ; mais le vendredi dès l'aube, avant que le sergent entrât dans la maison, la nouvelle robe de nuit était faite, lavée, repassée, marquée et pliée dans votre tiroir comme le faisait la lingère ; il n'y avait plus lieu de rien craindre au cas où on examinerait les effets de chacun ; on ne pouvait

même s'étonner que la robe de nuit fût neuve, puisque tout votre linge avait été renouvelé à votre retour en Angleterre.

« Le sergent Cuff arriva ensuite, et la conclusion qu'il tira, *lui*, du dégât fait à la peinture me frappa beaucoup.

« Je vous croyais coupable plus parce que je désirais vous trouver tel que par toute autre raison ; et maintenant le sergent Cuff, quoique par des motifs très-différents, se rencontrait avec moi pour affirmer que le possesseur du vêtement de nuit était le coupable ! Et j'avais entre les mains l'unique pièce de conviction qui existât contre vous ! et aucune créature vivante, pas même vous, ne le savait ! Je n'ose vous dire quels sentiments m'agitaient, au fur et à mesure que ces pensées se présentaient à mon esprit ; si je vous les faisais connaître, vous en viendriez à détester ma mémoire. »

Arrivé là, Betteredge suspendit sa lecture, ôta ses lourdes lunettes, et repoussa à quelque distance de lui la confession de Rosanna Spearman.

« Je ne prévois aucun éclaircissement jusqu'ici, monsieur Franklin, me dit le vieillard ; et vous, monsieur, avez-vous pu vous former une opinion depuis que je lis ?

– Finissons d'abord la lettre, Betteredge ; la fin nous éclairera peut-être ; j'aurai un mot à vous dire après cela.

– Très-bien, monsieur ; je vais laisser reposer mes yeux, puis je reprendrai. Mais en attendant, et sans vouloir vous presser, monsieur Franklin, voyez-vous poindre quelque chose dans ce terrible gâchis ?

– Je vois tout d'abord ma route vers Londres, où je vais consulter M. Bruff ; s'il ne peut m'aider…

– Eh bien, monsieur ?

– Et si le sergent ne veut pas quitter sa retraite de Dorking...

– Il ne la quittera pas, monsieur Franklin !

– Alors, Betteredge, tout ce que je vois pour le moment, c'est que je suis à bout de ressources. Après le sergent et M. Bruff, je ne connais personne qui puisse m'être d'aucune utilité. »

À ces mots, quelqu'un frappa à la porte. Betteredge parut surpris et mécontent de cette interruption.

« Entrez ! » cria-t-il d'un ton d'impatience.

La porte s'ouvrit, et je vis s'avancer tranquillement vers nous un des hommes les plus extraordinaires qu'il m'ait été donné de rencontrer. À en juger par sa tournure, il était encore jeune ; à voir son visage, on l'eût cru plus âgé que Betteredge. Son teint était bistré, et ses joues tellement creuses que les os se projetaient en avant ; son profil offrait ce beau type régulier si commun chez les vieilles races de l'Orient et si rare parmi nous autres Occidentaux. Le front se présentait haut et droit, mais sillonné de rides innombrables ; cette étrange figure était éclairée par deux yeux plus étranges encore, d'un brun doux, au regard triste, rêveur, profondément enfoncés dans leurs orbites, et dont la séduction était irrésistible quand ils se fixaient sur vous ; du moins ce fut l'effet qu'ils produisirent sur moi, Ajoutez-y une forêt de cheveux bouclés qui, par un singulier caprice de la nature, étaient restés d'un noir de jais sur le sommet de la tête, puis, sans la moindre transition de gris, devenaient du blanc le plus tranché autour des tempes et sur le reste de la tête. La séparation entre les deux nuances n'offrait aucune régularité à l'œil ; à une place, le blanc entrait brusquement dans le noir ; à

une autre, les cheveux noirs faisaient irruption sur la partie blanche. Je dévisageai ce personnage avec une curiosité trop naïve pour n'être pas impertinente. En réponse à mon impolitesse involontaire, il tourna vers moi ses yeux pleins de douceur et me fit des excuses auxquelles certainement je n'avais aucun droit.

« Je vous demande pardon, dit-il ; j'ignorais que M. Betteredge fût occupé. »

Il prit une feuille de papier dans sa poche et la tendit à Betteredge.

« C'est la liste pour la semaine prochaine, » ajouta-t-il.

Ses yeux se portèrent de nouveau sur moi, et il quitta la pièce sans bruit.

« Qui est-ce ? demandai-je.

– Le second de M. Candy, répondit Betteredge. À propos, monsieur Franklin, vous serez fâché d'apprendre que le petit docteur ne s'est jamais remis de la maladie qui l'a pris en revenant chez lui après le dîner du jour de naissance. Sa santé est passable, mais la fièvre lui a fait perdre la mémoire, et il ne l'a pas recouvrée depuis. Toute la besogne retombe sur son assistant ; il est vrai qu'à l'exception des pauvres, sa clientèle est bien réduite ; *eux,* vous le savez, ne peuvent trouver mieux ; *eux* sont forcés de se contenter de cet homme au teint de bohémien et aux cheveux pie, faute de quoi ils resteraient sans médecin du tout.

– Vous ne paraissez pas l'aimer, Betteredge ?

– Personne ne l'aime, monsieur.

– Pourquoi donc est-il si impopulaire ?

– Mon Dieu, monsieur Franklin, son extérieur d'abord ne prévient pas en sa faveur ; puis on raconte que M. Candy l'a pris avec une réputation douteuse. Nul ne sait qui il est, et on ne lui connaît pas un seul ami ici. Comment voulez-vous qu'on l'aime après cela ?

– C'est tout simplement impossible ! Puis-je demander ce que signifie le papier qu'il vous a remis ?

– C'est la liste des pauvres malades qui ont besoin de vin. Milady faisait toujours faire une distribution régulière de vieux porto et de sherry aux malades nécessiteux, et miss Rachel désire que l'on continue. Que les temps sont changés ! Je me souviens qu'autrefois M. Candy lui-même apportait la liste à ma maîtresse. Aujourd'hui c'est à moi qu'on l'apporte, et c'est l'assistant de M. Candy qui est chargé de ce soin. Si vous le permettez, monsieur, je vais continuer à lire la lettre, poursuivit Betteredge, qui reprit le manuscrit de Rosanna Spearman. Cette lecture n'est pas gaie, je vous l'accorde ; pourtant j'éviterai ainsi de me lamenter sur le passé. »

Il mit ses lunettes et hocha tristement la tête :

« Avouez que nous montrons tous bien du bon sens dans la conduite que nous tenons envers nos mères, lorsqu'elles nous lancent sur le chemin de la vie ; nous semblons tous plus ou moins contrariés de venir au monde, et franchement nous n'avons pas tort. »

L'aide de M. Candy m'avait causé une telle impression qu'elle ne pouvait se dissiper si promptement ; aussi laissai-je passer cette irréfutable boutade du philosophe Betteredge, et revins-je à l'homme aux cheveux pie.

« Comment se nomme-t-il ? dis-je.

– Son nom est aussi laid que sa personne, répondit Betteredge d’un ton bourru : Ezra Jennings. »

CHAPITRE V

Après m’avoir dit le nom de l’aide de M. Candy, Betteredge parut trouver que nous avions perdu assez de temps sur un sujet sans importance, et il se remit à lire la lettre de Rosanna Spearman. De mon côté, je m’assis à la fenêtre, en attendant qu’il eût fini ; peu à peu le souvenir d’Ezra Jennings s’effaça de mon esprit, et il était vraiment bizarre que, dans une situation aussi anormale que la mienne, quelqu’un d’étranger à mes préoccupations eût pu me produire une semblable impression. Mes pensées reprirent leur cours accoutumé ; une fois de plus, je me contraignis à envisager résolument ma position en face, et je pus arriver ainsi à discuter avec moi-même la ligne de conduite qu’il convenait de suivre. Je *me* décidai à retourner le soir même à Londres, à soumettre la situation à M. Bruff, et enfin à obtenir, bon gré mal gré et coûte que coûte, une entrevue avec Rachel ; J’avais plus d’une heure à ma disposition jusqu’au départ du train, et il me restait encore une chance pour que Betteredge, en achevant la lettre de Rosanna, y découvrît quelque renseignement utile avant le moment où je quitterais la maison. J’attendis donc ce qui pourrait survenir.

Voici comment la lettre se terminait :

« Ne m’en veuillez pas, monsieur Franklin, même si je songeai avec un léger sentiment de triomphe que toute votre existence était entre mes mains. Les soucis et la crainte ne tardèrent

pas à m'assaillir ; par suite de l'opinion que le sergent Cuff s'était faite relativement à la perte du diamant, nous devions nous attendre à ce qu'il visitât bientôt nos effets et notre linge. Je ne pouvais trouver ni dans ma chambre ni dans toute la maison aucun lieu qui fût à l'abri de ses recherches. Comment dérober le vêtement aux investigations minutieuses du sergent, et cela sans perdre de temps ? Après y avoir longuement réfléchi, je pris un parti dont vous rirez ; je me déshabillai et mis la robe de nuit sur moi, vous l'aviez portée et je trouvai dans ce souvenir un réel bonheur.

« Il n'était que temps de prendre cette précaution, car nous apprîmes bientôt dans le hall des domestiques que le sergent demandait le livre de blanchissage. C'est moi qui le lui portai au petit salon de milady ; le sergent et moi, nous nous étions rencontrés plus d'une fois jadis, et j'étais certaine qu'il me reconnaîtrait ; je ne savais comment il agirait en me trouvant au service d'une maison où un vol venait d'être commis.

« Pour en avoir le cœur net, j'étais bien aise que la circonstance me mît face à face avec lui.

« Il feignit de ne pas me reconnaître, et me remercia poliment lorsque je lui tendis le livre. Je crus que c'était mauvais signe. Que dirait-il de moi une fois que j'aurais quitté la pièce, et ne risquais-je pas d'être arrêtée sous prévention et fouillée ? C'était à cette heure que vous deviez revenir du chemin de fer où vous aviez accompagné M. Godfrey Ablewhite. Je me rendis à votre promenade favorite du taillis, afin d'essayer de nouveau de vous parler, car je sentais que l'occasion de le faire ne se retrouverait peut-être plus.

« Vous n'y étiez pas, et, qui pis est, le sergent et M. Betteredge venant à passer près du lieu où je me cachais, le sergent me vit.

« Je n'avais après cela qu'à retourner à mon ouvrage et à ma place ; comme j'allais rentrer, vous reveniez du chemin de fer, vous dirigeant vers le taillis ; mais vous me vîtes, cela j'en suis certaine, et aussitôt vous vous détournâtes comme si j'avais la peste et vous allâtes vers la maison[6].

« Je regagnai de mon mieux l'entrée des domestiques et m'assis dans la buanderie où il n'y avait personne. Je vous ai déjà parlé des pensées que les Sables-Tremblants m'inspiraient ; elles me revinrent en ce moment ; je me demandai ce qui serait le moins dur, de continuer à supporter votre indifférence ou de me jeter dans le gouffre et d'en finir à jamais.

« Il serait inutile de chercher à expliquer ma conduite à cette époque, je ne me comprenais pas moi-même.

« Pourquoi ne vous arrêtai-je pas lorsque vous mettiez un soin si cruel à m'éviter ? Pourquoi n'ai-je pas su crier :

« – Monsieur Franklin, j'ai quelque chose à vous dire, cela vous intéresse ; je veux, il faut que vous m'entendiez ! »

Je vous tenais dans ma dépendance ; j'avais, comme on dit, barres sur vous, et bien plus, si je parvenais à vous inspirer confiance, j'avais les moyens de vous rendre mille services dans l'avenir.

« Naturellement, je n'ai jamais supposé qu'un gentleman comme vous eût volé le diamant pour le seul plaisir de le voler. Non, Pénélope avait souvent entendu parler par miss Rachel de vos folies et de vos dettes ; il était donc clair que vous vous étiez

---

6 *Note de Franklin Blake.* – La pauvre fille était dans l'erreur. Je ne l'avais nullement remarquée. Mon intention était à coup sûr de faire un tour dans le taillis, mais au moment d'y entrer, je me souvins que ma tante voulait me voir à mon retour du chemin de fer, et je me rendis à la maison.

emparé du joyau pour le vendre ou l'engager, afin de vous procurer l'argent dont vous aviez besoin.

« Eh bien ! je vous aurais adressé à Londres à un homme qui vous eût prêté une grosse somme sur le diamant sans vous faire aucune question embarrassante.

« Pourquoi ne vous ai-je pas parlé ! Ah ! pourquoi ? est-ce que je craignais d'ajouter de nouveaux risques à ceux que me faisait déjà courir la possession de la robe de nuit ? Cette crainte eût pu exister chez d'autres femmes, mais non chez moi. Lorsque je faisais métier de voler, j'avais cent fois affronté de bien plus grands dangers et j'étais sortie de difficultés auprès desquelles celles-ci n'étaient qu'un jeu d'enfant. Élevée dans la tromperie et le mensonge, j'avais fait mes preuves en ce genre et quelques-uns de mes tours d'adresse avaient eu assez de retentissement pour être signalés dans les journaux. Dès lors était-il croyable qu'une bagatelle comme le fait de cacher ce vêtement pût peser ainsi sur mon esprit et me paralyser au moment où j'aurais dû vous parler ? Non, une pareille supposition serait insensée.

« Mais à quoi bon m'appesantir sur ma folie ! La vérité est que, loin de vous, je vous aimais de tout mon cœur et de toute mon âme ; en votre présence, j'étais intimidée, je craignais de vous mécontenter, je redoutais ce que vous me diriez (bien que vous fussiez coupable du vol du diamant), si j'osais vous prouver que je connaissais votre faute. J'avais été bien près de parler dans la bibliothèque ; alors vous ne m'aviez pas tourné le dos, alors vous ne m'aviez pas fuie comme si j'avais la peste. J'essayai de m'irriter contre vous et de me donner ainsi du courage. Hélas ! non, je ne ressentais que chagrin et humiliation :

« – Vous êtes laide, vous avez une épaule difforme, vous n'êtes qu'une housemaid, de quoi vous avisez-vous en m'importunant de votre présence ? »

« Vous ne m'avez jamais dit une parole semblable, monsieur Franklin, mais toute votre personne parlait pour vous Peut-on s'expliquer une telle folie de ma part ? Non, je ne puis que m'en accuser, rien de plus.

« Je vous demande pardon d'être sortie encore une fois de mon sujet. Cela n'arrivera plus, car je touche à la fin de mon récit.

« La première personne qui vint me relancer dans la buanderie fut Pénélope. Depuis longtemps déjà elle avait deviné mon secret et elle n'avait pas négligé les remontrances affectueuses pour me rendre le sens commun.

« – Ah ! dit-elle, je sais pourquoi vous êtes ici toute seule, à vous désoler ; ce qui peut vous arriver de plus heureux, Rosanna, est que la visite de M. Franklin prenne fin, du reste, je crois que maintenant il ne tardera plus à quitter la maison. »

« Toutes mes pensées se rapportaient à vous, et cependant l'idée de votre départ ne m'était jamais venue. Incapable de proférer un mot, je donnai ma réponse à Pénélope dans un regard.

« – Je viens de sortir de chez miss Rachel, continua-t-elle ; j'ai de vilains moments à passer par suite de son caractère ; elle prétend que la présence de la police lui rend le séjour de la maison insupportable ; elle est décidée à parler ce soir à milady, et à aller retrouver demain sa tante Ablewhite. Si elle réalise ce projet, comptez que M. Franklin aura bien vite imaginé un prétexte pour s'en aller aussi ! »

À ces paroles, je recouvrai l'usage de ma langue.

« – Croyez-vous, demandai-je, que M. Franklin ira avec elle ?

« – Il serait trop heureux si elle voulait le lui permettre ! Mais elle n'entendra pas de cette oreille-là. *Il* a eu aussi à subir sa mauvaise humeur ; *il* est très-mal dans ses papiers, et cela après avoir tout fait pour l'aider ; pauvre garçon ! Non, non, s'ils ne se raccommodent pas avant le départ de demain, vous les verrez s'en aller chacun de son côté. Je ne sais où il portera ses pas, mais ce dont je suis sûre, c'est qu'il ne restera pas ici une fois miss Rachel partie. »

« Je parvins à maîtriser la douleur qui s'empara de moi après cette conversation. À dire vrai, j'entrevoyais pourtant une petite lueur d'espoir, si une rupture sérieuse pouvait avoir lieu entre vous et miss Rachel.

« – Savez-vous, dis-je, ce qui a amené cette brouille entre eux ?

« – Elle est toute du fait de miss Rachel, répondit Pénélope, et, autant que j'en puis juger, elle n'est imputable qu'à son humeur. Je regrette de vous affliger, Rosanna, mais ne vous bercez pas de l'illusion que M. Franklin vienne jamais à se quereller avec *elle* ! Il en est bien trop fou pour cela. »

« Elle finissait ces mots cruels, lorsqu'on vint nous appeler de la part de M. Betteredge ; tous les domestiques de l'intérieur devaient se réunir dans le hall. Nous allâmes de là une à une dans la chambre de M. Betteredge pour y être interrogées par le sergent Cuff.

« Mon tour vint après celui de la première housemaid et de la femme de chambre. Les questions du sergent, bien qu'habilement déguisées, me convainquirent que ces femmes, mes plus cruelles ennemies, avaient fait leurs découvertes à ma porte dans l'après-dînée du mardi, puis dans la nuit du jeudi. Elles en avaient dit assez au sergent pour lui faire deviner une

partie de la vérité. Il ne se trompait pas en croyant que j'avais travaillé secrètement à une robe de nuit, mis il supposait à tort que le vêtement taché m'appartenait. Il insinua aussi une opinion qui ne laissa pas que de m'intriguer. Il me soupçonnait bien en effet d'être mêlée à la disparition du diamant, mais en même temps il me fit voir avec intention qu'il ne me regardait pas comme l'auteur principal du vol ; selon lui, j'avais agi pour le compte d'une autre personne. Quelle était cette personne ? Je ne pus le deviner et je ne m'en doute pas encore à l'heure qu'il est.

« Dans tous les cas, il était clair que le sergent restait à mille lieues de la vérité. Vous étiez à l'abri de ses soupçons tant que le vêtement pourrait être dissimulé, mais à cette condition seulement.

« Je renonce à vous faire comprendre la terreur et l'anxiété qui m'accablèrent. Il était impossible que je continuasse à porter votre robe de nuit ; je pouvais être envoyée à l'improviste à la prison de Frizinghall, puis y être fouillée ; pendant que j'avais encore ma liberté, il me fallait prendre un parti : détruire l'objet suspect, ou le cacher en lieu sûr à une distance suffisante de la maison...

« Si j'avais été un peu moins éprise de vous, je crois que je l'aurais détruit. Mais, hélas ! pouvais-je anéantir la seule chose qui prouvât que j'avais sauvé votre réputation ?

« Si nous arrivions à une explication ensemble et si, m'imputant quelque motif intéressé, vous niiez ma découverte, comment pourrais-je gagner votre confiance sans avoir le moyen de produire la robe de nuit ? Était-ce vous faire tort que de croire que vous hésiteriez fort à partager un pareil secret avec une pauvre servante, et à la laisser devenir votre complice dans un vol que vos embarras d'argent vous avaient poussé à commettre ? Songez à votre froideur envers moi, monsieur, et vous

ne vous étonnerez plus de ma répugnance à détruire le seul objet dont la possession me constituât un titre à votre gratitude et à votre confiance.

« Je me décidai donc à chercher une cachette, et je choisis celle que je connaissais le mieux, celle des Sables-Tremblants.

« Aussitôt que l'interrogatoire fut terminé, je demandai, sous le premier prétexte venu, à aller prendre l'air ; je partis pour le cottage de Mrs Yolland. Cette femme et sa fille étaient mes meilleures amies ; pourtant ne supposez pas que je leur aie confié votre secret : il n'a jamais appartenu qu'à moi. Je voulais seulement me procurer le moyen de vous écrire cette lettre, et de retirer votre vêtement de dessus moi ; car, soupçonnée comme je l'étais, je ne pouvais faire aucune de ces deux choses à la maison.

« J'ai presque achevé ma longue lettre, que j'écris dans la chambre de Lucy Yolland ; lorsqu'elle sera finie, je descendrai avec la robe de nuit cachée sous mon manteau et je trouverai dans le capharnaüm de Mrs Yolland ce qu'il faut pour l'enfermer et la mettre à l'abri de l'eau, puis j'irai aux Sables. Ne craignez pas que l'empreinte de mes pas me trahisse ! J'enfouirai mon secret dans le sable et aucune créature vivante ne pourra le découvrir, à moins que je ne lui indique moi-même le lieu où est la cachette.

« Et après, que ferai-je ?

« Alors, monsieur Franklin, j'aurai deux motifs pour tenter de nouveau de vous parler ; si vous quittez la maison avant que j'aie pu m'expliquer, je perds l'occasion de le faire jamais, voilà ma première raison ; en second lieu, si mes paroles vous irritent, j'ai la consolante conviction que la possession du vêtement plaidera toujours ma cause. Si tout cela manque, si je ne par-

viens pas à me raidir contre votre cruelle froideur, alors je cesserai mes efforts, mais ma vie finira, elle aussi.

« Oui, si je perds ma dernière chance, si vous êtes toujours aussi impitoyable et si mon cœur persiste a en être touché, alors je dirai adieu à ce monde qui m'aura refusé ma part du bonheur qu'il accorde à tant d'autres. Fi de cette existence qu'un peu d'affection venant de vous pouvait seule me rendre supportable ! ne vous reprochez rien, si je finis ainsi ; mais tâchez, ah ! tâchez de m'accorder un souvenir indulgent ! Je veux que vous sachiez ce que j'ai fait pour vous, alors que je ne serai plus là pour vous le dire moi-même ! Parlerez-vous au moins de moi une seule fois avec la même douceur que vous mettez dans votre voix lorsque vous vous adressez à miss Rachel ? Si vous me donnez cette consolation, je crois que mon ombre tressaillira du plaisir que j'en éprouverai.

« Il est temps de cesser ; je pleure, et comment saurai-je aller vers la cachette, si ces larmes inutiles continuent à m'aveugler ? D'ailleurs, pourquoi n'envisager que le côté le plus sombre de la situation ? pourquoi ne pas croire que tout ira mieux que je ne le suppose ? Je puis ce soir vous trouver de bonne humeur, ou, sinon, avoir meilleure chance demain matin ; je n'embellirai pas ma pauvre figure en me morfondant ainsi, n'est-ce pas ? Qui sait si je n'aurai pas rempli ces longues pages inutilement ? J'ai pourtant eu bien de la peine à les écrire ; elles vont aller pour plus de sûreté dans la cachette de concert avec le vêtement. Oh ! si nous pouvions parvenir à nous entendre, quelle joie j'aurais à déchirer ma lettre ! Je reste, monsieur, votre fidèle et dévouée

« ROSANNA SPEARMAN. »

Betteredge acheva en silence la lecture de la lettre. Après l'avoir soigneusement remise dans son enveloppe, il resta songeur, la tête baissée, les yeux fixés sur le sol.

« Betteredge, lui dis-je, la fin de cette lettre contient-elle quelque indice qui puisse nous guider ? »

Il releva la tête avec un long soupir.

« Aucun, monsieur Franklin ; si vous suivez mon avis, laissez la lettre dans son enveloppe jusqu'à ce que vous ayez vu la fin de vos soucis actuels. Elle vous affligera infiniment lorsque vous la lirez ; ne le faites pas maintenant. »

Je mis ma lettre dans mon portefeuille. En vous reportant à la narration de Betteredge, vous comprendrez son désir d'épargner mes sentiments dans un moment où j'étais déjà si éprouvé ! Deux fois cette malheureuse femme avait fait un suprême effort pour me parler ; les deux fois, le malheur avait voulu, et Dieu sait si j'en étais innocent ! que j'eusse repoussé ses avances. Le vendredi soir, elle m'avait trouvé seul au billard ; son langage, ses manières me firent croire, comme l'eût pensé toute autre personne, qu'elle était sur le point de m'avouer sa culpabilité dans l'affaire du diamant ; dans son intérêt, je me montrai peu empressé à recevoir sa confidence, et je continuai à suivre les billes au lieu de la regarder ; qu'en était-il résulté ? Je n'avais réussi qu'à la blesser profondément. D'après ce que lui avait dit Pénélope, elle comprit le samedi que mon départ était imminent ; la même fatalité s'acharna après nous. Elle avait tenté de me joindre dans le taillis, et elle m'y trouva avec Betteredge et le sergent Cuff. Ce dernier, poursuivant un but secret, avait fait appel, de façon qu'elle pût nous entendre, à mon intérêt pour Rosanna Spearman. Là encore, avec les meilleures intentions pour cette pauvre créature, j'avais opposé à l'insinuation du sergent un démenti complet : j'avais déclaré hautement « que je ne prenais aucun intérêt aux affaires de Rosanna Spearman ! » Sur ces mots, dits dans le but de la mettre sur ses gardes et de l'engager à ne me faire aucune confidence, elle avait quitté subitement sa place ; je crus l'avoir prémunie

contre les dangers qu'elle courait, et je vois maintenant que mes paroles durent la mener au suicide. J'ai déjà relaté les événements qui me firent faire l'incroyable découverte des Sables, et la partie rétrospective de mon récit est terminée. J'abandonne la triste histoire de Rosanna, à laquelle après bien des années je ne puis songer sans un serrement de cœur ; maintenant que j'ai assez entretenu le lecteur du drame accompli aux Sables-Tremblants, ainsi que des conséquences qui en résultèrent pour moi dans le présent et dans l'avenir, je reviens aux vivants, j'ai à parler d'événements qui, dans les ténèbres où je tâtonnais, m'aidèrent à découvrir enfin la vérité.

CHAPITRE VI

J'arrivai à la station du chemin de fer, accompagné, il va sans dire, de Gabriel Betteredge. J'avais la lettre dans ma poche, la robe de nuit emballée dans mon sac, et j'étais décidé à ne pas me coucher que je n'eusse mis les deux objets sous les yeux de M. Bruff.

Nous quittâmes la maison en silence ; pour la première fois depuis que je connaissais mon vieux Betteredge, je le trouvai muet ; mais comme j'avais à lui parler, j'ouvris la conversation de mon côté :

« Avant que je parte pour Londres, lui dis-je, j'ai deux questions à vous faire ; elles se rapportent à moi, et vous surprendront peut-être.

– Si elles me font oublier la lettre de cette pauvre fille, monsieur Franklin, elles seront les bienvenues. Donc, veuillez me surprendre le plus tôt que vous le pourrez.

– Ma première question, Betteredge, sera celle-ci : étais-je gris le soir du jour de naissance de Rachel ?

– *Vous* gris ! s'écria le vieillard. Quand votre principal défaut, monsieur Franklin, est de ne boire qu'à dîner, et de ne prendre jamais même une goutte de liqueur après le repas !

– Mais cette soirée-là, c'était une occasion toute particulière ; j'aurais pu sortir de mes habitudes, seulement pour cette nuit-là. »

Betteredge réfléchit un instant :

« Vous étiez, en effet, un peu en dehors de vos habitudes ; monsieur, mais je vais vous dire comment. Vous paraissiez fort souffrant, et nous vous conseillâmes de prendre un peu de brandy dans de l'eau pour vous aider à vous remettre.

– Je ne suis pas accoutumé à l'eau-de-vie ; peut-être que...

– Je savais que vous ne l'étiez pas, monsieur Franklin ; aussi ne vous ai-je versé qu'un demi-verre de notre vieux cognac qui a cinquante ans de bouteille, et (quelle pitié !) j'ai noyé cette noble liqueur dans un grand verre d'eau. Un enfant n'eût pu en être troublé, à plus forte raison, un homme fait ! »

Je savais que je pouvais compter sur sa mémoire pour un fait de ce genre ; il était donc inadmissible que je me fusse grisé. Je lui posai ma seconde question :

« Vous m'aviez toujours suivi depuis mon enfance, avant qu'on m'envoyât à l'étranger, mon vieil ami. Dites-moi franchement si vous avez jamais remarqué quelque étrangeté en moi pendant mon sommeil ? N'ai-je jamais été sujet au somnambulisme ? »

Betteredge s'arrêta, me regarda un instant, puis secoua la tête et reprit sa marche.

« Je vois où vous voulez en venir, monsieur Franklin, dit-il ; vous cherchez à expliquer que vous êtes allé vous frotter à cette maudite peinture sans avoir conscience de vos actes Mais cela ne se peut pas, et nous restons à cent lieues de la vérité. Marcher tout endormi ? Vous n'avez fait pareille chose de votre vie !

Je sentis cette fois encore que Betteredge devait être dans le vrai ; je n'avais jamais vécu dans la solitude ni en Angleterre ni à l'étranger ; il est évident que si j'avais été somnambule, une foule de gens s'en seraient aperçus, on m'en aurait prévenu dans mon propre intérêt, et on eût pris les moyens de me guérir de cette malheureuse disposition. J'admettais tout cela, et néanmoins, avec une persistance bien naturelle dans ma situation, je me cramponnais à l'une ou à l'autre des deux seules hypothèses qui pussent expliquer les faits dont la réalité était indiscutable. Voyant que je n'étais pas convaincu, Betteredge me rappela fort à propos certaines circonstances postérieures qui se rapportaient à l'histoire du diamant et qui devaient réduire à néant mes dernières objections.

« Essayons donc d'une autre manière, monsieur, me dit-il ; gardez votre opinion, et voyons jusqu'à quel point elle peut supporter l'examen. Si nous croyons à l'aventure de la robe ; de nuit, ce à quoi je me refuse pour mon propre compte, non-seulement vous auriez frôlé la peinture de la porte, inconsciemment, mais encore vous auriez pris le diamant sans le savoir. C'est bien cela jusqu'ici, n'est-ce pas ?

– Parfaitement ; poursuivez.

– Très-bien, monsieur. Disons que vous étiez gris ou somnambule, lorsque vous prîtes la Pierre de Lune : l'explication est valable pour ce qui est de la nuit et de la matinée du vol, mais s'applique-t-elle également à ce qui s'est passé depuis ? À partir de ce moment, le diamant a été porté à Londres. Là, il a été mis en gage chez M. Luker. Avez-vous donc fait ces deux choses toujours, à votre insu ? Étiez-vous encore sous l'influence de l'ivresse lorsque je vous embarquai dans la chaise à poneys le samedi soir ? Ou bien est-ce dans un accès de somnambulisme qu'au sortir du wagon vous vous êtes rendu chez M. Luker ? Excusez ma franchise, monsieur Franklin, mais cette déplorable affaire a bouleversé vos sens, et vous n'êtes plus en état de juger par vous-même. Le plus tôt que vous vous confierez à M. Bruff, ce sera le mieux, et vous y gagnerez la seule chance qui vous reste de résoudre une pareille énigme. »

Nous atteignîmes la station une ou deux minutes avant le départ du train.

Je n'eus que le temps de donner mon adresse à Betteredge afin qu'il pût m'écrire, en cas de besoin, et je lui promis de mon côté de lui mander tout ce qui pourrait l'intéresser. Je venais de lui faire mes adieux, quand il m'arriva de jeter un coup d'œil sur la boutique du marchand de journaux, et qu'y vis-je ? Le singulier assistant de M. Candy en conversation avec le libraire !

Nos yeux se rencontrèrent au même moment. Ezra Jennings me salua, je lui rendis sa politesse, et je montai dans le wagon. Je crois que mon esprit trouvait un certain soulagement à s'intéresser à un sujet qui en apparence devait lui être absolument étranger. En tous cas, je commençai le voyage qui me ramenait vers M. Bruff, en me demandant comment il se faisait que j'eusse rencontré deux fois dans la même journée l'homme aux cheveux pie !

L'heure à laquelle j'arrivai devait m'empêcher de trouver M. Bruff à son bureau ; j'allai donc du chemin de fer à sa demeure privée dans Hampstead ; je réveillai le vieil avoué qui sommeillait dans sa salle à manger, son carlin favori sur les genoux et sa bouteille de vin à portée de sa main.

Je ne saurais mieux rendre l'effet que produisit mon récit sur M. Bruff qu'en relatant ses faits et gestes dans cette occasion, il commanda du thé très-fort, fit porter des lumières dans son cabinet et envoya prier les dames de sa famille de ne le déranger sous aucun prétexte que ce fût ; ces préliminaires accomplis, il examina la robe de nuit d'abord, puis se mit à lire la lettre de Rosanna Spearman.

Quand il en eut achevé la lecture, M. Bruff m'adressa la parole pour la première fois depuis que nous étions réunis dans son cabinet.

« Franklin Blake, me dit le vieux gentleman, cette affaire-ci est des plus sérieuses ; et cela à plusieurs points de vue ; car, à mon avis, elle regarde Rachel au moins autant que vous ; son incompréhensible conduite s'explique *maintenant* ; elle croit que vous avez volé le diamant. »

J'avais reculé devant cette conséquence logique du raisonnement ; mais néanmoins elle s'était imposée à mes réflexions. Ma détermination bien arrêtée d'obtenir de Rachel une entrevue personnelle était fondée réellement sur cette conviction.

« La première mesure à prendre dans cette enquête, continua l'avoué, est de faire appel à Rachel. Elle s'est tue jusqu'ici par un motif que moi, qui connais son caractère, je puis apprécier. Il est impossible, après ce qui est arrivé, qu'elle persiste dans son silence. Il faut qu'elle comprenne qu'elle doit parler, ou bien on l'obligera à faire connaître les preuves sur lesquelles elle appuie sa conviction de votre culpabilité. Quelque sérieuse

que paraisse la situation, il y a bien des chances pour que tout s'arrange si nous pouvons obtenir de Rachel qu'elle sorte enfin de son silence et consente à s'expliquer.

– Cette opinion est très-consolante pour *moi !* dis-je ; j'avoue que je désirerais savoir…

– Vous voudriez savoir, interrompit M. Bruff, sur quel fondement elle repose. Je vais vous le dire en deux minutes ; mais entendez bien que je me place d'abord au point de vue de l'homme de loi ; tout est pour moi une question de preuves ; or, les preuves manquent dès le début sur un point très-important.

– Sur quel point ?

– Vous allez le savoir ; j'admets que la marque du vêtement le fasse reconnaître comme vous appartenant ; j'admets encore que ses taches de peinture prouvent qu'il a frôlé la porte de Rachel ; mais qu'est-ce qui nous assure, vous ou moi, que vous êtes bien la personne qui portait ce vêtement ? »

Cette objection me frappa d'autant plus qu'elle était du nombre de celles que je m'étais déjà posées.

« Quant à ceci, fit M. Bruff en désignant la confession de Rosanna, je comprends que cette lettre vous ait affligé ; je comprends aussi que vous hésitiez à l'envisager à un point de vue absolument impartial ; mais *moi,* qui ne suis pas dans votre position, je puis appeler mon expérience professionnelle à mon aide, et juger ce document comme je le ferais de tout autre. Sans insister sur le passé de cette femme, autrefois voleuse de profession, je vous ferai observer que sa lettre prouve qu'elle est experte dans l'art de tromper, et cela de son propre aveu ; j'en conclus donc que je suis parfaitement en droit de la soupçonner de n'avoir pas dit toute la vérité. Je ne veux émettre aucune hypothèse jusqu'à présent sur ce qu'elle a pu faire ou ne pas faire ;

je dirai seulement ceci : c'est que si Rachel vous accuse *sur le seul témoignage de cette robe de nuit,* il y a quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent pour que ce soit Rosanna Spearman qui la lui ait montrée. Voici sa lettre : elle avoue qu'elle était jalouse de Rachel, qu'elle substituait ses roses à celles que vous donnait votre cousine, qu'elle entrevoyait une lueur d'espoir pour sa passion dans le cas où une rupture s'élèverait entre vous et Rachel. Sans m'arrêter à la question de savoir qui a pris la Pierre de Lune (et pour arriver à ses fins, Rosanna était femme à prendre cinquante diamants !), je maintiens que la disparition de la Pierre donnait à cette voleuse convertie et affolée de vous une occasion de vous brouiller à jamais avec Rachel ; souvenez-vous qu'elle n'était pas résolue *alors* à se tuer, et il est parfaitement d'accord avec sa situation et son caractère, d'avoir saisi l'occasion lorsque celle-ci se présentait à elle. Que dites-vous à votre tour ?

– Qu'un soupçon de ce genre m'est venu en commençant à lire sa lettre.

– Justement ! Et lorsque votre lecture a été achevée, vous vous êtes mis à plaindre cette pauvre femme et n'avez plus eu le courage de la suspecter ; cela vous fait honneur, mon cher ami, grand honneur !

– Mais enfin supposons qu'il soit clairement prouvé que nul autre que moi ne portait cette robe de nuit ! Que faire ?

– Je ne vois pas comment ce fait pourra être prouvé, dit M. Bruff ; mais en admettant qu'il le soit, alors il vous sera difficile d'établir votre innocence, n'allons pas si loin pour le moment. Attendons de voir si Rachel ne vous a pas accusé sur le seul témoignage de ce vêtement.

– Grand Dieu ! m’écriai-je, comme il vous coûte peu d’admettre que Rachel ait pu m’accuser de pareille infamie ! Et de quel droit me soupçonne-t-elle, *moi*, d’être un voleur ?

– Votre question est pleine de sens ; et, quoique posée avec emportement, elle n’en mérite pas moins considération. Ce qui vous déroute m’intrigue également ; voyons, rappelez vos souvenirs, et répondez à ceci. S’est-il passé, pendant votre séjour chez lady Verinder, quelque incident si mince fût-il, qui ait été de nature à ébranler la confiance de Rachel non en votre honneur, bien entendu, mais en vos principes en général ? »

Je me levai, en proie à une agitation extrême. Cette question me rappela pour la première fois depuis que j’avais quitté l’Angleterre, qu’en effet il s’était passé quelque chose. Vous trouverez dans le huitième chapitre de la narration de Betteredge une allusion à l’arrivée d’un étranger qui vint me voir pour affaires, dans la maison de ma tante. Voici quel motif l’amenait.

Étant à Paris, un jour que, selon ma coutume, je me trouvais un peu à court d’argent, j’avais été assez sot pour accepter un prêt du maître d’un restaurant où j’avais l’habitude de manger. Une époque fut fixée pour le payement ; mais lorsque le moment arriva, il me fut impossible, comme à tant d’autres honnêtes gens d’ailleurs, de tenir mes engagements, et je remis à cet homme un billet. Malheureusement ma signature avait figuré trop souvent sur des papiers de ce genre, et il ne put parvenir à négocier mon effet.

Dans l’intervalle qui suivit mon emprunt, ses affaires allèrent mal ; presque à la veille d’une faillite, il chargea un de ses parents, homme de loi français, de se rendre auprès de moi en Angleterre afin de réclamer le payement de ma dette. Cet individu, violent et grossier, s’y prit fort mal avec moi ; nous en vînmes à de gros mots, et malheureusement ma tante et Rachel,

qui se trouvaient dans la pièce voisine, nous entendirent. Lady Verinder entra et voulut savoir ce qui se passait ; l'homme de loi produisit ses titres et m'accusa d'être l'auteur de la ruine d'un pauvre homme qui avait eu confiance en mon honneur. Ma tante paya tout de suite la somme et le renvoya. Elle me connaissait assez pour ne pas ajouter foi à la manière dont le Français présentait les choses ; mais elle se montra mécontente de mon désordre et me reprocha à juste titre de m'être mis dans une situation qui, sans son intervention, eût pu devenir des plus désagréables. Soit que sa mère lui en eût parlé ou que Rachel l'eût appris autrement, elle se plaça à son point de vue habituel d'exagération romanesque ; aussi, suivant ses expressions, « j'étais sans cœur, je me déshonorais, je ne respectais rien ; on ne savait ce que je deviendrais capable de faire. » Bref, elle m'accabla d'une foule d'aménités plus aimables les unes que les autres. Nous restâmes en froid pendant deux jours, puis je fis ma paix et je n'y pensai plus. Rachel s'était-elle rappelé ce malencontreux incident à l'heure critique où les circonstances mettaient son estime pour moi à une si rude épreuve ? Lorsque j'eus tout rajouté à M. Bruff, il opta pour l'affirmative en réponse à ma question.

« Elle a dû subir cette influence rétrospective, dit-il gravement : et je voudrais pour vous que ce fait n'eût pas eu lieu, mais il nous a servi à savoir qu'il existait dans l'esprit de Rachel un précédent défavorable contre vous ; c'est une incertitude de moins, et je ne vois rien de plus à entreprendre pour le moment. Notre premier pas doit être celui qui nous conduira vers Rachel. »

Il se leva et se mit à arpenter la chambre d'un air pensif. Deux fois, je fus sur le point de lui dire que j'étais résolu à voir Rachel en particulier, et deux fois, par égard pour son âge et son caractère, j'attendis.

« La grosse difficulté, reprit-il, est de savoir comment obtenir qu'elle s'ouvre tout entière sur ce sujet, sans aucune réserve ; avez-vous quelque avis à cet égard ?

– Je compte, monsieur Bruff, parler moi-même à Rachel.

– Vous ! »

Il arrêta brusquement sa marche et me regarda comme si j'avais perdu l'esprit :

« Vous ! la dernière personne qu'elle consentira à voir ! »

Puis il se tut soudain, et reprit sa promenade.

« Attendez un peu, dit-il ; dans des cas d'une nature si exceptionnelle, l'action la plus hardie est parfois le moyen le plus sûr. »

Il pesa encore la question pendant quelques instants, puis la trancha en ma faveur.

« Qui ne risque rien, n'a rien, fit notre vieux gentleman, et vous avez pour vous une chance que je ne possède pas ; donc tentez résolument l'expérience.

– J'ai une chance pour moi ? » répétai-je très-surpris.

La physionomie de M. Bruff s'adoucit pour la première fois jusqu'au sourire.

« Il en est ainsi, dit-il ; je ne compte ni sur votre prudence ni sur votre calme, mais je compte sur la faiblesse que Rachel conserve encore pour vous dans un coin dérobé de son cœur. Sachez toucher cette corde-là, et soyez certain qu'il s'ensuivra

l'aveu le plus complet de son étrange secret ! La question délicate est de savoir comment vous parviendriez à la voir.

– Elle a passé un certain temps sous votre toit, répondis-je. Ne pourrais-je la voir ici sans qu'elle fût prévenue de rien ?

– C'est de l'aplomb ! »

Après cette laconique appréciation de ce que je venais de dire, M. Bruff refit deux ou trois tours dans la chambre.

« En bon Anglais, dit-il, ma maison servira de piège pour attirer Rachel, et l'amorce prendra la forme d'une invitation venant de ma femme et de mes filles ! Si vous étiez tout autre que Franklin Blake et que je ne jugeasse pas l'affaire d'aussi sérieuse importance, je vous refuserais tout net. Au point où nous en sommes, j'ai la ferme conviction que Rachel en viendra un jour à me remercier de la trahison que je médite contre elle ; ainsi regardez-moi comme votre complice, Rachel sera invitée à passer une journée ici, et vous serez prévenu à temps.

– Quand cela ? sera-ce demain ?

– Nous n'aurions pas le temps de recevoir sa réponse ; disons après-demain.

– Comment aurai-je de vos nouvelles ?

– Ne sortez pas dans la matinée, et j'irai vous voir. »

Je le remerciai avec effusion du service inestimable qu'il allait me rendre, et, refusait son hospitalière invitation de coucher à Hampstead, je retournai à Londres.

Je puis affirmer que la journée du lendemain me parut la plus longue que j'eusse jamais passée. Bien que je me sentisse

parfaitement innocent de l'infâme accusation qui pesait sur moi, et que je fusse assuré d'en être tôt ou tard lavé, j'éprouvais un sentiment d'amoindrissement moral qui me rendait incapable de rechercher mes amis. Nous entendons dire souvent par des observateurs trop superficiels que rien ne ressemble à un innocent comme un coupable ; j'acquis, par ma propre expérience, la preuve qu'on peut retourner la proposition. Je fermai ma porte à tout visiteur et ne sortis qu'à la faveur de la nuit.

Le lendemain matin, M. Bruff me surprit en train de déjeuner ; il me tendit une grosse clé et déclara qu'il était pour la première fois de sa vie honteux de lui-même.

« Viendra-t-elle ?

– Elle vient aujourd'hui goûter et passer l'après-midi avec mes filles.

– Mrs Bruff et vos filles sont-elles dans le secret ?

– Nécessairement ; mais les femmes, vous avez pu le remarquer, n'ont pas de principes, ma famille n'éprouve pas le plus léger remords de conscience ; le but étant de réconcilier Rachel et vous, ma femme et mes filles trouvent tous les moyens bons pour arriver à cette fin et n'ont pas plus de scrupules que des jésuites.

– Combien je les en remercie ! Qu'est-ce donc que cette clé ?

– La clé de la grille de mon jardin ; soyez-y à trois heures, puis entrez par la serre. Traversez le petit salon, ouvrez la porte du milieu qui donne dans le salon de musique ; vous y trouverez Rachel, et elle sera seule.

– Comment ferai-je pour vous témoigner ma reconnaissance ?

– Je vais vous le dire : ne me reprochez jamais les conséquences de ce que vous allez tenter. »

Sur ces mots, il me quitta.

J'avais encore bien des heures à attendre, et pour prendre patience, je me mis à ouvrir ma correspondance ; entre autres lettres j'en trouvai une de Betteredge.

Je la décachetai avec empressement et j'eus un vif désappointement en lisant le début, où il s'excusait de n'avoir rien d'intéressant à me narrer. Pourtant dès la phrase suivante apparaissait l'inévitable Ezra Jennings ! Il avait accosté Betteredge au sortir de la station pour lui demander qui j'étais ; renseigné sur ce point, il avait parlé de sa rencontre à M. Candy, qui s'était empressé aussitôt de venir trouver Betteredge et lui avait exprimé son regret de n'avoir pu me voir.

Il avait une raison particulière pour désirer me parler et tenait infiniment à savoir quand je reviendrais à Frizinghall.

Tel était le fond de la missive de Betteredge, dont je ne supprime que quelques apophthegmes philosophiques dans la manière habituelle de mon correspondant. Du reste, ce bon et dévoué serviteur avouait qu'il m'avait écrit surtout pour le plaisir de s'entretenir avec moi. »

Je mis sa lettre dans ma poche et l'oubliai une seconde après, absorbé que j'étais par l'idée de ma prochaine entrevue avec Rachel.

À trois heures sonnant, je me trouvais devant la grille du jardin de M. Bruff et j'introduisais la clé dans la serrure. À peine

fus-je entré, à peine eus-je refermé la porte, qu'un trouble étrange s'empara de moi ; je regardai hâtivement de tous côtés comme si j'eusse soupçonné dans quelque coin du jardin la présence d'un témoin inconnu. Pourtant rien ne justifiait mes appréhensions ; les allées restaient solitaires, et les oiseaux et les abeilles, voltigeant autour de moi, paraissaient être les seuls témoins de mon agitation.

Je traversai le jardin, j'entrai dans la serre, et de là dans le petit salon. Comme je posais ma main sur la porte du milieu, quelques accords frappèrent mon oreille ; j'avais souvent entendu Rachel, dans la maison de sa mère, promener ses doigts ainsi à l'aventure sur le piano. Je dus attendre un instant afin de reprendre mon sang froid ; le passé et le présent s'offraient à moi avec le contraste saisissant de leurs dissemblances, et l'émotion de ces souvenirs me dominait ; je pus enfin me remettre, je poussai la porte et j'entrai.

CHAPITRE VII

Au bruit que je fis, Rachel se leva du piano et me vit devant la porte, que je fermais derrière moi.

Nous nous regardâmes en silence, toute la longueur de la pièce nous séparant ; le mouvement qu'elle avait fait en se levant paraissait être le seul dont elle fût capable ; il semblait qu'elle eût concentré dans ses yeux fixement attachés sur moi tout l'effort de ses facultés physiques et morales.

Je craignis de lui être apparu trop brusquement. Je m'avançai vers elle et lui dis doucement : « Rachel ! » Au son de ma voix, elle recouvra ses couleurs en même temps que l'usage

de ses membres ; elle s'avança de son côté, mais sans parler, et se rapprocha de plus en plus de moi comme si elle agissait sous une influence plus forte que sa volonté ; son teint reprit sa chaude coloration, et la flamme de l'intelligence brilla de nouveau dans ses yeux. J'oubliai le motif de ma visite, les soupçons honteux dont elle avait terni mon nom. Passé, présent, avenir, j'oubliai toutes les considérations dont l'honneur me faisait une loi de me souvenir. Je ne vis plus qu'une chose : la femme que j'aimais s'avançait vers moi ; elle tremblait, son irrésolution lui donnait un charme de plus, je n'y pus résister plus longtemps ; je la saisis dans mes bras, et couvris sa figure de baisers.

Il y eut un instant où je crus que mes caresses m'étaient rendues, un instant où il me sembla qu'elle aussi avait oublié. Illusion bientôt détruite, car dès qu'elle eut repris possession d'elle-même, sa première action volontaire me laissa cruellement voir qu'elle se souvenait. Avec un cri qui était comme un cri d'horreur, avec une force à laquelle, l'eussé-je voulu, j'aurais eu peine à résister, elle me repoussa loin d'elle. Je lus une colère sans merci dans son regard, et le mépris le plus impitoyable se peignit sur ses lèvres. Elle me toisa de la tête aux pieds, comme elle l'eût fait d'un étranger qui l'aurait insultée.

« Lâche, s'écria-t-elle ; vil, méprisable lâche, sans cœur et sans honneur ! »

Telles furent ses premières paroles ! De toutes les injures qu'une femme peut adresser à un homme, elle choisit la plus sanglante pour me la jeter à la face !

« Je me souviens du temps, Rachel, lui dis-je, où vous m'auriez témoigné votre mécontentement d'une offense dans des termes moins indignes de vous et de moi ; je vous demande pardon. »

Ma voix dut trahir l'amertume qui remplissait mon cœur. Dès les premiers mots de ma réplique, ses yeux, qui s'étaient détournés de moi, revinrent involontairement me chercher ; elle me répondit d'un ton sourd et avec un calme maussade que je ne lui avais jamais vu.

« J'ai peut-être quelque excuse à invoquer, dit-elle. Après ce que vous avez fait, il peut sembler bas de vous imposer ainsi à moi ; il peut sembler vil de spéculer sur ma faiblesse pour vous ; il peut sembler lâche d'abuser de ma surprise pour me contraindre à subir vos baisers. Mais ce n'est là qu'une opinion de femme : je ne devais pas m'attendre à ce que vous penseriez de la sorte. J'aurais mieux fait de me contenir et de ne vous rien reprocher. »

Elle mettait le comble à ses insultes par la manière dont elle les excusait. L'homme le plus dégradé de la terre se fût révolté contre de pareilles humiliations.

« Si mon honneur n'était pas entre vos mains, lui dis-je, je vous quitterais sur l'heure et ne vous reverrais jamais. Mais vous venez de me parler de ce que j'ai fait : qu'est-ce donc, je vous prie ?

– Ce que vous avez fait ? Et c'est vous qui osez m'adresser cette question ?

– Oui, je vous l'adresse.

– J'ai gardé le secret sur votre infamie, répliqua-t-elle, et j'ai supporté les conséquences de mon silence obstiné. N'ai-je pas bien mérité que vous m'épargniez l'insulte de vos questions ? Tout sentiment de reconnaissance est-il donc mort chez vous ? Vous étiez autrefois un gentleman. Vous étiez cher à ma mère, et encore plus à mon cœur. »

Ici la voix lui manqua. Elle retomba sur sa chaise, me tourna le dos et couvrit sa figure de ses deux mains.

Je dus attendre avant d'être en état de parler ; pendant cet instant de silence, je ne sais ce qui me fit le plus souffrir de son langage méprisant ou de l'orgueilleuse réserve qui refusait de m'admettre au partage de ses chagrins.

« Si vous ne voulez pas rompre le silence, dis-je, c'est moi qui le ferai ; je suis venu ici parce que j'ai à vous entretenir d'un objet très-sérieux. Voulez-vous m'accorder la justice de m'écouter ? »

Elle ne bougea ni ne répondit. Je ne renouvelai pas ma question et je ne me rapprochai pas de sa chaise. Soutenu par une fierté égale à son obstination, je lui fis le récit complet de ma découverte aux Sables-Tremblants et de tout ce qui m'y avait amené ; mon histoire fut assez longue ; mais du commencement jusqu'à la fin, jamais elle ne leva les yeux sur moi ni ne prononça un seul mot.

Je conservai mon calme ; mon avenir dépendait, selon toute apparence du sang-froid que je garderais ; le moment était venu de vérifier l'exactitude des suppositions de M. Bruff. Tout entier à l'épreuve que j'allais tenter, je me plaçai bien en face d'elle.

« J'ai une question à vous faire, quoiqu'elle m'oblige à revenir sur un sujet pénible, lui dis-je ; Rosanna Spearman vous montra-t-elle la robe de nuit ? Oui ou non ? »

Elle fit un bond qui l'amena tout près de moi. Ses yeux fouillèrent mon visage, pour ainsi dire, comme si elle cherchait à y découvrir une expression inaccoutumée.

« Êtes-vous donc en démence ? » demanda-t-elle.

Je me contins encore et dis avec calme :

« Rachel, voulez-vous répondre à ma question ? »

Elle poursuivit sans prendre garde à moi :

« Avez-vous un mobile que je ne comprenne pas ? L'avenir vous inquiète-t-il et suis-je pour quelque chose dans vos craintes ? On dit que la mort de votre père vous a rendu héritier d'une grosse fortune, venez-vous alors m'offrir l'équivalent de la perte de mon diamant ? Et vous reste-t-il assez de cœur pour sentir la honte de votre situation ? Est-ce *là* le secret de votre prétendue innocence et de la ridicule histoire de Rosanna ? La conscience se réveille-t-elle enfin chez vous au fond de tous ces mensonges ?

Ici je l'interrompis, incapable de me maîtriser plus longtemps.

« Vous m'avez indignement calomnié, m'écriai-je ; vous osez me soupçonner d'avoir volé votre joyau ; j'ai le droit de savoir et je saurai le motif de cette accusation ! »

À mesure que je m'échauffais, sa colère grandissait aussi.

« Vous soupçonner, fit-elle ; mais, misérable que vous êtes, quand je vous ai vu de mes propres yeux voler le diamant ! »

Je fus frappé de stupeur à cette révélation foudroyante qui faisait crouler l'édifice des suppositions de M. Bruff. Malgré mon innocence, je restai muet devant elle. À ses yeux, comme aux yeux de quiconque m'aurait vu en ce moment, je dus avoir l'air d'un coupable écrasé par la découverte son crime.

Elle recula devant le spectacle de mon accablement et de son triomphe ; elle fut effrayée du morne silence que je gardais.

« Je vous ai épargné pour un temps, dit-elle, et je vous aurais épargné encore maintenant, si vous ne m'aviez forcée à parler. »

Elle fit le geste de quitter le salon, mais elle hésita avant de gagner la porte.

« Pourquoi êtes-vous venu au-devant de cette humiliation ? reprit-elle ; pourquoi m'avoir forcée à rougir de moi-même ? »

Elle fit quelques pas et s'arrêta de nouveau.

« Pour l'amour de Dieu ! dites donc quelque chose, s'écria-t-elle avec violence ; s'il vous reste un peu de pitié, ne me laissez pas m'oublier à ce point ! Parlez et obligez-moi à quitter cette pièce ! »

Je m'avançai vers elle, ne sachant vraiment ce que je faisais. Peut-être conservais-je un vague espoir de la retenir jusqu'à ce qu'elle m'en eût dit davantage. Du moment où j'avais appris que le témoignage sur lequel Rachel me condamnait était le témoignage de ses yeux, rien, pas même la certitude de mon innocence, ne me soutenait plus. Je la pris par la main ; mais, bien que je m'efforçasse de parler hardiment et d'aller droit au but, tout ce que je pus trouver fut « Rachel, il fut un temps où vous m'aimiez. » Elle frissonna et détourna les yeux, mais sa main resta sans force dans la mienne.

« Laissez-la aller ! » dit-elle faiblement.

La pression de ma main paraissait agir sur elle comme avait agi le son de ma voix lorsque j'étais entré dans la chambre. Elle m'avait appelé lâche, elle m'avait fait un aveu qui me mar-

quait d'un sceau d'infamie et cependant je sentais que je restais son maître tant que ma main était en contact avec la sienne. »

Je l'attirai doucement vers le milieu de la pièce et l'assis près de moi.

« Rachel, lui dis-je, je ne puis vous donner aucune explication sur la contradiction que je vais vous soumettre moi-même ; je me bornerai à dire la vérité comme vous venez de la dire vous-même. Vous me vîtes, de vos propres yeux, prendre le diamant. Devant Dieu qui nous entend, je jure que je l'ai ignoré jusqu'à ce jour. Douterez-vous encore de moi ? »

Elle ne m'avait ni écouté ni entendu.

« Laissez ma main. » murmura-t-elle.

Ce fut sa seule réponse. Sa tête tomba sur mon épaule, et sa main serra la mienne au moment même où elle me priait de lui rendre sa liberté.

Je ne voulus pas insister, mais ce fut tout ce qu'elle obtint de moi. Mon seul espoir de reparaître jamais la tête haute parmi les honnêtes gens dépendait de l'influence que je conservais sur elle et qui pouvait la décider à se confier entièrement à moi. Je pouvais espérer que quelque indice, insignifiant en apparence, mais qui deviendrait mon ancre de salut, avait échappé aux yeux de Rachel, et que cette enquête, soigneusement reprise, aboutirait à la constatation de mon innocence. J'avoue donc que je gardai la pleine possession de sa main, et que je ne négligeai rien pour reconquérir l'autorité qu'elle m'avait laissé prendre sur elle autrefois.

« J'ai quelque chose à vous demander, dis-je ; je désire que vous me racontiez jusqu'au moindre incident de ce qui s'est pas-

sé depuis le moment où nous nous sommes dit bonsoir, jusqu'à celui où vous m'avez vu prendre le diamant. »

Elle souleva sa tête de dessus mon épaule et fit un effort pour dégager sa main.

« Oh ! pourquoi y revenir ? fit-elle ; pourquoi ?

– Je vais vous dire pourquoi, chère Rachel ; vous et moi, nous sommes victimes d'une erreur monstrueuse, qui revêt le déguisement de la vérité. Si nous repassons ensemble tous les faits de cette soirée, peut-être parviendrons-nous encore à nous entendre. »

Sa tête retomba sur mon épaule ; les larmes s'amassèrent dans ses yeux et commencèrent à couler le long de ses joues.

« Oh ! dit-elle, n'ai-je donc jamais eu cet espoir ? n'ai-je donc jamais tenté de voir les choses ainsi que vous le désirez en ce moment ?

– Vous n'avez essayé qu'à vous toute seule, lui répondis-je ; vous n'avez pas agi de concert avec moi qui puis vous venir en aide. »

Ces mots parurent enfin éveiller en elle un peu de cet espoir que je cherchais à trouver moi-même. Elle répondit dès lors à mes questions, non-seulement avec bonne volonté, mais en usant de son intelligence ; elle s'ouvrit tout entière à moi.

« Commençons, repris-je, par ce qui suivit le moment où nous nous séparâmes pour la nuit. Vous êtes-vous couchée, ou êtes-vous restée éveillée ?

– J'allai me coucher.

– Avez-vous remarqué l'heure ? était-il tard ?

– Pas très-tard ; environ minuit, à ce que je crois.

– Vous êtes-vous endormie ?

– Non, je ne pouvais dormir ce soir.

– La soirée vous avait agitée ?

– Je songeais à vous. »

La réponse m'ôta toutes mes forces ; il y eut quelque chose dans le son de sa voix encore plus que dans ses paroles, qui m'alla droit au cœur ; ce n'est qu'après un moment de silence que je fus en état de continuer mon interrogatoire.

« Aviez-vous conservé de la lumière ? demandai-je.

– Aucune, jusqu'à ce que je me relevasse ; alors j'allumai ma bougie.

– Combien de temps croyez-vous qu'il se fût écoulé depuis le moment où vous vous étiez couchée ?

– Une heure à peu près ; oui, je crois qu'il devait être une heure du matin.

– Êtes-vous restée dans votre chambre à coucher ?

– Je venais de passer une robe de chambre pour aller chercher un livre dans mon boudoir.

– Aviez-vous déjà ouvert la porte ?

– Je venais de l'ouvrir.

– Mais vous n'étiez pas entrée dans le boudoir ?

– Non, je m'arrêtai au moment d'y entrer.

– Pourquoi ?

– J'avais vu de la lumière sous la porte, et j'avais entendu des pas qui se rapprochaient.

– Eûtes-vous grand'peur ?

– Non, pas alors ; je savais combien ma pauvre mère dormait mal, et je me rappelai que, ce même soir, elle avait essayé en vain d'obtenir que je lui confiasse la garde de mon diamant. Son inquiétude à ce sujet me paraissait exagérée, et je crus qu'elle venait voir si j'étais endormie, ou causer avec moi de ce joyau si elle voyait encore de la lumière chez moi.

– Que fîtes-vous alors de votre côté ?

– J'éteignis ma bougie, afin qu'elle pût croire que j'étais couchée. Je n'étais guère raisonnable, moi non plus, car je tenais absolument à conserver mon diamant auprès de moi et dans le meuble que j'avais choisi.

– Après avoir soufflé votre lumière, êtes-vous allée vous coucher ?

– Je n'en eus pas le temps ; au moment où je l'éteignis, la porte du petit salon s'ouvrit, et je vis entrer...

– Vous vîtes entrer... ?

– Vous.

– Étais-je habillé comme de coutume ?

– Non.

– Vêtu d'une robe de chambre ?

– En effet, et tenant le bougeoir de votre chambre à la main.

– J'étais seul ?

– Tout seul.

– Pouviez-vous voir ma figure ?

– Oui, parfaitement, votre bougie l'éclairait en plein.

– Mes yeux étaient-ils bien ouverts ?

– Oui.

– Vous n'y remarquâtes rien d'étrange ? Leur expression n'était pas fixe, ou absente ?

– Je n'y vis rien de ce genre. Votre regard était animé, et même plus brillant que de coutume. Vous promeniez vos yeux autour de la pièce, comme un homme qui sait qu'il se trouve dans un lieu où il ne devrait pas être et qui a peur d'être découvert.

– Avez-vous observé autre chose lors de mon entrée ? quelle était ma démarche ?

– La même que celle que vous avez toujours. Vous vous êtes avancé jusqu'au milieu du salon, puis vous vous êtes arrêté en regardant autour de vous.

– Que fîtes-vous, quand vous m'aperçûtes ?

– Je ne pus ni bouger ni parler ; j'étais pétrifiée ; il me fût impossible d'appeler et même de fermer ma porte.

– Dans la position que vous occupiez, pouvais-je vous voir ?

– Vous l'eussiez pu, bien certainement, mais vous ne regardâtes pas de mon côté ; cette question est inutile, je suis sûre que vous ne m'avez pas vue.

– Comment cela ?

– Auriez-vous pris le diamant en ce cas ? auriez-vous agi comme vous l'avez fait ? seriez-vous ici maintenant si vous aviez vu que j'étais éveillée et que je vous regardais ? Ne me forcez pas à parler de cet affreux moment ; je veux vous répondre avec calme ; tâchez de ne pas me faire sortir de mon sang-froid. Continuez, mais changez de sujet. »

Elle avait raison à tous les points de vue ; je poursuivis :

« Que fis-je, après m'être arrêté au milieu de la pièce ?

– Vous vous détournâtes, pour vous diriger ensuite droit vers le coin où se trouvait mon cabinet indien.

– Lorsque je fus près du meuble, je vous tournais le dos ; comment pouviez-vous voir ce que je faisais ?

– Je suivais tous vos mouvements ; il y a trois glaces dans mon boudoir et vous étiez placé de telle façon que l'une d'elles reflétait vos moindres gestes.

– Que vîtes-vous ?

– Je vous vis poser votre bougeoir sur le haut du cabinet ; vous ouvrîtes et fermâtes chacun des tiroirs les uns après les autres, jusqu'au moment où vous arrivâtes à celui qui contenait mon diamant. Vous considérâtes ce tiroir pendant un moment, puis vous y mîtes la main et vous en sortîtes la Pierre de Lune.

– Mais comment savez-vous que j'en ai retiré le diamant ?

– Je vis votre main plonger dans le tiroir, enfin je vis le scintillement de la Pierre qui brillait entre vos doigts lorsque votre main reparut.

– Ma main s'est-elle approchée de nouveau du tiroir, pour le fermer par exemple ?

– Non, vous teniez la Pierre dans votre main droite et vous avez repris votre bougeoir de dessus le meuble avec votre main gauche.

– Ai-je regardé après cela de nouveau autour de moi ?

– Non.

– M'avez-vous vu quitter la chambre aussitôt ?

– Non, vous êtes resté immobile pendant un temps assez long, je voyais votre figure de côté dans la glace ; vous sembliez tout absorbé par une méditation peu agréable.

– Que s'ensuivit-il ?

– Vous interrompîtes tout à coup vos réflexions et vous quittâtes la chambre.

– Ai-je fermé la porte après moi ?

– Non ; je vous vis entrer vivement dans le couloir en laissant la porte ouverte.

– Et après ?

– Votre lumière disparut, le son de vos pas s'éteignit, et je demeurai seule dans l'obscurité.

– Ne s'est-il rien passé depuis ce moment jusqu'à celui où toute la maison apprit la perte du diamant ?

– Rien absolument.

– En êtes-vous parfaitement sûre ? N'avez-vous pas pu finir par vous endormir ?

– Je n'ai pas dormi un seul instant et ne me suis pas recouchée. Il n'est rien survenu depuis ce moment jusqu'à celui où Pénélope est entrée chez moi. »

Je laissai tomber sa main ; je me levai et fis quelques pas. Aucune de mes questions n'avait été laissée sans réponse ; tous les détails que je désirais connaître m'avaient été donnés. J'étais revenu à l'hypothèse du somnambulisme ou de l'ivresse, et il fallait y renoncer une fois de plus. La parole du témoin oculaire de mes actions pendant cette nuit faisait évanouir ces diverses suppositions. Que restait-il à faire ? Que pouvais-je dire ? Le fait brutal, palpable du vol se dressait seul devant moi au milieu des horribles ténèbres qui m'enveloppaient. La vérité si ardemment cherchée se dérobait à ma poursuite. C'était en vain que j'avais découvert aux Sables-Tremblants le secret de Rosanna Spearman ; c'était en vain que j'avais fait appel à Rachel elle-même et que j'avais recueilli de sa bouche l'abominable histoire qu'on vient de lire.

Elle fut la première cette fois à rompre le silence.

« Eh bien, dit-elle, vous m'avez questionnée, je vous ai répondu, vous me faisiez espérer qu'il jaillirait quelque lumière de mon récit, comme vous l'espériez vous-même ; qu'avez-vous à me dire maintenant ? »

Le ton dont elle me parlait m'avertit que mon influence sur elle s'était de nouveau évanouie.

« Nous devions récapituler ensemble ce qui s'était passé pendant la soirée de mon jour de naissance, continua-t-elle, et nous espérions après cela arriver à nous entendre. En sommes-nous là ? »

Elle attendit impitoyablement ma réponse. Je répliquai du la manière la plus maladroite. L'exaspérante conviction de mon impuissance me jeta hors de mes gonds. Imprudemment et mal à propos, je lui reprochai de m'avoir, par son silence, laissé ignorer jusqu'à présent la vérité.

« Si vous aviez parlé lorsque vous auriez dû le faire, commençai-je ; si du moins, ce qui est de stricte justice, vous aviez consenti à vous expliquer… »

Elle poussa un cri de fureur ; ces quelques mots de reproche semblèrent avoir porté sa colère jusqu'au paroxysme.

« M'expliquer ! répéta-t-elle ; non, cet homme n'a pas son pareil sur la terre ! Quoi ! je le ménage lorsqu'il me brise le cœur ; je sauve sa réputation sans me soucier de compromettre la mienne, et lui, lui entre tous se retourne contre moi et m'accuse de n'avoir pas su m'expliquer ! Après que j'ai cru en lui, que je l'ai aimé jusqu'à la folie, après que j'ai pensé à lui nuit et jour, il s'étonne que je n'aie pas saisi la première occasion de

lui dire : « Mon cher trésor, vous n'êtes qu'un voleur ! Vous le héros que j'aimais et que je respectais, vous vous êtes introduit chez moi à la faveur de la nuit, afin de voler mon diamant ! Voilà donc ce que j'eusse dû faire ! Ah ! malheureux homme, vil et méprisable ! j'aimerais mieux avoir perdu cinquante diamants que de vous entendre mentir ainsi que vous le faites ! »

Je pris mon chapeau ; par compassion pour elle, je le dis dans toute la sincérité de mon âme, je me levai sans prononcer un seul mot et j'ouvris la porte par laquelle j'étais entré.

Elle me suivit, m'arracha la porte des mains, la referma et me ramena à la place que je venais de quitter.

« Non, dit-elle, pas encore ! Il semble que *je* vous doive une justification de *ma* conduite envers vous. Eh bien, vous resterez et vous l'entendrez, ou vous ne sortirez d'ici, si vous l'osez, que par la force ! »

J'avais le cœur navré de la voir dans un pareil état d'exaspération et de l'entendre s'exprimer avec cette violence. Je ne pus lui répondre que par un signe indiquant que je me soumettais à ses volontés.

L'animation de la colère ne rougissait plus ses joues, je m'assis en silence, elle attendit un instant pour s'affermir dans son calme, et lorsqu'elle commença, il ne restait en elle qu'un signe visible de sa récente émotion ; elle parlait sans me regarder et tenait ses mains crispées sur sa poitrine tandis que ses yeux étaient cloués au parquet.

« Il eût été, selon vous, de stricte justice que je m'expliquasse, dit-elle en reprenant mes expressions ; vous allez voir si j'ai essayé de vous disculper ou non. Je vous ai dit que je ne m'étais ni endormie ni même recouchée après que vous eûtes quitté mon boudoir. Il est inutile de vous importuner du

récit de mes pensées, vous seriez incapable de les comprendre ; je me contenterai de vous dire ce que je fis, lorsqu'après un certain temps je pus prendre un parti. Je m'abstins d'éveiller toute la maison et de raconter à chacun ce qui venait de se passer, comme j'aurais pourtant dû le faire. En dépit du témoignage de mes yeux, je vous aimais tellement que j'aurais admis n'importe quoi, fut-ce même *une* impossibilité, plutôt que de vous imputer un vol commis avec préméditation. À la suite de longues réflexions, je me décidai à vous écrire.

– Mais je n'ai jamais reçu de lettre de vous.

– Je le sais ; attendez un peu et vous apprendrez pourquoi. Ma lettre était tournée de façon à ne pouvoir être comprise que de vous, car je ne voulais pas qu'elle vous perdît à jamais si le hasard la faisait tomber en des mains étrangères. En termes intelligibles pour vous seul, je disais que j'avais lieu de vous croire sérieusement obéré ; j'ajoutais que ma pauvre mère et moi savions de source certaine que vous ne vous montriez pas assez délicat sur les moyens de vous procurer de l'argent. En vous rappelant la visite de l'homme de loi français, vous eussiez compris à quoi je faisais allusion. Si vous aviez continué votre lecture, vous seriez arrivé à une partie de ma lettre où je vous offrais de vous prêter la plus forte somme d'argent que je pourrais me procurer, toujours, bien entendu, à la condition qu'aucun mot à ce sujet ne serait prononcé après cela entre nous ! Et j'aurais su me la procurer, » s"écria-t-elle.

En même temps ses yeux se levèrent sur moi et les couleurs lui revinrent :

« À défaut d'autre moyen, j'aurais moi-même engagé le diamant. C'est en ces termes que je vous écrivis. Attendez ! je fis mieux que cela. Je convins avec Pénélope qu'elle vous remettrait cette lettre quand vous seriez tout seul. Je me proposais de m'enfermer dans ma chambre, de laisser le boudoir ouvert et à

votre disposition pendant toute la matinée ; j'espérais, je croyais même avec toute la ferveur de mon âme, que vous saisiriez l'occasion et que vous replaceriez secrètement le diamant dans mon tiroir. »

Ici j'essayai de l'interrompre ; elle leva impatiemment la main, et m'arrêta ; à travers les rapides fluctuations de son caractère, la colère semblait la reprendre. Elle se leva de sa chaise et s'approcha de moi.

« Je sais ce que vous allez me dire, poursuivit-elle ; vous allez me rappeler de nouveau que vous ne reçûtes aucune lettre de moi ; en effet, je déchirai ce que j'avais écrit.

– Et pour quelle raison ?

– Pour la meilleure de toutes. Je préférai détruire ma lettre plutôt que de la perdre pour un homme tel que vous ! Quelles furent donc les premières nouvelles qui me parvinrent dans la matinée ? À peine mon petit plan était-il achevé que je sus que *vous*, oui, vous ! ! ! mettiez plus d'empressement que tout autre à envoyer chercher la police ! Vous aviez pris l'initiative, vous déployiez toute l'activité imaginable dans les recherches ! vous poussiez même l'audace jusqu'à me parler de la perte de ma Pierre ! de cette Pierre volée par vous-même ! de cette Pierre qui, pendant tout ce temps-là, était entre vos mains ! Après une pareille preuve de votre infernale astuce, il ne me restait qu'à déchirer ma lettre. Dire que même alors, lorsque l'interrogatoire de l'officier de police me rendait folle, mon cœur conservait encore assez de faiblesse pour ne pas vouloir vous abandonner entièrement. Je me disais : « Il a joué son odieuse comédie devant toutes les personnes de la maison ; je verrai s'il ose la soutenir en face de moi. J'appris que vous étiez sur la terrasse ; je m'y rendis, et me contraignis à vous regarder, à vous parler. Avez-vous oublié ce que je vous dis ? »

J'aurais pu répondre que chacune de ses paroles m'était présente. Mais à quoi bon en ce moment ?

Comment pouvais-je lui dire que son apostrophe m'avait surpris, affligé ; que je l'avais crue sous l'influence d'une excitation nerveuse, que même je m'étais demandé pendant un instant si la disparition de son joyau était aussi mystérieuse pour elle que pour nous, mais que pourtant la vérité ne s'était jamais fait jour dans mon esprit ? N'ayant pas une seule preuve à donner à l'appui de mon innocence, je ne pouvais espérer la persuader de tous ces sentiments pourtant trop réels.

« Il peut vous convenir d'oublier, poursuivit-elle, mais moi, il me convient de me souvenir ; je sais d'autant mieux ce que je vous dis, que je préparai mes paroles avant d'aller vous trouver ; je vous donnai à plusieurs reprises l'occasion de m'avouer la vérité ; je ne négligeai rien pour vous faire comprendre, sans vous le dire en face, que je connaissais votre faute. À toutes mes insinuations vous ne répondîtes qu'en jouant l'étonnement, en simulant l'innocence comme vous le faites encore à l'heure qu'il est. Quand je vous quittai ce matin-là, je n'avais plus d'illusions ; je vous jugeais pour ce que vous étiez et pour ce que vous êtes, c'est-à-dire pour le plus vil misérable qui ait jamais existé.

– Je répète que, si vous vous étiez expliquée à ce moment, Rachel, vous m'eussiez quitté sachant que vous jugiez indignement un homme innocent.

– Si j'avais parlé devant quelqu'un, répliqua-t-elle avec une indignation croissante, vous étiez déshonoré pour toute votre vie ! Et si je vous avais parlé en tête-à-tête, vous eussiez nié votre crime comme vous le niez en ce moment ! Vous imaginez-vous que je vous aurais cru ? Eût-il reculé devant un mensonge celui qui avait fait ce que je vous ai vu faire et qui s'était conduit ensuite comme je vous ai vu vous conduire ? Je vous le répète, je

n'ai pu supporter l'idée de vous entendre encore mentir, après avoir déjà eu l'affreux chagrin de vous voir voler. Vous en parliez vraiment comme d'un malentendu que quelques mots auraient suffi à dissiper ! Eh bien ! le malentendu a cessé. Votre justification s'est-elle produite ? Non, non ! les choses en sont au même point ! Je ne vous crois plus *maintenant !* je nie que vous ayez trouvé la robe de nuit, je nie que Rosanna Spearman vous ait écrit ; je ne crois pas un seul mot de votre récit. Vous l'avez volé, car je vous ai vu ! Vous affectiez d'aider les gens de police, je l'ai vu ! Vous mîtes le diamant en gage chez M. Luker, à Londres, j'en suis sûre ! Vous avez grâce à mon misérable silence, laissé planer sur un innocent les soupçons qui auraient dû se porter sur vous ! À peine en possession de votre proie, vous vous êtes dès le lendemain enfui vers le continent. Après tant de bassesses, il ne vous en restait plus qu'une à commettre, c'était de venir ici, la fausseté sur les lèvres, et d'oser me dire que j'ai mal agi envers vous ! »

Si j'étais resté un instant de plus dans la pièce, je ne sais quelles paroles m'eussent échappé, que j'aurais regrettées à jamais. Je passai devant elle, et j'ouvris la porte pour la seconde fois ; mais avec la violence obstinée d'une femme hors d'elle-même Rachel me saisit par le bras et me barra le passage.

« Laissez-moi, Rachel, lui dis-je ; c'est préférable pour chacun de nous, laissez-moi. »

Je sentais son souffle agité près de mon visage ; son sein se soulevait convulsivement, et elle me maintenait avec une force factice contre la porte.

« Pourquoi être venu ici ? continua-t-elle avec désespoir, je vous le demande encore, pourquoi ? Craignez-vous que je ne vous dévoile ? Maintenant que vous possédez richesse, position, que vous pouvez épouser la fille la mieux née de notre pays, craignez-vous que je ne dévoile à d'autres ce que je n'ai jamais

dit qu'à vous ? Je ne parlerai pas, je ne pourrais pas me résoudre à vous perdre ! Je vaux moins, oui, moins si c'est possible, que vous-même ! »

Des larmes et des sanglots lui coupèrent la voix ; elle essaya, mais en vain, de les réprimer ; elle m'étreignait de plus en plus fort.

« Je ne puis arracher de mon cœur, disait-elle, même à l'heure présente ! Ah ! vous n'êtes que trop en droit de compter sur cette honteuse faiblesse qui ne sait même pas lutter contre vous ! »

Elle me lâcha tout à coup, et tordit ses mains avec douleur.

« Toute autre femme fuirait à son approche ! s'écria-t-elle. Oh ! mon Dieu ! je me méprise encore plus sincèrement que je ne le méprise lui-même ! »

Les larmes me gagnaient en dépit de mes efforts ! je ne pouvais plus supporter cette triste scène.

« Vous saurez un jour combien vous m'avez injustement accusé, dis-je ; sinon, vous ne me reverrez jamais ! »

Je la quittai ; elle se leva précipitamment de la chaise sur laquelle elle s'était laissée tomber un instant auparavant : elle me suivit, la noble créature, jusque dans la chambre voisine, et sa dernière parole fut une parole de miséricordieuse tendresse.

« Franklin ! dit-elle, Franklin, je vous pardonne ; oh ! Franklin, cher Franklin, nous ne nous reverrons jamais ! Dites au moins que vous me pardonnez. »

Je me tournai de façon qu'elle pût lire sur mon visage ce que ma voix était impuissante à exprimer ; je lui fis un signe de

la main, et je l'aperçus comme une vision lointaine à travers les pleurs qui obscurcissaient mon regard. L'instant d'après, cette scène de désolation avait cessé. Je me retrouvai de nouveau dans le jardin. Je ne la voyais ni ne l'entendais plus.

CHAPITRE VIII

Je fus surpris le soir même par la visite que me fit M. Bruff.

On remarquait un changement notable chez l'avoué : il ne possédait plus son animation et son assurance habituelles. Pour la première fois depuis que je le connaissais il me serra la main en silence.

« Retournez-vous à Hampstead ? lui demandai-je pour dire quelque chose.

– J'arrive de Hampstead, fut sa réponse ; je sais que vous avez enfin appris toute la vérité ; mais je vous assure bien que si je m'étais douté du prix auquel cette confession serait achetée, j'eusse préféré vous laisser dans l'ignorance.

– Vous avez vu Rachel ?

– Je suis venu ici après l'avoir ramenée à Portland-Place, car il était impossible de la laisser retourner seule en voiture. Je ne puis vous rendre responsable (surtout après vous avoir autorisé à voir Rachel chez moi) de la secousse que lui a causée cette malheureuse entrevue ; mais je dois éviter qu'une pareille impression se reproduise. Elle est jeune, pleine d'énergie ; elle prendra le dessus avec l'aide du temps et du repos ; promettez-

moi de ne rien tenter qui trouble de nouveau son esprit, et de ne pas chercher à la revoir, à moins que je ne vous l'aie permis.

– Après tout ce que nous avons souffert tous deux, vous pouvez compter sur moi, lui dis-je.

– J'ai alors votre promesse ?

– Vous l'avez. »

M. Bruff parut respirer ; il ôta son chapeau et rapprocha sa chaise de la mienne.

« C'est chose convenue, dit-il ; maintenant parlons de l'avenir, de *votre* avenir, j'entends. Voici, selon moi, et en peu de mots, le résultat de l'incroyable explication d'aujourd'hui. En premier lieu, nous sommes certains que Rachel vous a dit toute la vérité, et en toute sincérité. En second lieu, bien que nous sachions qu'il y a là quelque horrible mystère, nous ne pouvons vraiment la blâmer de vous croire coupable, d'après le témoignage de ses propres yeux, d'autant plus que ce témoignage est corroboré par des circonstances qui paraissent accablantes contre vous. »

Ici je plaçai un mot.

« Je ne blâme pas Rachel, dis-je ; je regrette seulement qu'elle n'ait pu prendre sur elle de me parler en temps utile.

– Autant vaudrait regretter que Rachel soit Rachel, repartit M. Bruff, et, fût-elle tout autre qu'elle n'est, quelle jeune fille douée de sentiments délicats, après avoir désiré vous épouser, eût pu se résoudre à vous jeter à la tête une accusation de vol ? En tous cas, le caractère de Rachel ne lui permettait pas d'agir ainsi. Déjà, dans une circonstance fort différente de celle-ci, mais qui lui faisait une position presque analogue à celle qu'elle

a prise vis-à-vis de vous, je l'ai vue se conduire de la même façon. D'ailleurs, comme elle me l'a dit elle-même ce soir, pendant que nous revenions ensemble à la ville, lors même qu'elle eût parlé plus tôt, elle n'aurait pas accordé plus de créance à vos dénégations alors qu'elle ne l'a fait aujourd'hui. Il n'y a rien à répondre à cela. Allons, allons, mon cher Franklin ! décidément j'ai mal jugé toute cette affaire, je l'avoue ; mais malgré cela, mon conseil peut encore être bon. Je vous le dis tout franchement, nous perdrons notre temps, et nous nous torturerons l'esprit en pure perte, si nous nous obstinons à remonter à l'origine de cet abominable imbroglio. Laissons une bonne fois de côté les événements qui ont eu lieu l'année dernière à la campagne de lady Verinder, et voyons ce que nous pourrons découvrir dans l'avenir, au lieu de nous acharner à la recherche de ce qui nous a échappé dans le passé.

– Vous oubliez, lui dis-je, que toute cette affaire est dans le passé, au moins pour ce qui me concerne.

– Veuillez répondre à cette question, repartit M. Bruff : le diamant est-il ou n'est-il pas au fond de tous ces soucis ?

– Il y est, bien entendu.

– Très-bien ; qu'a-t-on fait, croyons-nous, de la Pierre de Lune dès son arrivés à Londres ?

– On l'a mise en gage chez M. Luker.

– Nous savons que ce n'est pas vous qui l'avez engagée, mais savons-nous qui c'est ?

– Non.

– Où croyons-nous que se trouve actuellement la Pierre de Lune ?

– Déposée chez les banquiers de M. Luker.

– Parfaitement. Raisonnez maintenant : nous voici déjà au mois de juin ; vers la fin du mois (je ne puis préciser le jour), une année se sera écoulée depuis la remise de la Pierre à M. Luker ; il y a au moins là une grande chance pour que la personne qui l'a engagée soit prête à la dégager à l'expiration de ce délai. Si elle la reprend, M. Luker doit aux termes des conditions stipulées entre lui et son client, retirer lui-même la Pierre des mains de ses banquiers. Puisqu'il en est ainsi, je propose d'établir une surveillance autour de la banque quand le mois touchera à sa fin ; nous découvrirons de la sorte qui recevra le diamant des mains de M. Luker. Me comprenez-vous maintenant ? »

J'admis, bien qu'un peu à contre-cœur, qu'à tout prendre l'idée était ingénieuse.

« Elle est autant l'idée de M. Murthwaite que la mienne, dit M. Bruff ; elle eût pu ne jamais me venir, sans une conversation que j'eus dernièrement avec lui. Si M. Murthwaite est dans le vrai, les Indiens garderont les abords de la banque vers la fin du mois, et il peut en résulter quelque chose de nouveau. Nous n'aurions pas à nous en préoccuper, si cela ne devait peut-être nous aider à mettre la main sur l'inconnu qui a engagé le diamant. Cet individu, soyez-en certain, est responsable (je ne prétends pas savoir comment !) de la position dans laquelle vous vous trouvez, et seul est en état de vous rendre l'estime de Rachel.

– Je ne puis nier, dis-je, que votre plan ne soit destiné à résoudre la difficulté ; il est nouveau, original et hardi. Mais...

– Mais vous avez une objection à y faire ?

– Oui, mon objection est qu'il me force à attendre.

– Je vous l'accorde ; à mon compte, il faut que vous patientiez environ quinze jours. Est-ce donc si long ?

– C'est un siècle, monsieur Bruff, dans une situation semblable à la mienne. Mon existence est tout simplement insoutenable, tant que je resterai sous le coup de cette affreuse accusation.

– Bien, bien, je le comprends. Mais avez-vous formé un autre projet ?

– J'ai songé à consulter le sergent Cuff.

– Il n'est plus dans la police ; ne comptez donc pas sur son assistance.

– Je sais où le trouver, et je puis essayer.

– Essayez, fit M. Bruff après un instant de réflexion. L'affaire a pris une tournure tellement étrange depuis l'époque où le sergent s'en est mêlé, que vous parviendrez peut-être à réveiller son intérêt pour cette enquête ; essayez et tenez-moi au courant du résultat ; en attendant, continua-t-il après s'être levé, si vous ne réussissez pas dans votre système de recherches d'ici à la fin du mois, suis-je libre, de mon côté, d'essayer autre chose et d'établir une surveillance sur la banque ?

– Certainement, répondis-je, à moins que je ne vous en évite la peine avant la fin du terme que nous nous fixons là. »

M. Bruff se contenta de sourire et prit son chapeau.

« Dites au sergent, reprit-il, que, selon *moi*, la découverte de la vérité dépend de la découverte de la personne qui a mis le

diamant en gage, et faites-moi savoir ce qu'avec son expérience le sergent pense de mon idée. »

Là-dessus nous nous séparâmes.

Dès le lendemain, je partis pour la petite ville de Dorking, que Betteredge m'avait désignée comme le lieu de la retraite du sergent Cuff.

J'appris à l'hôtel où se trouvait le cottage du sergent. On y arrivait par un chemin détourné un peu en dehors de la ville ; la petite maison était située au milieu d'un jardin protégé par un bon mur de brique en arrière et de côté, avec une haie épaisse servant de clôture pour la partie du devant. La porte, formée d'un élégant treillage peint en vert, était fermée ; après avoir sonné, je jetai un coup d'œil à travers les interstices, et je vis la fleur favorite du célèbre Cuff répandue partout à profusion ; elle fleurissait dans le jardin, courait le long des fenêtres et garnissait la porte. Maintenant qu'il n'avait plus à rechercher les crimes et les mystères de la grande ville, le fameux employé de la sûreté jouissait en paix, enseveli comme le sybarite sous les roses, des dernières années de sa vie !

Une femme d'âge canonique, à l'air respectable, m'ouvrit la porte et détruisit aussitôt toutes les espérances que je fondais sur l'aide du sergent. Il était parti la veille pour l'Irlande !

« Y est-il allé pour affaires ? » demandai-je.

La femme sourit :

« Il n'en a plus qu'une en tête, monsieur, et c'est celle des roses. Le jardinier d'une grande maison en Irlande vient de découvrir quelque nouveauté à ce sujet, et M. Cuff fait ce voyage pour s'en enquérir.

– Savez-vous quand il doit être de retour ?

– C'est fort incertain, monsieur. M. Cuff m'a dit qu'il pouvait revenir immédiatement, ou bien rester absent assez longtemps, selon qu'il trouverait la nouvelle découverte digne d'intérêt ou non. Si vous avez quelque message pour lui, je m'empresserai de le lui faire tenir. »

Je lui donnai ma carte sur laquelle j'écrivis au crayon :

« J'ai quelque chose à vous communiquer relativement la Pierre de Lune. Veuillez m'instruire du moment de votre retour. »

Cela fait, il ne me restait plus qu'à prendre mon parti de ce mécompte et à retourner à Londres.

L'état d'irritation où était mon esprit à cette époque, accru par le résultat négatif de mon petit voyage, me rendait le repos impossible ; dès le lendemain de mon retour de Dorking, je résolus de faire un nouvel effort pour percer l'obscurité qui enveloppait ma position.

Mais de quelle façon m'y prendre ?

Si l'excellent Betteredge avait été présent et qu'il eût pénétré le secret des pensées que je discutais intérieurement, il eût sans nul doute déclaré que le côté allemand de mon éducation reprenait en ce moment le dessus ; à dire vrai, il est possible que la culture germanique de mon esprit fût pour quelque chose dans la série de réflexions oiseuses où je m'engageai. Je restai pendant la plus grande partie de la nuit à fumer, bâtissant des théories plus impossibles les unes que les autres. Lorsque je m'endormis, mes fantaisies absurdes hantèrent encore mon sommeil, et je me levai le lendemain avec l'objectif et le subjectif entièrement brouillés dans mon cerveau ; cette journée, qui de-

vait me montrer sous mon côté pratique, je l'inaugurai par le doute universel : je me demandai si la philosophie me donnait le droit de croire à l'existence de quoi que ce soit, et à celle du diamant en particulier.

Il est difficile de savoir combien de temps je serais resté perdu dans ce dédale métaphysique, si je n'avais eu que mes propres forces pour m'aider à en sortir ; mais la fortune voulut qu'un accident inattendu vînt à mon secours. Je portais par hasard ce matin-là la même redingote que j'avais sur moi le jour où je reçus la lettre de Betteredge ; en cherchant quelque chose dans une de mes poches, j'en retirai un papier tout froissé qui n'était autre que l'épître de mon digne ami.

Mon silence eût fait de la peine au vieux Betteredge ; je me dirigeai donc vers mon bureau afin de relire sa lettre et de lui répondre.

Il n'est pas toujours facile de répondre à une lettre qui ne contient rien d'intéressant ; et la missive de Betteredge rentrait dans cette catégorie. L'assistant de M. Candy ayant dit à son maître qu'il m'avait vu, celui-ci avait témoigné le désir de me parler lorsque je reviendrais aux environs de Frizinghall ; telle était la substance de cette lettre. Je m'assis devant ma table de travail, mais mon attention était distraite, et, au lieu d'écrire à Betteredge, je me mis à dessiner de souvenir sur le papier des portraits du singulier aide de M. Candy, jusqu'à ce que je fusse surpris moi-même tout à coup de ma tendance à m'occuper d'un étranger. Je jetai une douzaine de portraits de l'homme aux cheveux pie dans le panier à papier ; leur ressemblance était frappante, au moins quant aux cheveux ! Puis j'écrivis à Betteredge ; cette lettre fort terre à terre produisit un excellent effet sur moi ; l'effort que je fis pour m'exprimer en vulgaire anglais eut pour résultat immédiat de débarrasser mon cerveau du fatras nuageux qui l'obscurcissait depuis la veille. Impatient de pénétrer le mystère de ma situation, je m'appliquai à donner

une direction pratique à mes recherches. Les événements de la nuit du jour de naissance de Rachel étant toujours incompréhensibles pour moi, je fis en sorte de remonter à quelques heures en arrière, dans l'espoir d'y découvrir un incident quelconque qui me permît de m'orienter au milieu de ces ténèbres.

Était-il arrivé quelque chose tandis que Rachel et moi mettions la dernière main à la peinture de la porte ? ou ensuite, lorsque je m'étais rendu à Frizinghall ? ou plus tard, lorsque j'étais revenu avec Godfrey Ablewhite et ses sœurs ? ou lorsque j'avais remis la Pierre de Lune à Rachel ? ou, enfin, lorsque les invités avaient pris place à table ? Jusque-là ma mémoire répondit fidèlement à toutes mes questions ; mais dès que je voulus me rappeler les incidents du dîner, je me trouvai arrêté par une lacune absolue dans mes souvenirs. J'avais même oublié le nombre des convives.

Je ne me fus pas plus tôt rendu compte de cette difficulté de mémoire, que j'inclinai à attribuer une importance capitale au détail des incidents de ce dîner. Nous sommes tous ainsi faits : une fois que nous sommes engagés dans une recherche qui touche à notre intérêt personnel, c'est précisément ce que nous connaissons le moins qui nous intrigue le plus. Je résolus donc de retrouver le nom de tous les invités ; puis, pour obvier aux défaillances de ma mémoire, je ferais appel aux souvenirs de ces personnes, je prendrais note de ce qu'elles pourraient me dire relativement au dîner et à la soirée ; enfin, je m'efforcerais de tirer une conclusion de ces faits en les réunissant à ceux qui s'étaient passés dans la maison après le départ des convives.

Je mentionne ce nouveau mode d'enquête et son bizarre imprévu que Betteredge n'eût pas manqué d'attribuer au côté français et positif de mon éducation, parce que, si incroyable que cela puisse paraître, je tenais pour la première fois le fil conducteur qui devait me guider hors de ce labyrinthe ! La jour-

née n'était pas terminée que l'indice tant cherché me fut fourni par un des convives de la soirée en question !

La première partie de mon plan consistait à me procurer la liste complète des invités du dîner ; Gabriel Betteredge pouvait aisément me la fournir ; je me décidai donc à retourner dans le Yorkshire sur l'heure même et à y commenter mes investigations dès le lendemain. Il était trop tard pour partir par le train de l'avant-midi ; j'avais trois heures devant moi, ne pouvais-je rien faire d'utile à Londres pendant cet espace de temps ?

Mes pensées me ramenaient obstinément vers le dîner bien que j'eusse oublié les noms de quelques-uns des convives, je me souvenais aisément que la plupart d'entre eux habitaient Frizinghall ou ses environs ; mais d'autres à commencer par moi, étaient étrangers au pays ; puis venaient M. Murthwaite, Godfrey Ablewhite, M. Bruff ; je me trompe, une affaire avait empêché ce dernier de se réunir à nous. S'y trouvait-il des dames qui vécussent habituellement à Londres ? Autant que je pus m'en souvenir, miss Clack seule se trouvait dans ce cas. Enfin, je tenais là les noms de trois personnes qu'il était évidemment indispensable que je visse avant de quitter Londres. Je me rendis donc sur-le-champ au bureau de M. Bruff pour me procurer les adresses dont j'avais besoin. M. Bruff déclara être trop occupé pour m'accorder plus de cinq minutes de son temps ; néanmoins cette courte entrevue lui suffit pour répondre à toutes mes questions de la façon la plus décourageante.

En premier lieu, il considérait mon nouveau mode d'enquête comme trop fantaisiste pour supporter même la discussion ; en second, troisième et quatrième lieu, M. Murthwaite était reparti pour ses lointains voyages ; miss Clack avait éprouvé des revers de fortune et vivait en France par mesures d'économie ; quant à M. Godfrey Ablewhite, on le découvrirait peut-être à Londres ; je pouvais m'en enquérir à son club. Maintenant voudrais-je bien accepter les excuses de M. Bruff ? Il

était pressé de retourner à ses clients, et me souhaitait bien le bonjour.

Il ne me restait plus qu'une personne à retrouver à Londres ; je suivis l'avis de M. Bruff et me fis conduire au club pour y demander l'adresse de Godfrey.

Dans l'antichambre je rencontrai un des membres du cercle, lié avec mon cousin et que je connaissais. Ce gentleman, après m'avoir donné le renseignement demandé, me raconta deux événements assez importants pour Godfrey et dont la nouvelle n'était pas venue jusqu'à moi.

J'appris que, loin d'être découragé par la rupture de son mariage avec Rachel, Godfrey avait presque aussitôt recherché la main d'une jeune fille qui passait pour être une riche héritière. La demande avait été agréée, et l'on regardait son mariage comme une chose décidée ; mais là encore l'engagement se rompit brusquement, sous le prétexte avoué de difficultés d'intérêt survenues entre monsieur le futur et le beau-père.

Comme compensation de cette seconde déception, Godfrey s'était trouvé l'objet de l'affectueux souvenir d'une vieille dame, son admiratrice fervente, fort liée avec miss Clack (à laquelle elle ne laissa qu'une bague de deuil) et tenue en grand honneur parmi les membres de la Société maternelle de transformation des vêtements. Cette respectable amie laissa à l'admirable et méritant Godfrey un legs de cinq mille livres. Après avoir reçu cet agréable accroissement de fortune, on l'entendit dire qu'il sentait le besoin d'aller chercher un peu de repos à l'étranger, et que son médecin lui ordonnait un changement d'air, comme fort utile à sa santé fatiguée par ses occupations charitables. Si je désirais le voir, je ferais donc bien de ne pas différer ma visite. Je partis pour aller le trouver, mais la même fatalité semblait m'accompagner partout. J'appris que Godfrey avait quitté Londres la veille pour rejoindre le bateau de Douvres ; il devait

faire la traversée d'Ostende, et son domestique croyait qu'il irait de là à Bruxelles ; l'époque de son retour était incertaine, mais il n'aurait pas lieu en tous cas avant trois mois.

Je rentrai chez moi assez démonté ; trois des convives du dîner, et tous trois gens remarquablement intelligents, me faisaient défaut au moment même où il m'importait le plus de les rencontrer. Mon dernier espoir reposait sur Betteredge et sur les quelques amis de lady Verinder qui pouvaient encore exister dans le voisinage de Frizinghall.

Je me rendis cette fois directement dans la ville qui allait devenir le point central de mon exploration. J'arrivai trop tard pour faire demander Betteredge ; je lui envoyai un mot le lendemain matin en le priant de venir me trouver le plus tôt qu'il le pourrait. Comme j'avais eu la précaution d'envoyer mon commissionnaire avec une voiture destinée à ramener le vieillard, je calculais que son arrivée aurait lieu au bout de deux heures environ. Je voulus employer ce temps à ouvrir mon enquête parmi ceux des invités du dîner qui étaient de ma connaissance et se trouvaient à ma portée. De ce nombre étaient les Ablewhite et M. Candy. Le docteur demeurait dans la rue voisine et avait exprimé le désir de me voir. Ce fut chez lui que je me rendis tout d'abord.

D'après ce que Betteredge n'avait raconté, je m'attendais à découvrir sur le visage du docteur les traces de sa grave maladie ; mais j'étais loin de me douter que je le retrouverais si changé.

Ma surprise fut grande lorsque, à son entrée dans la chambre, je remarquai ses cheveux gris, sa figure racornie, ses yeux troubles, sa taille courbée. Rien ne survivait du petit docteur que j'avais connu autrefois rieur, plein d'entrain, coutumier d'indiscrètes plaisanteries et de farces d'écolier ; il n'avait gardé de son passé que le goût des toilettes voyantes et vulgaires. Le

pauvre homme n'était plus qu'une ruine, tandis que, par un contraste ironique, son gilet et ses bijoux restaient aussi flambants que jamais.

« J'ai souvent pensé à vous, monsieur Blake, me dit-il ; et je suis bien content de vous revoir enfin. Si je puis quelque chose pour votre service, je vous en prie, monsieur, veuillez disposer de moi, je suis tout à vous. »

Il débita ces lieux communs avec une volubilité ahurie, curieux de connaître le sujet de ma visite dans le Yorkshire et incapable, comme un enfant, de dissimuler son désir.

Pour le but que je me proposais, j'avais bien prévu la nécessité de fournir quelques explications aux personnes, presque toutes étrangères, que je voudrais intéresser à mes recherches. Pendant le trajet de Londres à Frizinghall, j'avais arrangé mon petit discours, et j'en essayai l'effet tout d'abord sur M. Candy.

« J'étais en Yorkshire il y a peu de jours, commençai-je à dire, et j'y reviens de nouveau à la poursuite d'un but assez romanesque ; il s'agit d'une affaire à laquelle tous les amis de feu lady Verinder ont pris intérêt. Vous souvenez-vous, monsieur Candy, de la mystérieuse disparition du diamant indien il y a près d'un an ? Des circonstances récentes me donnent à penser qu'on aurait quelque chance de retrouver cette pierre, et, comme membre de la famille, je ne néglige rien pour amener ce résultat. Un des obstacles que nous avons à surmonter est la difficulté de réunir toutes les preuves qu'on possédait déjà l'année dernière, et quelques-unes de plus, s'il est possible. Le cas qui nous occupe est si particulier que nous devons d'abord chercher à raviver le souvenir des moindres incidents de la soirée qui a précédé le vol ; je me permets donc de faire appel à tous les amis de ma pauvre tante présents à cette réunion dernière, afin qu'ils veuillent bien me prêter le secours de leur mémoire… »

J'en étais arrivé là de la répétition de mon rôle lorsque je m'arrêtai soudain ; la physionomie de M. Candy montrait que ma démarche auprès de lui serait complètement inutile.

Le petit docteur épluchait ses doigts pendant tout mon discours ; son regard vague était fixé sur moi avec une expression d'absence et pourtant d'effort intellectuel qui faisait peine à voir. On ne pouvait deviner ce à quoi il pensait, mais il était bien clair qu'après mes deux ou trois premières paroles il ne m'avait plus prêté aucune attention. Ma seule chance de le rappeler à lui-même semblait être de changer de sujet ; j'en abordai aussitôt un autre.

« Voilà ce qui m'amène à Frizinghall ! lui dis-je gaiement. À votre tour, monsieur Candy ; vous m'avez adressé un message par Gabriel Betteredge. »

Il laissa ses doigts en paix, et sa physionomie s'éclaira tout à coup.

– Oui, oui, s'écria-t-il vivement, c'est bien cela, je vous ai envoyé un message !

– Et Betteredge me l'a transmis par lettre, continuai-je ; vous aviez quelque chose à me dire la première fois que je serais dans votre voisinage, et me voici, monsieur Candy !

– Et vous voici, fit le docteur comme un écho ; Betteredge avait raison ; j'avais à vous parler, c'était là mon message. Betteredge est un homme bien étonnant ! Quelle mémoire ! à son âge, quelle mémoire ! »

Il retomba dans le silence et attaqua de nouveau ses doigts. Me souvenant de ce que Betteredge m'avait raconté de l'effet de

la fièvre sur sa mémoire, je continuai la conversation, dans l'espoir qu'elle l'aiderait à ressaisir le fil perdu.

« Voilà bien longtemps que nous ne nous sommes rencontrés, dis-je ; la dernière fois que je vous vis, c'était au dernier dîner que devait jamais donner ma pauvre tante.

– C'est bien cela ! cria M. Candy ; le dîner du jour de naissance ! »

Il se redressa sur ses pieds et me regarda. Une rougeur subite couvrit son visage flétri, puis il se rassit brusquement comme s'il sentait qu'il venait de trahir une faiblesse qu'il eût voulu cacher. La chose n'était que trop évidente, il se rendait compte de son absence de mémoire, et tous ses efforts tendaient à ne pas la laisser voir à ses amis. Jusque-là je n'avais éprouvé que de la compassion à la vue de son triste état ; mais lorsqu'il eut parlé, ses paroles, si vagues qu'elles fussent, portèrent ma curiosité au comble. On sait que toutes mes espérances avaient fini par se concentrer sur ce que je pourrais apprendre touchant le dîner du jour de naissance, et voici que tel était évidemment l'objet dont M. Candy voulait m'entretenir ! Je tentai derechef de lui venir en aide, mais cette fois l'anxiété qui me dominait me poussa à mener les choses un peu trop vivement.

« Il y a déjà près d'un an, repris-je, que nous étions réunis autour de cette table hospitalière ; auriez-vous mis par écrit sur votre journal ou ailleurs ce que vous désiriez me dire ? »

M. Candy saisit mon intention, et montra qu'il la regardait comme une injure.

« Je n'ai besoin d'aucun mémento, monsieur Blake, répliqua-t-il avec raideur ; je ne suis pas encore un vieillard, et je puis, Dieu merci, me fier à ma mémoire ! »

Résolu à ne pas voir qu'il était offensé, je continuai :

« Je n'en pourrais dire autant de la mienne ; quand j'essaye de me rappeler ce qui se passait il y a un an, je trouve mes souvenirs déjà incertains. Pour ne parler que du dîner de lady Verinder, par exemple… »

Ces mots firent passer un éclair sur la physionomie de M. Candy.

« Ah ! le dîner, oui, le dîner chez lady Verinder ! s'écria-t-il plus vivement que jamais, j'ai en effet à vous parler au sujet du dîner. »

Il me considéra de nouveau avec ce regard à la fois interrogateur et distrait dont l'expression faisait mal à voir. Je n'en pouvais douter, il se donnait un mal énorme et inutile pour rassembler ses souvenirs.

« C'était un dîner bien agréable, fit-il tout à coup avec l'air de quelqu'un qui a trouvé ce qu'il veut dire, un charmant dîner, monsieur Blake, n'est-il pas vrai ? »

Il sourit avec de petits hochements de tête, et parut convaincu, pauvre homme, que, grâce à sa présence d'esprit, il avait réussi à dissimuler son infirmité.

Quelque désespéré que je fusse de mon insuccès, un tel spectacle était si triste que je n'eus pas le courage de le prolonger. Je mis la conversation sur les nouvelles locales.

M. Candy parut alors reprendre une certaine animation. D'insignifiantes querelles de petits scandales de la ville, étaient présents à sa mémoire ; il bavarda presque autant que par le passé ; néanmoins il y avait des instants où l'intelligence l'abandonnait tout à coup ; il s'arrêtait alors au beau milieu de

sa phrase, me regardait, se recueillait, puis recommençait à babiller.

« Y a-t-il pour un cosmopolite supplice comparable à celui d'entendre narrer les menus détails et commérages d'une ville de province ? Je m'y soumis pourtant avec résignation jusqu'au moment où la pendule m'avertit que ma visite durait depuis plus d'une demi-heure. La conscience assurée d'avoir bien rempli ma tâche, je me levai pour me retirer. En me serrant la main, M. Candy revint encore de lui-même au sujet du dîner :

« Je suis bien aise de vous avoir reçu ; j'avais à cœur, vraiment à cœur, monsieur Blake, de causer avec vous, à propos du dîner chez lady Verinder ; vous savez, ce charmant dîner, bien agréable, n'est-ce pas ? »

Tandis qu'il répétait ces phrases, on voyait, qu'il était moins satisfait de lui que lors de son premier effort ; une expression anxieuse assombrit de nouveau sa physionomie, et après avoir fait mine de vouloir m'accompagner jusqu'à la porte de la rue, il changea d'idée, sonna la domestique et demeura dans le salon.

Je descendis lentement l'escalier, en proie à la décourageante certitude que le malheureux docteur avait réellement quelque importante communication à me faire, et qu'il était incapable de retrouver ce qui pour moi pouvait être d'un si grand intérêt à entendre.

Comme j'atteignais le bas de l'escalier et que j'allais quitter maison, une porte s'ouvrit sans bruit au rez-de-chaussée, et une voix douce dit derrière moi :

« Je crains, monsieur, que vous n'ayez trouvé M. Candy bien vieilli. »

Je tournai la tête et j'aperçus en face de moi Ezra Jennings.

CHAPITRE IX

La gentille servante du docteur attendait, tenant la porte de la rue tout ouverte pour moi. Le jour entrait donc à flots brillants dans l'antichambre et frappait en plein sur la figure de l'aide du docteur.

Betteredge avait raison : à juger des choses comme le vulgaire en juge, l'extérieur d'Ezra Jennings ne prévenait pas en sa faveur. Son teint de bohémien, ses joues décharnées, les os saillants de son visage, ses yeux vitreux, sa chevelure mi-partie noire et blanche, cette tête de vieillard sur un corps de jeune homme, enfin tout cet ensemble physique laissait à première vue dans l'esprit d'un étranger une impression désagréable.

Je m'en rendais très-bien compte, et pourtant il était inoubliable que j'éprouvais pour Ezra Jennings une sympathie dont je ne pouvais me défendre. La politesse m'ordonnait simplement de répondre à sa question ; après quoi, je n'avais plus qu'à poursuivre mon chemin. Mais l'intérêt que je ressentais pour Ezra Jennings me cloua à ma place, et je voulus lui fournir le moyen de me parler en particulier, ce dont il guettait évidemment l'occasion.

« Vous dirigez-vous du même côté que moi, monsieur Jennings ? lui dis-je, voyant qu'il tenait son chapeau à la main ; je vais chez ma tante, Mrs Ablewhite. »

Il me répondit qu'il avait un malade à voir de ce côté et qu'il pouvait m'accompagner.

Nous partîmes ensemble : j'observai que la jolie servante, qui me gratifiait de ses plus aimables sourires en échange du peu de mots que je lui dis en sortant, reçut les modestes recommandations de Jennings au sujet de l'heure de son retour avec une moue bien marquée, et en affectant de détourner les yeux ; le pauvre garçon n'était pas en faveur dans la maison ; quant au dehors, Betteredge m'avait parlé de l'absence de sympathie qu'il rencontrait.

« Quelle vie ! » pensai-je en moi-même, tandis que nous descendions les marches.

Après m'avoir parlé le premier de la maladie de M. Candy, Ezra Jennings parut vouloir me laisser le soin de renouer la conversation ; son silence disait :

« À votre tour maintenant ! »

J'avais mes raisons pour revenir sur l'état de santé du docteur, aussi n'hésitai-je pas à prendre la parole.

« À en juger par le changement que j'ai remarqué en lui, dis-je, la maladie de M. Candy a dû être bien plus sérieuse que je ne le croyais ?

– C'est un miracle, répondit Ezra Jennings, qu'il y ait survécu.

– Sa mémoire n'est-elle jamais plus nette qu'aujourd'hui ? j'ai essayé de le faire causer de...

– De quelque chose qui a précédé sa maladie ? demanda l'assistant du docteur, voyant que j'hésitais.

– Oui.

– Sa mémoire est affaiblie d'une manière déplorable, dit Jennings ; on peut presque regretter pour lui, pauvre homme, le peu qui en reste. Il se souvient vaguement de projets qu'il formait, de choses qu'il faisait ou disait avant sa maladie, mais en même temps il est absolument incapable de se rappeler l'objet précis de ces réminiscences ; et comme il se rend bien compte de son infirmité, il rassemble tous ses efforts pour arriver à la dissimuler : certes, s'il eût pu, en revenant à la vie, perdre tout souvenir de son passé, il serait plus heureux ! Peut-être serions-nous tous plus heureux dans ces conditions, ajouta-t-il avec un sourire triste. Ah ! si nous pouvions tout oublier !

– Il y a pourtant quelques événements dans la vie dont nous regretterions de perdre la mémoire, répliquai-je.

– J'espère que c'est le cas de la plupart des gens, monsieur Blake, mais je crains qu'il n'en soit pas de même pour tous ! Avez-vous quelque raison de croire que le souvenir que M. Candy essayait en vain de retrouver pendant votre entretien avec lui, avait une importance réelle pour vous ? »

En disant ces mots, il touchait de lui-même au sujet sur lequel je désirais ardemment le consulter. Le sentiment qui m'attirait vers cet étrange personnage m'avait porté à lui fournir l'occasion de ce tête-à-tête ; je me réservais de m'ouvrir ensuite à lui, s'il m'offrait des garanties suffisantes de délicatesse et de discrétion.

Le peu que j'avais entendu me prouvait du moins que j'avais affaire à un gentleman ; il possédait dans sa personne ce que j'oserais nommer le calme inné, qui est un signe de bonne éducation, non-seulement en Angleterre, mais dans tous les pays où on le rencontre. Quel que fût le but de la question qu'il m'adressait, je crus pouvoir y répondre en toute confiance.

« Je présume, en effet, qu'il est d'un grand intérêt pour moi de ressaisir le fil des souvenirs de M. Candy, répondis-je ; oserai-je vous demander si vous pourriez m'indiquer un moyen de venir en aide à sa mémoire ? »

Ezra Jennings me regarda, et un éclair brilla soudain dans ses yeux doux et profonds.

« La mémoire ne saurait être rendue à M. Candy, me dit-il ; j'en parle malheureusement en connaissance de cause pour avoir plusieurs fois tenté l'entreprise depuis son rétablissement. »

J'éprouvai un vif désappointement et ne le lui cachai point.

« J'avoue que j'espérais une réponse moins décourageante, » lui dis-je.

Ezra Jennings sourit :

« Ce n'est peut-être pas là une réponse définitive, monsieur Blake ; il existe, je crois, un moyen de rassembler les souvenirs de M. Candy sans faire un appel direct à sa mémoire.

– En vérité ? Est-ce alors une indiscrétion de ma part de vous demander comment ?

– Nullement. La seule difficulté pour répondre à votre question est celle de pouvoir m'expliquer. Aurez-vous la patience de m'entendre, si je reviens encore sur la maladie de M. Candy, et si j'en parle sans vous épargner les détails techniques ?

– Continuez, je vous en prie ! Vous excitez d'avance ma curiosité. »

Mon ardeur parut l'amuser, ou plutôt je puis dire qu'elle l'intéressa à moi. Il sourit de nouveau. Nous venions de quitter les dernières maisons de la ville. Ezra Jennings s'arrêta un instant et cueillit quelques fleurs sauvages dans la haie qui bordait la route.

« Qu'elles sont belles ! dit-il simplement en me montrant son petit bouquet, et combien peu de personnes en Angleterre savent les apprécier !

– Vous n'avez pas toujours vécu en Angleterre ? lui dis-je.

– Non, je suis né et j'ai passé une partie de mon enfance aux colonies. Mon père était Anglais, mais ma mère... Nous nous écartons de notre sujet, monsieur Blake, et par ma faute. Le fait est que ces modestes petites fleurs me rappellent bien des souvenirs. Mais laissons cela, nous parlions de M. Candy ; revenons à lui. »

En réunissant le peu de détails personnels qui venaient de lui échapper malgré lui à cette mélancolique appréciation du bonheur qu'il plaçait dans l'oubli du passé, je fus conduit à penser que l'expression de sa physionomie trahissait la vérité, au moins sur deux points, c'est-à-dire qu'il avait souffert d'une façon exceptionnelle, et que le sang anglais était mêlé chez lui à celui d'une race étrangère.

« Vous connaissez, je pense, reprit-il, l'origine de la maladie de M. Candy ? Il tombait une pluie abondante le soir de son retour de chez lady Verinder ; le docteur revint dans sa voiture découverte et fut mouillé jusqu'aux os. À son arrivée il se trouva appelé pour un cas urgent et s'y rendit malheureusement sans changer de linge ; j'étais moi-même retenu cette nuit-là par un malade à quelque distance de Frizinghall ; lorsque je revins vers le matin, le groom du docteur m'attendait anxieusement pour

me conduire près de son maître ; j'arrivais trop tard, la maladie avait commencé son œuvre.

– On m'a parlé de cette maladie comme d'une espèce de fièvre, dis-je.

– Je ne pourrais rien préciser, répondit Ezra Jennings, car jusqu'à la fin la fièvre n'eut aucun caractère bien tranché. J'envoyai chercher deux amis de M. Candy, docteurs de la ville, afin d'avoir leur opinion ; ils trouvèrent, comme moi, la situation très-grave, mais nous différâmes du tout au tout tant sur le mode de médication à suivre que sur les conclusions à tirer de l'état du pouls. Comme il était des plus accélérés, les deux médecins opinèrent pour un traitement calmant. Quant à moi, bien que j'admisse la justesse de ce diagnostic, l'extrême faiblesse des pulsations me démontrait la nécessité de soutenir à tout prix un tempérament épuisé : je me prononçai donc pour l'emploi des stimulants. Les docteurs insistèrent pour mettre le malade au régime du gruau, de la limonade, enfin de tous les rafraîchissants. Moi je proposai le champagne, l'eau-de-vie, l'ammoniaque et le quinine[7]. Vous voyez que le dissentiment était complet entre nous. Et dans quelles conditions s'établissait cette divergence d'opinion ? Il y avait d'une part deux médecins en possession d'une réputation acquise, d'autre part un étranger, sans notoriété, qui ne remplissait même dans la maison que les fonctions d'assistant. Pendant les premiers jours, force me fut de déférer à l'autorité de mes anciens, et le malade baissa visiblement. Je fis valoir de nouveau les inquiétudes trop fondées que me donnait l'état du pouls ; il n'avait pas diminué de vitesse et devenait de plus en plus faible. Les deux docteurs s'offensèrent de mon obstination. « Monsieur Jennings, me dirent-ils, de deux choses l'une : ou nous aurons la direction du traitement ou vous en prendrez la responsabilité ; choisissez. – Messieurs, répliquai-je, veuillez m'accorder cinq minutes de

[7] Masculin au 19e siècle. *(Note du correcteur – ELG.)*

réflexion, et je vous répondrai nettement. » Les cinq minutes écoulées, j'étais prêt, et dis : « Vous refusez absolument l'emploi des toniques ? » Ils refusèrent en termes formels. « Alors je l'essayerai, messieurs. – À votre aise, monsieur Jennings ; mais dès ce moment nous n'avons plus rien à faire ici. » J'envoyai chercher à la cave une bouteille de champagne et j'en donnai de ma main un plein verre au malade. Les deux médecins prirent silencieusement leurs chapeaux et quittèrent la maison.

– Vous assumiez en effet une sérieuse responsabilité, dis-je, et je crois qu'à votre place je n'aurais pas osé l'affronter.

– Si vous aviez été à ma place, monsieur Blake, vous vous seriez souvenu que M. Candy vous avait accueilli dans des circonstances qui vous faisaient son obligé pour toute votre vie. À ma place, le voyant s'affaiblir d'heure en heure, vous eussiez tout risqué plutôt que de laisser périr sous vos yeux le seul homme qui se fût montré votre ami. Ne croyez pas que j'ignorasse la terrible situation dans laquelle je me plaçais ; il y avait bien des heures où je sentais mon cruel isolement et mon effrayante responsabilité. Si j'avais eu une vie heureuse, je crois que j'eusse faibli devant ma tâche ; mais je ne pouvais me reporter à aucun temps paisible et heureux dont le contraste eût augmenté mon anxiété et mes incertitudes actuelles ; aussi je restai inébranlable dans ma résolution. Je pris le repos qui m'était indispensable vers le milieu du jour, lorsque mon malade allait le moins mal, et je ne quittai pas son chevet pendant tout le reste des vingt-quatre heures, tant que sa vie fut en danger. Vers la fin de la journée, le délire inhérent à ces sortes de maladies éclata. Il dura toute la nuit ; puis il y eut une intermittence vers cette terrible phase, de deux à cinq heures du matin. Alors que les ressorts de la vie sont le plus détendus, même chez les mieux constitués d'entre nous, c'est alors que la mort fait sa moisson la plus abondante ; c'est alors aussi que la mort et moi nous nous livrâmes au chevet de M. Candy un combat dont sa vie était le prix. Je n'hésitai jamais à poursuivre le traitement

énergique que je regardais comme son salut ; je fis succéder les spiritueux au vin ; lorsque les autres stimulants perdirent de leur action, je doublai la dose. Après des angoisses telles que j'espère, grâce à Dieu, n'en plus jamais ressentir de semblables, il vint un jour où le pouls baissa dans une mesure appréciable, quoique très-légère, puis les mouvements se régularisèrent, et une amélioration générale se manifesta. Alors je sentis que je l'avais sauvé et j'avoue que je faiblis à mon tour ; je passai la main amaigrie de mon pauvre ami sur la couverture, et je fondis en larmes. Ce fut un effet de nerfs, monsieur Blake, rien de plus ! La physiologie déclare qu'il y a des hommes nés avec un tempérament de femme, et je suis de ce nombre ! »

Il me donna cette excuse toute professionnelle de sa sensibilité, tranquillement, sans affectation, comme il s'était exprimé jusqu'à présent. Sa voix, ses manières d'un bout à l'autre me prouvèrent qu'il tenait avant tout à ne pas poser devant moi pour l'homme intéressant.

« Vous pourriez me demander pourquoi je vous ennuie de tant de détails, poursuivit-il ; c'était la seule manière, monsieur Blake, de bien amener ce qu'il me reste à vous dire. Vous voyez d'ici quelle était ma position vis-à-vis de M. Candy, et vous comprendrez le besoin que j'éprouvais d'alléger parfois mon esprit de ses lourdes préoccupations. J'ai eu la présomption d'employer mes loisirs depuis quelques années à écrire un ouvrage destiné à mes confrères, et traitant d'un sujet compliqué et délicat : le cerveau et le système nerveux. Mon ouvrage ne sera sans doute jamais achevé, et encore moins publié. Il n'en a pas moins été le compagnon de bien des heures de solitude ; ce travail m'a aidé à traverser les jours difficiles de la maladie de M. Candy. Je vous ai parlé, je crois, de son délire et du moment où cette phase de la maladie se déclara ?

– Oui.

– J’étais arrivé alors à la partie de mon livre qui touchait à cette même question du délire ; je ne vous fatiguerai pas de mes théories à ce sujet, je me bornerai à vous parler de ce qui nous intéresse ici. Durant le cours de ma pratique médicale, je m’étais souvent demandé si, dans les cas de délire, l’absence de suite dans le langage implique nécessairement le manque de liaison dans les idées. L’état du pauvre docteur me donna l’occasion de fixer mes doutes à cet égard. J’ai appris à sténographier, et je pus ainsi recueillir de la façon la plus exacte toutes les divagations du malade. Voyez-vous enfin, monsieur Blake, où je veux en venir ? »

Je l’apercevais bien, et j’attendais impatiemment la suite du récit.

« Dans mes moments de loisir, reprit Jennings, je mettais au net mes notes sténographiques, les traduisant en caractères ordinaires et laissant de grands intervalles entre les lambeaux de phrases et les mots isolés qui avaient échappé à M. Candy. Après quoi, pour découvrir le sens de cet ensemble incohérent, je fis ce que font les enfants quand ils assemblent les pièces d’un casse-tête. Au premier abord, l’embrouillamini paraît inextricable ; mais dès que vous avez trouvé la manière de vous y prendre, la suite marche toute seule. Conformément à cette donnée, je remplis les espaces blancs avec les mots et les phrases que je présumais devoir rendre le mieux la pensée du docteur ; je procédai par retouches successives jusqu’à ce que les passages intercalés s’adaptassent naturellement à ceux qui les précédaient et à ceux qui les suivaient. Le résultat final fut d’abord que j’occupai ainsi bien des heures sans emploi, puis que j’arrivai à reconnaître la justesse de ma théorie. En deux mots, après avoir rapproché ces fragments les uns des autres, j’acquis la preuve que, si la faculté de s’exprimer était gravement altérée chez mon malade, il gardait, dans une mesure assez large, la faculté d’enchaîner ses idées.

– Un mot seulement, m'écriai-je. Mon nom était-il souvent prononcé au milieu de ces divagations ?

– Vous le verrez, monsieur Blake ; au nombre des preuves écrites qui viennent à l'appui de mon assertion, il y a une série où votre nom se rencontre souvent ; car pendant presque toute une nuit, M. Candy ne parut occupé que de *quelque chose* qui se serait passé entre vous et lui. J'ai reproduit par écrit les paroles incohérentes qu'il prononçait dans le délire, et j'ai réuni sur une autre feuille de papier les transitions destinées, suivant moi, à lier entre eux ces propos interrompus. Le produit (comme disent les mathématiciens) offre un sens intelligible. Il s'agit d'abord d'une action que M. Candy avait faite dans le passé, puis de quelque chose qu'il comptait faire dans l'avenir si la maladie ne l'en avait point empêché. Reste à savoir maintenant si cela représente, ou non, le souvenir absent qu'il cherchait à retrouver ce matin lors de votre visite.

– Il ne saurait y avoir de doute, fis-je ; retournons tout de suite et examinons ces papiers !

– C'est absolument impossible, monsieur Blake.

– Et comment cela ?

– Supposez que vous ayez donné vos soins à un ami malade : iriez-vous confier à un tiers des paroles prononcées dans le délire, sans vous être assuré au préalable qu'un intérêt majeur légitimait votre indiscrétion ? »

Je sentis qu'il n'y avait rien à répondre, mais j'essayai néanmoins de tourner la difficulté.

« En pareil cas, lui dis-je, je me demanderais avant tout si cette divulgation est, oui ou non, de nature à compromettre mon ami.

– Il y a longtemps, me répondit Ezra Jennings, que j'ai paré à cette éventualité, en détruisant toutes les notes dont le contenu eût pu embarrasser M. Candy ; et mon manuscrit ne renferme rien maintenant qu'il dût hésiter à communiquer aux autres, s'il recouvrait la mémoire. En ce qui vous concerne, j'ai même lieu de soupçonner que mes notes se rapportent au sujet dont il désirait vous entretenir aujourd'hui.

– Et pourtant, vous hésitez ?

– Oui, j'hésite ; veuillez vous rappeler les circonstances dans lesquelles j'ai reçu ces confidences involontaires ; quelque peu dangereuses qu'elles soient, je ne puis me décider à vous les communiquer sans être convaincu du prix qu'elles ont pour vous. Il était tellement sans défense, monsieur Blake ! je lui étais si nécessaire ! Me permettez-vous de vous demander de quel intérêt ce souvenir absent est pour vous, et à quoi il se rattache suivant vous ? ».

Pour lui répondre avec la franchise que son langage et ses manières réclamaient de moi, il eût fallu lui avouer que j'étais soupçonné d'avoir volé le diamant. Bien que Ezra Jennings eût amplement justifié la sympathie qu'il m'inspirait, je n'avais pu encore surmonter la répugnance que j'éprouvais à lui faire connaître ma déplorable position. Je recourus donc de nouveau aux phrases d'explication banale que j'avais préparées en vue de dérouter la curiosité des étrangers.

Cette fois, je n'eus pas lieu de me plaindre qu'on prêtât à mes paroles une oreille distraite. Ezra Jennings m'écouta jusqu'au bout avec autant de patience que d'attention.

« Je suis fâché d'avoir excité vos espérances, monsieur Blake, sans pouvoir ensuite les réaliser, dit-il ; pendant toute la durée de sa maladie, jamais un mot relatif au diamant ne s'est

échappé de la bouche du docteur. Dans les paroles auxquelles votre nom est mêlé, il ne s'agit ni de la perte du joyau de miss Verinder, ni des moyens à employer pour le retrouver. »

Nous arrivâmes ainsi au point de bifurcation de la grand'route. Deux chemins étaient en face de nous : l'un conduisait chez Mrs Ablewhite, l'autre à un village situé sur la lande à deux ou trois milles de là. Ezra Jennings s'arrêta devant le second.

« Je prends par ici, dit-il. Je suis vraiment bien au regret, monsieur Blake, de ne pouvoir vous être utile. »

Sa voix prouvait la sincérité de son assertion ; ses yeux bruns et veloutés se reposèrent sur moi avec une expression d'intérêt mélancolique. Il me salua et, sans ajouter un mot, continua sa route vers le village.

Je le suivis des yeux pendant quelques instants, je le vis s'éloigner de plus en plus de moi et emporter avec lui ce que je croyais fermement être le nœud de ma destinée. Il se retourna au bout de quelques pas et regarda en arrière. Me voyant fixé à la même place où nous nous étions séparés, il s'arrêta comme s'il eût pensé que peut-être je désirais lui parler de nouveau. Le temps me manquait pour bien raisonner sur ma situation, je n'eus pas le loisir de songer que si je laissais échapper cette occasion décisive dans ma vie, ce ne serait que pour sauvegarder un amour-propre exagéré ; je n'eus que le temps de le rappeler d'abord, et de penser ensuite. Je me soupçonne d'être un des hommes les plus inconsidérés qui existent ; je le rappelai, puis je me dis :

« Maintenant le sort en est jeté ; il ne reste qu'à lui avouer la vérité ! »

Il revint immédiatement sur ses pas, et j'allai au-devant de lui.

« Monsieur Jennings, lui dis-je, je n'en ai pas usé avec vous d'une manière assez franche. Ce n'est pas seulement parce que je cherche à retrouver la Pierre de Lune, que je tiens à faire appel aux souvenirs de M. Candy. J'ai un immense intérêt personnel en jeu ; et je ne puis vous offrir qu'une excuse pour n'avoir pas été complètement sincère dans mon récit ; il m'est plus pénible que je ne saurais le dire de m'ouvrir avec qui que ce soit sur ce sujet. »

Pour la première fois Ezra Jennings me considéra d'un air embarrassé.

« Je n'ai ni le droit ni le désir, monsieur Blake, de m'immiscer dans vos affaires privées. Permettez-moi, de mon côté, de vous demander pardon pour vous avoir, bien qu'indirectement, mis à une semblable épreuve.

– Vous avez parfaitement le droit, répondis-je, de fixer les conditions auxquelles vous entendez me révéler les paroles recueillies par vous au chevet de M. Candy. Je comprends et je respecte les motifs qui vous dirigent ; d'ailleurs, comment puis-je exiger votre confiance si je ne vous accorde pas la mienne sans réserve ? Vous saurez quel intérêt je dois avoir à apprendre ce que M. Candy voulait me dire si je me suis trompé dans mes prévisions et si en effet notre conversation me démontre clairement que vous ne sauriez m'aider, je m'en remets à votre honneur pour garder mon secret ; quelque chose me dit que je ne m'y serai pas confié en vain.

– Attendez, monsieur Blake. J'ai encore un mot à vous dire, et il faut que vous l'entendiez avant d'aller plus loin. »

Je le regardai avec stupeur ; son visage portait l'empreinte d'une émotion terrible qui semblait avoir remué les profondeurs de son âme. Son teint bistré était devenu d'une pâleur livide ; ses yeux rayonnaient d'un éclat sauvage et sa voix avait pris une inflexion dure et résolue que je ne lui connaissais point encore. Quelles qu'elles fussent, les énergies, bonnes ou mauvaises, cachées au fond de cet homme, se réveillaient en lui brusquement et éclataient avec la soudaineté de l'éclair.

« Avant que vous m'accordiez votre confiance, reprit-il vous saurez dans quelles circonstances j'ai été reçu chez M. Candy ; ce ne sera pas long. Je n'ai pas l'intention, monsieur, de raconter ma vie à qui que ce soit ; mon histoire, mourra avec moi. Tout ce que je vous demande, c'est qu'il me soit permis de vous dire ce que j'appris à M. Candy ; si après m'avoir entendu, vous êtes encore d'avis de vous confier à moi, mon attention et mes services vous seront acquis. Voulez-vous que nous marchions ? »

La souffrance qui se peignait sur ses traits m'empêcha de parler ; je lui répondis par un signe, et nous continuâmes notre chemin.

Au bout d'une centaine de pas, Ezra Jennings s'arrêta devant la brèche d'un mur rustique qui séparait la lande de la route.

« Vous plairait-il que nous nous reposions un peu monsieur Blake ? me dit-il ; je ne suis plus ce que je fus, et il y a des incidents qui me remuent profondément. »

J'acceptai, bien entendu. Il entra par cette brèche et se dirigea vers un tertre de bruyère masqué du côté le plus voisin de la route par des buissons et des arbrisseaux ; de l'autre côté, la vue s'étendait sur l'espace sauvage et solitaire de la lande. Les nuages s'étaient amassés depuis une demi-heure : l'aspect

morne et voilé du paysage ne nous offrait pas une seule éclaircie, et s'harmonisait avec les pensées graves qui nous occupaient tous deux.

Nous nous assîmes en silence ; Ezra Jennings posa son chapeau, et passa sa main d'un air de lassitude sur son front et à travers son étrange chevelure. Il jeta de côté le petit bouquet de fleurs des champs, comme si le souvenir qu'elles lui rappelaient lui eût été importun en ce moment.

« Monsieur Blake, dit-il brusquement, vous êtes en mauvaise compagnie ; je vis sous le coup d'une terrible accusation depuis bien des années déjà ; je vous ferai un aveu complet en deux mots : ma vie est détruite et ma réputation perdue. »

Je voulus parler ; il m'arrêta.

« Non, dit-il ; pardon, mais pas encore. Ne vous laissez pas aller à me témoigner une sympathie que peut-être vous regretteriez ensuite. Je viens de mentionner une accusation qui pèse sur moi depuis des années ; il s'y mêle des circonstances toutes à mon désavantage ; je ne puis vous faire connaître la nature du crime que l'on m'impute, et je suis incapable, absolument incapable de prouver mon innocence ; je ne puis que l'affirmer ; je jure, monsieur, que je suis innocent, j'en fais le serment comme chrétien, puisqu'on ne peut plus en appeler à mon honneur comme homme. »

Il s'arrêta de nouveau, et je levai les yeux sur lui ; il semblait absorbé tout entier dans les douloureux souvenirs qu'il évoquait et dans l'effort qu'il faisait pour en parler.

« J'aurais beaucoup à dire, poursuivit-il, sur le traitement impitoyable que j'ai subi dans ma famille, et sur l'inimitié cruelle dont je fus la victime. Mais le mal est fait, il est irréparable maintenant, et je ne veux pas lasser votre attention : au

début de la carrière que j'entrepris de suivre en Angleterre, la hideuse calomnie à laquelle j'ai fait allusion m'atteignit et anéantit à jamais mon avenir. Je renonçai à mes espérances : il ne me restait qu'à m'ensevelir dans l'obscurité. Je me séparai de la femme que j'aimais ; pouvais-je la condamner à partager mon malheur ? Un emploi de médecin assistant s'offrit à moi dans un coin perdu de l'Angleterre ; je fus agréé : je pouvais y rencontrer le repos, je pensais avoir enfin trouvé l'oubli ; je me trompais : il n'y a point de distance qui mette à l'abri des bruits malveillants. L'accusation qui m'avait chassé de ma première résidence me poursuivit dans ma retraite. Prévenu à temps, je pus quitter ma place avant qu'on me congédiât et emporter les certificats que j'avais mérités. Ils m'aidèrent à trouver un emploi analogue dans un comté éloigné ; mais la calomnie qui tuait ma réputation sut encore m'y découvrir. Cette fois, je n'avais pas reçu d'avertissement. Mon patron me dit : « Monsieur Jennings, je n'ai aucun reproche à vous faire, mais il est indispensable que vous vous justifiiez ou que nous nous séparions. » Je n'avais pas le choix, je le quittai. Je ne veux pas m'étendre sur ce que je souffris dès lors ; je n'ai que quarante ans : considérez mon visage, il vous dira quelle existence de misère j'ai menée pendant plusieurs années. Enfin, un jour que j'errais dans ces environs, je rencontrai M. Candy. Il avait besoin d'un assistant, je m'offris et je l'adressai, pour justifier de ma capacité, à mon dernier patron. Restait la question de moralité ; je lui dis ce que je viens de vous apprendre, et plus. Je le prévins même que, s'il m'accordait sa confiance, ma présence lui susciterait des difficultés. « Ici comme ailleurs, lui dis-je, je dédaigne l'expédient coupable qui consiste à dissimuler sa personnalité sous un nom d'emprunt ; pas plus à Frizinghall qu'ailleurs, je ne suis à l'abri de la calomnie empoisonnée qui me poursuit. » Il me répondit : « Je ne fais rien à moitié ; je vous crois et vous plains sincèrement. Si vous voulez en courir le risque, j'en accepte ma part. » Que le Dieu tout-puissant le bénisse ! Il m'a donné un abri, de l'occupation trouvé chez lui le repos de l'esprit, et je sais depuis

quelques mois qu'il ne surviendra rien maintenant qui lui cause des soucis.

– La calomnie s'est éteinte ? lui demandai-je.

– Elle est plus active que jamais ; mais lorsqu'elle viendra me relancer ici, elle y arrivera trop tard.

– Vous aurez quitté le pays ?

– Non, monsieur Blake ; je serai mort. Depuis dix ans, je porte en moi une maladie incurable ; je ne vous cache pas que, loin de lutter contre elle, il y a longtemps que je l'aurais laissée me tuer, si je n'étais soutenu par un intérêt qui me fait désirer la conservation de ma vie. Je veux pourvoir l'existence d'une personne qui m'est bien chère, et que je ne reverrai jamais. Mon petit patrimoine serait insuffisant pour lui assurer un sort indépendant ; l'espoir, si je vis assez pour cela, d'augmenter cette somme, m'a décidé à arrêter par tous les moyens le progrès du mal. Le seul palliatif possible, c'est l'opium ; grâce à cette drogue bienfaisante, j'ai retardé de plusieurs années mon arrêt de mort. Mais les vertus de l'opium ont elles-mêmes une limite ; le progrès du mal m'a fait arriver à l'abus du narcotique ; j'en sens l'effet par l'altération de mon système nerveux. La fin n'est plus bien éloignée ; mes nuits sont horribles. Vienne la mort, je n'aurai pas lutté et résisté en vain ; le petit capital ne tardera pas à être suffisant, et j'ai trouvé un moyen de le grossir si la vie m'échappe plus tôt que je ne le prévois... Je ne sais vraiment comment j'ai pu me laisser entraîner à vous faire ce récit ; je ne suis pas assez méprisable pour quêter votre pitié, mais peut-être ai-je jugé que vous seriez plus disposé à me croire, en sachant que mes paroles sont celles d'un homme assuré de sa mort prochaine. Je ne vous le cache plus, monsieur Blake, vous m'intéressez, et je me suis servi de l'absence de mémoire de mon pauvre ami, comme d'un moyen d'entrer en rapports plus intimes avec vous, espérant que votre curiosité vous porterait à

vous adresser à moi. Peut-être y a-t-il une excuse à mon apparente indiscrétion ; un homme qui a passé par d'aussi cruelles épreuves à des retours bien amers, lorsqu'il réfléchit aux destinées humaines. Vous possédez la jeunesse, la santé, la fortune ; vous avez une position sociale et des espérances d'avenir. Lorsque je rencontre de semblables existences, elles m'aident à voir la vie moins en noir, elles me réconcilient avec ce monde que je vais quitter avant de l'avoir connu. Quelle que soit l'issue de notre conversation, je n'oublierai pas le bien qu'elle m'a fait. Maintenant, il ne dépend plus que de vous, monsieur, soit de me donner votre confiance, soit de prendre congé de moi. »

Je n'avais qu'une réponse à faire à cette mise en demeure ; sans plus d'hésitation, je lui dis la vérité aussi complètement que je l'ai fait dans ces pages. Il tressaillit et me regarda avec une agitation extrême à mesure que j'approchais du point culminant de mon récit.

« Il est certain que je suis allé dans la chambre, lui dis-je, et il est certain que j'ai de ma main pris le diamant. Tout ce que je puis affirmer, c'est que je n'ai eu aucune conscience de mes actes, quels qu'ils aient été. »

Ezra Jennings me saisit vivement par le bras.

« Arrêtez ! s'écria-t-il, vous m'ouvrez un champ de suppositions que vous ne pouvez soupçonner. L'usage de l'opium vous est-il familier ?

– Je n'en ai jamais pris de ma vie.

– Vos nerfs étaient-ils excités à l'époque dont vous me parlez ? vos nuits étaient-elles agitées et sans sommeil ?

– Oui ; pendant plusieurs nuits, je ne dormis même pas du tout.

– La nuit du jour de naissance fit-elle exception ? Tâchez de vous rappeler si ce soir-là vous dormîtes bien ?

– Je m'en souviens, je dormis parfaitement. »

Il laissa échapper brusquement mon bras qu'il tenait, et me regarda de l'air de quelqu'un dont les derniers doutes viennent de disparaître.

« Ce jour était marqué dans votre vie et dans la mienne, dit-il gravement, je suis absolument certain, monsieur Blake, de ceci : je possède dans mes notes manuscrites l'ensemble de ce que M. Candy désirait vous dire ce matin. Attendez, ce n'est pas tout. Je crois fermement être en état de démontrer que vous agissiez d'une manière inconsciente lorsque, entrant dans la pièce, vous y prîtes le diamant. Donnez-moi le temps de réfléchir et celui de vous interroger ; je crois que votre réhabilitation est entre mes mains !

– Pour l'amour de Dieu ! que voulez-vous dire ? Expliquez-vous… »

Dans l'entraînement de la conversation, nous avions dépassé le groupe d'arbres rabougris qui nous avaient masqués jusqu'à présent. Avant qu'Ezra Jennings put me répondre, il fut hélé de la route par un homme effaré qui guettait évidemment sa venue.

« Je viens, cria-t-il en réponse ; je viens aussi vite que je le peux ! »

Revenant à moi, il me dit :

« On m'attend à ce village pour un cas pressé, et je devrais y être depuis une demi-heure ; il faut que je m'y rende sur-le

champ. Accordez-moi deux heures à partir de maintenant, et venez alors chez M. Candy ; je vous attendrai.

– Le moyen de patienter jusque-là ? m'écriai-je ; ne pouvez-vous au moins calmer mon inquiétude par un mot d'explication avant que nous nous quittions ?

– L'affaire est bien trop sérieuse pour s'expliquer aussi rapidement, monsieur Blake. Je ne me fais pas un jeu de mettre votre patience à l'épreuve ; ce serait seulement ajouter à votre trouble que d'essayer de l'alléger en ce moment. Au revoir dans deux heures à Frizinghall ! »

L'homme l'appela de nouveau, il me quitta et se hâta de le rejoindre.

CHAPITRE X

Je n'ai pas la prétention de savoir jusqu'à quel point d'autres hommes placés dans ma situation en eussent été affectés ; mais en ce qui me concerne, voici comment l'influence de ces deux heures d'épreuve agit sur mon tempérament. Je me sentis physiquement incapable de rester en place, et moralement hors d'état de parler à qui que ce fût, jusqu'à ce que j'eusse entendu ce qu'Ezra Jennings avait à me communiquer.

Dans cette disposition d'esprit, je renonçai tout d'abord à la visite projetée chez Mrs Ablewhite ; j'évitai même de rencontrer Gabriel Betteredge.

Je laissai un mot pour ce dernier, en retournant à Frizinghall ; je lui mandais qu'une affaire importante avait inopi-

nément réclamé ma présence, mais qu'il pouvait compter sur moi vers trois heures de l'après-midi. Je le priais de commander son dîner en m'attendant pour l'heure accoutumée et de s'occuper comme bon lui semblerait. Je savais qu'il avait une foule d'amis à Frizinghall, et qu'il ne serait pas embarrassé de se distraire jusqu'à mon retour à l'hôtel.

Cela fait, je me dirigeai vers les environs les moins fréquentés de la ville et m'y promenai jusqu'à ce que ma montre m'avertît qu'il était temps de me rendre à la maison de M. Candy. J'y trouvai Ezra Jennings qui m'attendait.

Il était assis seul dans une petite chambre, toute nue, qui communiquait par une porte vitrée avec un cabinet de chirurgie. De hideux dessins coloriés représentant d'affreuses maladies ornaient seuls les murs peints en jaune. Une bibliothèque remplie de bouquins de médecine, et au sommet de laquelle la place d'ordinaire réservée à un buste était occupée par une tête de mort, une grande table en sapin barbouillée d'encre, des chaises en bois comme on en voit dans les auberges, un tapis râpé au milieu de la chambre, enfin une fontaine à cuvette appliquée au mur et dont la vue peu récréative rappelait à l'esprit les opérations chirurgicales, tel était le mobilier de cette triste salle. Les abeilles bourdonnaient parmi quelques pots de fleurs placés sur la fenêtre, les oiseaux chantaient dans le jardin, et le tapotement d'un piano du voisinage mêlait son bruit à ces sons divers ; partout ailleurs, l'écho joyeux de la vie extérieure eût été le bienvenu, mais ici il semblait déplacé, au milieu de ce silence que la souffrance humaine avait seule le droit de troubler. En apercevant sur un rayon de la bibliothèque une trousse et un paquet de charpie, je ne pus m'empêcher de frémir, car je songeai au genre de sons que devait entendre habituellement la chambre d'Ezra Jennings.

« Je ne vous ferai pas d'excuses, monsieur Blake, me dit-il, sur le lieu où je vous reçois. C'est la seule pièce où à cette heure

de la journée, nous soyons sûrs de n'être pas dérangés. Voici mes papiers tout prêts, et deux livres auxquels nous pourrons avoir recours avant la fin de notre conférence. Rapprochez votre chaise de la table, et nous nous mettrons à l'ouvrage ensemble. »

Je m'avançai, et Ezra Jennings me tendit ses notes manuscrites ; elles se composaient de deux feuilles de papier in-folio : l'une n'était recouverte d'écriture qu'à intervalles inégaux ; l'autre était remplie d'un bout à l'autre, et les caractères étaient tracés tantôt à l'encre rouge, tantôt à l'encre noire. Dans l'état d'irritation où me jetait ma curiosité, je repoussai cette dernière feuille avec découragement.

– Prenez compassion de moi ! lui dis-je ; mettez-moi au courant de ce qui m'attend avant que j'essaye de lire cela.

– Volontiers, monsieur Blake ; me permettez-vous de vous faire encore quelques questions ?

– Demandez-moi tout ce que vous voudrez ! »

Il me sourit tristement, et un affectueux intérêt se peignit dans son regard.

« Vous m'avez déjà dit que jamais, à votre connaissance, vous ne prîtes d'opium ?

– Jamais, que je sache, répondis-je.

– Vous comprendrez tout à l'heure la portée de ma question. Continuons. Je ne répéterai pas toutes mes demandes précédentes ; j'insiste seulement sur le point, qu'après de longues insomnies, la nuit du vol fut pour vous une nuit de profond sommeil ; est-ce bien exact ?

– Parfaitement.

– À quelle cause attribuez-vous votre état nerveux et votre manque de sommeil ?

– Je n'en vois aucune, à moins d'admettre l'hypothèse de Betteredge ; mais ce n'est pas la peine d'en parler.

– Pardon ; tout a son importance dans cette affaire-ci. Comment Betteredge expliquait-il vos insomnies ?

– Elles venaient, suivant lui, de ce que j'avais cessé de fumer.

– Fumiez-vous habituellement ?

– Oui.

– Avez-vous interrompu brusquement ?

– Oui.

– Betteredge était dans le vrai, monsieur Blake ; lorsque le tabac est devenu une habitude, il faut un tempérament exceptionnel pour y renoncer tout d'un coup sans que le système nerveux s'en ressente momentanément. Je ne m'étonne plus maintenant que vous ayez eu des nuits agitées. J'ai à présent une question à vous faire au sujet de M. Candy. Vous souvient-il, le soir du dîner, d'avoir engagé avec lui quelque discussion relative à la médecine ? »

La question réveilla en moi un des souvenirs qui m'avaient échappé parmi les incidents du jour de naissance.

Le dixième chapitre de la narration de Betteredge entre dans plus de détails qu'il ne le faudrait au sujet de la sotte dis-

pute que j'eus alors avec M. Candy. J'y avais si peu songé depuis, que ces mêmes détails étaient sortis de ma mémoire. Tout ce que je pus me rappeler et raconter à Ezra Jennings fut que, pendant le repas, j'avais attaqué la médecine assez inconsidérément pour faire perdre sa bonne humeur à M. Candy. Je me souvins aussi que l'intervention de lady Verinder avait clos le débat ; après quoi, le petit docteur et moi avions « fait la paix, » comme disent les enfants, et nous étions redevenus bons amis avant de nous séparer.

« Il reste un point très-important pour moi à éclaircir, me dit Jennings ; aviez-vous quelque raison pour éprouver une inquiétude particulière au sujet du diamant, à l'époque dont nous parlons là ?

– J'avais les motifs les plus puissants pour en être préoccupé, répondis-je. Je le savais l'objet d'une conjuration, et j'avais été averti des mesures de précaution qu'exigeait la sûreté de miss Verinder, depuis qu'elle était entrée en possession de la Pierre.

– Ces inquiétudes furent-elles, ce même soir, l'objet d'un entretien entre vous et une autre personne, et cela peu avant le moment de vous retirer ?

– Cette conversation eut lieu entre lady Verinder et sa fille.

– Et vous eûtes occasion de l'entendre ?

– Oui. »

Ezra Jennings prit ses notes manuscrites de dessus la table et les plaça entre mes mains.

« Monsieur Blake, si vous voulez bien lire ces notes, éclairées comme elles viennent de l'être par mes questions et par vos

réponses, vous y verrez deux choses bien étranges. Vous trouverez, premièrement, que vous êtes entré dans le boudoir de miss Verinder et que vous y avez enlevé le diamant sous l'influence d'un état extatique produit par l'opium ; secondement, que l'opium vous a été administré à votre insu par M. Candy, désireux de réfuter par l'expérience les opinions que vous aviez émises pendant le dîner. »

Je restai, les papiers entre mes mains, absolument stupéfait.

« Tâchez de pardonner au pauvre M. Candy, dit son assistant avec douceur ; il a causé de grands malheurs, je l'avoue, mais sa volonté n'y était pour rien. En parcourant ces notes, vous y verrez que, si la maladie ne l'en eût empêché, il comptait dès le lendemain matin retourner chez lady Verinder et vous avouer le tour qu'il vous avait joué. Miss Verinder l'eût su, eût questionné le docteur, et la vérité qui vous a échappé pendant un an aurait été connue immédiatement. »

Je commençais à reprendre mon sang-froid.

« M. Candy ne peut plus être l'objet de mon ressentiment, dis-je d'un ton amer, mais sa plaisanterie n'en est pas moins un acte de mauvaise foi. Je puis pardonner, mais je ne saurais oublier.

– Tout homme voué à la carrière médicale se rend coupable de pareilles supercheries dans l'exercice de sa profession, monsieur Blake. La méfiance ignorante qui existe contre l'opium en Angleterre n'est pas seulement le fait des classes inférieures ; tout médecin ayant une clientèle un peu étendue se voit forcé de tromper parfois ses malades, comme M. Candy vous a trompé. Je ne prétends pas excuser un acte dont les conséquences ont été si fatales ; tout ce que je souhaite, c'est que

vous vous placiez au vrai point de vue, pour ne point le juger trop sévèrement.

– Comment cela s'est-il passé ? demandai-je. Qui m'a donné le laudanum sans que je m'en doutasse ?

– Je ne saurais vous renseigner à cet égard. M. Candy n'a rien laissé échapper là-dessus pendant tout le cours de sa maladie ; votre mémoire ne pourrait-elle vous aider ?

– Non.

– En ce cas, il est inutile de poursuivre cette recherche ; le laudanum vous a été administré secrètement, d'une façon ou d'une autre ; laissons cela et arrivons à un objet plus important. Lisez mes notes, si vous le pouvez. Évoquez devant votre esprit toutes les circonstances du passé. Quant à l'avenir, j'ai quelque chose de très-hardi et de très-imprévu à vous proposer. »

Ces derniers mots me firent sortir de ma torpeur. Je pris les papiers et je les examinai dans l'ordre où ils m'avaient été remis par Jennings. Sur le dessus se trouvait la feuille la moins couverte d'écriture ; c'était le compte-rendu des mots sans suite et des phrases incomplètes que M. Candy avait proférés dans le délire :

« ... M. Franklin Blake... et agréable... lui rabattre le caquet... médecine... avoue... dormir la nuit... lui dis... pas en bon état... médecine... il me répond... et tâtonner dans l'obscurité est exactement la même chose... à table devant toute la société... Je lui réponds : « ... le sommeil... que vous cherchez à tâtons... rien que la médecine... » Il dit : « ... conduire un autre aveugle... sais ce que cela signifie. » ... spirituel... une nuit de sommeil malgré lui... a besoin de sommeil... la pharmacie de lady Verinder... vingt-cinq gouttes... sans qu'il s'en doute... demain matin ; « Eh bien, monsieur Blake... médecine aujourd'hui... jamais sans

elle. »... –... dérouté, monsieur Candy... « excellente... sans elle. »... l'accabler alors... vérité : « ... Quelque chose, outre... parfaite... une dose de laudanum, monsieur... lit... que... médecine maintenant... »

Ici finissait la première des deux feuilles de notes. Je la tendis à Ezra Jennings :

« C'est là ce que vous entendîtes en le veillant ?

– C'est à la lettre ce que j'entendis, me répondit-il ; seulement je me suis abstenu de transcrire ici les répétitions qui figuraient dans mes notes sténographiques. Quelques-unes de ces phrases furent redites une douzaine de fois, d'autres plus de cinquante fois, selon l'importance qu'il attachait à l'idée qu'il voulait rendre. En un sens, ces répétitions me furent utiles pour arriver à former de ces fragments un tout intelligible. Ne croyez pas, fit-il en désignant la seconde feuille de papier, que j'aie la prétention d'avoir reproduit, absolument les mêmes expressions dont M. Candy se serait servi s'il avait eu sa raison : Je me suis borné à retrouver la succession logique des idées à travers l'incohérence du langage ; vous allez en juger vous-même. »

Je repris la seconde feuille de papier que je savais maintenant contenir la clé de la première.

Ce manuscrit reproduisait les divagations de M. Candy, à cela près que les intervalles laissés en blanc dans la première feuille étaient ici remplis à l'encre rouge. Je donne le tout ci-après ; on pourra de la sorte comparer le texte original avec l'interprétation d'Ezra Jennings.

« M. Franklin Blake est intelligent et agréable, mais il a besoin d'une petite leçon pour lui rabattre le caquet lorsqu'il parle de médecine. Il avoue avoir souffert du manque de sommeil et ne pouvoir dormir la nuit. Je lui dis que son système nerveux

n'est pas en bon état, et qu'il devrait avoir recours à la médecine, il me répond qu'avoir foi en la médecine ou bien tâtonner dans l'obscurité, c'est exactement la même chose, et cela à table devant toute la société ! Je lui réponds : « C'est le sommeil que vous cherchez à tâtons, et rien que la médecine ne vous aidera à le retrouver. » Il dit : « J'ai entendu parler d'un aveugle voulant conduire un autre aveugle, et je sais maintenant ce que cela signifie. » Il est spirituel, mais je saurai lui procurer une nuit de sommeil malgré lui. Il a réellement besoin de sommeil, et la pharmacie de lady Verinder est à ma disposition. Qu'il prenne vingt-cinq gouttes de laudanum ce soir, sans qu'il s'en doute, et je viendrai le voir demain matin : « Eh bien, monsieur Blake, voulez-vous essayer d'un peu de médecine aujourd'hui ? vous ne dormirez jamais sans elle. – Vous voilà bien dérouté, monsieur Candy, j'ai eu une excellente nuit sans elle ! » Alors, ce sera à mon tour de l'accabler par l'aveu de la vérité : « Vous avez pris quelque chose, outre votre nuit parfaite ; vous avez pris une dose de laudanum, monsieur, avant de vous mettre au lit ; et maintenant que direz-vous de la médecine, je vous prie ? »

Lorsque je rendis le manuscrit à Ezra Jennings, je ne songeai tout d'abord qu'à admirer l'intelligence à l'aide de laquelle il était parvenu à dégager le sens de ces phrases embrouillées et confuses.

Il interrompit modestement mes éloges en me demandant si le résultat de ma lecture était d'accord avec ses propres conclusions.

« Croyez-vous, me dit-il, comme moi j'en suis convaincu, que vous fussiez sous l'influence du laudanum le soir du jour de naissance de miss Verinder ?

– Je suis trop ignorant des effets de l'opium pour avoir une opinion arrêtée, dis-je ; je ne puis qu'adopter la vôtre, et je suis persuadé que vous avez raison.

– Fort bien. Voici maintenant ce que je vous demanderai ; vous et moi nous sommes convaincus ; mais comment faire partager cette conviction aux autres personnes ? »

J'indiquai du geste les deux manuscrits. Ezra Jennings fit un signe négatif.

« C'est inutile, monsieur Blake ! parfaitement inutile ! et cela pour trois raisons péremptoires. D'abord ces notes ont été écrites dans des conditions entièrement en dehors des usages habituels : voilà qui s'élève déjà contre elles ! En second lieu, ces notes émanent d'une théorie toute neuve et de l'ordre métaphysique aussi bien que de l'ordre médical : autre inconvénient ! Enfin, ces notes sont mon œuvre personnelle, et mon témoignage est la seule garantie de leur authenticité ; veuillez vous rappeler le récit que je vous fis sur la lande, et demandez-vous ensuite quelle autorité peut avoir mon témoignage ! Non, en regard du verdict de l'opinion, mes notes ne peuvent servir qu'à une chose. Votre innocence doit être établie, et elles nous indiquent le moyen de la faire reconnaître. Il faut que notre conviction subisse une épreuve décisive, et c'est vous-même qui prouverez votre non-culpabilité.

– Et comment cela ? »

D'un mouvement rapide il se pencha vers moi à travers la table qui nous séparait.

« Consentiriez-vous à essayer une expérience hardie ?

– Je me soumettrais à n'importe quelle épreuve pour me justifier des soupçons qui pèsent actuellement sur moi.

– Vous résigneriez-vous à une gêne personnelle pendant un certain temps ?

– J'affronterai n'importe quelle incommodité !

– Voulez-vous vous en remettre exclusivement à moi ? Je vous exposerai peut-être à être tourné en ridicule par les sots, vous aurez à subir les représentations de ceux de vos amis dont vous êtes habitué à respecter les opinions.

– Dites-moi ce que je devrai faire, interrompis-je avec impatience, et, quoi qu'il arrive, je le ferai.

– Voici ce que vous ferez, monsieur Blake, me répondit-il ; vous volerez le diamant, sans vous en douter, pour la seconde fois, en présence de témoins dont le témoignage sera irrécusable. »

J'éprouvai une surprise si violente, que je ne pus que le regarder sans parler.

« Je crois cette épreuve dans l'ordre des choses possibles ; par conséquent, il faut la tenter, puisque vous me prêtez votre concours. Remettez-vous de votre mieux, asseyez-vous et écoutez ce qu'il me reste à vous dire. Vous êtes revenu au tabac ; je l'ai remarqué moi-même. Depuis combien de temps en avez-vous repris l'habitude ?

– Il y a environ un an.

– Fumez-vous moins ou plus qu'avant ?

– Je fume plus.

– Voulez-vous y renoncer de nouveau ? mais subitement, entendez-moi bien ! comme vous le fîtes autrefois ! »

Je commençai à pénétrer son intention.

« J'y renoncerai dès ce moment, répondis-je.

– Si cette privation a pour vous les mêmes conséquences qu'au mois de juin dernier, dit Ezra Jennings, si vous souffrez maintenant comme alors des mêmes insomnies, nous aurons gagné un premier point ; nous vous aurons replacé dans l'état d'irritation nerveuse où vous étiez le soir du dîner ; si, ensuite, nous parvenons dans la mesure du possible à reproduire autour de vous les conditions de vie domestique au milieu desquelles vous viviez à cette époque, et si votre imagination arrive à être occupée du diamant autant qu'elle l'était alors, nous vous aurons remis dans la situation physique et morale où l'opium vous a trouvé au mois de juin dernier. En ce cas, nous pouvons espérer à bon droit qu'une répétition de la même dose produira, à peu de chose près, un résultat identique. Voilà en peu de mots ce que je vous propose ; maintenant vous allez savoir quelles raisons m'autorisent à avoir foi dans cette expérience. »

Il prit un des livres placés à portée de sa main et l'ouvrit à un endroit marqué d'avance.

« Ne craignez pas, dit-il, que je vous impose l'ennui d'une lecture physiologique. Seulement je crois vous devoir et me devoir à moi-même de vous prouver que je ne suis point l'inventeur de la théorie que je vous propose de mettre à l'essai. Ma manière de voir s'appuie sur des principes reconnus et des autorités incontestables. Prêtez-moi cinq minutes d'attention et je me charge de vous démontrer que, malgré sa bizarrerie apparente, ma proposition est d'accord avec la science. Voici en premier lieu comment un homme qui n'est autre que le docteur Carpenter expose le principe physiologique sur lequel je me règle. Lisez vous-même. »

Il me tendit la bande de papier qu'il avait mise dans le livre en guise de signet ; j'y trouvai les quelques lignes suivantes :

« Il y a beaucoup de raisons pour croire que *toutes* les sensations qui ont été reçues par une perception intérieure sont fixées, pour ainsi dire, dans le cerveau, et peuvent se reproduire au bout d'un certain temps, bien que l'esprit n'ait pas conscience de l'existence de cette sensation tant que dure la période intermédiaire. »

« Ceci vous paraît-il clair ? demanda Jennings.

– Parfaitement clair. »

Il poussa vers moi le livre tout ouvert et me montra un passage souligné au crayon :

« Maintenant, veuillez lire ce compte-rendu d'un cas qui offre, ce me semble, un rapport direct avec votre position et avec l'expérience que je désire vous voir tenter. Remarquez d'abord, monsieur Blake, que je vous renvoie à l'un des plus célèbres physiologistes de l'Angleterre. Le livre que vous avez dans les mains est la *Physiologie humaine* du docteur Elliotson, et le cas que cite le docteur est garanti par le témoignage autorisé de M. Combe. »

Je transcris ici le passage indiqué.

« Le docteur Abel m'a entretenu, dit M. Combe, d'un homme de peine irlandais, employé dans un magasin, qui, une fois hors de l'état d'ivresse, oubliait tout ce qu'il avait fait étant gris. S'enivrait-il de nouveau ? il recouvrait la mémoire des actions qu'il avait accomplies pendant sa précédente ivresse. Un jour qu'il était pris de boisson, il perdit un paquet d'une certaine valeur et, quand il fut rentré en possession de ses facultés, il lui fut impossible de s'expliquer la disparition de cet objet. Peu de temps après, ayant bu, il se souvint qu'il avait laissé le paquet dans telle maison ; on s'y rendit, et comme l'enveloppe ne por-

tait aucune adresse, on retrouva le paquet au lieu indiqué par l'homme de peine. »

« Voilà qui est concluant, n'est-ce pas ? demanda Ezra Jennings.

– On ne peut plus. »

Il ferma le livre, en disant :

« Êtes-vous convaincu que je ne me suis pas avancé sans avoir pour moi des autorités suffisantes ? Sinon, j'ai encore sur ces rayons des livres dont de nombreux passages ont été soulignés pour votre édification.

– Je me déclare entièrement satisfait, répondis-je, sans avoir besoin d'en lire davantage.

– S'il en est ainsi, nous pouvons en revenir à ce qui touche votre position particulière ; je suis obligé de vous prévenir qu'il y a une objection plausible à faire contre l'expérience que nous projetons. Si nous pouvions reproduire cette année, pour vous, exactement les mêmes circonstances que celles de l'année dernière, il est indubitable que nous arriverions à un résultat identique. Mais nous ne saurions nier que ceci est tout simplement impossible. Nous pouvons tout au plus espérer de vous replacer dans une situation approximative, et pourtant si nous n'atteignons pas une analogie suffisamment complète, notre tentative échouera. Si au contraire nous réussissons, comme je l'espère, vous renouvellerez les incidents de la nuit du vol de façon à prouver aux témoins que, moralement, vous êtes innocent de la disparition de la Pierre de Lune. Je crois, monsieur Blake, vous avoir indiqué le pour et le contre de la question aussi impartialement que possible. S'il reste quelque point sur lequel vous désiriez des éclaircissements, je suis tout prêt à m'en expliquer avec vous.

– Toutes les explications que vous m'avez données sont parfaitement claires pour mon esprit. Mais j'avoue qu'il y a quelque chose qui m'intrigue et que je veux vous soumettre.

– Qu'est-ce ?

– Je ne comprends pas l'effet qu'a eu l'opium sur moi. Je croyais que l'opium étant un narcotique m'aurait endormi et réduit à l'état passif ! Au lieu de cela, j'agis, puisque je descends les escaliers, j'entre dans une pièce, j'ouvre et je ferme un meuble, puis je retourne dans ma chambre ! c'est là l'action d'un somnambule et non d'un homme endormi !

– Vous partagez l'erreur commune relativement à l'opium monsieur Blake. En ce moment même où je mets toute mon intelligence à votre service, je suis sous l'influence d'une dose de laudanum dix fois plus forte que celle que M. Candy vous administra. Mais je ne veux pas que vous vous en rapportiez à ma seule assertion, même lorsqu'elle est le résultat de mon expérience personnelle. Je prévoyais votre objection, et je me suis muni d'un témoignage indépendant qui aura sa valeur à vos yeux et aux yeux de vos amis. »

Il me passa un autre des livres qui étaient sur la table près de lui.

« Voici, me dit-il, les célèbres « *Confessions d'un mangeur d'opium anglais !* » Emportez le livre et lisez-le au passage que j'ai marqué, vous verrez que de Quincey, lorsqu'il avait fait ce qu'il appelle « une débauche d'opium, » allait à l'orchestre de l'Opéra entendre de la musique, ou bien se promenait le samedi soir dans les marchés de Londres, et s'amusait à observer toutes les petites ruses et toutes les peines que se donnaient les pauvres gens pour s'assurer leur dîner du dimanche. Tout cela tend à prouver la possibilité pour un homme de s'occuper acti-

vement et de circuler en tout lieu, quoique sous l'influence de l'opium.

– Vous m'avez parfaitement répondu en ceci, mais pourtant je ne comprends pas le degré d'action qu'a eu l'opium sur mon tempérament.

– Je vais essayer de m'expliquer, dit Ezra Jennings ; l'effet de l'opium dans la majorité des cas est double : il se manifeste par une action stimulante d'abord, calmante ensuite. Sous l'influence stimulante, les impressions vives et récentes, telles que celles qui étaient relatives au diamant, prédominaient sans doute dans votre esprit, surtout avec l'état nerveux et morbide où vous vous trouviez alors, et devaient prévaloir sur les organes du jugement et de la volonté, absolument comme le jugement et la volonté sont esclaves d'un rêve ordinaire. Peu à peu, sous cette influence, les inquiétudes que vous aviez ressenties tout le long du jour au sujet du joyau tendaient à se développer, arrivaient à la fixité et vous poussaient à prendre un parti pour sauvegarder la Pierre ; elles devaient par suite, en obéissant toujours au même motif, diriger vos pas vers la chambre où vous êtes entré, amener votre main à s'approcher des tiroirs du meuble et à y trouver celui qui contenait le diamant. Sous l'empire de l'ivresse ou de l'hallucination de l'opium vous avez dû faire cela. Après cette période d'action, l'effet narcotique se sera produit, vous serez devenu somnolent, puis inerte, et enfin l'anéantissement vous aura envahi ; un peu plus tard, vous serez tombé dans un profond sommeil. Le matin venu, l'effet de l'opium dissipé, vous avez pu vous éveiller aussi ignorant des événements de la nuit que si vous aviez vécu aux antipodes. Ai-je réussi à m'expliquer clairement ?

– Vous avez été si net que je vais vous demander la permission de pousser mes questions encore un peu plus loin. Vous me démontrez comment j'ai dû pénétrer dans le boudoir et y prendre le diamant. Mais miss Verinder m'a vu repartir, emportant

la Pierre de Lune dans ma main ! Pouvez-vous suivre mes mouvements depuis cet instant ? Soupçonnez-vous ce que j'ai fait ensuite ?

– J'allais y venir, me répondit-il ; je me demande si l'épreuve destinée à prouver votre innocence ne sera pas également un moyen de retrouver le diamant perdu ? Lorsque vous sortîtes du boudoir, le joyau dans votre main, il est très-probable que vous êtes rentré dans votre chambre...

– Oui, et après cela ?

– Il est possible, monsieur Blake (je ne hasarde rien de plus), que votre pensée dominante de mettre le diamant en sûreté vous ait conduit, par une conséquence naturelle, à l'idée de cacher le joyau, et que vous l'ayez dissimulé dans quelque endroit de votre chambre. Rappelez-vous la bizarre histoire de l'Irlandais que je vous citais, vous pourriez aussi, sous l'influence d'une seconde dose d'opium, vous souvenir de l'endroit où vous auriez caché l'objet dans votre première ivresse narcotique. »

Je dus à mon tour éclairer Ezra Jennings. Je l'arrêtai donc.

« Votre hypothèse est inadmissible, lui dis-je. Le diamant est en ce moment à Londres. »

Il me regarda avec des yeux où se peignait un vif étonnement.

« À Londres ? répéta-t-il ; comment a-t-il pu venir de la maison de lady Verinder jusqu'à Londres ?

– Personne ne le sait.

– Vous l'avez enlevé vous-même de chez miss Verinder comment est-il sorti de vos mains ?

– Je n'ai aucune idée de la façon dont je m'en suis dessaisi.

– Le revîtes-vous en vous réveillant le lendemain matin ?

– Non.

– Miss Verinder est-elle rentrée en possession de la Pierre ?

– Jamais.

– Monsieur Blake, nous voici aux prises avec une difficulté qui demande à être éclaircie. Puis-je vous prier de me dire comment vous savez que le diamant se trouve en ce moment à Londres ? »

J'avais posé exactement la même question à M. Bruff lorsqu'à mon retour en Angleterre, je commençai mon enquête sur la Pierre de Lune. Pour répondre à Jennings, je n'eus donc qu'à lui répéter le récit fait par l'avoué, et que nos lecteurs connaissent déjà. Il ne me cacha pas que ma réponse ne le satisfaisait point :

« Malgré la valeur que j'attache à votre jugement et à celui de votre grave conseiller, je maintiens l'opinion que je viens d'émettre : elle repose, j'en conviens, sur une pure présomption de ma part ; pardonnez-moi pourtant de vous rappeler que la vôtre n'a guère de fondement plus solide. »

Ce point de vue me frappait par sa nouveauté, et j'étais fort curieux de savoir comment il le développerait.

« Je maintiens, poursuivit Ezra Jennings, que l'influence de l'opium, après vous avoir poussé à vous emparer du diamant, dans le désir de le mettre à l'abri, a pu également vous porter, sous l'empire du même mobile, à le cacher dans quelque recoin de votre chambre. Selon vous, il est impossible que les conjurés hindous se soient trompés : on les a vus rôder autour de la maison de M. Luker en quête du diamant ; donc, il n'y a plus à en douter, le diamant est entre les mains de M. Luker. Mais avez-vous cependant une preuve certaine que la Pierre de Lune ait été portée à Londres ? Vous ignorez même jusqu'à présent comment ou par qui le joyau aurait été emporté hors de la maison de lady Verinder. Êtes-vous sûr que ce soit ce même joyau qui ait été mis en gage chez M. Luker ? Lui, au contraire, affirme n'avoir jamais entendu parler de la Pierre de Lune ; le reçu de son banquier ne porte absolument que la reconnaissance d'*un objet de grand prix !* Les Indiens supposent que M. Luker ment ; vous admettez aussitôt qu'ils ont raison. Tout ce que je puis dire pour défendre mon hypothèse, c'est qu'elle repose sur des données possibles. Que pouvez-vous, monsieur Blake, invoquer de plus, logiquement ou légalement, en faveur de la vôtre ? »

Son raisonnement était présenté d'une manière forte et serrée, je ne pouvais le nier.

« J'avoue que vous m'ébranlez, dis-je ; trouveriez-vous mauvais que j'écrivisse à M. Bruff en lui racontant notre entretien ?

– Tout au contraire, je serai même fort aise si vous lui écrivez. Nous lui demanderons le concours de son expérience, et nous pourrons y puiser de nouvelles lumières. Pour le moment, revenons à l'expérimentation que nous projetons de faire avec l'opium. Il est entendu qu'à partir de ce moment vous renoncez à fumer ?

– Dès aujourd'hui.

– Ceci est le premier pas ; nous devrons ensuite aviser à reproduire, autant que faire se pourra, les circonstances dans lesquelles vous vous trouviez l'année dernière. »

Comment en venir à bout ? pensais-je : lady Verinder était morte ; Rachel et moi, nous étions séparés à jamais tant que mon innocence ne serait pas établie. Godfrey Ablewhite voyageait à l'étranger. Il devenait tout simplement impossible de réunir les personnes qui habitaient la maison un an auparavant. Cette objection première ne parut pas embarrasser Ezra Jennings. Il attachait, me dit-il, peu d'importance à réunir les mêmes individus, puisque évidemment on ne pouvait s'attendre à ce que chacun d'eux reprit le rôle identique qu'il avait vis-à-vis de moi à cette époque. D'autre part, il regardait comme indispensable au succès de notre entreprise, que je me retrouvasse au milieu des mêmes objets qui m'environnaient alors dans la maison de ma tante.

« Avant toute chose, reprit-il ; il faut que vous couchiez dans la chambre où vous avez couché pendant la nuit du vol, et qu'elle soit remeublée d'une façon identique. Les escaliers, les corridors, le salon de miss Verinder devront être remis exactement dans un état semblable à celui où vous les vîtes alors. Il est absolument nécessaire, monsieur Blake, que tous les meubles qu'on a changés de place soient réintégrés où ils étaient. Le sacrifice de vos cigares sera inutile si nous n'obtenons de miss Verinder la permission de disposer ainsi sa maison.

– Et qui lui demandera cette autorisation ? fis-je.

– Ne pouvez-vous donc pas vous en charger ?

– C'est hors de question. Après ce qui s'est passé entre nous, justement au sujet du diamant, je ne puis ni la voir ni lui

écrire, tant que je n'aurai pas prouvé mon innocence à ses yeux. »

Ezra Jennings s'arrêta et réfléchit pendant un instant.

« Permettez-moi de vous poser une question délicate, » dit-il.

Je lui fis signe de poursuivre.

« Ai-je raison, monsieur Blake, de croire, d'après quelques mots qui vous sont échappés, que vous éprouviez autrefois un attachement tout particulier pour miss Verinder ?

– Vous ne vous trompez pas.

– Ce sentiment était-il payé de retour ?

– Il l'était.

– Avez vous lieu de croire que miss Verinder attacherait encore un grand prix à voir établir la preuve de votre complète innocence ?

– J'en suis même certain.

– En ce cas, c'est moi qui me charge d'écrire à miss Verinder, si vous voulez bien me le permettre.

– Vous lui parleriez de la proposition que vous m'avez faite ?

– Je lui dirais tout ce qui s'est passé entre nous dans la journée d'aujourd'hui. »

Il est inutile d'ajouter que j'acceptai avec reconnaissance le service qu'il offrait de me rendre.

« J'ai le temps d'écrire par la poste de ce soir, dit-il en regardant sa montre. N'oubliez pas de bien enfermer vos cigares, lorsque vous rentrerez ! J'irai vous voir demain matin, afin de m'informer de la nuit que vous aurez passée. »

Je me levai pour le quitter, et m'efforçai de lui exprimer le sentiment d'affectueuse reconnaissance que me faisaient éprouver ses soins. Ezra me serra la main.

« Rappelez-vous ce que je vous ai dit sur la lande, me répondit-il ; si je puis vous rendre ce léger service, monsieur Blake, je croirai voir un rayon de soleil éclairant le soir d'une sombre et interminable journée. »

Nous nous séparâmes. On était alors au 15 de juin ; comme les événements des dix jours suivants se rapportent tous plus ou moins à l'expérience dont j'allais être l'objet, ils sont consignés par ordre de date dans le journal que l'assistant de M. Candy avait l'habitude de tenir. Rien n'a été dissimulé, rien n'a été omis dans ces pages d'Ezra Jennings. C'est à lui que je laisse le soin de dire comment l'épreuve de l'opium fut tentée, et quel en fut le résultat.

QUATRIÈME NARRATION

Extraite du journal d'Ezra Jennings

1849. 15 JUIN. – À travers quelques interruptions dues à des clients et aux accès de mes souffrances, j'ai pu néanmoins finir ma lettre à miss Verinder pour le courrier de ce soir. Je ne suis pas parvenu à la rendre aussi courte que je l'eusse désirée, mais je crois qu'elle a au moins le mérite de la clarté. Je laisse miss Verinder entièrement maîtresse de ses décisions ; si elle consent à se prêter à notre tentative, ce sera de son plein gré et point à titre de faveur envers M. Blake ou envers moi.

16 JUIN. – Je me suis levé tard, après une nuit affreuse, résultat de l'opium dont j'ai abusé hier, et qui se venge par une série de rêves effroyables. Pendant un certain temps, je me voyais précipité dans l'espace, mêlé aux fantômes de mes amis et de mes ennemis réunis. Dans un autre moment, le visage bien-aimé que je ne contemplerai plus jamais apparaissait à mon chevet, brillant d'un éclat phosphorescent à travers l'obscurité, mais défiguré par une expression fixe et grimaçante.

Ce matin, à l'heure habituelle, j'ai ressenti une légère atteinte de mes anciennes souffrances. Je me suis presque réjoui de leur retour, parce qu'il a mis fin à ces hallucinations.

Par suite de ma mauvaise nuit, je ne me suis rendu chez M. Franklin Blake qu'assez tard dans la matinée. Je l'ai trouvé étendu sur un canapé ; il trempait un biscuit dans du soda-water mêlé d'eau-de-vie.

« Je débute aussi bien que vous pouvez le désirer, m'a-t-il dit ; une nuit agitée, détestable, avec absence complète d'appétit ce matin ; c'est exactement ce qui m'arriva l'année dernière lorsque je cessai de fumer. Au surplus, le plus tôt mes nerfs seront disposés à l'effet du laudanum, le mieux ce sera.

– Vous le prendrez au premier jour, lui ai-je répondu ; mais d'ici là, le soin de votre santé doit être notre principale préoccupation, car si nous vous affaiblissions trop, nous manquerions notre but. Il faut que vous ayez faim pour dîner ; par conséquent, montez à cheval ou promenez-vous ce matin pour respirer l'air frais.

– Je monterai à cheval, si je puis trouver une monture ici. J'ai écrit hier à M. Bruff ; avez-vous écrit à miss Verinder ?

– Oui, la lettre est partie.

– Très-bien ; nous aurons sans doute demain quelque nouvelle intéressante à nous communiquer ; ne vous en allez pas, j'ai encore un mot à vous dire. Vous paraissiez croire hier que notre expérience ne serait pas favorablement accueillie par mes amis ; vous étiez dans le vrai ; Gabriel Betteredge, que je considère comme un ami, vous eût amusé si vous aviez entendu ses protestations : « Vous avez fait bien des folies dans votre vie, monsieur Franklin, mais celle-ci les dépasse toutes ! « Voilà l'opinion de Betteredge ! Faites la part de ses préjugés, si vous venez à le rencontrer. »

Après avoir quitté M. Blake, pour entreprendre ma tournée de malades, je me suis senti meilleur et moins malheureux depuis notre entrevue.

Quel est donc le secret attrait qui me porte vers lui ? Est-ce seulement qu'habitué à rencontrer partout la méfiance et le dédain, je lui sais gré de ses manières franches et affectueuses, de

sa cordialité qui contraste si étrangement avec la dureté des autres ? Ou bien y a-t-il réellement en lui ce quelque chose qui répond au besoin infini que j'avais d'un peu de sympathie, à ce désir d'épanchement, d'abandon du cœur qui a survécu à la solitude, aux persécutions de tant d'années, et qui semble augmenter d'intensité, à mesure que le temps approche où je ne souffrirai ni ne regretterai plus ? Quelles inutiles questions je m'adresse là ! M. Blake a mis un intérêt dans ma vie, jouissons-en sans scruter l'origine de cette sympathie.

17 JUIN. – Ce matin, au déjeuner, M. Candy m'a prévenu qu'il s'absentait, pour aller passer quinze jours chez un ami dans un des comtés du sud. Le pauvre homme m'a accablé d'autant de recommandations pour ses malades que si sa clientèle était encore aussi étendue qu'avant sa maladie. Elle est pourtant bien réduite actuellement ; d'autres docteurs ont pendant ce temps remplacé M. Candy, et ceux là seuls qui ne peuvent faire autrement m'emploient, *moi !*

Son absence tombe fort à propos ; il eût été vexé que je ne le tinsse pas au courant de l'expérience que je vais tenter sur M. Blake, et si je l'avais mis dans ma confidence, je ne sais quels inconvénients ne s'en fussent pas suivis. Tout est donc pour le mieux ainsi sans aucun doute.

La poste m'apporte la réponse de miss Verinder. Sa lettre est charmante et me donne une haute opinion d'elle. Elle n'essaye pas de déguiser l'intérêt qu'elle prend à notre tentative. Elle me dit de la façon la plus aimable que ma lettre justifie entièrement M. Blake à ses yeux, et que pour elle sa conviction est faite sans qu'il soit besoin de mettre mon affirmation à l'épreuve. Elle se reproche même, bien à tort, la pauvre enfant ! de n'avoir pas su deviner plus tôt le nœud de l'énigme. Il ressortit clairement de sa lettre que son ardeur à rendre justice à un innocent procède d'un intérêt plus vif que celui qu'on attache à faire amende honorable d'un tort involontaire ! Évidemment

elle n'a jamais cessé de l'aimer, nonobstant la rupture survenue entre eux. Dans plus d'un passage de sa lettre, la joie de le savoir digne de son amour éclate innocemment, malgré les conventions du langage et la retenue d'une correspondance adressée à un étranger. N'est-il pas singulier, me disais-je en lisant cette délicieuse lettre, que le sort m'ait choisi de préférence à tout autre pour servir de lien entre ces deux jeunes cœurs ? Mon bonheur personnel a été foulé aux pieds, l'amour de toute ma vie m'a été arraché ! Vivrai-je assez pour voir quelqu'un en possession d'un bonheur qu'il me devra ? pour assister à la réconciliation de deux amants que j'aurai rapprochés ? Ô mort miséricordieuse ! laisse-moi jouir de ce spectacle avant que tes bras m'étreignent, avant que la voix murmure à mon oreille le mot de l'éternel repos !

Miss Verinder me demande deux choses. Elle me prie d'abord de ne point montrer sa lettre à M. Franklin Blake. Je suis autorisé à lui dire que miss Verinder met très-volontiers sa maison à notre disposition, mais je ne dois rien ajouter de plus.

Jusque-là, il est aisé de déférer à son désir, mais la seconde requête m'embarrasse sérieusement. Non contente d'écrire à Betteredge pour lui ordonner de m'obéir en tout point, miss Verinder me demande la permission de venir arranger elle-même son appartement particulier. Elle n'attend qu'un mot de moi pour se rendre dans le Yorkshire et assister comme témoin à la seconde épreuve de l'opium.

Cette demande dissimule un motif secret, mais que je crois facile à pénétrer.

Ce qu'elle m'a défendu de communiquer à M. Franklin Blake, elle désire sans doute le lui dire elle-même de vive voix *avant* qu'il subisse l'épreuve destinée à le réhabiliter devant le public. Je comprends et j'admire la généreuse ardeur qui porte miss Verinder à absoudre son cousin, sans attendre que

l'innocence de celui-ci soit prouvée. Elle entend réparer ainsi l'injure que ses soupçons lui ont faite. Mais ce projet est inexécutable. L'émotion d'une pareille entrevue, venant raviver d'anciens sentiments et éveiller de nouvelles espérances, jetterait dans l'âme de M. Blake le trouble le plus nuisible au succès de notre expérience. Il est déjà assez malaisé de réunir après un an d'intervalle les conditions d'existence qui l'entouraient à l'époque du vol ; et, s'il entrait dans un nouvel ordre de sensations morales, l'échec serait complet. Je me rends bien compte de la gravité de tous ces inconvénients et pourtant il m'en coûte de la désappointer ! Je vais faire de mon mieux avant l'heure de la poste pour trouver un moyen qui me permette de lui dire oui sans contrarier en rien le succès de l'épreuve que j'ai proposée moi-même M. Blake.

Deux heures. – Je rentre de ma tournée médicale, après avoir fait ma visite à l'hôtel.

La nuit de M. Blake a été semblable à la précédente ; il n'a pu prendre que quelques heures de sommeil interrompu, rien de plus ; mais il en souffre moins aujourd'hui, ayant dormi après son dîner d'hier ; ce repos est la conséquence sa promenade ; je crains donc d'être forcé de diminuer l'exercice au grand air ; il ne doit pas se porter trop bien et il ne faut pas non plus l'affaiblir outre mesure ; c'est une affaire où, comme disent nos marins, il s'agit de louvoyer. M. Blake n'a rien reçu de M. Bruff ; il attendait avec une anxiété visible des nouvelles de miss Verinder.

Je lui ai dit exactement ce qu'on m'a autorisé à lui transmettre, je n'ai pas eu à chercher d'excuses pour ne point lui montrer la lettre ; le pauvre garçon m'a répondu avec assez d'amertume qu'il comprenait la délicatesse qui me dictait ma réserve.

« Elle consent, naturellement, mais comme une personne qui agit par un sentiment de justice et de convenance ; néanmoins, a-t-il ajouté, elle garde son opinion sur moi et ne se rendra qu'à l'évidence des faits. »

J'ai été grandement tenté de lui dire qu'il se trompait à son tour sur elle, comme elle s'était trompée sur lui. Réflexion faite, je n'ai rien voulu enlever à miss Verinder de la joie qu'elle aurait à le surprendre et à se réconcilier avec lui.

J'ai dû abréger beaucoup ma visite. Pour m'épargner les affreuses visions de la nuit dernière, j'avais renoncé à ma dose d'opium.

L'inévitable conséquence a été un retour terrible du mal qui me dévore ; j'ai senti l'approche de l'accès, et j'ai quitté brusquement M. Blake, afin de ne pas lui donner le pénible spectacle de mes souffrances. L'attaque n'a duré qu'un quart d'heure, et mes forces m'ont permis de reprendre mes occupations.

Cinq heures. – J'ai répondu à miss Verinder. La combinaison que je lui propose concilie tout, si elle y consent. Après lui avoir exposé le danger d'une rencontre entre elle et M. Blake, je lui conseille d'arriver secrètement à sa maison de campagne, en s'arrangeant de façon à nous rejoindre le soir même de notre expérience. Elle peut prendre le train de l'après-midi à Londres et être ici pour neuf heures. Je ferai en sorte que M. Blake ne quitte plus sa chambre à coucher à partir de ce moment, et rien ne s'opposera alors à ce que miss Verinder occupe ses appartements particuliers jusqu'à l'heure de l'absorption du laudanum ; elle pourra suivre les phases de l'expérience avec nous ; le lendemain matin, si elle le désire, elle montrera à M. Blake la lettre qu'elle m'a écrite, et lui donnera ainsi la joie de savoir qu'il était absous dans son cœur avant de subir l'épreuve publique de son innocence.

Je viens de lui écrire dans ce sens ; c'est tout ce que je puis faire aujourd'hui ; demain il me faudra m'entendre avec M. Betteredge au sujet des arrangements à faire dans la maison.

18 JUIN. – Aujourd'hui encore, je n'ai pu aller chez M. Blake que fort tard. Dès l'aurore, mes atroces douleurs m'ont repris pour me laisser ensuite dans un état d'épuisement complet. Je serai obligé, je le prévois, de recourir pour la centième fois aux soulagements si chèrement payés que me procure l'opium. Si je n'avais à songer qu'à moi, je préférerais encore la souffrance à ces rêves effrayants. Mais la souffrance physique m'anéantit ; si je me laisse envahir par elle, je deviendrai inutile à M. Blake au moment même où je puis lui être le plus nécessaire.

Il était près d'une heure lorsque je suis arrivé à l'hôtel ; tout malade que j'étais, cette visite n'a pas laissé que de m'amuser beaucoup, grâce à la présence de Gabriel Betteredge.

Il était dans la pièce lorsque j'y suis entré ; pendant que je faisais quelques questions à M. Blake, il s'est retiré près de la fenêtre. M. Blake avait mal dormi et se sentait plus éprouvé que précédemment par suite du manque de sommeil. Je lui ai demandé s'il avait reçu des nouvelles de M. Bruff ; une lettre lui était parvenue le matin même ; M. Bruff blâmait dans les termes les plus énergiques la marche adoptée à mon instigation par son ami et client. L'entreprise était illisible, puisqu'elle éveillait des espérances irréalisables. Son esprit se refusait absolument à y voir autre chose qu'un tour digne des prestidigitateurs habiles, des somnambules et autres charlatans de ce genre. Cela ne servirait qu'à bouleverser la maison de miss Verinder d'abord, et elle-même ensuite... Il avait soumis toute l'affaire, sans nommer personne, à l'appréciation d'un médecin distingué ; l'éminent docteur avait souri, secoué la tête et s'était

prononcé en silence. M. Bruff croyait donc avoir lieu de protester, et il s'en tiendrait là.

Restait la question du diamant. L'avoué donnait-il une preuve quelconque que le joyau fût à Londres ?

Non ; M. Bruff avait refusé d'accepter la discussion à ce sujet.

Il se déclarait sûr pour son compte que la Pierre de Lune avait été mise en gage chez M. Luker ; son éminent ami M. Murthwaite, à qui personne ne pouvait contester une profonde connaissance du caractère hindou, en était sûr également. Pour ces motifs et vu le nombre de ses occupations, il s'excusait de ne point discuter une question oiseuse. Le temps montrerait qui avait raison, et M. Bruff s'en remettait au temps.

Au fond de toutes ces objections, une chose était claire à mes yeux : M. Bruff se défiait de moi. Il m'était d'autant plus facile de m'en convaincre que M. Blake avait eu la précaution de me résumer la lettre au lieu de me la lire. J'avais prévu ce résultat ; aussi n'en ai je été ni mortifié ni surpris. J'ai demandé à M. Blake si l'opposition de son ami ne l'avait pas ébranlé. Il m'a répondu que jamais il ne s'était senti plus décidé à poursuivre. Dès lors, je n'avais plus à m'occuper de M. Bruff et ne m'en suis plus occupé.

La conversation s'était arrêtée entre nous. Gabriel Betteredge a quitté alors l'embrasure de la fenêtre.

« Pourriez-vous m'accorder quelques moments d'attention, monsieur ? m'a-t-il dit.

– Tout à votre service, » ai-je répondu.

Betteredge a pris une chaise et s'est assis à la table ; il nous a produit un vaste portefeuille en cuir de forme antique avec un crayon assorti. Ayant mis ses lunettes, il a ouvert son agenda à une page blanche et s'est adressé de nouveau à moi.

« J'ai vécu, a dit Betteredge en me regardant sévèrement, près de cinquante ans au service de feu milady. Avant cela, j'étais chez le vieux lord, son père. Je suis âgé de plus de soixante-dix ans, peu importe le chiffre exact ! et je passe pour avoir au moins autant d'expérience et de jugement que beaucoup d'autres. Eh bien ! comment toute cette affaire va-t-elle finir ? Elle finit, monsieur Ezra Jennings, par une opération de sorcellerie tentée sur la personne de M. Franklin Blake par un docteur en second armé d'une bouteille de laudanum ! Et, sur ma foi ! on me destine dans ma vieillesse à être le compère d'un sorcier ! »

M. Blake est parti d'un éclat de rire. J'ai essayé de placer un mot, mais Betteredge a élevé la main, faisant signe qu'il n'avait pas fini de parler.

« Pas un mot, monsieur Jennings ! a-t-il dit. Je ne veux pas entendre un seul mot de votre part, monsieur ; j'ai des principes, grâce à Dieu ! Si on m'envoie un ordre comme je pourrais en recevoir de Bedlam, je ne m'en inquiète pas ; tant qu'il émanera du maître ou de la maîtresse que je sers, j'y obéirai. Mais je puis conserver mon opinion, qui est aussi, souvenez-vous-en, celle de M. Bruff, du fameux M. Bruff ! a insisté Betteredge, accentuant le nom avec solennité et m'adressant un regard plein de reproches ; enfin je laisse de côté mon opinion, quoiqu'elle soit corroborée par une telle autorité ; puisque ma jeune maîtresse dit : « Faites cela, » je le fais ; et me voici avec mon agenda et un crayon tout à votre disposition ; le crayon par exemple est mal taillé, mais lorsque les chrétiens perdent tout sens commun, on ne peut reprocher à un crayon d'être plus ou moins aiguisé ! Donnez-moi vos ordres, monsieur Jennings, je suis

prêt à les inscrire, mais je ne veux pas avoir la responsabilité de l'épaisseur d'un cheveu en plus ou moins. Je suis un automate, monsieur… un automate, rien de plus ! a répété Betteredge, qui trouvait grand plaisir à se définir ainsi lui-même.

– Je regrette beaucoup, ai-je répondu, que mes vues ne soient point agréées de vous…

– Ne me mêlez pas à ces jongleries ! a interrompu Betteredge ; ce n'est pas une affaire d'agrément pour moi, mais uniquement d'obéissance. J'attends vos ordres, monsieur, j'attends vos ordres ! »

M. Blake m'a fait signe de le prendre au mot. J'ai donc redonné « mes ordres » aussi sérieusement et aussi simplement que je l'ai pu.

« Je désire, ai-je dit, que certaines parties de la maison soient rouvertes et remeublées exactement comme elles l'étaient il y a un an. »

Là-dessus Betteredge a donné à son crayon un petit coup de langue en guise de préparation. Puis, majestueusement :

« Nommez les parties de la maison que vous entendez remeubler, monsieur Jennings.

– Premièrement, le hall conduisant à l'escalier principal. »

« Premièrement, le hall, » a écrit Betteredge.

« Impossible, monsieur, pour commencer, de remettre cette partie de la maison dans le même état où elle était l'année dernière.

– Et pourquoi cela ?

– Parce qu'il s'y trouvait une tenture rembourrée ; lorsque la maison a été fermée, on ôta la tenture, et celle-ci, qui était déjà mûre, craqua.

– Nous excepterons alors la tenture. »

Betteredge note l'exception :

« Remeubler le hall ; en excepter une tenture usée. »

« Veuillez continuer, monsieur Jennings.

– Remettre le tapis sur l'escalier comme précédemment.

– Je regrette de vous désappointer de nouveau, monsieur ; mais cela ne se peut.

– Pourquoi ?

– Parce que l'homme qui a posé ce tapis est mort et qu'il n'existe pas en Angleterre un autre ouvrier capable comme lui de joindre un raccord de tapis.

– Très-bien ; nous essayerons alors d'un autre tapissier approchant le plus possible du talent du défunt. »

Ici autre note de Betteredge, autres instructions de ma part :

« Le boudoir de miss Verinder à réarranger absolument comme il était disposé l'année dernière ; de même le corridor, conduisant de ce petit salon au premier palier ; également le second corridor, allant du second palier aux chambres à coucher ; idem la chambre à coucher occupée par M. Blake l'année dernière. »

Le crayon de Betteredge suivait consciencieusement.

« Allez, monsieur, disait-il avec une gravité sardonique ; il reste encore de quoi écrire beaucoup de choses avec cette pointe émoussée. »

Je lui ai répondu que je n'avais plus rien à indiquer.

« En ce cas, monsieur, m'a dit Betteredge, j'ai pour mon compte une ou deux observations à vous soumettre. »

Il a ouvert son carnet à une autre feuille et a donné un nouveau coup de langue à l'inépuisable crayon :

« Je désire savoir si je puis ou non me laver les mains...

– Sans nul doute, a interrompu M. Blake, je vais sonner le domestique.

–... de certaines responsabilités, a continué imperturbablement Betteredge, décidé à ignorer la présence de toute autre personne que lui et moi ; je commence par le boudoir ; lorsque nous enlevâmes le tapis, monsieur Jennings, j'y trouvai une foule incroyable d'épingles ; dois-je répondre de la mise en place des épingles ?

– Certainement non. »

Betteredge a pris note sur l'heure même de la concession.

« Quant au premier corridor, lorsque nous enlevâmes les ornements qui le décoraient, nous ôtâmes la statuette d'un enfant nu, portée à l'inventaire sous l'appellation profane de « Cupidon, dieu de l'Amour. » Il avait alors ses deux ailes intactes ;

pendant un instant où je le perdis de vue, il en disparut une ; dois-je répondre de l'aile qui manque au Cupidon ? »

Nouvelle concession de ma part, nouvelle note de Betteredge.

« J'aborde le second corridor, a-t-il continué : il n'avait, l'année passée, aucune autre décoration que celle des portes de chaque chambre s'ouvrant sur ce passage, et pour celles-ci, je puis affirmer sous serment qu'elles y sont toutes ; ma conscience est donc en repos, je l'admets, quant à cette partie de la maison. Mais si la chambre de M. Franklin doit être remise dans l'état de l'année passée, je demande qui sera chargé de lui rendre l'aspect de désordre extraordinaire qu'elle présentait, bien qu'on la rangeât dix fois par jour ! Les pantalons étaient jetés d'un côté, les serviettes d'un autre, et des romans français traînaient partout. Je le répète : qui aura la responsabilité de rendre à cette chambre l'apparence de désordre qui lui était habituelle, M. Franklin ou moi ? »

M. Blake a déclaré qu'il en acceptait volontiers l'entière responsabilité ; Betteredge a refusé obstinément la solution ainsi proposée avant d'avoir obtenu préalablement mon assentiment ; j'ai adhéré promptement à la proposition, et Betteredge a fait une nouvelle petite note sur son carnet.

« À partir de demain vous pouvez venir quand il vous plaira, monsieur Jennings, a-t-il dit en se consolidant sur ses jambes. Vous me trouverez à l'ouvrage avec le monde que je vais prendre pour m'aider. Je vous prie d'agréer mes remerciements respectueux pour les concessions que vous m'avez faites au sujet de la tenture et de l'aile cassée du Cupidon, puis aussi pour m'avoir dégagé de toute responsabilité relativement aux épingles de tapis et au désordre de la chambre de M. Franklin. En tant que serviteur, je vous suis infiniment obligé. En tant qu'homme, je vous considère comme ayant la tête bourrée

d'illusions, et je tiens votre expérience pour une déception et une plaisanterie. Mais, n'en craignez pas que mon devoir comme serviteur souffre de mes sentiments privés. Quelques lubies qui vous passent par l'esprit, vous serez obéi, monsieur ; je vous obéirai ponctuellement. Si le tout se termine par l'incendie de la maison, Dieu me damne ! par exemple, si j'envoie chercher les pompiers, à moins que vous ne sonniez vous même le tocsin ou ne m'en donniez l'ordre formel ! »

Sur cette assurance donnée en guise d'adieu, il m'a salué et a quitté la chambre.

« Croyez-vous que nous puissions compter sur lui ? ai-je demandé.

– Complètement, a répondu M. Blake ; quand nous entrerons dans la maison, vous verrez que toutes vos instructions auront été suivies de point en point. »

19 JUIN. – Autre forme de protestation contre notre projet ! cette fois de la part d'une dame.

La poste du matin m'a apporté deux lettres : l'une de miss Verinder, qui consent de la façon la plus gracieuse à l'arrangement que j'ai soumis à son approbation ; l'autre, d'une Mrs Merridew, la dame chez qui elle habite. Mrs Merridew me présente ses compliments ; elle n'a pas la prétention de comprendre la portée scientifique du sujet que j'ai traité dans ma correspondance avec miss Verinder ; au point de vue des convenances sociales pourtant, elle se croit en droit de donner son opinion, « J'ignore sans doute, continue Mrs Merridew, que miss Verinder a à peine dix-neuf ans. Or, permettre à une si jeune fille d'assister sans la protection d'un chaperon à une expérience médicale dans une maison toute remplie d'hommes, est un oubli des convenances que Mrs Merridew ne saurait vraiment autoriser. Si cette affaire doit se poursuivre, elle juge

qu'il est de son devoir, quoi qu'il en coûte à ses habitudes et à ses goûts, d'accompagner miss Verinder en Yorkshire. Dans ces circonstances, elle prend sur elle de m'engager à réfléchir de nouveau sur cette difficulté, puisque miss Verinder refuse de se soumettre à aucune opinion autre que la mienne. Sa présence ne saurait vraiment être très-nécessaire, et un mot de moi qui lui serait adressé me dégagerait, ainsi que Mrs Merridew, d'une fâcheuse responsabilité. Traduites en bon anglais, toutes ces phrases polies signifient pour moi que Mrs Merridew vit dans une frayeur mortelle de l'opinion du monde. Elle s'adresse malheureusement à la dernière personne qui ait quelque raison de se préoccuper du respect humain : je n'irai donc pas à rl'encontre des désirs de miss Verinder, et je ne retarderai pas l'heure de la réconciliation entre deux jeunes gens qui s'aiment et n'ont vécu séparés que trop longtemps. Traduction en langage poliment banal : M. Jennings présente ses compliments à Mrs Merridew et regrette de ne pouvoir intervenir davantage dans l'affaire.

Les nouvelles de la santé de M. Blake restent. les mêmes. Nous sommes convenus de ne pas déranger Betteredge aujourd'hui, et de ne faire que demain notre première visite d'inspection au logis.

20 JUIN. – M. Blake commence à souffrir de son incessante insomnie ; le plus tôt les chambres seront remeublées, le mieux ce sera.

Pendant que nous nous rendions ce matin auprès de Betteredge, M. Blake m'a consulté avec une impatience nerveuse à propos d'une lettre du sergent Cuff qu'on lui a renvoyée de Londres et à laquelle il ne sait que répondre. Le sergent lui écrit d'Irlande. Il accuse réception de la carte et du message laissés par M. Blake à sa résidence près de Dorking, et qui lui ont été transmis par sa femme de charge ; il annonce son retour comme devant avoir lieu dans une semaine au plus lard. Il désire fort

savoir avant ce moment quelles raisons M. Blake avait de vouloir lui parler relativement à la Pierre de Lune. Si M. Blake peut lui démontrer qu'il a commis quelque grave erreur dans le cours de l'instruction faite au sujet du vol mystérieux de l'année dernière, il regarde comme un devoir (et surtout après la générosité dont il a été l'objet de la part de lady Verinder) de se mettre à la disposition de M. Blake. Mais s'il en est autrement, il lui demande la permission de ne pas quitter sa retraite, où il vit au milieu des joies paisibles de l'horticulture et des agréments de la campagne. Après la lecture de cette lettre, j'ai, sans hésitation, conseillé à M. Blake de communiquer au sergent tout ce qui s'est passé depuis son enquête, et de le laisser tirer ses propres conclusions de l'exposé des faits.

En y songeant de nouveau, j'ai aussi proposé à M. Blake d'inviter le sergent à assister à notre expérience, dans le cas où il arriverait à temps en Angleterre pour se réunir à nous. Il serait un témoin important pour notre cause, et s'il était prouvé que j'avais tort de croire le diamant caché dans la chambre de M. Blake, son avis pourrait encore être fort utile, lorsqu'il s'agirait de prendre de nouvelles mesures qui ne seraient plus de mon ressort. Cette dernière considération a paru influencer M. Blake, et il m'a promis de suivre mon conseil. Au moment où nous entrions dans le sentier qui conduit à la maison, le bruit des coups de marteau nous apprit que le travail des tapissiers était en bonne voie.

Betteredge est venu nous trouver dans la première antichambre, accoutré pour l'occasion d'un bonnet de pêcheur en laine rouge et d'un tablier de serge verte. Aussitôt qu'il m'a aperçu, il a sorti carnet et crayon, et s'est obstiné à prendre note de mes moindres observations. Au reste, de quelque côté que nous tournassions les yeux, nous constations, conformément aux prévisions de M. Blake, que la besogne marchait, exécutée avec autant de célérité que d'intelligence. Mais il restait encore beaucoup à faire, tant dans le hall intérieur que dans la chambre

de miss Verinder ; il ne paraissait guère probable que la maison pût être prête avant la fin de la semaine.

Après avoir félicité Betteredge de son activité (il persistait toujours à recueillir chaque parole de moi sur son carnet et à refuser toute attention à M. Blake), après avoir, dis-je, fait compliment à Betteredge, et lui avoir promis de revenir dans un jour ou deux, nous nous disposions à sortir par l'autre côté de la maison. Nous n'étions pas encore au bas de l'escalier, quand Betteredge m'a arrêté devant la porte qui conduit à son logement particulier.

« Pourrais-je vous dire deux mots en tête-à-tête ? » m'a-t-il demandé à voix basse.

J'ai consenti, naturellement. M. Blake est allé m'attendre dans le jardin, et je suis entré chez Betteredge, présumant qu'il allait me demander de nouvelles concessions, comme je lui en avais fait déjà au sujet de la tenture usée et de l'aile de Cupidon.

À ma grande surprise, au lieu de cela, Betteredge, avec l'air d'un homme qui se prépare à une conversation confidentielle, a mis la main sur mon bras et m'a posé cette incompréhensible question :

« Monsieur Jennings, connaissez-vous Robinson Crusoé ? »

J'ai répondu que je m'en souvenais comme d'une de mes lectures d'enfance.

« Vous ne l'avez jamais relu depuis ? a demandé Betteredge.

– Non, jamais. »

Il a reculé de quelques pas, et m'a considéré avec un mélange de compassion, de curiosité et de stupeur.

« Il n'a jamais relu Robinson Crusoé depuis son enfance ! répétait Betteredge en lui-même, sans s'adresser à moi. Voyons un peu quel effet lui produira maintenant cet admirable livre ! »

Il a alors ouvert un placard et en a tiré un livre usé à tous les coins, et exhalant une forte odeur de vieux tabac. Après avoir trouvé le passage qu'il cherchait, il m'a fait signe d'approcher, et toujours d'un ton mystérieux :

« J'en reviens à ces manigances entre vous, le laudanum et M. Franklin, monsieur, s'est-il mis à dire ; pendant que les ouvriers sont dans la maison, mon devoir de serviteur a le pas sur mes convictions d'homme privé ; lorsque les ouvriers ont quitté leurs travaux, l'individualité reprend ses droits ; tout ceci est très-bien. La nuit dernière, monsieur Jennings, je songeais que votre entreprise médicale ne pourrait que très-mal finir ; si j'avais obéi à mon inspiration intérieure, j'eusse enlevé tous les meubles de mes propres mains, et renvoyé les ouvriers dès le lendemain matin.

– Je suis heureux d'avoir vu par moi-même, lui ai-je répondu, que vous avez su résister à cette voix intérieure.

– Résister n'est pas le mot, a-t-il repris, il faut dire lutter à bras-le-corps ! Je luttai, monsieur, entre l'ordre de ma conscience qui m'entraînait d'un côté, et les ordres inscrits sur mon carnet qui me poussaient en sens contraire ; ce combat intérieur dura jusqu'à ce que, sauf votre respect, je me sentisse inondé d'une sueur froide. Dans cette terrible perturbation de corps et d'esprit, à quel remède eus-je recours ? À celui, monsieur, qui ne m'a jamais fait défaut pendant trente années et plus ! à ce livre ! »

À ces mots, il a frappé violemment sur le volume d'où s'est exhalé un parfum de vieux tabac plus accentué que jamais.

« Que trouvai-je ici, a continué Betteredge, dès que je l'ouvris ? Ce passage bien frappant, monsieur, page cent soixante-dix-huit, ainsi qu'il suit : « D'après ces réflexions, je me fis une règle de conduite : chaque fois que se présenteraient à mon esprit de ces avertissements ou pressentiments qui me solliciteraient de faire ou de ne pas faire telle ou telle chose, je me promis de ne jamais résister à cette voix impérative. » Aussi vrai que je vis, monsieur Jennings, voilà quelles furent les premières lignes qui frappèrent mes yeux, juste au même moment où je bravais l'avertissement de ma conscience ! Vous ne voyez rien là d'extraordinaire, monsieur ?

– J'y vois une coïncidence, rien de plus...

– Vous n'éprouvez aucune hésitation, monsieur Jennings à poursuivre votre entreprise médicale ?

– Pas la moindre. »

Betteredge m'a regardé fixement en silence. Il a refermé son livre, l'a serré d'un air calme, puis, se retournant, il m'a dévisagé de nouveau pour arriver à me dire du ton le plus solennel :

« Monsieur, il faut beaucoup pardonner à un homme qui n'a jamais relu Robinson Crusoé depuis son enfance. J'ai bien l'honneur de vous saluer. »

Il m'a ouvert la porte avec une profonde révérence, et m'a laissé libre de ma personne. J'allais au jardin retrouver M. Franklin Blake, quand, celui-ci revenant à la maison, nous nous sommes rencontrés.

« Vous n'avez pas besoin de me raconter ce qui s'est passé, m'a-t-il dit ; Betteredge a joué son va-tout ; il a fait une nouvelle découverte prophétique dans son livre favori ; avez-vous au moins flatté sa manie la plus chère ? non ? vous lui avez laissé voir que vous n'aviez pas foi en Robinson Crusoé ? Monsieur Jennings, vous êtes tombé au plus bas dans l'opinion de Betteredge. Dites ce que vous voudrez, agissez comme vous l'entendrez, à l'avenir ; vous verrez qu'il ne perdra plus une parole pour vous !

21 JUIN. – Pour aujourd'hui, je dois me borner à une courte note sur mon journal. M. Blake a passé la nuit la plus mauvaise qu'il ait encore eue. À mon grand regret, j'ai été forcé de lui faire une ordonnance. Ces tempéraments impressionnables sont, par bonheur, les plus accessibles à l'influence des remèdes ; sinon, je craindrais qu'au jour donné il fût hors d'état de supporter l'épreuve projetée.

Quant à moi, après deux jours de répit, j'ai souffert ce matin d'une attaque si rude que j'ai dû prendre la plus haute dose d'opium, c'est-à-dire cinq cents gouttes.

22 JUIN. – Les choses prennent une meilleure tournure aujourd'hui. M. Blake a été moins éprouvé par ses souffrances nerveuses et a pu dormir un peu cette nuit. Moi, ma drogue m'a produit l'effet d'un coup d'assommoir ; je ne dirai pas que je me suis réveillé ce matin, j'ai repris connaissance.

Nous avons été en voiture jusqu'à la maison ; tout sera prêt demain samedi. Comme M. Blake m'en avait prévenu, Betteredge n'a plus soulevé la moindre objection ; silencieusement poli, il se renferme dans un mutisme gros de pensées. Mon entreprise médicale, selon l'expression de Betteredge, est fixée à lundi ; car les ouvriers n'auront achevé leur travail que demain soir, et, avec l'observation tyrannique du repos dominical qui est un des bienfaits de ce libre pays, les heures de trains sont

établies de telle sorte que personne ne pourrait nous arriver de Londres dimanche.

Il ne reste donc, jusqu'à lundi, qu'à bien soigner M. Blake, et à le maintenir, s'il est possible, dans l'état où il est aujourd'hui.

Je l'ai décidé à écrire à M. Bruff en faisant à celui-ci un devoir de nous assister comme témoin. Je tiens d'autant plus à la présence de l'avoué, qu'il s'est déclaré notre antagoniste ; si nous parvenons à le convaincre, notre succès sera hors de toute discussion.

M. Blake a écrit également au sergent Cuff, et j'ai envoyé un mot à miss Verinder. Avec la réunion de ces trois personnes et la présence de Betteredge qui fait autorité dans la famille, nous aurons assez de témoins pour les besoins de notre cause, sans compter Mrs Merridew, si elle persiste à s'offrir en sacrifice à l'opinion publique.

23 JUIN. – L'opium m'a fait subir ses conséquences ; mais, coûte que coûte, il me faut continuer ainsi maintenant jusqu'au lendemain de l'épreuve. M. Blake est moins bien ce matin ; il m'avoue avoir ouvert son tiroir qui renferme ses cigares et ne l'avoir refermé qu'au prix d'un violent effort ; de crainte de succomber à une nouvelle tentation, il a jeté la clé par la fenêtre. Le garçon de l'hôtel la lui a rapportée le matin ; il venait de la trouver dans un réservoir vide ! Puisque la fatalité s'en mêle, je m'empare de la clé et je vais la garder jusqu'à mardi prochain.

24 JUIN. – M. Blake et moi avons ressenti tous deux l'influence bienfaisante d'une longue promenade en voiture découverte. J'ai dîné à l'hôtel avec lui. Comme je l'avais trouvé fort surexcité le matin, ç'a été une grande satisfaction pour moi de le voir après son repas dormir d'un profond sommeil pendant

deux heures sur le sofa. S'il passe une dernière mauvaise nuit, je n'en redoute plus les conséquences.

LUNDI 25 JUIN. – Nous voici au jour décisif. Il est cinq heures du soir. Nous arrivons à la maison. Le point essentiel est celui de la santé de M. Blake.

Autant que j'en puis juger, il est physiquement tout aussi accessible à l'effet de l'opium aujourd'hui qu'il l'était l'année dernière. Il éprouve cette après-midi l'agacement nerveux qui est voisin d'une attaque de nerfs. Il change de couleur à tout instant, sa main tremble ; il tressaille au moindre bruit ou à rentrée soudaine de quelqu'un. Tous ces résultats sont la suite du manque de sommeil, lequel, à son tour, a pour cause l'action produite sur les nerfs par la cessation brusque de l'habitude de fumer, alors que cette habitude était devenue un impérieux besoin. Nous voyons donc à l'œuvre les mêmes causes qui ont agi l'année dernière ; espérons que les mêmes conséquences s'ensuivront. Le parallèle se maintiendra-t-il jusqu'au bout, et jusqu'au moment décisif ? Les événements de cette nuit en décideront.

Pendant que j'écris ces lignes, M. Blake s'amuse à essayer divers coups d'adresse sur le billard, comme il le faisait autrefois, lorsqu'il était l'hôte de sa tante. J'ai apporté avec moi mon journal, dans le but d'abord d'occuper les heures d'oisiveté que j'ai en perspective d'ici à demain matin, et en partie aussi dans l'espoir qu'il surgira d'ici là quelque chose de digne d'y être noté.

N'ai-je rien omis jusqu'à ce moment ? Un coup d'œil jeté sur mes notes me fait souvenir d'une lettre que j'ai reçue de miss Verinder ; revenons-y avant de clore ces lignes pour un temps.

Miss Verinder m'a donc adressé hier un mot, afin de me prévenir de son arrivée par un train du soir ; elle sera accompagnée de Mrs Merridew, qui y a tenu absolument. Elle me laisse entendre que l'humeur parfaite en général de cette vieille dame est légèrement altérée ; elle demande donc toute mon indulgence en considération de son âge et de ses habitudes. Je ferai de mon mieux, dans mes rapports avec Mrs Merridew, pour imiter la modération dont Betteredge fait preuve vis-à-vis de moi. Il nous a reçus aujourd'hui majestueusement vêtu de noir, avec cravate blanche des mieux empesées.

Chaque fois qu'il me regarde, il paraît se souvenir que j'ai négligé la lecture de Robinson Crusoé, et il m'honore de sa respectueuse pitié.

Hier aussi, M. Blake a reçu la réponse de l'avoué ; M. Bruff accepte l'invitation, mais il maintient sa protestation. Il est de première nécessité, nous dit-il, qu'un gentleman doué d'une dose de sens commun ordinaire accompagne miss Verinder sur la scène de ce qu'il demande la permission d'appeler l'exhibition en question. À défaut d'une meilleure escorte, M. Bruff sera ce gentleman. – Ainsi voilà la pauvre Miss Verinder flanquée de deux chaperons ! On a au moins la satisfaction de penser que de cette façon l'opinion du monde devra être satisfaite !

Pas de nouvelles du sergent Cuff ; il est sans doute encore en Irlande, et nous ne pouvons espérer le voir ce soir.

Betteredge vient de me prévenir que M. Blake me demande ; je dépose donc la plume.

Sept heures. – Nous avons fini de parcourir toutes les chambres et les escaliers qui viennent d'être regarnis, puis nous avons fait une charmante promenade dans ce petit bois où M. Blake aimait à diriger ses pas lors de son dernier séjour.

J'espère, par tous ces moyens réunis, faire revivre autant que possible les anciennes impressions dans son esprit.

Nous allons dîner précisément à la même heure que le soir du jour de naissance. Mon intention ici est purement médicale ; il faut que le laudanum trouve autant que possible le travail de la digestion parvenu au même point que celui où le rencontrait la dose d'opium prise l'année dernière.

Quelque temps après le dîner, je compte ramener la conversation, le moins maladroitement que je le pourrai, sur le sujet du diamant et de la conjuration indienne. Lorsque l'imagination de M. Blake sera entrée dans cet ordre d'idées, je n'aurai rien négligé de ce qu'il est en mon pouvoir de faire avant de lui administrer le laudanum.

Huit heures et demie. – Voici le premier moment où j'ai le loisir de m'occuper d'un des points les plus importants, celui de chercher dans la pharmacie de la maison la bouteille de laudanum dont M. Candy a dû se servir.

J'ai pu mettre la main sur Betteredge et lui faire ma demande. Sans un mot d'objection, sans même recourir à son agenda, il m'a conduit dans la pièce où est enfermée la pharmacie ; il persistait pendant tout ce temps à me regarder comme quelqu'un qui a droit à une grande indulgence.

Je n'ai pas eu de peine à trouver la fiole qui était hermétiquement fermée au moyen d'un bouchon de verre entouré de cuir ; ainsi que je m'y attendais, elle contenait de la teinture simple de laudanum ; comme la fiole était encore presque pleine, j'ai résolu de m'en servir de préférence à celles dont je m'étais muni en cas de besoin. La question de la quantité à administrer est embarrassante, j'y ai bien réfléchi et je me décide à augmenter la dose.

Mes notes portent que M. Candy n'en avait donné que vingt-cinq gouttes. Cette dose est faible pour avoir produit de semblables résultats, même avec un tempérament aussi impressionnable que celui de M. Blake.

Je crois très-probable que M. Candy en a versé plus qu'il ne le supposait, surtout lorsque je me souviens du plaisir qu'il éprouve à savourer un bon dîner, et que ceci se passait le soir d'une réunion de fête ! En tous cas, j'irai jusqu'à quarante gouttes, d'autant plus que dans cette occasion-ci M. Blake sait qu'il va être soumis à ce traitement, ce qui physiologiquement le prédispose à être malgré lui rebelle jusqu'à un certain point à l'action du laudanum. À mon avis, une quantité plus forte est donc absolument nécessaire cette fois, si l'on veut obtenir les effets dus l'an passé à une dose moindre.

Dix heures. – Les témoins sont arrivés depuis environ une heure.

Un peu avant neuf heures, j'ai engagé M. Blake à se retirer dans sa chambre à coucher, sous prétexte qu'il ferait bien d'y jeter un coup d'œil d'inspection, afin de s'assurer qu'aucun détail d'ameublement n'avait été omis. J'étais convenu avec Betteredge que la chambre destinée à M. Bruff serait voisine de celle de M. Blake, et qu'un coup frappé à la porte m'instruirait de l'arrivée de l'avoué. La pendule du hall venait de sonner neuf heures, lorsque j'entendis frapper, et, sortant aussitôt, je rencontrai M. Bruff dans le corridor. Comme toujours, mon extérieur m'a desservi auprès de M. Bruff. À ma vue, ses yeux ont exprimé de la méfiance ; mais habitué à rencontrer cette impression chez les étrangers, je n'ai pas hésité un instant à m'acquitter de ma mission avant que l'avoué gagnât la chambre de M. Blake.

« Vous avez dû voyager jusqu'ici avec Mrs Merridew et miss Verinder ? lui ai-je dit.

– Oui, monsieur, a fait M. Bruff de son ton le plus sec.

– Miss Verinder vous aura sans doute appris que je désirais laisser ignorer à M. Blake la présence de ces deux dames jusqu'à ce qu'il eût subi l'épreuve de ce soir ?

« Je sais, monsieur, que je dois me taire ! a répondu aigrement M. Bruff. Habitué comme je le suis à garder le silence sur les folies humaines en général, j'y suis d'autant plus disposé dans l'occasion actuelle. Êtes-vous satisfait ainsi ? » Je l'ai salué, et l'ai laissé aux soins de Betteredge. Ce dernier m'a jeté en partant un coup d'œil qui signifiait clairement :

« Vous tombez sur un fagot d'épines, monsieur Jennings ! et son nom est : Bruff. »

Il fallait maintenant affronter l'entrevue avec ces dames ; j'ai descendu l'escalier (non sans quelque agitation, j'en conviens) pour me rendre au petit salon de miss Verinder.

La femme du jardinier, chargée du service particulier des chambres, m'a rencontré dans le corridor ; cette bonne femme me traite toujours avec une telle politesse, qu'on y voit la conséquence d'une terreur profonde. Elle me regarde fixement, tremble, et me fait la révérence toutes les fois que je lui parle. Quand j'ai demandé à voir miss Verinder, elle s'est donc mise à me regarder fixement, à trembler, à saluer et elle m'eût resalué encore si miss Verinder n'avait coupé court à la cérémonie en ouvrant tout à coup la porte de son salon.

« Vous êtes M. Jennings ? » m'a-t-elle demandé.

Avant que je pusse répondre, elle est entrée vivement dans le corridor, et nous nous sommes rencontrés sous la lumière du quinquet. À ma vue, miss Verinder s'est arrêtée comme hési-

tante, mais elle s'est remise aussitôt, a rougi un instant, puis avec une franchise charmante m'a offert la main.

« Je ne pourrais vous traiter en étranger, monsieur Jennings, m'a-t-elle dit. Oh ! si vous saviez le bonheur que m'ont apporté vos lettres ! »

Elle a levé les yeux vers ma vilaine vieille figure avec une aimable reconnaissance, dont l'expression était si nouvelle pour moi, que je n'ai su vraiment comment lui répondre.

Je n'étais pas préparé à me trouver en présence de tant de beauté et de grâce ; Dieu merci ! de longues années de misère n'ont pu endurcir mon cœur, et je me suis senti devant elle aussi gauche et aussi timide qu'un enfant.

« Où est-il maintenant ? a-t-elle demandé sans essayer de cacher l'intérêt qu'elle portait à M. Blake. Que fait-il ? A-t-il parlé de moi ? Son énergie se soutient-elle ? Comment supporte-t-il la vue de cette maison avec les souvenirs qu'elle lui rappelle ? Quand lui ferez-vous prendre l'opium ? Pourrai-je vous aider à le verser ? J'y suis intéressée, et j'éprouve une telle agitation ! J'aurais mille choses à vous dire, mais elles se confondent toutes dans ma tête, si bien que je ne sais par où commencer ! Êtes-vous surpris de l'émotion que je ressens ?

– Non, lui ai-je dit, j'ose même croire que je la comprends parfaitement. »

Bien supérieure à une mesquine pruderie, elle m'a répondu sans affecter le moindre embarras, et comme elle eût parlé à un père ou à un frère :

« Vous m'avez retirée d'un abîme de désolation, vous m'avez rendu la vie ; comment pourrais-je être assez ingrate pour manquer de confiance vis-à-vis de vous ? Je l'aime, a-t-elle

dit simplement, et je l'ai aimé depuis le commencement jusqu'à la fin, alors même que je le jugeais indigne de mon affection et que je le traitais le plus durement. Ai-je quelque excuse pour ma conduite ? Je l'espère... et je crains de n'en avoir qu'une ! Quand cette nuit sera passée et qu'il saura que je suis dans la maison, croyez-vous... »

Elle s'est arrêtée de nouveau et m'a regardé avec anxiété.

« Lorsque demain viendra, ai-je repris, je crois que vous n'aurez qu'à lui dire ce que je viens d'entendre. »

Sa figure est devenue rayonnante ; elle s'est rapprochée de moi et s'est mise à tourmenter d'un mouvement fébrile une fleur que je venais de cueillir au jardin. Puis elle a repris.

« Vous l'avez beaucoup vu dernièrement ; croyez-vous réellement ce que vous venez de me dire ?

– Très-réellement ! ai-je répondu. Je suis on ne peut plus sûr de ce qui aura lieu demain, je voudrais être aussi certain de ce qui se passera cette nuit. »

À ce moment de notre conversation, nous avons été interrompus par l'entrée de Betteredge, qui apportait le plateau à thé. Il m'a adressé un de ses regards significatifs en passant près de nous pour se rendre dans le petit salon :

« Ah ! ah ! profitez des beaux jours, pendant que le soleil brille, le fagot d'épines est dans sa chambre, monsieur Jennings ! il n'est pas loin ! »

Nous le suivons ; dans un coin de la pièce, j'aperçois une petite dame âgée, mise avec soin, et tout absorbée par une broderie élégante ; à la vue de mon teint de bohémien et de mes

cheveux panachés, elle laisse tomber son ouvrage sur ses genoux et pousse un léger cri.

« Mistress Merridew, fait miss Verinder, je vous présente M. Jennings.

– Je demande pardon à monsieur Jennings, répond Mrs Merridew, qui tout en me parlant regarde miss Verinder. Les voyages en chemin de fer m'agitent toujours beaucoup ; je cherche à calmer mes nerfs en m'occupant, comme c'est mon habitude. J'ignore si la broderie est déplacée dans une pareille occasion ; si elle doit contrarier les projets médicaux de monsieur Jennings, je suis toute disposée à m'en séparer. »

Je me hâte de permettre la présence de la broderie, exactement comme j'ai autorisé l'absence de la tenture et de l'aile du Cupidon. Mrs Merridew fait un effort méritoire pour lever les yeux sur mes cheveux ; non ! elle n'y peut parvenir. Elle regarde de nouveau miss Verinder.

« Si monsieur Jennings veut bien le permettre, poursuit la vieille dame, je lui demanderai une faveur. Monsieur Jennings va tenter une expérience scientifique ; j'ai souvent assisté à de pareilles expériences quand j'étais jeune fille dans mon pensionnat ; toutes se terminaient par une explosion ; si monsieur Jennings était assez aimable pour me prévenir du moment de l'explosion, je désirerais que cet incident ait eu lieu avant que j'aille me mettre au lit. »

J'essaye de rassurer Mrs Merridew en lui affirmant qu'aucune explosion ne fait partie de notre programme.

« Vraiment ! reprend la vieille dame ; je suis très-reconnaissante à monsieur Jennings, je sais pourtant bien qu'il me trompe dans mon intérêt. Je préférerais entendre la vérité ;

car je suis on ne peut plus résignée à l'explosion, mais je désirerais néanmoins qu'elle s'opérât avant que je fusse couchée. »

Ici la porte s'ouvre et Mrs Merridew pousse un autre petit cri. Est-ce l'explosion qui est proche ? Non, ce n'est que Betteredge.

« Je vous demande pardon, monsieur Jennings, commence ce dernier de son air le plus grave et le plus confidentiel. M. Franklin veut savoir où vous êtes ; comme vous avez ordonné de lui cacher l'arrivée de ces dames dans la maison, j'ai répondu que je l'ignorais ; ceci, veuillez bien l'observer, est un mensonge. J'ai déjà un pied dans la tombe, monsieur ; par conséquent, moins de mensonges vous exigerez de moi, plus je vous en resterai reconnaissant, lorsque sera venue l'heure suprême où ma conscience m'assiégera d'inquiétudes. »

Il n'y avait pas un moment à donner aux délicatesses toutes spéculatives de la conscience de Betteredge ; M. Blake pouvait d'un instant à l'autre nous surprendre en se mettant à ma recherche, si je ne me hâtais d'aller le retrouver dans sa chambre. Je sors donc et miss Verinder me suit jusqu'au corridor.

« Il semble y avoir une persécution organisée pour vous tourmenter, dit-elle ; qu'est-ce que cela veut dire ?

– C'est seulement dans un cadre très-restreint, l'opposition éternelle du monde, miss Verinder, à tout ce qui est nouveau.

– Que ferons-nous de Mrs Merridew ?

– Dites-lui que l'explosion n'aura lieu que demain matin à neuf heures.

– De façon à l'envoyer se coucher ?

– Oui, justement ! »

Miss Verinder retourne au petit salon, et moi, je monte chez M. Blake.

Je suis surpris de le trouver seul, en train d'arpenter machinalement sa chambre, et assez mécontent d'avoir été ainsi laissé à lui-même.

« Où est M. Bruff » demandé-je.

Il me montre la porte qui fait communiquer entre elles les deux chambres. M. Bruff était venu le voir pendant un instant, avait tenté de renouveler ses remontrances sur l'absurdité de notre tentative, et, voyant qu'il perdait son temps auprès de M. Blake, il s'était réfugié derrière un sac de cuir noir, rempli de papiers d'affaires. Il admettait bien que les occupations sérieuses de la vie étaient ici singulièrement hors de leur place ; mais les affaires n'en étaient pas moins les affaires et devaient se poursuivre malgré tout. M. Blake aurait l'obligeance de faire la part des anciennes habitudes d'un homme âgé. Le temps est de l'argent, et quant à M. Jennings, il pouvait compter que M. Bruff serait tout à sa disposition lorsque le moment serait venu. »

L'avoué, après ces excuses, était rentré dans sa chambre, où depuis lors, il demeurait plongé dans ses paperasses.

Je pense à Mrs Merridew avec sa broderie, à Betteredge avec sa conscience, à M. Bruff muni de sa sacoche, et je trouve que les côtés épais du caractère anglais ont tous de singulières analogies, comme aussi l'expression massive des visages anglais établit une similitude frappante entre toutes les figures britanniques.

« Quand allez-vous m'administrer ce laudanum ? me demande impatiemment M. Blake.

– Il faut que vous attendiez encore un peu, dis-je ; je vais rester et vous tenir compagnie jusqu'à ce que le moment soit venu. »

Il n'était alors pas dix heures. Les informations qui m'avaient été fournies à diverses reprises par M. Blake et par Betteredge, me faisaient croire que M. Candy n'avait pu donner le laudanum avant onze heures. Je suis donc résolu à m'en tenir à la même heure pour verser la drogue. Nous causons un peu, mais tous deux nous sommes préoccupés de l'épreuve qui approche ; la conversation languit, puis tombe. M. Blake feuillette d'un air distrait des livres, dont j'ai eu l'a précaution de parcourir les titres, lorsque nous sommes entrés dans la chambre. C'est *le Gardien, le Babillard, Pamila* de Richardson, *l'Homme de sentiment* de Mackenzie, *Laurent de Médicis* de Roscoe et *Charles Quint* de Robertson, tous ouvrages classiques, infiniment supérieurs, bien entendu, à toutes les productions modernes, et (s'il m'est permis d'exprimer mon opinion personnelle) possédant tous l'avantage de ne monter la tête à personne. Je laisse donc M. Blake subir l'influence calmante d'une littérature d'élite, et je m'occupe à consigner dans mon journal ces quelques lignes.

Ma montre marque près de onze heures ; je m'arrête ici...

Deux heures du matin. – L'expérience a eu lieu. Je vais dire quels en ont été les résultats.

À onze heures, j'ai sonné Betteredge, et j'ai dit à M. Blake qu'il pouvait enfin se préparer à se coucher.

J'ai regardé par la fenêtre quel temps il faisait ; la nuit était douce et pluvieuse, semblable en cela à celle du jour de nais-

sance, le 21 juin de l'année dernière. Sans avoir une foi absolue dans les présages, il était au moins encourageant de penser que notre entreprise ne serait contrariée par aucune de ces perturbations électriques ou atmosphériques qui agissent sur les nerfs. Betteredge est venu me trouver à la fenêtre, et m'a glissé mystérieusement un bout de papier dans la main. Il ne contenait que quelques lignes :

« Mrs Merridew est allée se coucher, après avoir reçu l'assurance formelle que l'explosion n'aurait lieu que demain matin à neuf heures, et que je ne bougerais pas de ce quartier-ci de la maison, jusqu'à ce qu'elle me rende ma liberté. Elle ne soupçonne nullement que mon petit salon est destiné à être le théâtre principal de l'expérience ; autrement elle y serait restée toute la nuit ! Je suis seule et très-inquiète ; laissez-moi vous voir mesurer le laudanum ; je désire tant être là, ne fût-ce que comme simple spectatrice ! R. V. »

Je suis sorti avec Betteredge et je l'ai prié de porter la pharmacie dans le salon de miss Verinder.

Cet ordre a paru le surprendre ; il m'a regardé d'un air défiant, comme s'il eût craint que je ne voulusse tenter quelque expérience occulte sur la personne de miss Verinder.

« Puis-je me permettre de vous demander, m'a-t-il dit, ce que ma jeune maîtresse et la pharmacie ont à faire l'une avec l'autre ?

– Restez au salon et vous le verrez. »

Betteredge n'osait sans doute se fier à lui-même du soin de me surveiller dans une occasion où la pharmacie se trouvait entrer en jeu.

« Monsieur, m'a-t-il demandé, voyez-vous quelque inconvénient à la présence de M. Bruff ?

– Tout au contraire ! Je vais de ce pas prier M. Bruff de l'accompagner au salon. »

Sur ce, Betteredge est allé chercher la pharmacie sans un mot de plus. Je suis rentré dans la chambre de M. Blake et j'ai frappé à la porte de communication. M. Bruff l'a ouverte, ses papiers à la main, absorbé par la loi et cuirassé contre la médecine.

« Je regrette de vous déranger, lui ai-je dit, mais je vais réparer la dose de laudanum pour M. Blake, et je viens vous prier de m'assister de votre présence comme témoin.

– Fort bien ! » a répondu M. Bruff.

Les neuf dixièmes de son attention étaient captivés par ses papiers, et il m'accordait de mauvaise grâce le dixième restant.

« Y a-t-il autre chose ? demanda-t-il.

– Je vous causerai l'ennui de revenir ici et de me voir administrer la dose.

– Et puis ?

– Et puis je vous prierai de prendre la peine de rester dans la chambre de M. Blake, et d'assister à ce qui pourra s'y passer.

– Oh ! très-bien ! Que ce soit ma chambre, ou bien celle de M. Blake, peu m'importe ; je puis continuer partout mon travail. À moins que vous ne voyiez des inconvénients, monsieur Jennings, à ce que j'introduise cette dose de sens commun dans toute votre affaire ! »

Avant que j'eusse pu répondre, M. Blake s'est adressé lui-même de son lit à M. Bruff.

« Est-ce que vraiment vous prétendez ne porter aucun intérêt à ce que nous allons faire ? En ce cas, monsieur Bruff, vous n'avez pas plus d'imagination qu'un bœuf.

– Un bœuf est un animal fort utile, monsieur Blake, » a répliqué l'avoué.

Là-dessus, il m'a suivi hors de la pièce, tenant toujours ses paperasses à la main.

Nous avons trouvé miss Verinder pâle et agitée ; elle parcourait son salon en tous sens ; Betteredge, debout près de la table, montait la garde autour du coffre à pharmacie. M. Bruff s'est assis sur la première chaise venue, et, désireux de rivaliser d'utilité avec le bœuf, s'est replongé aussitôt dans l'examen de ses papiers.

Miss Verinder m'a tiré à part pour aborder immédiatement le sujet qui absorbait tout son intérêt, c'est-à-dire pour me parler de M. Blake.

« Comment va-t-il ? est-il très-nerveux ou de mauvaise humeur ? Croyez-vous réussir ? Êtes-vous sûr de ne pas lui faire de mal ?

– Très-sûr. Venez me voir mesurer la drogue.

– Un instant : il est plus de onze heures maintenant ; combien de temps s'écoulera-t-il avant que l'effet se produise.

– Il n'est pas facile de le dire ; une heure peut-être.

– Je suppose que la chambre devra être obscure, comme elle l'était l'année dernière ?

– Certainement.

– J'attendrai dans ma chambre exactement comme je le fis alors, et je laisserai aussi ma porte entrebâillée. Puis, j'aurai l'œil sur celle du salon, et, dès que j'apercevrai un mouvement, je soufflerai ma lumière. C'est ainsi que cela a eu lieu il y a un an ; et il faut, n'est-il pas vrai, qu'il en soit de même cette fois-ci ?

– Êtes-vous sûre de rester maîtresse de vous-même, miss Verinder ?

– Pour lui, il n'est rien dont je ne sois capable ! » a-t-elle répondu avec force.

Un regard jeté sur elle m'a assuré que je pouvais compter sur sa parole ; je me suis adressé de nouveau à M. Bruff.

« Je vous demanderai de bien vouloir mettre vos papiers de côté pour un temps, lui ai-je dit.

– Oh, certainement ! »

Il s'est levé en sursaut, comme si je l'avais dérangé dans un moment des plus intéressants, et m'a suivi vers la boite à pharmacie. Là, son esprit n'étant plus captivé par ses travaux professionnels, il s'est mis à bâiller démesurément et à regarder Betteredge d'un air d'ennui profond.

Miss Verinder nous a apporté une carafe d'eau froide qu'elle venait de prendre sur la table.

« Laissez-moi verser l’eau, a-t-elle murmuré, il faut que je mette la main à vos préparatifs. »

J’ai mesuré les quarante gouttes de laudanum et je les ai versées dans un verre.

« Remplissez-le jusqu’aux trois quarts. »ai-je dit en tendant le verre à miss Verinder.

J’ai engagé alors Betteredge à serrer la boîte à pharmacie, en lui disant qu’elle ne m’était plus utile. Une expression de soulagement s’est répandue sur la physionomie du vieux serviteur ; il était clair que, durant tout ce temps, il m’avait soupçonné de tenter quelque entreprise scientifique sur sa jeune maîtresse.

Après avoir ajouté l’eau comme je le lui avais recommandé, miss Verinder a profité d’un moment où M. Bruff feuilletait ses papiers, et où Betteredge fermait le coffret, pour poser ses lèvres à la dérobée sur le bord du verre.

« Quand vous le lui porterez, m’a dit cette aimable fille, offrez-le-lui de ce côté. »

J’ai pris dans ma poche le morceau de cristal qui devait jouer le rôle de la Pierre de Lune et je le lui ai remis.

« Il faut que vous ayez aussi votre part dans ceci, ai-je dit ; veuillez le mettre là où était la Pierre de Lune l’année dernière. »

Elle m’a conduit vers le cabinet indien et a déposé le faux diamant dans le tiroir occupé précédemment par le véritable. M. Bruff assistait à l’opération, tout en protestant comme de coutume ; mais Betteredge, à la vue de la tournure dramatique que prenait l’expérience, n’a pu rester impassible. Sa main

tremblait en tenant la bougie, et il disait tout bas avec inquiétude :

« Êtes-vous sûre, miss, que ce soit bien là le tiroir ? »

Je me dirige vers la porte, le laudanum et l'eau dans la main ; je m'arrête pour dire un dernier mot à miss Verinder :

« Ne tardez pas à éteindre les lumières.

– Je vais les souffler tout de suite, répond-elle ; j'attendrai dans ma chambre avec une seule bougie allumée. »

Elle ferme la porte du salon derrière nous, et, suivi de M. Bruff et de Betteredge, je retourne près de M. Blake.

Nous le trouvons en train de s'agiter dans son lit et de se demander avec impatience si on lui donnerait le laudanum cette nuit. En présence des deux témoins, je lui administre l'opium, j'arrange ses oreillers et je le prie de se recoucher tranquillement.

Son lit, entouré de rideaux de perse légère, était placé la tête contre le mur, conservant un assez grand espace vide autour de lui. D'un côté du lit, je tire entièrement les rideaux, et je prie M. Bruff et Betteredge de se tenir dans la partie de la chambre ainsi masquée à sa vue. De l'autre côté, je laisse les rideaux entr'ouverts, et je place ma chaise assez près de son lit pour qu'il puisse à volonté me voir ou ne pas me voir, et me parler selon que les circonstances l'exigeront. Sachant qu'il gardait toujours une veilleuse dans sa chambre, je pose l'une des bougies sur une petite table à la tête de son lit, mais de façon qu'elle ne blesse pas ses yeux ; l'autre, que je donne à M. Bruff, est cachée à la vue de M. Franklin par les rideaux. Pour aérer la pièce, nous avons entrouvert la fenêtre. On entend tomber une pluie

légère au milieu du silence de la nuit ; il est alors onze heures vingt minutes, et je m'établis sur ma chaise au pied du lit.

M. Bruff reprend ses papiers et affecte de leur consacrer encore toute son attention, mais je découvre plusieurs indices qui m'annoncent que la loi commence à perdre quelque peu de son intérêt pour lui ! Malgré son peu d'imagination, il se laisse gagner, lui aussi, à la curiosité. Quant à Betteredge, adieu la fermeté de ses principes et la dignité de son attitude ! Il oublie que je ne suis qu'un faiseur de tours, il oublie que j'ai bouleversé toute la maison, il oublie que je n'ai jamais relu Robinson depuis *mon* enfance, et, se penchant vers moi, il me glisse mystérieusement :

« Pour l'amour de Dieu, monsieur, dites-nous donc vers quelle heure l'effet commencera à se faire sentir !

– Pas avant minuit, dis-je à demi-voix ; ne parlez plus et tenez-vous tranquille. »

Betteredge descend au dernier degré de la familiarité avec moi, sans même faire un effort pour sauver sa dignité ! Il me répond par un clignement d'yeux.

Je regarde ensuite M. Blake, et je le vois toujours aussi agité ; il est de mauvaise humeur parce que le laudanum tarde à agir ; lui dire que plus il s'impatiente ainsi, plus il éloigne le résultat désiré, serait peine perdue. Le plus sage est donc de le distraire de l'idée de l'opium en détournant son attention sur un autre objet.

Dans ce but, je l'encourage à causer avec moi ; j'essaye d'amener de mon côté la conversation sur le point dont nous nous étions entretenus dans la soirée, c'est-à-dire sur le diamant. J'insiste de préférence sur certains détails de l'histoire de la Pierre de Lune, comme son transport de Londres dans le

Yorkshire, le risque que M. Blake avait couru en la retirant de la banque de Frizinghall, et l'apparition inattendue des Indiens le soir du jour de naissance. Je fais semblant d'avoir mal compris ce que M. Blake lui-même l'a raconté à ce sujet quelques heures auparavant. Je le provoque ainsi à parler de tout ce dont il importe absolument que son esprit reste empreint, mais je ne lui laisse pas soupçonner que je suis un plan préconçu. Peu à peu, la conversation l'intéresse tellement qu'il oublie de s'agiter dans son lit ; sa pensée perd de vue l'opium, au moment même où l'effet du narcotique commence à se manifester dans ses yeux.

Je regarde à ma montre ; il est minuit moins cinq, lorsque les symptômes précurseurs de l'action du laudanum se révèlent pour la première fois.

À cet instant, des yeux inexpérimentés n'apercevraient aucun changement en lui. Mais à mesure que les minutes s'écoulent, le progrès subtil de l'influence enivrante se manifeste plus clairement ; l'ivresse de l'opium brille dans ses yeux et sa figure ruisselle de sueur. Cinq minutes après, sa conversation devient incohérente ; il n'abandonne pas le sujet du diamant, mais ses phrases cessent d'être complètes. Un peu plus tard, ce ne sont plus que des mots entrecoupés, puis il y a un intervalle de silence ; enfin, il s'assied dans son lit. Alors, l'esprit plein de la même pensée, il recommence à parler, non à moi, mais avec lui-même. Ce changement m'indique que l'expérience est entrée dans sa première phase et que l'action stimulante de l'opium va se produire.

Il est alors minuit vingt-trois minutes ; dans une demi-heure au plus tard sera décidée la question de savoir s'il quittera ou non son lit et s'il sortira de sa chambre.

Tandis que toute mon attention était portée sur M. Blake tandis que je m'abandonnais à la joie de voir le succès se dessiner de la façon que j'avais prévue et presque au moment annon-

cé par moi, j'avais complètement oublié mes compagnons de veillée ; quand je tourne mes regards vers eux, je vois la Loi, autrement dit les papiers de M. Bruff, jetée par terre sans aucun égard ; M. Bruff lui-même, à travers une ouverture laissée entre les rideaux, observe avidement ce qui se passe ; et Betteredge, foulant aux pieds tout respect des distances sociales, regarde par-dessus l'épaule de l'avoué.

Tous deux, en rencontrant mes yeux, tressaillent comme des écoliers pris en faute ; je leur fais signe d'ôter leurs chaussures en silence, ainsi que je le faisais de mon côté. Si M. Blake nous donne l'occasion de le suivre, il est indispensable que nous le suivions sans bruit.

Dix minutes s'écoulent : rien. Puis, rejetant soudain ses couvertures, il met une de ses jambes hors du lit, et attend.

« Plût à Dieu que je ne l'eusse jamais retiré de la banque, se dit-il à lui-même. Au moins là, il était en sûreté. »

Mon cœur bat à se rompre ; et le mouvement des artères de mes tempes s'accélère furieusement.

L'inquiétude à propos du diamant renaît dans le cerveau de M. Franklin, et c'est là dessus que repose tout le succès de l'épreuve que nous tentons. Dans l'état d'ébranlement où *se* trouvent mes nerfs, il y a là une source d'anxiétés trop fortes pour moi ; il faut que je détourne les yeux ; autrement je perdrais mon sang froid.

Nouveau silence.

Lorsque je me sens assez maître de moi pour regarder du côté de M. Blake, je le vois hors de son lit, et tout debout ; les pupilles de ses yeux sont contractées, et leur globe brille à la lumière de la bougie, tandis qu'il balance lentement la tête,

comme quelqu'un qui réfléchit et ne peut prendre une résolution. Enfin, il se remet à parler.

« Que sais-je ? dit-il. Les Indiens sont peut-être cachés dans la maison ? »

Il se tait, va à pas lents jusqu'au bout de la chambre, se retourne, attend et revient vers son lit.

« Il n'est même pas enfermé à clé, continue-t-il ; elle l'a mis dans un tiroir du meuble, et ce tiroir ne ferme pas. »

Il s'assied sur le bord du lit.

« Tout le monde peut s'en emparer, » dit-il.

Il se lève derechef, en proie à une vive agitation, et répète sa première phrase :

« Que sais-je ? Les Indiens sont peut-être cachés dans la maison ? »

Il attend encore. Je me retire derrière les rideaux du lit ; lui promène ses yeux tout autour de la chambre, avec un regard absent, quoique brillant de l'éclat de la fièvre. Il y a un moment d'attente plein d'angoisse, car il se fait un temps d'arrêt ; mais est-ce l'action de l'opium qui subit une intermittence ou le travail du cerveau ? Qui le dira ? Tout dépend maintenant de ce qu'il va faire.

Il se recouche sur son lit.

Un doute poignant traverse mon esprit. Est-il possible que l'effet narcotique de l'opium se fasse déjà sentir ? Mon expérience de cette drogue rend la supposition peu probable ; mais qu'est-ce que l'expérience, lorsqu'il s'agit de l'opium ? Il n'existe

assurément pas deux hommes chez lesquels cette substance produise exactement les mêmes effets. Le tempérament particulier de M. Blake ne le prédisposerait-il pas à ressentir plus tôt l'influence assoupissante ? Sommes-nous destinés à échouer au port ?

Non ! il se relève brusquement.

« Comment diable parviendrai-je à dormir, dit-il, avec une pareille préoccupation ? »

Il regarde la lumière placée à la tête de son lit ; un instant après, il prend en main le bougeoir.

J'éteins la seconde bougie, qui brûlait derrière les rideaux fermés ; et je me retire tout au fond de la chambre avec M. Bruff et Betteredge, leur enjoignant le silence, comme si notre existence en eût dépendu.

Nous attendons sans rien voir ni rien entendre, cachés à sa vue par les rideaux. Tout à coup la lumière, qu'il tenait à la main se met en mouvement ; aussitôt il passe près de nous, rapidement et sans bruit, le bougeoir à la main.

Il ouvre la porte qui donne sur le corridor, et sort ; nous le suivons sur l'escalier, puis le long du second corridor ; il ne se retourne ni n'hésite une seule fois ; il pousse vivement la porte du petit salon et y entre, la laissant ouverte derrière lui.

La porte, semblable à toutes celles de la maison reposait sur de larges gonds, à l'ancienne mode. Il restait donc assez de jour entre le mur et le battant lorsqu'il était ouvert ; je fais signe à mes deux compagnons de se placer de façon à regarder par cet espace sans risquer d'être vus ; et je me mets aussi en observation de l'autre côté de la porte. À ma main gauche, un renfon-

cement dans la muraille me permettait de me dissimuler sur-le-champ, si M. Blake faisait mine de se rapprocher du corridor.

Il s'avance jusqu'au milieu de la pièce, toujours son flambeau à la main, et regarde tout autour de lui, mais jamais du côté de l'entrée.

Je vois que la porte de la chambre de miss Verinder est restée entr'ouverte ; elle éteint sa lumière et se contient admirablement. L'ombre de son vêtement d'été décèle seule sa présence ; il faut en avoir été prévenu pour se douter qu'il y a là une créature vivante ; pas un mot, pas un geste ne lui échappe dans l'obscurité.

Ma montre marque une heure dix minutes ; j'entends au milieu du silence profond le bruit monotone de la pluie d'été et le murmure de la brise qui souffle à travers les arbres. Après s'être arrêté irrésolu en plein salon l'espace de quelques instants, M. Blake se dirige droit vers le coin où se trouve le cabinet des Indes.

Il pose son flambeau sur le haut du meuble, dont il ouvre et referme successivement tous les tiroirs jusqu'à ce qu'il arrive à celui qui contient le faux diamant ; il regarde alors attentivement à l'intérieur ; puis il saisit la fausse pierre de sa main droite, de l'autre il reprend le flambeau posé sur le haut du meuble.

Il fait alors quelques pas jusqu'au milieu de la pièce, et là s'arrête de nouveau.

Jusqu'ici, il a agi exactement comme il avait dû le faire le soir du jour de naissance. Ses faits et gestes subséquents vont-ils de même répéter ceux de l'an passé ? Quittera-t-il la pièce ? Rentrera-t-il dans sa chambre, comme je crois qu'il a dû le faire autrefois ? Saurons-nous comment il a jadis disposé du diamant

lorsqu'il est revenu chez lui ? La première chose que nous lui voyons faire, une fois sorti de son immobilité, est une chose qu'il n'a point faite dans la nuit du vol.

Il pose sa bougie sur la table, puis se promène encore du peu dans la pièce, à une des extrémités de laquelle se trouve un sopha ; là, il s'appuie lourdement sur ce meuble, et se secouant, s'efforce de regagner le milieu du salon ; je puis maintenant voir ses yeux ; ils deviennent troubles et lourds, et leur feu s'éteint rapidement.

C'est trop d'émotion pour miss Verinder : en dépit d'elle-même, son sang-froid l'abandonne ; elle fait quelques pas en avant et s'arrête. M. Bruff et Betteredge me regardent pour la première fois ; la prévision d'une déception se fait jour dans leur esprit, aussi bien que dans le mien. Cependant, tant que M. Blake paraît ainsi livré à ses réflexions, il reste de l'espoir ; nous attendons avec une cruelle angoisse ce qui va se passer.

Son premier mouvement est décisif ; il laisse échapper de ses mains le faux diamant, qui glisse sur le parquet et reste devant la porte, bien visible à ses yeux et à ceux de chacun de nous. M. Blake ne fait aucune tentative pour le ramasser, le regarde vaguement, et, pendant ce temps, sa tête s'affaisse sur sa poitrine. Il chancelle, se ranime encore par un effort violent, marche vers le canapé et s'y assied.

Il essaye encore de se relever, mais ses jambes refusent de le soutenir, et sa tête retombe sur les coussins du canapé. Il est alors une heure vingt-cinq minutes. Je n'ai pas remis ma montre dans mon gousset que, déjà, il est endormi.

Tout est fini ; l'influence narcotique a pris le dessus, et l'expérience est à son terme.

J'entre dans la pièce, et je dis à M. Bruff et à Betteredge qu'ils peuvent me suivre ; il n'y avait plus à craindre de le déranger ; nous étions libres de parler et d'agir.

« La première chose à régler, dis-je, est de savoir ce que nous allons faire de M. Blake ; il dormira au moins six ou sept heures, et, pour le porter dans sa chambre, la distance est encore assez grande. Lorsque j'étais plus jeune, je m'en fusse bien chargé, mais ma santé et mes forces ont tant décliné, que je crains de devoir vous prier de m'aider. »

Avant qu'ils aient pu répondre, miss Verinder m'appelle à voix basse ; elle me rejoint à la porte de sa chambre : je vois sur son bras un châle et un couvre-pieds.

« Comptez-vous le veiller pendant son sommeil ? dit-elle.

– Oui, je ne connais pas assez l'effet de l'opium sur son tempérament pour consentir à le laisser seul. »

Elle me tend le châle et le couvre-pieds.

« Pourquoi le déranger ? dit-elle tout bas. Faites-lui son lit sur le sofa ; je fermerai ma porte, et je resterai dans ma chambre. »

Certes, c'est là l'arrangement le plus simple et le meilleur. Je transmets la proposition à mes deux compagnons, qui y donnent leur assentiment. Au bout de cinq minutes, j'ai couché M. Blake sur le canapé ; le châle et le couvre-pieds le protégeront contre le froid de la nuit. Miss Verinder nous souhaite le bonsoir et rentre chez elle. Nous nous asseyons alors tous trois autour de la table sur laquelle brûle une bougie, et qui porte ce qu'il faut pour écrire.

Je prends la parole pour formuler la demande suivante :

« Avant de nous séparer, dis-je, j'ai un mot à dire au sujet de l'épreuve qui a été tentée cette nuit. Nous désirions atteindre deux buts bien distincts ; le premier était d'établir que, lorsque M. Blake entra l'année dernière dans cette chambre et prit le diamant, il était sous l'influence de l'opium, et qu'il n'avait ni la conscience ni la responsabilité de ses actes. Après ce que vous venez de voir, vous déclarez-vous tous deux convaincus et fixés sur ce point ? »

Ils me répondent affirmativement et sans un moment d'hésitation.

Je poursuis :

« Notre second espoir était de découvrir ce que M. Blake avait pu faire du diamant après que miss Verinder l'eut vu quitter le salon, tenant le diamant dans sa main. La réussite sur ce point dépendait naturellement de l'exacte répétition des faits de l'année dernière ; ici, nous avons échoué, et le but de l'épreuve est manqué. Je ne puis nier que je n'en ressente un vif désappointement, mais j'avoue franchement aussi en être peu surpris. J'ai dit dès le début à M. Blake que notre succès dans cette affaire dépendait de notre aptitude à le replacer plus ou moins complètement dans les mêmes conditions physiques et morales que celles de l'année dernière, et je l'ai prévenu en même temps que c'était demander presque l'impossible. Nous n'avons pu reproduire qu'une partie des conditions indispensables, et par conséquent l'épreuve n'a réussi qu'en partie. Il est possible que j'aie administré une trop forte dose de laudanum ; mais néanmoins j'ai, je crois, indiqué tout à l'heure la vraie raison du demi-résultat que nous venons d'obtenir. »

Après avoir ainsi parlé, je place devant M. Bruff du papier, une plume et de l'encre, et je lui demande si, avant que nous nous séparions, il a quelque objection à dresser et à signer une

sorte de procès-verbal de ce qu'il a vu et entendu pendant cette nuit. Il prend aussitôt la plume et se met à l'œuvre avec la promptitude et le savoir-faire d'un homme habitué aux travaux de rédaction.

« Je vous dois bien cela, me dit-il en signant le papier, comme réparation de ce qui s'est passé auparavant entre nous. Je vous demande pardon, monsieur Jennings, d'avoir douté de vous ; vous avez rendu à Franklin Blake un inestimable service. Nous autres gens de loi, nous dirions que vous avez gagné votre cause. »

Quant à Betteredge, son originalité perce encore dans les excuses qu'il m'adresse.

« Monsieur Jennings, me dit il, lorsque vous relirez Robinson Crusoé, ce que je vous engage instamment à faire, vous y verrez qu'il n'hésite jamais à reconnaître ses torts lorsqu'il en a eu. Veuillez croire, monsieur, que dans la circonstance présente j'imite Robinson Crusoé. »

Sur ces mots, il signe à son tour le papier.

Au moment où nous nous levons, M. Bruff me prend à part.

« Un mot encore au sujet du diamant, dit-il. Vous supposez que Franklin Blake a caché le diamant dans sa chambre, et mon avis est que la Pierre se trouve entre les mains des banquiers de M. Luker ; nous ne nous disputerons pas à qui aura raison, nous nous demanderons seulement lequel de nous deux a le plus de chances pour arriver à découvrir la vérité.

– L'épreuve a été faite cette nuit de mon côté, dis-je, et elle a échoué.

– Celle que je me propose de tenter, répond M. Bruff, n'est encore qu'en préparation. J'ai fait surveiller pendant ces derniers jours les rapports de M. Luker avec la banque, et je continuerai ainsi jusqu'à la fin du mois. Je sais qu'il faut qu'il retire lui-même la Pierre de chez ses banquiers, et j'agis dans l'hypothèse que la personne qui a engagé le diamant à M. Luker le mettra en demeure de le retirer, en venant s'acquitter vis-à-vis de lui à la fin du présent mois. En ce cas, je pourrai peut-être mettre la main sur la personne en question ; nous avons là une chance de pénétrer le mystère qui défie tous nos efforts. Partagez-vous mon opinion jusqu'ici ? »

Je n'avais rien à objecter à son avis.

« Je retourne à la ville demain matin par le premier train, dit l'avoué ; je puis apprendre en arrivant qu'on a fait une découverte intéressante, et alors il serait de la plus grande importance que j'eusse Franklin Blake à ma portée, le cas échéant. J'ai l'intention de lui dire, aussitôt qu'il s'éveillera, qu'il doit revenir avec moi à Londres. Après tout ce qui vient de se passer, puis-je compter sur votre concours dans cette occasion ?

– Certainement ! » dis-je.

M. Bruff me serre la main et quitte la chambre ; Betteredge le suit.

Je m'approche du sofa, M. Blake n'a pas bougé depuis que je l'y ai déposé, et il dort du sommeil le plus paisible sur sa couchette improvisée. Pendant que je le regarde, j'entends qu'on ouvre doucement la porte de la chambre. Miss Verinder paraît sur le seuil dans son joli costume d'été.

« Rendez-moi un dernier service, me dit-elle à voix basse ; laissez-moi le veiller avec vous. »

J'hésite, non par un sentiment exagéré des convenances, mais dans l'intérêt de son repos. Elle s'approche tout près de moi et me prend la main.

« Je ne puis dormir, je ne peux même pas rester tranquille dans ma chambre, fait-elle. Oh ! monsieur Jennings, si vous étiez à ma place, songez donc combien vous désireriez être près de lui, ne fût-ce que pour le regarder. Dites donc Oui ! je vous en prie. »

Est-il bien nécessaire d'ajouter que je consens ? Elle va s'asseoir au pied du canapé, et se met à contempler M. Blake, absorbée dans l'ineffable sentiment de son bonheur ; les larmes la gagnent, elle se lève sous prétexte d'aller chercher son ouvrage ; elle l'apporte en effet, mais n'y fait pas un seul point, car elle ne peut quitter des yeux l'objet de sa contemplation, fût-ce seulement le temps nécessaire pour enfiler son aiguille. Je songe à ma jeunesse évanouie, aux yeux si tendres qui eux aussi m'avaient regardé avec amour. Dans la tristesse de mon cœur, je demande des consolations à mon journal, et j'y écris le présent récit.

Nous veillons ainsi en silence : l'un absorbé dans son travail, l'autre perdue dans ses rêves d'avenir.

Les heures se passent, et le sommeil persiste ; l'aube naissante se répand dans la chambre, il ne remue pas. Vers six heures, je pressens le retour de mon mal et, sous prétexte d'aller chercher un oreiller, je quitte miss Verinder. Cette fois mes douleurs ne sont pas de longue durée, et peu après je suis en état de revenir près d'elle.

Je la trouve au chevet du canapé ; elle posait ses lèvres sur le front du dormeur. Je secoue la tête d'un air aussi sérieux que possible, et je lui montre sa chaise ; elle me gratifie d'un charmant sourire, la figure colorée par l'émotion.

« Vous auriez fait de même, me dit-elle tout bas, si vous eussiez été à ma place ! »

Huit heures. – Il commence à s'étirer ; miss Verinder s'agenouille près du canapé ; elle s'est placée de façon à recevoir son premier regard, lorsque ses yeux s'ouvriront.

Dois-je les laisser seuls ?

Oui !

Onze heures. – La maison est redevenue silencieuse. Tous les arrangements sont faits entre eux ; ils sont partis pour Londres par le train de dix heures ; mon court rêve de bonheur s'est évanoui ; je renais aux réalités d'une vie solitaire et dépouillée d'affections.

J'ose à peine transcrire ici les témoignages d'amitié qui m'ont été prodigués, surtout par miss Verinder et M. Blake. Au surplus, c'est inutile ; ces souvenirs reviendront charmer mes heures d'isolement et adouciront ce qu'il me reste de jours à vivre. M. Blake doit m'instruire de ce qui se passera à Londres ; miss Verinder reviendra dans le Yorkshire à l'automne, pour son mariage, et on compte sur moi comme sur un hôte prenant chez eux ses vacances. Ah ! quelle joie j'ai éprouvée lorsque, les yeux rayonnants de bonheur et de gratitude, elle m'a pressé tendrement la main comme pour me dire : « Ceci est votre œuvre ! »

Mes pauvres malades m'attendent. Reprenons sans plus tarder notre collier de misère ! Dès ce soir, me voici forcé de choisir, hélas ! entre l'opium et la souffrance.

Dieu soit loué dans sa miséricorde ! il m'a accordé quelques rayons de soleil. J'ai passé des jours heureux !

CINQUIÈME NARRATION

Le récit repris par Franklin Blake

Peu de mots suffiront pour compléter la narration empruntée au journal d'Ezra Jennings.

En ce qui me concerne, j'ai seulement à dire que je m'éveillai dans la matinée du 26, parfaitement ignorant de tout ce que j'avais fait et dit sous l'influence de l'opium, depuis le premier moment où l'effet de la drogue dut se faire sentir, jusqu'à celui où j'ouvris les yeux dans le salon de Rachel.

Je ne me crois pas tenu à rendre compte en détail de ce qui eut lieu après *mon* réveil. Je me bornerai à dire en gros que Rachel et moi, nous nous entendîmes à merveille avant qu'un mot d'explication eût été échangé entre nous.

Je ne puis, ni Rachel non plus, assigner aucune cause à la rapidité de notre réconciliation. Monsieur et madame, daignez vous reporter à l'époque où vous vous aimiez passionnément, et vous saurez alors aussi bien que je le sais moi-même ce qui arriva après qu'Ezra Jennings eut fermé la porte du salon.

Il n'y a pourtant pas d'indiscrétion à ajouter que nous eussions certainement été surpris par Mrs Merridew, sans la présence d'esprit de Rachel. Elle entendit le bruit des vêtements de la vieille dame dans le corridor, et courut immédiatement à sa rencontre. J'entendis Mrs Merridew dire :

« Eh bien, qu'y a-t-il ? »

Et Rachel lui répondre :

« L'explosion ! »

Mrs Merridew se laissa aussitôt prendre par le bras et emmener dans le jardin, hors de la portée de l'imminente catastrophe. En revenant à la maison, elle me rencontra dans le hall, et témoigna un vif étonnement des progrès que la science avait faits depuis le temps de sa jeunesse.

« Les explosions, monsieur Blake, sont infiniment plus bénignes que lorsque j'étais jeune fille. Je vous assure que j'ai à peine entendu celle-ci, puis ensuite pas d'odeur qui me frappe en rentrant du jardin ! Je dois une réparation à votre ami le médecin ; il n'est que juste de dire qu'il s'en est admirablement tiré ! »

Ainsi, après avoir vaincu M. Bruff et Betteredge, le bon Jennings triomphait aussi de Mrs Merridew ! Que de sentiments libéraux sont encore en ce monde à l'état latent !

Au déjeuner, M. Bruff ne cacha point les raisons qui lui faisaient désirer de me voir l'accompagner à Londres par le train du matin. La surveillance exercée sur la banque, l'issue que nous en pouvions espérer, firent une telle impression sur l'esprit de Rachel, qu'elle se décida, sauf l'approbation de Mrs Merridew, à revenir avec nous en ville, de façon à être auprès de nous à tout hasard.

Mrs Merridew se montra de l'humeur la plus accommodante et la plus facile après les ménagements infinis que la chimie et la physique avaient eus pour ses nerfs ; nous annonçâmes donc notre départ général à Betteredge. Je croyais qu'il aurait demandé de se joindre à nous ; mais Rachel avait eu la prévoyance de charger notre vieux serviteur d'une occupation

pleine d'intérêt pour lui. On lui avait confié le soin de remettre la maison en ordre, et, tout entier au sentiment de sa responsabilité domestique, il n'avait pas le loisir d'éprouver les accès de la fièvre d'enquête qui, sans cela, se fût probablement emparée de lui.

Notre plus grand sujet de regret était la nécessité où nous nous trouvions de quitter si brusquement Ezra Jennings. Il fut impossible de le décider à nous accompagner ; je ne pus que lui promettre de lui écrire, et Rachel insista pour qu'il vint à demeure chez nous, lors de son retour dans le Yorkshire ; selon toute apparence, nous devions nous revoir dans peu de mois, et pourtant je me sentis gagné par la tristesse en laissant ainsi notre meilleur ami sur la plate-forme[8] solitaire, pendant que le train nous éloignait de lui !

À notre arrivée à Londres, M. Bruff fut accosté dans la gare par un jeune garçon, vêtu d'une jaquette de drap noir fort usée, et que la proéminence extraordinaire de ses yeux ne pouvait manquer de faire remarquer. Ces yeux s'avançaient *hors* de leurs orbites, et semblaient y rouler de façon à faire craindre qu'ils n'en tombassent ! Après avoir écouté le gamin, M. Bruff pria les dames de l'excuser s'il ne les accompagnait pas jusqu'à Portland-Place. À peine avais-je promis à Rachel de revenir lui donner des nouvelles, que M. Bruff me saisit par le bras et me poussa dans un cab. L'enfant qui avait les yeux à fleur de tête prit place sur le siège près du cocher, et on ordonna à ce dernier de nous conduire dans Lombard-Street.

« Sont-ce des nouvelles de la banque ? demandai-je comme la voiture partait.

– Des nouvelles de M. Luker, dit M. Bruff ; on l'a vu, il y a une heure environ, quitter sa maison de Lambeth, en compa-

---

8 Quai. *(Note du correcteur – ELG.)*

gnie de deux hommes, que mes agents ont reconnus pour être des agents de police déguisés. Si M. Luker a pris cette précaution à cause des Indiens, la conséquence à tirer de là est bien claire : c'est qu'il va chercher le diamant à la banque.

– Alors nous allons à la banque pour voir ce qui s'y passera ?

– Oui ! ou pour apprendre ce qui s'y est passé, si tout est fini lorsque nous y arriverons. Avez-vous fait attention à mon gamin, là, sur le siège ?

– J'ai bien remarqué ses yeux. »

M. Bruff se mit à rire.

« Mes clercs ont surnommé le pauvre petit diable Groseille à maquereaux, dit-il ; je l'emploie à faire mes commissions, et je souhaiterais seulement que ceux de mes gratte-papiers qui lui ont donné ce sobriquet fussent aussi intelligents que lui ! En dépit de ses yeux, Groseille est un des garçons les plus futés de Londres, monsieur Blake. »

Il était cinq heures moins vingt lorsque le cab s'arrêta devant la banque, dans Lombard-Street. Groseille vint ouvrir portière et jeta à son maître un regard suppliant.

« Désirez-vous entrer aussi ? dit M. Bruff avec bonté ; allons, entrez, et ne quittez pas mes talons jusqu'à nouvel ordre... Il est vif comme un éclair, continua l'avoué à demi-voix, deux mots suffisent à Groseille là où il en faudrait vingt avec un autre garçon. »

Nous entrâmes à la banque. Le bureau extérieur, avec son long comptoir et les caissiers à leur poste, était encombré de

monde ; chacun attendait son tour pour être payé, ou pour verser son argent, car la banque fermait à cinq heures.

Deux hommes, se détachant de la foule, s'approchèrent de M. Bruff dès qu'ils l'aperçurent.

« Eh bien, dit ce dernier, l'avez-vous vu ?

– Il a passé près de nous il y a une demi-heure, monsieur ; il est entré dans les bureaux de l'intérieur.

– Il n'est pas encore sorti ?

– Non, monsieur. »

M. Bruff se retourna vers moi.

« Nous n'avons qu'à attendre, » dit-il. Je regardai tout autour de moi pour voir si je n'apercevrais pas les Indiens ; je n'en découvris pas la moindre trace ; la seule personne présente qui pût attirer l'attention était un homme grand, brun de teint, vêtu d'un gros paletot et d'un chapeau rond de marin. L'un deux aurait-il pris ce déguisement ? Impossible ! L'homme était de stature plus haute qu'aucun des Indiens, et son visage, autant qu'une épaisse barbe noire permettait d'en juger, était deux fois plus large que celui de ces Orientaux.

« Ils ont leur espion ici, dit M. Bruff qui considéra à son tour le marin, et peut-être est-ce cet homme-là. »

Avant qu'il eût pu poursuivre, il sentit les pans de sa redingote respectueusement tirés par son petit acolyte ; M. Bruff regarda du côté vers lequel se tournait Groseille.

« Silence, dit-il, voici M. Luker ! »

Le prêteur sur gages sortait de l'intérieur de la banque escorté de ses deux policemen en bourgeois.

« Ne le perdez pas de vue, glissa M Bruff à voix basse, s'il passe le diamant à quelqu'un, il devra le faire ici. »

Sans paraître remarquer aucun de nous, M. Luker gagna lentement la porte, passant tantôt dans le plus épais, tantôt dans la partie la moins encombrée de la foule. Je vis parfaitement le mouvement que fit sa main, lorsqu'il croisa un homme de taille moyenne et forte, convenablement vêtu d'un costume gris ; M. Luker poursuivit son chemin ; aux approches de la porte, ses gardes du corps se placèrent à ses côtés ; les trois personnages étaient suivis par un des agents de M. Bruff, puis ils disparurent tous.

Je regardai l'avoué, et j'attirai son attention sur la figure de l'homme en gris.

« Oui, me dit M. Bruff à l'oreille ; je l'ai vu aussi ! »

Il se retourna, en quête de son second agent ; nous ne pûmes découvrir cet homme ; il chercha également des yeux son petit gnome, mais Groseille avait disparu.

« Que diable tout cela signifie-t-il ? dit M. Bruff avec humeur ; ils nous plantent là tous deux au moment où nous avons le plus besoin d'eux ! »

Le tour vint pour l'homme en gris de passer au comptoir. Il paya un chèque, reçut sa quittance et se disposa à sortir.

« Que faire ? demanda M. Bruff ; nous ne pouvons descendre jusqu'à suivre cet individu.

– Moi, je le puis, répondis-je ; je ne le perdrais pas de vue pour dix mille livres !

– En ce cas, repartit l'avoué, je ne vous perdrais pas de vue pour le double de cette somme ! Jolie occupation, convenons-en ! pour un homme dans ma position ! murmurait-il tout en suivant les pas de l'étranger ; pour l'amour de Dieu, ne racontez jamais cela ; c'en serait fait de ma réputation si on venait à le savoir. »

L'homme en gris monta dans un omnibus qui allait vers l'ouest de la ville. Nous y montâmes à sa suite ; la jeunesse avait encore des réserves cachées chez M. Bruff ! Je le vis, moi, positivement, je le vis rougir lorsqu'il s'assit dans l'omnibus !

L'homme en gris fit arrêter l'omnibus, alla vers Oxford-Street et entra dans la boutique d'un pharmacien. M. Bruff tressaillit d'étonnement.

« Mon apothicaire ! s'écria-t-il ; je crains que nous n'ayons fait quelque méprise. »

Nous entrâmes ; M. Bruff et le maître du lieu s'entretinrent un instant à part, puis l'avoué me rejoignit l'air fort penaud.

« Tout cela est on ne peut plus flatteur pour nous, dit-il en prenant mon bras pour sortir. C'est là notre consolation !

– Qu'y a-t-il de si flatteur pour nous ? demandai-je.

– Monsieur Blake ! vous et moi, nous sommes deux des plus tristes agents amateurs qui aient jamais essayé de ce métier ! Cet homme vêtu de gris est depuis trente ans au service de mon apothicaire ; celui-ci l'a envoyé à la banque payer son compte, et il ne connaît pas plus l'existence de la Pierre de Lune qu'un enfant qui vient de naître. »

Je demandai ce qui nous restait à faire !

« Revenons à mon étude, répondit M. Bruff. Groseille et mon second affidé ont évidemment suivi quelqu'un d'autre ; espérons qu'eux au moins n'auront pas mis leurs yeux dans leur poche ! »

Lorsque nous atteignîmes Gray's Inn Square, le second agent y était arrivé depuis un quart d'heure et nous attendait.

« Eh bien, dit M. Bruff, quelles nouvelles nous apportez-vous ?

– Je regrette de dire, monsieur, que j'ai commis une erreur ; j'aurais juré d'avoir vu M. Luker passer un objet à un vieux monsieur vêtu d'un paletot clair. Il se trouve que ce gentleman est un des fabricants de fer les plus considérés dans East Cheap.

– Où est Groseille ? » fit M. Bruff avec une résignation forcée.

L'homme eut l'air surpris :

« Je n'en sais vraiment rien, monsieur ; je ne l'ai pas revu depuis que j'ai quitté la banque. »

M. Bruff congédia l'agent.

« De deux choses l'une, me dit-il : ou Groseille a pris la clé des champs, ou bien il donne la chasse pour son compte. Que penseriez-vous de dîner ici, en courant la chance que le gamin rentre dans une heure ou deux ? J'ai de bon vin dans la cave, et on nous enverra le reste du café voisin. »

Nous dînâmes donc à l'étude. Avant que la nappe fût enlevée, on vint annoncer à l'avoué qu'« une personne » désirait lui parler ; la personne était-elle Groseille ? Non, nous vîmes paraître l'homme qui avait suivi M. Luker à sa sortie de la banque.

Son rapport n'offrait aucun intérêt ; M. Luker était rentré chez lui après avoir congédié ses gardiens, et on ne l'avait plus vu ressortir. Vers la tombée de la nuit, les volets avaient été fermés et la porte soigneusement verrouillée. La surveillance de la maison et de ses environs n'avait laissé apercevoir aucune trace des Indiens ; personne ne s'était même approché des alentours. Les faits portés à notre connaissance, l'homme attendit pour savoir si nous n'avions pas d'autres ordres à lui donner. M. Bruff le renvoya pour cette nuit.

« Pensez-vous que M. Luker ait emporté la Pierre de Lune chez lui ? demandai-je.

– Non pas, répondit M. Bruff ; il n'eût jamais congédié ses deux policemen, s'il s'était risqué à garder le diamant dans sa propre maison. »

Nous attendîmes le jeune garçon pendant une demi-heure, et en vain. Il était temps alors pour M. Bruff de rentrer à Hampstead, et pour moi d'aller retrouver Rachel à Portland-Place. Je laissai une de mes cartes au portier de l'étude, avec une ligne écrite dessus, indiquant que je serais chez moi ce soir à dix heures et demie ; la carte devait être remise au gamin, s'il revenait à l'étude.

Quelques personnes ont le talent d'être exactes, et d'autres ont la fâcheuse spécialité de manquer à leurs engagements. Je suis de ces dernières ; ajoutez-y que je passai la soirée à Portland-Place, assis tout près de Rachel dans un salon de quarante pieds de long, avec Mrs Merridew établie à l'autre extrémité. Quelqu'un s'étonnera-t-il, après cela, que je sois rentré à minuit

et demi au lieu de dix heures et demie ? Ce quelqu'un, alors, n'aurait jamais eu de cœur, et je souhaite de ne jamais faire sa connaissance.

Mon domestique me tendit un papier, au moment où il m'ouvrit la porte. J'y lus ces mots tracés d'une main d'expéditionnaire :

« Je vous prie de m'excuser, monsieur : je sens le sommeil qui me prend ; je reviendrai demain matin entre neuf et dix heures. »

Grâce à mes questions, j'appris qu'un garçon ayant des yeux fort bizarres était venu montrer ma carte et mon message, avait attendu une heure, s'était endormi, puis réveillé, avait écrit ce mot pour moi, et était reparti après avoir gravement prévenu mon domestique qu'« il n'était bon à rien s'il n'avait pas sa nuit de repos. »

Le lendemain matin, à neuf heures, j'attendais mon petit visiteur ; à neuf heures et demie, j'entendis marcher sur mon palier.

« Entrez, Groseille ! criai-je.

– Merci, monsieur, » répondit une voix grave et mélancolique.

La porte s'ouvrit ; je fis un soubresaut : je me trouvais face à face avec... le sergent Cuff !

« Monsieur Blake dit le sergent, avant d'écrire en Yorkshire, j'ai voulu savoir si par hasard vous n'étiez pas en ville. »

Il était aussi long et morne que jamais ; ses yeux n'avaient pas perdu leur ancien tic, si finement dénoncé dans la narration de Betteredge, de regarder « comme s'ils attendaient plus de vous que vous ne vous en doutiez vous-même. » Toutefois, autant que les vêtements peuvent changer un individu, le célèbre Cuff était un homme nouveau, presque méconnaissable. Il portait un chapeau blanc à larges bords, une jaquette de chasse, des guêtres et un pantalon blanc ; il tenait en plus un gros bâton à la main. Toute son ambition était évidemment de paraître un campagnard invétéré. Lorsque je le complimentai sur sa métamorphose, il n'y voulut pas voir une plaisanterie. Il se plaignit très-sérieusement des bruits et de l'odeur de la ville ; je crois même que son accent était devenu légèrement rustique ! Je l'invitai à déjeuner ; mais l'homme des champs se montra choqué. Il déjeunait, lui, à six heures et demie du matin, et il se couchait avec les coqs et les poules !

« Je ne suis revenu qu'hier soir d'Irlande, dit le sergent, abordant avec son air impénétrable l'objet pratique de sa visite ; avant de me coucher j'ai lu la lettre où vous me racontiez tout ce qui s'est passé au sujet du diamant, depuis notre enquête de l'année dernière. Il ne me reste qu'une chose à dire : c'est que de mon côté j'ai fait complètement fausse route dans l'affaire. Je ne sais pas si un autre homme, placé dans le milieu où j'étais, y eût vu plus clair que moi ; mais cela ne change rien au fait, et je conviens que j'ai agi en aveugle. Ce n'est pas la première erreur, monsieur Blake, que j'aie commise dans le cours de ma carrière. Les officiers de police infaillibles n'existent que dans les livres.

– Vous êtes revenu juste au bon moment pour rattraper votre réputation, dis-je.

– Je vous demande pardon, monsieur Blake, repartit le sergent ; maintenant que je me suis retiré des affaires, je me soucie de ma réputation comme d'un fétu de paille ; j'en ai fini avec ces vanités, Dieu soit loué. Je suis ici, monsieur, parce que

je garde un souvenir reconnaissant de la générosité de lady Verinder : cette considération seule me fera reprendre mon ancienne besogne, si vous avez besoin de moi pour le moment ; mais c'est affaire d'honneur, et il sera entendu que je n'accepterai pas un sou d'argent. Maintenant, monsieur Blake, dites-moi où en est la situation depuis que vous m'avez écrit. »

Je lui racontai l'expérience de l'opium et les incidents survenus à la banque de Lombard-Street. Il fut très-frappé de l'épreuve tentée sur moi, épreuve dont l'étrangeté était toute nouvelle pour lui ; ce qui l'intéressa beaucoup aussi, ce fut l'hypothèse d'Ezra Jennings relativement à ce que j'avais dû faire du diamant, après avoir quitté le petit salon le soir du jour de naissance.

« Je ne crois pas, comme M. Jennings, que vous ayez caché la Pierre de Lune, dit le sergent ; mais je pense avec lui que vous avez dû certainement la reporter dans votre propre chambre.

– Eh bien ? demandai-je ; qu'en ai-je fait après ?

– N'avez-vous aucun soupçon de ce qui a pu se passer, monsieur ?

– Aucun, quel qu'il soit.

– M. Bruff n'a-t-il aucune donnée ?

– Pas plus que moi. »

Le sergent se leva, alla vers mon bureau, et en revint avec une enveloppe cachetée. Elle portait mon adresse ainsi que le mot « privé », le nom du sergent était écrit dans le coin.

J'ai suspecté à faux l'année passée, dit-il, et je puis me tromper cette fois encore. Attendez, monsieur Blake, pour ou-

vrir l'enveloppe, que la vérité soit connue ; alors, comparez le nom de la personne coupable avec celui que je viens d'écrire dans cette lettre sous enveloppe. »

Je mis la lettre dans ma poche, – ensuite je demandai à M. Cuff son opinion sur les mesures prises par nous à la banque.

« Tout cela est très-bien combiné, monsieur, et vous ne pouviez mieux faire ; mais il y avait une autre personne à surveiller, outre M. Luker.

– Celle dont le nom se trouve dans la lettre que vous venez de me remettre ?

– Oui, monsieur Blake, justement celle-là ; mais ce qui est fait est fait ; j'aurai quelque chose à vous proposer ainsi qu'à M. Bruff, quand le moment sera venu ; attendons d'abord, et voyons si le gamin n'aura rien d'intéressant à nous dire. »

Il était près de dix heures, et Groseille ne donnait aucun signe de vie ; le sergent parla d'autre chose ; il s'enquit de son vieil ami Betteredge, et de son vieil adversaire le jardinier : une minute de plus, et il serait évidemment passé à son sujet favori, la culture des roses, si mon domestique ne l'eût interrompu, en me prévenant que le jeune garçon venait d'arriver. Lorsqu'on l'introduisit, Groseille s'arrêta au seuil de la chambre, et regarda avec méfiance l'étranger qui se trouvait chez moi ; je lui dis d'approcher.

« Vous pouvez parler devant ce gentleman, ajoutai-je ; il est ici pour m'aider de ses conseils, et je l'ai mis au courant de toute l'affaire. Sergent Cuff, fis-je, voici le garçon employé par M. Bruff. »

Dans notre société moderne, une célébrité, quelle qu'elle soit, est une puissance ; la réputation du grand Cuff était parve-

nue jusqu'aux oreilles même du petit Groseille. J'eus à peine prononcé ce nom illustre, que les gros yeux de l'enfant roulèrent dans leurs orbites de façon à me faire craindre qu'ils ne tombassent sur le tapis.

« Venez ici, mon garçon, dit le sergent, que j'entende un peu ce que vous avez à nous conter. »

Groseille parut fasciné en voyant s'abaisser jusqu'à lui le grand homme, le héros de tant d'histoires fantastiques dont avaient retenti toutes les études des gens d'affaires de Londres. Il se plaça en face du sergent, les mains derrière le dos, dans l'attitude habituelle à tout néophyte interrogé au catéchisme.

« Quel est votre nom ? dit le sergent, qui commença par la première question du susdit catéchisme.

– Octavius Guy, répondit l'enfant ; à l'étude, on m'appelle Groseille, à cause de mes yeux.

– Octavius Guy, autrement dit Groseille, poursuivit le sergent avec une gravité imperturbable, vous avez disparu hier de la banque. Qu'avez-vous fait alors ?

– Avec votre permission, monsieur, je me suis mis à suivre un homme.

– Quel était-il ?

– Un homme très-grand, monsieur, avec une forte barbe noire, et vêtu comme un marin.

– Je me rappelle cet individu, dis-je en interrompant. M. Bruff et moi, nous avons cru que c'était un espion employé au compte des Indiens. »

Le sergent parut se soucier médiocrement de ce que M. Bruff et moi avions pu croire ; il continua à interroger Groseille.

« Eh bien, dit-il, pourquoi avez-vous suivi le marin ?

– Avec votre permission, monsieur, M. Bruff désirait savoir si M. Luker passerait quelque chose à une personne en sortant de la banque ; or, je vis distinctement M. Luker passer un objet à l'homme à la grosse barbe.

– Pourquoi n'en avoir pas prévenu M. Bruff ?

– Je n'avais le temps de rien dire à personne ; car le marin sortit en toute hâte.

– Et vous avez couru après lui ? hein ?

– Oui, monsieur. »

Le sergent donna une petite tape d'amitié sur la tête de l'enfant.

« Groseille, lui dit-il, vous avez quelque chose dans votre jeune cerveau, et ce n'est pas du coton ; je suis vraiment très-content de vous jusqu'ici. »

Le garçon rougit de plaisir. M. Cuff poursuivit :

« Enfin, que fit le marin une fois dans la rue ?

– Il prit un cab, monsieur.

– Et vous, que fîtes-vous ?...

– Je m'accrochai à la voiture par derrière, et je la suivis. »

Avant que le sergent eût pu poser une nouvelle question, on annonça le premier clerc de M. Bruff.

Comme je ne voulais pas déranger le sergent au milieu de son interrogatoire, je reçus le clerc dans la pièce voisine. Il m'apportait de mauvaises nouvelles de son patron ; l'agitation des deux derniers jours avait été trop forte pour M. Bruff ; il s'était éveillé avec une attaque de goutte, se trouvait par suite retenu dans sa chambre à Hampstead, et, au point critique où étaient parvenues nos affaires, ce contre-temps lui était insupportable ; il s'inquiétait de me savoir sans conseil ou aide dans ces circonstances ; le clerc principal, homme expérimenté et de confiance, était donc chargé de se mettre à ma disposition, et devait remplacer M. Bruff de son mieux.

Je m'empressai d'écrire au vieux gentleman pour le rassurer : je lui fis part de la visite du sergent et j'ajoutai qu'en ce moment, Groseille subissait un interrogatoire ; enfin je promis à M. Bruff de le tenir au courant de tout ce qui se passerait dans la journée. Après avoir renvoyé le clerc à Hampstead avec ma lettre, je retournai vers le sergent Cuff, et le trouvai près de la cheminée en train de songer.

« Je vous demande pardon, monsieur Blake, dit le sergent, j'allais justement vous faire prier de venir ; il n'y a pas de doute pour moi que ce garçon – garçon fort méritant, ajouta-t-il en caressant de nouveau Groseille. – n'ait, lui, suivi la vraie piste. Malheureusement, monsieur, on a perdu un temps précieux, parce que vous ne vous êtes pas trouvé chez vous hier soir à dix heures et demie. Il ne nous reste, maintenant, qu'à faire demander sur-le-champ un cab. »

Cinq minutes après, le sergent et moi, avec Groseille assis comme guide près du cocher, nous nous dirigions vers le côté Est de la cité.

« Un de ces jours, dit le sergent en désignant la fenêtre de devant du cab, ce garçon fera merveille dans ma profession. C'est le petit gaillard le plus subtil et le plus intelligent que j'aie rencontré depuis longtemps. Vous allez entendre le résumé de ce qu'il m'a conté dans votre chambre ; vous étiez encore là, je crois, lorsqu'il nous a dit qu'il s'était accroché au cab pour le suivre.

– Oui.

– Alors, vous saurez que le cab alla de Lombard-Street au quai de déchargement de la Tour. Le marin à la barbe noire descendit, et s'adressa au munitionnaire du bateau à vapeur pour Rotterdam, qui devait partir le lendemain matin. Il demanda s'il pouvait prendre possession immédiate de sa cabine et y coucher le soir même. L'homme répondit que non. Les cabines, les couchettes devaient toutes être nettoyées ce soir-là, et aucun passager ne pourrait s'installer avant le lendemain. Le marin quitta le bateau et se dirigea vers le quai. Lorsqu'il se trouva dans la rue, le jeune garçon remarqua un homme vêtu comme un ouvrier aisé, qui marchait de l'autre côté du chemin, et ne perdait pas le marin de vue. Ce dernier s'arrêta devant un restaurant du voisinage et y entra ; Groseille, ne comprenant rien encore à toutes ces allures, se mêla à un groupe d'autres garçons de son âge, qui regardaient les bonnes choses exposées à la vitrine du restaurant. Il remarqua que l'artisan attendait aussi, mais toujours de l'autre côté de la rue ; au bout d'une minute, un cab s'approcha lentement et s'arrêta près de cet individu. L'enfant ne put distinguer nettement à l'intérieur du cab qu'une personne qui se pencha à la portière pour parler à l'ouvrier. Sans que je le lui aie fait dire, monsieur Blake, il m'a dépeint ce personnage comme ayant le teint basané d'un Indien. »

Il devenait clair encore une fois que M. Bruff et moi avions commis erreur sur erreur ; le marin à la barbe noire n'était évi-

demment pas un espion aux gages de la conspiration indienne ; serait-ce là, par impossible, l'homme qui s'était emparé du diamant ?

« Peu après, reprit le sergent, le cab redescendit la rue. L'ouvrier traversa et entra dans le restaurant. Le garçon attendit jusqu'à ce qu'il se sentît fatigué et affamé, puis il entra à son tour. Il avait un shilling dans sa poche, et dîna somptueusement d'un pâté d'anguilles et d'un plum-pudding, le tout arrosé d'une bouteille de ginger-beer. Y a-t-il quelque chose qu'un gamin ne puisse pas digérer ? La solution de ce problème reste encore à trouver.

– Enfin, que vit-il dans le restaurant ? dis-je.

– Eh bien, monsieur Blake, il vit le marin qui lisait un journal à sa table, et l'ouvrier qui en faisait autant à la sienne. La nuit tombait lorsque le marin quitta sa place ; avant de sortir, il jeta un coup d'œil méfiant dans la rue ; l'enfant – n'étant qu'un enfant – n'attira pas son attention ; l'artisan, lui, n'avait pas encore quitté la taverne. Le marin fit quelques pas sans cesser de regarder autour de lui, et comme incertain du chemin qu'il comptait prendre. L'ouvrier apparut alors de nouveau, suivant le côté opposé de la rue ; notre marin continua sa marche jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Shore-Lane, qui conduit à la rue de la Basse-Tamise. Là, il s'arrêta devant un hôtel, à l'enseigne de la Roue de la Fortune, et après avoir examiné l'auberge du dehors, il y entra. Beaucoup de personnes, presque toutes à l'apparence convenable, se pressaient autour du comptoir. La Roue de la Fortune est une maison très-bien tenue, monsieur Blake, et renommée pour ses pâtés de porc et son porter. »

Les digressions du sergent m'agaçaient ; il s'en aperçut et se borna plus strictement au récit de Groseille.

« Le marin, continua-t-il, demanda s'il pouvait avoir une chambre ; le maître de l'établissement répondit : « Non, tout est plein. » La fille de service le reprit, et fit observer que le numéro dix était libre. On sonna un garçon pour qu'il montrât cette chambre au marin. Presque au même moment Groseille avait remarqué l'artisan parmi les gens qui entouraient le comptoir ; mais avant que le garçon des chambres eût répondu à l'appel, l'ouvrier avait disparu. On mena le marin à sa chambre. Ne sachant trop que devenir, Groseille eut le bon sens d'attendre et de voir s'il surviendrait du nouveau ; en effet, il se passa un incident bizarre. On appela le maître du lieu, et des voix irritées se firent entendre sur l'escalier ; puis on vit tout à coup reparaître l'artisan ; il était tenu au collet par le maître de la maison et, à la grande surprise de notre gamin, il présentait tous les signes de l'ivresse. L'aubergiste le jeta à la porte, et le menaça de la police s'il se permettait de revenir. Voici, paraît-il, quelle était la cause de la querelle. On avait trouvé cet homme au numéro dix et il avait insisté pour y rester, en déclarant, avec l'obstination particulière aux ivrognes, qu'il avait loué cette chambre. Était-il vraisemblable qu'un individu, peu d'instants auparavant en pleine possession de sa raison, eût été subitement pris de boisson ? Cela intrigua tellement Groseille, qu'il ne put s'empêcher de courir après lui dans la rue. Aussi longtemps que l'homme fut en vue de l'auberge, il festonna de la façon la plus scandaleuse, mais dès qu'il eut atteint le coin de la rue, il retrouva son équilibre, et redevint aussi calme qu'eût pu le désirer un membre de la Société de tempérance. Groseille rentra à la Roue de la Fortune dans l'état d'esprit le plus perplexe ; il attendit encore, mais rien d'extraordinaire ne se produisit plus et le marin ne donna aucunement de ses nouvelles ; il se décida alors à revenir à l'étude. Juste au moment où il prenait cette résolution, que vit-il de l'autre côté de la rue ? l'ouvrier occupé à considérer une des fenêtres de l'étage supérieur de l'auberge, qui, seule, était éclairée ; la vue de cette lumière parut le satisfaire, car il quitta presque aussitôt la place. Le jeune garçon prit sa course vers Gray's Inn, trouva votre message écrit, vint chez vous, et vous

attendit inutilement. Telle est, monsieur Blake, la situation à l'heure présente.

– Que pensez-vous de cette affaire, sergent ?

– Je la crois très-sérieuse, monsieur ; à en juger par tout ce qu'a vu le gamin, soyez sûr que les Indiens machinent quelque chose.

– Vous avez raison, et le marin est celui qui a reçu le diamant des mains de M. Luker. Il semble étrange que M. Bruff, moi et les hommes employés par lui nous ayons tous été trompés à ce sujet.

– Point du tout, monsieur Blake ; à considérer le risque que courait cet individu, il est fort naturel que M. Luker se soit préalablement entendu avec lui pour vous donner le change.

– Mais comprenez-vous. tous ces incidents qui se passent à l'hôtel ? Le prétendu ouvrier est évidemment un espion des Indiens ; mais je suis aussi embarrassé que Groseille lui-même pour expliquer cette subite comédie de l'ivresse.

– Je crois pouvoir résoudre cette énigme, me dit le sergent : si vous réfléchissez bien, voyez quelles instructions précises a dû recevoir l'agent des Indiens ; ceux-ci eussent été trop facilement signalés pour risquer de se montrer à la banque ou à l'auberge ; il leur a fallu s'en remettre entièrement à un affidé... Fort bien ; leur agent se trouve là quand on nomme le numéro de la seule chambre vacante, laquelle est destinée au marin, et par suite, si nos conjectures ne nous trompent pas, appelée à abriter également le diamant pendant cette nuit. Il devient évident que les Indiens ont dès lors un puissant intérêt à connaître la position topographique de cette chambre, les moyens de s'en approcher, etc. Que devait faire l'homme, muni d'instructions semblables ? Exactement ce qu'il a fait ! Il enjambe l'escalier

afin d'avoir le temps de jeter un coup d'œil dans la pièce, avant que le marin s'y établisse. On l'y trouve, – et alors il simule l'ivresse, comme le moyen le plus aisé de sortir d'embarras. C'est ainsi que je déchiffre cette énigme. Après avoir été renvoyé de l'auberge, il est sans doute allé retrouver les Indiens dans un lieu convenu, et leur a fait son rapport ; ceux-ci à leur tour l'auront chargé de s'assurer que le marin restera à l'auberge jusqu'au lendemain matin. Quant à ce qui se sera passé en conséquence à la Roue de la Fortune, sans votre absence nous l'eussions découvert dès hier soir. Il est onze heures du matin maintenant ; nous ne pouvons plus qu'espérer pour le mieux, et user des chances qui nous restent. »

Au bout de quelques minutes, le cab s'arrêtait dans Shore-Lane, et Groseille nous ouvrait la portière.

« Tout va bien ? demanda le sergent.

– Très-bien. » répondit l'enfant.

Dès que nous entrâmes dans l'auberge, son aspect nous frappa par quelque chose d'inusité qui se trahit même à mes regards inexpérimentés. Une servante effarée était seule au comptoir ; deux ou trois habitués attendaient impatiemment qu'on les servit, et frappaient sur le comptoir avec leur monnaie. La fille de salle sortit de la chambre du fond, agitée et préoccupée. Quand le sergent Cuff demanda le patron, elle lui répondit aigrement que son maître était en haut, et n'était visible pour personne.

« Venez avec moi, monsieur, » dit tranquillement le sergent Cuff.

Là-dessus, il se mit en demeure de monter l'escalier et fit signe au gamin de nous suivre. La servante appela son maître, l'avertissant que des étrangers s'introduisaient dans la maison.

Nous le rencontrâmes au premier ; il descendait précipitamment, dans un violent état d'irritation, afin de savoir ce que nous voulions.

« Qui diable êtes-vous ? et qu'est-ce qui vous amène ? demanda-t-il.

– Du calme, répondit le sergent ; pour commencer, je vais vous dire mon nom, je suis le sergent Cuff. »

Cet illustre nom produisit son effet accoutumé ; la colère du propriétaire tomba, il ouvrit un petit salon et fit ses excuses au sergent.

« Je suis agacé et contrarié, monsieur, – voilà la vérité, dit-il. Une affaire déplaisante a eu lieu chez moi ce matin, et un homme dans mon métier a bien de quoi lui troubler l'humeur, sergent !

– Il n'y a pas de doute à cela, répondit ce dernier ; j'en arrive tout de suite, si vous le permettez, à ce qui m'amène ici. Ce gentleman et moi désirons vous faire quelques questions sur un sujet qui nous intéresse tous deux.

– De quoi s'agit-il, monsieur ? demanda l'aubergiste.

– Il s'agît d'un homme à barbe noire, vêtu comme un marin, qui est venu coucher ici hier soir.

– Bon dieu ! mais c'est l'homme qui bouleverse ma maison en ce moment ! s'écria notre interlocuteur. Est-ce que vous ou ce gentleman savez quelque chose sur lui ? J'en serais bien satisfait.

– Nous ne pourrons répondre qu'après l'avoir vu.

– L’avoir vu ? fit à son tour l’aubergiste. Mais depuis sept heures du matin, personne de nous n’a pu le voir. Hier soir, il avait demandé qu’on l’éveillât à cette heure-là. On est allé l’appeler en effet, et on n’a obtenu aucune réponse ; il n’a pas même ouvert sa porte pour savoir ce qu’on lui voulait. On y est monté de nouveau à huit heures, puis à neuf heures, et toujours en vain ! La porte restait fermée à clé, et pas un bruit ne se faisait entendre dans sa chambre ! J’étais sorti pendant la matinée, et je ne suis rentré que depuis un quart d’heure. J’ai cogné moi-même à la porte en pure perte ; enfin, un des garçons est allé chercher un serrurier. Si vous pouvez attendre un instant, messieurs, nous forcerons la porte et nous verrons de quoi il retourne !

– Cet individu était-il gris la nuit dernière ? demanda le sergent.

– Nullement, monsieur ; je ne lui aurais pas donné une chambre dans ma maison.

– A-t-il payé son logement d’avance ?

– Non.

– Pouvait-il quitter sa chambre sans passer par la porte ?

– La pièce est dans les combles, dit l’aubergiste. Mais dans le plafond est pratiquée une trappe qui conduit sur le toit ; puis un peu plus loin dans la rue, il y a une maison vide en réparation. Pensez-vous, sergent, que le drôle ait pu sortir par là afin d’éviter de me payer ?

– Un marin, répondit le sergent, peut aisément avoir fait cette ascension, le matin de bonne heure, pendant que la rue était encore déserte ; ces hommes-là sont habitués à grimper et ils n’ont pas le vertige sur un toit de maison. »

Tandis qu'il parlait, on annonça le serrurier. Nous montâmes tous à l'étage supérieur. J'observai que le sergent restait plus grave et plus silencieux encore que de coutume ; je trouvai étrange aussi qu'après avoir engagé Groseille tout d'abord à nous suivre, il lui enjoignit d'aller attendre en bas jusqu'à notre retour.

Le serrurier força la porte au bout de quelques minutes ; mais un meuble, placé à l'intérieur, formait une barricade, que nous dûmes renverser en poussant la porte. L'aubergiste entra le premier, le sergent et moi le suivîmes avec les autres assistants.

Nous regardâmes tous vers le lit, et tressaillîmes d'effroi. L'homme n'avait pas quitté la pièce. Il était tout habillé sur son lit, sa figure enfoncée sous un oreiller blanc restait ainsi cachée à nos yeux.

« Que signifie cela ? » dit, en montrant l'oreiller, le maître de la maison.

Le sergent Cuff se dirigea vers le lit sans répondre et enleva l'oreiller.

Le visage basané de l'homme apparut tranquille et placide ; à peine avait-il la barbe et les cheveux un peu en désordre ; mais les yeux, tout grands ouverts, étaient tournés avec un regard vitreux vers le plafond. Leur expression morne et fixe me glaça d'horreur.

Je me détournai, et j'allai vers la fenêtre ouverte ; les autres personnes ainsi que le sergent restèrent près du lit. « Il a eu une attaque ! entendis-je dire à l'hôte.

– Il est mort, répondit le sergent ; envoyez chercher le docteur le plus voisin, et faites venir la police. »

Le garçon de salle partit pour remplir ces deux missions. Le sergent semblait retenu près du lit par une sorte de fascination étrange. Les autres personnes demeurèrent là curieuses de savoir ce que le sergent Cuff allait faire.

Je me remis à la fenêtre ; l'instant d'après je me sentis tirer doucement par les basques de mon habit, et une petite voix murmura :

« Regardez donc, monsieur. »

Groseille avait pénétré dans la chambre. Ses yeux tremblaient dans leurs orbites, non de frayeur, mais de joie. Il avait fait une découverte pour son compte particulier.

« Regardez donc, monsieur, » répéta-t-il.

Et il me conduisait vers une table dans le coin de la chambre.

Sur cette table était posée, tout ouverte, une petite boîte en bois, vide, et à côté d'elle se voyait de la ouate comme il y en a dans les écrins. De l'autre côté se trouvait une feuille de papier blanc déchirée, avec un cachet brisé en partie, et une inscription encore parfaitement lisible. L'inscription disait ce qui suit :

« Déposé chez MM. Bushe, Lysaught et Bushe, par M. Septimus Luker, de Middlesex-Place, Lambeth, une petite boite en bois, cachetée, et renfermée dans cette enveloppe ; celle-ci contenant un objet de grand prix. La boite, lorsqu'on la réclamera, ne devra être remise par MM. Bushe et Cie que sur la demande personnelle de M. Luker. »

Cette inscription levait tous les doutes, sur un point au moins. C'était le marin qui, la veille, en quittant la banque, avait emporté la Pierre de Lune.

Mon habit fut tiré derechef. Groseille réclamait encore mon attention.

« Vol ! » murmura le gamin, et il montra avec enthousiasme la boîte vide.

« On vous avait donné l'ordre d'attendre en bas, dis-je. Allez-vous-en.

– Et assassinat ! ajouta Groseille, indiquant du doigt, avec une satisfaction plus vive encore, l'homme étendu sur le lit.

La joie témoignée par cet enfant en présence d'un pareil spectacle offrait quelque chose de si choquant, que je le pris par les épaules et le mis à la porte.

Comme je franchissais le seuil de la porte, j'entendis M. Cuff demander où j'étais. Il vint à ma rencontre et me força à le suivre jusqu'au pied du lit.

« Monsieur Blake, dit-il, regardez la figure de cet homme ; son visage est déguisé, et en voici la preuve. »

Il désignait du doigt une mince ligne d'un blanc livide, qu'on apercevait vers le front du mort, et qui séparait sa peau à l'aspect bronzé de ses cheveux légèrement en désordre.

« Voyons un peu ce qu'il y a là-dessous ! » ajouta le sergent.

Et il saisit brusquement les cheveux d'une main bien assurée.

Mes nerfs reçurent une telle secousse que je m'éloignai de nouveau du lit.

Le premier objet qui frappa ma vue, à l'autre bout de la chambre, fut l'incorrigible Groseille, perché sur une chaise ; il suivait des yeux, par-dessus la tête des assistants, chacun des gestes du sergent.

« Il lui ôte sa perruque ! » dit Groseille plein de compassion pour ma position qui me privait de cet intéressant spectacle.

Il y eut un silence, puis un cri d'étonnement parmi tous ceux qui entouraient le lit.

« Il vient de lui arracher sa barbe ! » cria Groseille.

Nouveau silence : – le sergent demandait quelque chose. L'hôte alla à la buanderie et revint avec une jatte pleine d'eau et une serviette.

Groseille, en proie à une vive agitation, dansait sur sa chaise.

« Montez donc ici près de moi, monsieur ! voici qu'on débarbouille sa figure ! »

Tout à coup le sergent fendit la foule des assistants, et s'avança droit vers moi, l'horreur peinte sur le visage.

« Revenez près du lit, monsieur ! » commença-t-il à me dire.

Puis, me regardant de plus près, il s'arrêta.

« Non ! reprit-il ; ouvrez d'abord la lettre cachetée que je vous ai remise ce matin. »

Je déchirai l'enveloppe.

« Lisez le nom, monsieur Blake, écrit dans l'intérieur. »

Je lus le nom. C'était celui de… *Godfrey Ablewhite !*

« Maintenant, dit le sergent, venez avec moi, et regardez l'homme étendu sur ce lit ! »

Je m'avançai, et au premier coup d'œil je reconnus… *Godfrey Ablewhite !*

SIXIÈME NARRATION

due au sergent Cuff.

I

À Franklin Blake, Esquire.

Dorking, Surrey, 30 juillet 1849.

Monsieur, je vous prie d'agréer mes excuses pour avoir tardé à remettre entre vos mains le rapport que je vous avais promis de rédiger.

J'ai voulu que ce document fût aussi complet que possible, et j'ai rencontré un certain nombre d'obstacles que la patience et le temps pouvaient seuls écarter.

J'espère avoir atteint maintenant le but que je me proposais. Vous trouverez dans ce travail des réponses sinon à toutes les questions, du moins à la plupart des questions qui vous vinrent à l'esprit à propos de feu M. Godfrey Ablewhite, la dernière fois que j'eus l'honneur de vous voir.

Je me propose de vous dire, en premier lieu, ce qu'on sait de la manière dont votre cousin trouva la mort, en ajoutant à ce fait quelles conclusions et inductions que les événements nous permettent d'en tirer.

Je m'efforcerai, en second lieu, de vous faire part de mes découvertes concernant la vie que menait M. Godfrey avant, pendant et après l'époque où vous et lui séjourniez auprès de feu lady Verinder.

Nous commencerons par la mort même de votre cousin.

II

Il me paraît prouvé sans l'ombre d'un doute, d'abord, qu'on a tué M. Ablewhite pendant son sommeil ou dès son réveil, en pressant, avec force un oreiller contre sa face ; puis que les personnes coupables de ce crime sont les trois indiens, et que le but poursuivi et atteint était de rentrer en possession du diamant nommé la Pierre de Lune.

Les faits qui viennent à l'appui de cette conclusion ont été relevés les uns à la suite de l'examen de la chambre de l'auberge, les autres par l'enquête du coroner.

Lorsqu'on força la porte de la chambre, le gentleman décédé fut trouvé mort, avec l'oreiller de son lit sur le visage. Le docteur qui vint l'examiner, instruit de cette circonstance, décida que le procès-verbal pouvait constater la mort par étouffement, c'est-à-dire : meurtre commis par une ou plusieurs personnes pressant un oreiller sur les voies respiratoires du défunt, jusqu'à ce que mort s'ensuivît par la congestion des poumons.

Maintenant, arrivons au mobile du crime.

Une petite boîte vide fut trouvée ouverte sur la table de la chambre, en même temps qu'un papier cacheté, portant une inscription ; M. Luker a reconnu lui-même la boîte, le cachet et l'inscription. Il déclare que la boite contenait le diamant désigné sous le nom de la Pierre de Lune, et il avoue avoir remis cette boite, ainsi cachetée, à M. Godfrey Ablewhite (revêtu alors d'un déguisement), dans l'après-dînée du 26 juin dernier. La conséquence de tout ce qui précède est que le vol du diamant a été le mobile du meurtre.

J'aborde à présent la façon dont le crime a dû être commis.

En examinant la chambre, haute de sept pieds seulement, on a trouvé ouverte une trappe pratiquée dans le plafond et qui donnait accès sur le toit de la maison. L'échelle courte, placée habituellement sous le lit, et dont on se servait pour arriver à la trappe, fut trouvée appuyée contre l'ouverture, de manière à permettre à une ou plusieurs personnes de sortir de la chambre par cette issue. Dans la porte de la trappe elle-même, on découvrit une large entaille faite apparemment par un instrument très-tranchant, et juste à côté du verrou destiné à fermer la porte de l'intérieur de la chambre. De cette façon, une personne du dehors avait pu tirer le verrou sans bruit, et s'introduire dans la chambre, seule ou aidée par un complice qui l'avait fait glisser par l'ouverture de cette trappe, le peu de hauteur de la pièce facilitant cette descente ; tout concourt donc à établir qu'un ou plusieurs assassins sont entrés subrepticement par cette voie. Quant à la manière dont ces individus ont pu parvenir au toit de la taverne, il faut noter qu'il y avait un peu plus loin dans la rue une maison vide et en réparation. Une longue échelle qui allait du pavé jusqu'au toit de la maison avait été laissée là par les ouvriers. Quand ceux-ci revinrent à leur ouvrage le 27 au matin, la planche destinée à fixer l'échelle contre le mur et à empêcher qu'on ne s'en servît, était enlevée ; ils la trouvèrent à quelques pas de là. Quant à la possibilité d'effectuer ce trajet aérien sans risquer d'être aperçu de la rue, on a sur ce point le témoignage

du policeman chargé de la surveillance nocturne dans Shore-Lane : il déclare ne passer que deux fois par heure dans cette rue. Les habitants de ce quartier témoignent aussi que c'est un des lieux les plus calmes et les plus solitaires de la ville de Londres. Il est donc permis d'en inférer qu'avec un peu de prudence et de présence d'esprit, un homme pouvait accomplir ces diverses ascensions sans crainte d'être découvert. On a acquis la preuve qu'une fois arrivé sur le toit de la maison, il était facile à un individu, en se couchant à plat ventre, de forcer l'ouverture de la trappe et que, dans cette position, le parapet du toit le dissimulait aux regards des passants.

Passons à la personne, ou aux personnes qui ont commis le crime.

On sait :

1° Que les Indiens avaient un puissant intérêt à s'emparer du diamant.

2° Il est plus que probable que l'individu signalé par Octavius Guy comme ayant l'air d'un Hindou et que cet enfant vit causer à la portière du cab avec l'homme vêtu en ouvrier, était un des trois conjurés indiens.

3° Il est avéré que ce même ouvrier n'a pas perdu M. Ablewhite de vue, pendant toute la soirée du 26, et qu'on le trouva (avant que M. Godfrey Ablewhite l'eût occupée) dans la chambre de ce dernier, ce qui, à raison des circonstances, fait présumer qu'il se livrait à une investigation de la pièce.

4° On a ramassé dans la chambre un brin de fil d'or, que des personnes expertes ont déclaré être de fabrication indienne, et n'avoir pu provenir d'aucune manufacture anglaise.

5° Pendant la matinée du 27, trois hommes, répondant au signalement des trois Indiens, ont été remarqués dans sa rue de la Basse-Tamise ; on les a suivis jusqu'au port de la Tour, et on les a vus s'embarquer sur le steamer qui fait le service de Rotterdam.

Il y a donc une certitude morale, sinon légale, que le meurtre a été commis par les Indiens. Quant à savoir si le prétendu ouvrier a été complice ou non du crime, il est impossible de le dire, et il est peu probable en tout cas qu'il l'ait commis à lui tout seul. Réduit à lui-même, il lui était difficile, sinon impossible, d'étouffer M. Ablewhite, de beaucoup le plus grand et le plus robuste des deux, et cela sans qu'une lutte ou des cris eussent été entendus. Une servante, qui couchait dans la pièce voisine, n'a rien entendu. Le maître de l'auberge, qui a son appartement à l'étage au-dessous, n'a rien entendu. Tout s'accorde donc pour faire croire que ce n'est pas un homme seul qui a commis le crime, mais que c'est bien là l'œuvre des Indiens réunis.

J'ajouterai seulement que le procès-verbal du coroner porte :

« Meurtre volontaire commis par une ou plusieurs personnes inconnues. »

La famille de M. Ablewhite a offert une prime et rien n'a été négligé pour découvrir les assassins. Mais l'homme vêtu en ouvrier a déjoué toutes les recherches. On a retrouvé les traces des Indiens. Quant à l'espoir de ressaisir bientôt ceux-ci, je vous dirai un mot à cet égard, lorsque j'arriverai à la fin du présent rapport.

Ayant ainsi consigné tout ce qui était utile à dire sur la mort de M. Ablewhite, je puis raconter quelle était sa manière

de vivre avant, pendant et après le temps que vous avez passé tous deux dans la maison de feu lady Verinder.

III

Je commencerai par vous apprendre que la vie de M. Godfrey Ablewhite offrait deux faces.

Pour le public, M. Ablewhite était un gentleman qui avait acquis une grande réputation d'orateur dans les réunions philanthropiques, et qui possédait des talents administratifs dont il faisait profiter diverses associations de bienfaisance, spécialement les œuvres fondées par des dames charitables. L'envers de cette existence, qu'on dissimulait avec soin, nous montrait le même gentleman sous un aspect tout différent, l'aspect d'un homme de plaisir. Il avait dans la banlieue une villa qui n'était pas achetée à son nom, et où vivait une dame qui ne portait pas non plus le nom de M. Ablewhite.

En faisant des investigations dans la villa, j'y découvris plusieurs tableaux de maîtres, des statues, un ameublement du meilleur goût, une serre remplie de fleurs rares et qui n'avait peut-être pas sa pareille dans tout Londres. Mes recherches relativement à la dame m'apprirent qu'elle possédait des bijoux dignes des fleurs de la serre ; elle avait aussi des voitures et des chevaux qui ont obtenu un succès mérité au Parc parmi les connaisseurs les plus à même d'apprécier l'élégance d'un carrosse et la beauté d'un attelage.

Rien d'extraordinaire jusqu'ici. La villa et la dame sont passées dans les mœurs à Londres, et je devrais m'excuser de vous les faire même remarquer. Mais ce qui, à ma connaissance,

n'est pas tout à fait aussi habituel, c'est que non-seulement toutes ces belles choses existaient, mais encore qu'elles étaient payées ! Les tableaux, les statues, les fleurs, les diamants, les chevaux et les voitures n'entraînaient pas, à mon infinie surprise, un centime de dettes avec eux. Quant à la villa, elle avait été achetée et payée au nom de la belle dame.

J'aurais pu chercher longtemps la solution de cette énigme, et ne pas la trouver, sans la mort de M. Godfrey Ablewhite, qui provoqua une enquête relative à l'état de ses affaires.

L'enquête révéla les faits suivants :

M. Godfrey, comme subrogé tuteur d'un jeune gentleman, avait l'administration d'une somme de vingt mille livres appartenant à son pupille, mineur encore en 1848. Cette tutelle devait cesser le jour de la majorité du jeune homme, C'est-à-dire en février 1850.

D'ici là, ses deux tuteurs avaient à lui servir une rente de six cents livres par an, en deux termes égaux, à Noël et à la Saint-Jean. Cette pension était acquittée très-régulièrement par le curateur principal, M. Ablewhite ; mais tout le capital des vingt mille livres dont les revenus étaient censés fournir la pension de 600 livres, avait été vendu en différentes fois, et à la fin de l'année 1847 il n'en restait pas un sou. L'autorisation de vente donnée aux banquiers, et les divers ordres écrits, portant les sommes à réaliser chaque fois, étaient signés par les deux tuteurs. La signature du second tuteur, officier retiré du service et qui vivait à la campagne, avait été contrefaite par le premier curateur, autrement dit M. Godfrey Ablewhite.

Ces faits expliquent l'honorabilité avec laquelle M. Godfrey payait les dépenses de la dame et de la villa ; ils nous expliquent encore autre chose, comme vous le verrez tout à l'heure.

Nous pouvons arriver maintenant à la date du jour de naissance de miss Verinder : 24 juin 1848. Je tiens de M. Ablewhite père, lui-même, que la veille de ce jour, M. Godfrey arriva chez lui, et lui demanda un prêt de trois cents livres. Remarquez bien la somme, et veuillez vous souvenir que c'est le 24 du présent mois que tombait l'échéance de la pension semestrielle du jeune pupille. N'oubliez pas non plus que la totalité de la fortune de ce jeune gentleman avait été dépensée par son tuteur et qu'il n'en restait plus rien depuis la fin de l'année 1847.

« M. Ablewhite refusa d'avancer un centime à son fils. Vous savez que le lendemain M. Godfrey se rendit en votre compagnie chez lady Verinder. Quelques heures après, comme vous me l'avez dit vous-même, il faisait une proposition de mariage à sa cousine. Si celle-ci acceptait, il était sauvé de tous ses embarras d'argent tant présents que futurs. Mais qu'arriva-t-il au lieu de cela ? que miss Verinder le refusa.

Le soir du jour de naissance, voici donc quelle était la situation pécuniaire de M. Godfrey Ablewhite. Il lui fallait à tout prix trois cents livres pour le 24 du présent mois, et il devait rembourser vingt mille livres en février 1850. Faute de trouver ces deux sommes, il était un homme déshonoré.

Dans cet état de choses, que se passe-t-il ?

Vous poussez à bout M. Candy, le docteur, par vos plaisanteries sur la médecine ; ce à quoi il riposte par un tour de son métier : il fait du laudanum l'instrument de sa vengeance. Après en avoir préparé une dose dans une petite fiole, il confie le soin de vous l'administrer à M. Godfrey Ablewhite, qui a avoué la part prise par lui dans l'affaire, comme vous le verrez raconté ci-dessous. M. Godfrey se prête d'autant plus volontiers à cette mystification, qu'il a souffert lui-même de vos reparties piquantes pendant le cours de la soirée. Il se joint à Betteredge pour vous engager à boire un peu d'eau-de-vie mêlée d'eau

avant de vous coucher ; il y glisse secrètement la dose de laudanum, et vous buvez le mélange comme si c'était un grog ordinaire.

Transportons-nous maintenant, s'il vous plaît, dans la maison de M. Luker, à Lambeth. Permettez-moi d'ajouter, en guise de remarque, que M. Bruff et moi avons trouvé le moyen d'arracher à l'usurier l'aveu complet de la vérité. Nous avons contrôlé soigneusement le récit qu'il nous a adressé, et le voici tout à votre service.

IV

Le 23 juin 1848, fort tard dans la soirée, M. Luker fut surpris par la visite de M. Godfrey Ablewhite. Il éprouva une surprise encore plus grande lorsque ce gentleman exhiba la Pierre de Lune. À la connaissance de M. Luker, aucun particulier en Europe ne possédait un diamant semblable.

M. Godfrey Ablewhite avait deux modestes propositions à faire par rapport à ce magnifique joyau. Premièrement, M. Luker serait-il assez obligeant pour l'acheter ? Deuxièmement, si M. Luker n'était pas en mesure d'en faire l'acquisition, voudrait-il se charger de le vendre comme commission, et en attendant consentirait-il à verser une somme considérable à titre d'avance ?

M. Luker pesa le diamant, s'assura de son aloi et procéda à son estimation avant de répondre un seul mot. La pierre, en faisant la part du défaut qui diminuait sa valeur, fut estimée par lui à trente mille livres.

Ce résultat obtenu, M. Luker entr'ouvrit les lèvres, et posa une question :

« Comment vous êtes-vous donc procuré cela ? »

Sept mots seulement, mais sept mots qui en disaient plus que de gros volumes.

M. Godfrey commença une histoire ; M. Luker rouvrit la bouche, et cette fois ne laissa échapper que quatre paroles :

« Cela ne prendra pas ! »

M. Godfrey entama une autre histoire, M. Luker ne perdit plus son temps à en contester l'exactitude. Il se leva, sonna, et dit au domestique de reconduire le gentleman.

Sur le point d'être congédié, M. Godfrey fit un nouvel effort et donna de l'affaire une version revue et corrigée comme il suit.

Après avoir ajouté subrepticement l'opium à votre breuvage, il vous souhaita le bonsoir, et se retira dans sa chambre. Celle-ci était contiguë à la vôtre et les deux pièces avaient une porte de communication entre elles. En entrant dans sa chambre, M. Godfrey crut avoir fermé cette porte ; ses soucis d'argent le tinrent éveillé ; il resta, en robe de chambre et en pantoufles, à songer pendant plus d'une heure. Au moment où il se disposait à se coucher, il vous entendit, parlant tout haut dans votre chambre ; il alla alors vers la porte, et vit qu'elle n'était pas fermée.

Il regarda dans votre chambre pour voir ce qui s'y passait, et vous aperçut, une bougie à la main, prêt à quitter la pièce. Il vous entendit vous disant à vous-même d'une voix toute différente de votre voix habituelle :

« Qu'en puis-je savoir ? les Indiens peuvent être cachés dans la maison ! »

Jusqu'à ce moment-là, M. Godfrey avait sincèrement cru, en vous administrant le laudanum, n'être que l'instrument d'une plaisanterie sans conséquence. Il comprit alors que la drogue avait produit sur vous un effet dont ni le docteur ni lui-même ne s'étaient doutés. Dans la crainte d'un accident, il vous suivit sans bruit pour voir ce que vous feriez.

Il vous accompagna jusqu'au petit salon de miss Verinder, et vous y vit entrer ; vous laissâtes la porte ouverte ; il regarda par la fente existant ainsi entre la porte et le mur, avant d'entrer lui-même dans la pièce.

Dans cette position, il vous vit non-seulement prendre le diamant dans le tiroir, – mais il aperçut aussi miss Verinder qui vous suivait silencieusement des yeux, sur le seuil de sa porte entr'ouverte. Il fut donc assuré qu'elle aussi vous avait vu prendre le diamant. Avant de quitter le salon, vous eûtes un moment d'hésitation. M. Godfrey prit avantage de cette incertitude pour regagner promptement sa chambre avant que vous pussiez, le découvrir. Il y était à peine arrivé que vous le rejoigniez, et il supposa que vous l'aviez vu passer par la porte de communication. En tout cas, vous l'appelâtes d'une voix étrange et somnolente.

Il revint vers vous, vous levâtes sur lui des yeux appesantis par le sommeil. Vous mîtes le diamant dans sa main en lui disant :

« Reportez le, Godfrey, à la banque de votre père : là, il sera en sûreté ; ici, il est trop exposé. »

Vous vous retournâtes ensuite d'un air de souffrance et, après avoir passé votre robe de chambre, vous vous assîtes dans un des fauteuils de votre chambre, en murmurant :

« Je ne puis le porter moi-même à la banque, ma tête semble être de plomb, mes jambes fléchissent sous moi. »

Votre tête tomba sur le dos du fauteuil, – vous poussâtes un profond soupir, et au bout d'une minute vous étiez endormi.

M. Godfrey Ablewhite rentra dans sa chambre avec le diamant. Il prétend n'avoir pris aucun parti à ce moment et s'être borné à attendre, afin de voir ce qui surviendrait dans la matinée.

Le matin venu, votre attitude et votre langage furent ceux d'un homme absolument ignorant de ce que vous aviez fait ou dit dans la nuit. Miss Verinder témoigna en même temps qu'elle ne vous accuserait pas, par convenance et par pitié. Donc, si M. Godfrey voulait s'approprier la Pierre, il était assuré de l'impunité. Le diamant lui offrait le salut à la place d'une ruine inévitable : son choix fut fait ; il mit le diamant dans sa poche.

V

Telle est l'histoire que, poussé par la nécessité, votre cousin raconta à M. Luker.

M. Luker la tint pour vraie et d'autant plus facilement que, selon lui, M. Godfrey était trop sot pour l'avoir inventée. M. Bruff et moi tombâmes d'accord que cette raison avait son prix.

Il s'agissait maintenant de savoir ce que M. Luker allait décider par rapport au diamant. Il proposa les conditions suivantes comme les seules moyennant lesquelles il consentirait à se mêler de ce qui, même dans son milieu d'affaires véreuses, lui paraissait une entreprise pleine de risques et de périls.

M. Luker prêterait à M. Ablewhite la somme de deux mille livres, à la condition que la Pierre de Lune lui serait remise en gage. Si dans un délai d'un an, M. Ablewhite payait à M. Luker la somme de trois mille livres, il rentrerait en possession de la Pierre. Si, au contraire, M. Godfrey était hors d'état de dégager le joyau à l'époque indiquée, le diamant serait regardé comme appartenant à M. Luker, et celui-ci en ce cas ferait généreusement abandon à M. Godfrey de certains billets échus qui portaient sa signature, et se trouvaient actuellement entre les mains de l'honnête usurier.

Inutile de dire que M. Godfrey repoussa avec indignation ces exorbitantes propositions : là-dessus, M. Luker lui tendit le diamant en lui souhaitant le bonsoir.

Votre cousin alla jusqu'à la porte, puis il revint. Quelle assurance emporterait-il que cette conversation resterait absolument secrète entre lui et son honorable ami ?

M. Luker ne pouvait rien affirmer. Si M. Godfrey avait accepté ses conditions, M. Luker devenait pour lui un complice dont la discrétion lui était acquise ; puisque les choses se passaient autrement, M. Luker ne pouvait plus être guidé que par ses propres intérêts. Si quelque déplaisante enquête avait jamais lieu, comment pouvait-on espérer que M. Luker irait se compromettre en faveur d'un homme qui refusait de traiter avec lui ? En recevant cette réponse, M. Godfrey agit comme le font tous les animaux, humains ou non, lorsqu'ils sont pris au piège. Il considéra l'ensemble de sa position avec désespoir, la date du

mois gravée sur un calendrier bien apparent frappa ses yeux ; on était au 23 de juin, le 24 il devait, comme tuteur, payer à son pupille trois cents livres, et il ne connaissait aucun moyen de se procurer cette somme, sauf celui que lui offrait M. Luker. S'il n'avait pas été dans une situation si embarrassée, il eût porté le diamant à Amsterdam, et l'eût transformé en un article de vente facile, en le faisant tailler en plusieurs pierres séparées. Au point où en étaient les choses, il ne lui restait qu'à accepter les conditions de M. Luker. Après tout, il aurait une année à sa disposition pour trouver les trois cents livres, – et une année vous donne bien du temps.

M. Luker rédigea sur-le-champ le petit acte nécessaire, et lorsqu'il fut signé remit deux chèques à M. Ablewhite. L'un, portant la date du 23 juin, était de trois cents livres, l'autre devait être touché une semaine plus tard pour le solde restant de dix-sept cents livres.

Vous savez déjà comment le diamant fut confié aux banquiers de M. Luker, et le traitement que subirent ce dernier et M. Godfrey de la part des Indiens.

L'événement qui survint ensuite dans l'existence de votre cousin concerne miss Verinder. Il lui fit une seconde proposition de mariage, puis après avoir été agréé, il consentit sans peine à la rupture de l'union projetée. M. Bruff a pénétré un des motifs de son facile acquiescement : miss Verinder n'était qu'usufruitière de la fortune de sa mère, et il devenait impossible d'emprunter vingt mille livres sur des revenus seulement.

Mais, me direz-vous, il eût pu trouver sur cette fortune, au moins le moyen de dégager le diamant de chez M. Luker. Oui, c'était faisable, et encore en admettant que sa femme et les tuteurs de celle-ci consentissent à le laisser disposer, dans un but inconnu, de plus de la moitié de ses revenus dès la première

année de son mariage. Cette difficulté écartée, restait celle de la dame de la villa, qui avait appris ses projets matrimoniaux.

Une superbe femme, monsieur, et de celles qui n'entendent pas la plaisanterie, – une femme au nez aquilin et au teint clair. Pleine du plus profond mépris pour M. Godfrey Ablewhite, elle garderait ce sentiment pour elle si son sort était convenablement assuré : dans le cas contraire, gare à sa langue ! Il ne fallait pas plus compter sur l'usufruit de miss Verinder pour y trouver de quoi acheter le silence de la dame, que pour emprunter vingt mille livres. Votre cousin ne pouvait donc réellement songer à se marier dans une semblable position. Vous n'ignorez pas qu'il tenta la chance auprès d'une autre héritière et que la question d'argent fit encore manquer son mariage. Vous avez su également le legs de cinq mille livres que lui fit, peu après, une des nombreuses créatures du sexe faible dont cet homme séduisant avait su s'attirer l'admiration et les bonnes grâces. Les événements nous ont prouvé que ce legs causa sa mort tragique :

J'ai su que, lorsqu'il hérita des cinq mille livres, il se rendit à Amsterdam. Là il conclut tous les arrangements, pour la taille de la Pierre de Lune. Il revint déguisé, et, sous ce costume, alla dès le lendemain dégager le diamant. Les deux associés convinrent, par prudence, de laisser passer quelques jours avant de retirer le joyau de la banque. S'il avait pu ensuite se rendre avec son butin à Amsterdam, il lui restait le temps nécessaire pour faire tailler le diamant et en disposer avant le mois de février 1850, époque de la majorité de son pupille. Vous jugerez, par là, des motifs puissants qu'il avait pour courir de pareils risques ! Si jamais homme dut jouer son va-tout, c'était bien lui.

Je veux vous rappeler, avant de finir mon rapport, qu'il reste encore une chance de mettre la main sur les Indiens, et par conséquent de rentrer en possession du diamant. Nous avons tout lieu de croire que ces conjurés sont actuellement à bord d'un vaisseau de la Compagnie des Indes, frété pour Bom-

bay. Ce bâtiment, sauf accident, ne doit toucher dans aucun port sur sa route ; et les autorités de Bombay, déjà prévenues par des dépêches, se tiennent prêtes à visiter le navire dès sa première apparition dans leur port.

J'ai l'honneur, cher monsieur, de me dire votre très-obéissant serviteur,

RICHARD CUFF,
ancien sergent de la police active,
Scotland Yard, Londres.

SEPTIÈME NARRATION

Lettre écrite par M. Candy.

Frizinghall, mercredi 26 septembre 1849.

Cher monsieur Franklin, vous ne devinerez que trop la triste nouvelle que j'ai à vous transmettre en trouvant ci-incluse votre lettre adressée à Ezra Jennings, et que je vous renvoie sans qu'elle ait été ouverte. Il est mort dans mes bras mercredi dernier, au lever du soleil. Ne m'accusez pas de vous avoir laissé ignorer que sa fin approchait : il m'avait défendu expressément de vous en prévenir.

« Je dois à M. Franklin Blake, me disait-il, quelques jours vraiment heureux ; ne l'affligeons pas, monsieur Candy ; – ne troublons pas son bonheur. »

Ses souffrances, jusqu'aux six dernières heures de sa vie, furent terribles à voir. Dans les intervalles de rémission, lorsque son esprit conservait sa netteté, je le conjurai de me nommer quelqu'un de ses parents auquel je pusse écrire. Il me demanda pardon de s'y refuser même vis-à-vis de moi ; et il ajouta, sans amertume, qu'il désirait mourir oublié, comme il avait vécu. Il maintint sa résolution jusqu'au bout : il ne reste donc aucun espoir de découvrir quelque chose de plus sur cette vie absolument inconnue.

La veille de sa mort, il m'indiqua où se trouvaient ses papiers, et je les lui apportai. Il mit de côté une petite liasse de vieilles lettres. Son livre inachevé, son journal en plusieurs vo-

lumes s'y trouvaient joints ; il ouvrit le volume de la présente année, et en déchira les pages relatives aux rapports que vous eûtes ensemble. « Donnez ceci, dit il, à M. Franklin Blake ; un jour peut-être il prendra quelque intérêt à la lecture de ce qui est écrit ici. » Puis il joignit les mains, et pria Dieu avec ferveur de vous bénir ainsi que tous ceux qui vous sont chers. Il me dit qu'il eût bien désiré vous revoir, mais presque aussitôt il changea d'avis.

« Non, répondit-il, lorsque je lui offrais d'écrire ; je ne veux pas être une cause de chagrin pour lui ! »

Sur sa demande, je rassemblai tous ses papiers et je les réunis dans une même enveloppe, scellée de mon cachet.

« Promettez-moi, fit-il, que vous mettrez ceci de vos propres mains dans mon cercueil, et que vous veillerez à ce que personne d'autre n'y touche après. »

Je lui fis cette promesse, et elle a été religieusement tenue. Il m'adressa ensuite une autre prière à laquelle il me fut bien dur de me rendre.

« Que ma tombe soit oubliée, me dit-il, donnez-moi votre parole d'honneur que vous ne permettrez pas qu'aucun monument, que même le moindre signe commémoratif, s'élève sur ma fosse. Laissez-moi dormir ignoré et sans nom : que le lieu de mon repos reste inconnu. »

Lorsque je m'efforçai de faire fléchir sa résolution, il éprouva pour la première fois une agitation extraordinaire. Je ne pus supporter ce spectacle, et je dus céder. Un petit tertre de gazon marque seul la place de sa tombe ; dans un court espace de temps, les pierres tumulaires s'élèveront tout autour, et les gens qui viendront après nous regarderont et seront surpris en voyant cette tombe sans nom.

Ainsi que je vous l'ai dit, ses souffrances cessèrent six heures avant sa mort. Il s'assoupit ; je crois qu'il rêvait : une fois ou deux, un sourire passa sur ses lèvres, et un nom de femme – celui d'Ella, à ce qu'il me sembla – s'en échappa à plusieurs reprises. Quelques instants avant sa fin, il me demanda de le soulever sur son oreiller, afin de voir, à travers la croisée, le soleil se lever. Il était bien faible ; sa tête retomba sur mon épaule, et il murmura :

« Elle vient, elle vient ! »

Puis s'adressant à moi :

« Embrassez-moi ! »

Je baisai son front. Tout à coup il leva la tête ; le soleil levant frappait sa figure ; une expression de repos vraiment angélique l'éclaira. Il s'écria à trois reprises :

« Paix ! paix ! paix ! »

Sa tête s'affaissa de nouveau sur mon épaule, et cette pauvre vie si troublée s'éteignit. Il nous avait quittés. Cette nature était celle d'un homme de génie, bien que le monde ne l'ait point connu. Il supporta courageusement une dure existence, et avec le caractère le plus doux et le plus tendre que j'aie jamais rencontré. Sa perte me laisse bien solitaire ; je ne me suis jamais senti tout à fait remis depuis ma maladie ; et souvent je pense à abandonner ma profession ; peut-être qu'une absence pour suivre un traitement d'eaux m'aidera à retrouver la santé perdue.

Le bruit court que votre mariage avec miss Verinder est fixé au mois prochain : veuillez agréer ici mes sincères félicitations. Les feuilles du journal de notre pauvre ami vous atten-

dent chez moi, cachetées, et votre nom écrit sur l'enveloppe ; j'aurais craint de les confier à la poste.

J'adresse ici tous mes vœux et l'expression de mon respect à miss Verinder. Je demeure, mon cher monsieur Blake, votre tout dévoué,

THOMAS CANDY.

HUITIÈME NARRATION

fournie par Gabriel Betteredge.

Vous vous souvenez sans doute que je fus désigné pour être celui dont le récit ouvre ces pages, et je suis encore chargé de les clore ici.

Que personne n'imagine que j'aie un mot à ajouter au sujet du diamant indien. J'ai le seul nom de ce maudit joyau en horreur, – par conséquent, veuillez vous adresser à tout autre que moi pour avoir telles nouvelles de la Pierre de Lune que vous pouvez désirer connaître. Mon but, en commençant ces lignes, est de parler d'un événement de famille que tout le monde a laissé de côté, et que je ne puis supporter de voir aussi peu respectueusement passé sous silence. C'est au mariage de miss Rachel et de M. Franklin Blake que je fais allusion.

Cet intéressant événement eut lieu dans notre maison du Yorkshire, le mardi 9 octobre 1849. Je me fis entièrement habiller de neuf pour l'occasion, et l'heureux couple alla passer la lune de miel en Écosse.

Les fêtes de famille étant devenues rares chez nous depuis la mort de ma pauvre maîtresse, j'avouerai qu'en l'honneur de ce mariage, je pris vers la fin de la journée une petite goutte de trop.

Si jamais vous avez eu la même faiblesse, vous me comprendrez. Dans le cas contraire, il est présumable que vous vous écrierez :

« Quel vieillard inconvenant ! pourquoi venir nous raconter cela ? »

Vous allez en savoir la raison.

Dieu vous garde ! vous avez, aussi votre vice favori, seulement, le vôtre n'est pas le mien et le mien n'est pas le vôtre, voilà tout ! Ayant donc pris cette malheureuse goutte de trop, j'eus recours aussitôt à mon remède infaillible, qui est, vous le savez, Robinson Crusoé. Je ne saurais préciser à quel endroit j'ouvris ce livre sans pareil, mais en revanche, je sais parfaitement à quel passage je m'arrêtai ; c'était à la page trois cent dix-huit, à une place où il était question du mariage de Robinson Crusoé, ainsi qu'il suit :

« C'est avec ces pensées que j'envisageai mon nouvel engagement, et que je songeai que j'ai une femme (remarquez que c'est ce qu'a M. Franklin) ; qu'un enfant m'est né (remarquez encore que ce pourra être le cas de M. Franklin !), et qu'alors ma femme… »

Ce que la femme de Robinson fit ou ne fit pas me fut bien indifférent, je ne m'en souciais pas ! Je marquai au crayon le passage relatif à la femme et à l'enfant, et j'y mis un signet en papier.

« Reste en paix, me dis-je, jusqu'à ce que le mariage de M. Franklin et de miss Rachel soit plus vieux de quelques mois et alors nous verrons bien ! »

Il se passa plus de mois que je ne l'avais prévu, avant qu'une occasion se présentât de déranger la marque du livre. Ce ne fut qu'au mois de novembre actuel 1850, que M. Franklin entra dans ma chambre de la meilleure humeur du monde et me dit :

« Betteredge ! j'ai une nouvelle à vous apprendre ! d'ici à peu de mois, il y aura un événement intéressant dans la maison.

– Un événement de famille, monsieur ? demandai-je.

– Sans nul doute, répondit M. Franklin.

– Notre bonne maîtresse a-t-elle quelque chose à faire avec cette nouvelle, je vous prie, monsieur ?

– Elle a beaucoup à y faire, dit M. Franklin, qui commençait à paraître un peu étonné.

– Vous n'avez pas besoin de dire un mot de plus, monsieur, fis-je ; Dieu vous bénisse tous les deux ! je suis enchanté d'apprendre cela ! »

M. Franklin me dévisagea, muet de surprise.

« Puis-je me permettre de vous demander d'où vous tenez cette nouvelle ? me demanda-t-il. Je n'en ai été informé, et cela sous le sceau du secret, qu'il y a cinq minutes. »

Quelle plus belle occasion pouvait-il y avoir de produire Robinson Crusoé, et de lui lire le passage relatif à l'enfant, ce passage sur lequel je tombai le soir du mariage de M. Franklin ! Je lus donc à haute voix ces mots providentiels en les accentuant comme ils méritaient d'être accentués. Puis je regardai M. Franklin sévèrement et bien en face.

« Maintenant, monsieur, croyez-vous en Robinson Crusoé ? demandai-je avec une solennité digne du sujet.

– Betteredge ! dit M. Franklin non moins solennellement, je suis enfin convaincu. »

Il me prit les mains, et je sentis que je l'avais converti.

Je termine ici ma narration sur l'impression de cette mémorable circonstance. Que personne ne rie de l'unique anecdote que contient mon récit. Vos plaisanteries sur tout autre point sont les bienvenues ; mais lorsque je parle de Robinson Crusoé, par le Seigneur ! je le fais sérieusement, et je vous demande de le prendre de même !

Cela dit, tout est dit. Mesdames et messieurs, je vous salue bien, mon histoire est finie.

ÉPILOGUE

LE DIAMANT RETROUVÉ

I

RAPPORT DE L'AGENT EMPLOYÉ PAR LE SERGENT CUFF (1849).

Le 27 juin dernier, je reçus du sergent Cuff l'ordre de suivre trois hommes, soupçonnés de meurtre, et paraissant être des Indiens. Le matin même, on les avait vus sur le quai de la Tour au moment où ils s'embarquaient à bord du paquebot en partance pour Rotterdam.

Je quittai Londres par un bateau à vapeur d'une autre compagnie, qui partait le matin du jeudi 28. Arrivé à Rotterdam, je parvins à joindre le commandant du paquebot de la veille. Il m'apprit qu'en effet les Indiens avaient été ses passagers, mais seulement jusqu'à Gravesend. Une fois là, l'un d'eux avait demandé à quelle heure on serait à Calais ; sur la réponse qui lui fut faite que le bateau était à la destination de Rotterdam, l'orateur de la bande manifesta sa surprise et sa contrariété de l'erreur que lui et ses compagnons avaient commise. Ils étaient prêts à faire le sacrifice du prix entier de leurs places, si seulement le capitaine consentait à les débarquer tout de suite. Prenant compassion de leur qualité d'étrangers, et n'ayant aucune raison pour les détenir, le capitaine demanda une chaloupe et les trois Indiens quittèrent le bord.

Cette manœuvre avait été évidemment préméditée, dans le but de faire perdre leur trace : aussi revins-je sur-le-champ en Angleterre. Je quittai le paquebot à Gravesend et j'y découvris que les Indiens étaient retournés à Londres ; là je suivis leur piste jusqu'à Plymouth, où l'on m'informa qu'ils avaient fait voile, deux jours auparavant, sur le *Bewley Castle,* vaisseau de la Compagnie des Indes qui allait droit à Bombay.

En recevant cette nouvelle, le sergent Cuff s'arrangea de façon à en instruire sur l'heure les autorités de Bombay, afin que le vaisseau pût être, dès son entrée dans le port, visité par la police. Cette précaution prise, ma participation à l'affaire était terminée, et je n'ai rien appris depuis.

II

RAPPORT FAIT PAR LE CAPITAINE (1849).

Le sergent Cuff m'a demandé de consigner par écrit divers faits concernant trois hommes, soupçonnés d'être des Hindous, et qui prirent passage, l'été dernier, sur le navire le *Bewley Castle,* frété à destination directe de Bombay et placé sous mon commandement. Ces Hindous nous rejoignirent à Plymouth ; tant que dura la traversée, je n'entendis faire aucune plainte sur leur compte. Ils avaient la cabine de l'avant du bateau, et j'eus moi-même peu d'occasions de les remarquer.

Pendant la dernière partie de notre voyage, nous eûmes la mauvaise chance de rencontrer une accalmie pendant trois jours et trois nuits, dans les parages de la côte indienne. Je n'ai pas le journal du bord sous les yeux, et je ne pourrais préciser le degré de latitude et celui de longitude où nous nous trouvions. Quant à notre position, je sais que les courants nous poussaient plutôt vers la terre, et que lorsque le vent s'éleva, nous gagnâmes en vingt-quatre heures le port de Bombay.

Toute personne ayant navigué sait que la discipline d'un vaisseau se relâche toujours un peu pendant un calme plat. Quelques gentlemen parmi nos passagers firent descendre les chaloupes et s'amusèrent soit à ramer, soit à nager, lorsque la fraîcheur des soirées leur permit ce délassement. Les bateaux eussent dû ensuite être amarrés solidement à leurs places accoutumées ; au lieu de cela, on se borna à les suspendre le long des flancs du navire. Énervés par la chaleur et par l'ennui de se

voir ainsi arrêtés, les officiers et les hommes d'équipage prenaient leur besogne peu à cœur.

Pendant la troisième nuit les hommes de veille ne virent ni n'entendirent rien d'insolite ; mais lorsque le jour parut, on constata l'absence de la plus petite des chaloupes, puis on découvrit aussi l'absence des trois Hindous.

Ces hommes avaient, selon toute apparence, volé le bateau pendant l'obscurité de la nuit ; nous étions si près de terre qu'il devenait parfaitement inutile d'envoyer à leur poursuite ; car j'étais certain que, même en faisant la part de la fatigue et de l'inexpérience des rameurs, ils avaient dû aborder dès le point du jour.

Arrivé à Bombay, j'y appris pour la première fois la cause de l'empressement de mes passagers à saisir la première occasion de quitter le vaisseau. Je ne pus que présenter aux autorités le même exposé des faits que je donne ici. Les magistrats me blâmèrent d'avoir permis ce relâchement dans la discipline du navire, et je leur en offris mes excuses ainsi qu'aux possesseurs du bâtiment. Depuis lors, je n'ai eu aucune nouvelle des trois Hindous, et il ne me reste rien à ajouter ici.

III

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. MURTHWAITE ADRESSÉE À M. BRUFF (1850).

Avez-vous conservé quelque souvenir, mon cher monsieur, d'une sorte de sauvage, avec qui vous eûtes occasion de dîner en ville, à Londres, pendant l'automne de 1848 ? Permettez-moi en ce cas de vous rappeler que cet individu se nommait Murthwaite, et que vous et lui eûtes une longue conversation ensemble après le dîner. Il s'agissait dans cet entretien d'un diamant indien, nommé la Pierre de Lune, et nous parlâmes d'une conspiration ourdie en vue de s'emparer du joyau.

Depuis ce temps, j'ai erré à travers l'Asie centrale, puis je suis revenu sur le théâtre de mainte de mes aventures passées, dans le nord et dans le nord-ouest de l'Inde. Je me trouvais, il y a environ quinze jours, dans une certaine province bien peu connue en Europe et qu'on appelle le Kattiawar.

Il m'arriva là une aventure, à laquelle, tout incroyable que cela peut paraître, vous êtes personnellement mêlé ou intéressé.

Dans les régions sauvages du Kattiawar, et vous saurez jusqu'à quel point elles méritent ce nom, lorsque je vous aurai dit, que les laboureurs eux-mêmes ne vont aux champs qu'armés jusqu'aux dents, la population est fanatiquement dévouée à la religion hindoue, à l'ancien culte de Brahma et de Vichnou. Les rares familles mahométanes, disséminées dans les villages de l'intérieur, redoutent de manger aucune espèce de

viande, car un mahométan soupçonné seulement d'avoir tué une vache, animal sacré, serait mis en pièces sans merci, par ses pieux voisins les Hindous. Ce qui contribue à augmenter le fanatisme religieux de cette contrée, c'est que la province du Kattiawar possède deux des lieux de pèlerinage les plus vénérés de l'Inde. L'un d'eux est Dwarka, où naquit le dieu Krishna ; l'autre est la cité sacrée de Somnauth, qui fut saccagée et détruite au onzième siècle par Mahmoud de Ghizni, le conquérant mahométan.

Me trouvant pour la seconde fois dans ces régions romanesques, je résolus de ne pas les quitter sans jeter encore un coup d'œil sur les magnifiques ruines de Somnauth. Quand je formai ce projet, j'étais à environ trois jours de marche à pied de la cité sainte.

Je n'étais pas depuis longtemps sur la route de Somnauth lorsque je remarquai que d'autres personnes par groupes de deux ou de trois individus semblaient prendre la même direction que moi.

Je me fis passer pour un Hindou bouddhiste d'une province éloignée, qui allait en pèlerinage ; il est inutile de dire que mon costume répondait au rôle que je me donnais, Ajoutez-y que je parle la langue du pays aussi bien que la mienne, que je suis assez maigre et assez basané pour tromper sur mon origine européenne, et vous comprendrez que je me joignis aisément à mes compagnons de route, non comme un des leurs, mais comme venant d'une autre partie de l'Inde.

Le second jour de route, le nombre des Hindous avait augmenté par centaines, et le troisième des milliers de voyageurs s'acheminaient tous vers la cité de Somnauth.

Un léger service que je fus à même de rendre à un des pèlerins me mit en rapport avec des brahmines de haute caste.

J'appris d'eux que cette multitude se rendait à une grande cérémonie religieuse qui devait avoir lieu sur une montagne à peu de distance de Somnauth. La solennité était en l'honneur du Dieu de la Lune, et serait célébrée de nuit.

La foule rendait notre marche plus difficile à mesure que nous approchions du lieu de la cérémonie, et la lune était levée depuis longtemps lorsque nous arrivâmes à la montagne. Mes amis hindous possédaient quelques privilèges spéciaux qui leur permettaient d'approcher de la châsse ; ils m'offrirent gracieusement de les accompagner. Arrivés au lieu où elle était placée, un rideau, suspendu à deux arbres admirables, nous dérobait sa vue ; en avant de ces arbres s'étendait une sorte de plate-forme naturelle sur laquelle nous attendîmes, mes amis hindous et moi.

Au bas de la montagne se déroulait le plus magnifique panorama dont la nature et l'homme aient jamais fait les frais. Les plans inclinés des collines se perdaient dans une prairie verdoyante ou trois rivières venaient se rejoindre. D'un côté, les gracieux méandres de ces cours d'eau s'étendaient aussi loin que la vue pouvait atteindre, tantôt visibles, tantôt cachés aux regards par un rideau d'arbres. De l'autre côté, l'Océan dormait immobile dans le calme de la nuit.

Peuplez ce paysage de milliers de créatures humaines, toutes vêtues de blanc, qui gravissent les flancs de la montagne, débordent dans la plaine, et suivent les rives sinueuses des cours d'eau. Enfin éclairez cette halte de pèlerins par les flammes rougeâtres des torches et des lanternes, inondant de leur lumière ces masses innombrables ; ajoutez-y encore dans un ciel sans nuages le pur éclat d'une lune de l'Orient, et vous aurez une faible idée du spectacle sur lequel mes regards s'attachaient du haut de la montagne.

Une musique plaintive, exécutée par des flûtes et des instruments à corde, ramena mon attention vers la châsse voilée. Je me retournai, et je vis trois hommes sur le rocher en forme d'estrade.

Je reconnus aussitôt, parmi eux, l'individu à qui j'avais parlé un soir en Angleterre, lorsqu'il s'introduisit sur la terrasse de la maison de campagne de lady Verinder. Les deux autres Indiens qui se tenaient à ses côtés devaient, sans contredit, avoir été ses compagnons dans l'occasion où je vis celui dont je parle ici.

Un des Hindous, placé près de moi, me fit tressaillir ; il se pencha vers moi, et m'expliqua l'apparition de ces trois figures sur la plate-forme.

Il me dit que ces personnages étaient des brahmines, qui avaient consenti à déchoir de leur caste pour le service du dieu. Le dieu avait ordonné que leur purification s'opérât par un pèlerinage. Cette nuit-là même, ces trois hommes devaient se séparer, et se diriger par trois voies différentes vers les lieux de pèlerinage les plus renommés dans l'Inde. Ils ne se reverraient jamais ; jamais ils ne prendraient de repos pendant la durée de leurs pérégrinations, depuis le jour qui allait marquer leur séparation jusqu'à celui de leur mort.

Tandis qu'il murmurait ces paroles à mon oreille, la musique cessa. Les trois hommes se prosternèrent à terre, devant le rideau qui cachait le sanctuaire. Ils se levèrent, se regardèrent longuement, et s'embrassèrent ; puis ils descendirent séparément dans la foule, qui leur ouvrit passage au milieu du plus profond silence. Je vis la multitude se diviser simultanément, en trois groupes bien distincts, et presque aussitôt cette masse imposante se referma. Les trois pèlerins étaient perdus dans la foule, nous ne devions plus les revoir.

La musique éclata de nouveau, cette fois joyeuse et bruyante. La foule tressaillit et se pressa dans la direction de la châsse.

Le voile se sépara lentement et le sanctuaire apparut aux regards de ses adorateurs.

Élevé sur un trône assis sur l'antilope symbolique, ses quadruples bras s'étendant vers les quatre points du globe, planait au-dessus de nous, le dieu de la Lune, rendu plus imposant et plus terrible par la lumière mystérieuse qui descendait des cieux. Là, brillait, au milieu du front de la divinité, le célèbre diamant jaune, dont j'avais vu pour la première fois les feux étinceler en Angleterre, alors qu'il ornait le corsage d'une femme !

Oui, après huit siècles d'intervalle, la Pierre de Lune brillait encore une fois dans l'enceinte des murailles sacrées où son histoire avait commencé.

Comment ce joyau est-il revenu dans cette contrée sauvage ? Par quel accident, ou par quel crime, les Indiens sont-ils rentrés en possession de leur Pierre mystique ? Vous avez pu l'apprendre ; moi je l'ignore. Elle vous a été enlevée en Angleterre, et, si je connais bien ce peuple-ci, vous l'avez perdue à jamais...

Ainsi les années passent et se répètent ! ainsi le cycle des temps ramène les mêmes événements. Quelles seront les aventures de la Pierre de Lune dans l'avenir ? Qui le sait ? Qui pourra le dire ?

FIN.